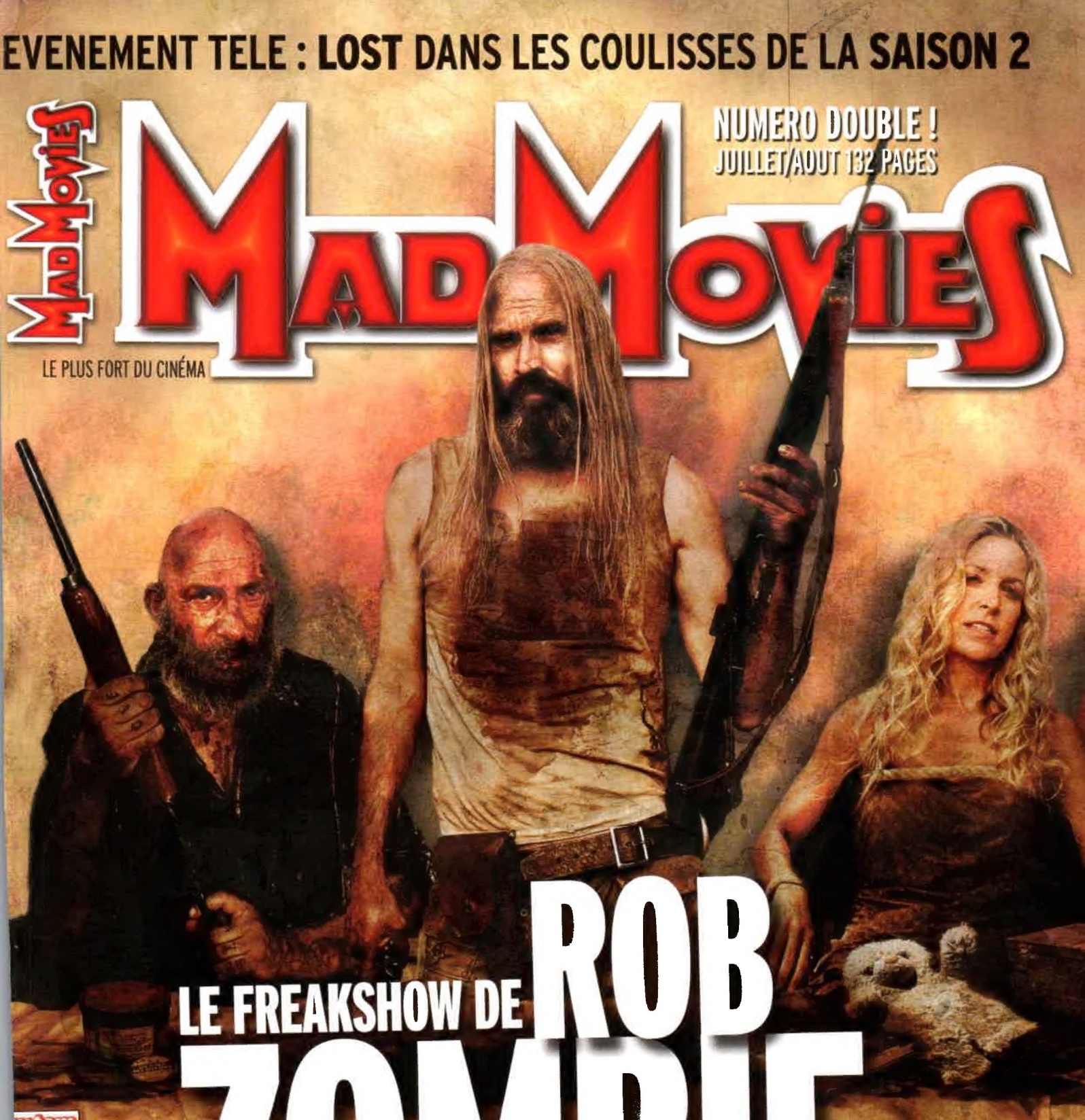
EVENEMENT TELE : LOST DANS LES COULISSES DE LA SAISON 2

MAD MOVIES

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

NUMERO DOUBLE !
JUILLET/AOUT 132 PAGES



LE FREAKSHOW DE ROB ZOMBIE

THE DEVIL'S REJECTS + LA MAISON DES 1000 MORTS
DEUX CHEFS-D'ŒUVRE MONSTRUEUX !

DOM : 5,50 € - BEL : 5 € - CH : 9FS - CAN : 8,5 $CAN - ESP : 5,50 € - ITA : 5,50 €
LUX : 5 € - PORT. CONT : 5,50 € - D : 6,00 € - GR : 5,50 € - MAR : 42DH

LES FILMS DE L'ETE

PIRATES DES CARAIBES 2 SUPERMAN RETURNS MIAMI VICE
WOLF CREEK ILS LA JEUNE FILLE DE L'EAU TAXIDERMIE
ARRIVEDERCI AMORE, CIAO ANTIBODIES STAY ALIVE GILGAMESH

édito

Y'A DU SOLEIL ET DES CADAVRES

Ayé, c'est l'été. Il fait beau, il fait chaud, l'heure des vacances (bien méritées) a sonné. Fini les soirées passées à bosser et les bouclages tardifs pendant quelques semaines, on va enfin pouvoir prendre un peu de bon temps. D'ailleurs, très impatient de pouvoir rentrer chez lui, Fausto finit de relire ce numéro en maillot de bain, son billet d'avion à la main, en ne cessant de répéter *« dans 6 heures je suis à Nice, dans 6 heures je suis à Nice... »*. Alors on va se magner un peu parce que si on boucle pas à l'heure, y'a des chances qu'il nous fasse une colère suivie d'une dépression. Et depuis qu'il s'est fait tatouer le bras droit, c'est un dur Fausto, faut pas le contrarier ! Mais faut dire qu'avec nos postes à responsabilités, on est un peu les derniers. Les autres ont déjà pris le large. Bustillo est rentré à Mantes-la-Jolie depuis maintenant une semaine et enquille des séries Z jour et nuit, Arnaud est parti se faire dorer la pilule en Italie et enquille quant à lui les coups de soleil, et Dahan s'est envolé pour le Japon où il espère bien retrouver son anonymat d'antan. Parce qu'ici, entre son émission télé et son rôle de flic dans **Frontières**, plus possible de passer inaperçu, dans la rue comme au Monoprix du coin. Et Dahan, comme toute bonne star qui se respecte, il a pas forcément envie de finir en couv' de Voici à la rentrée, alors il s'est exilé (surtout qu'il a déjà dégusté à Gérardmer cette année où tout le monde le confondait avec Jaume Balaguero). Sévéon, par contre, qui fait jamais rien comme tout le monde, il rentre tout juste de son pays natal, la Bretagne (bah ouais, Sévéon, il est persuadé que la Bretagne est devenue un état indépendant et son médecin nous a conseillé de ne pas lui dire la vérité pour ne pas trop le perturber). Comme il rentre au moment où tout le monde part, ça nous donne une bonne occasion de nous payer sa tête. Pour sa défense, il nous annonce qu'il n'avait pas le choix car sa femme va accoucher « sous peu » et qu'il doit de son côté accoucher du prochain numéro de Mad Asia. Ce qui rappelle à l'esprit d'Isa, notre maquettiste, qu'il est grand temps pour elle aussi de s'en aller, car elle a pas trop envie d'enchaîner un autre magazine dans la foulée. Pour faire passer la pilule, elle promet à Julien de ramener plein d'exclus dans sa valise puisqu'elle part en Thaïlande. Une mauvaise excuse qui semble être passée tout en douceur, comme une lettre à la poste. Pourtant, tout le monde sait que les interviews et les exclus, c'est pas son truc à Isa. Elle est plutôt branchée bibelots qui prennent la poussière sur les étagères. Mais ne nous égarons pas, ça serait le meilleur moyen de rester coincés ici un mois de plus. Pour l'heure, fini le boulot pendant un mois !

Fini la Coupe du monde aussi. Vous pouvez donc éteindre la télé et reprendre une activité normale. Comme aller au cinéma puisque cette période estivale vous réserve quelques très bons films. Comme le jouissif et traumatisant **The Devil's Rejects**, ou encore **Wolf Creek** et **Arrivederci Amore, Ciao**, qui marque le retour de Michele Soavi derrière la caméra. Des films qui vont faire couler beaucoup de rouge sang sur les écrans, ce qui vous changera un peu des maillots bleus. On vous laisse donc en bonne compagnie. Fausto étant dans les starting-blocks, les yeux rivés sur sa montre, j'arrête là pour éviter tout incident diplomatique. Bonnes vacances !

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** Gérard Cohen **Rédacteur en chef** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Correcteurs pour ce numéro** Sophie Virlouvet & Laurent Duroche **Rédacteurs pour ce numéro** Damien Bernat, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo,Jean-Baptiste Herment, Laurent Lefebvre, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler, Paolo Zelati **Correspondant aux Etats-Unis** Didier Allouch **Conception graphique** Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie** Mathieu Roux **Impression** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements** Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Amar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Ketty Beunel, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Michel Burstein, Sébastien Careil, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Philippe Christin, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Elodie Dufour, Abdelghani Essaadi, FIP (Patrick, Guillaume et Jessica), Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouadain, François Guerrar, Agnes Guery, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Cédric Landemaine, Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Manu Lanzi, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Aurélien Poitrimoult, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Systeme Cinema, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Chris Sivertson, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Very, Jean-Pierre Vincent.

Commission paritaire N° 0707 K 81858 ISSN : N° 0338-6791 Dépôt légal à parution **Directeur de la publication** Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 t - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **La Mort au large** en DVD au prix de 9,90 t pour le pack dont 2,50 t (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 t chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

OJD PRESSE PAYANTE 2003

Imprimé en France/Printed in France

Severance

PAINT IT RED

Quand un séminaire d'entreprise tourne au carnage total, cela donne Severance, nouveau film du Britannique Christopher Smith, un gars que l'on respecte à Mad depuis son excellent Creep. Rien que pour vos yeux certes, mais surtout plein la gueule !

Spécialisée dans l'artillerie lourde, la multinationale Palisade Defense envoie comme chaque année ses meilleurs cadres en week-end thématique. Le paint-ball est à l'honneur cette fois-ci avec une petite virée dans les montagnes d'Europe de l'Est, virée qui se transformera rapidement en survival sans pitié quand nos tueurs du dimanche se verront confrontés à d'authentiques psychopathes belliqueux adeptes du piège à loup et de la décharge de chevrotine en plein bide. Du tout bon pour un film qui risque de s'inscrire dans la droite lignée de **Délivrance** et de… **Shaun of the Dead**, puisqu'aux dernières nouvelles, le film de Christopher Smith serait aussi fendard que déviant. Dieu que c'est loin le 18 octobre…

magazine

26 FRONTIERES

Yannick Dahan grimé en flicard facho (!) et courant dans les rues de banlieue parisienne à la poursuite de jeunes fauteurs de troubles, vous en rêviez ? Le réalisateur Xavier Gens l'a fait ! Accessoirement, précisons tout de même que notre chauve toulousain maison n'est pas vraiment la star de son premier film, **Frontières**, mais seulement un simple figurant de passage sur le plateau d'un des films français les plus attendus de l'année prochaine, un survival bourrin, gore et on l'espère viscéral. Il en profite donc pour nous livrer THE preview, avant de se faire encastrer une canette de bière dans le dentier !

32 LES FILMS DE L'ETE

Stéphane Moïssakis et Cédric Delelée sont très forts pour deviner les films avant de les avoir vus. Et comme on ne nous a pas encore montré **Pirates des Caraïbes 2 : Le Secret du coffre maudit**, **Miami Vice**, **La Jeune fille de l'eau**, **Pulse** et **Des serpents dans l'avion** (!), on a bien été obligés de se référer à eux et de laisser libre cours à leur imagination débridée. Eux seuls savent donc de quoi il retourne avec les autres blockbusters de l'été !

40 DOSSIER ROB ZOMBIE

Les deux films de Rob Zombie sortent enfin en France, avec **La Maison des 1000 morts** en direct-to-DVD et **The Devil's Rejects** en salles. Forcément, impossible pour nous, qui les avons adorés, de se passer d'un dossier complet comprenant les interviews de l'équipe des deux films, une critique pour chaque métrage (à ma gauche, Alexandre Bustillo mouille sa culotte sur le Dr. Satan de **La Maison des 1000 morts** et à ma droite, le petit Cédric se scarifie - oui encore ! - pour les **Devil's Rejects** du titre, vous êtes prévenus !). C'est parti pour 14 pages !

54 SUPERMAN RETURNS

Le blockbuster à 30 milliards de trilliards de patates de Bryan Singer sort enfin sur les écrans, après avoir épuisé tout le staff de la Warner pendant environ 20 ans. Bien plus intéressé par le development hell qui a entouré le projet que par le film fadasse et à côté de la plaque du réalisateur de **Usual Suspects**, le petit Moïssakis nous concocte un récapitulatif de ce qui s'est passé, tout en nous livrant ses impressions à chaud sur **Superman Returns**.

60 WOLF CREEK

C'est la mode du survival décidément, ce qui convient très bien à Julien Sévéon tant qu'on ne parle pas de cinéma ricain. Ça tombe bien, puisque **Wolf Creek** est un film australien ! Étanchant sa soif de sadisme, il nous livre une critique tranchante mâtinée d'accent du bush (*« Quoi, cette enflure de George W. Bush ?!? »*. Mais non Julien, calme-toi...), pendant que l'actrice Cassandra Magrath nous livre ses impressions sur le tournage de ce film éprouvant.

66 ARRIVEDERCI AMORE, CIAO

« Polar ? Italien ? Michele ? Soavi ? ». Voici les dernières interrogations pleines de doutes du petit Fausto Fasulo avant qu'il ne tombe dans un coma profond quand on lui a demandé s'il voulait nous parler de **Arrivederci Amore, Ciao**, nouveau film du réalisateur de **Dellamorte Dellamore**. Un peu de bouche-à-bouche de Big Dam Granger himself (*« Laissez passer, je vais le réanimer à coups de pompes dans le cul moi ! »* a-t-il lâché en bousculant toute la rédaction), et le petit Fausto est reparti comme en 40, pour nous pondre un dithyrambe latin. Pendant ce temps, Stéphane Thiellement interviewe Soavi himself.

72 LES SERIES DE L'ETE

Bon alors si vous allumez la télé cet été, vous allez voir deux choses : les séries TV ***Rome*** (sur Canal +) et ***Lost***, pour sa deuxième saison pleine de rebondissements (*« Merde, tu m'as pris ma canette de bière que je gardais précieusement pour me fabriquer un radeau, je vais te tuer enflure ! »*, voyez le genre quoi...). Bref, la Coupe du monde est terminée, ce qui enchante grandement Marc Toullec et Alain Carrazé, au chômage technique depuis un mois (ils n'y connaissent rien en ballon rond faut dire), qui vont enfin pouvoir reparler des choses qu'ils aiment !

80 EVENEMENT DVD : GILGAMESH

L'anime de Masahiko Murata, initié notamment par Shotaro Ishinomori (le créateur de **Kamen Rider** !), sort enfin chez nous en DVD. L'occasion pour notre nouvelle plume Laurent Lefebvre de remplacer pendant un temps Julien Dupuy et de nous dire tout le bien qu'il en pense.

84 CANNES 2006

Cannes 2006, c'est terminé ? Oui, mais pas tout à fait pour nos intrépides reporters Fausto Fasulo, Christophe Lemaire, Marc Toullec et Erwan Chaffiot, tous rentrés épuisés par les chouilles tardives et les projections du matin. Alors les mecs, avant d'aller se pieuter, on veut savoir, y'avait quoi de bien à Cannes ???

92 INTERVIEW CARRIERE : ROBERT KURTZMAN

Impossible de passer à côté du palmarès impressionnant de Robert Kurtzman, l'un des fondateurs mythiques de la société KNB (le K, c'est lui quoi, suivez un peu les mecs !). Encore tout émoustillé à l'idée de s'épancher longuement avec l'une de ses idoles, le petit Julien Dupuy doute : *« Vous croyez que ça va le fâcher, si je lui parle de sa technique du Bladders compensée par un latex résistant à l'huile bouillante et à l'eau de la mer du Nord ? »*. Mais non Juju, vas-y...

DOLPH LUNDGREN

ROCKY IV, UNIVERSAL SOLDIER, BRIDGE OF DRAGONS

THE MECHANIK

MAFIA RUSSE, EX-MEMBRE DES FORCES SPÉCIALES,
HÉROS SOLITAIRE : IL DOIT AFFRONTER DES ENNEMIS REDOUTABLES...

ACTION
LA CHAÎNE 100% ADRÉNALINE

LE 19 JUILLET EN DVD

OPENING

rubriques

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX

Christopher Smith nous avait impressionnés l'an passé avec **Creep**, et il est normal que l'on attende avec impatience son prochain film, **Severance**, déjà précédé d'une réputation flatteuse. Avant de pouvoir le voir, on se régale donc les yeux avec un arrêt sur image du film page 4, et que ça saute !

12 NOTULES LUNAIRES

Le mystère s'épaissit autour de San Helving. Qui est-il ? D'où vient-il ? Comment trempe-t-il ses tartines beurrées dans son café ? Alors que toute la rédaction part à sa recherche pour lui casser la tronche sur une table en marbre, le voilà qui revient se foutre de la gueule de tout le monde dans les Notules lunaires (accessoirement, il parle de films, mais ce n'est pas vraiment sa passion !). Un jour, on va l'attraper et lui faire la bite au cirage, je vous jure. Au passage, Alexandre Bustillo en profite pour lui voler un peu de place et parler de ce qu'il aime, à savoir les projets fantastiques un peu bis (**666 The Child**, **Snoop Dogg's Hood of Horror**), les grosses productions Dark Castle (**The Reaping**) et les suites qu'on attendait plus (**Creepshow 3**).

18 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

Mais c'est que ça se bouscule dans les salles, et en plus des gros événements, on est en droit d'attendre des plus petits films qui ne dépareillent pas pour autant. Avec plus ou moins de fortune, vous aurez donc le droit de voir **Stay Alive** (un jeu vidéo devient ouf malade !), **Ils** (un film d'horreur français, réalisé par un ancien voisin de Mad Movies, si si !), **Antibodies** (un **Memories of Murder** version allemande !), **Taxidermie** (le petit choc de Cannes) et encore bien d'autres gâteries qui collent aux dents !

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
22 Avis chiffrés
25 Abonnement
100 Anciens numéros
130 Petites annonces

103 MAD'GAZINE

Une poignée de pages multimédias pour tout savoir sur l'actualité périphérique au cinéma, de l'univers de la bande originale à la télé d'hier et d'aujourd'hui, en passant par l'anime japonais, la littérature, les jeux vidéo ou les figurines de vos persos préférés. Tout ça, c'est dans le Mad'Gazine, alors laissez faire nos spécialistes.

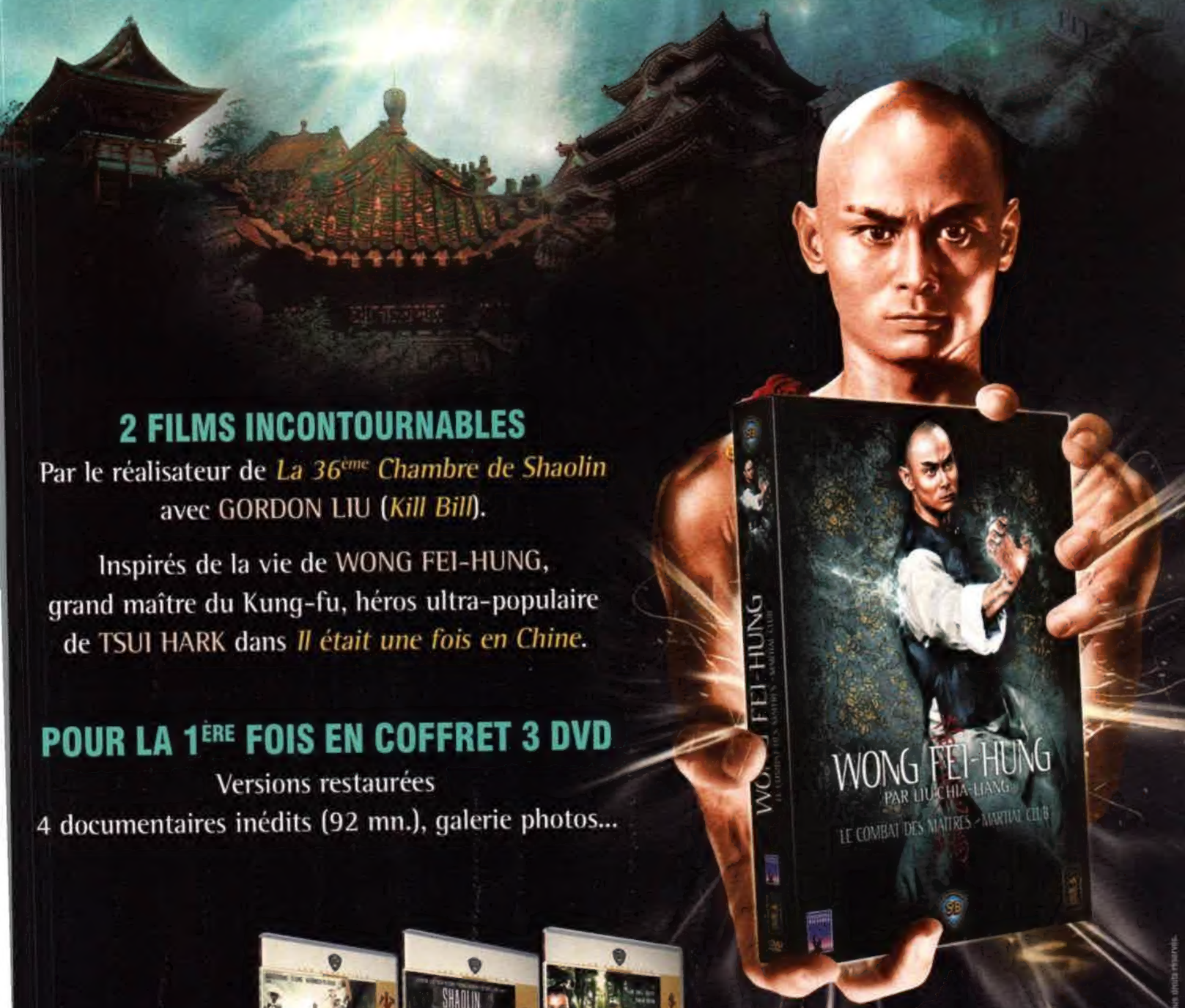
104 RUBRIQUE DVD

Cet été, si vous vous appelez Damien C. Granger de la rue Rodier, vous allez vraiment vous faire mal au portefeuille. En effet, en vrac, vous allez devoir cracher toute votre paye dans **Canicule** (le survival paysan d'Yves Boisset), **House of the Dead** (le Z totalement dégénéré d'Uwe « Je te casse la gueule sur un ring » Boll), **Basket Case** (le film séminal de Frank Henenlotter) ou encore **The Blade**, **King Kong** et d'autres hostilités bien salées !

125 FANTASTIC GUIDE

C'est une chose à savoir, JPP ne prend jamais de vacances ! Pendant que vous vous dorez la pilule sur les plages de Ploubelec comme Julien Sévéon ou que vous arpentez les Pyrénées (ou plutôt le café des Pyrénées) comme Arnaud Bordas, JPP lui, il enquille de la pelloche pour votre plus grand plaisir. Son but ? A-TO-MI-SER la lettre C de la rubrique du Fantastic Guide, la réduire en bouillie qu'il donnera à manger à ses deux chiens (leurs noms ? Boris et Karloff, eh ouais, on se refait pas !), pour ne plus jamais en entendre parler. Et le premier réalisateur, producteur, scénariste qui s'avise de faire un film dont le titre commence par C se verra poursuivi, lui, sa famille et sa virilité, vigilante style. C'est compris ?

DÉCOUVREZ WONG FEI-HUNG : LE HÉROS LÉGENDAIRE DU CINÉMA D'ARTS MARTIAUX !



2 FILMS INCONTOURNABLES

Par le réalisateur de *La 36ème Chambre de Shaolin*
avec GORDON LIU (*Kill Bill*).

Inspirés de la vie de WONG FEI-HUNG,
grand maître du Kung-fu, héros ultra-populaire
de TSUI HARK dans *Il était une fois en Chine*.

POUR LA 1ÈRE FOIS EN COFFRET 3 DVD

Versions restaurées
4 documentaires inédits (92 mn.), galerie photos...

ÉGALEMENT DISPONIBLES EN DVD

5 MAÎTRES DE SHAOLIN
SHAOLIN CONTRE NINJA
LE POIGNARD VOLANT

CELESTIAL PICTURES

SB

PREMIERE
LE PREMIER MAGAZINE CINÉMA

les inrockuptibles

Comme au Cinema.com

WILD SIDE VIDEO

© 2006 Celestial Pictures Ltd. Tous droits réservés.

Courrier des lecteurs

LA SEULE ET UNIQUE LETTRE DU MOIS DERNIER A CARRÉMENT MIS LE FEU DANS VOS CHAUMIÈRES APPAREMMENT ! LA PREUVE : ON VOUS AVAIT PROMIS DE REVENIR SUR SILENT HILL MAIS VU LA QUANTITÉ DE RÉPONSES AU COURRIER D'ALAIN FOUQUEREAU, NOUS AVONS PRÉFÉRÉ LAISSER LA PAROLE À UNE PETITE DÉCLARATION SINCÈRE ET TOUCHANTE, AFIN DE PARTIR EN VACANCES AVEC LA BANANE ! ALLEZ, PROFITEZ BIEN, ET BONNE LECTURE !

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

REACTION !

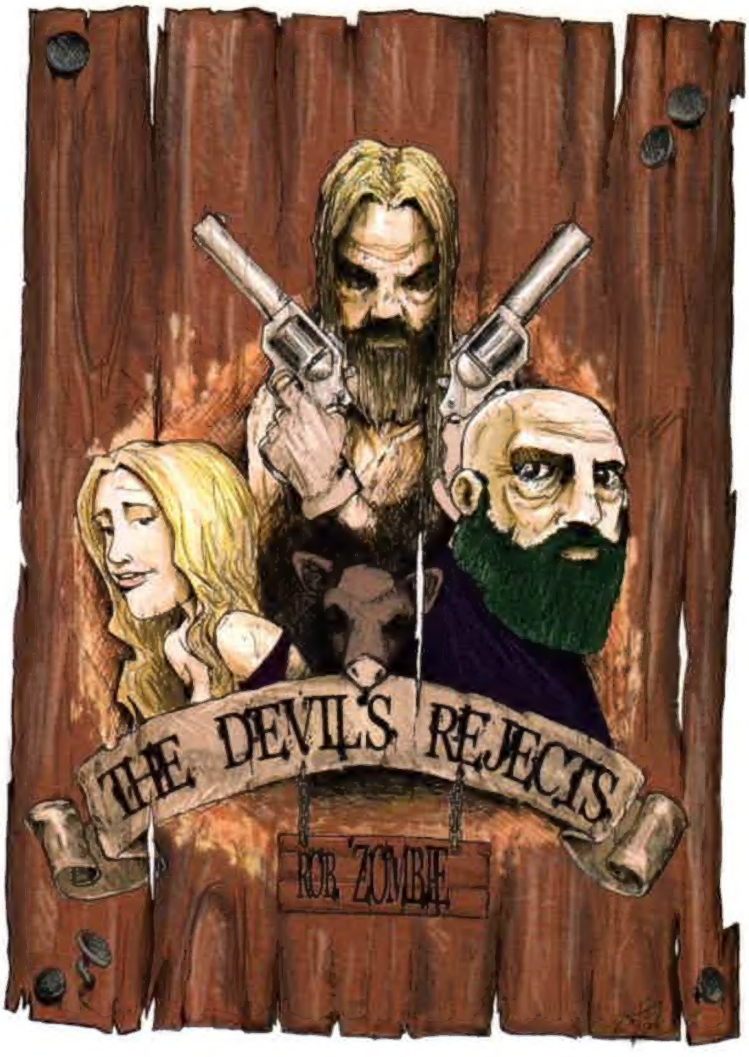
Je voudrais réagir au Courrier des lecteurs du mois de juin. Fidèle lecteur de Mad Movies depuis plus de quinze ans, j'ai vécu l'évolution du magazine, et je constate avec joie que les films événements comme **La Colline a des yeux, Reeker, Fragile** ou **Horribilis** font de plus en plus l'objet de dossiers passionnants. Des films irrévérencieux, novateurs, touchants, passionnants, des films de genre, des films Mad quoi !!!
C'est pour cela que j'aime Mad Movies. Un magazine qui a toujours su garder sa liberté de ton et son intégrité. Un magazine qui a toujours su me surprendre et me faire découvrir un paquet de films, la plupart traités comme pas grand-chose dans d'autres journaux.
Et même si je ne suis pas toujours d'accord avec vos critiques et avis sur certains films, j'ai toujours cette impression de partage et de respect que vous manifestez vis-à-vis de votre lectorat. Un Mad, c'est comme un bon pote avec qui on discute du cinoche qu'on adore, que l'on soit d'accord ou pas.
Un magazine *« vide et devenu sans intérêt »* ? Je dirai pour ma part un magazine entier, libre, qui hurle son amour pour le cinéma, le vrai, et qui fait preuve d'assez d'intelligence pour se remettre en question en permanence et laisser la parole à chacun.
Continuez à nous parler de films tels que **The Lost, Eyes of Crystal** ou **La Colline a des yeux**. C'est pour ces choix que j'aime Mad et que je l'aimerai toujours.
Bonne continuation et merci pour ce merveilleux travail.

Mikaël GUILLAUME

Que dire si ce n'est que nous avons reçu un bon paquet de lettres en réponse au courrier incendiaire du mois précédent. Certaines d'entre elles étaient d'ailleurs si virulentes contre ce pauvre lecteur que nous avons préféré passer la plus « sympathique ». Enfin, nous te remercions énormément pour tes remarques, et nous saluons aussi tous nos lecteurs assidus, qui nous soutiennent, nous défendent dans cette jungle qu'est la presse cinéma. C'est grâce à vous que Mad est ce qu'il est à l'heure actuelle, et pour ça on ne saurait jamais trop vous remercier. Bon, maintenant on arrête les compliments, JPP a déjà les larmes aux yeux !

VULGOS ?

Cher Mad,
Je vous écris au sujet de la rubrique du Courrier des lecteurs car cette fois, vous m'avez « gonflé » ! Certaines lettres que vous publiez n'ont aucun intérêt pour les lecteurs de Mad. De plus, votre humour est de plus en plus navrant. Dans le Mad 186, vous intitulez la première lettre « Brad Pitt ou Prad Bitt ». Quel humour ! Ouarf, Ouarf !! Pourquoi pas petite bite ou gros zob, tant que vous y êtes ? Mais c'est le genre de blague qu'on



entend dans les écoles primaires ! La lectrice demandait à quoi ressemblait San Helving. Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Pourquoi publier ça ? Pour flatter votre ego ? Les seules questions intéressantes que posent la lettre (que signifient « geek », « buddy movie », « sidekick » ?), vous n'y répondez même pas. Par contre, vous répondez que San Helving a eu une « *érection turgescente et arrogante* » en lisant cette lettre ! Vos blagues autrefois si drôles sont devenues répétitives et nombrilistes. C'est du style : « *À la rédaction de Mad, untel a dit ceci, untel a fait cela* ». Un peu plus d'humilité et un peu moins d'égocentrisme, SVP. Ce magazine est censé parler de cinéma et non de vous (et encore moins de la bite à machin). Ce n'est plus la grosse tête, c'est une montgolfière de taille XXL que vous avez. Reprenez-vous !

Paul NGO-DINH

Apparemment nos dérapages linguistiques ne sont pas très tolérés de ton côté ! Alors oui, c'est pas bien, c'est sale, on parle mal et San Helving est vraiment un pourri. En revanche, si à chaque fois qu'une vanne est faite sur un membre de notre équipe tu prends ça pour de l'égocentrisme, eh bien dans ce cas-là, Mad doit être pour toi le canard le plus prétentieux et nombriliste de la Terre ! Sache en tout cas que cet humour régressif digne des hommes des cavernes ou des cours de récrés mal famées fait, de temps à autre, mouche sur certains de nos lecteurs, qui ne s'en plaignent pas plus que ça. As-tu déjà lu les Notules lunaires ? Parce que vu ta susceptibilité et ta bien-pensance, je te conseille de zapper purement et simplement cette rubrique si décadente et indigne de figurer dans un magazine de cinéma. Après, si tu cherches un discours propret, lisse, avec pas un pet de travers ici et là, ben qui sait, tu t'es peut-être planté de revue ? Allez, fais pas ton âme sensible et trinque à la gloire de San Helving, c'est lui qui régale !

KING AJA

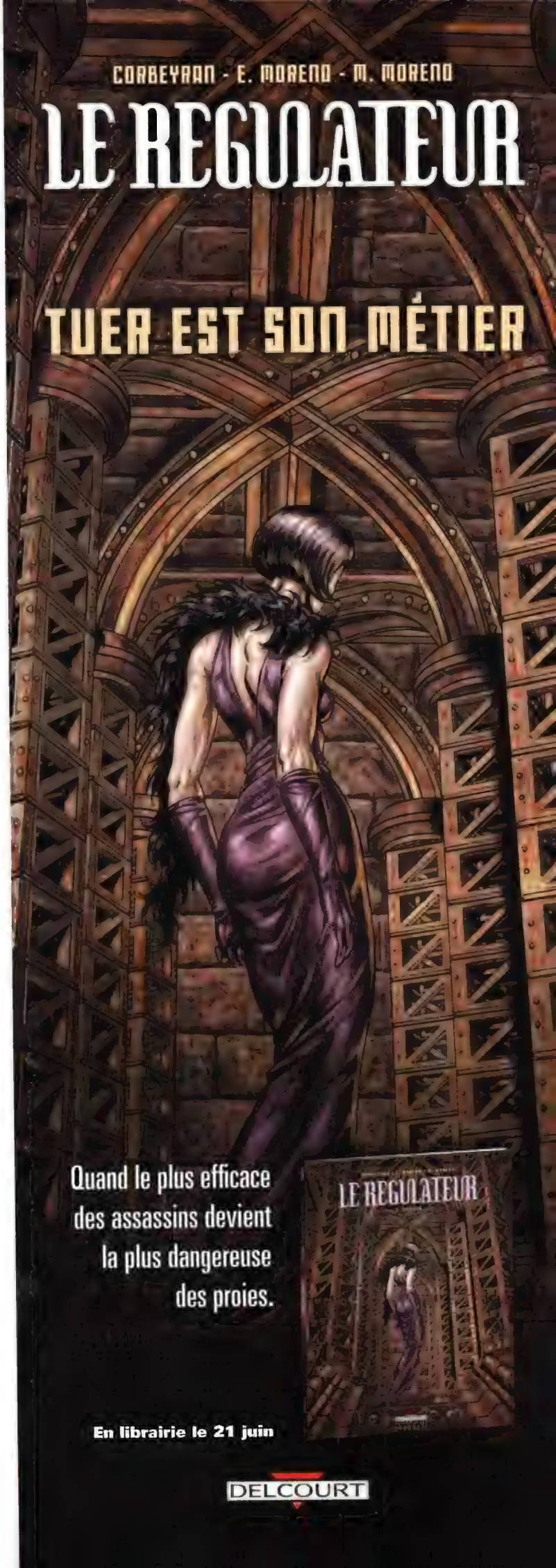
Salut Tonton Mad, ça filoche ? En fait, ma lettre s'adresse directement à Alexandre Aja ! Merci Alex ! Je t'écris amicalement par le biais de Mad car je sais que tu es un lecteur assidu. J'ai le même âge que toi et je pense avoir une culture cinématographique assez importante pour me permettre d'affirmer que **Haute tension** et **La Colline a des yeux** resteront pendant très longtemps, et à juste titre, des références en termes de terreur comme **La Dernière maison sur la gauche** et **Massacre à la tronçonneuse** ont pu l'être jusqu'à ton arrivée sur le « marché ». Ta **Colline** à toi surpasse largement l'original qui reste tout de même pour moi un très grand « petit » film. Respecter le matériau de base tout en le recadrant à notre époque me paraissait un sacré défi… Mais au vu de ton métrage, ta passion et ton estime pour « l'horreur » transpirent à chaque plan ! Merci. Arriver à transcender un sous-genre ultra codifié relève du génie. Je trouve également fabuleux le fait que tu t'exportes sans aucun scrupule pour « profiter » d'un budget important qui t'a permis, au nom de l'amour que tu portes au genre et à son public (toi, en l'occurrence) de réaliser LE remake que nous attendions tous ! Merci. Voilà, je pourrais en écrire des pages mais l'essentiel est là. Chaque décennie accouche d'un génie : 60's Romero, 70's Carpenter, 80's Sam Raimi, 90's Peter Jackson, 2000's Alexandre Aja. Merci encore !

Aurélien MAZUIR (Clermont-Ferrand)

Ta lettre ira droit au cœur d'Alexandre, fidèle lecteur de Mad depuis des années, qui peut-être répondra à ta déclaration en septembre si le temps et l'envie le lui permettent. En attendant, tu n'es pas le seul à avoir déliré sur cette bonne grosse bombe de film, et à la rédac comme ailleurs, le métrage semble plus que jamais très apprécié. Un constat triste s'impose aussi : quand va-t-on enfin prendre le genre au sérieux en France afin d'éviter la fuite de nos talents à l'étranger ?

DARIO ARGENTO EN DEDICACE AU MK2 BIBLIOTHEQUE !

Le maestro Dario Argento sera en dédicace le vendredi 7 juillet à la boutique MK2 Bibliothèque de 15 h à 15 h 30. Faites chauffer les DVD, les photos d'exploitation et les posters, car Catriona MacColl sera aussi de la fête mais cette fois le dimanche 9 de 18 h à 19 h.



NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique

■ Boudiou, 'tain c'qu'elle est belle l'affiche de **Live Feed** !! On dirait du Eli Roth avec des burnes !!! Waaahh, j'rigole madame, on le kiffe le père Eli, mais force est de constater que ce **Live Feed** semble bien plus craspec que son délire snuff dans les pays de l'Est. Écrit et réalisé par les frangins Roy et Ryan Nicholson (des maquilleurs œuvrant majoritairement à la téloche), **Live Feed** pompe **Hostel**, mais a au moins la délicatesse de délocaliser l'action en Asie. L'histoire est donc connue de tous (des touristes benêts tombent dans les filets d'un réseau de mecs chelous friands de sévices odieux, genre brûlure indienne, coco, béquille, pichenette & co, et seule la surenchère permettra de faire la différence ! Messieurs, à vos litrons de rouge !

■ Nouvelle distribution estampillée Hollywood Wizard, **Big Foot** ne devrait pas détonner dans la filmo de cette sympathique boîte de zédards purs et durs. **Horrors of War, Cheerleader Ninjas, Alien Species**... Hollywood Wizard n'a peur de rien, encore moins d'un gros singe poilu du cul parti faire la nique à la sempiternelle bande de campeurs teubés. C'est John Poague (**The Wickeds**) qui réalise ce monster-movie où nous retrouvons également Justin Alvarez (**Silver Scream**, c'est comme **Scream** mais en silver... Ami lecteur, j'ai déjà fait cette vanne à la lettre près dans les Notules, retrouve dans quel numéro et je viendrai chez toi te faire l'amour), Eric Boring (un mec très chiant déjà vu dans **Bloodscent**), ainsi que Chris Darder, pote fidèle de John Poague depuis **The Wickeds**. Petit plus offert par le patron, il n'y aurait pas un mais deux yétis au programme de ce petit budget de 200 000 dollars. Pas une thune mais généreux, c'est beau...

trente balais, Gabriele Albanesi pourrait bien devenir le nouveau Ruggero Deodato avec **The Last House in the Woods**, évidente démarcation de **La Dernière maison sur la gauche** et de **La Maison au fond du parc**. Le scénario s'axe autour d'un schéma classique de rape n' revenge avec ce couple d'amoureux partis batifoler en forêt avant qu'une bande de petites frappes ne viennent les faire chier. Albanesi ne modifie en rien la recette sur le papier, mais compte bien la customiser au gros gore sur grand écran. Logique donc de retrouver le grand Sergio Stivaletti aux commandes des SFX d'un film déjà décrit comme furieusement sanglant. Eh non, pas de vanne foireuse dans cette notule. On reste sérieux quand il s'agit du retour aux affaires des Ritals.

■ Après **Eyes of Crystal** le mois dernier, voici une nouvelle preuve qu'il se passe toujours quelque chose de l'autre côté des Alpes. À peine âgé de

■ Ben alors, qu'est-ce qui t'arrive Totophe ? T'as l'air bien énervé sur l'affiche de Metamorphosis... hein ? Tu trouves que t'as une gueule de cul avec ton dentier en plastoc ? Oooh pitchoun, nan sérieux, tu fais flipper... presque autant que dans **Vercingétorix**, warf, warf !!! Dernier film en date de Jenō Hodi (**American Kickboxer 2**, quand même...), **Metamorphosis** nous entraîne dans les montagnes des Carpates où une bande de jeunes (dont Corey **Sœurs de glace** Sevier et Irena *Les Experts : Miami* Hoffman) se retrouve confrontée à la malédiction de la terrible comtesse Bathory. Toujours prêts à tout pour nous refourguer leur tambouille, les producteurs nous promettent un climax musclé dans la lignée des meilleurs films de fight de Hong Kong. On y croit pas des masses, même si ça permettrait à Totophe de s'entraîner avant **Mortal Kombat : Devastation** prévu pour l'année prochaine. Lord Raiden et sa perruque disco sont de retour, et ça, ça va vraiment faire mal !

SNOOP DOGG'S HOOD OF HORROR SMOKE N' DIE !

Tandis que chez nous, Doc Gynéco sort un boulard pour routiers avec Marc Dorcel, Snoop Dogg continue d'infiltrer tranquillement Hollywood. Après quelques apparitions remarquées dans des « gros » films (**Training Day**, **Bones**, **Starsky & Hutch**) et une flopée de direct-to-DVD bien nazes tournés à la va comme j'te pousse avec ses potes gangstas, Snoop s'octroie aujourd'hui le haut de l'affiche de **Hood of Horror**, anthologie réalisée par Stacy Title (**L'Ultime souper**, qui s'en souvient ?) s'inscrivant dans la droite lignée de **Creepshow** et du toujours (et honteusement) inédit **Tales from the Hood**, petit bijou que nous vous conseillons d'acquérir toutes affaires cessantes en import. Grand maître de cérémonie, l'homme à tête de clébard se fera donc un plaisir de nous conter trois histoires abominables (écrites majoritairement par Tim Sullivan et Chris Kobin, le duo gagnant de **2001 Maniacs**) où s'entrecroiseront quelques belles gueules comme Ernie Hudson (*Oz*, **SOS Fantômes**) et Danny Trejo, décidément increvable puisqu'il a déjà emballé pas moins de 20 films depuis celui-ci !!! Quant à Snoopy, on le retrouvera très prochainement au casting vocal d'**Arthur et les Minimoys**, le nouveau Besson... Sa « street credibility » risque de morfler sévère.

Alexandre BUSTILLO

Remontons encore plus le temps pour venir atterrir dans les notules 164. Toujours aussi marrant San Helving (comment ? Mais naaaan, c'est pas moi, je m'en souviendrais quand même !) y chroniquait un certain **Guardian of the Realm**, baptisé désormais **Virage : Reign of Evil**. L'histoire et l'équipe technique ne changent pas d'un iota. Constat identique pour **Chain Reaction** que le définitivement génial San Helving (z'êtes sûrs ?) nous présentait dans le Mad 186. Le nouveau délire gore d'Olaf Ittenbach se nomme aujourd'hui **House of Blood**. Allez hop, on vous passe les nouveaux visuels rien que pour le plaisir des yeuzes. Et bonnes vacances à tous mes loulous, à la revoyure...

666 THE CHILD UN SUPPÔT ET AU LIT !

Fallait s'y attendre. Alors que ce petit con mal élevé de Damien (pas le boss, hein ?!?) vient de faire son come-back dans nos salles dans le remake gentiment plan-plan de John Moore, les hordes de copieurs se jettent à l'assaut des vidéoclubs et des chaînes payantes. Le plus décomplexé de tous est sans conteste **666 The Child**, nouveau méfait de The Asylum, boîte de production certes opportuniste (on ne va pas vous refaire leur palmarès) mais accouchant généralement de films plutôt soignés. Le rejeton de Satan est donc de nouveau au centre de ce thriller apocalyptique réalisé par le débutant Jake Jackson. Et c'est le bien nommé Boo Boo Stewart (déjà dans *Skeleton Man*) qui se charge de nous faire flipper en faisant les gros yeux et la moue boudeuse légendaire de l'Antéchrist. Boo Boo Stewart... Putain, quel nom. À sa majorité, on lui conseille de monter une agence avec Rocqueford Allen, toujours premier dans le classement des acteurs ayant un patronyme... euh... embarrassant. « *Vous cherchez un comédien avec un nom de merde ? Chez Boo Boo & Rocqueford, nous l'avons !* » Tout un programme donc...

Alexandre BUSTILLO

■ À l'instar de **Savage Planet**, The Last Sentinel nous prédit un avenir des plus noirs. La Terre ne serait plus qu'un vaste champ de bataille (c'est déjà le cas, me direz-vous), et le seul espoir de l'espèce humaine serait donc cette dernière sentinelle, plus connue sous le nom de Don « The Dragon » Wilson, combattant émérite qu'on ne présente plus, surtout au p'tit Fasulo qui ne s'est jamais vraiment remis de sa rencontre avec la star dans les dédales du Marché du Film du dernier Festival de Cannes. Fort d'un budget de 3,2 millions de

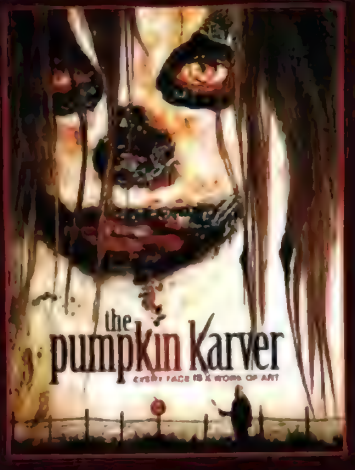
dollars, le réal Jesse Johnson (**Pit Fighter**) devrait logiquement s'en tirer, épaulé de plus par un casting à la courgette, ce qui change des petits oignons : aux côtés du Dragon, nous retrouvons donc la blondasse Katee Sackhoff (**Halloween Résurrection**, **La Voix des morts 2**, on l'attend de pied ferme celui-là), Bokeem Woodbine (l'adepte de la branlette de **The Big Hit**) et l'excellent Keith David, second couteau réputé depuis son interprétation sans faille de Childs dans **The Thing**. Du tout bon !

■ L'ombre de Big John semble tranquillement planer sur The Last Winter, nouveau méfait du tout fou Larry Fessenden, sosie frappant de Jack Nicholson jeune, déjà derrière le sympathiquement chiant **Wendigo**. Perdue en plein Alaska, la base scientifique d'une équipe de recherches à la solde d'un groupe pétrolier devient la cible d'un mal étrange dont on ignore tout aujourd'hui (ça se trouve, ils ont juste la chiasse). Un esprit quelconque, sûrement fâché de voir débouler sur son territoire le toujours aussi charismatique Ron Perlman, le old-timer James LeGros (**Phantasm II**, **Aux frontières de l'aube**) et la toute mimi Connie Britton (**Friday Night Lights**). On est au moins sûr d'une chose à la vue de l'affiche : qu'il y aura une boîte dans le film. De là à ce que déboule Arthur…

■ Vous aimez les films de cult ? Ça tombe bien, je vous présente Cult. C'est dingue comment je suis drôle non ? J'ai tout appris à Collaro et à Michel Leeb moi mômsieur. « *Ce ne sont pas mes lunettes, ce sont mes nalines* », c'est de moi vous savez.

Bref, **Cult** s'inspire d'une ancienne légende chinoise impliquant le fantôme d'une jeune femme enceinte éventrée par son daron, fantôme avec lequel vont se fritter des kids fripés un peu trop férus d'histoires flippantes (c'est fripé, c'est féru, ça flippe, je comprends plus rien moi). Vous vous en foutez comme du premier stérilet de votre grand-mère ? Attendez seulement de voir qui se cache dans le générique avant de faire la fine bouche. Déjà, c'est le coolos Joe Knee (**Ghost Game**) qui réalise. Ensuite, les kids fripés sont interprétés par plein de jeunes sympas comme Taryn Manning (**The Breed**), Joel Michaely (**Kiss Kiss Bang Bang**), et Rachel Miner (**The Black Dahlia**). Et quand on voit les photos de cette dernière, on a qu'un seul désir : qu'elle devienne vite Majer ! Ouais, j'ai aussi coaché les Chevaliers du Fiel…

■ Jouer dans un Lelouch mène à tout ! En regarder un seulement peut conduire au meurtre en série me direz-vous. Bref, l'acteur Sheldon Silverstein est la preuve vivante qu'on peut avoir joué dans **Édith et Marcel** (bientôt le « remake » par Olivier Dahan, ça va être bon les



THE REAPING CRISE DE FOI

La foi, la sœur Hilary Swank (**Million Dollar Baby**) l'a perdue depuis la mort tragique de toute sa famille. Désormais, elle officie en tant qu'experte en phénomènes inexpliqués. Enquêtant dans une petite ville de Louisiane, elle ne tardera pas à constater que cette dernière est frappée par les plaies bibliques, et que seule sa foi oubliée serait en mesure de sauver la population des forces des ténèbres. Voici pour l'essentiel de l'histoire de **The Reaping**, nouvelle production Dark Castle (**La Maison de l'horreur**, **Gothika**) sortie tout droit d'un « development hell » comme on les aime. Écrit par les frères jumeaux Carey et Chad Hayes (**La Maison de cire**, et bientôt le remake du **Blob** !), le script passe tout d'abord dans les mains du très doué Jacob Estes. Le réalisateur du magnifique **Mean Creek** se lance alors dans de multiples réécritures en compagnie de Chris Markus et Stephen McFeely (scénaristes des **Chroniques de Narnia**), avant de passer la main à son confrère James Cox (**Wonderland**). Ce dernier ne fera pas de vieux os sur le projet qui échouera finalement dans l'escarcelle de Stephen Hopkins (**Predator 2**), de nouveau en odeur de sainteté à Hollywood depuis le triomphe de 24. Cerise sur le gâteau, l'apparition surprise du cyclone Katrina sur le set. Pour un film sur l'Apocalypse, c'est plutôt bon signe.

Alexandre BUSTILLO

enfants !!!) et s'en être sorti sans trop de trauma, au point de se retrouver aujourd'hui au générique de **The Pumpkin Karver**, petit slasher dans la grande tradition réalisé par Robert Mann (**Trapped**). Un an après le meurtre sauvage et inexpliqué d'un jeune garçon, sept étudiants deviennent la cible d'un bien mystérieux tueur prenant un malin plaisir à les défigurer. Forcément un admirateur du grand Claude le gars. Je mate **Il y a des jours... et des lunes** et hop, je prends un gros caillou pour faire sortir la purée de la tête à mes enfants...

■ La notule du mois dédicacée au boss. **Azira : Blood from the Sand** devrait logiquement foutre une trique d'enfer au père Granger. Si le pitch l'amuse mais sans plus (un groupe de rock part tourner une vidéo dans un désert hanté par le fantôme d'une prêtresse inca bien gaulée... du lourd donc), le casting lui donne envie de traverser toute la rédac en moonwalk ! Julie Strain (**Delta Delta Die !**, **Planet of the Erotic Ape**), sa demi-sœur Lizzy (**Bleed**, **Tales from the Crapper**), ou encore Victoria DeMare (**Dino-Croc**, vous n'avez aucune excuse si vous ne l'avez pas vu celui-là !), que de la belle gonzesse comme les affectionne Big Dam. C'est le « Z addict » Vinnie Bilancio (acteur à ses heures dans des trucs fauchés comme **Blood Gnome** ou **Tales from the Grave**) et son pote Scott Evangelista qui se chargent de mettre tout ce beau monde en boîte. So long Boss, c'était cool...

■ Réalisateur quelque peu oublié des très sympathiques **Humongous** et **Le Bal de l'horreur**, Paul Lynch (reconverti depuis dans la série télé) tente le come-back avec **Savage Planet**. Notre mère la Terre

n'étant plus qu'une décharge à ciel ouvert, les humains cherchent une nouvelle planète à polluer. Des scientifiques adeptes de la téléportation en dégottent une et y envoient une poignée de has-been chargés de l'explorer (dont le définitivement out Sean Patrick Flanery), has-been qui s'apercevront très rapidement que le lieu est tout sauf accueillant. Mouais, bon ben moi, je vais me refaire **Humongous**...

■ Après **Doom**, **Doomed** ! Ce titre de flemmard est d'ailleurs le seul point commun avec le nanar fun et pétaradant de The Rock. Non, le réalisateur Michael Su (**My Demon Within**) semble plus s'inspirer de **Battle Royale**, concept primaire de survival qu'il mixe aux dérives de la Real TV. Cinq équipes se retrouvent sur une île hostile pleine de monstres et de zombies pour trois jours, avec comme unique objectif de rester en vie. 50 millions de dollars (soit la somme que j'offre à celui qui me retrouvera ma petite chatte Minouche, 1 m 70, 95 D, pelage blond, tatouée, perdue au club échangiste le 2 + 2 en juin dernier) sont prévus pour l'équipe gagnante ! Au tableau de chasse, Drew Russell (qui jouait le rôle de... Brad Pitt dans le nanar **Serial Killer Scavenger Hunt** !), Kara Schaaf (**The Frightening**) et la moche Sarah Diaz qui, si elle gagne, pourra toujours s'acheter une nouvelle tronche !

■ Reporter pour un canard « trash people », une belle gonzesse est persuadée de faire le coup du siècle en partant interviewer dans sa prison le gourou d'une secte de mabouls. Hélas pour elle, les murs de sa geôle sont en polystyrène. Le résultat ne se fait pas attendre et le grand manitou se fait la malle, rejoint ses adeptes et se met en tête

de faire la misère à notre héroïne qui n'en demandait pas tant. Film russe de son état réalisé par un certain Denis Neimand (auteur d'un obscur **Zhest**), **Junk** pourrait le faire si son tueur est aussi méchant que moche ! Avec une gueule pareille, on espère que le gars ne se satisfait pas d'étranglements glamour à la cordelette ou de noyades dans un jacuzzi. Nous, c'est simple : WE WANT BLOOD !!!

San HELVING

CREEPSHOW 3 REQUIEM POUR UNE PASSIONNEE

À l'heure de rédiger ces quelques lignes, c'est avec tristesse que nous apprenons le décès d'Ana Clavell. **Creepshow 3** restera donc comme le dernier film de cette Cubaine scénariste, productrice et réalisatrice. À son actif, une majorité de séries B brinquebalantes (**Horror 101** et sa suite **Zombie Attack : Museum of the Dead**, **Day of the Dead 2 : Contagium**...) mais toujours sincères, véritablement portées par l'amour indéfectible qu'avait Ana Clavell pour le cinéma de genre. Son comparse de toujours, le désormais orphelin James Glenn Dudelson, est maintenant seul à défendre **Creepshow 3**, que la majorité des fans des opus originaux attendent avec la plus grande méfiance. Pas moins de cinq histoires sont au programme de cette nouvelle fournée, assez riche thématiquement, du moins en apparence : on s'intéressera donc à la réalité virtuelle (**Alice**), aux EVP (**The Radio**), aux vampires (**Call Girl**), à un savant fou (**The Professor's Wife**), ainsi qu'à un étrange cas de possession (**Haunted Dog**). Même s'il ne risque pas d'égaler le Romero, on souhaite le meilleur à **Creepshow 3**, juste histoire qu'un maximum de spectateurs rendent un dernier hommage à une femme vraiment chouette.

Alexandre BUSTILLO

SILENT SCREAM
THE INCREDIBLE TORTURE SHOW

Saw, dont le troisième opus ne devrait plus tarder à nous tomber sur le coin de la gueule, continue à faire des émules. Dernier en date, **Silent Scream** (anciennement **The Retreat**), thriller horrifique réalisé par deux inconnus (Matt Cantu & Lance Kawas), et distribué par-delà les vallées par les joyeux loustics déjà derrière quelques bons Z (**Bloody Murder** et sa suite) et la bombe **Kolobos**. Un week-end studieux à la neige ne va pas tarder à se transformer en stage de survie pour une poignée d'étudiants et leur professeur. Apparemment, un tueur très inspiré des exploits de Jigsaw se serait mis en tête de les dessouder de la plus atroce des manières... Mouais, en tout cas, l'affiche est splendide. C'est déjà ça de pris.

Alexandre BUSTILLO

ANTIBODIES A L'EST, DU NOUVEAU ?

Voilà un film à projeter d'urgence aux tenants du proverbial mais toujours virtuel « cinéma de genre à la française » et, surtout, aux « décideurs » ayant la haute main sur les subventions, avances et autres aides à la production. On imagine bien des aspirants scénaristes leur remettre, le cœur battant, le fruit de leurs cogitations fiévreuses, et s'entendre invariablement répondre : « *Écoute coco, c'est bien gentil, mais un serial killer sur un bord de route dans la campagne française, c'est pas très crédible.* ». Or, le long-métrage du jeune Christian Alvart démontre le contraire, à moins de considérer que l'âme germanique engendre davantage de psychopathes que l'esprit gaulois.

La raison de la réussite est simple : au lieu de pasticher les modèles américains, l'auteur s'est à l'évidence appuyé sur sa compréhension intime de l'Allemagne, pays décentralisé toujours traversé par une opposition souterraine entre le Nord protestant et le Sud catholique. Le récit se partage ainsi entre d'une part, « la ville » (jamais nommée dans un souci d'abstraction), lieu de relâchement où les flics prennent sans problème des pots dans des bordels proprets, Coupe du monde ou pas ; et d'autre part, un milieu rural (probablement bavarois) encore enraciné dans la religion. C'est là que s'est déroulé le meurtre d'une adolescente, bientôt imputé à un tueur en série récemment arrêté ; mais l'inspecteur local reste persuadé que le coupable est un habitant du cru, et part interroger l'ogre. Les antagonismes sociaux et le décor pedzouille font bien sûr penser à **Memories of Murder**, sentiment renforcé par le sujet profond qu'**Antibodies** partage avec son cousin coréen : celui de la vanité. Vanité du serial killer, comme il se doit psychotique, pervers et manipulateur, mais aussi du policier campagnard. Flicaillon à mi-temps (il est fermier à ses heures perdues !), il ne rêve que d'obtenir la reconnaissance de ses collègues urbains. Son aveuglement et son orgueil, son rigorisme moral et son sens de la culpabilité seront autant d'obstacles que l'enquête devra négocier, avant d'aboutir à une vérité qui sera, pour lui, aussi cruelle qu'inattendue.

Alors oui, bien que bénéficiant de jolis cadrages en Scope, la mise en scène demeure un brin mastoc, le rythme est assez lent, et les références bibliques (le sacrifice abrahamique en tête) pèsent souvent des tonnes. Il n'empêche que, « genre » ou pas « genre », cette œuvre solidement interprétée associe étude de mœurs et drame criminel de façon très convaincante. En dehors des pop-corn movies saisonniers, c'est sûrement un des films à voir cet été, et sait-on jamais, il inaugurera peut-être une nouvelle forme de thriller autochtone de ce côté-ci de la planète. La réactivation du couple franco-allemand : un nouveau moteur pour la politique culturelle de l'Europe ?

Gilles ESPOSITO

ANTIKORPER. ALLEMAGNE. 2005. REAL. ET SCEN.: CHRISTIAN ALVART. DIR. PHOT.: HAGEN BOGDANSKI. MUS.: MICHL BRITSCH. PROD.: BORIS SCHONFELDER POUR MEDIENKONTOR MOVIE ET RAINER KOLMEL POUR KINOWELT FILMPRODUKTION. INT.: WOTAN WILKE MOHRING, HEINZ HOENIG, ANDRE HENNICKE, ULRIKE KRUMBIEGEL, NINA PROLL... DUR.: 2H07. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 26 JUILLET 2006.

TAKESHIS' PSY SHOW

Oubliez l'humanisme contemplatif et la fantaisie lunaire des précédents efforts de Takeshi Kitano. Avec **Takeshis'**, l'acteur/auteur/réalisateur livre un pétage de plombs carabiné qui en dit long sur son état d'esprit. La schizophrénie latente qui caractérise depuis longtemps sa carrière (amuseur public télévisuel au Japon vs. réalisateur révéré en Occident) explose dans cette histoire labyrinthique où l'acteur Beat Takeshi rencontre son sosie, le blond Kitano, un comédien raté qui va peu à peu sombrer dans un délire cauchemardesque caviardé de gunfights absurdes, de digressions philosophiques et d'humour à froid. Takeshi Kitano casse ses jouets, se parodie avec cruauté et dérision, et, avouons-le, se regarde un peu le nombril... Mais combien de cinéastes aussi « prestigieux » ont eu un jour les « cojones » de détruire leur monde, trop statique et prévisible, pour tenter d'en construire un nouveau ? Pas beaucoup. Reste à savoir si ce geste rageur et cathartique donnera naissance à un Kitano ressourcé, ou signera au contraire l'arrêt de mort cinématographique d'un artiste incapable de renouveler son style, ses thèmes, son univers. Seul son métrage suivant nous le dira, ce qui fait de ce **Takeshis'** un passionnant film de transition, en même temps qu'un OVNI bien barré. (NB : Pour plus d'infos, reportez-vous au Mad Asia #4)

Laurent DUROCHE

JAPON. 2005. REAL. ET SCEN.: TAKESHI KITANO. DIR. PHOT.: KATSUMI YANAGISHIMA. MUS.: NAGI. PROD.: MASAYUKI MORI ET TAKIO YOSHIDA POUR BANDAI VISUAL CO. LTD., OFFICE KITANO, TOKYO FM BROADCASTING CO. LTD., DENTSU MUSIC AND ENTERTAINMENT INC. ET TV ASAHI. INT.: TAKESHI KITANO, REN OSUGI, KAYOKO KISHIMOTO, SUSUMU TERAJIMA, TETSU WATANABE... DUR.: 1H47. DIST.: BAC FILMS. SORTI LE 5 JUILLET 2006.

RAPIDO

FAST AND FURIOUS : TOKYO DRIFT

Jerry Bruckheimer de la génération Playstation, Neil Moritz nous livre aujourd'hui le troisième volet de sa saga fétiche. On ne change pas une recette qui marche, on retrouve donc ici tous les ingrédients des opus précédents, tout juste a-t-on pris le temps de déplacer l'aventure à Tokyo pour le dépaysement, un Tokyo factice qui permet d'empiler les clichés occidentaux les plus hallucinants ! Notre héros va donc se fritter avec le caïd local, lui piquer sa copine, et comme la vie c'est pas compliqué, finira par régler tous ses problèmes avec une course de voitures ! Mais si l'ensemble est ahurissant de connerie et que le script ne cesse jamais de brosser le mâle dans le sens du poil, il faut reconnaître à ce **Fast and Furious : Tokyo Drift** un certain sens de l'efficacité, le tout étant finalement plus fun et rythmé que ses prédécesseurs. Une certaine idée du divertissement. Damien BERNAT

USA 2006. DE JUSTIN LIN. AVEC LUCAS BLACK, BOW WOW... DUR. 1H44. DIST. UIP. SORTIE LE 19 JUILLET 2006.

SLEVIN

Slevin remplit une tâche utile : condenser ce qu'il y a de pire dans le cinéma américain actuel. 1° Des personnages de malfieux tellement caricaturaux que leurs affrontements sont réduits à un jeu de rôle complètement désincarné, en dépit des efforts des auteurs pour ancrer l'histoire dans la réalité new-yorkaise. 2° Un script qui n'existe que par une avalanche d'astuces de scénario, retournements téléphonés et autres twists à quadruple détente. Ceci dit, il y a Lucy Liu. Abandonnant sa tenue de dominatrix, elle démontre une nouvelle fois ses talents d'actrice, dans un contre-emploi total d'adorable girl next door. Lucy, ô toi, tes yeux en amande, ton sourire malicieux, tes minijupes affriolantes... Tu réussis même à rendre émouvant un horrible dialogue référentiel sur la série 007. Quel beau film ! Gilles ESPOSITO

USA 2006. DE PAUL MCGUIGAN. AVEC JOSH HARTNETT, MORGAN FREEMAN, SIR BEN KINGSLEY... DUR. 1H48. DIST. METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTI LE 28 JUIN 2006.

STAY

Quoi qu'on pense de **L'Echelle de Jacob**, on conviendra que ce type d'intrigue alambiquée est ce qu'il y a de plus périlleux à porter à l'écran. Il faudra donc être vraiment accro à Adrian Lyne pour ne pas bâiller aux cornelles devant ce nouveau salmigondis où se mêlent inextricablement rêve et réalité, passé, présent et futur... et Dieu dans tout ça, etc. Au milieu d'un fatras d'effets de montage et de chichis de mise en scène, les acteurs restent néanmoins dignes, surtout la toujours impeccable Naomi Watts. Une curiosité, cela dit : la chute finale est exactement la même que celle qui concluait un film ayant fait la couverture de Mad cette année. Si vous avez trouvé, pas la peine de nous écrire. Il n'y a rien à gagner avec **Stay**. Gilles ESPOSITO

USA 2005. DE MARC FORSTER. AVEC EWAN MCGREGOR, NAOMI WATTS, RYAN GOSLING... DUR. 1H40. DIST. TWENTIETH CENTURY FOX. SORTIE LE 26 JUILLET 2006.

TAXIDERMIE LES GRANDES BOUCHES

« C'est vraiment dégueulasse ! » Voilà ce qu'on pouvait entendre à la sortie de la projection du film **Taxidermie** lors de sa présentation à Cannes. Alors oui, il est recommandé d'éviter de grignoter en visionnant le long-métrage de György Pálfi et le sac à vomi étiqueté « HG Lewis approved » peut être fort recommandé. Mais en dépit de ce caractère répulsif totalement assumé par le réalisateur, **Taxidermie** est un grand et beau film sur la famille, une sorte d'ode à l'humanité répugnante et fascinante. On pense parfois à une version d'**Amélie Poulain** revue par Marco Ferreri, ou encore à une copie « nouvelle génération » du **Salo** de Pasolini. Une odeur de soufre émane sans conteste de cette bande, et les amateurs de ciné trash et déviant y trouveront sûrement leur compte. Cependant, s'arrêter à l'imagerie provoc du film serait passer à côté de ses points forts : sa narration épique totalement limpide et sa mise en scène d'une inventivité confondante. Donnant une ampleur insoupçonnée à des scènes intimistes par l'intermédiaire d'un Scope de toute beauté, György Pálfi capte avec justesse et émotion les pérégrinations d'une famille hongroise lubrique, boulimique et morbide. 30 ans de vie mouvementée qui se terminent par le portrait du dernier rejeton en date : un taxidermiste mercenaire et perfectionniste, obsédé par son art et tourmenté par un père obèse et des chats géants (!). Dans ce fatras organique et obscène, György Pálfi mène son affaire de main de maître. Ses personnages sont à la fois dégoûtants et attachants, et son style visuel embrasse cette folie avec une imagination débordante (la scène la plus éloquente à ce titre est celle de la baignoire multifonction). Peinture obsessionnelle et habitée des pulsions qui régissent cette petite famille, **Taxidermie** est glauque à souhait mais aussi hautement drolatique. On y croise pêle-mêle un adepte du wood-fucking (gare aux échardes si vous essayez chez vous !), un nouveau-né doté d'une queue de cochon (pas de jeu de mots ici !), des « sportifs » vomissant trois fois leur poids après des compétitions alimentaires que John Waters n'aurait pas reniées, et ce fameux taxidermiste, qui cumule les râteaux et nourrit les chats pantagruéliques de son père jabbahuttesque. Et quand tout ce beau monde s'anime devant la caméra de György Pálfi, le spectateur, lui, ne reste pas de marbre : **Taxidermie** est un film entier, qui divisera, dégouttera et vous prendra aux tripes si vous daignez tenter l'expérience. Au pire, à part quelques petits haut-le-cœur, que risquez-vous ? Fausto FASULO

TAXIDERMIA. HONGRIE/AUTRICHE/FRANCE. 2006. REAL. ET SCEN.: GYORGY PALFI D'APRES LES NOUVELLES DE LAJOS PARTI NAGY. DIR. PHOT.: GERGELY POHARNOK. MUS.: AMON TOBIN. PROD.: ALEXANDER DUMREICHER-IVANCEANU, EMILIE GEORGES, GABRIELE KRANZELBINDER ET ALEXANDRE MALLET-GUY POUR AMOUR FOU FILMPRODUKTION, EUROFILM STUDIO, LA CINEFACTURE ET MEMENTO FILMS PRODUCTION. INT.: CSABA CZENE, GERGELY TROCSANYI, PIROSKA MOLNAR, ADEL STANCZEL... DUR.: 1H31. DIST.: MEMENTO FILMS. SORTIE LE 23 AOUT 2006.

RESSORTIES EXPRESS

Avant que les majors n'aient l'idée saugrenue de balancer leurs blockbusters en plein cagnard, l'été était par essence la saison des reprises. Mais il y a de beaux restes, et Mad Movies s'associe à la ressortie de **La Nuit des morts-vivants** (26/7), qui n'est autre que la pré-pré-préquelle de **Land of the Dead**, déjà signée d'un certain George A. Romero. Également au programme : **Bullitt** et son Steve McQueen énervé (5/7), **L'Homme sans frontière**, western rarissime de et avec Peter Fonda (12/7), les maritimes **Les Vikings**, aventure épique de Richard Fleischer, et **Lifeboat**, huis clos hitchcockien (19/7), le noir et vigoureux **Une femme dangereuse** du grand Raoul Walsh (30/8). Pour l'érogène **Vie secrète de Mme Yoshino** (26/7), consulter Mad Asia. Mais l'événement est peut-être **Baby Boy Frankie (aka Blast of Silence**, 5/7), plongée dans l'esprit désabusé d'un tueur à gages qui bat le pavé humide de New York. *« Un de mes films favoris sur la Grosse Pomme ! »* nous fait savoir Martin Scorsese. À noter aussi, la sortie repoussée et très attendue (?!) de **Bleu d'enfer** (9/8), que Marty apprécie peut-être, qui sait ? Gilles ESPOSITO

STAY ALIVE JE TE SURVIVRAI

Il est très difficile de juger objectivement des qualités et des défauts d'un film quand celui-ci débarque en salles dans une version mutilée par son distributeur. **Stay Alive** s'est ainsi vu amputé d'un bon quart d'heure par Hollywood Pictures (la branche « adulte » de Disney) qui, soucieux de proposer un film PG-13 et ne dépassant pas les 90 minutes, en a zappé toutes les scènes dites psychologiques et les passages les plus sanglants, rendant pour le coup le film on ne peut plus bancal (quand on sait en plus que Hollywood Pictures a utilisé des photos des scènes gore précitées pour la promotion du film, on se dit que le cynisme n'a pas de limites). Le premier long de William Brent Bell se traîne depuis la réputation d'être une daube finie et a même figuré, l'espace de quelques semaines, dans le bottom 250 d'IMDb, aux côtés de machins aussi réussis que **Gigli** et **2001 A Space Travesty** ! Bref, tout le monde semble d'accord : le film est une merde. « *Alors* », me demandez-vous la bave aux lèvres, « *il est aussi pourri que ça ce* **Stay Alive** *à la réputation désastreuse ?* » Eh bien la réponse est non et on ira même jusqu'à affirmer que le résultat est plutôt sympa. Pas un grand film, c'est sûr, mais un petit slasher à la sauce Playstation pas désagréable, surfant sur la vague cyber avec un peu plus de conviction qu'un **Brainscan**. À partir d'un concept aussi simple qu'efficace – tu meurs dans le jeu, tu meurs pour de vrai – **Stay Alive** confronte pendant 85 minutes une bande de gamers branchés et une comtesse homicide, tout droit sortie d'un jeu à mi-chemin entre **Project Zero** et **Resident Evil**. Si le film pâtit logiquement des nombreuses coupes effectuées par le studio (bonjour les ellipses foireuses, adieu les effets gore), il possède heureusement assez de qualités intrinsèques pour ne pas chavirer complètement et donner envie de jeter un œil à sa future version unrated. Boosté par l'atmosphère unique de la Nouvelle-Orléans, **Stay Alive** a pour lui un parfum très européen qui le différencie agréablement du tout-venant. L'utilisation de l'architecture unique de la ville, en opposition à la modernité des jeux vidéo, donne au film un cachet indéniable et nous change agréablement des pavillons de banlieue typiques de ce genre de petit budget. William Brent Bell se permet quelques trouvailles réjouissantes (les vibrations du joypad avant chaque meurtre, le final au cours duquel Swink guide Hutch par PC interposé) et, malgré un recours trop systématique aux effets cut, emballe son film avec une indéniable efficacité. Ajoutez-y une facture technique soignée (Scope de rigueur, direction artistique inspirée) et un casting plutôt solide (Frankie Muniz de la série *Malcolm* en tête) et vous obtenez un résultat qui a tout de même plus de gueule que n'importe quel **Ghost in the Machine** et consorts. Alors si, à l'image de l'auteur de ces lignes, vous êtes un « *sucker for slasher* » et que vous vous sentez d'humeur charitable (oui ça fait déjà beaucoup !), vous y trouverez sûrement votre compte, surtout en cette période estivale. Maintenant, vu le prix des places de ciné de nos jours, on vous conseillera plutôt d'aller à la plage et d'attendre patiemment le director's cut annoncé en DVD pour septembre, qui contiendra tout ce qui manque au montage ici chroniqué et distribué en France. À suivre, donc…

Jean-Baptiste HERMENT

USA. 2006. REAL.: WILLIAM BRENT BELL. SCEN.: WILLIAM BRENT BELL ET MATTHEW PETERMAN. DIR. PHOT.: ALEJANDRO MARTINEZ. MUS.: JOHN FRIZZELL. PROD.: GARY BARBER, ROGER BIRNBAUM, PETER SCHLESSEL ET JAMES D. STERN POUR SPYGLASS ENTERTAINMENT ET ENDGAME ENTERTAINMENT. INT.: JON FOSTER, SAMAIRE ARMSTRONG, FRANKIE MUNIZ, SOPHIA BUSH, JIMMI SIMPSON... DUR.: 1H25. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 12 JUILLET 2006.

ORIGINE + NAUSICAA, LA VALLEE DU VENT
DU NEUF AVEC DU VIEUX, DU VIEUX AVEC DU NEUF

Deux contes écologiques post-apocalyptiques pour deux coups d'essai : une confrontation perdue d'avance, avec un échec à l'aune duquel il est cruellement aisé de mesurer l'étendue du génie d'Hayao Miyazaki.

L'échec en question est celui d'**Origine**, premier long-métrage cinéma de Keiichi Sugiyama et du studio Gonzo (cf. Anime Nation in Mad Movies 185). En dehors de son scénario bancal gérant très mal les nombreuses composantes d'un univers trop foisonnant, on regrettera surtout une pléthore de références très mal digérées. D'où un certain embarras devant des emprunts grossiers à des titres aussi populaires qu'**Akira**, **Laputa** ou encore **Nausicaä**. Et comme on pouvait le craindre, les défauts usuels de Gonzo, et notamment sa direction artistique souvent douteuse et son utilisation bourrine d'une CGI assez laide plombent un peu plus **Origine**. Tout n'est pas à jeter cependant, et comme d'habitude le studio de Maeda nous livre quelques superbes méchas, ainsi qu'une première bobine intrigante, voire parfois franchement belle (le générique d'ouverture est très prometteur).

Quelques semaines plus tard, **Nausicaä** sort enfin en version intégrale sur nos écrans. Souvent considéré à tort dans les faits, mais pas forcément d'un point de vue artistique,

RAPIDO

THE SENTINEL

Beau sujet que celui des agents de sécurité qui s'attachent au pas du couple présidentiel, aux États-Unis. Mais, à défaut d'immersion dans le quotidien de ces hommes de l'ombre, **The Sentinel** déroule une histoire mille fois vue. Accusé à tort d'un complot, un garde du corps s'échappe pour prouver sa bonne foi, tout en étant poursuivi par un fin limier qu'il a lui-même formé, et avec qui il s'était brouillé pour une sombre histoire de coucherie. Sur cette trame vaguement hitchcockienne (*Vieux et Innocent* ?), aucune surprise ne vient se greffer. Michael Douglas est aussi mauvais qu'à l'accoutumée, Kiefer Sutherland reprend sans forcer son personnage de ***24 heures chrono***, et Eva Longoria provoque des décrochements de mâchoire chez tous les mâles qu'elle croise. On les comprend, mais c'est bien peu.

Gilles ESPOSITO

USA. 2005. DE CLARK JOHNSON. AVEC MICHAEL DOUGLAS, KIEFER SUTHERLAND, EVA LONGORIA. DUR. 1H48. DIST. : TWENTIETH CENTURY FOX. SORTIE LE 30 AOUT 2006.

VOL 93

Dès les premières images, où l'on voit prier les terroristes avant qu'ils ne rejoignent l'aeroport d'où va décoller l'avion qu'ils vont détourner, **Vol 93** dégage une tension physiquement épuisante qui va crescendo jusqu'à l'assaut final, d'une violence barbare. La mise en scène de Greengrass, calquée sur celle de son magistral **Bloody Sunday**, établit un parallèle entre les opérations au sol (où règne la confusion la plus totale) et le drame vécu par les passagers et l'équipage (aucun effet, juste un montage ahurissant et des acteurs plus que crédibles). Et, jusqu'au dernier instant, on espère qu'ils vont s'en sortir... Cet hommage à leur sacrifice héroïque est une œuvre aussi traumatisante qu'essentielle.

Cédric DELELÉE

USA. 2006. DE PAUL GREENGRASS. AVEC CHRISTIAN CLEMENSON, TRISH GATES, CHEYENNE JACKSON. DUR. 1H45. DIST. : MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 12 JUILLET 2006.

ILS ... SONT REVENUS

Richard Grandpierre, responsable de la société Eskwad, est l'un des rares producteurs français à s'intéresser sincèrement au genre. Il fouine aussi du côté des jeunes réalisateurs et c'est ainsi qu'il a décidé de faire confiance à David Moreau et Xavier Palud. Les deux garçons disposent enfin d'un petit budget pour mettre en chantier un premier film de survival urbain. En route alors vers Bucarest pour filmer **Ils**, dans lequel un couple de Français (Olivia Bonamy et Michaël Cohen) est malmené pendant toute une nuit par un (ou plutôt « des » parce que « **Ils** ») tueur sanguinaire. Sur ce scénario super bateau, les deux réals ajoutent un bel effet de surprise quant à la nature (du) des tueurs. Malheureusement, le film s'éternise dans un jeu de chat et de souris assez routinier (je ferme la porte à clef, je cours dans les couloirs, je tombe, je regarde par la serrure...) qui finit par agacer/lasser. Paradoxalement, le troisième acte, avec sa révélation dans un décor original (les égouts de Bucarest), passe à la vitesse lumière. Une erreur de choix qui nous laisse frustrés. Autre problème : la réalisation. Les deux partenaires souhaitaient (comme ils l'ont eux-mêmes indiqué) faire un film tourné dans une dynamique réaliste pseudo-documentaire. Pourquoi pas ? Mais ce que semblent avoir oublié David Moreau et Xavier Palud, c'est qu'image réaliste ne rime pas avec improvisation. Bien au contraire ! Le réalisme au cinéma, et spécialement dans le film de genre, nécessite une rigueur de tous les instants et une grande maîtrise. Regardez **Vol 93** et vous verrez la différence ! Ils échouent donc sur les handicaps habituels du cinéma de genre français : le rythme, la fraîcheur des idées, la réalisation trop imprécise. Ça ne fait pas plaisir d'écrire ça, croyez-moi, car néanmoins le duo de metteurs en scène a de bons goûts, une capacité évidente à créer une ambiance et à tenir son film de manière visuellement homogène. Quant aux deux comédiens du film, leur investissement et leur foi dans le projet leur ont permis de s'en sortir très convenablement malgré le peu de matière mis à leur disposition. **Ils** n'est donc pas réussi, c'est sûr, mais David Moreau et Xavier Palud méritent une deuxième chance. On espère juste que le film marchera suffisamment pour permettre à ces deux jeunes réalisateurs de faire vraiment leurs preuves dans un deuxième long-métrage plus mûrement pensé.

R-One CHAFFIOT

FRANCE. 2006. REAL. ET SCEN. : DAVID MOREAU ET XAVIER PALUD. DIR. PHOT. : AXEL COSNEFROY. PROD. : RICHARD GRANDPIERRE POUR ESKWAD. INT. : OLIVIA BONAMY, MICHAEL COHEN... DUR. : 1H18. DIST. : MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 19 JUILLET 2006.

comme le premier vrai long-métrage cinéma de Miyazaki, **Nausicaä** est peut-être aussi son film le plus daté, notamment parce qu'on y sent très fortement l'influence qu'ont exercée sur lui certains dessinateurs occidentaux, Corben et Moebius y étant cités à tour de bras. Reste que la tenue hallucinante de l'ensemble, notamment technique (l'animation des Oomus) et plastique (moi aussi je veux une aile volante !), et surtout son aspect jusqu'au-boutiste (le final est d'une cruauté éprouvante) ne peuvent que faire céder le spectateur le plus revêche face à cet univers où il n'est pas forcément évident de pénétrer. Il suffit d'ailleurs de constater à quel point il est encore difficile aujourd'hui pour un jeune réalisateur d'anime comme Keiichi Sugiyama de s'affranchir de l'influence de ce chef-d'œuvre plus de vingt ans après sa sortie nippone, pour prendre conscience de la puissance du cinéma de Miyazaki.

Julien DUPUY

GIN-IRO NO KAMI NO AGITO. JAPON. 2006. REAL. : KEIICHI SUGIYAMA. SCEN. : NANA SHIINA, NAOKO KAKIMOTO. DIR. ART. : HAJIME SATOU, MASANORI KIKUCHI, REI NAKAHARA. MUS. : TAKU IWASAKI. PROD. : GDH - GONZO DIGIMATION HOLDING K.K. VOIX : RYO KATSUJI, AOI MIYAZAKI, KENICHI ENDO, TOSHIKAZU FUKAWA, MASARU HAMAGUCHI, YUKO KOTEGAWA, REN OSUGI... DUR. : 1H35. DIST. : EUROZOOM/KAZE. SORTI LE 28 JUIN 2006.

KAZE NO TANI NO NAUSHIKA. JAPON. 1984. REAL. : HAYAO MIYAZAKI. SCEN. : HAYAO MIYAZAKI D'APRES SON ŒUVRE ORIGINALE. DIR. ART. : MITSUYOSHI NAKAMURA. MUS. : JOE HISAISHI. PROD. : TOHRU HARA, MICHIO KONDO, ISAO TAKAHATA ET YASUYOSHI TOKUMA POUR STUDIO GHIBLI, HAKUHODO INC. ET TOKUMA SHOTEN. VOIX : SUMI SHIMAMOTO, MAHITO TSUJIMURA, HISAKO KYODA, GORO NAYA, ICHIRO NAGAI, KOHEI MIYAUCHI... DUR. : 1H56. DIST. : BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 23 AOUT 2006.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	David Doukhan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
ARRIVEDERCI AMORE, CIAO	5 Soavi signe son grand retour avec ce flamboyant portrait d'un magnifique salopard.						6 Le meilleur polar européen de ces dix dernières années, tout simplement.		
A BITTER-SWEET LIFE	4 Un film de gangsters un peu trop « à la mode » mais tout à fait regardable.		5 Un polar roublard mais hargneux, radical et vraiment hard-core !		4 Un thriller hargneux mais légèrement trop long. À voir ne serait-ce que pour le gunfight final totalement opératique.	2 Ji-woon Kim est manifestement un metteur en scène très capable. Question script, c'est une autre histoire...		5 Le nouveau polar choc made in Corée à ranger aux côtés de **Mr Vengeance** et **Memories of Murder**.	
LA COLLINE A DES YEUX	6 Un putain de survival horrifique qui explose carrément la concurrence dans une ultime demi-heure de fou furieux.	6 Après **Haute tension**, le nouveau coup d'éclat d'un jeune mec désormais incontournable. MONSTRUEUX !	4 Le film peine à démarrer mais s'avère hargneux et jouissif au final.	6 Aja remake Craven et livre un hommage démentiel à Sergio Leone, d'une violence à la fois immorale et exaltante. God bless America !	5 **Les Chiens de paille** à la sauce *Twilight Zone* filmé par Aja avec une rage sans nom ! L'original est instantanément désintégré.	6 **Le Seigneur des anneaux** du survival horror !	5 Radical, hystérique, sans concessions, à se demander si Papy Craven n'a pas fait un arrêt cardiaque en découvrant le film !	6 Du pur divertissement intelligent et ambidextre. Maintenant c'est clair : Alexandre Aja et Grégory Levasseur ont tout compris au cinéma de genre.	5 Un vrai film d'horreur viscéral, bien pensé et brillamment exécuté : exactement ce dont le genre a besoin en ce moment !
THE DEVIL'S REJECTS	5 Du très bon film d'horreur post-moderne, doublé d'une superbe galerie de tarés irrécupérables.	6 Affreux, sale, méchant et désormais culte, Rob Zombie tutoie les plus grands. Putain, et ce mec va refaire **Halloween**...	6 Le film badass par excellence, où l'on compatit pour les pires racleurs de l'univers. Un coup de maître !	6 Peckinpah s'est réincarné en Rob Zombie dans cette **Horde sauvage** gore. Un chef-d'œuvre jouissif au point d'en rêver la nuit.	6 Transgressif, viscéral et vraiment mélancolique. Carton plein pour Big Rob.	5 Une déclaration d'amour rageuse aux freaks, qui a autant de tripes que de cœur.	6 Plus qu'un film, une véritable décharge électrique qui laisse des séquelles. Rob Zombie investit le culte traumatisant.	6 Rob Zombie n'a déjà plus rien à prouver. Et ce n'est que son deuxième film ! Vivement le suivant...	6 Des trognes, des flingues, de la poussière, du sang et une galerie de tarés psychopathes qui s'en donnent à cœur joie. Le pasard total !
FRAGILE	4 Le meilleur et le plus personnel des films de Balaguerò.	6 Balaguerò confirme qu'il est bien un génie avec ce film autant émouvant que flippant. Tout simplement magnifique.	6 Un pur chef-d'œuvre, à la fois psychologique et viscéral, d'une beauté rare !		6 Dérangeant et beau à en chialer. **Fragile** a marqué son nomme. Mais alors pour de bon...	4 Le meilleur film de Balaguerò porté par un monstre efravant mais plombé par un scénario déficient et une grosse erreur de casting.	4 Archétypal au possible, mais d'une beauté formelle et dramatique incontestable. On attend tout de même un Balaguerò un peu moins retenu...	6 Un thriller éreintant et stressant à souhait sans aucun artifice de mise en scène. Balaguerò signe ici son meilleur film, et de très très loin. C'est dire...	4 Plusieurs séquences magnifiques cimentent un ensemble de belle tenue, juste un poil avare en matière horrifique.
ISOLATION	3 Entre film d'auteur et Z paysan, du cinema courageux mais pas assez inventif.	2 Si réinventer le genre consiste à frster des vaches, alors oui, c'est réussi.	4 Un survival dans la cambrousse avec des vaches mutantes, ça ne se refuse pas !			5 Un film de monstres vraiment dérangeant, franchement dégueulasse et terriblement prometteur.			4 Un premier long-métrage très intrigant, qui donne envie de suivre la future carrière de son réalisateur.
LA MAISON DES 1000 MORTS		5 Aussi bordélique et barioté que l'était la musique de White Zombie ! Metal Up Your Ass !	4 Une mise en bouche déjantée qui prépare au choc **Devil's Rejects**.	4 Naissance d'un croquste capital, point barre.	4 Un premier film fun qui se situe dans le sillage de tout ce qu'affectionne Rob Zombie. Mais le meilleur restait encore à venir...	4 Un joyeux bordel, souvent pour le meilleur, rarement pour le pire.	4 Du bon B-movie carburant à l'humour noir et aux personnages tôlés. Un coup d'essai déjà prometteur !	5 Une pure série B de fanboy qui laissait augurer la naissance d'un nouveau maître de l'horreur.	4 Rob Zombie a encore trop la tête dans ses clips, mais le meilleur du film l'emporte souvent sur le pire.
REEKER		5 Après **Horrible** le mois dernier, une nouvelle preuve de l'étonnante vitalité de la série B ricaine !					4 Heureusement que la série B américaine est là pour nous sortir un peu de notre torpeur !	5 David Payne a beaucoup de talent et ça se sent...	
SILENT HILL	1 Du cinéma désincarné et intello qui sacrifie constamment ses personnages sur l'autel de la belle image.	2 Fidèle au jeu ? Ben pourquoi ça fait pas peur alors ?	2 Jamais viscéral, sans affects, pompeux et chiant comme la mort ! Beau production design...		5 Vivement la suite.	2 Aussi couillon qu'un défire de geek, aussi plombé qu'un pensum de critique.	4 Plastiquement subli me et parfois carrément oppressant, **Silent Hill** aurait pu faire carton plein s'il ne péchait pas par un script trop démonstratif.	2 Moi avoir jamais joué au jeu alors moi pas avoir compris le film. Est-ce bien normal docteur ?	1 Un film de beau parleur. Une adaptation de mauvais joueur.
SUPERMAN RETURNS	2 C'est pas un oiseau, c'est pas un avion, mais c'est pas vraiment Superman non plus...		1 Je préfère encore **Superman 4** ! Non je déconne... Euh, en fait non !	3 Iconique à mort, parfois beau et lyrique, mais Singer n'a rien compris au personnage. *Smallville*, c'est nettement mieux !	5 Singer régénère le mythe et donne une suite digne de ce nom au chef-d'œuvre de Richard Donner. Et on peut encore remercier Alex Ross !	2 Une boursouflure de faux fan, sans vrai sujet et aux ambitions déplacées.	2 Chiant et pas spectaculaire pour un sou. Un film anesthésié signé par un réalisateur dépassé. Vivement **Spider-Man 3** !		2 Brandon Routh imite bien Christopher Reeve, John Ottman imite bien John Williams, et Bryan Singer imite bien Richard... Lester !
V POUR VENDETTA	5 Pas totalement abouti mais le propos est tenu de bout en bout. Il fallait le faire !	2 P comme prétentieux, L comme longueur. Tiens ? Comme **Matrix**. C'est marrant ça.	3 Thématique radicale mais naïve, scénario ciselé mais chiant, et surtout une mise en scène plate, démonstrative et sans idées...		5 Les frangins adaptent brillamment Moore et contrarient en même temps d'explorer certaines interrogations fascinantes soulevées dans **Matrix**.	5 Une envergure de téléfilm, mais un discours d'une radicalité jouissive.	2 L'esprit subversif made in Wachowski, des idées vaves, prétentieuses, artificielles mais tellement « géniales » pour leurs fans les plus dévoués.		5 Un véritable problème d'ampleur et de mise en scène, mais l'essentiel est là.
WOLF CREEK	3 Un survival assez honnête mais un peu trop décevant dans sa seconde partie.	6 Un survival aussi beau que malsain, trouvant son apothéose dans un dernier acte sans concession. Un exemple à suivre !	4 Un survival « auteuriste » qui prend tout son sens au final. Mais faut se taper l'heure qui précède...	5 Radical et crédible à mort. 2006 sera l'année du survival et celui-ci s'impose comme un petit classique.	5 Un peu long à démarrer, **Wolf Creek** se rattrape largement dans sa seconde partie traumatisante et très amorale.	4 Un survival beau, touchant et gentiment flippant.	6 Remballez tous les survivals de l'année, le seul, le vrai, l'unique chef-d'œuvre s'appelle **Wolf Creek**, et il fait mal, très mal...	5 Vous allez déguster, dans tous les sens du terme !	3 Tout à fait recommandable, si on taille dans la très longue heure d'exposition...
X-MEN 3 L'AFFRONTEMENT FINAL	1 Une certaine idée de l'anti-spectacle.	2 Hé les gars, et si vous preniez Jean-Marie Poiré pour le quatrième ?	0 107 millions le premier week-end aux USA. Ça veut dire encore 10 ans de Brett Ratner. No comment.		3 Sans être la débâcle totale redoutée, X3 n'est jamais non plus à la hauteur de ce mouvement du comics que représente l'avènement du Phénix noir...	0 Et une franchise torpillée ! Une !			1 Jamais deux sans toi, Brett !

"A MI-CHEMIN ENTRE STAR WARS ET MATRIX"

Animeland

CASSHERN

L'ULTIME MANGA-LIVE

EN COLLECTOR 2 DVD LE 10 JUILLET

dvdrama
Le premier quotidien du DVD

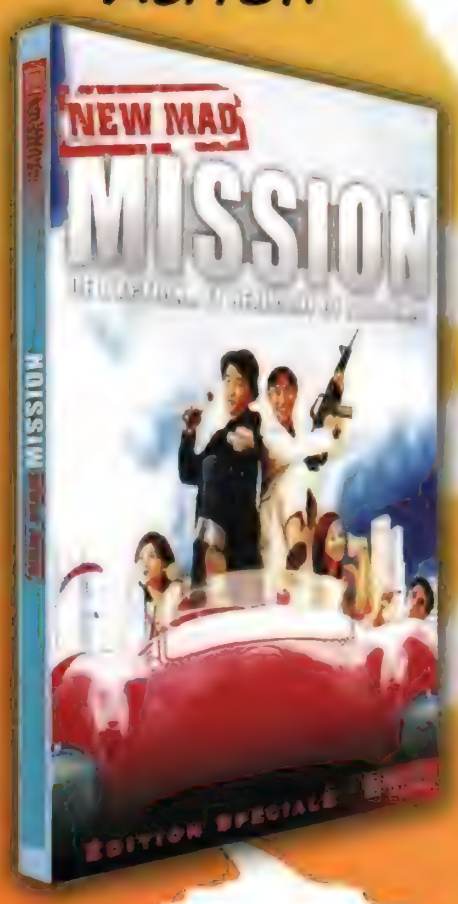
mcm

STUDIO CANAL

© 2004 CASSHERN FILM PARTNERS. Tous droits réservés. Conception graphique : Rob Studio

LA FOLIE ASIATIQUE CONTINUE LE 23 AOÛT AVEC ENCORE PLUS DE...

ACTION



DE L'ACTION...
ET BEAUCOUP DE BOISSONS !

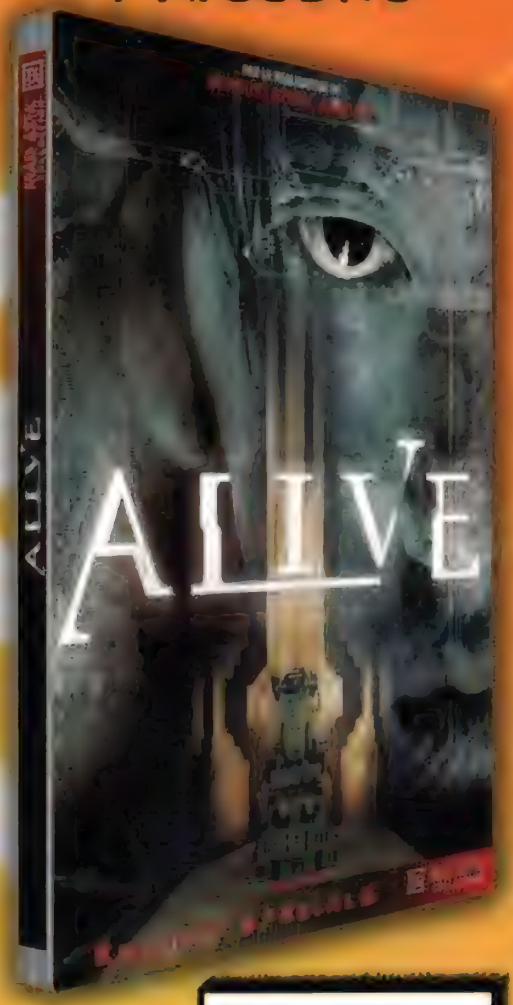
INTERVIEW DE TSUI HARK
"MAD MISSION"
COURT MÉTRAGE
BANDES ANNONCES

FOLIE

CALAMAR GÉANT
VS GROS POULPE !
DES COMBATS DE CATCH
DÉJANTÉS

MAKING OF
DOC "LE CATCH AU JAPON"
COURT MÉTRAGE – CLIP VIDÉO
BANDES ANNONCES
PUB TV

FRISSONS



ACTION ET FANTASTIQUE
POUR
LE NOUVEAU KITAMURA

INCLUS LE FILM INÉDIT
"THE MESSENGER"
MAKING OF – COMMENTAIRES AUDIO
VERSION COURTE DU FILM
DOC "ALIVE, DU MANGA AU FILM"
INTERVIEW DE L'ÉQUIPE
BANDES ANNONCES

DES EDITIONS DVD DE PRESTIGE EN BOITIER METAL AVEC DES TONNES DE BONUS !

MadMovies · 13ème Rue · dvdrama · WE · 6 play

狂 MAD ASIA COLLECTION

Offre Découverte Spécial Eté*

Dévorez vos 6 premiers numéros de Mad Movies à -50% !

* Offre réservée aux nouveaux abonnés jusqu'au 30 septembre 2006 et à la France métropolitaine exclusivement

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS
28 % D'ECONOMIE Soit 35 € au lieu de 49,50 €**
** Tarif Hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° (participation aux frais de port incluse)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*
9 € PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

MM 888

☐ **OUI,** je souscris un abonnement Découverte pour 6 numéros de Mad Movies avec 50 % de réduction sur le prix de vente au numéro. Je règle mon abonnement en une seule fois, soit 13,50 € TTC.
J'indique mes noms et adresse ci-contre ainsi que mon mode de paiement au bas de ce coupon.

☐ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros et je choisis l'offre spéciale d'abonnement avec 30 % de réduction pour 11 numéros

☐ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropoliataine uniquement

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

ORGANISME CRÉANCIER ***CPF/MAD MOVIES***
6 rue Rodier - 751009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établ s. | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

Date :

Votre signature obligatoire :

autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

☐ **Je préfère règler mon abonnement en une seule fois**
☐ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
☐ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

formément à la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ☐

FRACTURE SOCIALE !

FRONTIERES DE XAVIER GENS

C'est à l'occasion de notre dossier sur la série *Sable noir* que le jeune Xavier Gens, auteur du meilleur segment de cette anthologie, nous annonçait la mise en chantier de son nouveau projet : un survival hardcore dans la veine de **Massacre à la tronçonneuse** ! Un projet intitulé **FRONTIÈRES**, forcément alléchant pour tous les lecteurs de Mad, mais qui ne s'est pas développé sans heurts. Véritable coup de boule asséné à la gueule d'un cinéma français condescendant et timoré, **FRONTIÈRES** témoigne, s'il est besoin de le préciser, de l'ostracisme hallucinant dont est encore victime le cinéma de genre dans l'Hexagone ! Un cinéma décomplexé, viscéral, et teigneux, que Xavier Gens défend bec et ongles. Humble et d'une générosité sans faille, ce dernier nous a donc invité à moult reprises sur le tournage de son premier film, histoire de nous prouver qu'il ne réalisait pas un épisode de *Julie Lescaut* ! *« Pour toi, le tournage, c'est open bar »* qu'il disait. Autant vous assurer qu'on en a profité et qu'on s'est bien bourré la gueule !

Double d'ouverture : David Sarracino se fait joyeusement exploser la main. Le début du calvaire et le premier effet bien crade du film !

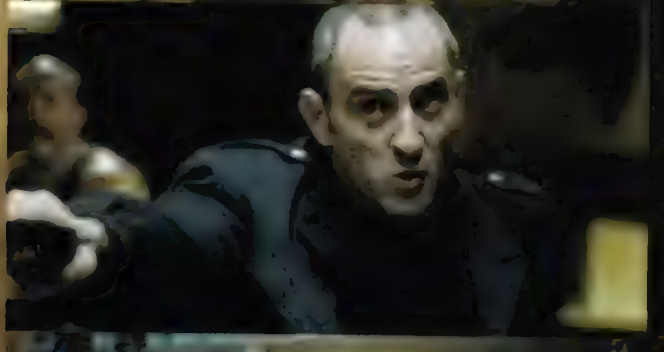
« Au début, le film s'appelait **Terre minière**. *Je voulais réaliser un film de genre hardcore en trois fois parce que le financement était dur à trouver. Un jour où j'allais à un festival de clips, je croise le producteur Laurent Tolleron (CartelProd). Je lui glisse alors l'idée de mon film, une sorte de* **Délivrance** *à la française, que je voulais tourner en trois sessions de 15 jours sur une année. Une logique indépendante à la manière de* **Bad Taste**, *des films faits à l'arrache avec une bande de potes en tournant le week-end. C'était la seule solution que je voyais à l'époque pour produire le film. Tolleron s'est dit intéressé, même s'il trouvait le scénario trop trash, mais il préféra s'atteler d'abord à* ***Sable noir****. Je lui ai aussi proposé de produire un court appelé* **Au petit matin**, *mais ça ne l'intéressait pas. Du coup je l'ai réalisé avec la société qui avait produit mes clips. Ce court a eu un bon accueil, jusqu'à gagner le prix du court-métrage à Cognac cette année. De là, j'ai enchaîné sur* ***Sable noir*** *en remplaçant Fabrice Du Welz. Entre-temps,* **Au petit matin** *a touché pas mal de monde, y compris des chaînes de télé. Dès lors,* **Terre minière** *est devenu* **Frontières**, *un long-métrage à part entière, parce que Canal + a décidé de le soutenir en l'envisageant pour sa case French Frayeurs. D'un film de potes, c'est devenu un petit budget façon Bee-movie, en espérant quand même que ça soit plus réussi… »*

Si la mise en chantier de **Frontières** a semblé couler de source pour Xavier Gens, c'est avant tout parce que le bonhomme est un vrai bosseur, qui vit pour sa passion, avec l'idée militante de compter parmi ceux qui veulent changer la donne du cinéma français. Malgré une trentaine de clips, des propositions allechantes de gros studios, et un statut de challenger avoué, il a préféré que son premier long-métrage corresponde à ses envies intimes comme à son engagement, quitte pour cela à tourner sous la pression et dans des conditions précaires : *« C'est extrêmement difficile de monter ce genre de projet en France. Parce que ceux qui acceptent ne l'assument pas totalement. Or ce genre de film ne souffre pas de demi-mesure. Si on veut en faire un, avec la volonté de jeter un gros pavé dans la mare d'un cinéma français consensuel et chiant, on ne doit pas freiner des deux pieds. Aja et Valette avaient brillamment ouvert la brèche avec* **Haute tension** *et* **Maléfique**. *Mais rien n'avait été fait depuis. Il était temps de voir débarquer un film qui fasse l'effet d'un uppercut. Un film où l'on en prend plein la gueule pendant 1 h 30, avant de se dire : « Ah ouais, on sait faire ça en France ! ». C'est sûr, on a un tout petit budget, mais l'équipe était motivée à l'idée de faire un pur film de genre. Les 40 personnes qui sont sur le plateau se sont données à fond parce qu'elles aiment ce type de film, mais aussi parce que c'était une opportunité trop rare. Et quand on a vu les premiers rushes, sincèrement, on était tous sur le cul, parce qu'on comprenait qu'il était finalement possible de réaliser des films comme ça en France ! »*

AMORCER LA BOMBE

Quand on lit le script, qu'on assiste au tournage et qu'on voit les rushes, comme l'auteur de ces lignes a eu la chance de le faire, on peut affirmer sans détour que **Frontières** va faire l'effet d'une bombe dans le paysage cinématographique français. Une sorte de fantasme enfin réalisé pour tous les cinéphiles en quête d'un cinéma sans compromis, frontal, hargneux et subversif. À lui seul, le pitch dévoile les intentions radicales de Xavier Gens, qui mêle harmonieusement sa nostalgie du cinéma et ses obsessions personnelles avec une candeur et une férocité étonnantes.

Ci-dessous : Aurélien Wiik (qui jouait déjà dans le court de Xavier Gens, Au petit matin) s'apprête à en baver dans l'enclos aux cochons !



Ci-contre :
La bande de néo-nazis dégénérés quasiment au grand complet. Estelle Lefébure, Samuel Le Bihan, Maud Forget, Joel Lefrançois, Patrick Ligardes et Amélie Daure, tout droit sortis d'un fantasme hardcore à la Rob Zombie !

Situé lors des présidentielles de 2007, qui opposent la droite et l'extrême droite, le film raconte l'histoire d'une bande de petites frappes qui profitent d'émeutes en banlieue pour orchestrer un casse. Leur objectif est de réunir suffisamment d'argent pour partir à l'étranger et payer l'avortement de l'une des leurs. Mais le casse se déroule mal et le groupe se sépare. Poursuivis par la police, certains d'entre eux vont se réfugier près de la frontière dans une sorte d'auberge miteuse, détenue par des rednecks dégénérés. Ce qu'ils ne savent pas bien sûr, c'est que leurs hôtes bouseux sont en réalité des néo-nazis cannibales, avides d'un nouvel ordre mondial, et prêts à tout pour donner du sang neuf à leur délire facho ! Commence alors un long calvaire pour les jeunes protagonistes du film, qui de mutilations en tortures diverses, vont comprendre, littéralement, comme au figuré, le sens du mot « fracture » ! Bref, une œuvre ultra référentielle comme on peut voir, qui respecte les codes des meilleurs survivals, **Massacre à la tronçonneuse** en tête, pour mieux donner un écho sur le monde qui nous entoure. « *J'ai été bercé par le cinéma de genre des années 80. **Conan le barbare**, les **Mad Max**, Raimi, Jackson. C'est avec eux que j'ai grandi. Forcément, j'avais envie de retrouver ce cinéma viscéral qui m'avait marqué. Et si je devais faire un premier film, je voulais que ce soit une déclaration d'amour aux films de genre que j'avais admirés. **Frontières**, ce n'est que ça. Si je n'en avais pas fait mon premier film, je n'aurais pas été honnête avec moi-même. Pour pouvoir tourner des films plus personnels après, celui-ci était pour moi indispensable, d'autant plus que j'y mets beaucoup de choses intimes. Sous couvert d'un film de genre, je véhicule certaines de mes opinions, à la façon d'un Romero sur **La Nuit des morts-vivants**. J'avais envie d'une toile de fond politique qui inscrive le film dans son époque, mais qui reste juste une toile de fond. Quant à la forme, je me suis inspiré des réalisateurs qui sont dans mon petit panthéon : Verhoeven, Raimi, Spielberg, Scorsese. C'est cette frange de real qui m'a inspiré visuellement.* »
Des références prestigieuses que Xavier Gens interpellait déjà, au détour d'un mouvement de caméra, dans ses premiers courts. Ce qui ne l'empêche pas, comme de nombreux cinéphiles qui ne veulent pas hiérarchiser le 7ème art, de convoquer aussi le meilleur du cinéma trash. **Frontières** s'annonce ainsi comme une œuvre hommage, qui déclare autant son amour à McTiernan et Jackson qu'à Tobe Hooper et Rob Zombie. Il faut voir la tronche de Samuel Le Bihan en bourrin rasé amateur de sulfateuses, et celle d'Estelle Lefébure en Shen Moon néo-nazie pour mesurer à quel point Xavier Gens cherche avant tout à se faire plaisir. « *J'ai tellement bouffé les codes du genre pendant ma jeunesse que je pense qu'ils sont intégrés génétiquement dans le script. Ma seule règle imposée, c'est de structurer une montée en crescendo qui aboutisse à un climax qui pète, sans jamais débander. Le but de ce film, c'est de vous prendre les couilles au début puis de les lâcher à la fin en les ayant bien écrasées !* »

FIGHTING SPIRIT

De tous ces réalisateurs fondamentaux qu'il ne cesse de convoquer, Gens a retiré bien sûr l'engagement formel et le souci du découpage, mais peut-être avant tout l'état d'esprit : la déter-

Ci-contre :
Un Samuel Le Bihan sur le retour joue Hans, le plus gros bourrin de la bande ! Fini les comédies franchouillardes qui ont plombé sa carrière, et place à une renaissance de feu !!!

mination, la combativité, la hargne. Sous ses airs de nounours affable, le bonhomme sait motiver une équipe dévouée et la pousser dans ses ultimes retranchements. Sur le plateau, Xavier Gens court du chef-op aux acteurs et prend le temps de discuter avec tout le monde, de bavarder avec nous à propos de Rob Zombie entre deux prises, comme de prendre dans ses bras une actrice qui s'est trop donnée. Mais quand les plans s'enchaînent à un rythme soutenu, Gens devient implacable. L'œil rivé à l'objectif, il est probablement le seul à comprendre la dynamique qu'il veut insuffler au film. *« Plus vite », « plus bourrin », « plus de sang »*, ne cesse-t-il de demander aux cascadeurs, figurants et maquilleurs épuisés, mais heureux de voir que le réal sait mettre en valeur chacun de ses départements artistiques. Sans ego, Gens n'est d'ailleurs pas avare de louanges sur son équipe : *« Je lui dois tout. Elle a fait un boulot énorme. Elle ne compte pas les heures sup', elle est payée au lance-pierres, et pourtant elle s'est donnée corps et âme, malgré le manque de moyens. Franchement, grâce à elle, on sait tous qu'à l'image, le film vaudra le double de ce qu'il a coûté. »*.

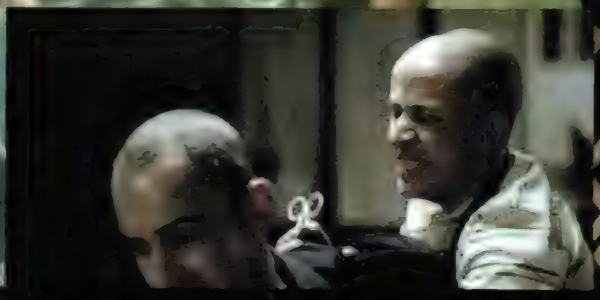
Le meilleur exemple de la capacité qu'a le bonhomme à fédérer les talents reste le cas des maquilleurs, dont certains avaient déjà bossé sur **Maléfique** : Olivier Alfonso, Frédéric Lainé, Guillaume Castagne, Nicolas Herlin et Laetitia Hillion. Un groupe évoluant à la fois sur le plateau et dans leur Atelier 69 basé à Montreuil, qui, pour trois fois rien, a dû créer un maximum d'effets incluant têtes explosées, corps mutilés, doigts arrachés et même un torse découpé à la scie à métaux ! *« Si on n'avait pas été aidés par d'autres maquilleurs qui ont pu nous prêter quelques cadavres pour le film,* nous explique Guillaume Castagne, *le budget alloué n'aurait pas suffi. Mais bon, le film nous passionnait et on avait envie de travailler avec Xavier. Même si on s'était longuement concertés avec lui avant le tournage, en élaborant ensemble le plan de travail sur les effets, on a dû bosser dans l'urgence, en utilisant le système D, en résolvant des problèmes techniques au dernier moment. On part toujours en pensant à l'économie mais comme on aime le travail bien fait, on ne pouvait pas s'empêcher de peaufiner chacun des moules et des maquillages. On n'a pas compté les heures sup', mais au final, on est fiers de ce qu'on a réalisé ! »*

Il faut voir le corps décharné de l'acteur David Sarracino, plus vrai que nature, ou la gorge arrachée d'une actrice en mauvaise posture, pour comprendre à quel point les maquilleurs se sont investis dans le film !

LA LOI DE L'EMBUCHE

Mais tout ce beau monde, aussi motivé soit-il, a dû faire face à des obstacles et des incompréhensions majeures. Xavier Gens fait partie de cette génération de cinéphiles pour qui le découpage, la cohérence visuelle et la recherche de la suspension d'incrédulité sont aussi importants que le scénario ou le casting, ce qui reste une exception hallucinante en France. *« Les producteurs ne comprennent pas qu'à partir du moment où tu réalises un film de genre, il y a une écriture cinématographique spécifique plus importante que dans un film d'auteur, où les intentions de mise en scène passent souvent par les comédiens. Un film de genre se raconte avec des images. Il nécessite donc un minimum de moyens. On doit aussi laisser au réalisateur la liberté d'exprimer sa grammaire visuelle. Le problème, c'est qu'on vous traite de bourgeois dès que vous demandez une grue ou un travelling ! Aujourd'hui, vu qu'on est dans une telle rétention économique, les producteurs ne comprennent pas que pour faire correspondre l'image à tes intentions, il y a tout un cheminement nécessaire. Une intention de mise en scène ne passe pas que par un cadre, mais aussi par des choix de colorimétrie, d'étalonnage, etc. Or ces mêmes producteurs te jugent sur les rushes sortis du plateau, en te reprochant certains plans sans comprendre qu'ils font partie d'un découpage pensé en amont ! C'est ahurissant ! »*

Un parti pris qui semble évident. Et pourtant, l'industrie française pâtit encore de sa réelle incompréhension de l'image comme productrice de sens. *« En France, il y a une domination hallucinante de l'auteur. Il n'y a pas d'esprit collectif dans*



un film. Quand on a commencé **Frontières**, *moi je voulais qu'un maximum de personnes participe à la création. C'est mon premier film mais c'est avant tout celui d'une équipe. Un exemple aberrant : quand je demandais aux producteurs un directeur artistique, ils n'en voyaient pas l'utilité. Pourtant, aux USA, un DA supervise les décors, les maquillages, les costumes. C'est une tête pensante qui permet de donner une unité de ton au film, et de soulager le réalisateur afin que ce dernier se concentre sur son découpage et ses comédiens. Vu les délais très courts sur le film, je savais que ça me permettrait d'avancer plus rapidement. Donc Olivier Alfonso est devenu mon DA, mais statutairement, il n'est pas considéré comme tel ! En France, on ne reconnaît pas les DA ! Pourtant, que serait* **Le Seigneur des anneaux** *sans un Richard Taylor ? Mais bon, on a au moins eu les moyens de tourner en 35 mm avec deux caméras sur tout le film, même s'il a fallu lutter pour ça ! »*

Une situation ubuesque au possible, que toute l'équipe a dû gérer au quotidien pour réussir à accoucher du film tel que Xavier Gens l'imaginait. Mais croyez-moi, ça en valait la chandelle ! Les premiers teasers réalisés le week-end par le monteur et le chef-op filent la bave aux lèvres. Quant aux rushes que nous avons pu voir, certains sont tout simplement inédits en France ! Des premières images chiadées se dégage un cinéma de l'émotion pure, où la violence et la hargne des situations font écho au monde d'aujourd'hui, où l'image devient un réel vecteur de sens, où la douleur de survivants déracinés et meurtris s'annonce bouleversante. Hormis Le Bihan et Estelle Lefébure dans des contre-emplois hardcore, on saluera donc bien bas tous les jeunes comédiens du film, proprement stupéfiants : David Saracino, Aurélien Wiik, Chems Dahmani (qui en a bavé le pauvre !), Karina Testa et l'incroyable Maud Forget, pour qui je ne cache pas une admiration particulière...

SHOOTEE A L'ENTHOUSIASME

Prévu pour une sortie en 2007, **Frontières** s'annonce avant tout comme l'aventure d'une équipe soudée. Une équipe qui s'est donné les moyens et qui milite pour une plus grande reconnaissance du cinéma de genre en France : *« À partir du moment où vous financez un film de genre, forcément vous n'avez pas beaucoup de moyens. Les guichets où vous tapez pour trouver de l'argent vous disent : « On veut bien y aller mais pas trop. ». Ces financiers disent ça à la production, qui le répercute à la mise en scène. Or s'ils savent lire un script, ils doivent aussi savoir l'assumer. Le film qu'ils signent va faire partie de leur vie, comme un enfant. Alors il ne faut pas le laisser mort-né en cours de route ! Leur seul argument est de dire qu'en étant plus soft, on touchera un plus large public. Mais c'est une énorme connerie ! À partir du moment où on atténue la violence, on fait un film édulcoré, et les gens qui attendent ce genre de cinéma n'iront pas le voir. Mais si le film est assumé, comme pouvait l'être* **The Descent**, *il trouve son public !* **The Descent** *n'a pas de star, c'est un film ultra violent qui se revendique comme tel, et il fait plus de 400 000 entrées !! C'est comme en cuisine, si vous n'y mettez pas votre âme, c'est fade et les gens n'en redemandent pas. Si, en revanche, vous y mettez un minimum de cholestérol, les gens vont y retourner ! L'industrie du cinéma français ? Il lui manque des couilles, c'est tout ! »*

Après Aja, Valette et Siri, enfin un petit nouveau qui a tout compris. Ça fait plaisir !

Yannick DAHAN (Un gros motherfuckin' big up à toute l'équipe du film !)

Ci-dessus :
Après avoir vanté les mérites de la binouze, votre serviteur s'est pris une bonne grosse canette de Kro en pleine gueule ! C'est décidé, demain j'arrête !!!

Ci-contre :
Les trois fondements du genre : la survie (Karina Testa en fuite), la vengeance (l'excellentissime Chems Dahmani se rebiffe) et la sauvagerie (Maud Forget, impériale !).

Comme chaque année, nous ne pouvons voir tous les films prévus au planning estival. Conséquence directe : un bon petit dossier concocté sans clim' et avec les mains moites. Eh oui, c'est comme ça à Mad, on trime pour vous et en plus ça nous fait perdre du poids ! Dire que certains membres de la rédac soignent leur look afin de ressembler à Sonny Crockett de Miami Vice, le soleil a dû leur taper sur la cabochie un peu trop fort !

SUMMER TIME !

PIRATES DES CARAÏBES 2 : LE SECRET DU COFFRE MAUDIT

Swashbuckler pas mort !

Lorsque Jerry Bruckheimer lance la production de Pirates des Caraïbes en 2003, il prend un risque carrément flippant. D'une part parce qu'il s'attaque à un genre synonyme de naufrages financiers : rappelons que L'Île aux pirates a valu à Carolco de déposer les armes. D'autre part parce qu'il choisit comme têtes d'affiche le turbulent Johnny Depp et deux jeunes acteurs inconnus, Orlando Bloom et Keira Knightley.

Le résultat, on le connaît : Depp parvient à imposer un personnage tellement excentrique qu'il fait trembler les exécutifs de Disney (pour qui Bruckheimer produit la chose). Orlando et Keira deviennent des stars, la critique est enthousiaste, et le film rapporte plus de 600 millions de dollars dans le monde. Du coup, Depp devient un acteur bankable (mais refuse tous les blockbusters qu'on lui offre par la suite), Bruckheimer iconise Knightley dans **Le Roi Arthur**, ce qui lui vaut d'être choisie par Tony Scott pour **Domino**, tandis que son frère Ridley parachute Bloom sur le film le plus ambitieux de sa carrière, **Kingdom of Heaven**. Quant à Bruckheimer, galvanisé par ce succès d'anthologie, il pète les plombs. Entre **Bad Boys II**, hystérique, **Le Roi Arthur**, sombre et agressif, et **Benjamin Gates**, qui tente de récupérer avant tout le monde le *Da Vinci Code* pour ressusciter Indiana Jones avant Spielberg, Brucky donne dans le suicidaire. Quoi qu'il en soit, emporté par son élan, le vieux mercenaire cumule les flops et les succès d'estime. Ce qui, à Hollywood, fait de n'importe qui un pestiféré.

Donner une suite à **Pirates des Caraïbes** était donc vital, quitte à y injecter 200 millions de dollars (l'original en avait coûté 125). Créer l'attente n'étant pas le souci majeur dans le cas présent, Bruckheimer décide de mettre le paquet et de lancer deux suites tournées dans la foulée (et si possible en même temps, processus que le réalisateur Gore Verbinski a qualifié de « *cauchemardesque* »). Rien d'étonnant jusqu'ici, sauf que pour une fois, il n'est pas question de donner dans la surenchère. Cette séquelle est donc envisagée dans la droite lignée du premier volet, Bruckheimer allant jusqu'à parler de « *trilogie conçue comme un seul et même film* ». Si on est bien conscients que celle de Peter Jackson n'est pas pour rien dans cette soudaine décision, force est de reconnaître que l'ambition est louable et validée par un script qui restaure des éléments à première vue anodins du premier film pour les développer dans celui-ci (on y verra notamment le père de Will Turner, joué par Stellan Skarsgard). Pour les sceptiques, ajoutons que la référence avouée n'est autre que **L'Empire contre-attaque**, puisque les héros, brutalement séparés dès l'ouverture, vivent des aventures chacun de leur côté avant d'être réunis.

Sans trop en dire sur l'histoire (Jack Sparrow doit payer une lourde dette au capitaine d'un vaisseau-fantôme s'il ne veut pas devenir l'un des spectres de son équipage, mission qu'il ne peut accomplir sans l'aide de Will Turner et de sa promise Elizabeth Swann), on peut d'ores et déjà affirmer que l'aventure sera furieusement épique. Ainsi, Davey Jones (Bill Nighy), l'adversaire de Sparrow (qui, une fois encore, nous réserve une apparition mémorable) est une sorte de poulpe humanoïde. Un aspect abject, à l'image de celui de ses matelots, morts noyés et devenus des monstres dont la chair s'est mélangée à des éléments issus de leurs navires ou de l'océan qui les a engloutis (Clive Barker aurait apprécié), défi visuel remporté haut la main grâce à la combinaison acteurs/maquillage/CGI. En guise d'attractions, on a droit à de féroces cannibales gloutons (Bruckheimer serait-il un fan de bis italien ?), à la fougue hargneuse d'une Keira Knightley qui devra affronter deux adversaires sabre au poing dans un duel paraît-il anthologique (va falloir égaler celui du dernier **Bond** !), et à l'arme fatale de Davey Jones, le Kraken, créature de cauchemar à la fois inspirée de la mythologie (remember **Le Choc des Titans** !) et des ouvrages lovecraftiens de William Hope Hodgson.

En attendant courant 2007 un ultime volet intitulé **At World's End** avec Chow Yun-Fat en pirate sanguinaire, **Le Secret du coffre maudit** (rien que le titre donne envie !) pourrait donc bien être le blockbuster le plus jouissif de l'été, apte à satisfaire les adorateurs de swashbuckler et les fans de films d'épouvante. Si c'est le cas, Jerry Bruckheimer pourra non seulement se vanter d'avoir redonné toute sa vigueur à un genre, mais aussi de l'avoir totalement renouvelé. On a le droit de trouver ça plus fun que **Le Seigneur des anneaux** ? (SORTIE LE 2 AOUT)

Cédric DELELÉE

LA JEUNE FILLE DE L'EAU
Twist no more

Cinéaste du renouveau, M. Night Shyamalan était parvenu à décevoir avec son précédent film Le Village, dont l'intrigue stagnait dans une formule incapable d'impliquer le spectateur, notamment à cause d'un twist final dont le sens prenait le pas sur le genre dans lequel le film s'inscrivait. Raison de plus pour attendre alors de pied ferme le nouveau projet du cinéaste, La Jeune fille de l'eau, sorte d'adaptation d'un conte qu'il a écrit afin de le raconter à ses propres enfants avant de les coucher.

L'approche est audacieuse et inattendue, ce qui conforte les fans de la première heure. Pour Shyamalan, il s'agit en tout cas d'une progression naturelle : « **La Jeune fille de l'eau** *est un film très indépendant dans l'esprit. On dirait presque une œuvre des frères Coen parfois, dans son humour décalé et dans sa sensibilité. Il devient peut-être plus grand public au final, mais son langage est définitivement ancré dans le cinéma indépendant. Je pense que cette approche me pendait au nez, surtout depuis* **Le Village**. *C'est précisément le genre de films que je ferais si je travaillais dans le cinéma d'art et essai, car même s'il possède des atours de cinéma grand public, il trouve son intérêt dans ce qui définit le cinéma indépendant.* ». On ne s'étonnera donc pas de retrouver un Paul Giamatti (**Sideways**), plutôt qu'un Bruce Willis, un Mel Gibson ou même un Joaquin Phoenix, dans le rôle principal. Giamatti incarne Cleveland Heep, un gardien d'immeuble qui sauve une jeune fille de la noyade, pour se rendre compte qu'il s'agit d'un personnage issu d'un conte de fée cherchant à rejoindre son propre monde. Très vite, Cleveland et les locataires du building réalisent qu'ils font également partie du conte, mais le temps presse, car d'étranges créatures sont aux trousses de la jeune fille de l'eau.

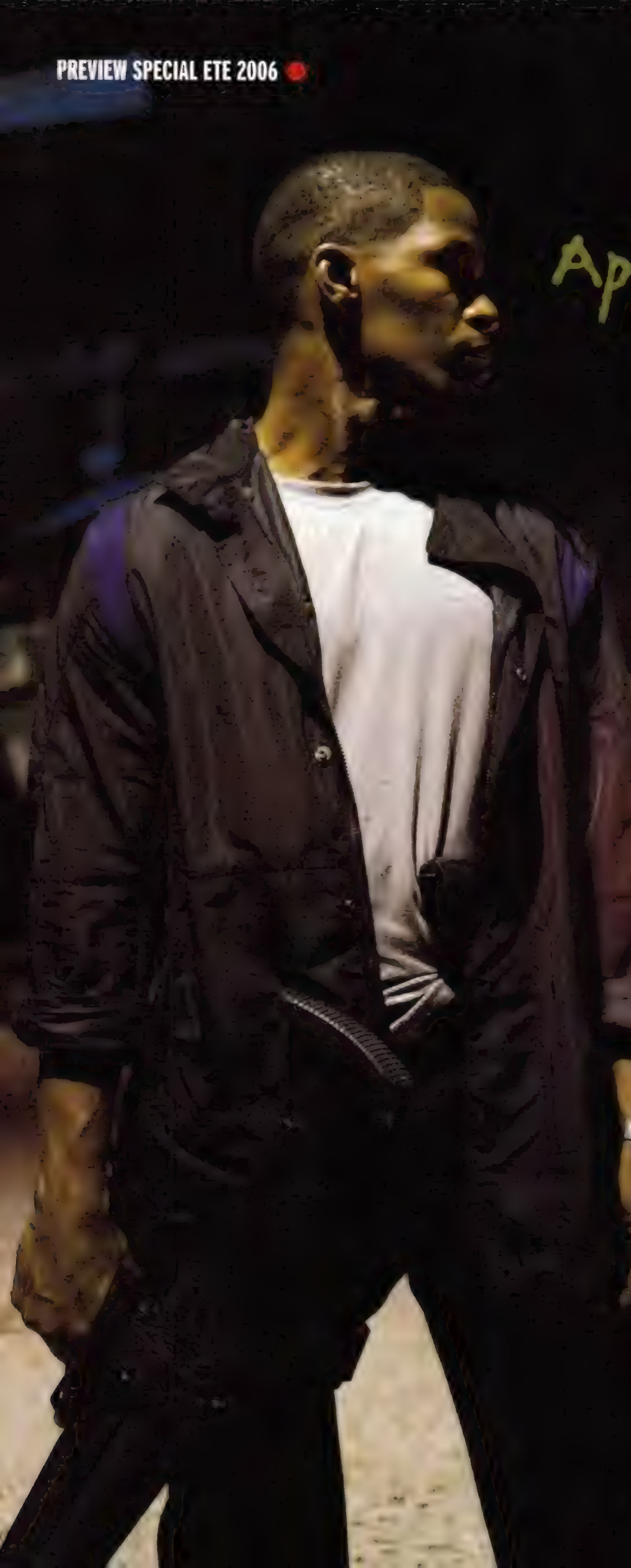
Comme toujours, Shyamalan garde le mystère de son nouveau film entier, ce qui s'explique cette fois par sa volonté de faire un film radicalement différent de ses précédents. Un virage qui l'oblige d'ailleurs à quitter le giron Disney, trop conservateur, pour aller proposer le film à la Warner : « *Je pense qu'il y a un temps et un lieu pour le changement, et je souhaitais faire de* **La Jeune fille de l'eau** *un film véritablement audacieux. Je voulais donc pouvoir le créer dans un endroit où cela ne pose pas de problème d'être un peu moins conservateur dans son approche du cinema. La beauté d'un film comme ça, c'est qu'il se révèle de manière inattendue au fur et à mesure de sa progression, et s'il est bien conçu, il devrait rester totalement cohérent au final, malgré l'agencement particulier des séquences. C'est le genre de film dont on pourrait presque se moquer avant que tous les éléments se mettent en place et prennent tout leur sens. L'idée ici est d'avoir foi en une histoire totalement absurde, et c'est certainement comme ça que j'appréhende le film. C'est un risque à prendre, et comme Disney ne me suivait pas à 100 %, je savais que je ne pourrais pas me concentrer et faire le meilleur travail possible. Il est vraiment question de travailler sans filet sur un film comme ça, car je cherche véritablement à briser les règles établies. Je pense que le public en a marre de voir sans cesse les mêmes types de films au cinéma, et je voudrais qu'il sorte de* **La Jeune fille de l'eau** *en se disant qu'il relève de l'inédit. Pour ça, il faut vraiment prendre des risques, et si cela rend mes financiers nerveux, ça me rend forcément nerveux. Comme je ne voulais pas être inquiet sur un film pareil, j'ai présenté le projet à la Warner, et son patron Alan Horn a adoré le script. Je l'ai vu dans ses yeux, et cela m'a suffi pour comprendre que je pourrais faire le film avec eux.* ». Malgré la volonté de changement, Bryce Dallas Howard assure la liaison avec **Le Village**, avouée par Shyamalan lui-même, et incarne ici le rôle-titre. Reste à savoir ce qu'il faut vraiment attendre de **La Jeune fille de l'eau** : une œuvre dont les twists impliquent cette fois directement les différentes atmosphères recherchées par le cinéaste ? Un jeu de miroir constant entre la fiction et la réalité ? Une nouvelle vision de la fantasy au cinéma ? En ce qui concerne l'écrin visuel, Shyamalan délaisse les chefs-opérateurs Tak Fujimoto et Roger Deakins (habitué des frères Coen pourtant) pour l'Anglais Christopher Doyle et s'en explique ainsi : « **La Jeune fille de l'eau** *est une œuvre empreinte de poésie, et Chris Doyle a joué un rôle vraiment important dans la retranscription visuelle de ce lyrisme.* ». Espérons cette fois-ci que la magie opérera vraiment... (SORTIE LE 23 AOUT)

Stéphane MOÏSSAKIS

PULSE
Le pouls aux œufs d'or

Projet retardataire que devait réaliser Wes Craven en 2002, **Pulse** n'est autre que le remake de l'excellent **Kairo** de Kiyoshi Kurosawa, dans lequel une porte vers l'Au-delà était ouverte via nos outils technologiques de communication. À l'origine développé par Dimension comme un véhicule horrifique pour Kirsten Dunst, le film a été annulé par un Bob Weinstein jugeant le projet trop proche du film **Le Cercle**. Mais les scrupules n'ont qu'un temps, et Dimension retrouve sa véritable nature quand la vague de « kwaidan eiga » américanisés cumule les cartons au box-office. L'équipe initiale jette l'éponge, mais peu importe, **Pulse** sera confié à un réalisateur inconnu, Jim Sonzero (l'énigmatique **War of the Angels**), et interprété par la starlette Kristen Bell. Des noms qui ne rameutent pas les foules certes, mais on s'en fout, c'est les petites filles aux cheveux sales qui rapportent la caillasse à la maison. Reste évidemment que le film original de Kurosawa, plutôt radical dans son approche apocalyptique du sujet, ne représente pas l'idéal du produit estampillé Weinstein Bros, donc on peut se demander quels seront les éventuels aménagements faux cul apportés à cette transposition patiemment attendue. Pour donner une vague idée du projet, précisons qu'une première bande-annonce mensongère laissait croire à un très fidèle remake, en n'utilisant ni plus ni moins que des plans reconnaissables (le crash de l'avion notamment) directement issus de la bobine finale de **Kairo**. On part peut-être méfiants, mais il faut reconnaître que ces méthodes de marlous ne mettent pas vraiment en confiance… (SORTIE LE 23 AOUT)

Stéphane MOISSAKIS



MIAMI VICE
Apocalypse now !

En lançant l'adaptation cinéma de la série télé qui fit sa gloire, Michael Mann ne se doutait pas qu'il allait vivre le tournage le plus cauchemardesque de toute sa carrière. Ou comment un blockbuster assuré est devenu un film maudit avant même sa sortie...

De tous les réalisateurs américains en activité, Michael Mann est sans doute le plus passionnant et le plus imprévisible. Un homme capable d'enchaîner suspense politique (**Révélations**), biopic (**Ali**) et thriller urbain (**Collateral**) avec une égale maîtrise, autant de terrains propices pour faire évoluer le style d'une mise en scène avant-gardiste, voire expérimentale, mais qui prend bien soin de ne jamais s'aliéner le spectateur (au contraire de Tony Scott sur **Domino**). 22 ans après avoir revolutionné le petit écran avec la série ***Miami Vice***, Mann décide de l'adapter au cinéma. On se réjouit donc d'avance de retrouver ses couleurs pastel, sa musique pop, Sonny Crockett et ses mocassins portés sans chaussettes avec veste Armani sur t-shirt rose... Sauf que non. Le film ne se passe pas dans les années 80, mais aujourd'hui. Il se déroule presque entièrement de nuit, l'occasion pour Mann de filmer une grande partie du métrage en HD à l'aide de la caméra Viper utilisée sur **Collateral**, laquelle permet de capter des images nocturnes avec une précision inouïe. Enfin, la référence avouée du script n'est autre que **French Connection**. Pas question, en outre, d'exhumer le casting original : Colin Farrell succède donc à Don Johnson en Crockett et Jamie Foxx endosse le costard de Ricardo Tubbs. **Miami Vice**, le film, n'est donc pas un remake de la série. Mann se la réapproprie pour la réinventer à une plus grande échelle, à tel point que le plateau se déplace de la Floride au Brésil en passant par la Colombie, le Paraguay, Haïti, Cuba et la République Dominicaine.

Doté d'un budget de 125 millions de dollars, le tournage démarre mal : seul à avoir été contacté pour reprendre le rôle qu'il tenait dans la série (celui du Lieutenant Castillo), Edward James Olmos refuse tout net à la lecture du script, qui selon lui véhicule une image négative de la communauté latino (dont il est le porte-parole à Hollywood). C'est le début d'une succession de problèmes. Trois ouragans retardent les prises de vues (dont le fameux Katrina). Un agent de sécurité du plateau ouvre le feu sur un agresseur qui échoue à l'hôpital avec une balle dans le buffet. Colin Farrell, accro à la coke et au whisky, fait une overdose et se retrouve en cure de désintox. Plus de 120 membres de l'équipe démissionnent, épuisés par les exigences obsessionnelles de Michael Mann et des contraintes horaires inhumaines. Jamie Foxx joue les divas et se met tout le monde à dos. La costumière de Farrell est gravement blessée à la mâchoire lors d'une scène filmée sur un hors-bord. Le budget explose et avoisine les 200 millions, tandis que les exécutifs d'Universal visionnent les rushes et prédisent un effondrement immédiat au box-office si Mann ne sauve pas les meubles au montage. Celui-ci s'y attaque donc comme un forcené et le studio enchaîne les screen-tests. Trois versions sont présentées, allant de 2 h 15 à 3 h. Les résultats sont un désastre : le film serait redondant et trop lent, le script affligeant. Mann parvient finalement à boucler un montage de 2 h 25. Jan Hammer, compositeur de la série, refuse de rempiler. Mann engage alors John Murphy (**Basic Instinct 2**) et Klaus Badelt (**Poséidon**) pour assurer la partie score du soundtrack, le reste étant composé de chansons de Moby, RZA et Limp Bizkit...

Malgré tout, **Miami Vice** n'est pas le premier film maudit de Mann (cf. **La Forteresse noire**), et ce tournage épique n'entame en rien l'envie qu'il provoque. Il est vrai que le scénario semble basique, mais il s'inscrit dans la droite lignée de la série : Crockett et Tubbs se font passer pour des transporteurs de drogue exerçant la profession de pilotes de hors-bord, infiltrent un cartel et mettent en péril leurs proches, tandis que Crockett tombe amoureux de la compagne du trafiquant qu'il est censé neutraliser. Mais quand on sait que le film offre des poursuites en bateaux, en hélicos et en voitures de sport, un gunfight supérieur en puissance de feu à celui de **Heat**, que Farrell compose un Crockett sombre et torturé détestant son travail mais entraîné comme un Navy Seal, et que Mann aurait poussé à son paroxysme le style documentaire à l'arraché inauguré sur **Collateral** en citant comme exemple **La Cité de Dieu** pour les scènes tournées en Amérique du Sud, on se dit que **Miami Vice** pourrait bien être LE polar des années 2000. Reste plus qu'à prier jusqu'au 16 août pour que ce soit effectivement le cas et que **Police Fédérale Los Angeles** ait enfin trouvé son digne rival. (SORTIE LE 16 AOUT)

Cédric DELELÉE

DES SERPENTS DANS L'AVION

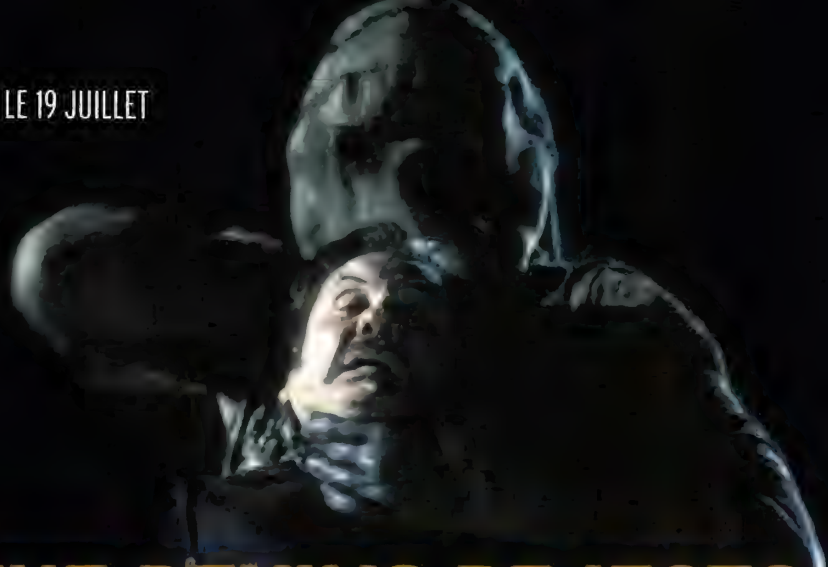
Tout dans le titre

« *La seule raison pour laquelle j'ai accepté ce film... c'est son titre !* » Samuel L. Jackson est donc très clair au sujet de **Snakes on a Plane** (titré finement chez nous **Des serpents dans l'avion** !!!). Fini les cocktails cannois et les manivaudages avec Wong Kar Wai, c'est l'heure de dégommer tous les crotales malfaisants qui ont envahi le vol Pacific Air 121 ! On tape ici dans le gros concept de série B (Z ? Bon OK, Bzz si vous préférez) que n'aurait pas renié le père Roger Corman, même si c'est en fait David R. Ellis que l'on retrouve aux commandes du projet. Le yes-man attitré de New Line pourrait bien faire des merveilles s'il parvient à réitérer l'exploit de son très fun **Destination finale 2**, d'autant que le studio lui octroie quelques jours de tournage supplémentaires pour transformer le film, à l'origine un PG-13 bien consensuel, en R-Rated sanguinolent et injureux. Au programme de ces changements de dernière minute favorisés par la bonne réception du projet au sein de la communauté geek, des morsures venimeuses un peu mieux mises en valeur et des dialogues savoureusement cons qui font toute la différence quand ils sortent de la bouche de Sam Jackson himself : « *Je veux virer ces putains de serpents de ce putain d'avion !* ». Certes, ce n'est pas encore du Baudelaire, mais on s'en approche ! Prévu à l'origine pour Ronny Yu, qui a préféré se pencher sur **Fearless** avec Jet Li, **Des serpents dans l'avion** est produit par un certain Don Granger. Non ? Vous croyez quand même pas que...? Attendez, je vais vérifier. Damien, t'aimes bien les serpents non ? Viens voir, j'ai quelque chose à te demander ! (SORTIE LE 30 AOUT)

Stéphane MOÏSSAKIS

Une famille dégénérée, des victimes massacrées, une odyssée rouge sang suintant la poussière, le bitume et la chair putréfiée : bienvenue dans le plus grand cirque du monde, celui de Rob Zombie, Mr. Loyal d'un diptyque infernal ravivant la flamme des vieux démons de l'Amérique.

L'HORREUR EST HUMAINE



THE DEVIL'S REJECTS DE ROB ZOMBIE

Trente jours de tournage en Super 16 : c'est tout ce qu'il aura fallu à Rob Zombie pour donner une suite directe à La Maison des 1000 morts et accoucher d'un road movie westernien épique et sanglant digne de Sam Peckinpah... et d'une date dans l'histoire du cinéma américain. Showtime !

SALUT LES PO

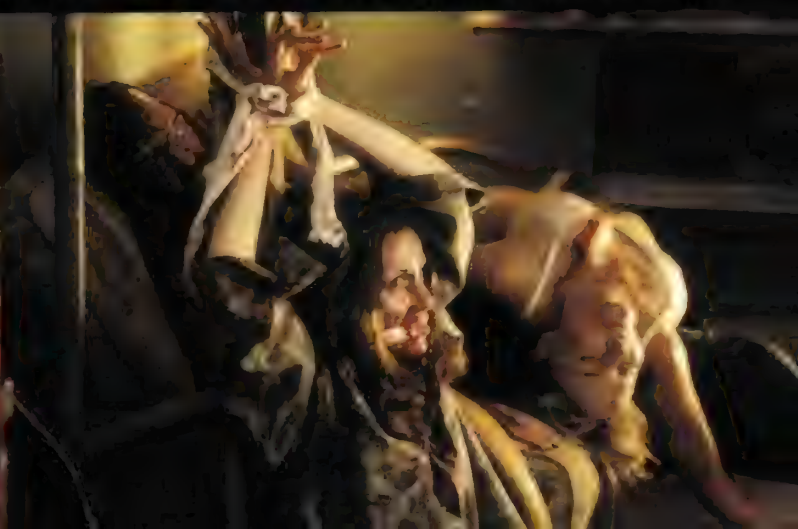
Freak show jouissif et dérangeant, **La Maison des 1000 morts** (cf. l'article de Maestro Bustillo à ce sujet) laissait déjà entrevoir en Rob Zombie un réalisateur à l'univers passionnant, une sorte d'anti-Tim Burton partisan d'un cinéma radical. Suite directe de son premier opus, **The Devil's Rejects** appartient à un tout autre genre : plus question de grand guignol (exit Dr. Satan, donc), puisqu'on baigne ici dans une ambiance crade, sadique et malsaine, nourrie par tout un pan du cinéma américain des années 70, de **Bonnie and Clyde** à **La Horde sauvage** en passant par **Massacre à la tronçonneuse**.

BORN TO BE WILD

« Time to teach the newcomers », en dressant la généalogie forcément consanguine de la famille Firefly, ce clan dégénéré de tueurs en série qui faisait subir les pires outrages aux touristes de **La Maison des 1000 morts**. En tête de liste, les parents : James Cutter (Sid Haig), alias Captain Spaulding, gérant d'un snack routier cradingue spécialisé dans le poulet frit, maquillé en clown et marié à une grosse truie à la chatte béante. Il laisse le soin à sa tendre et chère, une blondasse nympho plantureuse et hystérique (Leslie Easterbrook, la dominatrice en uniforme de **Police Academy**, remplace Karen Black), de s'occuper de leurs rejetons dans une bicoque paumée en pleine cambrousse, lieu idéal pour se livrer aux actes les plus dépravés en toute impunité. Suivent donc les adorables petits : Otis (Bill Moseley), le plus dangereux de la bande, un malade mental féru de littérature au physique de Viking bouffé par l'alcool, la dope et les décharges de foutre, sa sœur Baby (Sheri Moon Zombie), une bimbo exhib' fan des actrices hollywoodiennes d'antan qui mouille comme une folle dès que son frangin charcute ses victimes, et enfin Tiny (Matthew McGrory), muet, infirme et grand brûlé.

Les hostilités sont déclarées dès le prologue. Alors que la famille jouit d'un repos bien mérité au milieu de ses victimes dépecées, les forces de l'ordre débarquent en force. À leur tête, le shérif John Quincy Wydell (William Forsythe), venu venger la mort de son frère, abattu comme un chien par Mother Firefly à la fin du film précédent. Celle-ci est capturée lors de l'assaut (les fans d'**Aux frontières de l'aube** apprécieront), tandis qu'Otis et Baby parviennent à s'échapper. S'ensuit un générique ponctué d'images figées au son du génial Midnight Rider des Allman Brothers, où les deux fuyards trucident une mémé pour lui piquer sa voiture... and the hunt is on !

Dès lors, le film est face à un problème : comment faire pour



URRIS

que le spectateur s'attache à de tels personnages ? La solution est toute trouvée, et elle a pour nom William Forsythe. Dès son apparition, qui fait référence à celle de Nick Nolte dans **Extrême préjudice** (ce n'est pas innocent : Forsythe y jouait déjà un sacré fils de pute), Wydell fait peur. Ange exterminateur convaincu d'être l'instrument de la vengeance divine, le gars est un psychopathe qui profite de la loi pour assouvir ses déviances : plus le film avance, plus le personnage devient un monstre à l'image de ceux qu'il traque, allant presque jusqu'à les faire passer pour des amateurs en pratiquant tortures et meurtres à l'arme blanche. Wydell est un chasseur professionnel, un prédateur assoiffé de sang, un apôtre du carnage. Dans la peau de ce bad guy terrifiant qui se prend pour Wyatt Earp, Forsythe est démentiel.

THE VICE OF KILLING

Mais qu'on se rassure, Rob Zombie ne commet pas pour autant l'erreur de transformer ses proies en agneaux craintifs, comme en témoignent les scènes où Otis et Baby prennent en otage deux braves ploucs et leurs épouses dont le destin est scellé d'avance. Là, le film s'aventure sur des territoires interdits où règne le Mal à l'état brut, nous montrant des actes d'une violence extrêmement choquante par leur crudité (« *Je sens encore l'odeur de la chatte de ta femme sur mon flingue* » déclare Otis au pauvre Geoffrey Lewis en reniflant le canon de son arme). Sans être excessivement gore, le film est pourtant d'une brutalité inouïe, mais jamais gratuite, puisqu'il expose la violence de façon réaliste. Tuer quelqu'un, c'est long, c'est bruyant, c'est fastidieux et ça fout la gerbe (mais ça fait bander Otis). Mourir, ça fait atrocement mal, on est paralysé par une trouille digne des pires cauchemars, et on se fait dessus en beuglant comme une vache à l'abattoir. Rob Zombie filme le tout comme un reporter de guerre, sans le moindre voyeurisme, avec à la clé un résultat dégueulasse et traumatisant. Tarantino a dû s'en cramer la glotte en avalant de travers, malgré l'admiration flagrante que Zombie voue à **Une nuit en Enfer**.

Mais au-delà de ce premier degré assez réjouissant (Rob Zombie ne juge ni ses personnages, ni leurs actes), **The Devil's Rejects** tire surtout sa force de ses personnages : aussi bestiaux soient-ils, Wydell et les membres de la famille Firefly restent des êtres humains. Complètement dérangés, certes, mais capables de sentiments... à condition que ces derniers soient motivés par les liens du sang (même si l'on devine chez les Firefly une pratique quotidienne et décomplexée de l'inceste). Ainsi, les retrouvailles entre Otis, Baby et leur géniteur sont presque touchantes, et l'un des membres du clan n'hésite pas à se sacrifier pour sauver les seules personnes qui lui aient jamais témoigné une sincère affection. Une affection à l'image de celle que Rob Zombie éprouve pour les marginaux, les pauvres et les exclus, dont il dresse un portrait pittoresque, emblématique de l'Amérique redneck. Sous le soleil écrasant du Texas, on croise donc, entre autres, un mac fauché inspiré du Lando Calrissian de **L'Empire contre-attaque**, qui se fait reprendre par son larbin quand il se réfère à **La Guerre des étoiles** en parlant de robots (« *On dit « droïdes », pas « robots »* » lui rétorque-t-il), de vieilles putes ménopausées (« *Tous ces péquenots veulent baiser la princesse Leia* » déclare l'une d'entre elles), un fermier qui sodomise ses volailles en les décapitant (« *Ça s'agite dans tous les sens avec ta bite dedans, et tu décharges à mort !* »), deux bounty hunters à la tronche bectée par la vérole... Autant de personnages pittoresques campés par un cast jouissif pour tout fan de films de genre qui se respecte. Mais **The Devil's Rejects** va au-delà de cet aspect référentiel, et ne se borne pas à ressusciter le cinoche ricain des seventies. Il y souffle un incroyable vent de liberté, et voir ce film risque bien de changer votre vie. On n'y croyait plus, et pourtant, c'est arrivé : Bloody Sam a enfin trouvé son digne héritier !

Cédric DELELÉE

USA/ALLEMAGNE. 2005. RÉAL. ET SCÉN. : ROB ZOMBIE. DIR. PHOT. : PHIL PARMET. MUS. : TYLER BATES. PROD. : MIKE ELLIOTT, ANDY GOULD, MARCO MEHLITZ, MICHAEL OHOVEN ET ROB ZOMBIE POUR LIONS GATE FILMS, ENTACHE ENTERTAINMENT, CINERENTA MEDIENBETEILIGUNGS KG, CREEP ENTERTAINMENT INTERNATIONAL, DEVIL'S REJECTS INC. ET FIRM FILMS. INT. : SID HAIG, BILL MOSELEY, SHERI MOON ZOMBIE, WILLIAM FORSYTHE... DUR. : 1H41. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 19 JUILLET 2006.

Double d'ouverture : Le regard du Mal absolu incarné par le Captain Spaulding (Sid Haig).

Ci-dessus : La famille Firefly presque au grand complet : Captain Spaulding, Otis (Bill Moseley) et Baby (Sheri Moon Zombie) dans une séquence éprouvante de sadisme menée par un Wydell (William Forsythe) cinglé.

Page de gauche : Otis aime les femmes, de préférence mortes et avec des gros seins !

Une chambre de motel qui se transforme en véritable chambre des tortures ! Enjoy or die !

LE CIRQUE

LA MAISON DES 1000 MORTS DE ROB ZOMBIE

Enfin ! Il était temps que le premier film de Rob Zombie voie le jour chez nous. Une sortie tardive motivée par celle de The Devil's Rejects sur grand écran. Une pièce de plus à ajouter au dossier d'un film qui faillit ne jamais sortir. Rapide rappel des faits pour ceux qui ont loupé quelques épisodes.

Sur ces deux pages : Un rituel « Made in Firefly family » tout droit sorti de l'imaginaire déviant de Rob Zombie !

Après s'être fait jeter du tournage de **The Crow 3**, Zombie se voit courtisé par la Universal qui voudrait créer une attraction à son effigie pour l'un de ses parcs d'attractions. Voyant là l'occasion idéale de lancer sa carrière de réalisateur, le rocker en profite pour soumettre le scénario qu'il vient de finir, intitulé **House of 1000 Corpses** (baptisé aujourd'hui **La Maison des 1000 morts**), qu'il se propose de mettre en images pour un budget des plus modestes. Convaincue, la Universal lui octroie 7 millions de dollars. Ce n'est qu'au beau milieu du tournage, quand tomberont les premières images, que les cols blancs de la multinationale s'apercevront vraiment de ce qu'ils viennent de faire : confier un film d'horreur à un homme ne faisant aucun compromis. Panique à bord ! Craignant déjà la réaction de la toute-puissante MPAA, Universal se désolidarise rapidement de **La Maison des 1000 morts** et n'hésite pas à perturber le bon déroulement du tournage (le principal décor est régulièrement visité par des touristes avec la bénédiction des producteurs, entraînant de nombreuses interruptions dans les prises de vues), avant de déclarer officiellement que le film de Rob Zombie ne rentre pas dans la ligne éditoriale du studio. Seul un remontage intégral du film peut encore sortir les deux camps du statu quo. Remontage rimant souvent avec censure, Rob Zombie s'y oppose farouchement et préfère claquer la porte à la face de ses producteurs, emmenant son bébé sous le bras. Distribué depuis par Lions Gate, **La Maison des 1000 morts** prend aujourd'hui sa revanche (en DVD certes, mais l'essentiel est là, le film est visible !), tandis que son auteur devient la nouvelle coqueluche de toute la « planète horreur » avec **The Devil's Rejects**. Ses désormais légendaires rejetons du Diable, Rob Zombie nous convie à les découvrir dans **La Maison des 1000 morts**. Otis Driftwood (Bill Moseley, possédé et terrifiant comme jamais !), Baby Firefly (la vénéneuse Sheri Moon Zombie), le Captain Spaulding (Sid Haig, ou quand la cool attitude se fait malsaine) et leur clan de dégénérés règnent en maîtres sur les routes les plus paumées du Texas. Partis à la recherche d'une légende locale répondant au doux nom de Dr. Satan, quelques touristes ne tarderont pas à s'égarer dans leur musée des horreurs, avant de faire connaissance avec l'équarrisseur en chef de la famille ! Un pitch basique de série Z me direz-vous. J'ai bien envie de vous répondre que oui, mais là où Rob fait la

LA MAISON DES 1000 MORTS : LE DVD

Si la grande majorité des collectionneurs ont déjà acquis l'édition américaine depuis belle lurette, les autres ont bien fait d'attendre puisque l'éditeur n'hésite pas à nous proposer ici quelques bonus inédits. Cette valeur ajoutée n'est pas non plus des plus mirobolantes (on assiste au maquillage de Sid Haig), mais force est de constater qu'un réel effort a été fait sur cette galette, plaisante à bien des égards. Si, comme moi, vous ne captez que dalle à l'argot ricain, sachez que l'intégralité des suppléments bénéficie de sous-titres. Utile pour enfin comprendre ce que nous débiatère le père Zombie dans son commentaire audio, ou tout simplement capter la subtilité des dialogues du film. L'excellence de la copie restitue à merveille le travail des chefs-op Tom Richmond et Alex Poppas, tandis qu'un making-of dévoile un Rob Zombie extrêmement concentré dans son travail, d'une sobriété à mille lieues de son image de rocker endiablé. En bonus caché, les essais entre Sheri Moon, Bill Moseley et Sid Haig, petits extraits hilarants prouvant déjà à quel point l'alchimie s'opérait entre ces trois acteurs d'exception. Alchimie qui connaît aujourd'hui la consécration en salles. Allez hop, on repose son Mad, on tire la chasse et on file acheter le DVD le plus hot du moment ! A.B.

INFERNAL

différence, c'est dans cette démesure directement héritée de son passif de rocker. Hystérique, coloré, bruyant, généreux, gore, drôle, poétique, ultra référentiel… **La Maison des 1000 morts** est une juste transposition cinématographique de l'œuvre musicale de son premier groupe White Zombie, gros bamum dans la lignée de Kiss qui connut son heure de gloire durant les années 90. En résulte le « hard rock movie » par excellence. Un tribut au métal que Rob Zombie vient de payer afin de désormais s'en éloigner. Lorsque l'on compare **La Maison des 1000 morts** et **The Devil's Rejects**, il est clair que Rob Zombie a changé son fusil d'épaule en cours de route. Sa musique dérivant progressivement vers le blues rugueux et le sans fard (Zombie ne se maquille plus et ne s'attife plus comme un épouvantail sur scène), son cinéma en fait de même. Alors que **La Maison des 1000 morts** baignait dans une atmosphère nocturne à la frontière du fantastique, **The Devil's Rejects** s'inscrit dans une réalité beaucoup plus palpable, à l'image de son trio de choc, lui aussi démaquillé et totalement dépouillé de ses oripeaux de rock star. L'homme derrière la caméra est désormais libre et parfaitement maître de sa destinée. Sa nouvelle version d'**Halloween** risque d'être ultime, et de l'asseoir définitivement au Walhalla des plus grands metteurs en scène de films d'horreur.

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2 INEDIT. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, DOCUMENTAIRES, BANDES-ANNONCES, TRAILERS, PHOTOS.

interview

ROB ZOMBIE REALISATEUR ET SCENARISTE

LE REALISATEUR EST VIVANT !

VOUS CONNAISSEZ LE MUSICIEN. VOUS CONNAISSEZ MÊME LE RÉALISATEUR DE CLIPS, LA PLUPART DU TEMPS CEUX QUI ILLUSTRENT LES CHANSONS DE SON GROUPE WHITE ZOMBIE. MAIS CE MOIS-CI, VOUS ALLEZ DÉCOUVRIR LE RÉALISATEUR DE CINÉMA AVEC UN DOUBLE PROGRAMME ALLÉCHANT : **LA MAISON DES 1000 MORTS** ET **THE DEVIL'S REJECTS**, DEUX FILMS DIFFÉRENTS, SITUÉS DANS LE MÊME UNIVERS, QUI SORTENT ENFIN CHEZ NOUS, APRÈS DES ANNÉES D'ATTENTE ! ENFIN ROB ZOMBIE TROUVE UNE PLACE DE CHOIX DANS MAD MOVIES, ET CE N'EST QU'AMPLEMENT MÉRITÉ VU SON TALENT IMMENSE !

À propos de ses vidéo-clips

Les vidéo-clips que j'ai réalisés m'ont permis de comprendre comment fonctionne un plateau et comment on gère une équipe, mais tourner un film est quand même différent. Les clips sont censés être des images très visuelles qui doivent coller à la musique, alors qu'un film doit raconter une histoire qui tient debout. Ça m'a aidé autant que possible, mais pour apprendre à faire des films, il faut se lancer, parce que c'est un processus dingue. Vous pouvez lire n'importe quel bouquin de cinéma et vous rendre sur un plateau ensuite, il va forcément vous arriver un truc que vous n'aviez pas pu prévoir.

À propos de La Maison des 1000 morts

On m'a souvent dit que **La Maison des 1000 morts** débutait comme un film d'horreur et se terminait en film « arty ». Moi je le vois plus comme une œuvre surréaliste. Ce que je voulais faire avec ce film, c'est dépasser le cadre du film d'horreur actuel, trop balisé à mon goût. Du moment où le Captain Spaulding parle du gamin attardé qui se prend une poupée de

interview

SHERI MOON ZOMBIE ACTRICE GUEULE D'ANGE

FEMME DE ROB ZOMBIE À LA VILLE, SHERI MOON ZOMBIE ÉCLABOUSSE **LA MAISON DES 1000 MORTS** ET SURTOUT **THE DEVIL'S REJECTS** DE SON CHARISME, SA BEAUTÉ DANGEREUSE ET SON JEU INTENSE. À N'EN PAS DOUTER, UNE NOUVELLE SCREAM-QUEEN DU CINÉMA FANTASTIQUE EST NÉE, MAIS CETTE FOIS, C'EST ELLE QUI FAIT HURLER LES BAD GUYS !

À propos de ses cascades

J'essaye de faire le plus de cascades possible, mais c'est un métier. À un moment donné, il faut céder sa place à des professionnels, surtout pour les actions les plus intenses. J'ai pu tourner quelques scènes moi-même, mais j'ai récolté beaucoup de bleus sur le tournage. Mon cou était ankylosé pendant une semaine, et je souffrais le martyre à chaque fois qu'on tournait. Heureusement, j'avais une excellente cascadeuse, Leslie, qui a pris ma place pour les scènes les plus risquées.

À propos de Mother Firefly

Je me suis très bien entendue avec Karen Black et Leslie Easterbrook pendant les tournages de **La Maison des 1000 morts** et de **The Devil's Rejects**. Je reste en contact avec Karen encore aujourd'hui, on s'appelle de temps en temps et on traîne ensemble. C'était très important pour moi d'avoir le même lien avec elle dans le film et en dehors du plateau, car cela s'en ressentait forcément pendant les prises. Avec Leslie, c'est pareil, c'est vraiment quelqu'un d'adorable. Elle m'a beaucoup aidée sur le set, notamment quand mon cou a débloqué. Elle a appelé son chiropracteur, qui est venu me soigner sur le tournage.

À propos du tournage de la scène finale

Je n'avais jamais tiré avec une arme à feu, que ce soit sur un tournage ou dans la vie de tous les jours. Les armuriers nous ont tendu les flingues juste avant la séquence, mais j'ai demandé à m'entraîner avant et tout s'est bien passé. Pendant le tournage de la séquence, Sid Haig était assis à côté de moi dans la voiture, le fusil à pompe à la main. Quand il a tiré un coup de feu, le bruit a fait éclater mon tympan. Je ne pouvais plus rien entendre, et j'ai vraiment eu peur de devenir totalement sourde. Heureusement, j'ai retrouvé l'usage de l'ouïe deux jours plus tard, mais j'ai eu comme un bourdonnement dans la tête pendant tout le reste du tournage. C'était très déconcertant.

À propos de son jean taille basse

Mon jean ne tenait pas très bien, je peux vous dire ! Notamment durant la scène où nous devions nous échapper en passant par les marécages, qui devait être une scène à part entière avant qu'elle ne soit intégrée dans le générique d'ouverture du film. Quant à savoir pourquoi on voit autant mes fesses dans le film, je peux vous répondre que Rob est un grand manipulateur quand il dirige ses acteurs. Il vous laisse croire que vous allez faire ce dont vous avez envie, mais il obtient néanmoins ce qu'il veut de vous !

À propos de Rob Zombie

Je vois Rob au travail depuis le début du processus, quand il commence l'écriture. Je suis donc là pendant tout le développement, mais il n'y a que lui qui parvient à savoir comment sera le film une fois terminé, car c'est avant tout sa vision. Aussi, ce n'est pas parce que je suis sa femme que j'ai le droit à un traitement de faveur. Il traite chaque acteur de la même façon, mais de manière individuelle, car chacun possède sa propre personnalité.

Propos mis en forme par Stephane Montabert

« JE N'AI EU AUCUN TRAITEMENT DE FAVEUR, ROB TRAITE CHAQUE ACTEUR DE LA MÊME FAÇON. »

La Planète des singes dans le cul, jusqu'à la scène où le Dr. Satan dissèque le cerveau d'une victime, je voulais qu'il n'y ait aucun lien apparent, mais que le film suive son propre chemin, en commençant comme une comédie bizarre, pour devenir plus glauque au milieu et finir de façon surréaliste, comme si les spectateurs ne savaient pas si ce qui est en train de se dérouler est réel ou si les personnages du film ont juste perdu la boule.

À propos d'Universal

C'est Universal qui a financé **La Maison des 1000 morts** avant de s'en débarrasser. Quand c'est arrivé, j'étais déçu, car pour moi, tous les grands films d'horreur se sont faits chez Universal. D'ailleurs, je n'aurais jamais pu utiliser le poster de **L'Étrange créature du lac noir** ou une scène de la série ***The Munsters*** si je n'avais pas fait le film chez eux. Mais bien évidemment, je me suis vite rendu compte que ce n'était pas le fond du problème. Pour eux, ces films ne sont que des vieilleries qui font partie de leur catalogue. L'esprit de l'époque n'est plus là, et il est évident qu'ils ont plus de respect pour **Waterworld** que pour **La Fiancée de Frankenstein**.

À propos de Lions Gate

Les gens de Lions Gate ont été géniaux dès le début. J'étais tellement fatigué de tous les problèmes que nous avions eus avec la distribution du film que je leur ai dit qu'il était hors de question de changer quoi que ce soit au film. Et ils m'ont suivi sans rien modifier. Il m'a fallu trois ans pour lancer ce film, mais avec eux, c'est allé vite : dès que **La Maison des 1000 morts** est sorti, ils m'ont demandé une suite, et j'ai écrit et réalisé **The Devil's Rejects** quasiment dans la foulée. Et même là, ils ne m'ont demandé aucun changement. Ils ont lu le script, l'ont approuvé directement, et sont venus sur le plateau du film de temps en temps, pour voir les rushes, dont ils étaient très satisfaits. Lions Gate est certainement le studio le plus proche des artistes que je connaisse.

À propos de la MPAA

La MPAA fait très attention à la façon dont la violence est montrée, et leurs standards diffèrent entre le gore « responsable » d'un film comme **Il faut sauver le soldat Ryan** et le gore « irresponsable » comme celui de **La Maison des 1000 morts**. Un mec peut se

« LIONS GATE EST CERTAINEMENT LE STUDIO LE PLUS PROCHE DES ARTISTES QUE JE CONNAISSE. »

« MON PERSONNAGE RESSEMBLE À CHARLIE MANSON, MAIS IL SE RAPPROCHE ÉGALEMENT DE JESUS DANS LA PASSION DU CHRIST ! »

interview

BILL MOSELEY ACTEUR MANSON ? JE LE DEFONCE !

ACTEUR PAR DÉFAUT, BILL MOSELEY EST SURTOUT CONNU POUR AVOIR INCARNÉ LE CHOP TOP DE **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 2**. QUASI-FIGURANT DANS PLUSIEURS FILMS CÉLÈBRES (**EVIL DEAD III : L'ARMÉE DES TÉNÈBRES**, **LE BLOB**), IL OPÈRE UN RETOUR MAGISTRAL SOUS LA HOULETTE DE ROB ZOMBIE, QUI FAIT EXPLOSER SON TALENT EN LE FILMANT DANS LA PEAU D'OTIS, UN PSYCHOPATHE AUSSI ATTACHANT QUE FOU À LIER.

D'après vous,* The Devil's Rejects *traite-t-il du phénomène culturel qu'est la famille Manson ?

Je pense que le film traite autant de la famille « Tronçonneuse » que de la famille Manson. Rob Zombie est très attiré par les familles de tarés. Mais la famille Manson est plus sexy que celle de **Massacre à la tronçonneuse**, et c'est peut-être de là que vient le sex-appeal du film. On peut dire que mon personnage ressemble à Charlie, mais il se rapproche également de Jésus dans **La Passion du Christ** ! Rob se préoccupe avant tout des dynamiques qu'il met en place. **The Devil's Rejects** traite beaucoup des liens étroits entre les personnages. Le film est empreint d'amour familial, et c'est ce qui intéresse le public au final. Pendant le tournage de la dernière séquence, Sid, Sheri et moi étions assis dans la voiture, et nous pouvions sentir l'émotion qui nous liait. Les 28 jours de tournage ont été très difficiles, émotionnellement et physiquement, et à la fin, dans cette voiture, c'était comme si la personne à côté de nous était la plus importante au monde. Je ne suis même pas sûr d'avoir ressenti des émotions aussi fortes pour ma propre famille ! (rires).

La séquence finale est remarquable, car elle pousse le public à s'identifier aux « méchants ». Quelles ont été les indications de Rob Zombie à ce propos ?

Il ne s'est jamais vraiment assis avec nous pour nous donner des indications, mais en gros, notre travail était de nous concentrer sur les rôles des autres. Otis est un personnage remarquable, mais si vous le jouez comme un méchant conscient d'être méchant, il ne sera pas crédible. Donc, avec Sid et Sheri, nous prenions en compte nos sentiments communs, et la réalité que nous incarnions. Le reste était secondaire : « bien » ou « mal », ces termes n'avaient plus aucun sens pour nous. Prenez le shérif. Il représente la loi, mais l'applique de façon totalement abstraite, et prouve à quel point il est dérangé. Dans une des scènes coupées du film, mon personnage dit : « Vous savez, même les poulets sont des êtres humains ! », et le shérif, complètement saoul, éclate de rire avec nous. J'aime beaucoup cette scène parce qu'elle montre qu'il n'y a pas vraiment de frontière entre nos personnages.

Quelles sont les différences entre les deux films de Rob Zombie et* Massacre à la tronçonneuse 2 *?

Il y a plus de sexe dans les films de Rob. Beaucoup de films d'horreur, surtout aux États-Unis, sont des contes moraux : les drogués et les fornicateurs y passent, la vierge studieuse survit. Ce que j'ai adoré dans **La Maison des 1000 morts**, c'est la présence de nombreuses séquences sexuellement chargées, mais ce n'est rien à côté de **The Devil's Rejects**. Et c'est d'ailleurs ce qui a posé problème à la MPAA : le fait de montrer des seins et des fesses, et non celui de faire exploser la tronche de quelqu'un.

Pouvez-vous nous parler du personnage de Chop Top dans* Massacre à la tronçonneuse 2 *?

Chop Top a été inspiré à 99 % par Ed Neil et le personnage d'auto-stoppeur qu'il incarnait dans le premier **Massacre à la tronçonneuse**. J'ai vu le film en 1974, et il m'a profondément marqué, car je viens d'une province fermière proche de Chicago, et je connais les gens dont parle le film. Je n'ai jamais rencontré de cannibales bien sûr, mais je connais ce type de mentalité provinciale américaine. J'étais à ce point obsédé par le film que j'ai réalisé un court-métrage intitulé **Manucure à la tronçonneuse**, dans lequel une femme va se faire manucurer et tombe sur Leatherface, qui commence à travailler sur ses ongles avec sa tronçonneuse. La femme hurle et s'évanouit, et quand elle reprend conscience, elle se rend compte qu'elle a des ongles magnifiques ! (rires) Quand je me suis rendu à Los Angeles, un ami scénariste, dont le bureau était proche de celui de Tobe Hooper, lui a montré ce court. Il a adoré, notamment pour mon apparition dans le rôle de l'auto-stoppeur. Nous étions en 1984, et deux ans après, il m'engageait pour travailler sur **Massacre à la tronçonneuse 2**. Je n'ai pas auditionné, j'ai obtenu le rôle uniquement grâce à mon court, ce qui est marrant car je n'avais quasiment aucune expérience en tant qu'acteur à l'époque. Mais peut-être que les autres comédiens, comme Ed Neil, voulaient un cachet plus élevé, ce que la production ne pouvait se permettre !

Propos recueillis par Paolo ZELATI et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

faire éclater la tête ou marcher avec son bras déchiqueté dans **Le soldat Ryan** et ça passera, parce que c'est du réalisme. Ils ont été plus durs avec nous, et le film que vous connaissez est aussi gore que possible pour un classé R. Mais ils nous ont également délivré un message spécial, qui explique que le métrage a été classé R en raison d'une *« violence extrêmement sadique »*. Ils ont eu un vrai problème avec **La Maison des 1000 morts**, mais va savoir lequel. Sur **The Devil's Rejects** aussi, j'ai dû faire des coupes franches, notamment dans la scène du motel, entre Bill Moseley et Priscilla Barnes. Nous avons coupé deux minutes, mais c'était dur, car ils continuaient de me répéter que c'était encore trop dérangeant et sombre. Comme si je faisais une comédie et qu'on me reprochait d'être trop drôle !

À propos de The Devil's Rejects

Pour moi, **La Maison des 1000 morts** et **The Devil's Rejects** sont deux films différents. Je n'ai pas cherché à préserver une quelconque continuité, parce que je voyais vraiment les choses différemment. Je n'ai pas gardé la même maison que dans le premier film, elle était vraiment trop biscornue pour pouvoir tourner dedans de façon libre. De plus, j'essaye toujours de faire les choix les plus judicieux par rapport au film. Otis est probablement le personnage qui a le plus évolué entre les deux. Étant donné le style plus réaliste que je voulais donner au deuxième, si je n'avais pas changé le personnage, il serait trop ridicule. C'est un nouvel univers que l'on découvre dans **The Devil's Rejects**, et il devait pouvoir s'y accommoder. En fait, je dois avouer que j'ai du mal avec les suites en général. Tout le monde me cite **Le Parrain 2** en exemple, et c'est un excellent film. **La Fiancée de Frankenstein** et **L'Empire contre-attaque** aussi, mais vous pouvez citer à peu près cinq grandes suites, et le reste va à la poubelle. Ce sont les mêmes ficelles, qui sont réutilisées pour gagner du pognon. J'aime les personnages que j'ai créés, je voulais les revoir, mais pour moi, **The Devil's Rejects** n'est pas vraiment une suite. Je n'ai jamais cherché à refaire les mêmes scènes que dans **La Maison des 1000 morts**. J'ai étendu ce qui fonctionnait dans le premier film, et laissé ce qui ne fonctionnait pas de côté. Cela étant dit, certains changements ne sont pas de mon ressort. Par exemple, Karen Black ne revient pas dans le rôle de Mother Firefly, car elle avait un problème que nous avons essayé de régler sans y parvenir. Elle était parfaite pour le premier film, mais je dois avouer que Leslie Easterbrook, qui la remplace, représente l'esprit même du film. Et je n'avais jamais vu un seul épisode de la série des **Police Academy**, dans laquelle elle tient un rôle récurrent !

À propos de la radicalité de ses films

Je pense que je suis pessimiste, mais je ne l'avais jamais vraiment remarqué avant que ma mère ne m'envoie des vieux films en Super-8 où j'étais vraiment gamin. Je les ai regardés, et je me suis rendu compte qu'à l'époque je souriais tout le temps, que j'étais plein d'optimisme, parce que je pensais que le monde entier était génial. Je ne sais pas ce qui

« POUR MOI, THE DEVIL'S REJECTS EST LE EASY RIDER DE NOTRE DÉCENNIE »

interview KEN FOREE ACTEUR

LA GUEULE DU CONTRE-EMPLOI

MALGRÉ SON STATUT D'ICÔNE DU CINÉMA D'HORREUR POUR SES RÔLES DANS **ZOMBIE** ET **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 3**, KEN FOREE EST AUSSI DRÔLE QUE SON PHYSIQUE NE LE SUGGÈRE PAS ! ROB ZOMBIE L'A TRÈS BIEN COMPRIS, ET A DÉCIDÉ D'EXPLOITER DANS **THE DEVIL'S REJECTS** CETTE FACETTE ÉTONNANTE DU COMÉDIEN. RÉSULTAT : LE POTENTIEL COMIQUE DU FILM REPOSE EN PARTIE SUR KEN FOREE, QUI SEMBLE S'ÉCLATER COMME UN PETIT FOU !

Pensez-vous que Rob Zombie vous ait choisi à cause de votre physique particulier ?

Vous êtes en train de me dire que je suis moche et que c'est la raison pour laquelle il m'a engagé sur **The Devil's Rejects** ? (rires)

Vous êtes surtout très baraqué ! Je n'aimerais pas vous croiser dans une ruelle à trois heures du matin !

Surtout si je suis énervé et complètement bourré ! Plus sérieusement, on peut dire que le film rassemble un casting d'acteurs parmi les plus intéressants, visuellement parlant. Je pense à Michael Berryman, Danny Trejo, Sid Haig, E.G. Daily et bien d'autres encore. Chacun a sa propre personnalité, et c'est certainement l'un des charmes du film. En tout cas, je suis content d'en faire partie, même si je ne sais pas si je le dois à ma carrure, à mon visage, ou tout simplement au fait que Rob Zombie est un fan du **Zombie** de George Romero.

Êtes-vous frustré d'être uniquement reconnu comme une icône du cinéma d'horreur ?

Ce n'est pas systématiquement le cas, ça dépend des personnes qui me reconnaissent. J'ai fait beaucoup de choses différentes dans ma carrière, de la comédie, du théâtre, des films d'horreur, des séries télé, et quand les gens me reconnaissent dans la rue, ils me disent : « Vous êtes cet acteur, là... », sans pouvoir mettre un nom sur mon visage. Alors je les aiguille : « Aimez-vous les films d'horreur ? ». S'ils me répondent non, je parle alors des séries télé dans lesquelles j'ai tourné. Tout dépend des gens que j'ai en face de moi, même s'il est vrai que j'ai une certaine reconnaissance dans le milieu du cinéma d'horreur. C'est d'ailleurs l'un de mes arguments de vente. Je suis mon propre produit. Tous les acteurs sont des produits en fait, une petite société en soi. Un acteur, son apparence, sa façon de se présenter ou de communiquer, sa façon de se tenir ou ses idées politiques, tout cela forme le produit, qu'il faut être capable de vendre. Je suis une vraie putain, en somme ! (rires)

Pensez-vous que votre physique vous a permis de trouver du travail ?

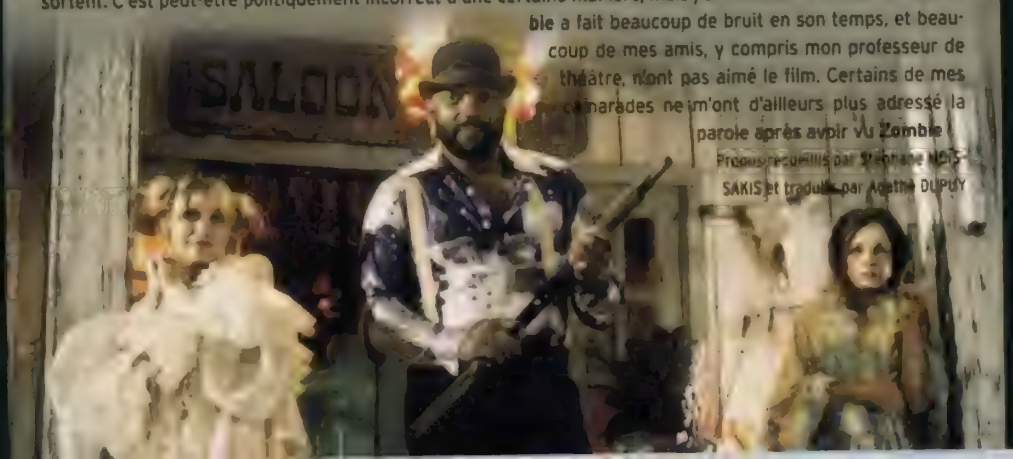
Je ne sais pas si ça m'a fait travailler, mais c'est vrai qu'aux yeux de beaucoup de réalisateurs et de producteurs, je suis un personnage inhabituel, qu'il peut être risqué d'employer. Ils se posent des questions. Je me soucie peu de ce que les gens pensent de moi en général. Chacun a son propre rythme, et tout le monde a des doutes sur ce que sont les autres, sur qui ils sont. C'est quelque chose qu'il faut accepter. Les gens doutent... Maintenant, j'ai toujours dit que si le monde entier portait des cravates bleues, j'en porterais une de couleur rouge. C'est peut-être bien pour ça que je suis attiré par des cinéastes anticonformistes comme George Romero ou Rob Zombie...

***Vous évoquiez la comédie tout à l'heure. Cette facette de votre talent est mise en avant dans* The Devil's Rejects...**

Oui, notamment dans mes scènes avec Michael Berryman. Nous nous sommes beaucoup soutenus, Michael et moi, nous avons partagé la caméra pour jouer notre numéro, et tout s'est fait très facilement. Nous avions plus de scènes dans le film, mais elles ont été coupées au montage. Certaines étaient vraiment très drôles, mais Rob avait tourné tellement de séquences qu'il lui a fallu en supprimer plusieurs pour privilégier le rythme du film. C'est dommage, mais c'est comme ça. J'ai déjà du bol d'apparaître dans **The Devil's Rejects**, et j'en suis très reconnaissant à Rob : c'est un fan et un excellent ami.

***Comment définiriez-vous* The Devil's Rejects ?**

Pour moi, c'est le **Easy Rider** de notre décennie. **Easy Rider** parlait d'un nouveau phénomène culturel aux États-Unis : les hippies, les drogues, le laisser-aller, la vie en communauté, jusqu'au moment où les deux personnages principaux se font tirer dessus sur leur moto. Le film annonçait le changement de son époque. **The Devil's Rejects** traite des meurtres de masse, qui sont d'actualité avec le terrorisme. Je pense que le film effleure le sujet d'une certaine manière. Il ne le glorifie pas, mais on a quand même envie que ces types s'en sortent. C'est peut-être politiquement incorrect d'une certaine manière, mais j'ai l'habitude : la sortie de **Zombie** a fait beaucoup de bruit en son temps, et beaucoup de mes amis, y compris mon professeur de théâtre, n'ont pas aimé le film. Certains de mes camarades ne m'ont d'ailleurs plus adressé la parole après avoir vu **Zombie** !



Propos recueillis par Stéphane NOTIS-SAKIS et traduits par Agathe DUPUY

j'ai arrêté de penser de cette façon. Je ne souriais plus sur les photos de famille ou dans les films. C'est très étrange, je ne sais plus ce qui s'est passé exactement, mais c'était pendant mon adolescence. À partir de ce moment-là, je suis devenu pessimiste, et je pense que cela ressort dans ma musique ou dans mes films. Ils sont tout simplement le reflet de ma vision de ce monde, et c'est peut-être pour cela qu'ils sont aussi radicaux.

À propos de sa version d'Halloween

Dimension Films m'a contacté pour reprendre en main la série **Halloween**. Le principe m'intéresse, si je peux totalement m'écarter de ce qui a été fait précédemment. Le look et l'ambiance vont être complètement différents du film de John Carpenter et de ses suites. **Halloween** part d'un concept flippant, et le premier film fait vraiment peur, mais au fil des années, Michael Myers n'est devenu qu'un aimable masque que l'on porte la nuit d'Halloween justement. On peut même acheter une figurine qui joue le thème du film si on lui appuie sur le ventre, ce qui veut bien dire que le personnage ne fait plus vraiment peur. Mais je pense que le contexte est terrifiant, et qu'il suffit de l'aborder d'une façon différente pour rendre le personnage de nouveau effrayant. C'est un challenge, et pour cela, je vais scrupuleusement éviter de me référer aux films de la série, même si Michael Myers portera toujours le masque, car c'est une image iconique dont on ne saurait se passer.

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS

« THE DEVIL'S REJECTS N'EST PAS VRAIMENT UNE SUITE. J'AI SEULEMENT ETENDU CE QUI FONCTIONNAIT DANS LE PREMIER FILM »

interview

SID HAIG ACTEUR UN CLOWN PAS TRISTE !

FIGURE EMBLÉMATIQUE DE LA SÉRIE B AMÉRICAINE ET ÉTERNEL « COURTISAN » VIOLENT DE PAM GRIER (**COFFY, FOXY BROWN, BLACK MAMA, WHITE MAMA**), SID HAIG TRIMBALLE SA TRONCHE BURINÉE DANS LE CINÉMA D'EXPLOITATION AMÉRICAIN DEPUIS MAINTENANT PLUS DE 40 ANS. EN BON FAN, ROB ZOMBIE LE REPÊCHE DU PURGATOIRE DES TROGNES ET LUI OFFRE UN RÔLE EN OR, CELUI DU PATRIARCHE DE LA FAMILLE FIREFLY !

Quelle a été la source d'inspiration pour votre personnage ?
Aucune. Le Captain Spaulding ne s'inspire d'aucun autre acteur ou personnage fictif. Tout provient de ma propre folie, à laquelle j'ai laissé libre cours pour m'amuser un peu.

Et quelles ont été les directives de Rob Zombie ?
Rob et moi n'avons pas vraiment parlé du personnage avant le début du tournage. Il avait confiance en moi et voulait que je donne corps au Captain Spaulding, et c'est ce que j'ai fait ! À chaque fois que je travaille avec un nouveau réalisateur, je cherche à savoir jusqu'où je peux aller. La première scène que nous avons tournée ensemble est celle du braquage au début de **La Maison des 1000 morts**, et quand le braqueur m'ordonne de lever les mains en l'air, je lui ai fait un doigt d'honneur. Rob a éclaté de rire au point de tomber de sa chaise et de ruiner la prise, que nous avons dû refaire. Dès lors, j'ai su que je pouvais au moins aller jusque-là !

Comment définiriez-vous le Captain Spaulding ?
Comme un Captain America complètement fêlé ! C'est vrai, quand on y pense, il n'agit pas vraiment mal. Quand on le braque, il protège son magasin. Quand les jeunes lui demandent de leur raconter des histoires qui font peur, il s'exécute. Et quand ils veulent voir l'arbre au pendu, il tente de les en dissuader avant de leur montrer le chemin devant leur insistance. À la fin du film, quand la jeune fille lui demande de l'emmener chez le docteur, il le fait aussi. Bref, ce n'est pas un mauvais bougre... (rires)

La fin de The Devil's Rejects est particulièrement bien pensée, car il est impossible pour le public d'apprécier la famille Firefly, même s'ils restent des assassins. Pourquoi cela fonctionne-t-il, selon vous ?
Parce que les flics du film sont encore plus pourris qu'eux ! Aux USA, il existe un t-shirt qui dit « Quand les flics enfreignent la loi, c'est qu'il n'y a plus de loi ! ». (rires) Donc, quand les flics pètent les plombs dans le film et deviennent encore plus dingues que nous, le public doit bien se ranger du côté de quelqu'un. Et il se range donc de notre côté !

Pouvez-vous nous parler des problèmes de distribution qu'a connus La Maison des 1000 morts ?
Vous avez assez de bande dans votre enregistreur ? (rires) En fait, personne n'aurait pu imaginer ce qui allait arriver. Universal a financé le film. Tous les jours, il y avait des producteurs exécutifs sur le plateau, et ceux-ci regardaient tous les rushes avant de donner leur aval. Puis Rob a fait son premier montage, et a organisé quelques projections. Stacey Snider, la patronne d'Universal, a assisté à l'une d'elles. Quand la projection s'est terminée, elle a été retrouvée dans le couloir, en train de pleurer et de trembler sans pouvoir s'arrêter. Le lendemain matin, elle a annoncé qu'Universal ne pouvait pas sortir ce film, car il était trop sombre, trop violent et trop effrayant. C'est alors MGM qui a récupéré les droits, dans l'idée de le diffuser en salles. Mais un jour, Rob participait à un show sur MTV, dans lequel des célébrités s'entretiennent avec d'autres célébrités, et il faisait une interview avec Ben Affleck à propos du film **Daredevil**. Ben lui a alors demandé ce qu'il en était de **La Maison des 1000 morts**, et Rob lui a répondu en plaisantant : « Le studio Universal ne veut pas distribuer le film, car il considère qu'il ne contient aucune valeur morale. C'est la MGM qui va le distribuer, donc j'imagine qu'ils n'ont aucune valeur morale ! ». Après ça, la MGM a refusé de communiquer sur le film, même pour dire qu'ils envisageaient effectivement de le sortir en salles ! La réputation aidant, Lions Gate a demandé à voir le film, et le reste appartient à l'histoire.

Quelle est la différence principale entre La Maison des 1000 morts et The Devil's Rejects ?
Le premier film possède un esprit très cartoon, très bariolé en termes visuels, alors que le second est plus ancré dans la réalité. Tout y est logique cette fois, car nous avons tenté de retranscrire ce qui se passerait réellement si de telles situations avaient lieu. La violence est plus présente et plus graphique, ce qui est nécessaire je pense, dans le cadre d'un film racontant la survie de trois personnages qui commettent des actes violents. Forcément, si vous vous mettez en travers de leur chemin, ça va saigner !

Propos recueillis par Paolo ZELATI et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

SUPERMAN RETURNS DE BRYAN SINGER

C'est un remake ? Une suite ? Un hommage ? Le départ d'une nouvelle franchise peut-être ? Non, c'est SUPERMAN RETURNS, le nouveau long-métrage de Bryan Singer et probablement le film le moins risqué de l'été. Du fait de son sujet ? Non, du fait de son traitement, qui marche sur les plates-bandes du classique de Richard Donner. Croyez-le ou non, mais SUPERMAN RETURNS est un film que vous avez déjà vu, et en mieux !

LE DERNIER

Il aura donc suffi à Bryan Singer de dévoiler ses intentions concernant **Superman Returns** pour que la communauté geek se range de son côté, attendant son adaptation du mythe comme d'autres le messie. Le principe de Singer est simple : le film original de Richard Donner est un classique, un chef-d'œuvre intemporel auquel il décide de rendre hommage en utilisant à son compte la musique composée par John Williams (et reprise par John Ottman), l'image de Marlon Brando (l'acteur décédé reprend le rôle de Jor-El par les bonnes grâces de scènes coupées et numensées) et même une partie du production design (pour la Forteresse de la Solitude notamment). L'intrigue quant à elle reprend là où Donner l'avait laissée avant de se faire virer du tournage de **Superman II** et amorce le retour de Supes (Brandon Routh, une imitation light du regretté Christopher Reeve) à Metropolis après un long exil. C'est le moment que Lex Luthor (Kevin Spacey, horripilant comme tous les vilains du film) choisit également pour faire son come-back et menacer une nouvelle fois la Terre avec un plan diabolique.

Superman Returns est donc une suite, mais reprend malgré tout l'enchaînement scénique du film de Richard Donner. Le script se permet pourtant de jouer avec l'enchaînement des séquences citées, à en déplacer les enjeux, donc à en modifier le propos, quand il ne s'agit pas d'éluder des éléments primordiaux là où d'autres, plus anodins mais néanmoins liés, sont exploités. L'idée est-elle de brouiller les pistes ? Peut-être, mais si on peut d'ores et déjà tirer un trait sur un quelconque semblant de continuité avec la franchise originale, il faut surtout admettre que **Superman Returns** apparaît très vite comme un projet vain et mal fichu. Au jeu de la comparaison, le film de Bryan Singer est donné perdant puisqu'il troque le classicisme iconique de Donner pour une mise en images en mode automatique, qui se repose soit sur le chef-opérateur, soit sur les gars des SFX. Oubliez le sauvetage, à se lever de son siège, de Lois Lane, ses sublimes envolées avec Superman, le plan du sigle révélé dans l'action, ou encore la magie du générique d'ouverture. Oui, tous ces passages, et bien d'autres encore, sont repris ici, par

SAMARITAIN

fois tels quels, et aucun ne parvient à retrouver la force d'évocation du film de 1977. Mais le pire n'est pas là. Bryan Singer est peut-être un grand fan du film de Richard Donner (on se demande alors quel est l'intérêt pour lui de refaire l'œuvre qui a bercé son enfance), mais qu'en est-il de Superman lui-même ? Présenté d'entrée, et par deux fois, en état de faiblesse (!!!), Superman n'existe finalement qu'à travers son image (le costume bien sûr) et celle qu'il renvoie au public (l'une des rares bonnes idées du film est d'ailleurs de présenter son retour lors d'un match de base-ball), car lorsqu'il revient confronter sa propre personnalité, par jalousie comme par envie (il utilise sa super-vue pour espionner Lois Lane !). La notion même d'héroïsme désintéressé en prend un coup (même le double climax sans saveur ne parvient pas à rehausser le niveau), d'autant plus que son absence résume les tentatives d'iconisation à des vignettes dénuées de sens et que la dualité Clark Kent/Superman est réduite à peau de chagrin (des interminables scènes de marivaudages au Daily Planet). Alors certes, la dernière (et longue) heure du film apporte quelques innovations (traitement de l'homologue de fils de Lois), mais à l'heure où des cinéastes tels que M. Night Shyamalan (avec **Incassable**) et Brad Bird (dans **Le Géant de fer** ou **Les Indestructibles**) rendent un hommage aussi émouvant qu'original au dernier fils de Krypton, Bryan Singer achève non seulement regardés en arrière, au risque de régresser son entreprise, mais se permet en plus de proposer une relecture partielle du mythe. Il y a vraiment certains univers qu'on [illegible] qu'on [illegible] d'oublier.

Stéphane MOISSARD

LE FILM DE BRYAN SINGER SERA DISPONIBLE EN VOD LE 10 JUILLET POUR LOCATION ET ACHAT. AVEC BRANDON ROUTH, KATE BOSWORTH, KEVIN SPACEY, JAMES MARSDEN, FRANK LANGELLA, KAL PENN, JOSEPH GORDON-LEVITT, SAM HUNTINGTON, EVA MARIE SAINT, MARY [illegible]. DIST. : WARNER. SORTIE LE 12 JUILLET 2006.

Making-of

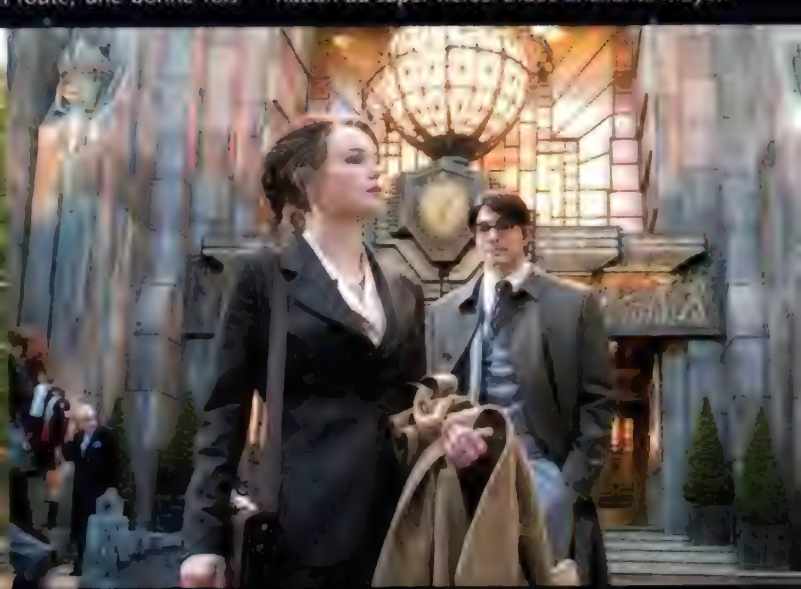
DEVELOPMENT ANGEL

18 ans de development hell, un casting technique et artistique à faire pâlir le plus grand des producteurs hollywoodiens, dix versions différentes du film recensées, des coups fourrés, des on-dit, des choix saugrenus, des rumeurs complètement dingues et des passations de pouvoirs difficiles : bienvenue dans les coulisses du retour tant attendu de « Supermec » - comme le surnommait Richard Pryor - sur les écrans du monde entier.

Lorsque Menahem Golan et Yoram Globus, éminents patrons de la non moins éminente Cannon, réalisent qu'il leur reste environ quarante minutes de scènes coupées sur **Superman IV**, leurs yeux affichent de bons gros dollars bien verts : pourquoi ne pas les intégrer dans une suite tournée au rabais, et profiter pépère des recettes au box-office ? Dans un premier temps, Christopher Reeve est partant pour écrire et réaliser cette suite, tout en laissant sa place devant la caméra à un nouveau venu susceptible d'incarner le « Man of Steel » ; mais on parle également d'Albert Pyun, qui à l'époque doit emballer une version - avortée - de **Spider-Man** pour la Cannon. Les recettes catastrophiques du quatrième **Superman** auront heureusement raison de cette vilaine entreprise, et la franchise arrêtera ici sa course à la médiocrité. Mais si Mémé et Yoyo ont bel et bien été les fossoyeurs du personnage sur grand écran, ils sont également les premiers à avoir tenté de relancer la carrière cinématographique du dernier fils de Krypton. Cinq années plus tard, en 1992, les producteurs Ilya & Alexander Salkind, déjà responsables des trois premiers films, cherchent à réactiver eux-mêmes la franchise. Forts du succès de la série ***Superboy*** (***Smallville*** avant l'heure), ils montent le projet d'un spin-off sobrement intitulé **Superman – The New Movie**, qui sera annulé quand les droits du personnage reviendront à DC Comics, donc Warner Bros, en 1993. Au passage, Warner en profite pour faire annuler ***Superboy*** dans le seul but de laisser le champ libre à sa propre série, ***Lois & Clark***. Au même moment, le mythe Superman subit un lifting inattendu. Paniquée par les ventes mitigées du comics, la DC autorise une storyline intitulée *The Death of Superman*, publiée en janvier 1993. Le titre parle pour lui-même, puisque le super-héros messianique y trouve la mort dans un combat contre Doomsday, pour mieux renaître de ses cendres dans la saga *Reign of the Supermen*. Le succès est immédiat, et l'intérêt des lecteurs est relancé. Dans l'ombre, la Warner se frotte les mains à l'idée de remettre en route, une bonne fois pour toutes, le projet d'une nouvelle adaptation cinéma, en prenant pour base cette intrigue populaire. Manque de bol, Terry Semel et Robert Daly, grands manitous du studio, vont engager LA personne qui plongera ce nouveau **Superman** cinématographique dans les limbes du « development hell ».

SUPERMAN RENAIT DE SES CENDRES

C'est donc au producteur Jon Peters (**Rain Man**, **Batman**) que la Warner confie ce nouveau projet. Petit problème : Peters se fout royalement du super-héros, qu'il considère comme totalement démodé. Son idée est de faire de Superman un personnage « rock'n'roll », ce qui, bien sûr, ne veut pas dire grand-chose. Le scénariste Jonathan Lemkin (**L'Arme fatale 4**) est engagé pour pondre un premier jet, intitulé **Superman Reborn**, dans lequel l'âme de Superman trouve refuge dans le corps de Lois Lane, qui tombe alors enceinte et enfante une nouvelle incarnation du super-héros. L'idée enchante moyen-



nement les gros pontes, d'autant que le script carbure au second degré bien prononcé. Gregory Poirier (**Tomcats**) est alors engagé pour revoir la copie de Lemkin, qui défend encore aujourd'hui son approche : « *Je pense que le public aurait apprécié le ton « campy » et décalé du projet. Regardez* **Batman Forever**, *par exemple : Batman a bien des tétons et une coque en dessous de la ceinture, non ?* ». Si l'évocation d'une super-coque dans une histoire d'immaculée conception peut laisser perplexe, il est une interrogation plus urgente : depuis quand les films de Joel Schumacher sont des exemples à suivre ? Reste que le travail de réécriture de Poirier, qui change quelque peu la donne en intégrant Brainiac dans l'intrigue, n'est pas reçu de meilleure façon. Nous sommes en 1995, et **Superman Reborn** stagne sur les étagères de la Warner, jusqu'à l'arrivée fracassante de Kevin Smith sur le projet, au début de l'année 1997.

Sur ces deux pages : Superman (Brandon Routh) doit faire face à l'amour impossible avec Lois (Kate Bosworth) et à l'adversité brutale avec Lex Luthor (Kevin Spacey).

LES TROIS REGLES DE JON PETERS

Grand fan de comics devant l'éternel, Kevin Smith vient tout juste de terminer **Chasing Amy** (**Méprise multiple** chez nous) quand son agent lui annonce que la Warner souhaiterait avoir son opinion sur une série de projets, parmi lesquels une suite de **Beetlejuice** et l'adaptation d'un épisode de l'anthologie ***Au-delà du réel***. C'est cependant **Superman Reborn** qui attire son attention. Smith trouve le script abominable, et ne se gêne pas pour le dire aux exécutifs de la Warner qui, après une série d'entretiens, lui confient la réécriture du projet. Jon Peters approuve la décision, mais impose trois conditions inexplicables : Superman ne doit pas porter le costume classique (« *trop pédé* » selon ses propres termes !), ne doit pas pouvoir voler, et doit, enfin, se battre contre une araignée géante à la fin du troisième acte. Bien que dépité, Smith accepte la commande et parvient à livrer un traitement dialogué de 80 pages qui contourne les obligations complètement débiles de Peters. Par exemple, quand il se déplace dans les airs, Supes crée une sorte de boom supersonique qui le propulse d'un point à un autre. La Warner est satisfaite de ce traitement, qui sera cependant constamment réécrit par Smith, du fait de l'ignorance crasse de Jon Peters (le producteur ne sait même pas qui est ce « Kal-El » dont tout le monde parle). Ce nouveau script, intitulé *Superman Lives*, s'avère tout de même être un véritable aimant à talents, puisqu'il permet à la Warner de s'assurer les services de Nicolas Cage dans le rôle-titre et de Tim Burton derrière la caméra, quand bien même Kevin Smith aurait soufflé le nom de son copain Robert Rodriguez pour la réalisation. Le studio, qui vient de se payer une veste monumentale avec le gouffre à pognon **Batman & Robin**, commence à souffler, d'autant que le tournage est avancé à octobre 1997, pour une sortie fixée à la date symbolique du 4 juillet 1998. Une date qui coïncide

d'ailleurs avec les 60 ans du personnage. Malheureusement pour les exécutifs, Burton n'est pas satisfait du traitement de Kevin Smith, et demande à ce que le film soit réécrit par Wesley Strick (**Les Nerfs à vif**). Ce dernier sera le premier d'une longue liste de scénaristes (Akiva **Batman & Robin** Goldsman, *Ron* **Rain Man** *Bass* et Dan **Freejack** Gilroy) engagés pour revoir le travail fourni par Kevin Smith. Fatalement, le film se voit repoussé à l'été 1999, puis à l'été 2000, sans jamais entrer dans sa phase de tournage.

LES ETRANGES IDEES DE MR. BURTON

Tout comme Jon Peters, Tim Burton n'a que faire du personnage de Superman. On murmure même que sa principale motivation est de se refaire une santé après le bide de **Mars Attacks !**. Mais la situation n'est pas aussi simple. Officiellement satisfait par le casting de Nicolas Cage, le cinéaste doit livrer une bataille interne contre la star, qui désire avant tout préserver l'essence de son personnage. Il faut dire qu'avec Burton, Superman n'est plus du tout Superman, le réalisateur cherchant à en faire un freak socialement inadapté à l'espèce humaine du fait de ses superpouvoirs. Exit le coté boy-scout assumé du personnage, et à la longue liste d'idioties exigées par Jon Peters (Brainiac doit se battre contre des ours polaires, et posséder un petit animal dont le doublage serait assuré par un gay !) s'ajoutent les idées farfelues du réalisateur, parmi lesquelles un costume translucide montrant les organes de Supes, une machine de téléportation lui permettant de se déplacer sans voler, et la création d'un nouvel ennemi, Lexiac (ou Luthiac selon les versions du script), sorte de croisement organique entre Lex Luthor et Brainiac ! Si la production avance coûte que coûte, Burton ayant déjà mis en place son casting (Sandra Bullock en Lois Lane, Kevin Spacey en Lex Luthor, Chris Rock en Jimmy Olsen) et choisi la ville de Pittsburgh pour figurer Metropolis, le studio se chope des sueurs froides à la lecture d'un scénario aussi zarbi et, à six semaines du tournage, coupe les vivres au réalisateur. Lassé par les obligations politiques (il aura cependant cherché à remplacer Cage par Ralph Fiennes), Tim Burton quitte le projet, non sans amertume : « *S'ils nous avaient laissés faire le film, je pense que nous aurions pu réaliser quelque chose de très intéressant. J'ai travaillé plus d'un an sur ce projet, sans que rien ne se fasse. Pour moi, le film est fait. On a juste oublié de le tourner.* ». Plus ironique, Kevin Smith, qui s'est fait virer par Burton, résume la vision du réalisateur en une pirouette caractéristique de son humour référentiel : « *Tim Burton voulait faire sa propre version de* **Superman**. *Sûrement qu'il lui aurait mis des ciseaux à la place des mains !* ». Il sera par ailleurs moins tendre avec Jon Peters, qu'il traite « *d'imbécile illettré* ». Ouch !

SUPERFAN

Nous sommes en 1999, et le projet entier doit reprendre à zéro. C'est alors qu'un scénario impressionnant de fidélité atterrit sur les bureaux de Terry Semel et Robert Daly : *Superman : The Man of Steel*. Son auteur, un jeune inconnu du nom d'Alex Ford, prévoit 7 films retraçant les grandes lignes de la mythologie de Superman, les deux derniers opus se concentrant sur la mort et la résurrection du super-héros. Au même moment, **Matrix** sort en salles et provoque le big-bang que l'on connaît. Pris au dépourvu par un film qu'ils ont pourtant financé, les dirigeants de la Warner commandent un **Superman** « *à la* **Matrix** » au scénariste William Wisher (**Le 13ème guerrier**), délaissant du même coup l'ambitieux projet d'Alex Ford.

qui résume la situation en ces termes laconiques : « *Je peux vous dire que les dirigeants du projet ne connaissent pas grand-chose au comics. Leur cible, ce sont les parents qui sortent leur portefeuille pour offrir le merchandising du film à leurs enfants. Entre 150 millions de dollars de recette au box-office et 600 millions de dollars de bénéfice en merchandising, le choix est vite fait.* ». Au passage, Nicolas Cage en profite pour prendre la tangente, lui aussi lassé par les hésitations du studio. En 2001, un autre script, mystérieusement intitulé *Superman : Destruction*, est commandé à Paul Attanasio (**Donnie Brasco**) et proposé à Oliver Stone, sans suites.

Ci-dessus, de gauche à droite : Lex Luthor tente de mettre la main sur l'héritage paternel de Supes.

Supes en grande forme : pas une balle ne passe ! Costaud, le bougre !

CROSS-OVER OU RELECTURE ?

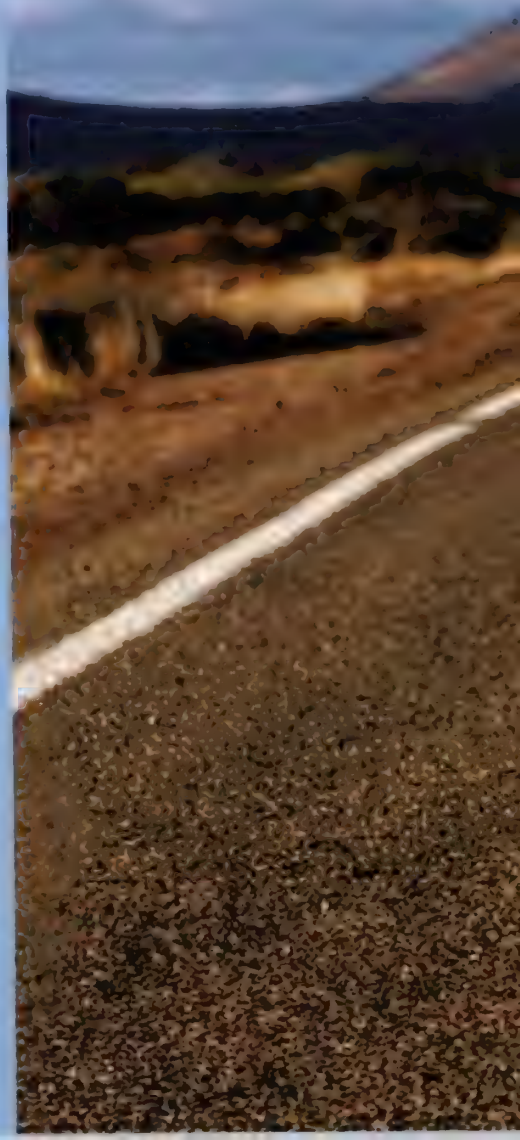
Automne 2002 : deux projets sont annoncés parallèlement. D'un côté, une nouvelle mouture sobrement intitulée *Superman* et écrite par J.J. Abrams (**M : i : III**) pour McG (**Charlie et ses drôles de dames**) ; de l'autre, un cross-over du nom de *World's Finest* écrit par Andrew Kevin Walker (**Seven**) pour Wolfgang Petersen (**Troie**), dans lequel Batman et Superman se tirent la bourre avant d'allier leurs forces : « *Ce sera un véritable clash de titans, car Superman et Batman incarnent deux philosophies différentes* » raconte à l'époque Petersen. « *Le premier représente nos idéaux et nos espoirs, tandis que le second dévoile la nature sombre et vengeresse de l'âme humaine. Notre script les montre à couteaux tirés, du fait de leurs méthodes différentes, même s'ils se retrouvent côte à côte à la fin pour combattre le crime.* » Mais *World's Finest* avorte au profit de la relecture de McG (il est même question d'annuler la série ***Smallville*** pour ne pas faire d'ombre au film), qui quittera cependant le projet à l'annonce d'un tournage en Australie, sa peur panique de l'avion ayant ironiquement pris le dessus sur sa volonté de faire le film ! La Warner doit, une fois encore, chercher un nouveau réalisateur. Dans le même temps, on raconte que certains grands noms, comme M. Night Shyamalan, Richard Donner (qui avait déjà tenté le coup avec Tim Burton) et Joel Silver, ont essayé d'évincer le tout-puissant Jon Peters afin de livrer une version fidèle du mythe. Sans succès, Peters étant appuyé par Alan Horn, remplaçant de Semel et Daly à la tête de la Warner. La débâcle continue avec l'arrivée de Brett Ratner (évinçant au passage Michael Bay et Rob Bowman) et d'Anthony Hopkins (dans le rôle de Jor-El) sur le projet, tandis que le script de J.J. Abrams est victime d'une fuite et se voit décortiqué sur plusieurs sites Internet, dont Ain't It Cool News, qui le déchire copieusement. Les fans s'enflamment à propos des libertés prises par Abrams (Lex Luthor est un alien, Krypton n'explose pas), et ce dernier tente de calmer le jeu en expliquant que son traitement est le premier volet d'une trilogie écrite en quatre semaines pour coiffer la concurrence (*World's Finest*) au poteau. Le projet est maintenu, mais dans l'ombre, Brett Ratner en vient carrément aux mains avec Jon Peters, ce dernier l'accusant de faire flamber le budget (qui atteint les 220 millions de dollars) et d'être incapable d'attirer des grands noms comme Ashton Kutcher (I), Justin Timberlake (II) ou Will Smith (III) pour incarner Superman. Peters obtient une nouvelle fois gain de cause auprès de la Warner, et Ratner se retire du projet durant l'été 2003. Un temps considéré pour reprendre les rênes de ce Superman écrit par J.J. Abrams, Bryan Singer refuse la proposition, car « *il ne s'agissait pas de l'histoire que je voulais raconter* ». C'est lorsqu'il expose sa propre vision du film, principalement mise en place avec ses acolytes Michael Dougherty et Dan Harris entre deux vols pour Hawaï, que la Warner lui donne le feu vert, séduite par sa rapidité d'exécution. En mars 2005, le tournage de **Superman Returns** débute à Sydney, en Australie. Il aura fallu 9 réalisateurs, 13 scénaristes, 18 ans de développement et officiellement 50 millions de dollars (un chiffre erroné si l'on compte les salaires - payés - de Nicolas Cage et Tim Burton, soit un total de 30 millions de dollars) dépensés en préproduction pour concrétiser le retour de « l'homme d'acier » sur grand écran. Qui a dit que seule la Kryptonite pouvait venir à bout de Superman ?

Stephane MOÏSSAKIS

WOLF CREEK DE GREG MCLEAN

LA TANIERE

Après un passage choc au Festival de Cannes 2005, WOLF CREEK débarque enfin sur les écrans français. Pour ceux qui pensaient que la sélection cannoise n'était pas capable de sortir des sentiers pépères de la programmation consensuelle, ce fut une très douloureuse révélation. Le vrai cinéma de terreur est de retour et la secousse est très, très violente !

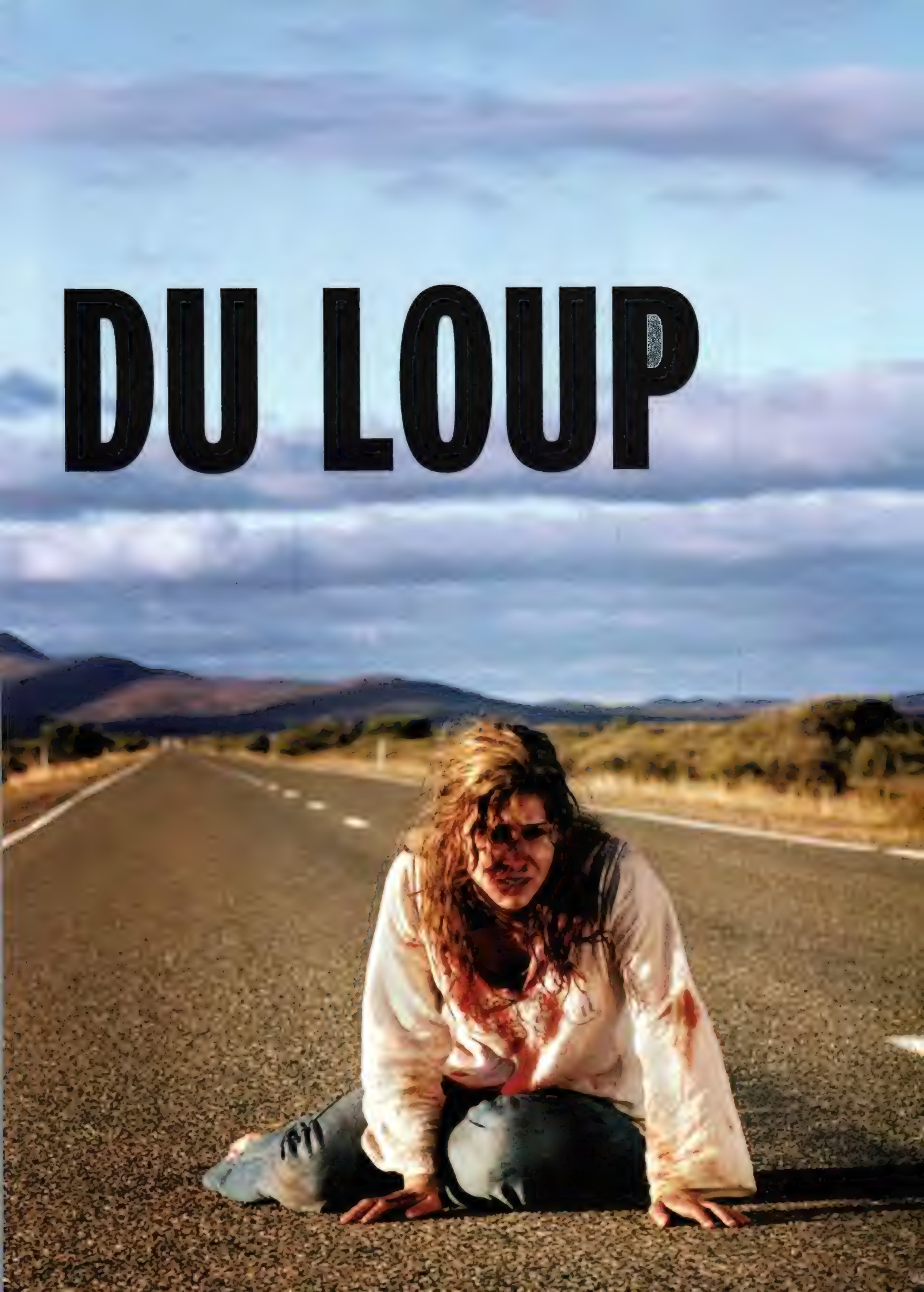


Un vent nouveau souffle sur le cinéma horrifique depuis le début du millénaire. Alors que la fin des années 80 et les années 90 ont vu la montée en puissance d'une horreur aseptisée, peuplée de gags, de private jokes et de clins d'œil (il suffit de revoir la série des **Freddy**, de 1984 à 1994, pour comprendre cette évolution), nombre de productions de ces dernières années préfèrent tirer un trait sur près de deux décennies de ciné frisson, pour retourner à l'ambiance des bonnes vieilles années 70 et début 80. Une époque qui a vu naître une génération de réalisateurs (entre autres Tobe Hooper, John Carpenter, Don Coscarelli, Wes Craven pour les States, Tsui Hark, Ann Hui, Ronny Yu pour HK, George Miller, Peter Weir pour l'Australie, etc.), certes issus de pays, de cultures et de milieux différents, mais partageant tous une certaine désillusion commune par rapport à la société dans laquelle ils vivaient. Les swinging 60's étaient finies, les fleurs du Peace and Love s'étaient desséchées et l'engagement massif des USA dans la guerre du Vietnam n'avait pas grandement encouragé les rêves de lendemains meilleurs... Avec le récent remake de **La Colline a des yeux**, des films comme **The Devil's Rejects**, **Calvaire**, **Creep** ou encore **The Descent**, une nouvelle génération de réalisateurs horrifiques – là aussi issus de pays, cultures et backgrounds différents – est propulsée sur le devant de la scène. Point commun à tous ces jeunes créateurs : une volonté claire de renouer avec le travail de leurs collègues des 70's et d'offrir des films d'horreur sans compromis ni faux-semblants, des films coup de poing que l'on ne visionne pas sans y laisser quelques plumes. Si leur travail ne semble pas dans un premier temps particulièrement lié à leur époque (encore que...), il faut se rappeler que c'est aussi la perception que l'on avait eue de films comme **La Nuit des morts-vivants** ou **Massacre à la tronçonneuse** lors de leur sortie initiale. Ce n'est qu'avec le temps qu'ils ont finalement été pleinement appréciés et analysés comme des œuvres politiques en parfaite adéquation avec leur période de création. D'ici quelques années, on se penchera peut-être sur **Calvaire** et **The Descent** en les regardant du point de vue de la chute des idéologies, de la guerre d'Irak ou du 11 septembre...

DIRECTION L'AUSTRALIE

À la petite liste suscitée, il faut désormais ajouter un nouveau venu, Greg McLean. **Wolf Creek**, son premier long-métrage après un court remarqué (**ICQ** en 2001), apparaît comme l'un des derniers rejetons de cette nouvelle

DU LOUP



vague d'horreur totalement et ténébreusement sérieuse. Il faut dire que si cette production renoue pleinement avec le cinéma horrifique des 70's (**Massacre à la tronçonneuse** et **La Colline a des yeux** en tête), elle s'inspire aussi et surtout de plusieurs histoires vraies qui ont ensanglanté son pays natal. Depuis les années 60, l'Australie a dû faire face à plusieurs affaires de tueurs en série. Comme les meurtres de Snowtown, en 1999, où l'on a découvert huit corps démembrés dans des fûts en plastique, puis, à proximité, deux autres enterrés (d'autres corps trouvés ultérieurement ont été rattachés à la même affaire). Ou encore les meurtres des backpackers : sept touristes (et peut-être, là encore, plus) furent massacrés entre 1991 et 1994 avant que le meurtrier ne soit arrêté. Sans parler du meurtre d'un jeune touriste anglais et de la tentative de meurtre sur sa petite amie par un homme les ayant arrêtés dans la cambrousse en 2001. C'est tout particulièrement de ces trois cas que McLean s'est inspiré pour créer son film – bien que, selon les interviews, il a réfuté tour à tour l'une ou l'autre de ces influences. La dernière en particulier, **Wolf Creek** étant sorti en plein jugement du meurtrier, et ayant d'ailleurs été interdit de projection dans tous les territoires du Nord afin d'éviter d'influencer le jury... La simple lecture du résumé suffit en tout cas à lier très clairement le film aux deux dernières affaires. Liz (Cassandra Magrath), Kristy (Kestie Morassi) et Ben (Nathan Phillips), trois étudiants bien décidés à profiter au maximum de leurs vacances, vadrouillent dans la campagne australienne. Leurs pérégrinations les emmènent à Wolf Creek, un cratère isolé au milieu de nulle part. Manque de chance, c'est précisément à ce moment que leur voiture décide de rendre l'âme. Les trois jeunes croisent les doigts pour que quelqu'un vienne les aider et en pleine nuit, une voiture s'arrête près d'eux. D'abord inquiets, Liz, Kristy et Ben finissent par accepter l'aide que leur offre un routier nommé Mick (John Jarratt). Ce dernier les remorque jusqu'à sa maison, perdue au milieu du désert, où il leur propose de passer la nuit en attendant de les aider à effectuer les réparations. Le lendemain matin, Liz se réveille toute seule, dans une mauvaise position...

Wolf Creek puise donc largement dans différents aspects de ces sinistres affaires criminelles pour bâtir son histoire. Les touristes kidnappés, torturés et tués se rapportent bien évidemment aux « backpackers murders », le fait que les corps de deux des « héros » (comme nous le stipule l'épilogue) ne furent jamais retrouvés rappelle lourdement l'incapacité de la police à mettre la main sur le corps du jeune anglais malgré la mise en place d'un énorme dispositif... Ce mélange (indigeste pour certains) entre crimes réels et fiction, souffrances authentiques et tortures cinématographiques, pose un problème particulièrement saillant dans **Wolf Creek**. Car si la retranscription d'affaires criminelles n'a absolument rien de neuf au cinéma (ou en littérature, voir notamment la macabre affaire de L'Auberge rouge de Peyrebeille qui fut adaptée au début du siècle dernier en 239 fascicules !), elle prend une tournure tellement déstabilisante ici qu'il est impossible de ne pas se poser quelques questions sur l'éthique de la pratique.

ROMANCE ET EMOTIONS

La première partie du film nous place face à Liz, Kristy et Ben, trois post-ados, qui vivent là – on le ressent physiquement – des vacances loin d'être anecdotiques dans leur jeune vie. Tout en retenue, douceur et émotions, McLean dépeint un trio touchant et authentique, à des années-lumière des teenagers qui se font joyeusement dessouder dans **Scream** et consorts. Impossible, à un moment ou un autre, de ne pas se projeter dans les images qui défilent et retrouver, alors que les différents personnages les vivent, certaines expériences personnelles ou émotions fugaces qui sont autant de marques de fabrique de la jeunesse. Début de sentiments amoureux, déclaration camouflée, premier baiser échangé dans des décors naturels splendides, McLean nous fait vivre au rythme des sensations qui bercent l'odyssée routière de ses trois héros. C'est bien simple, si l'on a du mal à se souvenir d'un autre métrage maniant avec une telle finesse un panel d'émotions aussi vaste, on peut facilement affirmer que l'on n'a jamais vu un film d'horreur nous livrer un aussi touchant portrait humain. Et pourtant, on le sait, Liz, Kristy et Ben vont finir entre les mains d'un maniaque. Plus McLean s'attarde sur ses personnages, moins on a envie de voir un vrai film d'horreur. Bon Dieu, le jeune réalisateur a réussi à nous les faire aimer ! « *Tout cela est là pour désarmer le spectateur, lui faire oublier qu'il est en face d'un film d'horreur. Et dès*

qu'il l'a oublié, il est prêt à être cueilli. » dixit le cinéaste qui a sérieusement potassé la construction de son film et la montée en puissance de la tension. À partir du moment où le routier dégénéré sépare le groupe et se met à torturer l'un ou l'autre des jeunes, le spectateur se retrouve dans une position de pur stress. « *Lorsque le film devient l'histoire de Liz, vous vous retrouvez en elle, et vous voyez tout ce qui se passe littéralement via ses propres yeux. Si elle ne s'échappe pas, vous ne vous échappez pas.* » On s'est tellement identifié aux personnages que leur survie devient quasiment une question personnelle. L'expérience n'est pas agréable – doux euphémisme – et McLean nous assène dans la seconde partie une véritable descente aux enfers nous faisant (presque) regretter d'avoir entrepris ce trip.

AU-DELA DES LIMITES

Soyons clairs, on parle souvent de films extrêmes, de scènes insoutenables dans les pages de Mad. **Wolf Creek** se situe encore à un autre niveau. Vous ne verrez pas dans ce film d'énormes passages gore gerbeux, ni de surenchère de sang, de vomi et de chair. Cela ne l'empêche pourtant pas de réduire nos nerfs à l'état de concentré de soupe. **Wolf Creek** est un film que l'on visionne avec ses tripes, une œuvre que l'on vit totalement. Et de fait, il n'est pas à conseiller à tout le monde. On a beau être habitué à Fulci et compagnie, le « spectacle » (si l'on peut le qualifier ainsi) offert par le réalisateur australien franchit allégrement les limites que l'on pensait avoir atteintes après des décennies de visionnage de films d'horreur. Car, comme évoqué plus haut, **Wolf Creek** retranscrit une réalité bien concrète (même si elle a été mixée à plusieurs sauces) qui n'a rien d'anodin ou de trivial – la campagne publicitaire le clame suffisamment haut et fort. Alors que les victimes de serial killers au cinéma ne sont généralement qu'une abstraction parce qu'elles n'ont pas de consistance (**Vendredi 13**, **Scream**...) ou tout simplement parce que le réalisateur a préféré montrer ce qui se passait via les yeux du psychopathe lui-même (**Henry**, **Gacy**...), elles prennent ici une dimension inédite tant l'empathie que l'on ressent pour elles est puissante. Le calvaire de Liz, Kristy et Ben est impossible à gérer pour les spectateurs-voyeurs que nous sommes, car il nous ramène à la fois à la souffrance bien réelle d'individus ayant péri dans des conditions ignobles et à des peurs profondément ancrées en chacun de nous. Et comme McLean est un jusqu'au-boutiste, il travaille bien évidemment en DV afin d'accentuer l'impression d'assister à un bout de vie authentique (soulignons au passage le superbe travail cinématographique) (1). Malaise, vous avez dit malaise ? « **Wolf Creek** *n'est pas un documentaire. Sommes-nous, en tant que cinéastes, responsables de ce genre d'événements ? Non. Exploitons-nous les souffrances et les douleurs d'individus ? Pas vraiment. Est-ce qu'il y a des informations là-dedans pour faire un grand film ? Oui.* » Notons tout de même le « *pas vraiment* » que le cinéaste livre au passage, peut-être bien conscient au final de manipuler un matériau dangereux qui ne devrait pas être utilisé n'importe comment...

Impossible de dire de **Wolf Creek** qu'il s'agit d'un film « sympa », ou d'un « agréable » représentant du nouveau cinéma horrifique. L'expérience est trop extrême pour pouvoir être appréciée, vécue et discutée comme n'importe quel autre film d'horreur. Un fait que McLean reconnaît d'ailleurs aisément : « **Wolf Creek** *n'est pas un film plaisant. On ne sort pas de la projection en pensant : « Wow, c'était super ! ». Si je fais un film violent, je ne veux pas que tout le monde aille le voir.* ». On suivra donc le réalisateur dans son avertissement en ajoutant au passage qu'il a signé là l'un des films les plus destructeurs et manipulateurs (dans le bon ou le mauvais sens du terme ? La question reste ouverte) de ces dernières années. Certains ne s'en sont en tout cas pas remis depuis sa découverte à Cannes. Et si **Wolf Creek**, comme ses grands frères des 70's, illustre notre monde actuel, tout ce que l'on peut dire, c'est que nous vivons vraiment une époque de merde...

Julien SÉVÉON

AUSTRALIE. 2005. REAL. ET SCEN.: GREG MCLEAN. DIR. PHOT.: WILL GIBSON. MUS.: FRANK TETAZ. PROD.: GREG MCLEAN ET DAVID LIGHTFOOT POUR TRUE CRIME CHANNEL. INT.: JOHN JARRATT, CASSANDRA MAGRATH, KESTIE MORASSI, NATHAN PHILLIPS, PETER ALCHIN... DUR.: 1H39. DIST.: TFM. SORTIE LE 9 AOUT 2006.

(1) : Même si le choix de ce format est aussi dû à des raisons financières, il ne pouvait mieux convenir pour ce film.

Ci-dessus : Le calvaire absolu enduré par les jeunes victimes du « Loup ». Même blessé, ce dernier reste presque « invincible » et poursuit sa quête de torture. Quelles seront ses limites ?

interview

CASSANDRA MAGRATH ACTRICE BELLE PROIE

TRAVAILLEUSE ACHARNÉE AYANT FAIT SES CLASSES À LA TÉLÉVISION AUSTRALIENNE, CASSANDRA MAGRATH NE DEVRAIT PLUS RESTER ANONYME TRÈS LONGTEMPS. FACE AU GRAND MÉCHANT LOUP DE **WOLF CREEK** ET SON COUTEAU RUTILANT, L'ACTRICE DÉPLOIE UNE FÉMINITÉ, UNE FRAGILITÉ ET UNE DÉTERMINATION QUI NE SONT PAS SANS RAPPELER LA SIGOURNEY WEAVER DE 1979...

***Vous avez fait beaucoup de télévision avant de décrocher le rôle principal de* Wolf Creek...**
Oui, j'ai commencé assez jeune, vers mes onze ans. J'ai tourné dans quantité d'émissions enfantines avant d'apparaître dans une série pour adultes qui a rencontré un grand succès pendant ses années de diffusion. J'ai ensuite joué dans plusieurs téléfilms assez anecdotiques, qui m'ont tout de même permis de travailler jusqu'à **Wolf Creek**.

Qu'avez-vous pensé du script de* Wolf Creek *la première fois que vous l'avez lu ?
Je l'ai trouvé brillant, vraiment. Ça allait donner un film culte en Australie, sans le moindre doute : l'histoire était excitante et promettait une expérience intense, comme on n'en avait pas vécu depuis longtemps. J'ai tout de suite voulu faire partie du projet.

Étiez-vous déjà familière avec le genre du survival ?
Oui et non. Je ne regarde pas beaucoup de films d'horreur, parce qu'avoir peur n'est pas vraiment mon émotion favorite ; tout ça n'est pas très rassurant. Occasionnellement, je tente le coup, mais j'abandonne la plupart du temps au bout de vingt minutes, juste avant de pleurer ou de vomir. Vraiment pas ma tasse de thé.

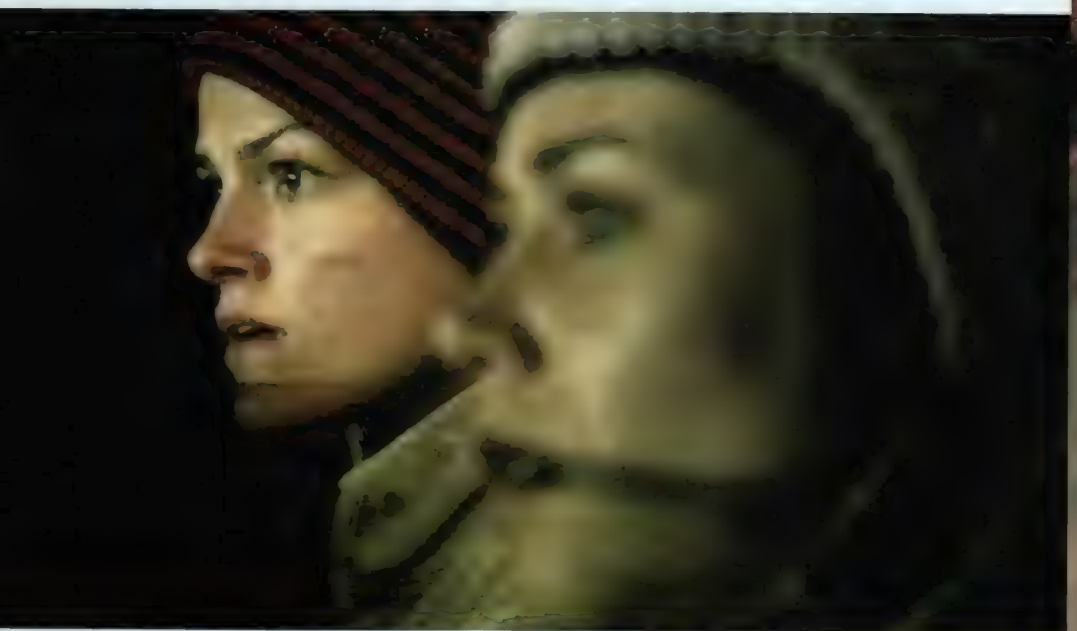
Qu'avez-vous alors ressenti en regardant* Wolf Creek *?
À peu près la même chose ! (rires) J'ai tremblé, j'ai hurlé, je me suis sentie mal... C'était quand même un peu différent, du fait que j'évaluais pendant toute la projection ma propre performance. Je voyais ce que j'aurais pu faire, ce dont je n'étais pas satisfaite, je trépignais pour qu'on passe vite à la scène suivante... Compte tenu de tout ce qui se passe dans le film, c'était une expérience assez étrange.

Comment travaillez-vous en tant qu'actrice ? Êtes-vous du genre ultra préparée, ou plutôt à essayer spontanément des choses sur le tournage ? Du genre à simuler vos émotions, ou à vivre votre personnage jusqu'à ce que tout soit en boîte ?
Ça dépend en fait de la nature du rôle, de ce qu'on attend de moi. Je n'ai pas encore une grande expérience dans le domaine de la composition, puisque mes rôles n'ont jamais été très éloignés de ma vraie personnalité. Je n'ai pas eu à faire de recherches approfondies, ou à me remettre en question par rapport à mes principes de vie. La base de mon travail réside en fait dans le script, que je lis trois ou quatre fois, dont je relis en détail certains passages la veille du tournage... J'ai besoin d'être en confiance sur un film.

Avez-vous répété avec les autres acteurs sur* Wolf Creek *?
Oui, pendant deux semaines entières. Nous n'avons pas vraiment joué à pleine voix, afin de préserver la spontanéité du tournage, mais nous avons appris à nous connaître, nous sommes sortis ensemble... La réalité était aussi lumineuse pour nous que le film était sombre : nous allions faire du cinéma, pour de vrai !

Quelle était l'ambiance du tournage ?
Il a duré vingt-cinq jours, nous étions perpétuellement dehors, nous n'avions pas de studio, pas de cabine maquillage, rien pour nous reposer ou soigner nos bleus... Est-ce que c'était agréable ? Pas vraiment. Le temps était soit brûlant, soit glacial, le réalisateur hurlait : « *Plus de sang, plus de sang partout !* »... C'était assez marrant finalement, et je me suis même prise au jeu. Une fois qu'on a goûté aux effets spéciaux, on en veut toujours plus.

Justement, travailler avec les effets de maquillage a-t-il été difficile ?
Non, pas vraiment, en tout cas pas les faux corps ou les trucs comme ça. Pour une scène du film, on a mis un cochon mort dans mon t-shirt, et on l'a poi-



« WOLF CREEK COMPLEXE QUE CE HABITUELLEMENT

gnardé. La façon dont le couteau s'enfonçait était terriblement réaliste, et c'est là que j'ai commencé à me demander : « *Mais qu'est-ce qu'on est en train de faire ?* ». Poignarder un porc, c'est quand même un peu bizarre.

Comment était Greg McLean sur le tournage ? Ouvert aux idées des acteurs ou attaché à sa vision initiale ?
Très ouvert. Il a du talent et de la personnalité, et l'un ne devrait pas aller sans l'autre. Il est intelligent, il a beaucoup d'idées, mais ça ne veut pas dire qu'il va snober celles de ses collaborateurs. Tout ce qui lui importait était que l'énergie de chaque département soit dépensée à 200 % en vue du résultat à l'écran. Il a instauré une atmosphère d'émulation, et nous voulions tous réaliser le meilleur film possible ensemble. La manière dont il dirige est assez explicite : il parle fort, blague beaucoup, bouge tout le temps, se montre chaleureux.

Vous jouez un rôle de repère vis-à-vis du public dans le film, notamment lorsque votre personnage est le témoin d'une scène de torture. Quelles directions avez-vous reçues pour cette séquence ?
Greg m'a dit très exactement : « *Regarde par la fenêtre et imprègne-toi de l'ambiance.* ». Et il n'a rien dit d'autre ! (rires)

Wolf Creek iconise clairement son croquemitaine, qui devient progressivement le seul véritable héros de l'histoire. Le film adopte ainsi le point de vue du tueur, transformant la descente aux enfers des trois victimes en véritable fantasme de serial killer. Ce n'est plus un film de survie, mais d'extermination. Que pensez-vous de ce parti pris ?
Je pense que c'est justement le principal argument de **Wolf Creek**, sa raison d'être première. Je suis d'accord avec vous, le film prend le point de vue du tueur. Il est tout excité, il passe un super moment et en temps normal, on renverserait la tendance en dernier acte. Au contraire, il est ici filmé comme un héros au volant de sa voiture. Ça rend le film unique. Dans la réalité, si on devait faire face à un tel énergumène, c'est exactement comme ça qu'il se comporterait. On se sentirait tout petit face à lui, on deviendrait un insecte inutile. C'est sûr qu'un film comme **The Grudge** ne présente pas la même ambiguïté : le réalisateur veut terrifier son public, un point c'est tout. **Wolf Creek** est sur ce point beaucoup plus complexe que ce qu'on voit habituellement dans le genre.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET

EST BEAUCOUP PLUS QUE L'ON VOIT DANS LE GENRE. »

Absent pendant près de douze années des salles de cinéma, Michele Soavi, l'ex-enfant prodigue chapeauté par Argento, marque son retour au grand écran de la plus belle façon qui soit avec ARRIVEDERCI AMORE, CIAO, un thriller d'un éclat arrogant qui revigore plus que jamais la carrière de son géniteur.

L'HOMME A LA PEAU DE SERPENT

ARRIVEDERCI AMORE, CIAO DE MICHELE SOAVI

Une décennie, c'est long. Surtout quand on a porté sur ses épaules les ambitions d'un grand cinéma populaire jamais retrouvé en Italie depuis les années 70. Étouffé par un Argento pas toujours très protecteur, et devenu selon certains un mercenaire à la solde de la télévision, Michele Soavi aurait pu se perdre dans les méandres de la production télévisuelle si son amour pour le 7ème art ne l'avait pas poussé à reprendre les manettes pour une œuvre coup de poing aussi flamboyante que violente. Racontant le parcours jonché de cadavres d'un ancien militant d'extrême gauche repenti (Giorgio/Alessio Boni, un « Italian Psycho » qui ferait trembler Patrick Bateman), **Arrivederci Amore, Ciao** flirte avec la politique-fiction, le polar musclé, le thriller, le film noir et même le fantastique onirique. Cette richesse, thématique et visuelle, transparaît dans chacun des cadres de Soavi : Scope majestueux, plans subjectifs vertigineux, caméra ultra mobile, photo évoluant selon le parcours de l'anti-héros (et citant sans détour les mentors du passé, Argento et Bava père), utilisation de la musique comme véritable ressort dramatique, bref, une mise en scène pensée, millimétrée, à mille lieues des canons esthétiques de la petite lucarne. En somme, une revanche, et une belle s'il vous plaît ! Pour couronner le tout, Soavi offre même à Michele Placido – décidément partout cette année – un rôle de flic ripou aux méthodes barbares digne des pires crapules léoniennes ou des plus infâmes bougres des polizieschi de la grande époque. Avec une telle galerie de portraits dégueulasses et plus suffisants les uns que les autres, difficile de rendre attachant un personnage rongé par un traumis guimer ressurgissant d'un passé douloureux tel un cauchemar éveillé (à cet égard, Soavi cale brillamment une référence au personnage de Martin Sheen dans **Apocalypse Now**). Véritable pourriture ambulante avide de pouvoir, Giorgio est surtout un mystère impénétrable, un monstre au visage de bellâtre et à la carrure de centurion, un diable jouisseur, railleur et puant, mais pourtant complètement touchant dans sa démarche rédemptrice. Et c'est ici que réside la grande force du film : faire de son protagoniste glacial une figure expiatoire complexe qui piégera le spectateur avec une ironie non dissimulée et ravageuse (le plan final vous scotchera assurément à votre siège !). Un carton plein donc pour le réalisateur de **Dellamorte Dellamore** (auquel citation est faite dans la continuité thématique de l'amour impossible), qui a su prendre à bras le corps un matériau de base explosif (le roman *Arrivederci Amore* de Massimo Carlotto, un ancien baroudeur du « milieu » devenu un auteur culte en Italie) pour en extirper une moelle substantifique s'inscrivant dans la lignée de ses travaux précédents. Car si **Arrivederci Amore, Ciao** sonne comme un retour en fanfare sur le devant de la scène, cette dernière ne fut jamais désertée par Soavi. Ainsi, à l'instar de Michael Mann qui signait avec ***L.A. Takedown*** (1) un brouillon télévisé à son **Heat**, Michele Soavi a lui aussi rodé ses focales sur d'excellentes productions TV constituant le lien direct avec son dernier opus cinéma. Le cas ***Uno Bianca*** (2) se pose alors comme une évidence. Ce téléfilm policier en deux parties très ambitieux dans lequel un inspecteur enquête sur un gang de braqueurs sanguinaires contient des esquisses de personnages et même des séquences entières de **Arrivederci Amore, Ciao**. Bien que plus sage formellement, ***Uno Bianca*** témoignait déjà, et ce en 2001, d'une envie d'explorer un genre foisonnant, permettant à la fois l'étude de caractère et la représentation cinégénique des pires exactions. Enfin, si les intarissables fans de fantastique attendent un hypothétique come-back de Soavi dans le registre horrifique, les amateurs de polars radicaux et de thrillers tortueux seront dans l'immédiat aux anges avec ce détonant **Arrivederci Amore, Ciao**, qui fut, il est bon de le rappeler, injustement oublié au dernier Festival du Film Policier de Cognac. Réparez donc l'injustice en fonçant dans les salles !

Fausto FASULO

ITALIE. 2006. RÉAL. : MICHELE SOAVI. SCÉN. : MARCO COLLI, FRANCO FERRINI, HEIDRUN SCHLEEF, MICHELE SOAVI ET GINO VENTRIGLIA D'APRÈS LE ROMAN DE MASSIMO CARLOTTO. DIR. PHOT. : GIANNI MAMMOLOTTI. MUS. : ANDREA GUERRA. PROD. : CONCHITA AIROLDI ET DINO DI DIONISIO POUR STUDIOURANIA, RAI CINEMA ET WILD BUNCH. INT. : ALESSIO BONI, MICHELE PLACIDO, CARLO CECCHI, ALINA NEDELEA, ISABELLA FERRARI... DUR. : 1H50. DIST. : PAN-EUROPEENNE EDITION. SORTIE LE 2 AOUT 2006.

(1) - Disponible en DVD Zone 2 anglais chez MIA Video (copie non sous-titrée).
(2) - Disponible en DVD All Zone chez NoShame Video (copie sous-titrée en anglais uniquement)

interview

MICHELE SOAVI REALISATEUR SOUVIENS-TOI DE MOI

IL EST REVENU. SI LE CINÉMA FANTASTIQUE ITALIEN S'EST PROGRESSIVEMENT APPAUVRI, IL FUT UN TEMPS OÙ L'ON PENSAIT LA RELÈVE ASSURÉE, GRÂCE À DES ŒUVRES TELLES QUE **BLOODY BIRD**, **THE CHURCH** ET SURTOUT **DELLAMORTE DELLAMORE**, TOUTES SIGNÉES MICHELE SOAVI, ANCIEN ACTEUR AYANT FAIT SES ARMES EN TANT QU'ASSISTANT DE DARIO ARGENTO. IL A DÉSERTÉ LE GRAND ÉCRAN DEPUIS DOUZE ANS. MAIS IL GUETTAIT DANS L'OMBRE, ATTENDANT LE MOMENT PROPICE POUR RÉAPPARAÎTRE, CE QU'IL FAIT AUJOURD'HUI AVEC UN BRILLANT POLAR NOIR, **ARRIVEDERCI AMORE, CIAO**. RENCONTRE AVEC UN REVENANT TRÈS LOQUACE.

Ma première question est simple : pourquoi autant de temps entre vos deux derniers films ? Que s'est-il passé ? On a tout lu ou entendu : vous en aviez assez du cinéma, vous étiez malade, vous aviez d'énormes soucis personnels, etc.

Oh, rien que ça ! (rires) Non, je vais vous donner une réponse toute prête, parce qu'on me pose souvent cette question. Je vais simplement reprendre la réponse de Robert De Niro dans ce chef-d'œuvre qu'est **Il était une fois en Amérique**, quand on lui demande où il était passé pendant toutes ces années - il était en réalité en prison : « *Je me suis couché tôt hier soir !* ». Bon, je n'étais pas en prison, mais pour faire du cinéma, j'ai toujours eu besoin d'un scénario qui me passionne dès la première lecture, et me donne immédiatement envie de faire le film. Après **Dellamorte Dellamore**, le fantastique n'avait plus le même charme, l'inspiration se tarissait. J'ai pourtant reçu énormément de scénarios, surtout des USA, et j'ai même failli partir là-bas à plusieurs reprises. Mais rien ne me touchait dans ce que je lisais. Ça ressemblait trop à ce que j'avais déjà fait avant, à **Bloody Bird** ou **The Church**. J'ai attendu de tomber sur une histoire qui m'inspire. Alors, j'ai refusé, refusé... Mais à force de dire non, vous sortez peu à peu du milieu cinématographique. Je n'ai pourtant jamais abandonné ma passion pour le 7ème art, j'attendais juste la bonne idée, celle qui me ferait réagir. Et puis, j'ai eu un enfant. J'avais d'autres préoccupations. Et puis un jour, une chaîne de télé m'a proposé de mettre en scène l'histoire vraie d'un chef carabinier qui réussit l'arrestation d'un mafioso local. Le traitement du sujet était différent de ce qu'on pouvait lire d'habitude, les personnages étaient plus complexes, plus tordus. J'ai donc accepté, et cela a été un immense succès en Italie. Du coup, on m'a proposé d'autres sujets, avec plein d'avantages du fait des budgets alloués : j'ai pu visiter des prisons, interviewer de vrais criminels, des témoins de l'époque, etc. J'ai donc œuvré pas mal d'années pour le petit écran, avec entre autres un téléfilm sur le serial killer Donato Bilancia, qui terrorisa pendant 4 ans l'Italie en tuant une quinzaine de personnes, hommes et femmes. J'ai aussi repris le personnage du chef carabinier. J'ai également traité d'un célèbre fait divers sur l'histoire du gang «Uno Bianca », surnommé ainsi parce qu'ils utilisaient une Fiat blanche pour leurs braquages. Cet aspect lié à la réalité me passionnait, c'était un angle nouveau pour mon travail. Même si je ne vois pas trop de différences dans ma manière de réaliser, j'avais simplement un matériau ancré dans la réalité. En revanche, on travaille beaucoup plus vite à la télévision une fois le projet lancé. En plus, le cinéma ne me proposait rien d'aussi neuf ou passionnant. Et le temps a passé. Jusqu'à il y a trois ans, quand Conchita Airoldi, que j'avais rencontrée sur **Dellamorte Dellamore**, est venue me voir. Nous nous étions promis de retravailler ensemble, nous avions des idées, des points de vue similaires. Nous avions tous deux adoré l'univers si spécial de **Dellamorte Dellamore**, et étions attirés par ce genre d'histoire si peu orthodoxe dans le paysage cinématographique. Elle m'a donc donné un scénario en me disant : « *Tiens, lis ça, c'est très fort.* ». Je l'ai lu en deux heures, je l'ai rappelée immédiatement, et je lui ai dit : « *OK, il faut le faire, c'est excellent !* ». Il a fallu retoucher un peu le scénario, surtout en ce qui concerne le passé de Giorgio. Mais j'étais surtout fasciné par ces deux étonnants personnages centraux. D'abord un flic vraiment ripou, ce qui me changeait de la télévision, où pendant six, sept ans, j'ai bossé sur des histoires où le bon flic gagnait toujours. J'étais attiré par la figure inverse, la corruption policière relançait mon intérêt pour le genre. Ensuite, il y a le criminel, Giorgio, qui m'attirait comme on peut être attiré par « la face cachée de la Lune ». Il a fallu chercher le financement. On a commencé par la France, car quelques producteurs étaient intéressés pour mettre de l'argent dans mon nouveau film. Les producteurs italiens ont été effrayés par la noirceur de l'histoire. Pendant ce temps-là, je continuais à bosser pour la télévision. Parfois, nous pensions que le projet allait enfin se lancer, et pour X raisons, cela ne se faisait pas. Le casting a quand même débloqué un peu la situation, et enfin, un jour, Conchita a réussi à trouver l'intégralité du budget, et on a pu tourner. Mais vous voyez le temps que ça a pris ! Bref, tout ça pour expliquer mes douze années d'absence au cinéma. Ça me manquait, c'est certain. La télévision m'a apporté une seconde carrière, j'y ai découvert des choses passionnantes, mais ce rapport avec le temps, ce montage hyper découpé, rapide, tout cela est fatigant. Mais je ne pouvais pas retourner au cinéma sans un projet qui me prenne aux tripes. Je me souviens, quand j'ai lu la fin d'**Arrivederci Amore, Ciao**, j'étais abasourdi : quelle histoire, quelle force ! J'avais enfin trouvé le scénario qu'il me fallait pour revenir au cinéma.

Le film est déconcertant, car on ne peut jamais prévoir où il va nous emmener. Au final, il s'agit plus du portrait d'un homme attiré par le pouvoir que d'un simple polar noir qui dévierait de sa route de temps en temps...

Je ne sais pas... Comme vous dites, le film peut appartenir à plusieurs genres. Mais pour moi, ce serait plutôt l'histoire d'un homme qui veut juste redevenir normal. Il ne veut pas être riche ou puissant, il veut retrouver une respectabilité, son âme. C'est une sorte de rédemption. Mais pour cela, il doit tuer. C'est un équilibre quelque peu pervers : pour être bon, il faut être aussi mauvais.

Je pense qu'il veut simplement être tranquille, et vivre sans être menacé ou inquiété. À un moment, sa copine lui dit : « Je ne connais pas tes amis ! ». Mais c'est normal, personne n'aimerait avoir quelqu'un comme lui dans son dos. Il est impénétrable, ne pense qu'à lui, et devient froid et égoïste dès qu'il s'agit de protéger sa nouvelle vie....

Oui, mais la vie ne se déroule pas toujours, et même rarement, comme on l'a prévue. Pendant les années de plomb, Giorgio était adolescent. Il rejoint les militants, il s'extirpe du cocon familial, il croit exister et vit selon son idéal. Alors qu'en fin de compte, il n'a aucune idéologie. Il y a un aspect politique dans cette histoire policière. L'ascension de Giorgio, les crimes commis, ses « amis » véreux... Tout ceci est un miroir de l'Italie d'aujourd'hui. Quand on lui demande s'il veut se lancer dans la politique, on sait que cela finira par arriver. D'un autre côté, il y avait dans le roman des éléments autobiographiques. Ce n'était pas un premier livre parfaitement maîtrisé dont on pouvait immédiatement tirer une excellente adaptation cinématographique. J'ai respecté le matériau de base, mais en même temps, je devais approfondir certains points pour trouver la forme adéquate, et en faire une métaphore sur Giorgio, qui pense devenir de plus en plus honnête et respectable alors qu'en fin de compte, ce serait plutôt *« plus on se lave, plus on devient sale ! »*. C'est pour cette raison que la pluie est très présente dans le film, lors de chaque délit, mais elle ne lave rien, ne rachète rien. **Arrivederci Amore, Ciao** est un polar qui, peu à peu, brosse le portrait d'un homme qui ne se connaît pas lui-même. Jusqu'au moment où il retrouve la respectabilité et la quiétude de sa vie d'antan, ce qui dévoilera sa vraie nature. Tout ce qui touche au Giorgio du passé est donc faux. Ce n'est pas un vrai terroriste, ni un vrai gangster. De plus, Giorgio

ne sait pas ce qu'est l'amour. C'est évident à la lumière de sa relation avec Flora, faite de chantage et de sentiments profonds. Et puis, ceux qui l'entourent se révèlent parfois pires que lui. Excepté cette pauvre Roberta, sa future femme, qui est la plus pure.

Cette pureté peut d'ailleurs être assimilée à de la niaiserie, voire de la stupidité.

Non, je ne trouve pas. Elle est amoureuse, c'est tout. Elle a toujours vécu dans un environnement préservé de toute perversion. Vous savez, les gens du Nord de l'Italie vivent encore dans le respect de la famille et des autres. Roberta est innocente. Elle n'est pas complètement stupide, elle voit bien que Giorgio n'est pas franc avec elle. Mais elle l'adore, son côté obscur la fascine. Et j'aime manipuler le public avec ça, faire croire que Giorgio peut changer et tomber amoureux d'une telle fille. Elle est si innocente qu'on comprend à quel point Giorgio a besoin d'elle. Elle peut faciliter son retour à la normalité. Mais son passé le rattrape. Au tout début, lors de l'attentat, Giorgio avait deux chemins devant lui. Il a pris le mauvais, et en subira les conséquences toute sa vie.

Un autre aspect surprenant d'Arrivederci Amore, Ciao, qui est donc à la base un polar noir, tient à votre mise en scène sophistiquée. Certains éclairages, cadrages ou plans rappellent vos précédents films, plus fantastiques que policiers. Vous renouvelez en quelque sorte les codes du genre.

Je ne sais pas... Mon ADN est plus fort que moi. C'est peut-être ce qui a fait le succès de mes téléfilms. Les critiques ont écrit : « *Soavi apporte son amour du cinéma à la télévision !* ». Mais je suis un esthète. J'ai toujours voulu créer ces images qui, dans un sens, me stimulent. Vous savez, le public n'est jamais content, il veut une idée pour chaque image, et le challenge avec **Arrivederci Amore, Ciao** était justement d'apporter des idées à tous les niveaux du film. Par exemple, j'ai inventé pour le personnage d'Anedda, le ripou qu'incarne Michele Placido, un passé en Sardaigne, en lui conférant ce petit accent très prononcé. J'adore ce genre de détail, c'est ce qui dirige ma vie. Je ne peux pas traiter un sujet sans manipuler ces détails, du plus infime au plus flagrant. Et cela se retrouve aussi dans ma manière de filmer. Ces procédés rendent un film plus vivant, et permettent de trouver des métaphores. Je pense que le cinéma est fait pour les gens qui aiment rêver. C'est mon point de vue, et mon but est de matérialiser ce rêve, mais d'une façon différente. Encore un exemple : j'utilise beaucoup l'eau, cet élément permet de nombreuses métaphores : il affine les formes, les polit... Au cinéma, l'eau attire fortement le public, elle l'amène au cœur de l'histoire que vous racontez. Dans mon cas, l'eau est essentielle, car elle lave les personnages des saletés physiques mais aussi spirituelles, et en même temps, elle pourrit tout.

Michele Placido est méconnaissable...

Mais c'est ce que je voulais ! En Italie, il est devenu une icône grâce à ses nombreux rôles de flic intègre luttant contre la Mafia. C'était un défi intéressant de le rendre ainsi méconnaissable. D'un point de vue esthétique, je me suis inspiré du personnage de Tuco, qu'incarne Eli Wallach dans **Le Bon, la brute et le truand**. Ensuite, je voulais casser le look habituel de Placido, ses cheveux gris-blancs, ses lèvres pincées. Nous l'avons teint en brun très foncé, voire noir, et nous avons fait en sorte qu'il montre souvent ses dents, ce qu'il n'a jamais fait auparavant. Je voulais des tics propres au personnage, dans son allure, son faciès, son accent... Tout ce qui pouvait faire oublier l'image trop sage de Placido.

Sur l'ensemble des pages : Drogue, corruption, sexe et ultraviolence sont le lot quotidien de Giorgio (Alessio Boni) et d'Anedda (Michele Placido, pompe à la main sur la droite).

La scène où Roberta meurt en se traînant jusqu'à la porte pour récupérer sa croix m'a rappelé certains plans que vous avez tournés avec Dario Argento. Était-ce volontaire, ou teniez-vous surtout à montrer la force de sa croyance religieuse ?

Non, non, je voulais simplement accentuer sa croyance catholique. Comme c'est la personne la plus pure et innocente du film, il fallait que le public s'en sente proche, et donc qu'il souffre avec elle. Quant à la croix, la tenir représente pour elle le moyen de passer de « l'autre côté ». Je filme au microscope les derniers moments d'une pauvre jeune fille amoureuse. Dans le livre, tout ce qui a trait à la religion n'existe pas. Et quand à la fin, dans le cimetière, on voit tous ces parapluies ouverts autour de Giorgio immobile au bord de la tombe de Roberta, et que lui aussi ouvre enfin son parapluie, voilà, ça y est : il est devenu comme tout le monde.

« JE N'AI JAMAIS ABANDONNÉ MA PASSION J'ATTENDAIS JUSTE LA BONNE IDÉE, CELLE

Comment avez-vous équilibré toutes les facettes de la personnalité de Giorgio ?

C'était l'un des points les plus compliqués du film. Il fallait le rendre repoussant sans le rendre haïssable. Je ne voulais pas que le public trouve le personnage trop horrible et délaisse l'intrigue au bout de vingt minutes. Il y a de l'immoralité en lui, mais en même temps, comme vous le disiez tout à l'heure, il est peut-être à la recherche de tout un pan de sa vie, ce qui le rend soudainement très enfantin. Il a besoin d'être ce qu'il est pour devenir ce qu'il veut être, et pourtant, il peut aussi serrer son oreiller contre lui comme un enfant malheureux. Quand il tue, on ne le hait pas, car il arbore une certaine impassibilité, comme Rupert Everett dans **Dellamorte Dellamore**. Giorgio pourrait devenir un jour comme Francesco Dellamorte : il a franchi une ligne rouge, il tue sans ressentir quoi que ce soit pour qui que ce soit. Tout comme un enfant, il sait que c'est mal, mais il le fait quand même. Car ce sont ses propres contradictions qui nourrissent cette quête rédemptrice.

Arrivederci Amore, Ciao est un film noir bien plus riche que la moyenne du genre...

Oh, c'est un très beau compliment. J'ai vu certains films noirs vraiment excellents, et le mien me paraît bien inférieur en comparaison. Pour moi, rien n'est assez riche pour le public, il ne faut pas fonctionner à l'économie. Je suis content que le film plaise. Et je promets que je ne me coucherai pas de bonne heure la prochaine fois ! (rires) Je reviendrai bien plus tôt. J'ai actuellement un nouveau projet, proche de mon ADN.

Quel ADN ? Celui à l'origine de vos précédents films, ou celui qui a nourri Arrivederci Amore, Ciao ?

Je vais vous dire : j'adore le fantastique et l'horreur, ce sont mes genres préférés. Mais pour y revenir, je veux

une bonne histoire, à la fois italienne et universelle. C'est une nécessité pour moi. Je ne veux pas renouer avec les inspirations d'antan, j'ai besoin de sang neuf. Et je promets de ne pas attendre trop longtemps avant de m'y remettre.

En parlant de fantastique, Dario Argento a été l'un de vos mentors. Cette question risque de ne pas vous plaire, et vous n'êtes pas obligé d'y répondre, mais que pensez-vous de ses derniers films ?

Oh... Eh bien... Ce n'est pas que je n'aime pas la question, mais je n'aime pas parler du travail de mes collègues. Je dirai juste que le cinéma de Dario Argento devient stérile, dans un sens. C'est ce qui arrive aux réalisateurs qui ne se remettent jamais en question. Prenez Fellini : il a signé une dizaine de films, mais c'était toujours la même histoire. Et Dario est devenu ainsi. Il a été l'un des plus grands, mais il a oublié que le public change. Un de mes autres mentors est Terry Gilliam, qui est capable de faire preuve de beaucoup d'humour noir, chose que j'adore. Les gens sont fatigués de voir les mêmes ingrédients. Personnellement, j'ai toujours trouvé mon inspiration dans les livres, parce que je ne suis pas un écrivain. Et j'aurais trop peur de devenir moi aussi stérile en écrivant mes propres histoires. Hitchcock disait qu'on ne peut pas surpasser un chef-d'œuvre littéraire

POUR LE 7EME ART, QUI ME FERAIT REAGIR.»

en l'adaptant au cinéma, mais qu'on peut tirer un excellent film d'un roman mineur. J'adhère complètement à cette théorie. L'écrivain est obligé de respecter une date de publication, et il s'en fout de savoir s'il sera adapté ou non. Tout ce qui compte pour lui, c'est qu'on retrouve l'essentiel de ce qu'il voulait retranscrire dans son texte. Le cinéaste, lui, a toujours plus de temps, il retravaille souvent le scénario, au point de le changer par rapport au roman, de l'améliorer parfois. Alors que moi, je n'ai pas de message à faire passer dans mes films, je ne fais que mettre en images mon univers en me basant sur les inspirations littéraires des autres... (rires) Je ne suis pas un auteur.

Propos recueillis et traduits par Stéphane THIELLEMENT
au Festival de Cognac 2006

Que se passe-t-il dans la deuxième saison de *LOST* ? Les survivants au crash déterrent-ils la clef de l'énigme sous la trappe et endiguent-ils la menace représentée par les Autres et par d'effrayants phénomènes ? Non, il est encore trop tôt. Si J.J. Abrams et ses complices lèvent un peu le voile, ils se gardent bien de précipiter le mouvement, aussi curieux d'explorer leurs personnages que les recoins de l'île.

LA VERITE

Les derniers épisodes de la première saison de ***Lost*** soulèvent davantage de questions qu'ils n'éclaircissent le mystère. A bord d'un radeau de fortune et au terme d'un séjour d'une quarantaine de jours sur l'île, Sawyer, Jin, Michael et son fils Walt ne prennent pas comme prévu le large. Ils sont interceptés par les Autres qui enlèvent le gamin. Quant à Jack et Locke, ils parviennent à faire sauter la trappe du cylindre au terme d'une lutte contre la créature de vapeur noire... Fin de la première saison. Début de la suivante. « *La première saison dit simplement : « Nous sommes bel et bien là »*, explique le scénariste/producteur Damon Lindelof. « *La deuxième va davantage en profondeur : « Quelle est la réalité ? », « Sommes-nous vraiment là ? » et « Sommes-nous seulement sur terre ? » en constituent les questions les plus fréquentes.* » De quoi alimenter les plus délirantes supputations, les hypothèses les plus farfelues. Et pourquoi pas la théorie dite du **Truman Show** ?

LES BONS NUMEROS

A l'image du film ultra paranoïaque de Peter Weir, qui présente une version individualiste de Big Brother, les rescapés de ***Lost*** se débattent-ils dans un vaste jeu de télé réalité sous l'objectif de milliers de caméras ? Démenti catégorique des trois principaux auteurs de la série, J.J. Abrams, Damon Lindelof et Carlton Cuse, comperes bien trop malins pour s'adonner à cet exercice ou à quelque chose qui y ressemble, à l'instar du **Village** vermoulu de M. Night Shyamalan. Autre solution possible : les rescapés de ***Lost*** végètent au Purgatoire, tous tués dans le crash du vol 815. « *Beaucoup de gens croient en la thèse du Purgatoire* » corrobore Damon Lindelof. « *En réalité, les survivants seraient morts et, sur l'île, devraient résoudre les conflits de leur passé. Mais la mort, c'est quoi au juste ? Quelle différence y a-t-il avec la vie ? Aucune, hein ? Les rescapés sont sur un bout de terre et, s'ils le quittent, la série est terminée. Donc, d'un point de vue pratique, oui, ils sont*

EST AILLEURS

morts. » Fumeux quoique, dans la saison 2, les références théologiques pullulent. Le berceau du bébé Aaron emporté par les flots tel Moïse sur le Nil, les statues de la vierge Marie, une image pieuse avec auréole fantasmée par Charlie… C'est toutefois le personnage de Mr Eko (Adewale Akinnuoye-Agbaje), un nouveau à bord, qui abonde le plus dans ce sens : il dit pratiquement la messe.

Flash-back. Enrôlé de force à l'adolescence dans une milice africaine, Eko devient un caïd, trafiquant impitoyable néanmoins proche de son frère prêtre dont il finit par adopter l'identité pour marcher sur ses traces. Rédemption pour un authentique Barabbas des temps modernes. Investi par sa mission, Mr Eko donne même le baptême au bébé de Claire. « *L'idée que tout se déroule dans la tête du chien est certainement la théorie la plus folle que j'aie jamais entendu concernant* ***Lost*** » rigole encore Damon Lindelof en contrepoint au sérieux de l'interprétation biblique. Et la thèse selon laquelle une certaine combinaison de chiffres (4, 8, 15, 16, 23, 42) indiquerait des versets de la *Bible* ou de l'*Ancien testament* ? Formule magique et maudite des 157 millions de dollars gagnés au loto par Hurley, elle figure également sur la trappe découverte dans la jungle. « *Je ne dirais pas que les nombres font référence à des versets de la Bible, mais je ne prétendrais pas pour autant le contraire. À propos de cette combinaison, on m'a aussi parlé de numéros que portaient des joueurs à la retraite de l'équipe de baseball de New-York. Ce qui est véridique ! Oui, ces nombres jouent un rôle essentiel dans la révélation de la clef de l'énigme ; leur choix n'a rien d'arbitraire. Mais je n'en dirai pas plus !* ». Même réponse de Normand de la bouche de J.J. Abrams lorsqu'il aborde le dénouement. « *Trois options sont possibles. Soit les survivants parviennent à s'échapper, soit ils meurent, soit ils acceptent la situation. Les trois possibilités peuvent donner autant de conclusions satisfaisantes.* »

Ci-dessus : Ana-Lucia Cortez (Michelle Rodriguez) face à Sawyer (Josh Holloway).

Jack Shephard (Matthew Fox) s'engage dans le bunker sous la trappe. Un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour la découverte de la vérité sur l'île mystérieuse.

LES AUTRES ET NOUS

Théologique ou pas, la vérité dans ***Lost*** répond à la boutade de Coluche concernant Dieu : *« C'est comme le sucre dans le café, plus on le cherche moins on le trouve »*. J.J. Abrams et Damon Lindelof baignent-ils justement dans la mélasse d'une totale confusion ? *« Affirmatif ! »* prétend David Fury qui, à la fin de la première saison, quitte avec fracas le pool des scénaristes, justifiant son départ par le fait que les principaux responsables de ***Lost*** marchent dans le brouillard, qu'ils imaginent la série au fur et à mesure de son déroulement, ne sachant pas trop où ils vont. *« Si nous avançons dans le brouillard, nous savons néanmoins quelle direction nous prenons, sur quelle route nous sommes »* oppose J.J. Abrams.
De son côté, le scénariste Carlton Cuse ne contredit pas tout à fait le démissionnaire. *« **Lost** fait partie de ces séries où vous devez avant tout apprécier le voyage et ne pas trop vous soucier de la ligne d'arrivée. Nous ne la contrôlons d'ailleurs pas. »* Effectivement troublant, mais, en exemplaire gardien du temple, Damon Lindelof remet vite les pendules à l'heure. *« Nous n'apprécions pas trop le principe narratif d'avancer à tâtons »* souligne-t-il. *« On nous l'a parfois reproché et cela signifierait aussi que nos choix créatifs sont arbitraires. Pas question que l'on donne l'impression d'improviser, de se poser chaque semaine la question : « Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir inventer maintenant ? ». Nous avons très tôt décidé de ce qu'on savait et de ce qu'on ne savait pas. Aucun détail n'est là par hasard, mais on peut écarter quelque chose qui ne fonctionne pas au profit d'un indice plus efficace. »*
De manière plus générale, lorsqu'on lui demande d'avouer quel est le thème central de ***Lost***, Damon Lindelof répond par une pirouette. La rédemption, parcours pourtant commun à tous les protagonistes de la série ? Négatif. *« L'antagonisme. **Lost**, c'est « nous » contre « les autres ». Mais qui se cache derrière « nous », qui se cache derrière « les autres » ? »* Allons donc... Quoique les Autres, dans la saison 2, montrent un peu plus le bout de leur nez, hostiles et farouchement acharnés à ce que les survivants du vol 815 demeurent dans une certaine partie de l'île. Partie où se trouve d'ailleurs la fameuse trappe qui, selon J.J. Abrams, *« répond à certaines questions et en soulève d'autres »*.

SOUS LA TRAPPE

C'est justement à J.J. Abrams que revient le mérite de la trouvaille de la trappe au centre d'un cylindre de béton armé. *« Lorsque je lui ai demandé ce qu'elle contenait, il m'a rétorqué qu'il n'en savait rien »* confesse Damon Lindelof. *« On*

CAP SUR L'INCONNU LES ORIGINES DE LA SERIE

UNIQUE, ***LOST*** NE L'EST PAS SEULEMENT POUR L'ENTÊTANT PARFUM DE MYSTÈRE QUE SON SCÉNARIO DISSIPE, SES PROTAGONISTES QUI NE RÉPONDENT QU'À TRÈS PEU DE CLICHÉS OU ENCORE L'EFFICACITÉ DE SA RÉALISATION COLLÉGIALE. LA SÉRIE L'EST ÉGALEMENT PAR LA MANIÈRE DONT ELLE A VU LE JOUR, EN TOTALE VIOLATION DES PROCÉDURES DE LA TÉLÉVISION ET À PARTIR D'UNE IDÉE JETÉE EN L'AIR...

Lost revient de loin. D'une sorte de séminaire auquel participent tous les producteurs exécutifs de la chaîne ABC durant l'été 1983. But de l'opération : lancer des séries. *« Nous avions tous la possibilité de convaincre l'auditoire de l'intérêt de la série de notre choix en trois idées »* se souvient, presque hilare, Lloyd Braun, responsable des divertissements de la chaîne. *« J'ai présenté la mienne, une sorte de version télé de* **Seul au monde**. *Pas un mot. »* Les réactions sont glaciales. Si Lloyd Braun ne s'était pas montré plus pugnace, ***Lost***, qui s'appelait encore ***Nowhere***, en serait resté là, au cimetière des concepts aussitôt présentés aussitôt jetés. Pourtant, Braun s'accroche. Selon lui, le script peut et doit être amélioré, de façon à en faire autre chose qu'une version collective de *Robinson Crusoé*. À Tom Sherman, président de la société Bad Robot qui lui a communiqué le projet, il demande une réécriture du pilote. *« La deuxième version était pire encore. Un vrai désastre »* commente-t-il.

COQUILLAGES ET CRUSTACES

En fait, à ce stade, ***Lost*** tient davantage du seul **Survivor** que d'un *« croisement entre* **Survivor** *et* ***La Quatrième dimension*** *»* comme le définira le cascadeur Michael Vendrell quelques mois plus tard. **Survivor** parce que les rescapés du crash prennent vite goût à la plongée sous-marine pour se ravitailler en poisson. Parce que les mêmes construisent des cabanes en bois dans les arbres et jouent avec des noix de coco... Des rescapés à une catastrophe aérienne ? Plutôt des pionniers du Club Med ! Et, banalité affligeante, le script prenait soin de présenter les passagers avant que l'avion pique du nez, sur le modèle des films catastrophe des années 70 comme un vulgaire **Airport**. Dans les années 60, cette robinsonnade-là aurait certainement

Ci-dessus : Le mystique Mr Eko (Adewale Akinnuoye-Agbaje), ex-caïd et nouveau prêtre de l'île.

trouvera plus tard » m'a-t-il répondu. « *Pendant les semaines qui ont suivi l'écriture du pilote et le recrutement des comédiens, nous n'avons pas arrêté de parler du contenu de cette trappe. Les choses se sont précisées autour de l'épisode 4, avec l'arrivée de Carlton Cuse. D'un commun accord, nous avons pris la décision que les survivants ne la découvriraient pas avant que nous-même sachions ce qu'il y avait à l'intérieur. C'est pourquoi la trappe n'intervient qu'à l'épisode 11. Nous avons également décidé de n'y faire descendre personne avant la fin de la première saison et de ne pas révéler son contenu avant le tout début de la suivante.* » Et que contient donc cette trappe ? Elle donne accès à un bunker relativement confortable. Armurerie, cambuse pleine de vivres, pick-up et vinyles en pagaille… Rien ne manque. Surtout pas un locataire qui n'est pas tout à fait inconnu à Jack. Il l'a en effet rencontré quelques mois plus tôt, alors qu'il s'entraînait comme lui dans les gradins vides d'un stade. Que fait l'homme dans le bunker ? Toutes les cent quarante-huit minutes, il introduit un code – toujours le même – dans un ordinateur antédiluvien. À ses visiteurs de le remplacer en cas d'absence… Quel est la nature exacte du compte à rebours renouvelable à l'infini ? Que se produirait-il en cas de manquement à la procédure ? Une énigme supplémentaire, liée à la Fondation Hanso et à son financier, Dharma Initiative, association trouble au centre d'une expérience scientifique non moins opaque.

Ne planerait-il pas sur l'île de ***Lost*** comme un parfum de conspiration à la ***X-Files*** ? La question plaît à Damon Lindelof, mais pas forcément pour des questions de contenu. Plutôt de forme. « *Il n'est pas question d'étendre **Lost** à l'infini, de pousser jusqu'à dix saisons ! D'ailleurs, Chris Carter voulait arrêter **X-Files** au terme de la quatrième saison. Il avait pratiquement tout dit à ce stade. La chaîne, ABC, ne commettra pas la même erreur avec **Lost**. J.J. Abrams, Carlton Cuse et moi avons une idée très précise de la fin de l'aventure et du moment où elle devra s'arrêter.* » Probablement à la troisième saison… Et, quand dans les interviews, Damon Lindelof évoque la possibilité d'une déclinaison sous forme de série d'animation, ***Locke and the Monsters***, il plaisante, évidemment. À froid.

FLASH-BACK

Quel rôle jouent les flashs-back dans la révélation de la vérité ? Ont-ils seulement un rôle à jouer sinon celui de fournir à chaque personnage un CV, un passé plus ou moins lourd ? Dans la saison 2, ils s'attardent sur les relations houleuses entre Charlie Pace et son frère junkie, la séparation de Jack et

généré une série familiale bien conventionnelle. Quarante ans plus tard, la télévision américaine a considérablement évolué et le niveau d'exigence grimpé en flèche. Conscient qu'il tourne en rond et en bourrique sur son île au bout du monde, Tom Sherman se pose la question fatidique : « *Que ferait J.J. Abrams dans pareille circonstance ?* » Pourquoi ne justement pas demander à J.J. Abrams comment il sortirait de cette impasse ? Et voilà Bad Robot et ABC sollicitant l'aide du créateur d'***Alias***, justement patron de Bad Robot. « *J'étais en plein milieu de la nouvelle saison d'**Alias** et à quelques jours de la livraison du pilote de **The Catch*** » précise la recrue de **Mission : Impossible 3**.

S.O.S. J.J.

J.J. Abrams ne se passionne pas pour le scénario de ***Lost*** tel qu'il se présente. Pourtant, piqué au vif, il active ses neurones. « *Je me suis interrogé sur ce qui m'intéresserait dans une histoire de crash sur une île. Je me suis dit : « Et si l'île n'était pas simplement une île ? Et si les survivants découvraient une petite trappe ? »* Trappe qu'il faut plusieurs semaines pour ouvrir, faute d'outils. Pourquoi ne pas y installer un prédateur ? Un gros sanglier ? Un reptile ? Un rhinocéros ? Non, un ours polaire, espèce qui n'a rien à faire dans le secteur. Ce qui n'était au départ qu'une boutade de la productrice Sarah Caplan lors des repérages est pris au sérieux par J.J. Abrams.

Les réponses à ses propres questions, J.J. Abrams ne les connaît pas encore, mais, pour lui, ***Lost*** est déjà lancé. « *J.J. nous a appelés pour nous annoncer : « Malheureusement, j'ai quelques idées »* se souvient Tom Sherman. « *Selon lui, le scénario classique de rescapés se battant pour leur survie dans un cadre conventionnel ne valait pas la peine qu'on s'y attarde. Par contre, dès que l'île devenait un personnage à part entière, un personnage riche en secrets, les choses prenaient une tournure nettement plus passionnante. Nous étions ravis.* » Aussi intéressé soit-il par le potentiel encore balbutiant de ***Lost***, J.J. Abrams ne peut s'y consacrer à plein temps. Si ***Alias***, mécanique de production parfaitement huilée, roule tout seul, ***The Catch***, tableau du petit monde des chasseurs de primes, requiert toute son attention à quelques semaines du tournage alors planifié. « *J'ai répondu à Bad Robot et ABC : « D'accord, je m'engage sur le projet, mais à condition qu'un scénariste y travaille avec moi. » Je n'avais vraiment pas le temps d'en assumer seul la responsabilité.* »

SUR LA MEME LONGUEUR D'ONDE

À ABC, la pression monte brutalement d'un cran. J.J. Abrams ayant fixé ses conditions de partici-

De haut en bas : Ana-Lucia Cortez (Michelle Rodriguez) : une dure à cuire de la police qui, à la tête du groupe B des survivants, impose immédiatement son autorité.

Dans la jungle, près de la carcasse d'un petit avion, la découverte du cadavre d'un prêtre. Mais l'habit ne fait pas le moine.

Page de droite, de gauche à droite : Jack Shephard, un docteur hanté par le passé, Kate Austen (Evangeline Lilly), une fugitive qui recouvre une forme de liberté sur l'île, Sawyer, un bad guy pas aussi bad qu'il en a l'air, et Charlie Pace (Dominic Monaghan), star déchue du rock et ex-junkie : lequel percera les mystères de l'île ?

de celle qui fut sa patiente et sa femme au terme d'une intervention chirurgicale suivie de près par une belle Italienne. Ils relatent aussi la tentative de Jin d'échapper à sa condition sociale de fils de pêcheur en tant que portier d'un palace, la déception amoureuse de Sun quand son fiancé en puissance lui annonce qu'il va se marier prochainement. Et encore la réaction désespérée de Locke à la greffe d'un de ses reins, le rappel que Sawyer s'appelle en réalité James Ford et les relations difficiles entre Shannon et une belle-mère qui lui coupe les vivres… Des histoires personnelles imbriquées dans l'histoire collective, sur l'île. « *Ce sont les flashs-back et la mythologie qui font de* ***Lost*** *une série TV à part entière* » définit Stephen McPherson d'ABC. « *L'accident, le budget investi, les acteurs et l'histoire sur l'île tiennent plutôt du film de deux heures, du cinéma.* »

MERCI ROD

Dans leur conception de ***Lost***, J.J. Abrams et Damon Lindelof se réfèrent justement à une série TV mythique, ***La Quatrième dimension***, dont ils vénèrent le créateur, Rod Serling. « ***La Quatrième dimension*** *n'a jamais été aussi bonne que lorsque chaque épisode durait vingt-six minutes. Elle est ensuite passée à une heure, mais ça ne fonctionnait pas. C'était trop long pour ce type de récit* » explique J.J. Abrams. « *Nous avons retenu la leçon pour* ***Lost****, tant et si bien que, dans un scénario digne de* ***La Quatrième dimension****, nous avons glissé les parcours de chaque rescapé. Ce qui permet également aux spectateurs d'en savoir davantage sur les personnages que les autres protagonistes.* » Et, surtout, de mieux comprendre les réactions de chacun en fonction de son vécu. Le procédé aurait pu plomber la section dite « mythologique » de la série. Au contraire, elle agit comme un contrepoint réaliste, en prise avec le monde tangible « d'avant ». Une barrière également contre la propension des scénaristes à meubler les récits par des rebondissements pas forcément très utiles. « *Nous avons, dans la première saison, épuisé les ressources des fausses morts terrifiantes* » reconnaît Damon Lindelof. « *Soit la pendaison de Charlie, ressuscité par Jack, ou encore la vision de Boone dans laquelle on croit Shannon massacrée par le monstre de l'île. À abuser de tels artifices, on risquait de perdre la confiance des téléspectateurs !* »

pation à ***Lost*** un vendredi, les cadres de la chaîne se donnent le week-end pour débusquer le scénariste demandé. Qui donc ? « *J'avais à l'esprit Damon Lindelof* » poursuit Tom Sherman. « *Bien que la série sur laquelle nous étions en train de travailler avec lui n'avançait guère, ses aptitudes de scénariste semblaient correspondre avec la personne que recherchait J.J. Nous ne nous sommes pas trompés.* »

Transfuge du ***Nash Bridges*** de Don Johnson, Damon Lindelof fait surtout ses preuves sur deux autres séries : ***Crossing Jordan*** (les enquêtes d'une femme médecin légiste) et le ***Wasteland*** de Kevin Williamson (les déboires amoureux de six jeunes New-yorkais). Passionné de bandes dessinées (il écrit en 2006 le comics ***Ultimate Wolverine versus Hulk***), il repond présent à l'offre, impatient de rencontrer J.J. Abrams. Rêve exaucé dès le lundi matin. Entre J.J. Abrams et Damon Lindelof, le courant passe si bien que le premier dira plus tard : « *J'ai aussitôt détesté le fait de n'avoir jamais travaillé avec lui.* » Effectivement, pendant les quelques jours de réflexion qui les séparent de leur première entrevue, J.J. Abrams et Damon Lindelof développent les mêmes idées à partir du concept encore très vague d'une île mystérieuse. Sans même se parler. « *Au rendez-vous du lundi, l'un aurait pu commencer une phrase, le second l'achever sans concertation au préalable. Magique !* » juge Tom Sherman. En pleine effervescence, Damon Lindelof propose de totalement chambouler l'ouverture de ***Lost***, de commencer par le réveil de Jack sur une plage paradisiaque où son costume Armani paraît incongru… J.J. Abrams réagit favorablement. « *J'ai cependant préféré que Jack vienne de la jungle vers la plage où s'est écrasé l'avion. Une carcasse sur le sable est plus parlante, plus impressionnante que les débris éparpillés dans une végétation dense.* » Des échanges fructueux et une émulation réciproque qui s'épanouit notamment dans des références littéraires jamais gratuites. Ainsi, Jack arrive à la plage en suivant un labrador blanc, réplique du lapin blanc que suit la gosse d'*Alice au pays des merveilles*. Et, en matière d'allusions à Lewis Carroll, *Lost* ne s'arrête pas là, de même que le scénario cite nommément deux philosophes aux theses opposées. D'un côté, John Locke et son homonyme dans la série, prônant comme lui l'intégration de l'homme dans la nature ainsi que le libre-arbitre, l'écologie, l'égalité. De l'autre, Jean-Jacques Rousseau dont la Française Danielle Rousseau véhicule les idées sur l'île, à savoir la soumission de l'individu aux intérêts de la communauté. Les germes du totalitarisme dit-on…

CINQ JOURS PLUS TARD

La collaboration de J.J. Abrams et de Damon Lindelof s'avère si productive que ***Lost*** obtient à une rapidité supersonique tous les feux verts necessaires à sa réalisation. « *J.J. Abrams et moi venions à peine de nous rencontrer qu'ABC*

QUESTION D'EQUILIBRE

Damon Lindelof est habile à équilibrer l'action sur l'île et les flashs-back. Adroit également à gérer le groupe des protagonistes les plus exposés. « *Le nombre des personnages principaux n'est pas figé, bien que nous ne cherchions pas à les multiplier. Certains disparaissent, d'autres apparaissent, à l'instar d'Ana-Lucia et de Mr Eko, passagers de la queue de l'avion, qui sont les principaux membres du second groupe de survivants. Quant à Libby et Bernard, du même groupe et secondaires à première vue, ils finissent par remplacer Boone et Shannon.* » La blonde Libby qui s'entiche de Hurley, Bernard qui retrouve sa femme Rose, rescapée du groupe 1… « *Mais Boone pourrait revenir. Dans un flash-back !* » nous apprend Damon Lindelof. Peut-être pour en dire un tout petit peu plus sur sa demi-sœur, Shannon ? Une question parmi tant d'autres encore. Quelles sont les circonstances exactes de la guérison de Locke ? Que fait un antique galion à sec, à trois kilomètres de la côte ? Walt, le fils de Michael, possède-t-il des pouvoirs particuliers qui expliqueraient son kidnapping par les Autres ? Des questions, mais toujours pas de solutions. À moins que celles-ci crèvent tellement les yeux que personne n'y songe. « ***Lost*** *est une métaphore* » explique vaguement le réalisateur Jack Bender. « *Dans leur vie antérieure, les survivants étaient plus perdus qu'ils ne le sont sur l'île.* » « *Le but est de découvrir la nature humaine révélée par les personnages, leurs expériences* » poursuit J.J. Abrams. « *Ils ne font qu'un et se posent la question ultime : « où sommes-nous ? »*. Sur une île ? « *Bonne question !* » reprend, ironique, Damon Lindelof dont la réponse signifie aussi que rien n'est moins sûr…

Marc TOULLEC

envisageait déjà le tournage du pilote dans un délai de quatre à cinq semaines » témoigne Damon Lindelof. « *Et, pour la fin de la semaine, la chaîne voulait une première ébauche du scénario.* » Impossible ? Les deux hommes relèvent cependant le défi. Le traitement demandé, Lloyd Braun le trouve sur son bureau dans les délais impartis. « *Un tour de force* » reconnaît-il. « *Incroyable qu'ils aient pu écrire ça en seulement cinq jours.* »

Alors qu'aucun scénario viable n'existe encore, que la procédure de mise en chantier d'une série demande généralement de six à huit mois, ***Lost*** grille les étapes avec d'autant plus d'insolence que le projet prend vite des proportions assez gigantesques.

SUR LE SABLE, ABANDONNES…

Tandis que le recrutement des comédiens bat son plein et que Damon Lindelof termine l'écriture du scénario, la production monte une équipe technique et sélectionne une plage d'Hawaï pour y installer le plateau principal où doit prendre place l'épave de l'avion. « *Je souhaitais un Boeing 747* » regrette J.J. Abrams qui doit, vu des délais extrêmement serrés, se contenter de la carcasse éventrée du gros porteur Lockheed L-1011. Déniché dans un cimetière d'avions du désert de Mojave, le Lockheed est débité en tranches puis transporté sur place en camions dans des conteneurs spéciaux, y compris les ailes en pièces détachées. « *Nous étions pratiquement à la minute près dans l'acheminement* » continue la productrice Sarah Caplan. « *Nous n'étions pas sûrs que l'appareil arrive à Hawaï en temps et en heure. Un seul jour de retard aurait tout fichu par terre.* » Coût du transport : 250 000 $!

Arrivés à bon port et répartis sur le site attribué, les morceaux du Lockheed ne laissent personne indifférent. À peine les a-t-on installés que court brièvement à Hawaï la rumeur d'un accident aéronautique. Arrivés les yeux bandés sur le plateau, les comédiens ne feignent pas la stupeur en découvrant pour la première fois l'imposante carcasse si réaliste ; la contemplation de l'épave les secoue vraiment.

À tous les postes de ***Lost***, une véritable course contre la montre s'engage. En charge des effets spéciaux du crash, Kevin Blank doit, par exemple, livrer deux cents plans ! Même s'il vient de retarder le tournage de ***The Catch*** à plus tard, J.J. Abrams ne chôme pas. Pour une préproduction amorcée le 26 janvier 2004, des scènes d'intérieur de l'avion tournées à Los Angeles à partir du 9 mars, un tournage à Hawaï débuté le 17 mars et bouclé au 1er mai, avant que n'intervienne tout le travail de postproduction (musique, montage, effets spéciaux), le premier épisode de ***Lost*** est diffusée sur ABC le 22 septembre 2004. Un peu plus de 18 millions de téléspectateurs répondent à l'appel. Ils seront 21 millions pour l'épisode 12, ***L'Objet de tous les désirs***.

M.T.

DU SEXE ET

On attendait plus HBO, la chaîne de toutes les audaces, permises par son statut très spécial de télé payante, sur le terrain de la chronique contemporaine, où elle excelle depuis déjà quelques années : ***Les Sopranos***, ***6 Feet Under*** ou ***The Wire***... Alors pourquoi donc remonter le temps et s'intéresser à la Rome antique ? Ne valait-t-il pas mieux laisser les toges et les combats de gladiateurs à Steve Reeves ou à Ridley Scott ? À y regarder de plus près, il faut constater que HBO a considérablement élargi sa palette, avec plus ou moins de succès : le très (trop...) métaphysique ***Carnivàle*** se déroulait durant la grande dépression, l'introspectif ***Deadwood*** se la jouait faux western... Ces chemins-là menaient donc à ***Rome***, tel que John Milius l'a initié auprès de la chaîne. Les demandes de HBO sont toujours les mêmes : un réalisme qui brise les tabous, une vision d'auteur neuve et intrigante, et surtout pas de concessions. La filiation avec ***Moi Claude, Empereur*** était visiblement inévitable et HBO coproduit la série avec la très respectable BBC.

Rome ne fut pas une partie de plaisir à produire. Tournée à Cinnecitta, la série nécessita la construction de décors imposants, puis fut frappée par des intempéries qui en détruisirent une partie et interrompirent le tournage pendant plusieurs mois. Au final, HBO transforma ce qui devait être une mini-série en série à part entière, et le budget atteignit la somme de 100 000 dollars pour la première saison.

Tout ça pour une série qui commence comme un ***Dallas*** de l'Antiquité, tant les conflits, jalousies, tromperies et coucheries forment le cœur de l'histoire. Mais très vite, c'est surtout le regard des deux légionnaires, Vorenus et Pullo, qui s'impose : incroyablement chanceux, ils traversent les événements et prennent part au retour de César, à la traque de Pompée, à l'avènement d'une nouvelle république menée par un tyran... Sous leur regard, Cléopâtre nous apparaît comme une très jeune nymphomane, Brutus est sous l'emprise de sa mère et les jeux du cirque se terminent en carnage. L'autre aspect sulfureux de ***Rome***, c'est sa sexualité préchrétienne : les maîtres couchent avec leurs esclaves devant tous leurs serviteurs, le lesbianisme est une attitude comme les autres, l'inceste est envisageable... Au final, la réussite est totale tant l'œuvre est passionnante et parvient à nous faire pénétrer là où nul autre péplum n'était allé. Canal + diffuse la saga durant tout l'été – une alternative à la saison 2 de ***Lost*** – avec un succès qui dépasse les espérances les plus folles (une audience de 18,5 pour la première semaine) et la saison 1 sera éditée en DVD dès la rentrée, sans perdre de temps. La saison 2 est, elle, toujours en tournage à Rome et Bruno Heller, le producteur, ne nous l'annonce pas meilleur marché que la première !

Alain CARRAZE

DU SANG !

KEVIN MCKIDD (LUCIUS VORENUS) & RAY STEVENSON (TITUS PULLONUS)

Comment est née votre complicité ?

Ray Stevenson : On se connaissait avant de travailler sur cette série. On savait donc ce que ça allait donner. Mais ce n'était pas un « buddy-buddy movie », il y avait d'autres éléments. Sinon, Vorenus, avec toutes ses convictions et sa morale, n'allait pas perdre son temps avec ce sale type. On a été capables de créer cette complicité sans même beaucoup s'en parler.

Kevin McKidd : Exactement comme les deux personnages. Ils ne parlent pas de leur amitié ou de leur lien. C'est même la dernière chose qu'ils s'avoueraient, à moins d'être dans une situation de vie ou de mort. Mais ils ne peuvent fonctionner l'un sans l'autre. Vorenus a besoin d'être en contact instinctif avec la réalité des choses.

Vous vous êtes physiquement préparés au rôle ?

Ray Stevenson : Nous, non, mais, après avoir tourné quelques scènes, il était clair que les figurants n'étaient pas au niveau. Il ne suffisait pas de leur donner un costume et un casque pour que ça fonctionne. Alors il y a eu une session où on leur a appris les rudiments du soldat, ils ont bossé très fort... et on a même fait venir des soldats pour les arrière-plans. Ça a tout changé. On tourne en 35, à plusieurs caméras et la profondeur de champ ne pardonne rien.

Bruno Heller vous a demandé de voir des films qui l'ont inspiré ?

Kevin McKidd : J'ai l'impression que Bruno ne tire pas son inspiration d'histoires de la Rome antique car, par exemple, il m'a confié qu'un des épisodes de la saison 2, que nous tournons actuellement, lui a été soufflé par le film de John Ford **The Searchers** avec John Wayne. On est donc pas dans le docu rébarbatif mais dans les dessous de l'Histoire, les thèmes éternels qui peuvent se dérouler à n'importe quelle époque. Il y a tellement de films d'époque qui sont trop sérieux et vénèrent le passé... ***Rome*** part dans tous les sens : les personnages se saoulent la gueule, ils déconnent, et les rites montrés sont extrêmement humains. Je suis honoré de faire partie du projet. C'est vraiment le meilleur job du moment

Et votre séquence à la* Gladiator *?

Ray Stevenson : Elle a demandé 3 jours et demi de tournage et un mois de préparation. Pendant que nous tournions d'autres scènes, les cascadeurs étaient tous en train de répéter la séquence ! Mais surtout, ce n'est pas gratuit : à ce moment de l'histoire, Vorenus et Pullo sont divisés, Vorenus est présent pour être certain que la justice sera rendue et Pullo est carrément mis à mort. Vorenus finira par ressentir toute l'injustice de la situation, alors qu'on envoie de plus en plus de gladiateurs contre Pullo. Et pendant le combat ressort la seule chose qui, au bout du compte, a une importance pour les deux hommes : leur 13e légion. Le rapprochement avec un conflit contemporain est évident. C'est un vrai coup de génie, le meilleur moyen de réunir à nouveau les deux personnages. C'est Michael Salomon qui a réalisé l'épisode et je n'avais jamais vu personne jeter littéralement la caméra dans l'action comme il l'a fait.

Propos recueillis par Alain CARRAZÉ

BRUNO HELLER CREATEUR-PRODUCTEUR EXECUTIF

Pourquoi* Rome *?

La période de l'Empire romain est comme un test de Rorschach : on se retrouve toujours reflété dans cette époque. Il est fascinant de constater que notre société occidentale est une forme de réponse à la question que pose la société romaine : notre moralité est une réaction à la leur. Leur étique est, en quelque sorte, la version libérée de notre moralité chrétienne. C'est séduisant et intéressant pour une large audience, un peu comme l'est le western.

Ce fut un projet de longue haleine...

Ça m'a pris 5 ans, d'après mes souvenirs. Je suis arrivé sur le projet alors que John Milius et Bill McDonald avaient amené à HBO le squelette de la série. J'ai donc écrit deux ou trois épisodes, puis il y a eu une longue période où nous avons tous essayé de voir si la série était faisable, où et comment elle pouvait l'être. Après cela, j'en ai écrit quelques autres. Ça a donc été très long mais il n'y a pas eu cinq années de production comme j'ai pu le lire. La production en tant que telle a duré un an et demi.

Avez-vous dû simplifier des choses ?

Nous avons surtout compressé le temps. Il y a aussi beaucoup de personnages qui furent abandonnés ou fondus en un seul. Caton, par exemple, représente plusieurs personnes. L'avantage avec l'histoire ancienne, c'est qu'il y a des détails dont on ne sait rien. Par exemple, quand Pompée quitte Rome, pourquoi laisse-t-il derrière lui tout ce trésor d'or ? Nous ne le savons pas, et nous avons donc pu inventer une histoire à ce sujet. Il y a aussi le mystère de Marc-Antoine, qui quitte Rome alors que César traverse le Rubicon. Là encore, nous avons imaginé une histoire plausible et intéressante. Vous avez le privilège de l'Histoire et vous pouvez tout bâtir autour de cela.

D'abord mini-série,* Rome *est devenue une série.

Avec une mini-série, vous devez avoir une fin définitive. C'est un peu comme un film extra long, et vous savez exactement où vos personnages vont aller. Avec une série, vous êtes plus ouvert aux accidents de la distribution, aux personnages et aux rôles. Acteurs et personnages vont s'imposer d'eux-mêmes, et vous développez des lignes narratives pour les personnages initialement prévus en second plan. Quelquefois c'est l'inverse. Enfin, vous gardez en tête l'idée d'une prochaine saison et vous mettez des choses de côté, pour que vos personnages ne se tarissent pas et ne deviennent pas des caricatures.

L'histoire des deux légionnaires s'est-elle immédiatement imposée ?

Dés le début, nous voulions traiter ce sujet assez connu sous un angle différent. Quand on a eu cette idée, cela a ouvert de nombreuses portes : en commençant avec ces deux soldats, on pouvait étudier leurs familles et leurs origines. Vous pouvez repenser César, mais vous créez de toutes pièces des gens plus ordinaires.

Propos recueillis par Alain CARRAZÉ

Près de deux décennies après l'illustre Akira, GILGAMESH s'affirme comme l'une des meilleures variations sur un thème imposé, devenu un genre majeur de la japanime : l'apocalypse des temps modernes. À partir d'un pitch rabâché à base de guerre entre adolescents mutants, la série surprend par sa dimension tragique et un suspense savamment dosé. Un titre resté inédit en France depuis sa diffusion au Japon en 2003, et collecté par l'éditeur Kaze, qui égrènera les 26 épisodes en DVD Zone 2 dès le mois d'août. L'occasion de se pencher sur un anime bien perturbant, comme on les affectionne.

LA FIN DE L'

Bâti sur un territoire volcanique hostile et traumatisé par les bombes tombées sur Hiroshima et Nagasaki, le Japon a fait des récits de fin du monde une obsession culturelle pathologique. Plus que tout autre médium, la japanime s'est fait l'écho de ces inquiétudes profondément enracinées dans la mémoire et l'imaginaire collectif nippons. Depuis les années 80, les séries et films d'animation peignant une toile de fond apocalyptique sont légion. Sans s'inscrire au panthéon du genre, ***Gilgamesh*** fait partie de ces spectacles qui bénéficient de l'incomparable savoir-faire japonais en matière de thriller futuriste glauque. De quoi compenser un budget étroit et le manque d'expérience du studio Group TAC, plus habitué à débiter des travaux de commande à la chaîne sur des shows sans grande envergure. Si l'on est loin d'une débauche d'effets visuels, *Gilgamesh* s'inscrit dans le registre du thriller SF par le biais d'une mécanique scénaristique à toute épreuve. Tout comme le cinéma hollywoodien, l'art japanime s'est forgé outils et méthodes pour nous scotcher devant le tube cathodique. Si le réalisateur Masahiko Murata est un pur yes-man, le scénariste Sadayuki Murai est un homme aux talents multiples, capable de survivre au « development hell » de **Steamboy** (il officiera, entre autres, en tant que script-doctor sur le film de Katsuhiro Otomo) comme d'accoucher d'une série ultra dépressive devenue culte (***Boogiepop Phantom***, disponible en DVD chez Dybex). Murai est LE gage de qualité d'une série qui tire son nom (et s'inspire mollement) de la légende de Gilgamesh, Dieu-Roi mésopotamien en quête d'immortalité. Une mythologie avec laquelle l'anime n'entretient qu'une relation distante et vulgaire, n'y puisant que l'exotisme nécessaire à capter l'attention des lycéens japonais. Pour autant, cette forme d'imposture culturelle, assez courante dans la japanime, ne plombe pas une série aux idées noires, dont l'intérêt réside loin de ce décor de carton-pâte...

LA FIN DES TEMPS

Tout démarre une quinzaine d'années avant le premier épisode. Une élite scientifique fouille un site archéologique, le tombeau de Gilgamesh, mais interrompt brutalement ses recherches face à l'ampleur des découvertes. Le site est fermé dans la précipitation, mais l'un des chercheurs, Enkidu, achève le programme à sa manière, puisqu'il utilise les pouvoirs enfouis au fond du tombeau pour déclencher une attaque terroriste. Une attaque à coups d'ondes électromagnétiques, qui grille tous les circuits informatiques, et transforme le ciel en un miroir reflétant les sociétés humaines à l'agonie. Quinze ans et un générique d'ouverture plus tard, des adolescents nés après le jour fatidique développent des pouvoirs psychiques (téléportation, ondes de choc, télékinésie...). Tatsuya et sa sœur aînée Kiyoko, la progéniture du terroriste Enkidu, sont de ceux-là. Les orphelins, vagabonds, sont recueillis (de force) par la

INNOCENCE

Comtesse, femme de fer à la tête de la faction Orga, qui recueille des mutants au sein d'une sorte d'Institut Xavier. En face, Enkidu a rassemblé d'autres ados mutants sous le nom de Gilgamesh, et prépare une seconde attaque terroriste, alors que les motivations de chaque clan restent troubles...
C'est sur ce pitch rebattu que ***Gilgamesh*** s'empresse de prendre son public à revers dès les premiers épisodes. Alors que l'équation basique « ados perturbés + pouvoirs psychiques » ouvrait la voie à un jeu de massacre et à une accumulation de bastons, le scénario livré par Murai préfère décrire la psyché troublée des protagonistes. L'anime carbure aux névroses et quêtes identitaires, et entretient de lourds secrets quant aux motivations réelles des personnages. Avec un budget bien plus limité, ***Gilgamesh*** s'avère aussi addictif qu'***Ergo Proxy***, la dernière bombe du studio Manglobe (***Samurai Champloo***), déjà une référence en matière de thriller psychologique appliqué à la SF. Et si la cohérence du script souffre d'assembler trop d'éléments hétéroclites (croiser mythe sumérien, anticipation et look gothique, il fallait oser), Murai surpasse son cahier des charges en élevant le script au rang de véritable tragédie dépressive.

OPERA TRAGIQUE

Il est toujours ahurissant de voir un produit japanime, a priori destiné aux ados (les génériques d'ouverture et de fin témoignent des ambitions des producteurs), injecter à son récit une flopée de tabous sexuels et de sévères doses de violence symbolique, et ce avec le plus grand naturel. À l'image d'animes encore inédits ici, tels que ***Fantastic Children*** (une odyssée temporelle tragique avec des enfants borderline) ou ***Blood+*** (où l'héroïne doit par exemple tuer son papounet adoré dès le 4ème épisode), ***Gilgamesh*** est une série peu sécurisante, n'épargnant rien à ses jeunes héros, à qui tout peut arriver, surtout le pire. À ce titre, la Comtesse, sorte de mère incestueuse, fait partie de ces personnages que seuls les Japonais peuvent se permettre en prime time. Par la manipulation et le chantage affectif, elle tente de recréer une cellule familiale avec les adolescents recueillis, et dévoile vite un désir peu convenable envers certains, dont Tatsuya. Un désir qui réveille un complexe d'Œdipe inversé et de violentes pulsions chez Kiyoko, elle-même liée à son frangin par une surdose d'amour ambigu. Entre leurs blessures passées (tous débarquent sous le toit de la Comtesse avec des traumas d'enfance logés sous le crâne) et les pulsions déviantes de leur nouvelle matriarche, le passage à l'âge adulte sera franchement hardcore pour ces ados. Le genre de spectacle que vous ne trouverez que sur les réseaux TV nippons. Bref, de quoi se réjouir, tant l'anime s'érige en spectacle pour adultes plutôt avertis.

SUR UN AIR FUNEBRE

Véritable premier prix de « sombre attitude », ***Gilgamesh*** décline sa SF sur le mode gothique. En plus d'un mass appeal évident auprès des nénettes de quinze ans (un public redoutable à ne jamais négliger, qui fait et défait le succès des trois-quarts des séries japanime), les habits de deuil classieux dont se pare ***Gilgamesh*** ajoutent du clinquant à l'écran, et ce à moindres frais. La palette de couleurs se limite au bleu, gris et marron, et la monotonie viendrait assoupir nos rétines si ces dernières n'étaient pas perpétuellement agressées par un character design des plus étranges. Des traits disgracieux, des lèvres boudeuses et un regard exagérément allongé confèrent à la plupart des personnages une allure dérangeante. Après une première impression plutôt mauvaise, le trait foncièrement inhabituel de Saki Okuse (le character designer) renforce le look mortifère de l'ensemble. Ce qui n'est malheureusement pas le cas du design des monstres, bien craignos, notamment lorsque les membres de la secte Gilgamesh se métamorphosent en créatures encore plus Z que celles d'un tokusatsu au rabais.

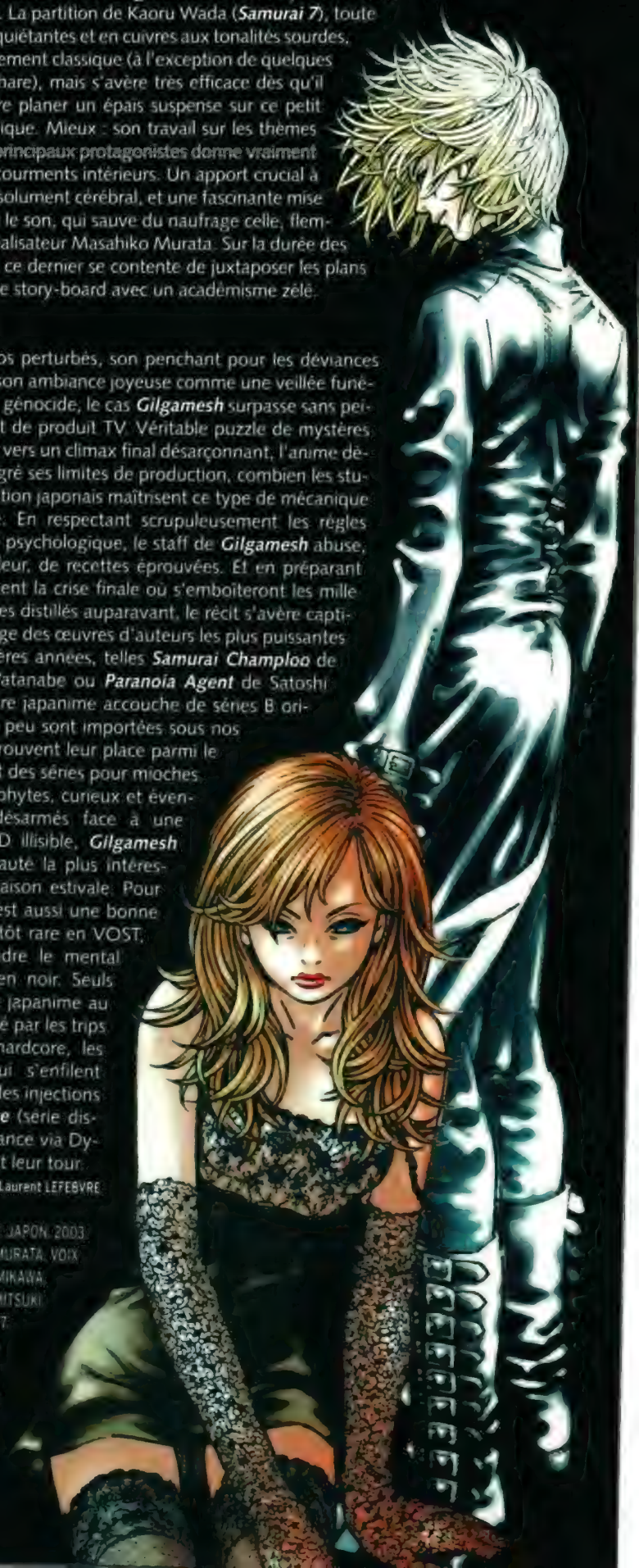
Si la direction artistique souffre d'un certain minimalisme (dont des décors que l'on qualifiera poliment de « dépouillés à l'extrême »), la bande-son de ***Gilgamesh*** est le clou qui tient toute la charpente. La partition de Kaoru Wada (***Samurai 7***), toute en cordes inquiétantes et en cuivres aux tonalités sourdes, reste foncièrement classique (à l'exception de quelques lignes de cithare), mais s'avère très efficace dès qu'il s'agit de faire planer un épais suspense sur ce petit théâtre gothique. Mieux : son travail sur les thèmes alloués aux principaux protagonistes donne vraiment voix à leurs tourments intérieurs. Un apport crucial à cet anime résolument cérébral, et une fascinante mise en scène par le son, qui sauve du naufrage celle, flemmarde, du réalisateur Masahiko Murata. Sur la durée des 26 épisodes, ce dernier se contente de juxtaposer les plans puisés dans le story-board avec un académisme zélé.

IN FINE

Avec ses ados perturbés, son penchant pour les déviances sexuelles et son ambiance joyeuse comme une veillée funèbre après un génocide, le cas ***Gilgamesh*** surpasse sans peine son statut de produit TV. Véritable puzzle de mystères convergeant vers un climax final désarçonnant, l'anime démontre, malgré ses limites de production, combien les studios d'animation japonais maîtrisent ce type de mécanique scénaristique. En respectant scrupuleusement les règles du thriller SF psychologique, le staff de ***Gilgamesh*** abuse, pour le meilleur, de recettes éprouvées. Et en préparant minutieusement la crise finale où s'emboîteront les mille et un mystères distillés auparavant, le récit s'avère captivant. En marge des œuvres d'auteurs les plus puissantes de ces dernières années, telles ***Samurai Champloo*** de Shinichiro Watanabe ou ***Paranoia Agent*** de Satoshi Kon, la culture japanime accouche de séries B originales. Trop peu sont importées sous nos latitudes et trouvent leur place parmi le flot grouillant des séries pour mioches. Pour les néophytes, curieux et éventuellement désarmés face à une actualité DVD illisible, ***Gilgamesh*** est la nouveauté la plus intéressante de la saison estivale. Pour les autres, c'est aussi une bonne occasion, plutôt rare en VOST, de se repeindre le mental et le moral en noir. Seuls les fondus de japanime au cerveau irradié par les trips SF les plus hardcore, les intoxiqués qui s'enfilent toute la nuit des injections de ***Texhnolyze*** (série disponible en France via Dybex) passeront leur tour.

Laurent LEFEBVRE

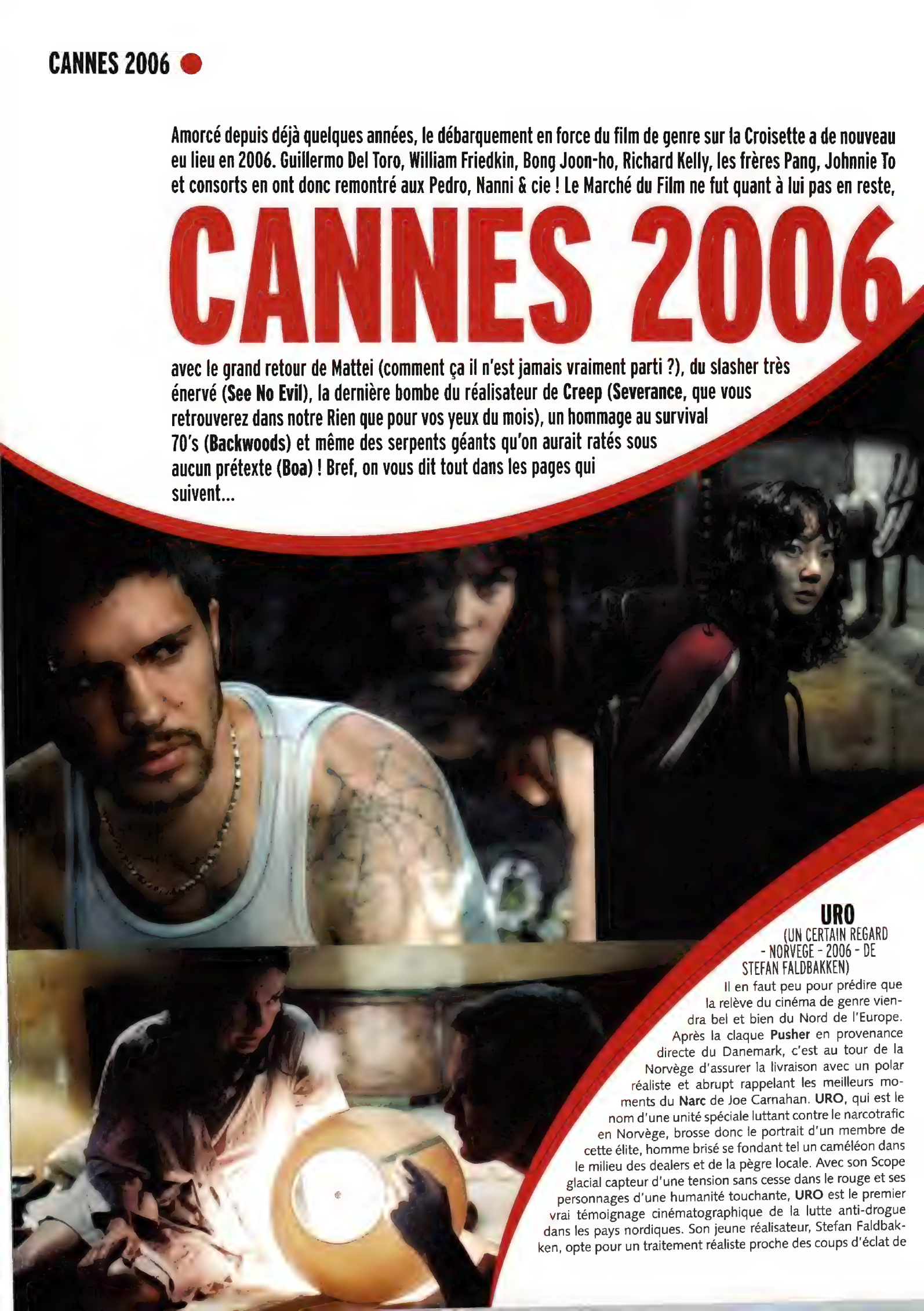
DVD ZONE 2 INEDIT. JAPON. 2003. REAL. : MASAHIKO MURATA. VOIX (VO) : DAISUKE NAMIKAWA, CHIE NAKAMURA, MITSUKI SAIGA... FORMAT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPP. : GALERIE D'IMAGES, GENERIQUE, BANDES-ANNONCES. DIST. : KAZE.



Amorcé depuis déjà quelques années, le débarquement en force du film de genre sur la Croisette a de nouveau eu lieu en 2006. Guillermo Del Toro, William Friedkin, Bong Joon-ho, Richard Kelly, les frères Pang, Johnnie To et consorts en ont donc remontré aux Pedro, Nanni & cie ! Le Marché du Film ne fut quant à lui pas en reste,

CANNES 2006

avec le grand retour de Mattei (comment ça il n'est jamais vraiment parti ?), du slasher très énervé (See No Evil), la dernière bombe du réalisateur de Creep (Severance, que vous retrouverez dans notre Rien que pour vos yeux du mois), un hommage au survival 70's (Backwoods) et même des serpents géants qu'on aurait ratés sous aucun prétexte (Boa) ! Bref, on vous dit tout dans les pages qui suivent...



URO

(UN CERTAIN REGARD - NORVEGE - 2006 - DE STEFAN FALDBAKKEN)

Il en faut peu pour prédire que la relève du cinéma de genre viendra bel et bien du Nord de l'Europe. Après la claque **Pusher** en provenance directe du Danemark, c'est au tour de la Norvège d'assurer la livraison avec un polar réaliste et abrupt rappelant les meilleurs moments du **Narc** de Joe Carnahan. **URO**, qui est le nom d'une unité spéciale luttant contre le narcotrafic en Norvège, brosse donc le portrait d'un membre de cette élite, homme brisé se fondant tel un caméléon dans le milieu des dealers et de la pègre locale. Avec son Scope glacial capteur d'une tension sans cesse dans le rouge et ses personnages d'une humanité touchante, **URO** est le premier vrai témoignage cinématographique de la lutte anti-drogue dans les pays nordiques. Son jeune réalisateur, Stefan Faldbakken, opte pour un traitement réaliste proche des coups d'éclat de

William Friedkin ou encore de Sidney Lumet, tout en défendant farouchement une identité singulière qui ne faillit jamais. Maintenant, on attend impatiemment une sortie salles sur notre territoire... Fausto FASULO

THE HOST (QUINZAINE DES REALISATEURS - COREE DU SUD - 2006 - DE BONG JOON-HO)

Cette année, le cinéma de genre avait très largement infiltré la sélection officielle. Son plus digne représentant fut sans conteste la bestiole aquatique de **The Host**, véritable bouffée d'air frais à faire oublier une journée de projections nanardeuses ou soporifiques ! À la fois drame familial intimiste, film d'action épique et charge politique digne d'un Verhoeven survolté, **The Host** s'impose comme une réponse furieuse à **La Guerre des mondes** de Steven Spielberg, rien que ça ! Généreux à en chialer et beau à s'en décrocher la mâchoire, le film de Bong Joon-ho est un gigantesque feu d'artifice émotionnel, qui culmine lors d'un final apocalyptique balayant d'un revers de main bien senti tous les films de monstres réalisés depuis au moins trente bonnes années. LE chef-d'œuvre du Festival ? Peut-être bien... (NB : Pour plus d'infos, reportez-vous à l'article très complet publié dans Mad Asia #4) Fausto FASULO

BUG (QUINZAINE DES REALISATEURS - USA - 2006 - DE WILLIAM FRIEDKIN)

Projet mystérieux et aguicheur attendu au tournant par tous les grands supporters de Hurricane Billy, **Bug** a surpris son monde et a surtout prouvé la formidable capacité de son auteur à se réinventer à chaque film. Huis clos asphyxiant, violent et sexuel, le dernier film de Friedkin est un concentré de schizophrénie pure porté par des interprètes touchés par la grâce. Ashley Judd campe une redneck toxico bouleversée par la visite d'un mystérieux vétéran de guerre parano et autodestructeur (Michael Shannon) dans sa chambre miteuse d'un motel désertique. Ajoutez à cela le retour au bercail d'un mari violent tout juste sorti de taule (Harry Connick Jr.), et vous aurez le tableau complètement diabolique et pervers d'une situation toujours au bord de l'implosion. Kafkaïen et complètement en phase avec les grands thèmes friedkiniens (la perte de l'identité, la contamination du Mal, l'ambiguïté psychologique), **Bug** est une décharge électrique héritière de la folie d'un Giulio Questi et de la puissance esthétique d'un **Police Fédérale Los Angeles**. Pas une claque, un véritable uppercut ! Fausto FASULO

LE LABYRINTHE DE PAN (EN COMPETITION - ESPAGNE - 2006 - DE GUILLERMO DEL TORO)

L'annonce de la sélection en Compétition Officielle du dernier film de Guillermo Del Toro avait créé un effet de surprise grisant. Sa projection, elle, a définitivement laissé sur les rotules les spectateurs complètement retournés par ce crève-cœur magique, mature, et surtout profondément désespéré. D'une beauté plastique de chaque instant (Del Toro emprunte à la féerie d'un **Legend** pour ses scènes fantastiques, et à la hargne guerrière d'un Milius ou d'un Leone pour ses scènes d'affrontements), **Le Labyrinthe de Pan** impressionne surtout par sa maîtrise narrative. Passant sans fioriture d'un univers fantasmagorique terrifiant à celui, tout aussi cruel, d'une réalité à la barbarie suffocante, Del Toro parvient à livrer les figures maléfiques les plus impressionnantes de toute sa carrière : exit Kroenen et ses sbires, le Capitaine Vidal interprété par Sergi Lopez (et il est où le Prix d'interprétation nom de Dieu !) incarne une monstruosité brute telle qu'on n'en a jamais vue sur un écran de cinéma. Et avec tout ça le brave Guillermo repart bredouille... Wong Kar Wai, au bûcher !!! Fausto FASULO

THE WITCHES HAMMER (MARCHE DU FILM - GRANDE-BRETAGNE - 2006 - DE JAMES EAVES)

Désormais réalisateur solo, James Eaves s'engage avec **The Witches Hammer** dans le sillage des **Blade** et autres **Underworld**. Entre Wesley Snipes pour l'usage des sabres et Kate Beckinsale pour le combat fratricide, le film prend pour héroïne Rebecca (Claudia Coulter), simple mortelle qu'une agence secrète transforme non seulement en vampire, mais aussi en tueuse de vampires. Désormais livrée à elle-même, flanquée d'un partenaire qui ressemble étrangement à George Eastman, elle affronte les suppôts d'Hugo Renoir, maître vampire qui envisage de noyer le monde dans les ténèbres... Les effets spéciaux digitaux permettant la réduction instantanée des vampires à l'état de squelettes puis de particules lumineuses et Claudia Coulter démontrant une belle souplesse dans les duels, **The Witches Hammer** marque à la culotte des productions bien plus cossues. Si James Eaves assure au spectacle une certaine tenue, il lui apporte également de l'humour en la personne d'un nain formant avec une obèse un tandem de vampires aux limites du burlesque. Cinéphile, le réalisateur offre à Stephanie Beacham (Jessica Van Helsing dans **Dracula 73**) un rôle de sorcière pour lequel elle s'est fait la tête de Charlotte Rampling. Marc TOULLEC

PRINCESS AURORA (MARCHE DU FILM - COREE DU SUD - 2006 - DE PANG EUN-JIN)

Sur le thème éculé de la vengeance, **Princess Aurora** réussit le prodige de faire avancer le schmilblick. Victime : une petite fille. Justicier : sa mère. Et qui élimine-t-elle méthodiquement ? Non pas l'assassin, du moins pas tout de suite, mais tous ceux qui, à des degrés divers, ont provoqué les circonstances du meurtre. Sur chaque cadavre, elle laisse l'autocollant de la Princesse Aurora, l'héroïne de sa gamine. Premier long-métrage réalisé par la comédienne Pang Eun-jin, **Princess Aurora** est l'un des meilleurs thrillers produits par la Corée du Sud. Exceptionnel parce que le scénario ménage jusqu'au bout l'ambiguïté concernant la santé mentale de l'exterminatrice. Exceptionnel parce qu'il élève le suspense à la hauteur émotionnelle d'un mélodrame à vif. Exceptionnel aussi par une mise en scène si maîtrisée que certaines scènes (en particulier les meurtres) en remontrent aux spécialistes américains du genre. Un excellent film. Marc TOULLEC

SOUTHLAND TALES (EN COMPETITION - USA - 2006 - DE RICHARD KELLY)

Un beau pétard mouillé, à Cannes, ça ne se refuse pas ! Et dans le genre, le film de Richard Kelly ne fait pas dans la finesse : insupportable de bout en bout (imaginez les défauts scénaristiques de **Domino** multipliés par 10 000 et vous obtiendrez le résultat avec ce film), faussement subversive et surtout complètement chiante, cette histoire de SF utopique impliquant une actrice X niaise (Gellar, pas exceptionnelle pour un sou), une star de ciné amnésique (The Rock, qui heureusement a un

bon jeu de sourcils), un flic naïf (Seann William Scott, essayant d'être dramatique, le pauvre...) et une brouettée de personnages aux rôles aussi dispensables qu'incompréhensibles (on sauvera notre Lambert national, juste parce que ça fait plaisir de le voir) reste la grosse indigence de ce Festival. Enfin, y'en aura toujours pour crier au chef-d'œuvre incompris... **Fausto FASULO**

ELECTION 2 (HORS COMPETITION - HK - 2006 - DE JOHNNIE TO)

Ce vieux filou de Johnnie To avait juré qu'**Election 1** n'appelait pas de suite. Pourtant, la fin du film laissait, de toute évidence, présager le contraire. Mais franchement, quand on voit le résultat, on ne lui en veut pas au ToTo de nous avoir menti. **Election 2** reprend la structure du premier épisode : la succession au titre de parrain de Hong Kong. Encore une histoire de triade ! On va finir par croire que la presqu'île est l'endroit le plus dangereux de la planète ! Blague à part, Johnnie To relève le niveau de **Breaking News**, qui valait surtout pour son plan-séquence d'ouverture magistral (le reste est un peu « con con » quand même), et nous offre un polar stylé à la **PTU**, du gore à gogo (un sbire se fait littéralement transformer en pâtée pour chiens) et un souci du réalisme accru (pratiquement que des armes blanches parce que « *les gangsters chinois ne sont pas assez bêtes pour se faire pincer par les flics avec un flingue dans la poche* » dixit le réalisateur). C'est à la fois classe et sauvage. Du très bon boulot en définitive. **R-One CHAFFIOT**

SILK (HORS COMPETITION - TAIWAN - 2006 - DE CHAO-BIN SU)

Silk, ça veut dire « soie » (c'est d'ailleurs le titre français) et ça nous parle de fantômes. Aïe ! Depuis quelques années, les films asiatiques de revenants saturent le marché et il faut bien le dire : ça commence à gonfler. La surprise fut donc totale de découvrir un long-métrage prenant, techniquement étonnant, formellement ultra rigoureux et scénaristiquement très carré. Un vrai blockbuster taïwanais pensé et conçu pour le marché international. Un petit miracle signé par le réalisateur Chao-Bin Su qui s'assure, avec ce deuxième film, une très bonne option pour une carrière prometteuse. Comme dans tout bon film de fantômes qui se respecte, **Soie** nous plonge dans un mystère surnaturel avec indices insolites, scènes d'effroi et grand malheur à la clé. Jusqu'ici rien d'exceptionnel si ce n'est que le réalisateur opte pour l'angle, trop peu exploité, de la science pure et dure, à l'image de **Prince des ténèbres** de Carpenter. Preuve de sa qualité : aucun ronflement dans la salle alors qu'il s'agissait d'une séance cannoise de minuit !

R-One CHAFFIOT

PERVERT ! (MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE JONATHAN YUDIS)

Venu de la production (il est assistant sur **Les Orphelins Baudelaire**) et de l'animation (il travaille sur **Pocahontas II** et sur la série *Ren & Stimpy*), Jonathan Yudis vénère visiblement feu Russ Meyer. Dans son film, toutes les femmes présentent des formes généreuses, surtout dans le remplissage des bonnets d'un soutien-gorge. Et, en bonnes prédatrices sexuelles calquées sur les Vixens du plus illustre des cinéastes mammaires, toutes se jettent sur les mâles. En l'occurrence, un veuf et son fils. Le premier, exploitant d'une parcelle de désert. Le second, étudiant en visite chez papa pendant les vacances. Pendant que l'un et l'autre culbutent à tour de rôle les bimbos, un monstre rôde dans les parages, bite sanguinaire évadée d'un slip et en quête de chair fraîche... Le braquemart assassin étant le fruit des effets spéciaux d'un Ray Harryhausen libidineux et farceur, les attaques de la créature féroce prennent aussitôt un tour particulièrement savoureux dans la poilade. Et le film n'a justement pas d'autre prétention que de déconner sans complexe, heureux de contempler une blonde capiteuse (quoi qu'un peu grassouillette) se pétrir les seins après les avoir aspergés de miel, ou de montrer la même (la hardeuse Mary Carey) enduisant de beurre un épi de maïs pour ensuite le déguster de la manière la plus suggestive qui soit... De grands moments d'érotisme potache pour un spectacle allumé.

Marc TOULLEC

COURTS MAIS MAD !

Durant le Festival, tout le monde n'a d'yeux que pour la Sélection Officielle et les rumeurs gravitant autour de cette dernière. Pourtant, parqué dans un coin du Marché du Film, bien au calme et au frais, le Short Film Corner déploie sa petite structure livrée à tous les réalisateurs de courts-métrages à travers le monde. Un coin de paradis pour des futurs compétiteurs qui voient leurs œuvres présentées au plus grand nombre via des projections ou des diffusions sur ordinateur. Déjà très professionnels, les jeunes cinéastes y présentent même d'alléchants flyers parfois aussi beaux que ceux trouvés au marché des « grands », quelques stands plus loin (sur lesquels notre Damien Granger jette son dévolu, quand il n'est pas dérangé en plein « flyer-jacking » par un Lemaire tout sauf discret !). Au rayon des Frenchies, saluons l'excellent **Accro** de Jérôme Mettling, qui revisite le mythe du vampire avec une touche cannibale de fort bon goût, **Jack** et **R.I.P** de Roland Collin, et une fournée de films allant du slasher pur au thriller à la **Saw** que nous ne pouvons citer tous ici faute de place ! Allez zou, l'an prochain, toi, jeune réal de courts, passe ton bac et prends ton billet pour le Short Film Corner, t'entends !?

Fausto FASULO

PRINCESS

(QUINZAINE DES REALISATEURS - DANEMARK - 2006 - D'ANDERS MORGENTHALER)

Imaginez quelques secondes le **Hardcore** de Paul Schrader revisité façon animation par un jeune artiste danois élevé aux polars noirs et vous aurez un aperçu plutôt fidèle de ce très controversé **Princess**. Mélangeant animation aux dessins minimalistes, images de synthèse et prises de vues réelles, le film de Morgenthaler est avant tout un pur récit hard-boiled héritier des grandes figures vengeresses du cinéma des années 70. Racontant la descente aux enfers d'un prêtre expert en close combat parti dézinguer du pornocrate pour laver la mémoire de sa sœur porn star décédée, **Princess** joue aussi la carte de la poésie avec un personnage enfantin rêveur souillé par la décadence sexuelle et meurtri au plus profond de sa chair. Jamais putassier, parfois réac mais toujours sincère, **Princess** choque, remue et émeut aux larmes. L'animation européenne en sort grandie, et le spectateur lessivé. Une expérience, une vraie.

Fausto FASULO

doublage anglais catastrophique, des figurants déphasés dont certains cabotinent comme des fous dans plusieurs arrière-plans, des moments cul soft proche des nudies américains de l'an de grâce 1956 et des séquences méga gore (une machette plantée dans une chatte, quand même !), Mattei arrive presque à retrouver sa propre touche. Bientôt sur Ciné FX ? A priori oui, ce serait bien la seule solution pour le voir ! Christophe LEMAIRE

RE-CYCLE
(UN CERTAIN REGARD - THAÏLANDE - 2006 - DES FRERES PANG)

Sur la Croisette, on pouvait découvrir le nouveau film des frères Pang, réalisateurs du surestimé **The Eye**. **Re-cycle** débute d'ailleurs sous les pires auspices : une jeune femme découvre des indices surnaturels dans son appartement (des cheveux de fantôme, comme c'est original...). On se dit que l'on va passer deux heures chiantissimes. Et puis, surprise ! L'héroïne tombe soudain dans un monde parallèle totalement délirant dans lequel les frères Pang explosent les conventions de la direction artistique. Une ville abandonnée très **Silent Hill** (mais en mieux réussie, désolé !) peuplée de zombies, une caverne où flottent des milliers de fœtus abandonnés, une fête foraine déglinguée et dominée par un immense manège volant type « bateau pirate ». C'est surprenant et très stimulant pour l'œil. On passera sur le message anti-avortement (involontaire selon les deux réalisateurs) un peu gênant et on préférera savourer ce fourmillement d'idées visuelles totalement barrées. Une vraie curiosité ! R-One CHAFFIOT

THE JAIL : A WOMEN'S HELL
(MARCHE DU FILM - ITALIE - 2006 ? - DE BRUNO MATTEI)

Il a 75 ans et il est toujours valide... Qui ? Eh bien le meilleur de tous pardi : Bruno Mattei ! Même muni d'une caméra DV bien pourrave, l'immortel réalisateur de **Virus cannibale** n'a pas perdu de son aura (... **de Manhattan**, son deuxième film culte), comme on a pu s'en apercevoir avec le récent **Cannibal World**, semi-remake Z de **Cannibal Holocaust** diffusé ces temps-ci sur la chaîne Ciné FX. Mais tout drôle qu'il soit, **Cannibal World** n'atteint pas le degré d'hilarité de **The Jail : a Women's Hell**, la dernière œuvre du « maître » projetée au Marché dans l'indifférence générale (à part moi, il n'y avait dans la salle qu'R-One Chaffiot et, selon ce dernier... le maquilleur rital Sergio Stivaletti qui roupillait au dernier rang). Sous son célèbre pseudo américain de Vincent Dawn, le Bruno nous refait donc du prison de femmes à l'ancienne avec gardiens sadiques (ils frappent fort, rigolent outrageusement et boivent de l'alcool cul sec), matons violeurs et prisonnières masochistes malgré elles. Et le tout tourné en quinze jours sous le soleil des Philippines. Entre un

B.T.K. KILLER (MARCHE DU FILM - CANADA - 2005 - D'ULLI LOMMEL)

Si Brigitte Bardot devait avoir un serial killer préféré, ce serait Dennis Rader. Grand défenseur de la cause animale et paroissien exemplaire, il débarque chez ses victimes – des femmes seules – armé d'une tête de veau, de rats, serpents, scorpions et lombrics qu'il les force à avaler. S'il frappe surtout dans le Kansas des années 70 et 80, il se manifeste par bravade en 2005, heureux de signer à nouveau ses missives par B.T.K. Les initiales de « *Bind them, torture them, kill them* » (« *les ligoter, les torturer, les tuer* »). Réalisateur en 1974 dans son Allemagne natale de **La Tendresse des loups**, portrait de Fritz Haarman, un boucher gay qui recyclait ses victimes sous forme de « jambon désossé », Ulli Lommel replonge trente ans plus tard dans la pathologie criminelle. Son mentor (Rainer Werner Fassbinder) ayant entre-temps disparu, emportant avec lui un talent réel, le cinéaste exilé ne peut que capitaliser sur la vague réputation dont le gratifie **Spectre** (**Boogeyman**) en 1980. **B.T.K. Killer** ne constitue donc qu'un salmigondis d'incantations ringardes sur des images complaisantes, tournées en DV, d'abattage d'animaux. Du travail d'amateur. Flairant néanmoins le filon juteux, Ulli Lommel a, dans la foulée, emballé **Green River Killer**, **Zodiac Killer** et **Killer Pickton**, autant de cas de tueurs en série qu'il illustre dans l'évidente nostalgie du temps de **La Tendresse des loups**.

Marc TOULLEC

HEARTSTOPPER
(MARCHE DU FILM - CANADA - 2006 - DE BOB KEEN)

Surtout connu pour les effets spéciaux de **Hellraiser** et de **Candyman**, Bob Keen a aussi réalisé plusieurs films. **Heartstopper** est le huitième. Entre **Terreur à l'hôpital central** et **Shocker**, il débute par l'exécution sur la chaise électrique de Chambers, serial killer démoniaque qui survit aux volts pour décimer le personnel et les patients d'un hôpital battu par un terrible orage. Modus operandi du tueur : l'arrachage de cœur à mains nues, sort auquel tentent d'échapper une adolescente suicidaire et un camarade de classe également hospitalisé... Avec surtout Robert Englund dans le rôle d'un gentil shérif, **Heartstopper** laisse proliférer les clichés. Pas un coup de tonnerre, pas un stylo dans l'œil qui ne manquent à l'appel des poncifs. Nul autre but pour Bob Keen que de livrer une solide série B gore. Objectif atteint dans les limites de petites ambitions, marquées par le renversement des valeurs lorsque Robert Englund, ex-Freddy Krueger, passe de l'autre côté des griffes d'acier. Marc TOULLEC

SEE NO EVIL
(MARCHE DU FILM - USA - 2006 - DE GREGORY DARK)

Comme les séries B d'horreur ont l'air de toujours bien se porter aux États-Unis, n'importe qui se met à en faire. Y compris Gregory Dark, ex-bon roi du bon porno américain des années 80/90 (voir sa chouette série des **New Wave Hookers** qui te ferait bander le cadavre du précédent pape), recasé en clipeur de Britney Spears puis en réalisateur de **See No Evil**. Un gore con ultra basique qui, trois ans plus tôt, aurait directos débarqué en DVD. L'histoire ? De jeunes délinquants coincés dans un hôtel en ruine se font poursuivre par un maniaque baveux de 150 kilos (joué par le catcheur Kane) qui prend son pied à leur arracher les yeux pour les mettre dans des bocaux ! Plus con que ça, tu meurs !! Reste, pour les nerds fans de sang non coagulé, quelques séquences destroy genre fille bouffée vivante par des chiens en furie, arrachages de chair fraîche à coups de croc de boucher ou – gag final après générique – clébard pissant dans l'orbite vide d'un cadavre. Je m'appelle Christophe Lemaire, j'ai 45 ans et je suis resté jusqu'au bout avec un plaisir presque masochiste. Suis-je normal docteur ?

Christophe LEMAIRE

BACKWOODS
(MARCHE DU FILM - ESPAGNE - 2006 - DE KOLDO SERRA)

Ça continue de bouger sec en Espagne ! Après Jaume Balagueró (**Fragile**) et Paco Plaza (**Les Enfants d'Abraham**), voici venir Koldo Serra qui, lui aussi, est un fervent lecteur de Mad et voue une véritable passion au cinéma de genre (un de ses films préférés : **La Résidence**). Produit par Filmax, **Backwoods** nous emmène dans l'Espagne de la fin des années 70, époque paul-naschyesque s'il en est. Deux couples de vacanciers (Gary Oldman/Aitana Sánchez-Guijón et Virginie Ledoyen/Paddy Considine, tous les quatre excellents) débarquent donc dans une forêt ibérique pour passer quelques jours de vacances et régler au passage leurs problèmes de couples. Mais leur virée va vite dégénérer et ils vont devoir faire face à une horde de villageois inquiétants après avoir découvert une petite sauvageonne de huit ans séquestrée dans une cabane. Serra connaît donc ses classiques et nous fait un mix très soigné de **Chiens de paille** (pour l'ambiance) et des westerns de Sergio Leone (pour les cadres). Si on regrette, par moments, des baisses de tension dans les rapports tendus entre les personnages, on admirera la qualité esthétique du film qui laisse beaucoup d'espoir pour le futur de ce réalisateur prometteur.

Christophe LEMAIRE

GRUESOME
(MARCHE DU FILM - USA - 2006 - DES FRERES CROOK)

Mardi 23 mai, septième jour du Marché du Film, vers midi. Coup de téléphone d'Alex Masson, collègue journaliste : « *Je suis en train de voir un film barré, rejoins-moi au palais salle J !* ». Même après avoir raté la première demi-heure de **Gruesome** réalisé par deux frangins (les mystérieux Joshua et Jeffrey Crook), on se plonge vite dans l'ambiance moite et malsaine de ce drôle de film où une collégienne, violée et tuée dès les premières minutes du film (d'après les dires d'Alex) se réveille comme si de rien n'était. Le problème, c'est que le psychopathe est toujours là pour la suivre et la harceler sans cesse... jusqu'à ce qu'elle se re-réveille. Filmée avec une photo volontairement crade proche des films d'exploitation des se-

TRAILER PARK

Le Festival de Cannes, c'est tellement top qu'on peut découvrir des bouts de films en pleine postproduction ! Les producteurs et distributeurs n'hésitent pas à montrer des bandes-annonces juteuses, des promo-real prometteurs et projettent sans vergogne des bouts de longs-métrages, histoire de créer le buzz. Cette année, on a pu apprécier les vingt premières minutes de **World Trade Center**, le nouveau Oliver Stone. Contrairement à la bande-annonce qui nous abreuve de plans et de dialogues larmoyants, les vingt premières minutes nous promettent un pur film catastrophe. Impressionnant ! Tout comme, d'ailleurs, la longue bande-annonce de **Dragon Tiger Gate**, le nouveau film de Wilson Yip (**SPL**) avec un Donnie Yen qui pète le feu. Ce film de kung-fu a pour ambition (selon la star) de mettre un coup de pied au derche de la production hongkongaise d'arts martiaux. Les 15 minutes du film projetées laissent penser qu'on est sur la bonne voie. On a pu également découvrir **A Scanner Darkly**, le film mi-live, mi-animation, adapté de l'œuvre de Philip K. Dick (on y reviendra), mais aussi la bande-annonce de **Sinking of Japan**, une méga production nippone, bourrée d'effets spéciaux et de tirades patriotiques, qui imagine l'engloutissement de l'île. Enfin, citons la présentation du premier long-métrage (un promo-real d'environ 10 minutes) de Yann Moreau, un ancien journaliste français parti tourner au Japon avec les moyens du bord. **Burial of the Rats** (tiré d'une nouvelle de Bram Stoker) devrait être prêt pour la rentrée et on l'attend de pied ferme !

R-One CHAFFIOT

ventes, cette version trash d'**Un jour sans fin** se vit comme un cauchemar éveillé. Les questions fusent (la fille est-elle morte ou vivante ? Le psychopathe existe-t-il réellement ?) et l'ambiance reste. Lent mais fascinant, totalement bizarre dans le sens psychotronique du terme, **Gruesome** est un film d'horreur à part. La preuve : il a été projeté avec succès au dernier Festival de Sundance. Mais bon, Robert Redford ne l'a probablement pas vu…

Christophe LEMAIRE

BOA (MARCHE DU FILM - THAILANDE - 2006 - DE CHANINTON MEUNGSUWAN)

Il s'appelle Chaninton Meungsuwan et il faut absolument ne pas se rappeler de son nom. Ce « réalisateur » (mouais…) thaïlandais est accusé d'avoir commis **Boa**, un Z de chez Z que l'on aurait pu croire impressionnant au vu de ses deux affiches-chocs : un boa géant en train de gober une donzelle et ce même boa en train de choper un hélicoptère en vol (comme le requin de **La Mort au large** d'Enzo Castellari. Hommage ? Probablement pas !). Le problème, c'est que le boa du titre – totalement numérique de la pointe de sa queue à la pointe de ses non-cheveux – semble avoir été fabriqué à la va-vite sur un vieil ordinateur PC conçu en 1912 par un technicien sans tête atteint d'épilepsie. Le film, si on peut appeler ça un film, est d'un ennui absolu puisque le Chaninton passe son temps à filmer (avec les pieds) les déambulations (tristounettes) d'une poignée d'acteurs (ringards) qui traversent (maladroitement) une forêt vierge (à la con). Et quand le serpent lobotomisé apparaît pour avaler la moitié du casting, les spectateurs (fatigués) ont à peine le temps de se rendre compte de la présence (peu charismatique) de cet animal (qui ferait honte à sa race). Reste la séquence de l'hélico plutôt rigolote (mais super Z) ainsi que la mort débilo-hilarante de l'animal qui se retrouve coupé en deux dans le sens de la longueur après une course-poursuite filmée comme le pire épisode du ***Commissaire Moulin***.
Quand on sait que **Boa** a battu des records de recettes dans les salles de son pays, on se dit que n'importe quel lecteur de Mad (… ou de Studio, Pif Gadget et Témoignage Chrétien) pourrait s'improviser réalisateur.

Christophe LEMAIRE

EL MUERTO (MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE BRIAN COX)

Peu connu en France, *El Muerto* est un comic-book créé par Javier Hernandez, un Californien d'origine mexicaine. C'est un peu **The Crow**, version latino : un jeune homme est sauvagement assassiné. Un Dieu aztèque le ressuscite pour lui permettre d'assouvir sa vengeance. Pour être tout à fait honnête, je me suis retrouvé dans la salle par hasard (je venais de louper une projection de presse. Pas bien !), bien planqué dans l'antre du Marché du Film. Et pour être encore plus honnête, aucun effet spécial n'était encore inclus dans le film ! Ce qui implique qu'au mieux les acteurs gesticulent dans le vide accompagnés de bruitages, et qu'au pire, l'écran devient noir pendant 10 secondes. Aussi, il faudra voir le résultat final pour se prononcer définitivement. Toujours est-il que pour ce que j'ai pu en voir, le film est plutôt chiant et très classique malgré la présence exotique du folklore sud-américain. On évite néanmoins le ridicule d'un **Spawn** mais il serait très surprenant que le film de Brian Cox (il a signé un des épisodes de la série ***Oz***) arrive à dépasser la barre du direct-to-DVD.

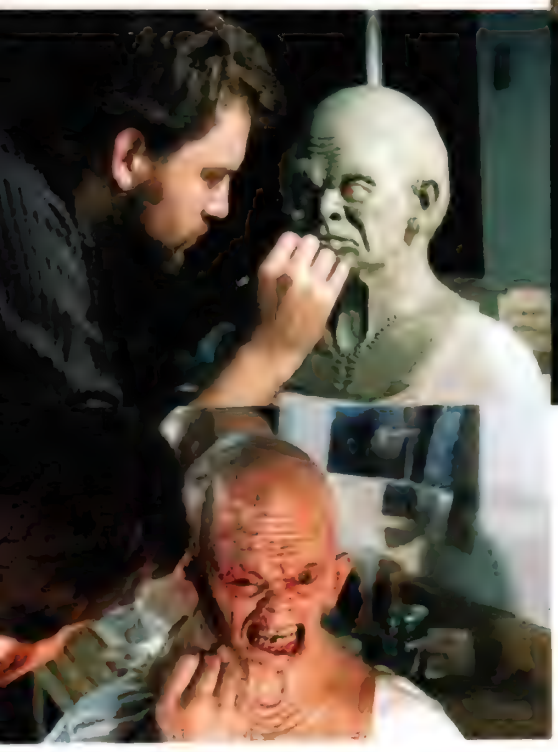
R-One CHAFFIOT

INTERVIEW CARRIERE ● ROBERT KURTZMAN

LE KKU

Fondateur de KNB, la plus grosse usine à monstres d'Hollywood depuis quinze ans, réalisateur de Wishmaster et auteur du sujet original d'Une nuit en Enfer, Bob Kurtzman est manifestement une figure qui compte dans le fantastique contemporain. Toujours en avance sur ses confrères, celui que ses amis surnomment « Mad Dog » revient pour nous sur une carrière exceptionnellement généreuse, au moment où il s'apprête à marquer à nouveau de son empreinte le monde de la série B américaine.

RTZMAN



Vous avez grandi dans l'Ohio, ce qui n'est pas vraiment l'idéal pour percer dans le cinéma.

(rires) C'est le moins que l'on puisse dire ! D'ailleurs, lorsque j'ai choisi l'orientation de mes études supérieures, je n'ai pas pensé un seul instant que je pourrais travailler à Hollywood, même si j'adorais le cinéma. Comme ma mère était peintre, je suis entré dans une école d'art.

Quel était votre style en tant qu'artiste ?

J'ai toujours été très figuratif. L'art abstrait n'était vraiment pas mon fort, et d'ailleurs, je me suis senti très mal à l'aise dans cette école, que j'ai voulu quitter au plus vite. Or, j'avais découvert dans un magazine spécialisé qu'il existait une école de maquilleurs à Hollywood, celle de Joe Blasco, et j'ai donc décidé de tenter ma chance là-bas. Mon genre de prédilection a toujours été le fantastique, et le maquillage d'effets spéciaux me semblait être un moyen fiable pour travailler dans ce type de cinéma. Mais les cours de Blasco étaient très limités, surtout en ce qui concernait les effets spéciaux : j'en avais appris plus en lisant des livres et des magazines. Néanmoins, j'avais un petit pied dans la place, et de là, il m'a été assez facile de rentrer chez John Carl Buechler, à l'époque où il travaillait sur des productions Empire comme **Troll** ou **Re-Animator**.

Cela a dû être une violente entrée en matière, non ?

C'était dur, mais en même temps, ce fut l'une des meilleures périodes de ma vie. C'est là que j'ai rencontré Howard Berger, John Vulich et Everett Burrell, et nous avions tous le même âge. J'étais probablement le moins expérimenté, mais ils m'ont appris des tonnes de choses. Et surtout, nous avions l'opportunité de toucher à toutes les étapes de la conception d'un effet spécial, car les départements n'étaient pas aussi cloisonnés qu'aujourd'hui. De plus, John [Buechler] nous laissait travailler sur nos propres projets pendant la nuit, nous permettant ainsi d'étoffer nos portfolios. Mais le plus dément, c'était le niveau d'exigence de Charles Band, qui nous donnait pourtant très peu d'argent ! (rires) Au final, c'est l'un des rares moments dans ma carrière où j'ai eu droit à l'erreur. Et heureusement d'ailleurs, parce que ces films étaient très ambitieux comparés à leurs budgets, si bien que les bourdes étaient assez fréquentes.

Était-ce très différent de travailler sous les ordres de Mark Shostrom sur* From Beyond *(Aux portes de l'Au-delà en VF), pourtant une autre production Empire ?

Tout d'abord, j'étais une sorte de superviseur artistique sur ce film, j'avais donc beaucoup plus de responsabilités. Ensuite, Mark, comme Stuart Gordon, était beaucoup plus exigeant. Entre-temps, j'avais travaillé un peu chez Stan Winston sur **Aliens, le retour**, **L'Invasion vient de Mars** et **La Couleur pourpre**, j'avais donc acquis une certaine crédibilité. Mais là encore, même si le contexte était plus pro, on s'est bien amusé. Je me souviens de soirées passées dans la villa italienne de Stuart, à délirer en picolant du vin, c'était vraiment super. Stuart est un sacré personnage, vous savez. C'est lui qui voulait que nos créatures possèdent tous ces attributs sexuels, c'est un vrai épicurien. J'ai fait beaucoup de choses à l'époque où je travaillais chez Mark : **Phantasm II**, mais aussi **Freddy 3 : les griffes du cauchemar**. Pour ce dernier film, j'ai réalisé presque tout seul les effets de plusieurs séquences, dont une marionnette de bébé qui a finalement été coupée. Les censeurs américains n'ont jamais apprécié que l'on mélange le gore et les gamins.

J'imagine que là encore, le tournage devait être éprouvant.

Oui, même si c'était très différent des productions Empire. Il faut savoir que sur la plupart des films de la saga Freddy, il y avait cinq équipes de tournage qui travaillaient simultanément. C'était énorme. Et comme la production scindait les effets spéciaux entre plusieurs compagnies, il y avait une compétition féroce entre chaque atelier pour s'approprier les scènes les plus gratifiantes. C'était nettement plus plaisant de travailler sur **Evil Dead II**. Nous étions en totale autarcie, avec toute une équipe de fous furieux, guidée par ce gamin hyperactif qu'est Sam Raimi. Je ne crois pas avoir vécu un tournage aussi enthousiasmant. Sam débordait d'idées. Si bien que dès le début, il nous avait demandé de construire tous nos effets spéciaux, pour que leur utilisation soit la plus souple possible.

Est-ce suite à cette expérience que vous avez décidé de vous unir avec Nicotero et Berger pour fonder KNB ?

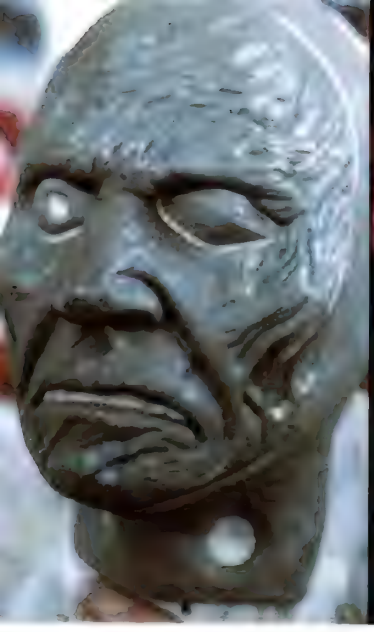
C'est venu plus progressivement, en fait. Howard et Greg s'étaient rencontrés sur le plateau du **Jour des morts-vivants**, et quand Greg a quitté Pittsburgh pour venir à Los Angeles, il a rejoint naturellement notre groupe. Nous avions loué une maison tous les trois à Los Angeles, avec un petit atelier, et il était évident qu'il nous était facile de travailler ensemble. Howard et moi, nous nous occupions plutôt de l'aspect artistique, tandis que Greg se chargeait de l'organisation et des tâches administratives. Après avoir terminé **M.A.L. : Mutant Aquatique en Liberté** avec Mark Shostrom, les producteurs du film nous ont demandé si nous accepterions de travailler tous les trois sur **House III**. J'avais déjà emprunté des fonds pour créer mon propre atelier, où je me chargeais de travaux de sous-traitance pour de plus grosses sociétés, comme Stan Winston Studio. Nous avions fait des mannequins pour les cascades d'**Action Jackson**, des masques pour la promotion de **Monster Squad**, etc. Mais avec cette nouvelle proposition, puis le film **Intruder**, il m'a semblé nécessaire de trouver d'autres associés. J'ai donc proposé à Howard et Greg de me rejoindre, et c'est ainsi que KNB est né.

Comment avez-vous trouvé ce nom ?

Ça semblait mieux couler, tout simplement. On a essayé NBK, ou encore BNK, mais ça n'était pas aussi percutant.

KNB s'est singularisé pour trois choses : son attachement au cinéma de genre, sa capacité à absorber une énorme quantité de travail, et enfin ses tarifs très compétitifs.

En ce qui concerne le premier point, ça n'a jamais été un choix calculé de notre part, même s'il est toujours



Ci-contre, de gauche à droite : Kurtzman sculpte, peint puis pause sur le plateau avec l'un des nains à la solde du « Tall Man » pour Phantasm II.

Sculpture et maquillage prosthétique du gluant Dr. Pretorius pour Aux Portes de l'Au-delà.

plus cool de travailler sur le découpage en deux d'une fille à poil dans **Jason va en Enfer** que sur un vieillissement. Concernant les deux autres points, nous avons été victimes de l'évolution de ce business. Pour rester rentables, nous avions besoin de baisser nos coûts, et pour baisser nos coûts, il fallait que nous puissions absorber une large quantité de travail. Il n'y a jamais eu plus de deux ou trois gros projets de maquillage par an, et ils allaient toujours chez Stan Winston, Rick Baker ou Rob Bottin. Eux pouvaient se permettre de passer un an sur le même film, grâce à des budgets qui pouvaient grimper jusqu'à cinq millions de dollars - ce qui était délirant à l'époque - et des délais très larges, comme sur **Legend** par exemple. Nous, au contraire, nous devions turbiner pour faire tourner la boutique. Croyez-moi, j'aurais aimé avoir le luxe de refuser des films. Mais vous savez, désormais, même un gars comme Stan [Winston] doit accepter des projets peu rentables pour faire survivre sa société. Et je ne vous parle pas des frais engendrés à perte. Parce que pour pouvoir remporter les contrats, tous les studios d'effets spéciaux dépensent beaucoup d'argent dans des designs gratuits, qui sont spontanément soumis à la production.

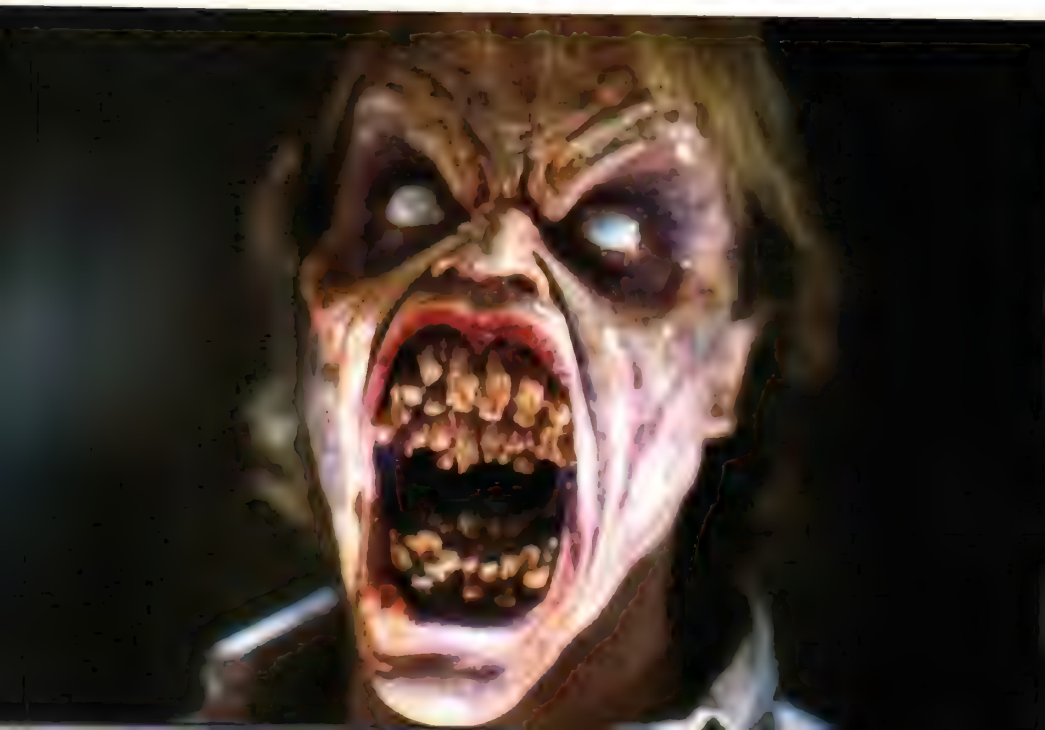
Y a-t-il un avantage à travailler simultanément sur une grande quantité de projets ?
Pas sur le recyclage des effets spéciaux qui, excepté quelques petites choses très génériques comme des membres sectionnés par exemple, ne peuvent être utilisés qu'une seule fois. En revanche, en ce qui concerne les recherches, oui. Par exemple, nous avions participé à un film Disney intitulé **Gross Anatomy**, pour lequel nous devions réaliser quantité de faux cadavres. Pour que notre travail soit le plus réaliste possible, nous avions visité des écoles de médecine et assisté à des dissections. Nous avions pu observer comment vieillissent et sèchent les nerfs et les muscles quand ils sont exposés à l'air libre. Toutes ces recherches ont été précieuses quand nous avons travaillé sur **Re-Animator II**, qui fut probablement l'une des expériences les plus éprouvantes de ma carrière.

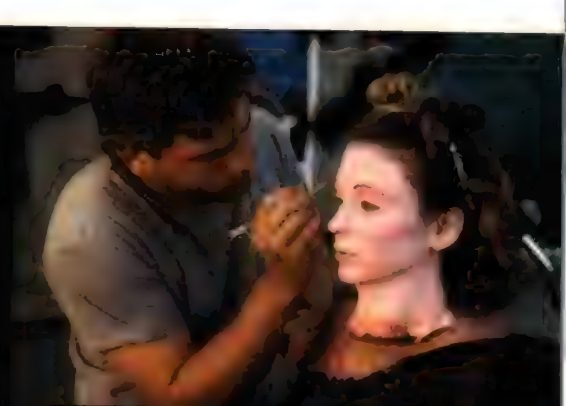
C'est aussi l'un de vos meilleurs travaux...
Peut-être, je ne sais pas... Mais ce film nous a vraiment fait passer un mauvais moment. Notre principal souci, c'est que Brian Yuzna était à la fois réalisateur et producteur. De fait, nous n'avions plus personne vers qui nous tourner lorsqu'il nous demandait des choses a priori impossibles à accomplir. Nous nous sommes retrouvés à travailler dans des conditions épouvantables. Par exemple, le casting pour la fiancée a été décidé si tardivement qu'Howard et moi n'avions plus qu'une seule journée pour sculpter tout le costume, puisque moins de deux semaines plus tard, nous devions être prêts à le filmer ! Et sur le tournage, qui n'a pas duré plus de 24 jours, la seconde équipe travaillait juste après la première. Mais comme nous n'avions pas les moyens d'employer des assistants, et comme la fiancée devait apparaître dans presque toutes les scènes, nous avons dû être présents 24 heures sur 24 sur le plateau. De plus, Yuzna nous rajoutait des jours de tournage, alors que nous n'avions plus de prothèses de prêtes. Bref, c'était l'enfer...

Comment faisiez-vous pour vous reposer ?
Nous avions emporté notre oreiller, et quand Howard était sur le plateau, j'allais dormir une ou deux heures sur le sol d'une des salles d'entrepôt, et nous alternions. Et c'était tout aussi terrible pour nos confrères. Je ne pourrais plus faire ça aujourd'hui.

Quel a été exactement le travail de Dick Smith sur* Darkside, les contes de la nuit noire *?
Il était surtout là en guest-star, parce qu'il était déjà crédité sur la série télé originale. Initialement, son but était de déléguer les effets spéciaux des trois sketches à trois sociétés différentes. Mais nous avons réussi à lui prouver que nous pouvions tout assumer. Personnellement, je me suis chargé de la séquence de la transformation. J'ai fait tout le découpage avec un story-boardeur new-yorkais, puis je l'ai soumis au réalisateur. Mon objectif était de faire quelque chose de vraiment dégueulasse, à l'opposé de tous les effets de bladders auxquels le public était habitué. Pas de tête mécanique donc, plutôt des choses qui jaillissaient du corps de Rae Dawn Chong avec des matières gluantes et filandreuses.

Avec* Danse avec les loups *puis* Misery, *vous avez commencé à sortir du ghetto des films de genre...
C'est un pur coup de chance, puisque nous avons décroché le contrat de **Danse avec les loups** totalement par hasard. Au début, ils voulaient Stan Winston, mais leur budget était trop bas. Or, l'assistante de Kevin Costner était une amie d'enfance de ma femme. J'ai donc appris ses soucis de budget par son intermédiaire, lors d'une soirée, et le lendemain j'ai contacté Costner en lui montrant nos cadavres de **Gross Anatomy**. C'est ainsi que nous avons emporté le contrat. Grâce à notre travail sur **Danse avec les loups**, nous avons ensuite fait beaucoup de faux animaux pour des films comme **La Vie, l'amour, les vaches**, **Chasse à l'homme** ou **Kingpin**, et avons eu accès à de plus gros budgets comme **Misery**, qui demandait des trucages plus discrets. Rob Reiner a d'ailleurs décidé de retirer au dernier moment des tas d'effets gore que nous devions poser sur Kathy Bates pour le final du film.





Ci-dessus :
Dessin de Kurtzman pour la gargouille de Darkside.
Ci-contre :
Sculpture du crâne mécanique de la gargouille et résultat final à l'écran.

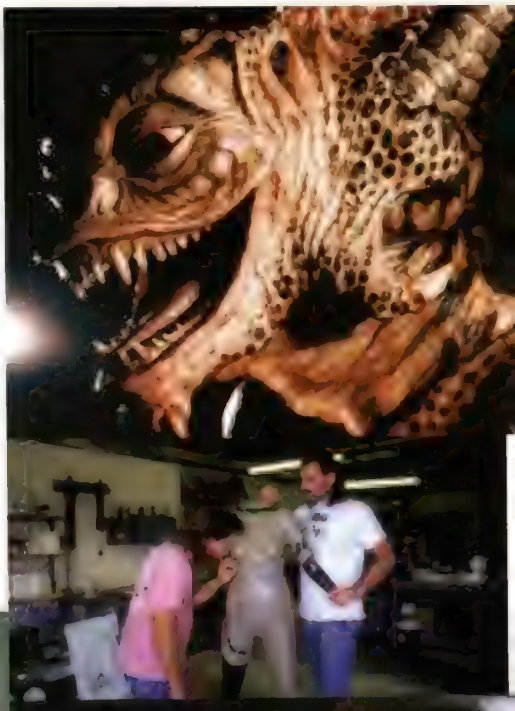
Berger et Kurtzman sculptent la fiancée de Re-Animator 2.

L'ultime transformation de Sex Machine dans Une nuit en Enfer telle que dessinée par Kurtzman lorsqu'il devait réaliser le film.

Les différentes étapes du maquillage de la sorcière de L'Armée des ténèbres.

C'est à cette même période que vous avez développé une relation exclusive avec des réalisateurs-phares tels que John Carpenter, Wes Craven ou Sam Raimi.
Nous n'avons pas vraiment de mérite. Déjà, nous partageons les mêmes goûts, et ensuite, ce sont des gens fidèles, qui aiment travailler avec la même famille de techniciens d'un projet à l'autre. J'adore Carpenter, sa façon d'être toujours calme et posée sur son plateau. Mais celui dont je me sens le plus proche, c'est vraiment Sam Raimi. J'ai énormément appris en travaillant à ses côtés, notamment en observant sa façon de couvrir une scène afin d'être sûr d'avoir assez de plans pour monter correctement la séquence. Quand je travaillais avec lui, ma soif d'apprendre était telle que sur le tournage d'**Evil Dead III : l'armée des ténèbres**, il m'avait surnommé « mon petit réalisateur apprenti ». (rires) Je ne dirigeais pas d'équipe dans les faits, mais avant chaque tournage, Sam venait me voir et me demandait ce que je pouvais lui proposer comme idée avec l'armée des Deadites. Ensuite, c'était à moi de me débrouiller, d'organiser les plans pour lui fournir le meilleur matériel possible. Quelle éclate, ce tournage ! On était dans le désert avec tous nos squelettes, des épées, des mecs à cheval, on avait même notre château. C'était le meilleur terrain de jeu imaginable.

***C'est à cette époque que vous travailliez sur ce qui allait devenir* Une nuit en Enfer...**
Oui, j'avais écrit un traitement qui contenait tout le futur scénario, ou presque. Il n'y avait pas encore la scène de l'hôtel, ni les références aux Incas, mais tout le reste était là. Ce séquencier restait néanmoins très rustique, et il me fallait trouver un scénariste pour mettre en forme mes idées. Un ami à moi, Dave Goodman, que j'ai connu grâce à Sam [Raimi], m'a parlé de cet employé de vidéoclub qui cherchait à vendre ses scripts. J'ai lu son travail, puis je lui ai donné 1500 dollars pour écrire mon scénario. Ce salaire l'a poussé à démissionner du vidéoclub pour se lancer pour de bon dans une carrière de scénariste. Et c'est ainsi que j'ai donné son premier travail rémunéré à Quentin Tarantino. Vers la fin du tournage d'**Evil Dead III**, j'ai décidé de réaliser un teaser pour trouver le financement d'**Une nuit en Enfer**. J'ai mis en scène la séquence où les personnages préparent leurs armes pour aller combattre les vampires. Robert Tapert m'a prêté une dolly louée pour **Evil Dead III**, le décor avait été installé dans les locaux de KNB, et les gens de Panavision m'ont prêté gratuitement la caméra, à la seule condition que je paie l'assurance.



Comment expliquez-vous que vous ne soyez pas parvenu à monter le financement avec tous ces atouts en main ?

Premièrement, le scénario était très extrême, très ordurier et très gore. À l'époque, c'était beaucoup trop violent pour les investisseurs. Ensuite, le fait que le film soit scindé en deux parties distinctes déplaisait énormément aux producteurs. Et puis, je n'avais aucune crédibilité en tant que réalisateur.

Était-ce difficile pour vous de laisser votre place à Robert Rodriguez ?

Oui et non. Pour vous dire toute la vérité, à cette époque-là, j'en avais ras-le-bol d'Une nuit en Enfer. J'avais énormément préparé ce film, notamment avec un story-board très détaillé, et j'avais l'impression de l'avoir déjà mis en scène. D'ailleurs, Robert a suivi à la lettre la plupart de mes story-boards, je ne pouvais donc pas éprouver de véritable frustration. À ce moment-là, ma seule envie était que le film voie le jour. Et puis, c'est suite à ce tournage qu'on m'a proposé **The Demolitionist**, qui devait être, à l'origine, un film de vengeance rurale. Mais le producteur Don Borchers pensait qu'il serait plus facile d'obtenir un budget pour un film de SF. La suite a prouvé qu'il avait malheureusement raison, même si j'ai dû me contenter d'un budget misérable de moins d'un million de dollars et de vingt petits jours de tournage pour tenter de créer un univers d'anticipation. Et le pire, c'est que je n'ai eu que six semaines pour me préparer ! Heureusement, grâce à KNB, je pouvais fournir beaucoup de matérie gratuitement. Par exemple, l'un de nos employés avait travaillé dans l'industrie automobile, et il s'était spécialisé dans les calandres de voitures. Je l'ai donc chargé de concevoir la moto du personnage principal. Mon seul regret sur ce point, c'est de ne pas avoir eu le temps de construire l'intégralité de la combinaison de Nicole Eggert en mousse de latex.

« RE-ANIMATOR FUT PROBABLEMENT L'UNE DES EXPERIENCES LES PLUS EPROUVANTES DE MA CARRIERE. »

À l'époque, il était assez étonnant de voir un Américain citer aussi ouvertement des influences issues du cinéma asiatique, mais aussi du comic-book.

Oui, c'était clairement deux de mes principales sources d'inspiration. Et le film devait comporter beaucoup plus d'éléments sous influence. J'avais notamment story-boardé tout un duel au sabre que Nicole Eggert devait tourner avec Tom Savini, mais nous n'avons jamais trouvé le temps de filmer la scène.

Avez-vous été attaché à d'autres projets avant de revenir au poste de metteur en scène avec* Wishmaster *?

Oui, j'ai travaillé sur un film de loups-garous, **The Legacy**. Par la suite, j'ai aussi vendu des projets à Dimension, comme **The Self Craker** et **Junked**. Ce dernier était un film plus familial, comme **Monster House**, sur lequel j'ai travaillé très longtemps avant que Spielberg n'en confie la réalisation à Eric Brevig (1), avant de lui retirer le projet pour en faire un film d'animation coproduit par Zemeckis. Nu Image m'a aussi proposé **Spiders** et **Crocodile**, mais je ne voulais plus revenir aux productions réservées au marché de la vidéo. Ce ne sont que des boulots qui vous permettent de survivre, et moi, je veux me sentir investi dans mes projets. Dans le cas contraire, je n'aurais pas l'esprit tranquille. Et puis, enfin, des producteurs nous ont approchés pour faire les effets spéciaux de **Wishmaster**. Et comme ils n'avaient pas de réalisateur attaché au film, je me suis proposé. Ils m'ont ri au nez, et ont commencé à démarcher d'autres metteurs en scène. Mais comme personne n'acceptait le film, et que Sam Raimi m'avait recommandé auprès d'eux, j'ai obtenu le poste.

Wishmaster était-il un projet financièrement plus confortable que* The Demolitionist *?

Oui, mais ce n'était pas non plus le grand luxe. La post-production, notamment, a été très brève. De plus, c'est le dernier film que j'ai monté de façon traditionnelle, et ça prenait énormément de temps. Heureusement, Wes Craven, qui était producteur, m'a aidé en me prêtant son monteur et un AVID pendant deux ou trois jours, afin de monter certaines scènes très brèves,

comme celle à l'intérieur du monde du Djinn. Je trouve d'ailleurs que ça se ressent : le style est plus marqué, il y a beaucoup d'effets de fondu et le tempo est très différent. Cela dit, monter sur une Moviola n'était pas si mal. Aujourd'hui, il est tellement facile pour les producteurs de remonter un film avec un AVID que ces derniers testent parfois n'importe comment de nouvelles idées de montage, souvent au détriment de l'intégrité artistique de votre film.

En dehors de cette aide, quel fut l'apport de Craven au film ?

Son titre était purement honorifique, et ça lui a permis d'encaisser un bon chèque sans trop se fouler. (rires) Mais Wes m'a quand même aidé lors des projections-tests. Elles étaient très positives, mais deux analphabètes ont commencé à se plaindre qu'il n'y avait pas assez de nibards ! (rires) Heureusement, grâce à Wes, je n'ai pas eu besoin de tourner de scènes de nu pour satisfaire les producteurs, qui tenaient compte des remarques de ces abrutis.

Qui a eu l'idée de tous ces caméos ?

Ce sont les producteurs, qui se sont tardivement rendus compte que le film manquait de noms connus pour obtenir le budget de 6 millions de dollars dont nous avions besoin. Comme je connaissais tous ces gens, comme Robert Englund, Tony Todd ou Ted Raimi, ce ne fut pas un problème de les convaincre de faire une apparition.

On a souvent dit à l'époque que* Wishmaster *était un prétendant à la succession des croquemitaines des années 80, comme Freddy ou Jason, alors que ce film me fait plutôt penser à une œuvre de fantasy.

Personnellement, je pense que Freddy est encore plus fantasy que **Wishmaster**. Cela dit, c'est moi qui ai ajouté au scénario les statues qui prennent vie à la fin, c'était mon hommage aux films de la série des Daimajin. Dans le scénario, elles étaient censées être des œuvres d'art moderne, ce qui rappelait trop **Beetlejuice**. J'ai aussi décidé d'employer le numérique pour les mêmes raisons : le style de ces effets spéciaux me semblait plus merveilleux que réaliste.

Que pensez-vous des suites ?

Je les déteste. À partir du moment où votre génie commence à se battre, tout le concept est foutu en l'air. Le propre de ce personnage, c'est qu'il n'agit qu'en exauçant les vœux de ses futures victimes. Cette exploitation abusive de la franchise fut très frustrante pour moi. Ils ont piétiné un personnage que j'avais essayé de porter à bout de bras, et qui aurait pu générer des suites vraiment intéressantes et réellement lucratives.

Aviez-vous songé vous-même à une suite ?

Bien entendu, puisque juste après le succès du premier film, on m'a proposé de réaliser un second opus. Le problème, c'est qu'à la même époque, Live Entertainment s'est fait racheter par une société d'investissement appelée Bean Capitol. Et tous les exécutifs de Live Entertainment ont été licenciés. Résultat : je n'avais plus d'interlocuteur privilégié. Quand j'ai vu ce qu'ils voulaient faire, je me suis barré. J'ai découvert plus tard qu'ils se lançaient dans ces trucs destinés uniquement au marché vidéo. C'est comme les suites d'**Une nuit en Enfer** : cette recherche du bénéfice à court terme détruit tout le potentiel de ces films.

Quel fut votre dernier emploi à KNB ?

Bad Boys II, si mes souvenirs sont bons. Ce fut une sorte de bouquet final, parce qu'il n'y a pas un plateau au monde qui ressemble à ceux de Michael Bay ! Quoi que l'on puisse penser de la façon - parfois très discutable il est vrai - dont il traite son équipe, vous ne verrez jamais de techniciens s'activer aussi vite que sur l'un de ses tournages. Il est capable d'enquiller quarante axes de prises de vues par jour avec une équipe de 200 personnes. C'est complètement fou !

Et donc, alors que vous aviez été à l'origine de KNB, vous avez décidé de quitter la société pour retourner en Ohio et ouvrir une autre firme : Precinct 13. Pourquoi ?

Déjà, j'en avais ras-le-bol de Los Angeles, de la pollution, et de la superficialité de tous ces gens qui ne voient tout que par le prisme du cinéma. Mais surtout, j'en avais assez de travailler sur les films des autres : désormais, je veux me concentrer sur mes propres projets. Ça ne signifie pas pour autant que je refuse de bosser sur d'autres films, puisque Precinct 13 s'est chargé des effets spéciaux visuels de **The Devil's Rejects**, **2001 Maniacs** ou encore **Hostel**. Cela signifie simplement que je n'ai plus les mêmes objectifs. KNB ne correspondait plus à mon esprit : cette société est devenue une énorme usine, et ça a fini par me lasser. J'en avais marre d'être le gars juste bon à faire des maquillages, j'en avais marre de l'inflation de la société. J'avais l'impression de passer ma vie au téléphone, et plus sur les plateaux. C'était vraiment déplaisant. Mais ne vous méprenez pas : je ne suis absolument pas fâché avec Greg [Nicotero] et Bob [Berger]. D'ailleurs, ils devraient se charger des effets spéciaux d'un de mes prochains films.

Justement, vous êtes en train de tourner votre nouveau film.

Oui, il s'appelle **The Rage**. C'est un hybride entre **Re-Animator** et **L'Île du Dr Moreau**. On y retrouvera tout ce qu'on adore dans ce genre d'histoire : un savant fou, interprété

par Andrew Divoff, des laboratoires dégueulasses, plein d'effets gore, et bien entendu des monstres par dizaines... Nous avons tourné une première session dans les studios que je possède au sein de ma nouvelle structure, et au printemps dernier, nous avons filmé les extérieurs. J'ai décidé de tourner en haute définition, ce qui a de multiples avantages pour moi. Déjà, le coût est bien moindre comparé à la pellicule. Ensuite, je peux gérer toute la postproduction au sein de ma société, sans avoir besoin de sous-traiter. Enfin, nous pouvons nous permettre d'incorporer autant d'effets spéciaux numériques que nous voulons, puisque nous n'avons plus besoin de passer par l'étape du scannage de la pellicule. J'ai ma propre caméra, mes propres éclairages, je suis donc totalement autonome.

N'avez-vous pas peur de perdre votre projet de vue avec ce tournage morcelé ?

Au contraire, tourner en plusieurs parties est très plaisant, parce que je peux me permettre de changer mon film en cours de route. Par exemple, nous nous sommes tellement amusés avec Andrew Divoff que nous avons décidé de le garder jusqu'à la fin du film, au lieu de tuer son personnage tout de suite, comme nous l'avions initialement prévu.

D'où proviennent vos fonds ?

J'ai procédé à l'ancienne, en démarchant des investisseurs privés. Nous disposons d'un peu moins d'un million de dollars pour faire **The Rage**. C'est minuscule, mais il faut bien comprendre que tout est réalisé en interne. L'argent est donc directement visible sur l'écran. Je n'ai rien à louer, et les gens qui travaillent sur le film sont mes employés. Notre équipe ne dépasse pas la vingtaine de personnes, sur les quatre-vingt que compte Precinct 13. Là encore, c'est minuscule, mais c'était bien mieux de procéder ainsi : nous sommes parvenus à obtenir plus de plans de cette façon. C'est donc incomparable avec les budgets des autres films. Et puis, je tourne pour le moment **The Rage** sans distributeur. Je fais le film comme je le souhaite, et je me chargerai ensuite de trouver un moyen de l'exploiter. Je ne me fais pas d'illusions : je me doute que l'on devra se contenter d'une sortie en DVD, mais je ne perds pas l'espoir de pouvoir diffuser **The Rage** en salles. Pour cela, je compte sur la notoriété que pourrait nous apporter la présentation du film dans les festivals.

Être loin des deux épicentres économiques du cinéma américain, Los Angeles et New York, est-il un handicap pour vous ?

Nous sommes en effet dans l'Ohio, autrement dit au centre des États-Unis. C'est à la fois un problème et un avantage. Ce qui est handicapant, c'est que pour obtenir des nouveaux contrats, je dois compter sur mes vieilles collaborations avec mes producteurs et réalisateurs de prédilection, comme Rob Zombie ou Eli Roth. Maintenant, la distance qui nous sépare n'est pas un obstacle au quotidien : on peut échanger de nos jours d'énormes fichiers par Internet, et dans le pire des cas, on s'envole des disques durs externes par coursier.

Quels sont les autres projets sur lesquels vous travaillez ?

Nous nous occupons des maquillages et des images de synthèse d'une anthologie de quatre films, **The Horror Chronicles**. Je réalise l'un des opus, intitulé **Burried Alive**, qui est une histoire de fantômes. Enfin, il est possible que je mette en scène l'hiver prochain un autre film de monstre : **Frost Bite**. C'est d'ailleurs un peu difficile de gérer tous ces projets en ce moment !

Allez-vous produire les films d'autres réalisateurs ?

Ça ne fait pas partie de mes priorités, exception faite de quelques amis proches. Je pense en particulier à Gary Jones (2), qui travaille avec moi sur **The Rage**, où il fait à la fois office d'assistant-réalisateur et de coproducteur.

Cette nouvelle aventure semble vous avoir revigoré.

Oui, c'est vrai. J'ai l'impression de revenir à mes débuts : je retrouve un esprit familial, comme quand nous étions sur le tournage de **Re-Animator**. C'est une chose qui m'était très chère, et qui s'est perdue avec le temps, durant le développement de KNB.

Pourriez-vous enfin nous dire pourquoi on vous surnomme « Mad Dog » ?

Heu... Parce qu'il m'arrivait de m'énerver assez vite dans l'atelier. Voilà. (rires) Mais n'allez pas me faire passer pour une brute, parce qu'en vérité, je suis plutôt du genre gros nounours. (rires)

« KNB NE CORRESPONDAIT PLUS A MON ESPRIT : CETTE SOCIETE EST DEVENUE UNE ENORME USINE, ET ÇA A FINI PAR ME LASSER... »

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special Thanks to Robert and Anne Kurtzman)

(1) : Superviseur des effets spéciaux à ILM, notamment sur **The Island**, **Signes** et **Men in Black**.
(2) : Ancien superviseur d'effets spéciaux physiques, mais également talentueux réalisateur de série TV (***Hercule***) et de direct-to-DVD (**Spiders**).

Page de gauche, de haut en bas et de gauche à droite : Le très beau maquillage du Djinn de Wishmaster.

L'apparition de Kurtzman dans le même film.

Un concept de Kurtzman pour Monster House.

Andrew Divoff dans The Rage, prochaine réalisation de Kurtzman.

Ci-contre, à droite : Trois mutants de The Rage filmés lors de la première session de tournage.

LA BOUTIQUE MAD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

#2 Avoriaz 1994 · **X-Tro** · **Brainstorm** · Les Demeures du Fantastique · int. Joe Dante, Paul Naschy...

#3 **La Compagnie des Loups** · **Dune** · **Rocky Horror Picture Show** · **Greystoke** · David Lynch · les films après la bombe · les séries de Gerry Anderson...

#4 **Gremlins 2001 : L'Odyssée de l'Espace** · **Phenomena** · le psycho-killer · int. Dario Argento, Joe Dante, N.E. Lewis...

#5 **Re-Animator** · **Le Jour des Morts-vivants** · **Lifeforce** · **Planète hurlante** · le peplum fantastique · int. Bobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

#6 **Mad Max 3** · **Legend** · dossier Sang pour sang opéra · int. Ridley Scott, George Miller, Roggero Deodato...

#7 **Retour vers le Futur** · **La Chair et le Sang** · **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** · le fantastique australien · int. Rick Baker...

#8 Avoriaz 1995 · **La Revanche de Freddy** · **Re-Animator** · Roman Polanski · Richard Fleischer · le fantastique indonésien · int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

#9 **Nightmare** · **Re-Animator** · **Link** · **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** · Hitchcock · int. Christophe Lambert...

#10 **House** · Hitchcock suite · int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

#12 **From Beyond** · **L'Invasion Vient de Mars** · **Rencontres du 3ème Type** · **Poltergeist 2** · la préhistoire au cinéma · int. Brian Yuzna, Stan Winston...

#13 Dossier **Aliens** · **Critters** · **Les Aventures de Jack Burton** · Les extra-terrestres au cinéma...

#14 **Massacre à la Tronçonneuse 2** · **Le Jour des Morts-vivants** · **Evil Dead** · ***Le Prisonnier*** · Stephen King · Klaus Kinski · les films horrifiques d'animation...

#15 Avoriaz 1987 · **La Mouche** · **From Beyond** · **Jason le Mort-vivant** · int. Stuart Gordon...

#16 **King Kong 2** · **Street Trash** · **Démons 2** · **L'Exorciste** · les singes géants au cinéma...

#17 **Evil Dead 2** · **Freddy 3** · **Indiana Jones** · **Le Sixième Sens** · int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

#18 **Hellraiser** · **Les Sorcières d'Eastwick** · Superman, la légende · La série B américaine · int. Joe Dante...

#19 **RoboCop** · **Hidden** · **Les Maîtres de l'Univers** · bodies des n°13 à 49 · int. Phil Tippett...

#20 Avoriaz 1988 · **RoboCop** · **Opéra** · **Hidden** · **Hellraiser** · int. Paul Verhoeven...

#21 **Running Man** · **Hellraiser** · **Hidden** · **Princes des Ténèbres** · les films de Carpenter · int. Donald Pleasence...

#22 Fantômes Story · **Elmer** · **Aux Frontières de l'Aube** · int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

#24 **Bad Taste** · le Marché du Film 1988 · les héros du fantastique · **Vendredi 13** · l'hécatombe · int. Peter Jackson...

#25 **Chinese Ghost Story** · **Le Blob** · **Roger Rabbit** · **Bad Taste** · Freddy, le mythe · Empire : grandeur et décadence...

#26 **Freddy 4** · **Beetlejuice** · **Willow** · **Aux Frontières de l'Aube** · **Elvira** · les FX d'**Evil Dead 2**...

#27 Avoriaz 1989 · **Le Blob** · **Invasion Los Angeles** · **Faux-semblants** · **Hellraiser 2**...

#28 **Invasion Los Angeles** · **La Mouche 2** · **Munchausen** · Cronenberg : FX et dossier...

#29 **Batman** · **Hellraiser 2** · **La Mouche 2** · ***Freddy*** TV...

#30 **Freddy 5** · **Society** · **Re-Animator 2** · **Abyss** · les marchands du fantastique...

#31 **Batman** · **Indiana Jones et la Dernière Croisade** · **Abyss** · Le tour du monde des super-héros...

#32 ILM : La grande illusion · **Batman** · **Re-Animator 2** · **RoboForce**...

#33 Avoriaz 1990 · **Simetierre** · **Leviathan** · **Society** · **Re-Animator 2** · **Halloween 4**...

#34 Dossier Frankenstein · **Cabal** · ***Freddy*** TV · **Basket Case 2** · **Frankenhooker**...

#35 **Total Recall** · **Akira** · **Tremors** · **Halloween 4** · Lamberto Bava...

#36 **RoboCop 2** · **Freddy 5** · **Nightmare 2** · **Maniac Cop 2** · **Star Trek 5**...

#37 **Total Recall** · **RoboCop 2** · **Dick Tracy** · **Sailor et Lula** · Int. Verhoeven, Irwin Kershner...

#38 **Georges Lucas** · **Les Tortues Ninja** · **Darkman** · int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

#39 Avoriaz 1990 · **Cabal** · **Henry** · **Nightmare 2** · **Les Feebles** · int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

#40 **Predator 2** · **Edward aux Mains d'Argent** · **Massacre à la Tronçonneuse 3** · **Akira** · ***Tales From the Crypt***...

#41 **Terminator 2** · **Akira** · **Hardware** · **Cp** · **La Nuit des Morts-Vivants**...

#42 **Les Feebles** · **Freddy 6** · **RoboCop 3** · dossier **La Malédiction** · int. Peter Jackson...

#43 Spécial **Terminator 2** · **Rabid Grannies** · **Fisher King** · int. Terry Gilliam...

#44 **Evil Dead 3** · **Freddy 6** · **Rocketeer** · **Hellraiser 3** · **T2**...

#45 Avoriaz 1992 · **Tetsuo 1 & 2** · **Freddy 6** · **Le Sous-sol de la Peur**...

#46 **Le Festin Nu** · **Houk** · **Brain Dead** · **La Famille Addams** · int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

#47 **Alien 3** · **Batman le Défi** · **Universal Soldier** · ***Indiana Jones TV*** · **Twin Peaks** · **Le Cobaye**...

#48 Dossiers **Batman** · **le Défi** · **Alien 3** · **Les Aventures d'un Homme Invisible** · **Star Trek 6**...

#49 Spécial Vampires · les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

#51 Avoriaz 1993 · **Dracula** · **Brain Dead** · **Candyman** · **Hellraiser 3** · **Evil Dead 3**...

#52 **Fortress** · **Trauma** · ***Les Contes de la Crypte*** · carrière de Joe Dante

#53 **Last Action Hero** · **Necronomicon** · **Body Snatchers** · **Phantasm 3**...

#54 **Jurassic Park** · carrière de George Romero et Dick Smith · ***Wild Palms***...

#55 Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à Jurassic Park · int. Harryhausen, Phil Tippett...

#56 **Demolition Man** · **Mask** · **L'Etrange Noël de Mr Jack** · **Acción Mutante**...

#57 **Génération 1994** · **Evil Dead 3** · **L'Antre de la Folie** · **Brain Yuzna**...

#58 Dossier **Loup-Garou** · **Wolf** · tous les Hollywoodiens · **Body Melt**...

#59 Dossier TV : **Batman**, **Robocop**, **Superman**...

#60 **Body Bags** · **The Crow** · la saga des **Baby Cart**...

#61 **The Crow** · ***X-Files*** · ***Highlander*** et ***Batman Erzserfhead***...

#62 Dossier **Maniac** · **Wolf** · **Tetsuo** · **Mask** · **Ed Wood**...

#63 **L'Etrange Noël de Mr Jack** · Entretien avec un Vampire · **Freddy 7**...

#64 **Men in Black** · **Scream** · **Batman & Robin** · rétro **Godzilla** · int. Wes Craven...

#65 **Volte/Face** · **Le Monde Perdu** · **Contact** · **Mimic** · **Vampires** · **Millennium**...

#66 **Alien la Résurrection** · **Starship Troopers** · **X-Files le Film** · **Spawn**...

#67 **Génération 1998** · **Starship Troopers** · **Postman** · **Souviens-toi... l'Eté dernier**...

#68 **Vampires** · **Gattaca** · **Le Loup-garou de Paris** · **Dark City** · **Halloween 6**...

#69 **Godzilla** · **Dark City** · **Un Cri dans l'Océan** · **Wishmaster** · **Blade**...

#70 **Scream 2** · **Armageddon** · **X-Files** · **Millennium** · **Las Vegas Parano** · **La Mutante 2**...

#71 **Godzilla** · **X-Files le film** · **Truman Show** · **Small Soldiers** · Rétro gore...

#72 **Blade** · **Halloween : 20 ans après** · ***Buffy*** · dossier séries TV...

#73 **Génération 1999** · **Star Wars Episode 1** · **Psycho Virus** · **1001 Pattes**...

#74 **Matrix** · **La Fiancée de Chucky** · **Cube** · **eXistenZ** · **Urban Legend** · dossier Slasher...

#75 **Matrix** · **Wild Wild West** · **The Faculty** · **Mon Ami Joe** · la série Z à la française...

#76 **La Momie** · **Wild Wild West** · **Le 13ème Guerrier** · **Blair Witch** · **Vorace**...

#77 **Star Wars Episode 1** · **Mantisa** · **Jin-Roh** · **Perfect Blue** · **Princesse Mononoke**...

#78 **Sixième Sens** · **La Fin des Temps** · **Les 25 meilleurs films du fantastique**...

#79 **Génération 2000** · **Sleepy Hollow** · **Pour Bloue** · **Princesse Mononoke**...

#80 **Scream 3** · **Mission to Mars** · **Faust** · **Inspector Resident Evil 3**...

#81 **Le Seigneur des Anneaux** · **Mission to Mars** · dossier **Killers Superstars** · rétro **Blair Witch**...

#82 **X-Men** · **Le Pacte des Loups** · **Pitch Black** · **Destination Finale**...

#83 **L'Homme sans Ombre** · dossier L'homme invisible · **The Cell** · **Scary Movie** · **Gemini** · rétro **Hellraiser**...

#84 **Blair Witch 2** · **Donjons et Dragons** · **Planète Rouge** · **Sur Ko Kaï** · hommage à la Hammer...

#85 **Spiderman** · **Le Pacte des Loups** · **Rollerball** · **Tomb Raider** · dossier Trash...

#86 **Le Seigneur des Anneaux** · **Le Couvent** · **Intuitions** · dossier Trash...

#87 **Le Retour de la Momie** · **Ghosts of Mars** · **Legend of Zu** · dossier mummies · **Pearl Harbour**...

#88 **Le Seigneur des Anneaux** · **Tomb Raider** · les bombes sexuelles du fantastique · dossier Jet Li...

#89 **Final Fantasy** · **Jurassic Park 3** · **A.I.** · **La Planète des Singes** · poster **Final Fantasy**...

#90 **La Planète des Singes** · **Vidocq** · **Avalon** · **Samouraïs** · dossier Terry Gilliam...

#91 **A.I.** · **From Hell** · **The One** · dossier FX, les rookies au cinéma · Rio Diesel...

#92 Dossier **Ghosts of Mars** · **Battle Royale** · **Le Voyage de Chihiro** · **Harry Potter** · **Chevalier**...

#93 **Rollerball** · **Monstres et Cie** · **The One** · Peter Jackson : de Z à A...

#94 **Dossier Le Seigneur des Anneaux** · **Les Autres** · **13 Fantômes** · Gérardmer 2002...

#95 Dossier **From Hell** · **Spiderman** · **Versus** · **Donnie Darko** · les images de Jack l'éventreur · Tokyo Underground...

#96 Dossier **Avalon** · **Rollerball** · **Monstres & Cie** · int. Dario Argento · Takashi Miike · 30 chefs d'œuvre oubliés...

#97 Dossier **Resident Evil** · **Le Voyage de Chihiro** · **Spiderman** · **Panic Room** · 30 scènes inoubliables

#98 **SPECIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE**

Star Wars Episode II · int. Sidney Magoire, Kirsten Dunst · **L'Echine du dragon** · **Femme Fatale**...

#99 **SPECIAL SUPER-HÉROS & COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2**. Dossiers **Spiderman i, Blade 2** · **Minority Report** · **Darkness** · **Metropolis** · report comic-book en 30 films...

#100 **Men in Black 2** · **Le Règne du feu** · **Jeepers Creepers** · **Jason X** · **Arac Attack** · **Brocéliande** · **Mes chers voisins** · **Requiem** · Bios 30 numéros évoqués...

#101 Dossier **Minority Report** · **Windtalkers** · **StarOne** · **Signes** · **Blood Feast 2** · carrière Ray Harryhausen...

#102 Dossier **Signes** · **Halloween resurrection** · **XXx** · **Terminator 3** · **Kill Bill** · **Jeepers Creepers 2** · **The Ring** · **Sanjuro Suzuki** · carrière Jack Hill...

#103 Dossier **Meurs un autre jour** · **Daredevil** · **X-Men 2** · **Hulk** · **Harry Potter et la chambre des secrets** · **Spider** · **Osama Tezuka** · carrière Herschell Gordon Lewis...

#104 Dossier **Les Deux tours** · **Re-Animator 3** · **Spy Kids 2** · **Cradle of Fear** · **Resurrection of the Little Match Girl** · **Les Larmes du Tigre noir** · le cinéma Thaïlandais · carrière Sergio Salima...

#105 Génération 2003 · **The Matrix Reloaded** · **Brocéliande** · **Le Cercle** · **Gangs of New York** · **Le Château dans le ciel** · carrière José Mojica Marins...

#106 Dossier **Dark Water** · **X-Men 2** · **Hulk** · **The League of Extraordinary Gentlemen** · **Solaris** · **Cabin Fever** · **Leeches** · **Speed Demon** · **Darkness Falls** · **Scarecrow** · les fantômes japonais · carrière Larry Cohen...

#107 Dossier **Daredevil** · **Terminator 3** · **Black Mask 2** · **Willard** · **Cypher** · **Traqué** · **Star Trek Nemesis** · les films comic-books ratés · carrière Shunya Itsukaimito...

#108 Dossiers **Evil Dead** & **Maléfique** · **X-men 2** · **House of the Dead** · **Animatrix** · **Dreamcatcher** · **Destination finale 2** · génération **Evil Dead** · le fantastique à l'écoute · AFM 2003...

#109 Les événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... · **Matrix Reloaded** · **Animatrix** · **Basic** · **X-Men 2** · **28 Jours plus tard**...

#110 Dossier **Hulk** · **Haute Tension** · **Darkness** · **Nuits de Terreur** · **Animatrix** · **Ong Bak** · carrière Steve Wang...

#111 Dossier **Terminator 3** · **Ablènes** · les FX de **Matrix Reloaded** · **Nurc** · **Les Enfants d'Abraham** · **Charlie's Angels 2** · **Détour Mortal** · **The Eye** · **Pirates des Caraïbes** · **Tomb Raider 2** · carrière Sergio Martino...

#112 Dossier **Underworld** · **Matrix Revolutions** ·

LE MEILLEUR DES B MOVIES

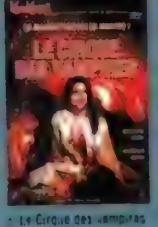
1 Patrick

2 Le survivant d'un...

3 Le Corps et le Fouet

4 Creature

5 L'Ile de l'épouvante

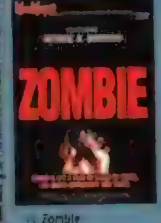


6 Le Cirque des vampires

7 Le Club des monstres

8 The Stuff

9 La Fille de Jack ...

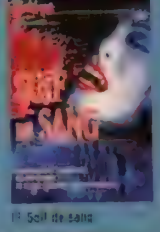


10 Zombie

11 Rawhead Rex

12 Death Race 2000

13 Transmutations



14 Soif de sang

15 Harlequin

16 Society

17 Chromosome 3/Dead zone

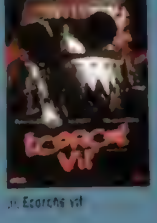
18 L'Horreur de Dracula

19 La Montagne du Dieu...

20 Cannibal Feros

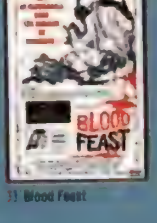
21 Le Moulin des...

22 The Black Torment

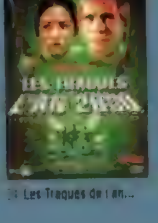


23 Ecorces vif

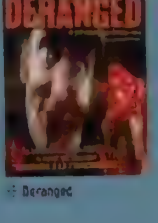
24 2000 Maniacs



25 Blood Feast



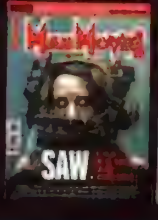
26 Les Traques de l'an...



27 Deranged

Hero · Identity · Les Fils de La Ligue des gentlemen extraordinaires · Skinned Deep · Monster Man · Willard · Cowboy Bebop · 157 Dossier Freddy contre Jason · The Texas Chainsaw Massacre · May · Infernal Affairs · Mystic River · Bad Boys 2 · hommage Charles Bronson · carrière John Phillip Law · 158 Dossiers Hellboy & Kill Bill · Matrix Revolutions · Gothika · Zatoichi · Le Monde de Nemo · S.W.A.T. · Alien · Flesh for the Beast · Slashers · carrière John Phillip Law (2ème partie) · 159 Dossier Le Retour du Roi · Mindhunters · Les Rivières Pourpres 2 · Battle Royale 2 · The Card Player · Bloodgnome · carrière Enzo G. Castellari

160 Dossier Massacre à la tronçonneuse · Générique 2004 · Spider-Man 2 · Gothika · Dead or Alive 1, 2, 3 · Jeepers Creepers 2 · carrière Enzo G. Castellari (2ème partie) · 161 Dossiers Van Helsing & Blueberry · Manson Family · Big Fish · Paycheck · Open Range · L'Hirondelle d'or · Cheng Pin Pei · Cannibal Holocaust · carrière Ruggero Deodato · 162 Dossier May · Harry Potter 3 · Immortel · Agents Secrets · Kiki, la petite sorcière · Alive · Aragami · Screaming Dead · Romasanta · Azumi · The Unliving · carrière Ruggero · 163 Dossier Ong Bak · 800 Balles · L'Armée des morts · The Machinist · Le Convoyeur · Séance · La Passion du Christ · Fenêtre secrète · AFM 2004 · carrière Eloy de La Iglesia · 164 Dossiers Kill Bill volume 2 & Van Helsing · Alien Vs Predator · Atomik Circus · Le Jour d'après · Undead · La Caravane de l'étrange · carrière James Ellroy · 165 Dossier L'Armée des morts · Memories of Murder · Saint-Ange · Casshern · Deux Sœurs · The Punisher · le comic-book · Wonderful Days · carrière James Ellroy (2ème partie) · 166 Dossiers Spider-Man 2 & Hellboy · Les Chroniques de Riddick · Le Village · Atomik Circus · I, Robot · Ghost in the Shell · Innocence · The Storyteller · Cannes 2004 · carrière Ronny Yu · 167 Special Previews · Batman Begins · Sin City · Blade : Trinity · Resident Evil : Apocalypse · Sky Captain · Steamboy · Old Boy · Collatéral · Infernal Affairs · Les FX de Spiderman 2 · carrière Ronny Yu (2ème partie) · 168 Special Halloween · Seed of Chucky · Rottweiller · I Tre Volti Del Terrore · Dinocroc · Shaun of the Dead · Bite Me ! · Alien Vs Predator · Man on Fire · dossier 20 films d'horreur incontournables · carrière Paul Naschy · 169 The Grudge · Le Pôle Express · Deviman · Izo · The Batman · la série animée · Team America · Innocence : Ghost in the Shell 2 · L'Exorciste au commencement · 36, Quai des Orfèvres · Les Indestructibles · Le Secret des poignards volants · carrière Jess Franco · 170 Saw · Ginger Snaps 2



& 3 · Decoys · The Eye 2 · Blade : Trinity · Ghost in the Shell Stand Alone Complex · The Grudge · dossier cinéma bis italien · AFM 2004 · carrière Lamberto Bava · 171 Special zombies · Return of the Living Dead 4 & 5 · Day of the Dead 2 · Choking Hazard · Bloody Bill · The Machinist · L'Empreinte de la mort · La Rage du tigre · dossier Fantôme de l'opéra · Le Château ambulant · Alexandre · G.O.R.A · carrière Paul Schrader · 172 Dossier Godzilla : Godzilla Final Wars · Le Fils de Chucky · Constantine · Assaut sur le central 13 · Dummy · the Dog · carrière Paul Schrader (2ème partie) · 173 Dossiers Saw & Calvaire · Capitaine Sky et le monde de demain · Dossier Serials · Team America · Le Cercle · The Ring 2 · Oss 117 · Générdimer 2005 · carrière Christian Duguay · 174 Dossier Star Wars Episode 3 · génération Star Wars · Otage · Creep · 3 Extremes · Kingdom Hospital · Breaking News · The Hitchiker's Guide to the Galaxy · Death Tunnel · Satan's Little Helper · carrière David Schmoeller · 175 Dossier Sin City · Le Crime Farpait · Amityville · Frères de sang · Kingdom

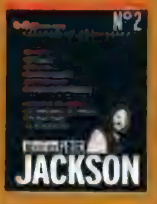
of Heaven · The Nun · La Maison de cire · Dead Meat · carrière Claudio Fragasso · 176 Dossier Batman Begins · Crazy Kung-Fu · Land of the Dead · Cursed · dossier Dimension Films · Cabinet 2005 · Les Tueurs de la lune de miel · 177 Dossier Land of the Dead · King Kong · Masters of Horror · Les 4 Fantastiques · Shaun of the Dead · Godzilla Final Wars · H2G2 · Appleseed · La Guerre des mondes · Born to Fight · La Main de fer · carrière Renny Harlin · 178 Dossier femmes fatales : Underworld 2 · Aeon Flux · Bloodrayne · Domino · The Descent · Lady Vengeance · Doom · Evil Aliens · L'Exorcisme d'Emily Rose · Kiss Kiss, Bang Bang · Les Frères Grimm · Night Watch · PTU · 179 The Descent · Dossier Survival · Fragile · Serenity · A History of Violence · The Dark · Hamster

films en DVD · Samurai Champloo · carrière Stuart Gordon · 180 Doom · Hostel · Seven Swords · The Roost · Harry Potter 4 · Lady Vengeance · Domino · L'exorcisme d'Emily Rose · 181 King Kong · Silent Hill · Masters of Horror · Slither · Saw 2 · Scènes 2005 · carrière Walter Hill · 182 Masters of Horror · Générdimer 2006 · Shaitan · Munich · Bruce Campbell · Le Labyrinthe de Pan · Les 4400 · carrière Walter Hill (2ème partie) · 183 Le Labyrinthe de Pan · Bubba Ho-Tep · Hostel · Masters of Horror · La Peur au ventre · Heilbent · Génération Mutants · AFM 2005 · carrière Aldo Lado · 184 Dossier Underworld 2 : Evolution · La Colline a des Yeux · X-Men 3 · Destination Finale 3 · Renaissance · Masters of Horror · Sale noir · Générdimer 2006 · carrière Mike Mignola · 185 Mortuary · Fragile · V pour Vendetta · Silent Hill · Horribilis · Masters of Horror · Rudy Ray Moore · carrière Monte Hellman

LES HORS-SERIES

1 JOHN CARPENTER

2 PETER JACKSON



3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS

5 SPECIAL ITALIE

6 EFFETS SPECIAUX

7 LES SERIES CULTES

MAD MOVIES CULTE

1 GEORGE ROMERO

2 Special KING KONG

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19 (tél. : 01 44 84 85 04)

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

☐ 29 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44
☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56 ☐ 57
☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 63 ☐ 64 ☐ 65 ☐ 66 ☐ 67 ☐ 68 ☐ 69
☐ 70 ☐ 71 ☐ 72 ☐ 73 ☐ 74 ☐ 75 ☐ 76 ☐ 77 ☐ 78 ☐ 79 ☐ 81 ☐ 82
☐ 83 ☐ 84 ☐ 85 ☐ 86 ☐ 87 ☐ 88 ☐ 89 ☐ 90 ☐ 91 ☐ 92 ☐ 93 ☐ 94
☐ 95 ☐ 96 ☐ 97 ☐ 98 ☐ 99 ☐ 100 ☐ 101 ☐ 102 ☐ 103 ☐ 104 ☐ 105 ☐ 106
☐ 107 ☐ 108 ☐ 109 ☐ 110 ☐ 111 ☐ 112 ☐ 113 ☐ 114 ☐ 115 ☐ 116 ☐ 117 ☐ 118
☐ 119 ☐ 120 ☐ 121 ☐ 122 ☐ 123 ☐ 124 ☐ 125 ☐ 126 ☐ 127 ☐ 128 ☐ 129 ☐ 130
☐ 131 ☐ 132 ☐ 133 ☐ 134 ☐ 135 ☐ 136 ☐ 137 ☐ 138 ☐ 139 ☐ 140 ☐ 141 ☐ 142
☐ 143 ☐ 143 ☐ 144 ☐ 145 ☐ 146 ☐ 147 ☐ 148 ☐ 149 ☐ 150 ☐ 151
☐ 152 ☐ 153 ☐ 154 ☐ 155 ☐ 156 ☐ 157 ☐ 158 ☐ 159 ☐ 160 ☐ 161 ☐ 162 ☐ 163
☐ 164 ☐ 165 ☐ 166 ☐ 167 ☐ 168 ☐ 169 ☐ 170 ☐ 171 ☐ 172 ☐ 173 ☐ 174 ☐ 175
☐ 176 ☐ 177 ☐ 178 ☐ 179 ☐ 180 ☐ 181 ☐ 182 ☐ 183 ☐ 184 ☐ 185

HORS SERIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
☐ N°2 PETER JACKSON : 8 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
☐ N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°6 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°7 SERIES TELE : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
☐ N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES B'MOVIES (frais de ports compris). Prix unitaire 6€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stock disponibles pour chaque DVD.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12
☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22 ☐ 23 ☐ 24
☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36
☐ 37 ☐ 38 ☐ 39

MAD ASIA (frais de ports compris). Prix unitaire 5,90 €. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____ PAYS _____

Date d'expiration _____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ci-contre.

1 Mutations

1 La Vierge de Nuremberg

12 Le retour de la créature

10 Shock Waves

2 Le Sadique Baron ...

3 Les Maîtresses ...

20 Opération peur

Gorgo

1 Pharmacopées

1 Virus Cannibale

10 The Black Cat

Zombi 3

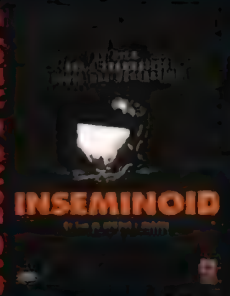
MAD ASIA

1 Dossier Seven Swords · Casshern · Lady Vengeance · Vital & Haze · Ultraman · Golden Bat · Yokai Monsters · Fighter in the Wind · [illegible] · Fata Morgana · [illegible] · [illegible] · [illegible]

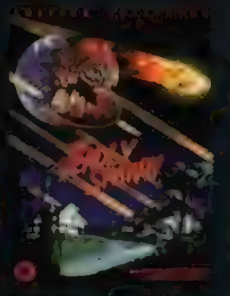
MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD ZONE 2 NEUFS



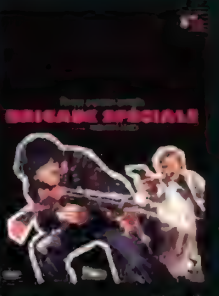
Inseminoid 12 €


The Deadly Spawn 15 €

Doom 15 €

Rue de la violence 15 €

La Rançon de la peur 15 €



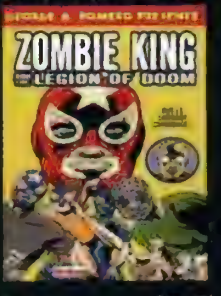
Brigade spéciale 15 €

Red Eye 15 €

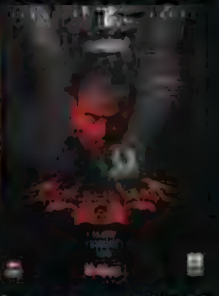
Decadence 15 €

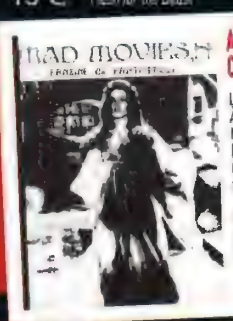
La Forêt des démons 12 €

Zombie Honeymoon 20 €



Zombie King 15 €


Flesh for the Beast 15 €

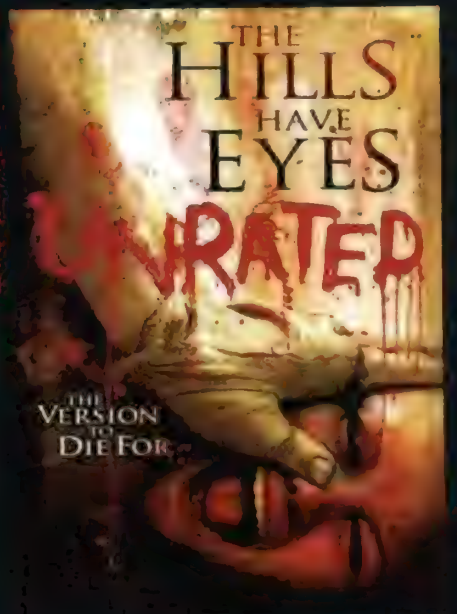


AVIS AUX COLLECTIONNEURS !

LES NUMEROS 1 À 21 DE MAD MOVIES (EXEMPLAIRES ORIGINAUX) SONT À VENDRE

APPELEZ LE MAGASIN POUR LES TARIFS !

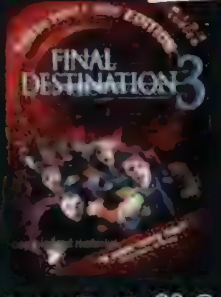
DVD ZONE 1 NEUFS



La Colline a des yeux - Director's Cut 33 €

Silent Hill (Août) 33 €

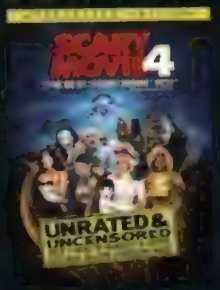
The Devil's Rejects 30 €



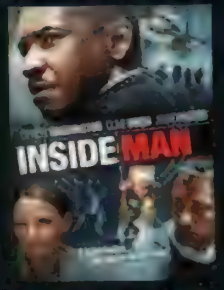
Destination Finale 3 33 €

V pour Vendetta 33 €

Basic Instinct 2 Uncut 33 €



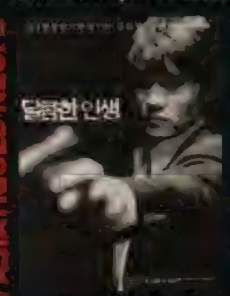
Scary Movies 4 (Août) 33 €



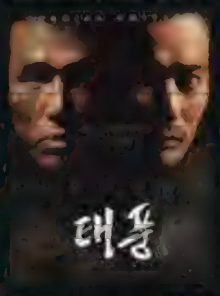
Inside Man (Août) 33 €

Poseidon (Août) 33 €

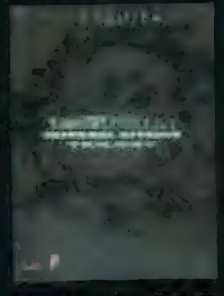
DVD ASIATIQUES NEUFS


A Bittersweet Life 39 €

Fearless (Jet Li) 25 €


Typhoon 39 €

Election 2 27 €


Infernal Affairs trilogie 89 €

PROCHAINEMENT : THE HOST

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

62, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20 WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDEO • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Back in Beez-ness

sommaire

#104 DVD
Des oldies cultes chez Bac, Bach, Metro, Wild Side et HK, du John Milius testostéroné et plein d'autres réjouissances viriles à vous mettre sous la dent cet été !

#118 TELE MANIAC
Cold Case vu par le spécialiste Martin Winckler : préparez-vous à une autopsie en règle d'une série précieuse !

#120 ANIME NATION
Julien Dupuy s'attaque à la deuxième saison de ***Ghost in the Shell : SAC*** pour le plus grand bonheur des amateurs de méchas et d'enquêtes destructrices. Un incontournable, un vrai.

#121 PLAYMAD
Parti en vacances au Japon, Sensei Dahan nous parle des futures bombes que l'on verra sur les consoles next-gen. Alléchant, forcément !

#122 MELOMAD
Les super-héros musclés squattent principalement la rubrique B.O. du mois avec les scores de **X-Men : l'affrontement final, Superman Returns, Les Travaux d'Hercule** et bien d'autres gâteries musicales à écouter sans modération...
Et le musclé Doukhan, quand est-ce qu'il se met à la musique ?

MAD DVD

Dracula au Pakistan
DE KHWAJA SARFRAZ

Après le mexicain **Les Proies du vampire**, Bach Films nous offre une nouvelle adaptation exotique de l'œuvre de Bram Stoker. Las, alors que son homologue latino-américain était un authentique chef-d'œuvre, ce **Dracula au Pakistan** (aka **Zinda Laash**, 1967) donne au mythe une de ses pires illustrations cinématographiques. Incroyablement bavarde, atrocement interprétée, cette bande n'est même pas sauvée par ses numéros musicaux, qui font pâle figure face à leurs rivaux indiens. Prétendre le contraire serait céder aux facilités du kitsch, ou faire insulte aux cinémas du Tiers-monde, porteurs de tant de merveilles. Tout au plus peut-on noter l'accent mis sur l'appétit des suceurs de sang pour de très jeunes enfants, présent dans le roman mais rarement exploité à l'écran. Pour le reste, le film ne s'élève jamais au-dessus de la simple curiosité, et est réservé aux complétistes vampiriques les plus endurcis. Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 (4/3). 1.0 (VOSTF). SUPP : FEATURETTE, BANDE-ANNONCE.

Casshern
DE KAZUAKI KIRIYA

Si les louanges dithyrambiques de Sévéon, le déménageur breton, ne vous ont pas convaincu d'aller voir **Casshern** en salles, voici l'occasion de réaliser chez vous que le bougre avait bel et bien raison ! Malgré la simplicité (voire la naïveté) de ses thématiques, le film de Kazuaki Kiriya enrobe son humanisme d'élans tragiques diablement shakespeariens qui, alliés à une recherche visuelle de tous les instants (quelque part entre les cinématiques à la Square Enix, **Avalon** et le **Cutie Honey** d'Hideaki Anno), aboutissent à un spectacle total, aussi poétique dans ses passages contemplatifs que bourrin dans ses scènes d'action. Mine de rien, des films comme celui-ci ou le **Capitaine Sky** de Kerry Conran sont tout doucement en train d'ouvrir une nouvelle voie dans l'expression cinématographique... Si ce Zone 2 offre une belle technique, difficile de se contenter des quelques bonus quand on connaît l'existence du splendide coffret japonais 3 DVD. Laurent DUROCHE

ZONE 2. STUDIOCANAL. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPP : SCÈNES COUPÉES COMMENTÉES, INÉDITS VIDÉO, COURT-MÉTRAGE COMMENTÉ.

Oldies but goodies
(BLUE SUNSHINE + BASKET CASE)

BAC VIDÉO LANCE SA « COLLECTION SECRÈTE » AVEC DEUX CHEFS-D'ŒUVRE DE L'EXPLOITATION RICAINE, QUI NOUS RAMÈNENT DANS LE SANCTUAIRE DU CINÉMA BIS, LA FAMEUSE 42E RUE DE NEW YORK.

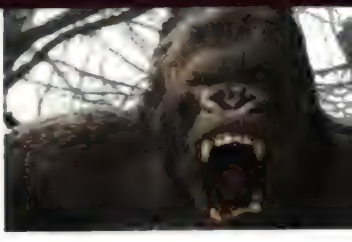
Avec sa toute nouvelle « Collection secrète », le très sérieux distributeur Bac Films se lance à son tour dans l'exhumation des plus belles pépites du cinéma « Mad Approved ». Déjà surmenés, les gratte-papiers que nous sommes n'ont plus qu'à se verser une double aspirine, d'autant que la quasi-homonymie de certaines sociétés multiplie quiproquos et malentendus à la rédaction. Mais que les éditeurs se tirent gentiment la bourre en matière de bizarrerie peliculée nous comble surtout d'aise, puisque cela permet à des titres incontournables d'être diffusés dans l'Hexagone. Ladite « Collection secrète » s'ouvre en effet avec deux classiques du cinéma d'exploitation américain – **Blue Sunshine** (aka **Le Rayon bleu**, 1977) de Jeff Lieberman, et **Basket Case** (aka **Frères de sang**, 1981) de Frank Henenlotter – où un traitement original des thèmes fantastiques le dispute à un discours iconoclaste. Cerise sur le gâteau, les galettes françaises sont de tout premier ordre, reprenant fidèlement les Zone 1 américains édités respectivement par Synapse et Something Weird.

Ainsi, l'hilarant commentaire audio de **Basket Case** nous en apprend de belles sur la vocation du réalisateur Frank Henenlotter. Né en pleine 42e Rue à New York, il a fait toute son éducation artistique dans cette mythique artère, où se succédaient les salles à double ou triple programme projetant les bandes les plus improbables, et il y a naturellement situé l'action de son premier long-métrage. Certains travellings sont ainsi d'authentiques documents, montrant dealers et tapineuses arpentant le trottoir sous les façades tapageuses de ces temples craspecs du cinéma bis, avec lesquels seul peut rivaliser notre cher Brady parisien. Les habitués de ce dernier goûteront d'ailleurs d'édifiantes anecdotes d'Henenlotter sur les spectateurs mabouls et les rats courant entre les fauteuils.

Or, s'il est un film calibré pour la 42e Rue, c'est bien **Blue Sunshine** qui, malgré un excellent accueil critique, fut sorti à la sauvette aux USA, comme nous l'apprend l'interview de Lieberman. Il est vrai que l'histoire a de quoi dérouter : des quidams sont pris d'une folie meurtrière, après avoir subitement perdu leurs cheveux ! Seul point commun, ils ont fait dix ans auparavant leurs études dans une certaine université « Liebo » n'esquive en rien l'outrance du sujet, et multiplie arrachages de perruques et cris furieux, auxquels répond le jeu étrange du jeune premier (le futur cinéaste obsédé Zalman King) qui, en fait de beau ténébreux, compose une figure étonnante de dandy fébrile. Du grotesque, on passe carrément à la farce horrifique avec **Basket Case**, un des emblèmes de la série Z, dont le postulat pulvérise tous les records d'extravagance : un jeune homme trimbale dans un panier son frère siamois monstrueux, et s'en va occire les chirurgiens sans scrupules qui les ont « séparés ». Encore aujourd'hui, on est frappé par la volonté jusqu'au-boutiste de l'équipe d'accomplir son projet, en dépit de SFX bricolés et d'un budget d'une misère évangélique (33 000 $? non, il ne manque pas un zéro ou deux). Dans des décors exigus s'agite une foule d'acteurs branques, dont on a du mal à croire que ce sont de véritables comédiens et non des marginaux racolés sur la 42e. Plus méritoire encore, le désir affiché par Henenlotter d'échapper au ghetto des « midnight shows », et sa revendication de **Basket Case** comme un pur produit d'exploitation.

King Kong – édition collector
DE PETER JACKSON

Peter Jackson est la générosité même. Combien de réalisateurs peuvent sortir d'un tournage aussi extraordinairement éreintant que celui du **Seigneur des anneaux** pour enchaîner immédiatement sur un chef-d'œuvre absolu de l'envergure de **King Kong** ?! Festival de sensations, film d'aventures ultime, son remake émerveillera plusieurs générations de spectateurs, ce qui est assurément le plus beau cadeau qu'il pouvait faire à son film de chevet. Bénéficiant d'une direction artistique hallucinante (de Skull Island à la reconstitution du New York des années 30, tout paraît réel !), **King Kong** utilise en outre le format Scope avec une virtuosité relevant de l'inédit. On se rappellera longtemps du sauvetage d'Ann Darrow lors de la baston monstrueuse opposant Kong aux V-Rex, Jackson utilisant toute la diagonale de son cadre, conférant aux images une tension corporelle similaire à celle que



peuvent éprouver les gamers sur les jeux vidéo les plus immersifs. Mais en plus de cette approche frontale immédiatement jouissive, Jackson signe un film d'amour fou bouleversant, amour que la Bête porte à la Belle, mais aussi celui d'un cinéaste pour sa créature. Dans l'original, Cooper et Schoedsack jouaient les pilotes

Pour autant, la tripaille n'exclut pas le cervelet, et ce coup d'essai demeure un des plus beaux films sur la génération. Le thème est décliné de façon à la fois intelligente et rigolote, tandis que s'instaure une relation troublante entre un post-ado dégingandé et un paquet de chair informe et assassin. De la même manière, **Blue Sunshine** marque une date historique, en ce qu'il s'agit d'une des premières œuvres faisant la satire des anciens hippies, rentrés dans le rang quand ils ne s'emparent pas hypocritement du pouvoir. Le DVD propose d'ailleurs en bonus le premier court de Lieberman, **The Ringer** (1971), un incroyable film de propagande anti-drogue sponsorisé par... Pepsi. Tout **Blue Sunshine** y est déjà : l'aura équivoque attachée à la dope, et la récupération de la contre-culture par les marchands de soupe. Ajoutons des documents rares en pagaille (la musique originale du Lieberman !) et nous aurons là des éditions tout à fait complètes et cohérentes. C'est beau comme un papier gras abandonné dans le caniveau de la 42e Rue.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BAC VIDEO. 1.77 (16/9) ET 1.33 (4/3). 5.1 ET 1.0 (SUR **BLUE SUNSHINE**). 2.0 (SUR **BASKET CASE**) (VOSTF). SUPP : COM AUDIO, COURT-METRAGE, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES (SUR TOUS), ENTRETIEN, MAKING-OF RESTAURATION, MUSIQUE ORIGINALE (SUR **BLUE SUNSHINE**), SCENES COUPEES, SPOTS ET EMISSIONS TV ET RADIO (SUR **BASKET CASE**).

Canicule D'YVES BOISSET

J'ai personnellement une affection toute particulière pour ce film, que j'ai découvert en salles lors de sa sortie, alors âgé de 9 ans. Je peux vous assurer que se prendre un film comme **Canicule** dans la tronche à cet âge-là, surtout quand votre culture ciné se limite alors à des Disney et des **James Bond**, ça ne s'oublie pas. Ça ne s'oublie JAMAIS même. Pour faire court : sans **Canicule**, je ne serais très certainement pas là où je suis aujourd'hui ! Polar rural complètement décalé et barré, ouvertement déviant et violent, **Canicule** fut injustement méprisé, parce qu'incompris, lors de son exploitation au cinéma. Lee Marvin incarne Jimmy Cobb, un gangster américain qui se réfugie en plein cœur de la Beauce après un casse qui a mal tourné. Pas de bol pour lui, la ferme qu'il a choisie pour se remettre de ses blessures et dissimuler son butin est « hantée » par une famille de dégénérés de premier choix (composée de Victor Lanoux, Miou-Miou, Jean Carmet, Bernadette Lafont, David Bennent, Grace De Capitani et Jean-Pierre Kalfon, quand même !). Bien entendu, tout ce beau monde s'intéresse de très près aux dollars de Cobb... Présenté dans son format Cinémascope respecté et agrémenté d'une interview récente d'Yves Boisset ainsi que d'un making-of d'époque assez long, aussi intéressant (l'attaque du fourgon blindé au bazooka) que drôle (les longues discussions absurdes entre un Lee Marvin qui ne parle pas un mot de français et un Jean Carmet qui ne capte pas un mot d'anglais), **Canicule** a enfin droit à une édition DVD qui lui rend justice. Mr. Boisset, je n'ai qu'un mot à vous dire : MERCI !

Damien GRANGER

ZONE 2. STUDIOCANAL. 2.35 (16/9). 1.0 (VF). SUPP : INTERVIEW, MAKING-OF, BANDE-ANNONCE.

qui exécutaient impitoyablement Kong. Apparaissant dans un caméo similaire, Jackson retient quant à lui son tir, bouleversé que Kong veuille protéger sa petite princesse de la folie des hommes au péril de sa vie. En ce qui concerne le DVD, l'image et le son sont irréprochables et on retiendra en bonus l'excellent documenteur sur Skull Island. En attendant la version longue...

David DOUKHAN

ZONE 2. UNIVERSAL. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, DOCUMENTEUR, FEATURETTE.

House of the Dead D'UWE BOLL

Après **La Maison des 1000 morts**, une autre arlésienne légendaire se décide à pointer enfin le bout de son nez dans nos contrées : **House of the Dead**. Sans conteste meilleur film à ce jour du bourrin teuton Uwe Boll (**Alone in the Dark**, **BloodRayne**), cette adaptation du jeu culte de Sega est tout sauf un gros navet purulent, en dépit du fait que les trois quarts de ceux qui l'ont vue lui chient gentiment à la gueule. Non, en aucun cas **House of the Dead** ne mérite autant de mépris car, n'en déplaise à certains, il s'avère être à l'arrivée beaucoup plus fidèle à son matériau d'origine que la plupart des adaptations ciné de jeux vidéo. Qu'attendre de celle d'un soft aussi simpliste où le joueur est tranquillement téléguidé par la console, et seulement sollicité pour dézinguer un maximum de zombies en tapotant comme un damné sur un seul et unique bouton ? Du démastiquage pur et dur ! Et ça, le père Boll sait faire. Baignant dans une lumière magnifique signée Mathias Neumann (grand chef-op largement sous-estimé), **House of the Dead** honore donc largement son contrat en nous offrant plus de 50 minutes de gunfights ininterrompus.

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES, TRAILERS.

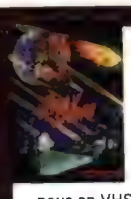
Kurosawa et la condition humaine

(LE CHATEAU DE L'ARAIGNEE + LA FORTERESSE CACHEE + LES SALAUDS DORMENT EN PAIX + DODES' KADEN)

Grosse actu Akira Kurosawa pour Wild Side, qui s'apprête à éditer pas moins de dix œuvres du maître d'ici à la fin 2006. Ressortis parallèlement en salles (dans les cinémas Action à Paris), les quatre titres de cette première livraison illustrent à merveille l'éclectisme du réalisateur nippon. **Le Château de l'araignée** (1957) et **La Forteresse cachée** (1958) traitent, chacun à sa manière, des conflits claniques qui ravageaient le Japon féodal. Le premier est une transposition très sombre de *Macbeth* dans l'univers du jidaï-geki, tandis que le second, parfois considéré comme la matrice de **Star Wars**, annonce davantage le western italien par son ambiance picaresque et son goût des masques et de la dissimulation. **Les Salauds dorment en paix** (1960), quant à lui, est un drame criminel très noir, tournant autour de la corruption endémique au Pays du soleil levant. Enfin, **Dodes'Kaden** (1970) dresse la chronique douce-amère d'un bidonville bariolé, peuplé de personnages tous plus ou moins azimutés. Par ailleurs, les secondes galettes recèlent des bonus fournis, qui se répartissent en deux catégories. D'une part, la série japonaise **The Masterworks**, qui envisage chaque film selon un angle précis (dans l'ordre : le théâtre nô, le Scope, le scénario et les acteurs, la couleur) ; d'autre part, les suppléments made in Wild Side, qui recueillent les témoignages précieux d'anciens collaborateurs de Kurosawa.
Or ce dernier est présenté dans tous les dictionnaires comme *« le cinéaste de l'humanisme »* et les quatre DVD sont avant tout l'occasion de vérifier que cette notion imprègne profondément toute son œuvre, et de découvrir comment elle est modulée à chaque opus. **Les Salauds...** s'attache bien sûr à démontrer l'inanité de la vengeance obsessionnelle. Quant au **Château...**, le matériau d'origine y subit un changement subtil mais essentiel : alors que la tragédie de Shakespeare reposait sur un destin inflexible, l'adaptation laisse en théorie l'option aux personnages d'accomplir, ou non, la prophétie de la sorcière. Doute et choix individuel s'insinuent pareillement dans le petit groupe de hasard réuni par **La Forteresse...** ; si le samouraï incarné par Toshirô Mifune reste fidèle aux règles féodales, celles-ci sont allègrement bafouées par deux paysans cupides et bien peu chevaleresques, et surtout par la crypto-Princesse Leia qui prend conscience de la misère de son peuple en traversant un pays déchiré par la guerre. Son monologue final restera ainsi un des sommets de la filmo de Kurosawa : *« La bonté des Hommes, la lâcheté des Hommes... j'ai vu tout cela, etc. »* Telle pourrait être l'exergue du magnifique **Dodes'Kaden**. Plus que jamais sous influence fordienne, le cinéaste y multiplie en virtuose personnages et digressions, et juxtapose brutalement fantaisie burlesque et épisodes désespérés. Le résultat est une peinture toute en compassion de l'humanité souffrante, qui échappe par miracle à la mièvrerie ou au sordide. Mélange inédit d'outrance et de sérénité, c'est un des chefs-d'œuvre d'Akira Kurosawa.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. WILD SIDE. 1.33 (4/3) ET 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VOSTF). SUPP : DOCUMENTAIRES, ENTRETIENS, GALERIES PHOTOS, FILMOGRAPHIES, BANDES-ANNONCES.



The Deadly Spawn DE DOUGLAS MCKEOWN

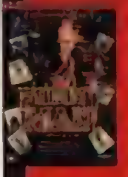
Quand on évoque **The Deadly Spawn** (sorti chez nous en VHS dans les années 80 sous le titre **La Chose**), on parle plus volontiers de son producteur, Ted A. Bohus, que de son réalisateur, dont ce sera l'unique film. Véritable petit génie adepte du système D et roi de la démerde, Ted A. Bohus fait ses armes sur deux films de Don Dohler (**Fiend** et **Nightbeast**) avant d'investir ses propres ronds dans cette série B eighties des plus fun. Une série B tellement culte qu'il lui offrira une suite (**Metamorphosis : The Alien Factor**, tournée 8 ans plus tard) avant de passer lui-même à la réalisation pour les besoins de **Regenerated Man** et de **Vampire Vixens from Venus.** Des films toujours aussi jouissifs et généreux, mais dont le meilleur ambassadeur restera néanmoins **The Deadly Spawn.** Si l'histoire est toute simple (des jeunes sont confrontés à une bestiole extraterrestre qui se trouvait au sein d'une météorite venant de s'écraser sur notre planète), c'est l'enthousiasme général pour le genre qui séduit aussitôt à la vision de **The Deadly Spawn.** Teenagers idiots, érotisme gratuit, monstres en caoutchouc, modèles réduits et effets gore en latex... Bref, tout ce qui faisait le charme des monster-movies de cette époque se retrouve dans cette petite perle. Proposé dans une copie très décente augmentée de nombreux bonus aussi amusants qu'informatifs, autant dire que l'achat de ce DVD s'impose, d'autant plus pour soutenir l'heureuse initiative de ce nouvel éditeur.

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDIT. LE CHAT QUI FUME. 1.33 (4/3). 2.0 (VF ET VO). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF SFX, CASTING DES ACTEURS, LES COLLECTORS **THE DEADLY SPAWN**, **THE DEADLY SPAWN** AU JOURNAL TELEVISE AMERICAIN, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES, BANDE-ANNONCE ALTERNATIVE, SEQUENCE D'OUVERTURE ALTERNATIVE.

MAD DVD

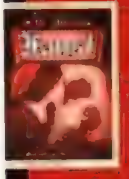
Funny Man - special edition (MK2 IMPORT) DE SIMON SPRACKLING



Ça ne casse pas trois pattes à un canard, Funny Man reste encore aujourd'hui le slasher mignon et sympathique qu'il était à sa sortie, il y a plus de 10 ans déjà. Sorti de Freddy Krueger brillait, le Funny Man aligne les victimes les plus sanglantes, certes, mais déçoit son casting (dont Christopher Lee, en guest de luxe) avec assez d'humour pour amuser la galerie. L'édition DVD, à la qualité technique tout à fait correcte, est remplie de suppléments qui prolongent agréablement le film. Les bonus sont d'ailleurs tellement variés (clips, d'anecdotes et d'images de tournage qu'ils sont, au final, presque plus intéressants que le film lui-même. **Jean-Baptiste HERMENT**

ZONE 2. SURROUND. 1.77 (16/9). 2.0 (VO). SOUS-COM AUDIO, MAKING-OF, ENTRETIEN, CLIP, COURT METRAGE, BANDE-ANNONCE.

Faust DE F. W. MURNAU



Un avertissement, d'abord : le DVD affiche dix minutes de moins que l'édition américaine de Kino Video ; mais l'écart est peut-être simplement dû à la vitesse différente, variable au temps du muet. Ce qui est sûr en revanche, c'est que la Zone 2 présente une image de bien meilleure qualité. Plus encore que d'habitude, c'est capital, l'œuvre orchestrant ce duel entre ombre et lumière qui fonde l'art expressionniste et, partant, tout le cinéma fantastique. Bénéficiant de moyens considérables, l'auteur tire de cette opposition tous ses prolongements esthétiques, moraux et métaphysiques, pour son dernier film allemand (1926) avant son départ pour Hollywood. Aucun doute, ce qui n'a point d'importance, puisque le spectateur démêle entre deux battements d'yeux, l'ombre et la lumière, l'enfer et le ciel, l'amour et la mort, la tentation et la rédemption, la vie et la mort. Bref, tout ce qui fait l'essence même du cinéma. Et ce, dès les premières images. Ainsi, dès le prologue, Mephisto (Emil Jannings) apparaît, tel un démon, sur un nuage, survolant la ville, avant de s'abattre sur elle, comme la peste, pour y semer le mal. Ainsi, dès le premier plan, Faust (Gösta Ekman) apparaît, tel un ange, dans la lumière, avant de sombrer dans les ténèbres. Ainsi, dès le premier plan, Gretchen (Camilla Horn) apparaît, tel un ange, dans la lumière, avant de sombrer dans les ténèbres. Ainsi, dès le premier plan, Mephisto apparaît, tel un démon, dans les ténèbres, avant de sombrer dans la lumière. Ainsi, dès le premier plan, Faust apparaît, tel un ange, dans la lumière, avant de sombrer dans les ténèbres. Ainsi, dès le premier plan, Gretchen

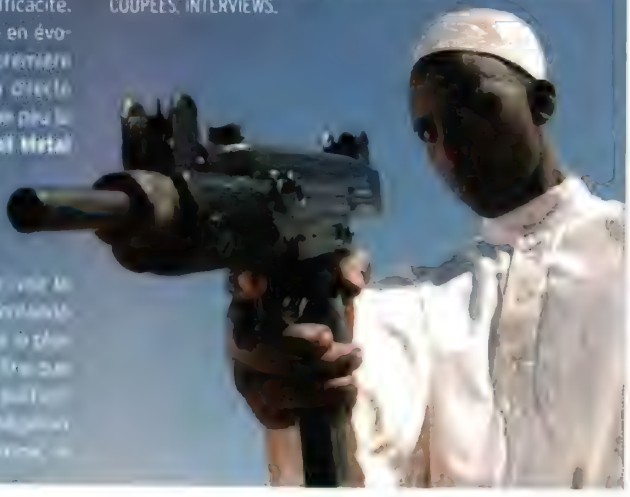
Polémique fiction

(JARHEAD + LORD OF WAR + THE CONSTANT GARDENER)

La crise morale que traversent les États-Unis, une fois de plus confrontés à leur propre sauvagerie (politique, militaire et sociale), rendait inévitable la résurgence d'un cinoche politiquement offensif. Mais ici, point de filmage rêche et âpre comme les années 70 en ont tant livré en réaction au Vietnam, mais des allégories cyniques ou romantiques qui touchent leur cible avec plus ou moins d'efficacité. Sam Mendes s'attaque à son sujet par la bande en évoquant l'endoctrinement des GI's (on en a parlé à propos de Gitai), avant une confrontation directe avec l'actuel conflit irakien. Ce qui n'était guère plus à portée de vue dans **Jarhead**, même si le moment **Full Metal Jacket/Les Rois du désert** [illegible]. Tout le contraire d'Andrew Niccol qui, [illegible] la thématique – le trafic d'armes – d'un point de vue politique, [illegible] **Lord of War** une farce politique rare, voire [illegible]. Mais c'est bel et bien [illegible] **The Constant Gardener**, [illegible]. Le [illegible] quelque chose [illegible] et [illegible] compassion... Un constat pessimiste mais essentiel, qui fait du métrage de Meirelles l'un des plus beaux films politiques mainstream de ces dernières années.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. UNIVERSAL. M6 VOOD ET STUDIO CANAL. 2,35 (16/9) ET 1,85 (16/9). SI (VO ET VF) ET DTS (VO ET VF SUR **LORD OF WAR**). SUPP : COM AUDIO MAKING OF, SCÈNES COUPÉES, INTERVIEWS.



DVD*rapido*

JOE'S APARTMENT
DE JOHN PAYSON

Ça fait bien zizir de voir débouler en Zone 2 cet excellent métrage où des cafards déconneurs font la nique à des promoteurs peu scrupuleux. Si **Joe's Apartment,** premier long-métrage produit par la chaîne MTV, a surtout marqué les esprits de l'époque (1996) pour son habile utilisation des CGI, sa mise en scène constamment inventive et son humour gentiment trash font de lui un peu plus qu'un film gadget. En revanche, ce DVD la joue profil bas avec son master 4/3 et ses bonus en berne... (Warner)

LA CRYPTE DE BRUCE HUNT

« Ah non ! Il est hors de question que je regarde **The Descent** *!!! Ça fait trop flipper ton truc là !! - Bon, ben t'as qu'à te mater* **La Crypte** *alors, c'est tout pareil que dans le film de Neil Marshall sauf que c'est pourri. Ça raconte la même chose, sauf que les bonasses de service sont remplacées ici par des camionneurs se prenant pour des Prix Nobel. Et les monstres, t'inquiète, on les voit jamais et ils n'aiment pas le gore ! Ouais, même mémé peut le regarder avec nous, je te promets qu'on n'aura pas à changer sa couche en cours de route, c'est ouf non ? - Ah ? C'est con, on aurait pu avoir le film en odorama... »* (GCTHV)

24,99€ 24,99€ 24,99€ 19,99€ 24,99€ 19,99€ 19,99€ 14,99€ 19,99€

24,99€ 14,99€ 14,99€ 14,99€ 24,99€ 24,99€ 9,99€ 24,99€ 9,99€ 14,99€

9,99€ 9,99€ 10€ 12€ 10€ 10€ 12€ 12€ 10€ 10€

Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port (Colissimo Expert)* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de _____ €

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

www.uncutmovies.fr

Règlement par carte bancaire possible sur notre site internet.

m _____ Prénom _____

resse _____

de Postal _____ Ville _____

E-mail _____

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- Le lot de **5 VHS** (titres au choix) : **40 € !**
- Le lot de **7 VHS** (titres au choix) : **50 € !**

ansexuelle. (1) Aux moins de 16 ans. (2) Aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur

Les films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger mandat international ou CB uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

MAD DVD

Inseminoid
DE NORMAN J. WARREN

Deux ans après **Alien**, Norman J. Warren (**L'Esclave de Satan** - **Le Zombie venu d'ailleurs**) offrit aux spectateurs médusés cette relecture toute personnelle du classique de Ridley Scott. Travaillant dans un labo perdu sur une planète lointaine, un groupe de scientifiques est attaqué par une entité extraterrestre. Férue d'insémination (oui, c'est un hobby comme un autre), la grosse pelette visqueuse s'introduit dans le conduit de la belle Sandy qui se met alors en tête de démastiquer tous ses compagnons d'infortune, avant d'accoucher sur le plancher d'une progéniture particulièrement dequeu. Jusqu'ici disponible par chez nous uniquement en VHS dans la collection René Chateau (numéro 9 pour les intimes), **Inseminoid** est une série B eighties comme on les aime, dont les nombreuses tares se bonifient avec le temps. Musique mi-ringarde, mi-synthétique, effets latex crados, interprétations approximatives ou surjouées, le cahier des charges est parfaitement rempli. Constat identique pour le DVD, irréprochable comme à l'accoutumée chez Neo Publishing.

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : BANDE-ANNONCE, FILMOGRAPHIE, GALERIE PHOTO.

Demon Terror
D'ANDREAS BETHMANN

Après **Angel of Death** et **Rossa Venezia**, les maboules d'Uncut Movies remettent le couvert avec **Demon Terror**, la nouvelle boucherie d'Andreas Bethmann. Comme d'habitude chez le bon homme, l'histoire n'est qu'un vague prétexte (après un casse, des jeunes se cavalent sur une île où des démons veulent les fourrer pour se reproduire) à une succession quasi ininterrompue de scènes cul et gore. Les bisseux déviants aimant avoir la gaule en même temps que la nausée devraient donc être aux anges avec cette pelletée de donzelles plus ou moins fraîches se déhanchant à poil avant de se faire au choix, dépuceler par un gros vers poisseux, ou vider comme de vulgaires truites. Bref, comme d'habitude chez Andreas, il y a à boire et à manger pour tout le monde !

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2 INEDIT. UNCUT MOVIES. 2.35 (16/9). 2.0 (VO).

Bachsploitation
(TERREUR À TINY TOWN + J'ENTERRE LES VIVANTS + SATAN'S SADISTS + L'INVASION DES FEMMES ABEILLES)

Ces quatre titres récemment sortis chez Bach nous permettent de retracer 40 ans de série B américaine, pendant lesquels des personnalités d'exception se sont croisées sur des bandes souvent délectables, et parfois ahurissantes.
L'adjectif s'applique surtout à **The Terror of Tiny Town** (1938), un western exclusivement interprété par des nains ! Comme si cette unique tentative de cinéma lilliputien devait résumer à elle seule le 7ème art, le scénario enchaîne les séquences d'action, mais aussi les scènes comiques, sentimentales, musicales, mélodramatiques, qui donnent à l'ensemble un tempo étonnamment dynamique, aidées il est vrai par une durée de tout juste une heure. Voir les acteurs chevaucher vaillamment des poneys et évoluer dans des décors disproportionnés fait pourtant sourdre un certain malaise, peut-être plus poignant que dans **Les Nains aussi ont commencé petits** de Werner Herzog, qui reprendra le même procédé. Mais tout est permis quand le réalisateur se nomme Sam Newfield, l'homme aux 250 films, dont Jean-Marie Sabatier se demandait comment il avait réussi à trouver employeur sans discontinuer durant 30 ans. La réponse est simple : de son vrai nom Samuel Neufeld, il n'était autre que le frère de Sigmund Neufeld, le patron de la légendaire firme fauchée PRC.
Autre dynastie, celle des Band. Charles, le fils, créa Full Moon, la boîte favorite de Granger et Bustillo. Le père, Albert Band, apparaît dès 1958 où il réalise **I Bury the Living**, dont le postulat fleure bon la *Twilight Zone* : l'intendant d'un cimetière semble provoquer à distance des décès, par une simple opération administrative. Pâtissant justement d'une mise en scène télévisuelle, le film parvient néanmoins à peindre l'obsession morbide du personnage principal, au fil d'un récit qui flirte avec l'univers d'un Shyamalan. Plus rude est le monde d'Al Adamson, qui incarnerait à lui seul le concept d'« **exploitation** ». Avec **Satan's Sadists** (1969), il s'attaque aux bikers ivres de violence, qui feraient passer les Hell's Angels des productions Corman pour des enfants de chœur. Une grandiose scène de trip constitue notamment un témoignage édifiant sur les méfaits de la drogue, devant et derrière la caméra. Le style aride d'Adamson fera cependant école, puisqu'on reconnaît parmi les motards les futurs cinéastes Z John « Bud » Cardos et Greydon Clark.
Bien différente est la filmo de Denis Sanders : lauréat de l'Oscar du court-métrage, il coécrit **Les Nus et les morts** de Raoul Walsh, avant de se spécialiser dans le documentaire musical. Lors d'une fin de carrière difficile, il mêle avec **Invasion of the Bee Girls** (1973) action (cette vieille trogne de William Smith fait le coup de poing), érotisme (les bourdonneuses fatales tuent leurs amants en plein coït !) et anticipation. Or, mine de rien, le scénario aborde des thèmes alors novateurs dans la SF, comme le contrôle de la recherche scientifique. Rien d'étonnant : c'est un des premiers travaux du spécialiste Nicholas Meyer (***Le Jour d'après***, **Star Trek 2** & **6**). Damned, nous voilà revenus dans le **mainstream** !

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 ET 1.77 (4/3). 1.0 (VOSTF). SUPP : FEATURETTES (SUR **TERREUR À TINY TOWN** ET **SATAN'S SADISTS**), FILMOGRAPHIES (SUR **J'ENTERRE LES VIVANTS**), BANDES-ANNONCES.

Domino DE TONY SCOTT

« My name is Domino Harvey... I'm a bounty hunter »... Cette phrase, lâchée par la voix terriblement sexy de Keira Knightley dans un teaser atomique, avait eu le don d'embraser la libido et de booster l'adrénaline de tout amateur de cinoche carburant à la pétoire fumante. Déboule alors le film, expérience hallucinatoire et hystérique au traitement inédit (Tony Scott y pousse à l'extrême son goût pour la manipulation de l'image et les rafales d'informations visuelles crachées à un rythme foudroyant), mais plombé par un script d'une nullité effroyable : le personnage de Domino est carrément édulcoré (plus de drogue si ce n'est un joint, plus de filles si ce n'est un look férocement lesbien), l'intrigue est inexistante, les personnages secondaires soit énervants, soit sous-employés (les has-been de la série *Beverly Hills*, tous deux excellents)... Bref, **Domino** n'est pas à proprement parler très réussi mais, paradoxalement, est carrément bandant à regarder ! Gunfights sortis tout droit d'un film de guerre, digressions dignes d'un trip sous acide, montage d'une audace inouïe, Scott se fait plaisir et, pour peu qu'on accepte de monter à bord, procure des sensations inédites, à mi-chemin entre l'hypnose et l'euphorie, sacralisant au passage un trio d'acteurs mémorable. Le DVD, exemplaire et pourvu de bonus passionnants (dont une scène d'amour nettement plus hot), est à la hauteur de ce film d'auteur « autre » et furieusement culte.

Cédric DELELÉE

ZONE 2. METROPOLITAN. 2.40 (16/9). 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, FEATURETTES, SCENES COUPEES, INTERVIEWS, BANDES-ANNONCES.

Seven 7 poursuit sa série consacrée au western italien avec trois films de qualité assez variable, mais toujours toute très correcte. Mario Lanfranchi signe avec **Sentenza de mort** un western bavard et plein de scènes de dialogues. En résumé, un film qui tourne [illegible] un peu long mais [illegible] Giuliano Gemma en fugueur [illegible] et d'une partie très sympa. Un cran au-dessus, **Texas Adios** propose un duel et son héros à l'assassin [illegible]

Tout dans les muscles

(TODAY YOU DIE : DOUBLE RIPOSTE + THE MECHANIK)

Il ne se passe désormais plus un mois sans qu'un nouveau Steven Seagal déboule en DVD. Dans cette production Nu Image que réalise le chef-op Don E. Fauntleroy, Steven Seagal se retrouve à nouveau affublé d'un rappeur/sidekick. Après DMX et Ja Rule, c'est donc Treach, le leader de Naughty by Nature, qui s'y colle. Un petit voyou qui va prêter main-forte à Steven Seagal, voleur de son état, pour le venger de ses anciens patrons, qui l'ont envoyé en prison. Avec un titre aussi explicite que **Today You Die**, on était en droit de s'attendre à un enchaînement de bras cassés et de mâchoires démastiquées mais force est de constater que l'ancien garde du corps y va désormais pépère, à la cool. S'il enchaîne les tournages à un rythme frénétique (environ 6 films par an), ses prestations sont quant à elles de moins en moins musclées.

De son côté, Dolph Lundgren semble reprendre du poil de la bête, surtout quand il se trouve derrière la caméra. Après le déjà très honorable **The Defender**, où il avait largement prouvé son habileté niveau mise en scène, le voilà qui récidive avec **The Mechanik**, un polar à l'ancienne qui dérive progressivement vers le western italien jusqu'à un final dantesque où la sauvagerie et la barbarie semblent ne plus avoir de limites. Un final où les méchants russes kidnappeurs d'enfants se font exploser les rotules et le crâne à coups de pompe à bout portant. Vous connaissez le refrain : plus ça éclabousse, plus on kiffe ! **Damien GRANGER**

ZONE 2 INEDITS. SEVEN 7 ET GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VF ET VO). SUPP : MAKING-OF, BANDES-ANNONCES (SUR **TODAY YOU DIE**).

Italian Wild West

(TEXAS ADIOS + MANNAJA, L'HOMME A LA HACHE + SENTENCE DE MORT)

ins. Dynamisé et porté par la jeunesse d'Alain Delon, **Texas Adios** n'est certes nullement le plus sérieux et crédible métrage qui soit mais il est diablement efficace (rapide, pratique. Et puis Franco Nero et ses potes vous disent, ça ne se refuse pas ! Meilleur film du lot, **Mannaja, l'homme à la hache** (vaguement inspiré à la fois du célèbre **Keoma**, notamment au niveau des scènes des rues avec la femme Marcelo Mark, Sergio Martino crée une ambiance sonique très efficace (le duel final et ensuite le bad guy qui tire la gueule). Malheureusement, le manque de charisme de ce héros (comme de Mark Roberts) plombe quelque peu le film, il faut dire le ridicule de la qualité technique du DVD est moins prononcé que sur les précédents (ce

vre et il est diablement que le meilleur film du lot se voit attribuer une cape (copie en 4/3 et en VF uniquement ! Rien très à dire regrettons que Seven 7 ait décidé de rééditer les premiers volets de **Sentence de mort**... Très heureusement, les bonus, bien faits et ludiques, atténuent notre déception.

Jean-Baptiste MORAIN

ZONE 2. SEVEN 7 2.35 (16/9). VO SUR **MANNAJA**. 16/9 ET VO ET UNIQUEMENT SUR **MANNAJA**. SUPP : PRÉSENTATION DES FILMS, ENTRETIENS, GALERIE PHOTOS, BANDES ANNONCES.

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À :
MAD MOVIES JEU GRATUIT FRAGILE - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

TÉL. ____

1. QUEL ÉTAIT LE PRÉCÉDENT FILM DE JAUME BALAGUERO ?
- ☐ INCASSABLE
- ☐ LE CRIME FARPAIT
- ☐ DARKNESS

2. DE QUELLE SÉRIE TÉLÉ CALISTA FLOCKHART ÉTAIT-ELLE LA STAR ?
- ☐ BUFFY
- ☐ ALLY MCBEAL
- ☐ SEX AND THE CITY

3. DANS FRAGILE, CALISTA FLOCKHART TENTE DE SAUVER...
- ☐ DES ENFANTS
- ☐ DES HANDICAPÉS
- ☐ DES PERSONNES AGÉES

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat du [illegible] au 28/08/2006 ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille, ainsi que toutes personnes ayant participé de quelque manière que ce soit à la réalisation de ce jeu. Les participants doivent renvoyer ce bulletin complet ou sa copie manuscrite sur papier libre avec toutes les informations demandées, soit par courrier postal à l'adresse suivante : Mad Movies - CPF 6 rue Rodier 75009 Paris [illegible] Les gagnants seront prévenus personnellement par téléphone. Il n'est pas prévu d'indemniser ni de compenser [illegible] Les cadeaux ne sont pas échangeables ni remboursables. [illegible]

Shaw sauvage

(SHAOLIN CONTRE NINJA + LE POIGNARD VOLANT + 5 MAITRES DE SHAOLIN + COFFRET WONG FEI-HUNG)

Wild Side continue son bénéfique travail de distribution des classiques martiaux de la Shaw dans l'Hexagone. Commençons donc cette nouvelle tournée par ce petit bijou qu'est **Shaolin contre Ninja** (plus connu des amateurs sous le nom de **Heroes of the East**). Film ying-yang par excellence (l'homme contre la femme, la Chine contre le Japon, le kung-fu contre le karaté...), ce classique de Liu Chia-Liang a le mérite de sortir des sempiternelles histoires de vengeance pour nous offrir une romance pas tout à fait comme les autres, sur fond de combats (of course) interethniques. Intelligent et réjouissant ! **Le Poignard volant** (**The Sentimental Swordsman** en VO) est l'une des nombreuses adaptations de l'écrivain Gu Long par Chu Yuan. Comme sur leurs autres « collaborations », ce film transcrit avec bonheur l'univers pop de Gu Long, tout en essayant de condenser au maximum autant d'éléments possibles de l'œuvre originale (personnages, émotions...). Une très belle réussite là aussi, qui prouve bien que Chu Yuan est assurément le meilleur cinéaste martial de la compagnie. Bien connu du public français (merci la VHS Fil à Film), **5 maitres de Shaolin** nous revient dans une copie évidemment superbe et, surtout, uncut. Histoire classique de combats entre survivants du temple de Shaolin et méchants Mandchous, ce film vaut surtout le détour pour son casting dominé par un David Chiang toujours aussi charismatique. Enfin, le coffret Wong Fei-Hung présente deux films de Liu Chia-Liang autour du mythe du célèbre kung-fuka cantonnais. **Le Combat des maitres** (autre très bon souvenir en VHS) nous présente un jeune et indiscipliné Wong qui va faire ses classes chez un maitre plutôt sévère. Film novateur à l'époque par son approche avant tout éducative, **Challenge of the Masters** (en VO) reste l'un des grands moments de la carrière de Liu - ainsi que son second film en tant que cinéaste. Le deuxième film du coffret, réalisé en 1981, nous montre encore un jeune Wong passant son temps à se chamailler et finissant par créer une guerre des clans. Bien que convenu dans son intrigue, ce film à l'humour léger est un divertissement plaisant qui réserve quelques jolies scènes d'action (en particulier un duel final dans une étroite ruelle). Du côté des suppléments, on retiendra en particulier un documentaire sur le cinéma kung-fu à Hong Kong (riche en interviews et n'hésitant pas à se faire démystificateur - même, si, inévitablement, on revient sur certains points bien connus) et la série d'entretiens autour de Wong Fei-Hung sur le troisième disque du coffret (principalement de critiques renommés), ainsi que l'interview du Japonais Kurata sur **Shaolin contre Ninja** qui nous parle de son parcours et de son passage à la Shaw. Bref, du beau travail, comme d'habitude.

Julien SÉVÉON

ZONE 2 WILD SIDE. 2.35 (16/9). 1.0 (VF ET VOSTF). SUPP : INTERVIEWS, DOCUMENTAIRES.

Hooligans DE PHILIP DAVIS

On le sait, le hooliganisme est un puits à faits-divers intarissable pour les médias désireux de livrer à leur audience toujours plus de sensationnel. Pur rejeton pathologique made in Britain, le hool fascine le grand public : il dégoûte les pacifistes, effraie les familles, attire les ados et défraie perpétuellement la chronique. Mais le hool est aussi un baromètre social éloquent dont le cinéma s'est emparé à plusieurs reprises. **The Firm**, **The Football Factory**, **Ultrà**, **Green Street** (sorti en salles chez nous il y a peu sous le titre **Hooligans** justement) et cet **I.D.** (titré aussi **Hooligans**, vous suivez ?) constituent les témoignages cinématographiques les plus fameux. Polar d'infiltration dans lequel un flic participe au démantèlement d'une « firm » (le terme désignant l'organisation d'un groupe de hools) avec trois de ses collègues, **Hooligans** est autant une véritable étude sociologique pertinente - et surtout non diabolisante - qu'une histoire de perte d'identité choquante de réalisme. Philip Davis ne verse jamais dans la caricature débilitante du gros décérébré fascisant incapable d'aligner trois mots sans beugler et nous dépeint cette « famille » avec une rare justesse de ton. Il montre surtout quelle est la véritable motivation de ces nouveaux guerriers : le défoulement via l'ultraviolence en réponse à un climat social sans échappatoire où tout comportement hors norme est sévèrement sanctionné avant même d'être compris. Toujours dans cette optique, l'excellent documentaire ***Putain de hooligans*** accompagnant le film est un parfait complément d'enquête au métrage de Philip Davis. Un DVD pensé intelligemment donc, pour une œuvre à ranger aux côtés des essais filmiques enragés du regretté Alan Clarke.

Fausto FASULO

ZONE 2 INEDIT. FREE DOLPHIN. 1.66 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : DOCUMENTAIRE, BANDE-ANNONCE.

MAD DVD

All Ladies Do It DE TINTO BRASS

Pour les fans de cinéma trash, Tinto Brass reste l'auteur de deux œuvres monstres, **Salon Kitty** et **Caligula**, mariant violence et érotisme sous les ors du 3e Reich ou de la Rome décadente. **All Ladies Do It** (**Così fan tutte**,1992) vient mettre en lumière un autre pan de sa filmographie, son versant solaire, libertin et libertaire, voire carrément paillard. Une histoire prétexte et dédramatisée au possible (une jeune femme persuade un mari jaloux que sa totale liberté sexuelle va revitaliser leur vie de couple !) permet une nouvelle fois au vieux maître de déployer son sens unique du montage, qui finit toujours par transformer un décor raffiné en scène de théâtre, ou plutôt en peep-show ou en alcôve de bordel. Mais une question angoissante demeure. Où Brass va-t-il chercher ses égéries, des Italiennes inconnues et affolantes qui semblent toutes issues du même moule : visage de madone, longs cheveux noirs ondulés, courbes généreuses et... aisselles velues ? Cette fois, l'étoile filante s'appelait Claudia Koll.

Gilles ESPOSITO

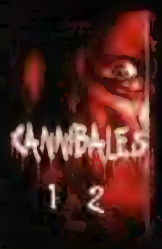
ZONE 2 GRENADINE. 1.77 (16/9). 1.0 (VF ET VOSTF). SUPP : BIOFILMOGRAPHIE.

Johnny belle gueule DE WALTER HILL

Revoir **Johnny belle gueule** à la lumière de la récente filmographie de Mickey Rourke a quelque chose de fascinant. Dans le rôle d'un gangster au faciès monstrueux qui, après une intervention chirurgicale, se venge des meurtriers de son meilleur ami, le comédien prophétisait le futur de sa carrière, mais à l'envers ! En effet, c'est après être passé du statut de beau gosse à celui de « freaks » que Rourke a retrouvé les faveurs d'Hollywood, à coups d'apparitions et de seconds rôles marquants. La cerise sur le gâteau : son interprétation de Marv dans **Sin City**, où l'on retrouve forcément des échos du personnage de **Johnny belle gueule**. Le film de Hill est donc précieux pour tous les admirateurs de l'acteur/boxeur, même si quelques faiblesses scénaristiques l'empêchent d'atteindre le statut de putain de film noir hard-boiled auquel il aurait pu prétendre.

Laurent DUROCHE

ZONE 2 GCTHV. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF).



Mattei Full Force !!!

(HORROR CANNIBAL 1 + 2)

Si bon nombre de réalisateurs italiens galèrent grave pour monter de nouveaux projets et semblent même portés disparus (à l'exception de Michele Soavi et Lamberto Bava, sur le retour), Bruno Mattei, quant à lui, continue son bonhomme de chemin et nous revient en grande forme avec pas moins de 7 films tournés ces deux dernières années. Et force est de constater, fort heureusement, qu'il n'a rien perdu de sa nullité légendaire d'antan, celle qui faisait tout le charme de ses **Virus cannibale** et autre **Rats de Manhattan**. Soi-disant tournés en Amérique du Sud (rien n'est moins sûr) en DV (ça, par contre, c'est une certitude), **Horror Cannibal 1** et **2**, respectivement **Land of Death** et **Cannibal World**, donnent l'impression d'avoir été emballés en moins de temps qu'il n'en faut pour les regarder. Sujets similaires (des militaires ou une équipe de télé en expédition dans la forêt amazonienne tombent nez à nez avec une tribu de sauvageons qui vont les grignoter), acteurs tous plus nullissimes les uns que les autres, dialogues hilarants, post-synchro pourrave, situations absurdes et effets gore des plus kitsch sont au programme de ces deux perlouzes déjà cultes à se tordre de rire. Vu au Mifed avec le homeboy Bustillo en présence des trois acteurs principaux. Garder son sérieux fut une rude épreuve ! Damien GRANGER

ZONE 2 INEDITS. GRENADINE. 1.77 (16/9). 2.0 (VF).

Anémie créative

(ONE TAKE ONLY + THE EYE 3 : L'AU-DELA)

Après un début de carrière prometteur, les frères Pang ne font plus bander personne à force de films concepts bâclés fleurant bon la roublardise marketing. Une disgrâce bien mise en valeur par l'actu DVD, puisque sortent ce mois-ci deux de leurs films, aussi éloignés dans le temps que dans leur approche cinématographique. À ma droite, **One Take Only**, projet perso d'Oxide Pang tourné en 2001. À ma gauche, **The Eye 3 : l'Au-delà**, réalisé en 2005 par les deux frérots. Le premier est un drame social mâtiné de polar réaliste qui, via de jolis personnages, jette un œil désabusé sur la Thaïlande d'aujourd'hui. Le second est un énième film de fantôme qui parodie le genre de façon goguenarde, avec à la clé quelques séquences nawakesques : un fantôme se fait pisser sur la tronche, une séance de possession se transforme en battle de danse hip-hop, et une incursion dans l'Au-delà se termine en concours de pets et d'haleine de chacal. Une approche cynique – et parfois bien fendarde, il faut l'avouer – qui montre tout ce que le cinéma des frères Pang a perdu en sincérité et en courage depuis le succès international de **The Eye**. Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDITS. FPE ET WILD SIDE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF SUR **THE EYE 3**). SUPP : MAKING-OF (**THE EYE 3**), INTERVIEW (**ONE TAKE ONLY**).

LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA

www.lapetiteboutiqueducinema.com
Recherche et commande dans le monde entier

The Official Erwin Dietrich Collection :

She-Devils of the SS (Eine Armee Gretchen) (VF) : 35.50 € zone 0 PAL (1)

Rolls Royce Baby (VF) : 34.00 € zone 0 PAL (1)

Ich, Ein Groupie (Das Mädchen mit dem Einwegticket) (VF) : 26.50 € zone 0 PAL

Self-Service Girls (Mädchen, die sich Selbst Bedienen) (VF) : 35.50 € zone 0 PAL (1)

The Official Jess Franco Collection :

Blue Rita (Le Cabaret des Filles Perverses) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC

Ilsa the Wicked Warden (Greta - Haus ohne Männer) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC

Love Camp (Frauen im Liebeslager) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC

Doriana Grey (Die Marquise von Sade) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC (1)

Nous contacter pour les autres titres disponibles des Official Collection de Jess Franco & de Erwin C. Dietrich
tel : 03 81 61 78 72 - mail : boutiquecinema@wanadoo.fr

COMMANDE sur papier libre indiquer les titres choisis, le total de la commande AVEC LES FRAIS DE PORT (1 à 2 DVD = 5 euros / 3 à 4 DVD = 10 euros / 5 à 6 DVD = 15 euros, etc.) et votre adresse complète, joignez votre règlement et envoyer le tout à : La Petite Boutique du Cinéma, 5 rue Luc breton, 25000 Besançon. Paiement à libeller à l'ordre de : La petite Boutique du Cinéma

Apprenez un vrai

métier créatif !

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

- Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques
- Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à : ITM* 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____

Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage

MAD706

Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

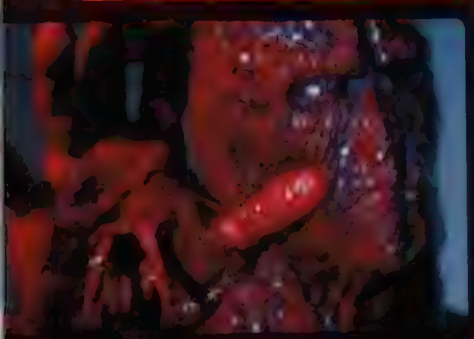
MAD DVD

Le Sang du châtiment
DE FABRICE LAMBOT

Depuis notre chronique dans le Mad in France du n° 181 (juillet 04, pour les causes presses), **Le Sang du châtiment**, court-métrage de Fabrice Lambot, pourtant allégrement sa tâche (sanglante...). Après un passage remarqué au festival Fantasia de Montréal l'année dernière, en présence du réalisateur (Fabrice, terrassé par l'émotion, devait ressortir en Lambot...), voici que sort déjà le DVD. Un tel objet comprenant également le premier court du cinéaste, **Insanity**, un shocker sanglant, grossier et pervers, dans la veine des délires de Nacho Cerdà, présenté dans une quinzaine de festivals, dont celui de Bruxelles, en 2003, avec en bonus deux vidéo-clips furieusement inutiles : **Sin Ley**, du groupe de métal argentin A.N.I.M.A.L., et **Insanity** du groupe français Spherical United Providers. Le tout s'obtient auprès de Metaluna Productions, 5, rue Paul Gauguin, 60150 Thourotte (13 euros, frais de port compris, par chèque ou mandat postal). Quant à Fabrice Lambot, il continue sur sa lancée, et à l'heure même où nous écrivons ces lignes, il nous annonce le projet de son premier long-métrage (à l'état encore incertain et au script en cours d'écriture un volet de l'info, pour ?), mais ça devrait saigner dans les chaumières et fraîcher ailleurs dans le vendée. Bon, OK, le premier qui a des nouvelles prévient l'autre...

Jean-Pierre PUTTERS

ZONE 2 INCONNUE. 1.33 (4/3), 2.0 (MONO) ET VOSTA. SUPP : MAKING OF, COURT-METRAGE, CLIPS VIDEO.



Western revisité
(TROIS ENTERREMENTS + A HISTORY OF VIOLENCE)

Alors que beaucoup aimeraient enterrer définitivement le western, il est des hommes qui prouvent régulièrement que le genre est immortel. Logique : une mythologie ne s'éteint jamais, elle nourrit la culture de ses descendants. Que Tommy Lee Jones, ce gars bourru propriétaire d'un ranch au Texas, ayant joué dans la série ***Lonesome Dove***, œuvre pour la cause n'a rien d'étonnant : son téléfilm ***The Good Old Boys***, réalisé il y a dix ans, traitait déjà du Far West. Produit par des Français (c'est dire la politique des studios US) et filmé comme du Anthony Mann, ce western moderne d'une rare puissance émotionnelle, où il se met en scène dans le rôle d'un cow-boy attaché aux vieilles valeurs de l'Ouest, est un véritable choc qui le place d'emblée comme l'égal d'un Sean Penn. Une magnifique histoire d'honneur et de vengeance, sur fond de grands espaces fantomatiques, où il ne cesse de stigmatiser les excroissances d'une civilisation corruptrice.

L'autre résurrection du genre, chose nettement plus surprenante, vient de David Cronenberg. Et il ne fait pas dans la demi-mesure puisque le schéma de son film s'inscrit à 200 % dans le western, avec ce père de famille tranquille (Viggo Mortensen, génial) qui, voyant sa vie bouleversée par l'irruption d'un passé qu'il croyait avoir enterré, prend les armes pour défendre un bonheur récemment acquis. Le film est troublant, puisqu'il montre comment un brave type peut se muer en l'espace d'une seconde en un tueur sans pitié dès lors qu'il s'agit de protéger son territoire et ceux qu'il aime. Il y en aura encore pour trouver ça réac (la légitime défense est ici acte de rédemption), toujours est-il que ça aura donné l'occasion à Cronenberg de signer son meilleur film depuis **Faux semblants** (et qu'il eut la riche idée de couper une scène gore « à la **Videodrome** » carrément hors sujet, présente dans les bonus de cette belle édition).

Cédric DELELÉE

ZONE 2. FPE ET METROPOLITAN. 2.35 (16/9) ET 1.85 (16/9). 5.1 ET DTS (VF ET VO SUR **TROIS ENTERREMENTS**). SUPP : FEATURETTES, SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES, INTERVIEWS, COM AUDIO, MAKING-OF (SUR **HISTORY...**).

Hail to Milius ! (MK2 IMPORT)
(ROUGH RIDERS + FAREWELL TO THE KING)

Qu'il œuvre en tant que scénariste (**Jeremiah Johnson**, **Magnum Force**, **Apocalypse Now**, **Extrême Préjudice**), script-doctor (**Les Dents de la mer**, **Octobre Rouge**, **Tombstone**) ou producteur (**Retour vers l'Enfer**, la série ***Rome***), John Milius a fait de son style un sceau qui marque au fer rouge tout ce qu'il touche, nourri d'influences littéraires (Conrad, Kipling) et cinématographiques (Ford, Kurosawa) qui lui ont souvent valu d'être considéré comme un extrémiste belliqueux par les chochottes de la presse de gauche (rendez-vous compte, Milius admire Patton, collectionne les armes à feu et pratique la chasse en rêvant que Michael Moore est un gros sanglier !). Réalisateur de quelques films inoubliables (**Le Lion et le vent**, **Conan**, **L'Aube rouge**), l'homme a pourtant abandonné la mise en scène faute de trouver des financiers ayant assez de « cojones » pour valider ses projets (son dernier film, **Flight of the Intruder**, sorti en pleine guerre du Golfe, ayant par ailleurs essuyé un échec cuisant). ***Rough Riders***, tourné il y a dix ans pour le câble, retrace en trois heures les exploits de Theodore Roosevelt, menant des troupes de volontaires à Cuba pour prêter main-forte aux rebelles affrontant l'invasion espagnole. Un western guerrier donc, doté d'un casting jouissif (Tom Berenger, Gary Busey, Brad Johnson, Sam Elliott, R. Lee Ermey, Dale Dye), qui peine à démarrer mais offre dans sa seconde partie une longue bataille furieusement héroïque, faisant de ce téléfilm à la Huston un must du genre aux personnages hauts en couleur.

Lady Vengeance
édition collector
DE PARK CHAN-WOOK

Pas besoin de revenir en détail sur cet excellent film légèrement inspiré de la série des **Femme Scorpion** qui vient conclure la trilogie de Park Chan-wook entamée avec **Sympathy for Mr Vengeance** et **Oldboy**, et dont nous vous avons déjà dit le plus grand bien. Concentrons-nous plutôt sur cette édition riche en bonus qui fait honneur au film. En plus de la copie sortie au cinéma, HK Vidéo nous propose une version alternative, celle du réalisateur, dont la différence se manifeste vers la fin du métrage, lorsque celui-ci passe progressivement de la couleur au noir et blanc, au fur et à mesure que l'héroïne expie ses péchés. Si le film reste le même dans sa construction, cette version représente néanmoins la vision d'origine de Park Chan-wook, qui souhaitait souligner avec insistance la rédemption de son personnage principal. Un troisième disque blindé de bonus vient compléter cette édition sans reproche. Des bonus tantôt ludiques (la superbe galerie d'affiches, le comparatif des bandes-annonces), tantôt passionnants (les deux commentaires audio) et dont on retiendra surtout le long making-of très détaillé et fragmenté en thématiques : la direction artistique, les effets spéciaux, etc. Et comme HK Vidéo aime et sait bien faire les choses, notez que pour les moins feignants (comprendre ceux qui aiment lire, ce qui devrait être votre cas si vous tenez actuellement ce magazine entre les mains, sinon je me demande bien pourquoi je m'emmerde à écrire ce texte), cette édition est accompagnée d'un petit booklet très informatif.

Damien GRANGER

ZONE 2. HK VIDEO. 2.35 (16/9). 5.1 (VF ET VO). SUPP : VERSION ALTERNATIVE. COM AUDIO. ENTRETIENS. MAKING-OF. BANDES-ANNONCES. GALERIE AFFICHES ET PHOTOS. LIVRET.

Ted Bundy
DE MATTHEW BRIGHT

Les tueurs en série connaissent un engouement (excusez le terme) grandissant en France, et plus largement un peu partout en Occident. Logiquement, le 7ème art a aussi accentué son intérêt pour le phénomène depuis au moins deux décennies... Pour le meilleur et pour le pire. **Ted Bundy** se situe dans le haut du panier. Pas de place ici pour des effets cinématographiques, pas de lumière ni d'ambiance ténébreuse cherchant à donner une dimension diabolique et surréelle au criminel tristement célèbre, Matthew Bright livre une version très terre-à-terre de la vie et des crimes de Bundy. L'horrible banalité quotidienne d'un Américain presque comme les autres : un homme en apparence capable d'amour et d'empathie, cachant un dégénéré meurtrier et nécrophile. Comme pour le **Gacy** de Clive Saunders, le réalisateur évite le glauque facile et cherche, à sa manière, à percer la réalité de cet homme que tout le monde imagine bien sous tout rapport. Avant de conclure - d'une manière peut-être un peu aisée - que Ted Bundy est un être comme vous et moi (surtout vous quand même). En complément, Stéphane Bourgoin, le bien connu spécialiste du sujet, nous parle de Bundy et nous offre au passage un extrait de l'interview d'un de ses voisins de cellule, un serial killer qui fait froid dans le dos. On vit vraiment dans un monde de barges...

Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDIT. METROPOLITAN. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : INTERVIEWS.

L'Adieu au roi conte les aventures d'un officier anglais se ralliant à la cause d'un déserteur de l'armée américaine devenu roi d'une tribu sur l'île de Bornéo au crépuscule de la Seconde Guerre mondiale. Porté par un Nick Nolte absolument génial en souverain chevaleresque et l'une des plus belles musiques de Basil Poledouris, le film, digne de David Lean malgré son petit budget, est une magnifique histoire d'amitié qui exalte et bouleverse jusqu'à une ultime scène qu'il n'est pas interdit de considérer comme le sommet de l'œuvre de Milius. Ces deux éditions tardives et inespérées sont donc essentielles à tout amateur de cinéma épique qui se respecte.

Cédric DELELÉE

ZONE 1. WARNER ET MGM. 1.33 ET 1.85 (16/9). 2.0 (VOSTF). SUPP : COM AUDIO (SUR **ROUGH RIDERS**).

COREE DU SUD HONG KONG INDE
INDONESIE JAPON PHILIPPINES
SINGAPOUR THAILANDE

MAD ASIA
LE MAGAZINE DES CINEMAS D'ASIE

N°4 EN KIOSQUE

MAD DVD

Godzilla Final Wars
DE RYUHEI KITAMURA

On la guettait à l'horizon, et la voilà enfin, cette édition Zone 2 du **Godzilla Final Wars** de Kitamura. Après visionnage, on reste partagé entre satisfaction et déception. Satisfaction car ce double DVD ne fait pas l'impasse sur les bonus. On oublie l'interview bancale du réal pour se concentrer sur le making-of montrant le tournage de quelques séquences et surtout sur le documentaire d'une heure intitulé ***Godzilla & moi***, revenant en compagnie de prestigieux intervenants sur la saga du lézard atomique. En revanche, la présence de ces bonus sur un second disque rend inexplicables les flagrants défauts de compression dont souffre le master. Une tare qui gâche légèrement la fête, mais ne nous empêchera pas de prendre à nouveau notre pied devant ce festival de gloumoutes se toutant sur la tronche avec une ardeur réjouissante, dans la lignée du **Destroy All Monsters** d'Ishiro Honda.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. I.C.I. EDITIONS. 2.35 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, INTERVIEW, DOCU MENTAIRE.

Population 436
DE MICHELLE MAXWELL MACLAREN

Un agent du recensement se rend dans la petite ville de Rockwell Falls, où il est accueilli à bras ouverts par la population. Mais quelque chose cloche : le nombre d'habitants n'a pas changé depuis plus de 100 ans, et reste invariablement bloqué à 436 âmes... Un pitch aguicheur pour un petit inédit plutôt surprenant **Population 436**, signé par une réalisatrice habituée aux séries télé (***X-Files***, ***John Doe***...), lorgne du côté de **The Wicker Man** et décrit une petite communauté apparemment idéale mais rendue dangereuse par sa ferveur religieuse. Si le film n'atteint jamais l'intensité ni la démence du chef-d'œuvre de Robin Hardy, son script implacable et sa fin pessimiste (un happy end - présent sur le DVD - a été fort heureusement écarté) font de **Population 436** une péloche fort fréquentable.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. OCTANE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : FIN ALTERNATIVE, BANDE-ANNONCE.

Terminal Velocity
(THE BLADE + SEVEN SWORDS - EDITIONS COLLECTOR)

Expérimentateur de génie, Tsui Hark est un de ces rares réalisateurs qui fait avancer son médium quitte à prendre des risques formels inouïs. Véritable choc esthétique, **The Blade** est une œuvre virale. Une fois inoculé, ce wu xia pian aussi définitif que révolutionnaire nous suivra pendant toute une vie. Et après quatre ans d'attente, le vœu des fans a enfin été exaucé. Les suppléments proposés sont en effet à la hauteur de l'événement avec un documentaire faisant intervenir Tsui Hark, son scénariste Koan Hui et l'extraterrestre martial Hung Yan Yan. Hark revient longuement sur son projet démentiel de mise en scène qui puise avec une maestria égale dans le reportage de guerre (caméra à l'épaule, recadrages violents, mise au point effectuée à l'arraché...) et l'anime (gros plans sur des visages convulsés, chorégraphie surréaliste, hyper montage). Cet aboutissement visuel total, illustrant un script conçu à l'origine sans aucun dialogue, est constamment valorisé par les formidables aptitudes physiques des comédiens principaux Chiu Man Cheuk et Hung Yan Yan, jamais autant à l'aise que lorsqu'il s'agit d'exprimer des émotions puissantes par l'intermédiaire des combats. Accompagné d'un livret faisant la part belle à une analyse (pertinente) du film, **The Blade** collector est un DVD à acquérir toutes affaires cessantes ! Avis aux retardataires.

Autre perle issue de l'effervescence créatrice du maître, malheureusement mutilée au montage, **Seven Swords** n'en demeure pas moins un sommet du wu xia pian, imposant un Donnie Yen impérial qui bouffe littéralement l'écran dans le rôle de l'épéiste Chu Zhao Nan. On en pleurerait presque en pensant que les six autres volets de cette saga immense ne verront probablement jamais le jour...

David DOUKHAN

ZONE 2. HK VIDEO ET FPE. 1.85 ET 2.35 (16/9). 2.0 (VO) ET 5.1 (VF ET VO SUR **SEVEN SWORDS**). SUPP : ENTRETIENS, BANDES-ANNONCES, JEU DE PHOTOS ET LIVRET COLLECTOR (SUR **THE BLADE**), MAKING-OF, SCÈNE INÉDITE (SUR **SEVEN SWORDS**).

HK à cœur et à sang
(YESTERDAY ONCE MORE + DIVERGENCE + UNE NUIT A MONGKOK)

Depuis la rétrocession et le départ à l'Ouest des stars du cinéma de l'ex-colonie, les péloches estampillées HK n'ont plus le même attrait aux yeux des aficionados. Pourtant, l'industrie hongkongaise continue à nous livrer ses blockbusters formatés, ses films moyens et ses bombes. On trouve des trois dans la nouvelle fournée Asian Star, avec un Johnnie To mineur, représentant le versant « fait rentrer la thune » de la carrière du cinéaste. Comédie romantique tartinée de caper movie et de mélo, **Yesterday Once More** se suit sans déplaisir grâce au glamour du couple Andy Lau/Sammi Cheng et de la mise en scène classe du sieur To. Déjà plus ambitieux, **Divergence** étonne de la part du faiseur Benny Chan, qui injecte ici un peu d'existentialisme à son style carré mais inodore. Malgré quelques longueurs, ce polar narrant les destinées inextricablement liées

Le coin des séries

Battlestar Galactica - Saison 1
DE RONALD D. MOORE & DAVID EICK

La saison 1 de ***Battlestar Galactica*** confirme ce que la mini-série/pilote (qui n'est pas incluse dans ce coffret) nous avait déjà asséné : bien loin du remake bâclé d'une série kitsch, il s'agit là d'une réinvention complète du space opera, histoire de lui donner plus la gueule de ***NYPD Blue*** (voire même, par moments, de ***The Shield***) que de ***Star Trek*** (no offense aux trekkers...). Des personnages tragiques et complexes évoluent dans un environnement dur et sans concessions où vont s'entasser pêle-mêle au fil des épisodes des conflits politiques, des révoltes sociales, des angoisses paranoïaques et autres questionnements religieux. Comme si le fond n'était pas déjà assez ambitieux, la forme suit le même chemin et refuse tous les clichés habituels : pas d'uniformes colorés, d'extraterrestres tentaculaires, de vaisseaux qui font « vzouchhh ». Au final, cette première saison de 13 épisodes est une grande baffe à tous les ***Stargate*** du moment tant elle vous prend aux tripes, d'épisode en épisode. Quête pour survivre, révélation publique que des clones humanoïdes cylons sont infiltrés parmi les Humains et angoisse de Boomer qui pense en être une, et, en fil rouge, les déambulations sur une Caprica envahie par l'ennemi de Halo et de... Boomer clone II ! La saison se termine sur un cliffhanger mortel et sur la révélation du master-plan des Cylons. Futés, les producteurs de la série ont confié à Richard Hatch, acteur de la version des 80's qui tenta avec véhémence de lancer son propre remake, un rôle semi récurrent. Edward James Olmos passe même derrière la caméra pour réaliser un épisode. Côté DVD, les making-of de la version Zone 1 ont disparu, édition européenne oblige.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : SCÈNES COUPÉES.

de trois personnages autour d'une histoire d'enlèvement ménage quelques moments forts. Des moments forts, il n'y a que ça dans le superbe **Une nuit à Mongkok** de Derek Yee, qui nous rappelle qu'à trop regarder les stars s'exiler à Hollywood, on a parfois oublié le talent de ceux qui sont restés sur place. HK's not dead !

Laurent DUROCHE

ZONE 2. FPE. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, INTERVIEWS, SCENES COUPEES, AVANT-PREMIERE.

Code Quantum
Saison 1
DE DONALD P. BELLISARIO

Ce n'est pas parce que, en son temps, ***Code Quantum*** a été pressé comme un citron par M6 qui le rediffusa jusqu'à l'overdose que vous devez vous détourner de cette sortie DVD. Le temps a passé et il n'est pas superflu de se replonger dans les aventures de Sam Beckett, sautant d'époque en époque, s'incarnant à chaque fois dans le corps d'une nouvelle personne. Si le côté gentiment moralisateur de l'histoire vous irrite un peu, reportez-vous sur le dynamisme de Scott Bakula, à qui ce rôle va comme un gant, et surtout sur Dean Stockwell, qui campe là un hologramme à l'humour ravageur. Cette toute petite saison initiale (7 épisodes + le téléfilm pilote) n'est qu'une mise en bouche en attendant plus consistant : une saison 2 où Sam devient femme, retardé mental, médium et trapéziste, des sauts autrement plus excitants que le joueur de base-ball de ses débuts. Donald Bellisario, le créateur/producteur, s'est depuis investi dans ***JAG*** et ***NCIS*** : c'est vous dire qu'il faut considérer cette comédie fantastique comme son état de grâce ! A la réalisation, on retrouve Aaron Lipstadt et David Hemmings pour le téléfilm. Hormis un petit coucou de Bakula, il n'y a pas de réel bonus. La série accuse aussi un peu son âge (17 ans déjà !), surtout dans sa mise en scène. N'empêche que la VO est présente - ne riez pas, c'est de moins en moins le cas avec les séries éditées en DVD par Universal.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2 UNIVERSAL. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF)

COMIC BOX #7

NOUVEAUX VENGEURS
WOLVERINE & SPIDER-MAN Y ONT-ILS LEUR PLACE ?

ET AUSSI...

→ Les révélations de la convention de San Diego !

→ X-Men : hécatombe chez les mutants.

→ David Hine, scénariste de Spawn et des X-Men crache le morceau !

ET TOUJOURS : Interwiews, Planches Contact et 20 pages de BD !

COUVERTURE EXCLUSIVE NEW AVENGERS PAR JIM CHEUNG !

EN AOÛT CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

MAD DVD

Collection
MAD MOVIES DVD
LE MEILLEUR DES B MOVIES

LA MORT AU LARGE

D'ENZO G. CASTELLARI

PRODUITE POUR PRÉCÉDER DE QUELQUES NAUTIQUES LES DENTS DE LA MER 3, LA MORT AU LARGE EST UNE SÉRIE B ITALIENNE QUI NE S'EMBARRASSE GUÈRE DE SCRUPULES À PILLER STEVEN SPIELBERG. COMME UN RAPPEL DU TEMPS OÙ L'EXERCICE PLAGIAIRE TENAIT, À CINECITTÀ, DE LA PRATIQUE LA PLUS ÉLÉMENTAIRE...

Au début des années 80, Hollywood en étant encore à produire d'inutiles mais rentables suites aux **Dents de la mer**, ce ne sont pas les producteurs de Cinecittà qui vont d'eux-mêmes cesser de ronger la viande qui tient encore autour de cet os-là. Certains y croient même si fort, au potentiel de **La Mort au large**, qu'ils engagent de grosses sommes dans sa promotion. Comme son distributeur américain et coproducteur, Film Ventures, qui investit pas moins de quatre millions de dollars en affichage, spots TV et radio. Un budget publicité supérieur à celui du film ! Mais, détenteur de la licence **Les Dents de la mer**, Universal prend mal que **Great White** (**La Mort au large** aux USA) s'étale insolemment partout et en toute impunité. Résultat : un procès pour plagiat en bonne et due forme. Que le studio gagne. Comme il déboutera également un diffuseur espagnol culotté au point de baptiser la contrefaçon **Jaws 3**, autrement dit **Les Dents de la mer 3** !

Déjà producteur de **L'Enfer des zombies** dans l'immédiate écume du **Zombie** de George A. Romero, Ugo Tucci s'associe avec l'Américain Edward Montoro pour les besoins de **La Mort au large**, aussi modestes soient-ils. D'ailleurs, de quoi un tel projet a-t-il besoin dans le seul but de coiffer au poteau **Les Dents de la mer 3** ? D'abord d'un scénario. Écrit à la va-vite par Marc Princi, officieusement secondé d'un Ramon Bravo auparavant coupable du script de **Tintorera - du sang dans la mer** (un ersatz mexicain de **Jaws** déjà) et de Vincenzo Mannino (**L'Éventreur de New York**, **L'Antéchrist**), **La Mort au large** verse, à ce titre, dans le minimum syndical. Un grand requin blanc frappe sur les côtes de South Bay, paisible station balnéaire dont le maire, en pleine campagne électorale pour le siège de gouverneur, organise une compétition de planche à voile. Malgré barrière et filet de protection, le squale perturbe la manifestation et bouffe un arbitre. La suite est à l'avenant, principalement animée par le romancier Peter Benton (un clin d'œil à Peter Benchley, auteur du best-seller à l'origine de **Jaws** ?) et Rod, un vieux loup de mer en lieu et place du Quint (Robert Shaw) de Steven Spielberg... Rien de nouveau dans les eaux du plagiat donc, sinon que les scénaristes colmatent par la surenchère les brèches béantes du script. Le requin ne croque-t-il pas, outre une demi-douzaine de personnes, une planche à voile, trois bateaux, un ponton et un hélicoptère ? Un solide appétit pour un monstre que les effets spéciaux n'avantagent guère. Effets spéciaux tout relatifs puisque la plupart des apparitions du broyeur à nageoire proviennent de stock-shots achetés à bon prix. Qu'importe après tout que les requins qui s'y agitent ne soient pas raccord entre eux et avec les rares plans de maquette ! D'ailleurs, ce n'est pas un cador des trucages cinématographiques qui « signe » la bête, mais un certain Giorgio Ferrari connu, non pas pour avoir imaginé des voitures de sport, mais pour la construction de décors et accessoires destinés à Jeux sans frontières. Avec quelques vachettes buvant la tasse, **La Mort au large** n'aurait-il pas ressemblé à un tournoi estival entre villes rivales ? Presque tant Enzo G. Castellari, dans la première moitié du moins, caviarde le déroulement de l'action de futiles scènes d'estivants sur le sable et de véliplanchistes préparant leur matériel. Du remplissage indigne du réalisateur d'un western aussi flamboyant que **Keoma** et de bien d'autres épatantes séries B... De la série B italienne, **La Mort au large** ne présente d'ailleurs que très peu des plus alléchantes caractéristiques. Du gore ? Que nenni ! Des filles à poil ? Bernique. **La Mort au large** est un film sans gros bouillon de sang, sans nénés et dont les deux vedettes, les défunts James Franciscus et Vic Morrow, se donnent la réplique dans le but évident de faciliter son accès au marché américain. Un vieux truc des productions italiennes, comme de tourner un maximum de séquences sur place, histoire de faire plus américain encore, même si cela coûte nettement plus cher que les rives de la Méditerranée. Pas brillant tout ça, mais, tout de même, qu'est-ce qu'on les regrette ces séries B depuis qu'elles ont pratiquement disparu, au début des années 90. Parfois terribles dans l'art d'accommoder les restes, parfois partisanes de l'eau tiède, mais toujours attachantes à faire du cinéma populaire, aussi servile puisse-t-il se montrer.

Marc TOULLEC

DVD INEDIT L'ULTIMO SQUALO ITALIE. 1981. RÉAL. : ENZO G. CASTELLARI. INT. : JAMES FRANCISCUS, VIC MORROW, MICAELA PIGNATELLI, JOSHUA SINCLAIR... FORMAT : 1.85 (4/3). SON : 1.0 (VF).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

SAISON 2
攻殻機動隊
S.A.C. 2nd GIG
GHOST IN THE SHELL
"STAND ALONE COMPLEX"
Une nouvelle menace, une nouvelle enquête... La section 9 est de retour
01
Également disponible en DVD Collector
CD audio inclus
Bientôt sur
EUROPE 2 TV
1er VOLUME DISPONIBLE LE 5 JUILLET
beez
www.beez-ent.com

La Crime explore le temps

LES SÉRIES POLICIÈRES BRUCKHEIMER ABONDENT, MAIS NE SE RESSEMBLENT PAS. SUR LA MÊME CHAÎNE AMÉRICAINE (CBS, ACTUELLEMENT LEADER AUX USA), ON A D'UN CÔTÉ LES « FORENSICS PROCEDURALS », CENTRÉES SUR LES INDICES (*LES EXPERTS/CSI : CRIME SCENE INVESTIGATION*, ET SES DÉCLINAISONS *LES EXPERTS : MIAMI/CSI : MIAMI* ET *LES EXPERTS : MANHATTAN/CSI : NY*), DE L'AUTRE DEUX SÉRIES QUI S'ATTACHENT À DÉCRIRE DES ENQUÊTES PLUTÔT CENTRÉES SUR LES PERSONNES : *FBI : PORTÉS DISPARUS* (*WITHOUT A TRACE*) ET *COLD CASE*.

Créée par la scénariste Meredith Stiehm, cette belle série utilise un dispositif simple, mais extrêmement efficace. À Philadelphie (l'une des plus vieilles villes des États-Unis, choix qui n'est pas sans signification symbolique), Lilly Rush, jeune inspectrice de la brigade criminelle, enquête à la demande d'une femme atteinte de cancer, sur un crime datant d'une vingtaine d'années. Ce « cold case » (affaire non résolue) la pousse à prendre en charge d'autres enquêtes en sommeil, vieilles d'un an ou de soixante-quinze – la plus ancienne à ce jour date de... 1929. Sur ce schéma simple et en apparence répétitif, Meredith Stiehm a élaboré une œuvre unique dans la production télévisuelle actuelle.

Au fil des histoires individuelles, Lilly Rush et ses collègues enquêtent sur le passé mouvementé de l'Amérique : violence raciale ou homophobe, violences d'État (orphelins cobayes à l'époque de la Guerre froide, maccarthysme), violences institutionnelles exercées dans les écoles militaires ou les hôpitaux psychiatriques, violence familiale, violence conjugale... Chaque crime est en effet le symptôme d'une époque, des conflits politiques ou sociaux qui s'y sont déroulés, des ruptures symboliques qui se sont opérées dans l'esprit des individus. Et les milieux explorés sont aussi divers que les époques. Ainsi, au cours des trois saisons déjà produites, les enquêteurs du Cold Case Squad nous transportent d'un club de disco à un cabaret de la prohibition, du milieu du base-ball à celui du tennis amateur, du krach boursier des années 80 à celui de 1929, d'une prison contemporaine à une usine de bombardiers de la Seconde Guerre mondiale, de l'appartement d'un vétéran du Vietnam au ring d'un combat de boxe, des quartiers les plus huppés aux bas-fonds de la ville... Et lorsque l'enquête n'a pas ses origines dans un passé lointain, elle explore les lieux qui tissent la vie de chacun : l'école, l'église, les petits boulots...

Plus qu'une sorte de « La criminelle explore le temps », ***Cold Case*** est aussi une série engagée, car dans la plupart des cas, les crimes réexaminés concernent les femmes. Alors que la vision « officielle » consiste à dire que l'Histoire a été faite par les hommes, Meredith Stiehm et ses coscénaristes (soyez vigilants quand vous verrez le nom de Veena Sud apparaître au générique, en particulier) semblent nous dire que l'histoire de l'Amérique est indissociable de celle des femmes, blanches, noires ou immigrées de fraîche date, riches ou pauvres, jeunes ou âgées, éduquées ou aliénées. À cet égard, ***Cold Case*** opère une véritable « rupture épistémologique ». La troisième saison (encore inédite en France) apparaît plutôt comme un martyrologe : comme le remarque l'historienne Marjolaine Boutet dans un texte à paraître, les personnages assassinés sont autant de « Mozart » potentiels, fauché(e)s avant d'avoir pu s'épanouir.

La grande beauté de ***Cold Case*** et l'émotion que la série suscite chez le spectateur naissent bien sûr de scénarios extrêmement bien écrits. Chacun des personnages principaux (Lilly Rush, ses trois collègues et leur supérieur hiérarchique – tous des hommes) a, tour à tour, l'occasion d'être touché par les destins sur lesquels ils enquêtent. Le casting, remarquable, donne aux protagonistes de chaque « affaire froide » deux visages – celui d'hier et celui d'aujourd'hui, en choisissant des comédiens étonnants de ressemblance. Qui plus est, la série fait preuve d'un sens assez stupéfiant de la reconstitution historique et de la bande musicale – toutes les chansons citées sont bien sûr des « hits » de l'année du crime. Pour couronner le tout, les citations cinématographiques sont évidemment nombreuses, de **La Fièvre du samedi soir** au **Rocky Horror Picture Show**, en passant évidemment par le film noir, auquel la série rend hommage dans l'ultime épisode de la troisième saison, remake assumé d'un grand classique hollywoodien.

On ne saurait trop vous recommander de regarder ***Cold Case*** lorsqu'elle est diffusée sur France 2 (pendant l'été) puis sur Canal + (à l'automne) car cette série rare risque de le rester : la difficulté de négocier les droits musicaux compromet en effet beaucoup la sortie en DVD. La plus belle des productions Bruckheimer pourrait bien aussi rester la plus difficile à revoir...

Martin WINCKLER

PARTEZ EN VACANCES AVANT...

LE VOLET LE PLUS TERRIFIANT DE LA TRILOGIE !

LE 2 AOÛT EN EXCLUSIVITÉ DVD

dvdrama.com
Le premier Quotidien du DVD

JOUE ET GAGNE DES CADEAUX SUR :
WWW.THEEYE3-DVD.COM

Ciné Live

EUROPE 2

WILD SIDE VIDEO

En crescendo

PLUS FORTE, PLUS BELLE, PLUS COMPLEXE ET PLUS LYRIQUE : LA SECTION 09 EST DE RETOUR POUR UNE SECONDE SAISON DE *GHOST IN THE SHELL* : SAC QUI SURPASSE EN TOUS POINTS UNE PREMIÈRE SALVE D'ÉPISODES DÉJÀ MÉMORABLES.

Il est étonnant de voir à quel point la franchise de Masamune Shirow aura été un tremplin optimisant les talents des auteurs à s'être risqués dans cet univers. Après Mamoru Oshii, celui qui apparaît comme étant son digne apprenti, Kenji Kamiyama, est en train de se hisser à la hauteur des plus passionnants réalisateurs de japanimation grâce à ***Stand Alone Complex***. Si l'on pouvait déjà sentir son impressionnante réappropriation des thématiques du titre au cours de la première saison, dont la qualité allait croissante jusqu'à un dénouement culotté, son retour au poste de réalisateur sur la suite disponible chez Beez concrétise tous les espoirs que l'on plaçait en lui.

Après avoir résolu l'affaire du Rieur, avec les dramatiques conséquences que l'on sait, la Section 09 n'est plus que l'ombre d'elle-même. Démantelée, privée de ses moyens et du soutien de l'État, elle semble destinée à un prompt oubli. Mais la situation politique explosive du Japon, cumulée avec la gestion spécialement retorse des réfugiés parqués dans des quartiers pourrissants, pousse le nouveau gouvernement à reformer la Section 09 avec, toujours à sa tête, l'inflexible Daisuke Aramaki assisté de la belle Motoko Kusanagi. Ensemble, ils vont affronter de nouvelles menaces et en particulier un groupe de terroristes se faisant appeler les « Onze individuels ».

Ce qui frappe en premier lieu dans ***SAC 2nd GIG***, c'est l'amélioration exponentielle des canons de production. Alors que, sur la première saison, l'image de synthèse était parfois grossière, que certains décors étaient trop épurés et que les personnages pouvaient pâtir de soucis de perspective, l'équipe s'est cette fois surpassée pour atteindre une tenue visuelle de haute volée. On saluera en particulier l'utilisation d'une 3D magnifique sur certains décors, pour un rendu presque digne d'un long-métrage. Pour autant, la série ne sacrifie pas son univers hyper réaliste à une direction artistique baroque forcément déplacée. Bien au contraire : ***SAC 2nd GIG*** semble se complaire dans le naturalisme le plus cru, qu'il s'agisse du bordel chic de l'épisode ***Cash Eye*** ou du quartier des réfugiés de ***Natural Enemy***.

Le réalisme : voilà l'une des qualités centrales de cette seconde saison. Tandis que les précédentes adaptations animées de *Ghost in the Shell* tenaient clairement de la science-fiction, ces 26 nouveaux épisodes tendent nettement plus vers la politique-fiction. Si cette perspective est déjà en soi enthousiasmante, elle devient carrément jouissive lorsque l'on constate que Kamiyama, ne faisant pas les choses à moitié, aborde des thèmes si profonds et contemporains que ses scénarios frôlent en permanence le brûlot politique. Difficile en effet de ne pas tiquer en découvrant que le problème de l'immigration, et donc de la mondialisation et des inégalités sociales, est un des facteurs majeurs de conflit dans les épisodes. Impossible non plus de ne pas esquisser un sourire en décodant la signification et les mobiles des terroristes individuels, dans une société où l'esprit communautaire est érigé au-dessus de tout, ou lorsque Kamiyama joue avec les entraves qu'impose à la Section 09 la constitution japonaise de 1947. Bref, on peut légitimement assurer que ***SAC 2nd GIG*** contient des bribes du cinéma engagé des seventies, une référence qui semble d'ailleurs totalement revendiquée dès le second épisode, ***Night Cruise***, démarquage évident de **Taxi Driver**, en nettement plus mélancolique et pudique.

Jamais plombée par ce discours extrêmement complexe (et savamment développé par Kamiyama dans l'un des excellents bonus du DVD), la série conserve également cet équilibre délicat entre rythme contemplatif, propice à l'introspection, et des scènes d'action furieuses où éclatent toutes les aptitudes cybernétiques de l'élite de la Section 09. À ce propos, nous nous devons de saluer l'arrivée d'un nouveau personnage très ambigu, l'inquiétant Kazundo Gôda, et le retour des Tachikomas, déchaînés dans les petites postfaces humoristiques traditionnelles, qui se concluent fréquemment avec le plan d'une commande permettant de « redémarrer le monde ». Si ça, c'est pas du message radical alors !

Julien DUPUY

Maintenant, c'est la guerre !

EN ATTENDANT UNE RENTRÉE QUI S'ANNONCE HAUTEMENT CONCURRENTIELLE POUR LES ACTEURS DU JEU VIDÉO, L'ÉTÉ FAIT TOUJOURS FIGURE DE DÉSERT LUDIQUE. QUELQUES JEUX MAD VONT BIEN SÛR DÉBARQUER EN JUILLET/AOÛT, COMME LES DENTS DE LA MER, LIBERTY CITY **SUR PS2,** TITAN QUEST **OU MOULT ADAPTATIONS PAS TRÈS RASSURANTES (**MIAMI VICE **OU** PIRATES DES CARAÏBES 2**), MAIS RIEN DE BIEN TRANSCENDANT. DU COUP, AUTANT JETER UN COUP D'ŒIL SUR LES FUTURES BOMBES NEXT-GEN, PRÉVUES À L'ARRIVÉE DES NOUVELLES CONSOLES. LEUR MAÎTRE MOT : LA GUERRE !!**

Sauvage !
(Gears of War sur X-Box 360)

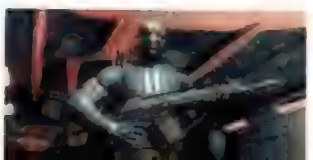
Incontestablement le jeu le plus attendu sur la console de Microsoft, **Gears of War** est un FPS hardcore qui se déroule lors d'une guerre apocalyptique opposant des humains shootés aux hormones à des aliens sanguinaires. Particulièrement bourrin mais plus stratégique qu'il en a l'air, **Gears of War** repousse surtout les limites du FPS à l'aune du sentiment d'immersion qu'il procure. Encore plus intense, sauvage et spectaculaire que **Black**, il mise à fond les bananes sur les possibilités de mise en scène inédites offertes par le jeu vidéo. Comme si les développeurs comprenaient enfin qu'un mouvement de caméra bien placé ou un impact sur le cadre pouvait bien plus dynamiser une scène qu'une énième rafale de sulfateuse assenée par l'ennemi. Et dans **Gears of War**, tous les artifices sont utilisés à bon escient : camera décadrée à l'impact, mini-montage en temps réel, effets de particules dans tous les sens, positionnement dynamique des persos dans le cadre (les corps s'explosent sur la caméra), etc. Et comme tous ces effets servent des scènes barbares (vos guns ont une tronçonneuse au bout du canon !!) qui nous immergent comme jamais dans un FPS, on bave d'impatience !

Magistral !
(Zelda : Twilight Princess sur Gamecube et Wii)

Malgré de nombreux retards, dus à la décision prise par Nintendo de sortir le jeu sur Gamecube et Wii, ce nouveau **Zelda** reste probablement l'un des titres les plus alléchants de la fin d'année. Un titre que nous avons eu la chance de tester en partie il y a quelques mois et qui met littéralement une claque. Moins en raison de son gameplay, dans la continuité des opus précédents, que de la beauté du jeu et de certaines idées de mise en scène. Quand on voit Link à cheval affronter une armada d'ennemis sur une plaine sans fin, avant de se battre en duel contre un chevalier dantesque devant un château en ruine, on a l'impression de vivre en live **Le Seigneur des anneaux**. C'est sûr, la version Wii ne va pas révolutionner les fondements du gameplay, avant tout pensé pour la Gamecube, mais elle vous permettra d'exploiter parfois les possibilités de la nouvelle manette : pêcher en mimant le lancer de ligne ou encore effectuer la célèbre attaque circulaire en faisant tournoyer la manette dans les airs. Bref, un pur chef-d'œuvre en devenir !

Somptueux !
(Crysis sur X-Box 360)

Tous ceux qui prophétisaient le plantage de la X-Box 360 à l'arrivée de ses deux rivales vont mordre la poussière. Car non content d'annoncer de nombreux titres, la console de Microsoft a présenté les plus beaux jeux de l'E3 (oui, des jeux, pas des cinématiques, comme 80 % des annonces PS3). Jumeau de **Gears of War** en termes d'avancée technologique (toutes les innovations précitées sur la mise en scène se retrouvent ici) et de scénario (vous fightez des aliens en pleine invasion), **Crysis** est le nouvel opus des développeurs de **FarCry**. Un FPS qui, sans changer fondamentalement les règles du genre, apporte quelques nouveautés intéressantes comme la possibilité de customiser ses armes ou d'utiliser de nombreux éléments de décor pour piéger ses ennemis. Encore une fois situé dans une jungle dense et réaliste, **Crysis** pousse l'immersion dans ses ultimes retranchements, et s'est posé incontestablement comme l'un des plus beaux jeux du salon !



Épique !
(God of War 2 sur PS2)

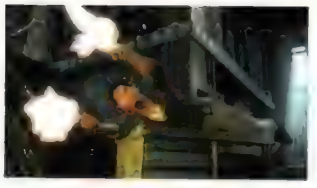
Le seul jeu PS2 de cette mini-sélection non exhaustive est aussi celui que nombre de gamers attendent avec le plus d'impatience. Suite inévitable du titre le plus dément de l'année dernière, **God of War 2** s'annonce tout aussi brutal et épique que son modèle. Sorte de Conan le Barbare de la Grèce antique, Kratos revient mais sans améliorations notables (juste un grappin en plus et des ailes d'Icare pour planer). Davantage un add-on graphiquement amélioré qu'une suite à part entière, **God of War 2** s'inscrit dans la continuité. Mais au vu de la qualité et du fun ahurissants du premier opus, on sait d'avance que les nouveaux combats de Kratos contre les Dieux vont être grandioses et dynamiques. Bref, encore un fantasme réalisé pour les fans purs et durs de dark sword and sorcery !

Hérétique !
(Assassin's Creed sur PS3)

Sorte d'**Hitman** situé pendant la Troisième croisade, **Assassin's Creed** est une petite bombe concoctée par Ubisoft. S'inspirant à la fois de leurs fleurons que sont **Prince of Persia** et **Splinter Cell**, le jeu vous propose d'incarner un tueur mercenaire sans appartenance religieuse, qui accomplit moult missions d'infiltration pour remplir ses contrats. Axant donc son gameplay sur la furtivité et l'acrobatie, **Assassin's Creed** compile le meilleur des deux jeux précités en poussant encore plus loin les animations du perso et l'IA des ennemis. Et comme le jeu est d'une beauté à couper le souffle (faut voir évoluer votre avatar dans des rues antiques bondées !), il se pose sans ambages comme le genre de titre susceptible de faire vendre une console !

Hard-Boiled !
(Stranglehold sur PS3/PC/ X-Box 360)

Vous en rêviez ! John Woo l'a fait ! Mais en pixels et sur une console next-gen ! Eh oui, **Stranglehold** n'est autre que la suite de **Hard-Boiled**, concoctée en partie sous la supervision du grand master de la fusillade hardcore, et toujours avec Chow Yun-Fat dans le rôle-titre ! Modélisé à la perfection, Tequila va de nouveau se retrouver dans des buildings high-tech et des restaurants peuplés pour exécuter à outrance ses flingages acrobatiques. Jeu d'action pur et dur, **Stranglehold** ne vous propose cependant pas d'orchestrer vous-mêmes les ralentis et autres effets de style à la sauce **Max Payne**. Ici, les roulades, envols et autres glissades deux guns aux mains se calculent automatiquement en temps réel dès que vous approchez un obstacle. Mais avec la possibilité de péter absolument tout, de posséder une tonne d'armes monstrueuses, et d'incarner l'un des héros les plus charismatiques du cinoche d'action, **Stranglehold** fait clairement saliver. D'autant que John Woo s'est lui-même assuré que le jeu reproduise autant la mise en scène de son film que la dimension cataclysmique de ses gunfights ! Yannick DAHAN



Amazing Stories vol. 1

INTRADA

Il peut sembler incroyable qu'un « petit » label tel qu'Intrada, aussi prestigieux soit-il, édite l'intégrale des musiques écrites pour la fameuse série produite par Spielberg, tant elle regorge de signatures haut de gamme. Et pourtant, en voici le premier volume, un double CD qui sera suivi de deux autres. La mise en bouche est fastueuse, puisque due à James Horner (le très recherché *Alamo Jobe*, qui fait regretter l'absence d'édition officielle pour **Natty Gann**), Bruce Broughton, Georges Delerue, Danny Elfman, Lennie Niehaus, David Shire, Billy Goldenberg et bien sûr John Williams (l'épisode *Ghost Train*, le thème de la série et le logo Amblin), en attendant Jerry Goldsmith, Alan Silvestri, Michael Kamen, David et Thomas Newman, Leonard Rosenman, Craig Safan, Fred Steiner et encore Williams (entre autres). Il serait vain de prétendre que tout est génial : disons plutôt qu'il s'agit de versions « light » de scores plus connus des pointures susnommées, le tout adhérant à un style orchestral à la fois lyrique et inventif, mais forcément très ancré dans les années 80. Cela dit, il y a ici plus de chair et d'audace que dans nombre de scores actuels... C.D.

Les Travaux d'Hercule & Hercule et la reine de Lydie

ENZO MASETTI - DIGITMOVIES

On fera court mais évocateur : si vous n'aimez pas la musique de film italienne, il faut impérativement vous plonger dans ce double CD apte à coller une gaule d'enfer à tout amateur de scores symphoniques épiques : cuivres nobles et altiers, mélodies romanesques en diable, accès de mickey-mousing à la Rózsa dotés d'envolées héroïques décomplexées, c'est un ardent festival où le péplum se pare avec faste d'atours qui évoquent furieusement le Basil Poledouris de **Conan** et du **Lagon bleu**. Ce n'est que le premier volume d'une série consacrée au genre. Souhaitons que la suite soit à la hauteur de cette (re)découverte à tomber par terre. C.D.

X-Men 3 - The Last Stand

JOHN POWELL - VARESE

Pour faire suite au très bon score de Michael Kamen, John Ottman avait sorti l'artillerie lourde sur **X2** en imposant un thème puissant et fédérateur. Poursuivant dans la même direction, John Powell délaisse en partie les synthétiseurs utilisés sur ses compositions récentes (**La Mort dans la peau**, **Vol 93**) et opte pour une approche symphonique à l'orchestration imposante en ajoutant pour l'occasion des chœurs fracassants. Étrangement, cette ampleur musicale transcende les images du film, leur donnant parfois un caractère bien dérisoire, notamment lors des scènes d'action (*Dark Phoenix Tragedy* et *Phoenix Rises*, pièces maîtresses galvanisantes de l'album). Cette impression disparaît bien entendu à l'écoute du CD, où la richesse du score apparaît dans toute sa démesure, culminant avec l'excellente piste *The Last Stand*, qui laisse augurer du meilleur pour le **Watchmen** de Zack Snyder (voir news). (61 min.) D.D.

Pirates des Caraïbes : Le Secret du coffre maudit

HANS ZIMMER - DISNEY

Après avoir produit d'un œil aussi bienveillant que désinvolte le score anachronique et limite audible de **Pirates des Caraïbes**, Zimmer reprend le gouvernail pour en assurer la séquelle (assisté tout de même par six compositeurs additionnels et cinq orchestrateurs). Évidemment, il maintient le cap avec nettement plus d'autorité que son prédécesseur Klaus Badelt, et cette fois c'est toutes voiles dehors qu'il assure la traversée, galvanisé par l'aspect épique du film. Sans réellement abandonner un côté heavy metal qui fait souvent ressembler la musique à du Iron Maiden symphonique (même si l'orchestre règne ici en maître absolu, dans un « swashbuckler style » flamboyant), il offre ici une relecture radicale du premier volet, alternant reprises de l'original (en mieux !) et thèmes inédits (lesquels piochent allègrement dans la trilogie des **Dollars** de Morricone et Leone via l'usage d'un orgue et d'une boîte à musique). Qui plus est, Zimmer y réinjecte le meilleur de ses travaux les plus louables : on retrouve donc les chœurs outretombesques de **The Peacemaker**, les montées rythmiques belliqueuses de **Crimson Tide**, les orchestrations viscérales de **Gladiator**, la grandeur mythologique de **King Arthur**, les riffs agressifs de **Black Hawk Down** et les crescendos lyriques de **Da Vinci Code**. C'est dire à quel point cet album annihile l'existence d'un premier opus désormais obsolète. C.D

Superman Returns

JOHN OTTMAN & JOHN WILLIAMS - WARNER

Succéder à l'une des partitions les plus mythiques de John Williams avait de quoi paralyser n'importe qui. Pas John Ottman. Attendu au virage par l'ensemble de la communauté scorophile, généralement peu encline à l'indulgence, il rend ici un brillant hommage à son illustre aîné, à tel point que sa musique constitue le meilleur élément du film. Le score ne se contente pas de reprendre (et de manipuler) les thèmes de Williams avec une passion jouissive : il les intègre à de nouvelles créations. La première illustre la solitude de Kal-El, traduite par la douceur du piano et des violons. La seconde, associée à Lex Luthor, use d'une flopée de percussions et de cuivres carnassiers. L'exaltation est donc totale, d'autant qu'en plus d'offrir une complexité orchestrale rare dans la musique de film actuelle (gros travail thématique et textures ultra fouillées), Ottman recycle avec une justesse imparable de glorieuses influences : on retrouve le Horner de **Legends of the Fall** et de **Braveheart** dans les rafales de tambours et le Goldsmith de **The Shadow** dans le traitement du thème de Luthor, le tout enveloppé avec faste par les chœurs aériens testés dans **Fantastic Four**. Le seul regret à formuler se rapporte à la durée du CD (il manque plus d'une heure de musique, dont l'ouverture avec le thème de Krypton, qui n'est que brièvement repris par la suite), mais **Superman Returns** reste un album magnifique, riche en flambées d'action exaltantes (*Rough Flight* égale le *Cadillac Freefall* de **Terminal Velocity**), qui parvient ponctuellement à atteindre des sommets d'émotion jouant autant sur la nostalgie que sur la perfection de l'écriture (*Memories*). À signaler en outre une interprétation exceptionnelle du Hollywood Symphony (pas facile, pourtant, d'écraser le LSO), et l'ajout de vidéos très sympas (sessions, interviews, etc). Bref, cet album fait honneur à l'original de Williams avec une puissance carrément bouleversante.

C.D.

News

• Dario Marianelli a terminé la musique de **The Return**, thriller fantastique d'Asif Kapadia (**The Warrior**) avec Sarah Michelle Gellar et Sam Shepard.

• John Powell devrait rejoindre Zack Snyder sur **Watchmen**, l'adaptation ciné du chef-d'œuvre absolu d'Alan Moore et Dave Gibbons.

• Le jeune compositeur anglais Christian Henson officie sur deux projets très attendus chez nous : **Severance**, le nouveau survival de Christopher Smith et **Scorpion** de Julien Seri.

• C'est LA bonne nouvelle du mois. Alan Silvestri s'active bel et bien sur **Beowulf** de Robert Zemeckis ! Avis aux fans de l'immense B.O. de **Predator**, c'est-à-dire à peu près tout le monde.

WWW.TOYSTAR.FR - 01 43 72 06 66

DESIGNATION	P.U.	QTE	TOTAL

JOINDRE VOTRE REGLEMENT ET RENVOYER CE COUPON SOUS ENVELOPPE AFFRANCHIE AU TARIF EN VIGUEUR A :

TOYSTAR 1 rue de Reuilly 75012 PARIS

Toystar vous livre en colissimo suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande
Offre valable en France métropolitaine et dans la limite des stocks disponibles.

SOUS-TOTAL
FRAIS DE PORT
TOTAL A PAYER

NOM
PRENOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE
TELEPHONE
MODE DE PAIEMENT ☐ CHEQUE ☐ MANDAT ☐ CARTE BLEUE
NUMERO DE CB
DATE DE VALIDITE

FRAIS DE PORT 5€
OFFERTS POUR TOUTE COMMANDE SUPERIEURE A 50€

ACTION

La chaîne sous haute surveillance

ACTION

LA CHAÎNE 100% ADRÉNALINE

Sueur, sang, explosions et combats en tout genre : tous les grands films d'action sont sur Action ! Retrouvez les chefs d'œuvres inédits de films de genre et des séries incontournables !

ACTION freebox TV TELE2

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 76

CYBERNATOR

1991. REAL.: ROBERT RUNDLE. SCEN.: ROBERT RUNDLE, EDWARD SANCHEZ. INT.: LONNIE SHULER, EDWARD SANCHEZ, MICHAEL FOLEY, WILLIAM SMITH, JAY RICHARDSON, CHRISTINA PERALTA. PROD.: EDWARD SANCHEZ, VISA STREET. USA.

Le genre de titre plutôt pour les mecs ! Pas comme le suivant (**Cybertech PD**, vous imaginez... On devrait interdire des trucs pareils !). Lonnie Schuler y incarne le super-flic arpentant un Los Angeles sauvage et futuriste. Lors d'une patrouille, son partenaire est abattu. Moche ! D'autant que l'enquête sur cette mort l'amène à démasquer une vaste conspiration impliquant des personnalités à la tête d'une escouade de cyborgs experts en tous genres de combats. Rundle libère toute la puissance de son amateurisme tranquille dans ce ratage exemplaire où parlottes et scènes d'action se succèdent sans grande conviction, entrecoupées de séquences érotiques pour faire joli.

Après **Divine Enforcer** et **Vampire Hunter**, Rundle devait s'orienter vers le court-métrage (**Run Like Hell**, **The Vessel**). D'ailleurs, il ne reviendra que quand il aura fini **The Vessel**...

CYBERTECH PD

OU **TERMINAL JUSTICE**. 1995. REAL.: RICK KING. SCEN.: WYNNE MCLAUGHLIN, FREDERICK BAILEY. INT.: LORENZO LAMAS, PETER COYOTE, BARRY FLATMAN, TOD THAWLEY, CHRIS SARANDON, KARI SALIN. PROD.: STEVE BESWICK. USA/CANADA.

Nous sommes en 2010 (puisqu'on vous le dit !). L'informatique envahit peu à peu les principaux secteurs d'activités, au point de menacer toute civilisation possible. Lorenzo Lamas, flic PD comme l'annonce le titre (Police Department, en fait...), possède des yeux bioniques reliés à un computer qui lui sert de GPS à l'occasion. Sa mission : démanteler un réseau de maniaques, concepteurs de jeux virtuels meurtriers et pourvoyeurs de clones féminins destinés au commerce érotique. Encore un bel exemple de JAO (justice assistée par ordinateur), mais attention aux cyber-bogues.... (M102P.85)

CYBERZONE

OU **DROID GUNNER**. 1995. REAL.: FRED OLEN RAY. SCEN.: WILLIAM C. MARTELL. INT.: MARK SINGER, MATHIAS HUES, BRINKE STEVENS, ROCHELLE SWANSON, ROBERT QUARRY, ROSS HAGEN, LORISSA MCCOMAS. PROD.: FRED OLEN RAY, COSMIC, NEW HORIZONS. USA.

Dans un futur cyber-mécanisé, rempli de cyber trucs, la pénurie de femmes se fait cruellement sentir. Nos descendants en sont ré-

Dans Cyberzone, y'a plus de nénettes. Juste Brinke Stevens en femme-chat extraterrestre (à poils, évidemment. Ben oui : un chat !)...

Cyborg. Van Damme pas content : le public lui reproche de jouer comme un cake ! Dur, mais au moins, avec lui, on s'en tape toujours une tranche...

VAN DAMME était le premier héros du XXI° siècle. ELIAS KOTEAS est son successeur.

duits à les concevoir eux-mêmes, plus objets sexuels que ménagères de plus de cinquante ans. Le chasseur de droïdes Marc Singer court après quatre fugitives, sortes de poupées gonflables robotisées incapables de garder leurs vêtements plus de dix minutes. Avec quelques pointures féminines (au moins du 95, bonnet B !), et deux numéros de strip-tease exécutés par Brinke Stevens dans le rôle d'une femme-chat extraterrestre. « *Roger Corman me confia deux cents dollars pour m'occuper moi-même de mon costume* » se souvient l'actrice. Comme quoi, quand Roger paye, tout le monde s'en rappelle (quand il ne donne rien aussi, remarquez...).

CYBORG

1988. REAL.: ALBERT PYUN. SCEN.: KITTY CHALMERS. INT.: JEAN-CLAUDE VAN DAMME, DEBORAH RICHTER, DAYLE HADDON, ALEX DANIELS, BLAISE LOONG, ROLF MULLER. PROD.: CANNON, MENAHEM GOLAN, YORAM GLOBUS. DISTR.: CANNON FRANCE. USA.

« *Je rêvais d'un western futuriste à la Sergio Leone* » reconnaît Albert Pyun, avant de citer tour à tour Kubrick et Coppola. Un peu gonflé quand même, le Bébert, qui se contente de puiser à la source féconde des sous-**Mad Max** italiens : poor lonesome avenger contre super-méchants baraqués. Le contenu d'une dizaine de décharges publiques tient lieu de décor à ce script simpliste où Van Damme tatane à mort sans jouer pour autant comme un pied, contrairement à ses habitudes. Le genre « *je viens juste régler quelques fractures en souffrance et je repars* »... Son jeu rentré convient même assez bien à cette quête douloureuse tenant parfois du masochisme, jusqu'à la scène de crucifixion où plane à l'évidence l'ombre de **Conan**. À ses côtés, Dayle Haddon interprète le cyborg annoncé, mais en phase

terminatrice, si l'on se rappelle ses prestations dans **Spermula** ou **Madame Claude**. « *Ça m'étonne Dayle* », disait-on chez Disney quand, après avoir fondé de grands espoirs sur son ingénu minois, toute l'équipe, effarée, la surprit posant nue dans les pages de Playboy... (M56P.30, M59P.44).

CYBORG 2 : GLASS SHADOW

1993. REAL.: MICHAEL SCHROEDER. SCEN.: RON YANOVER, MARK GELDMAN, MICHAEL SCHROEDER. INT.: ELIAS KOTEAS, ANGELINA JOLIE, BILLY DRAGO, JACK PALANCE, KAREN SHEPERD. PROD.: RAJU PATEL, ALAIN SILVER, ANGLO AMERICAN FILMS INTERNATIONAL PRODUCTION. USA.

Du beau monde à l'affiche de cette suite désertée pourtant par le tenant du titre qui déclare forfait devant tant d'opportunisme. Pas grave, Van Damme réapparaîtra qand même sous forme de flashs-back bien évidemment repiqués au premier volet. Angelina Jolie anticipe son personnage de **Tomb Raider**, Elias Koteas joue les aventuriers, Billy Drago les méchants congénitaux, Karen Sheperd les guerrières, Allen Gardfield les Dr. Goldfoot. Quant aux scénaristes, ils ne jouent à rien, mais pensent très fort à **Blade Runner** et à **Terminator**, ce qui ne peut pas faire de mal. (M90P.50).

CYBORG 3 THE RECYCLER

1994. REAL.: MICHAEL SCHROEDER. SCEN.: BARRY VICTOR, TROY BOLOTNICK. INT.: RICHARD LYNCH, ANDREW BRYNIARSKI, KHRYSTYNE HAJE, MARGARET AVERY, ZACH GALLIGAN, MALCOLM MCDOWELL, REBECCA FERRATTI. PROD.: ALAN MEHREZ, WARNERVISION. USA.

Michael Schroeder recycle. L'héroïne du précédent volet change de visage pour adopter les traits de Khrystyne Haje, une cyborg tellement humaine qu'elle en devient enceinte (et les enfants s'appelleront sans doute Cyborg 4, 5 et 6). À ses côtés, Elexia, la belle Rebecca Ferratti, modèle chez Playboy, ainsi qu'une poignée de revenants jouant les faire-valoir.

CYBORG 2087

OU **MAN FROM TOMORROW**. 1966. REAL.: FRANKLIN ADREON. SCEN.: ARTHUR C. PIERCE. INT.: MICHAEL RENNIE, EDUARD FRANZ, WENDELL COREY, WARREN STEVENS, HARRY CAREY JR. PROD.: EARLE LYNN, FEATURE FILM CORP. USA.

Un peu de silence dans le fond. Je raconte, et le premier qui trouve à quoi ressemble le pic gagne à être connu. Le professeur Sigmund Marx (!!!) découvre un moyen de contrôler l'esprit humain par radio-télépathie. Mais, comme cent ans plus tard des perfides détournent son invention pour instaurer une dictature cybernétique, deux savants expédient dans le passé le cyborg Michael Rennie (1) afin de persuader Marx de détruire son invention, et ainsi changer l'avenir. Sous des dehors divertissants, et même parfois comiques, cette série Z reprend le discours propagandiste de l'anti-communisme primaire très répandu dans le cinéma de SF des années cinquante. Une autre

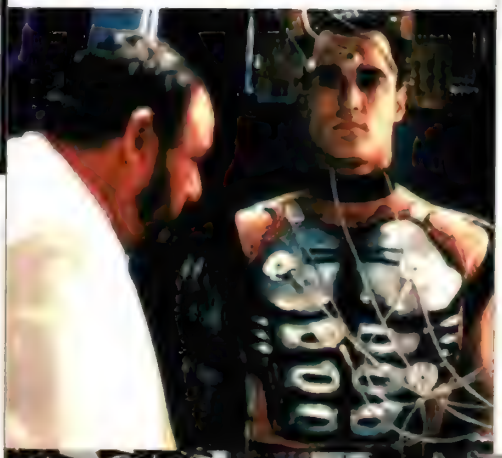
façon de remonter le temps....

(1) Déjà débarqué chez nous en soucoupe dans **Le Jour où la Terre s'arrêta** et dans **Dracula contre Frankenstein**. C'est pas possible, ce gars-là doit voyager à demi-tarif (*« une carte vermeille au pays des merveilles »* ?).

CYBORG COP

1992. REAL.: SAM FIRSTENBERG. SCEN.: GREGG LATTER. INT.: DAVID BRADLEY, ALONNA SHAW, JOHN RHYS-DAVIES, TODD JENSEN, RUFUS SWART. PROD.: DANNY LERNER, TRIMARK/NU IMAGE. USA.

Le frère du héros massacré par les comparses d'un magnat de la drogue se retrouve cyborg aux ordres de son nouveau maître. David Bradley fera le ménage, il en a l'habitude. Après le succès des deux **American Ninja** et sa rafale de **Ninja** (**1**, **2** et **3**), Sam Firstenberg pensait appeler son film **Cyborg Ninja**, comme le confirme un ancien flyer. Et puis vinrent **Cyborg 2**, **Robocop 2**, **Terminator 2**, ce qui nous valut ce nouveau titre de **Cyborg Cop** rempli de gunfights, d'explosions, de mégalos pervers (John Rhys-Davies se régale...), de décors immédiatement identifiables (la jungle de **Predator**) et de références faciles (l'explosion de la main du flic, futur cyborg, les griffes de Freddy, etc...). Bref du déjà vu, s'il n'était les gros seins d'Alonna Shaw (elle joue dans **Double Impact**, on comprend pourquoi...) complaisamment dévoilés au spectateur sachant compter (ils sont bien deux !). À propos de deux, une séquelle sortit l'année suivante avec la même équipe, puis un logique **Cyborg Cop 3** joué cette fois par le puissant Frank Zagarino. (M92P.52).



Cyborg Cop et la pharmacopée : *« Holà, mon jeune ami, ça me paraît grave ! Vous fumez depuis longtemps ? »*

Le Cyborg ou le voyage vertical. Après un voyage vertical, vous regardez en l'air, c'est prouvé ! À droite, Depardieu dans son premier vrai rôle.

LE CYBORG OU LE VOYAGE VERTICAL

1970. REAL.: JACQUES PIERRE. SCEN.: YVES JAMIAQUE. INT.: ROGER PIGAUT, MARC MICHEL, ARMAND MESTRAL, ANNE VERNON, CLOTILDE JOANO, GERARD DEPARDIEU. PROD.: ANTENNE 2. FRANCE.

En mars 2004, la défunte chaîne Festival diffusait cette curiosité produite il y a trente-six ans pour Antenne 2. Sept personnes suivent un test d'accoutumance à la vie en profondeur. Après une descente de douze kilomètres, le petit groupe découvre un site enchanteur et apprend par la bouche de leur hôte la présence parmi eux d'un androïde, réplique parfaite de l'être humain. *« Être ou ne pas être ce robot »* devient la question générale, tandis que la suspicion pourrit l'ambiance au point de compromettre le test en cours. Outre les bien connus (à l'époque !) Roger Pigaut, Marc Michel, Anne Vernon et Armand Mestral, le casting nous réserve la surprise d'un Depardieu baba cool alors à ses débuts. Trois ans plus tôt, il incarnait un personnage similaire dans le court-métrage de Roger Leenhardt, **Le Beatnik et le minet** !

CYCLONE

REAL.: FRED OLEN RAY. SCEN.: PAUL GARSON, T.L. LANKFORD. INT.: JEFFREY COMBS, HEATHER THOMAS, DAR ROBINSON, TIM CONWAY. PROD.: PAUL HERTZBERG, CINETEL. USA.

Action non-stop pour récupérer le prototype d'une moto futuriste à la puissance phénoménale, possédant son ordinateur interne, et convoitée par une armada de gens plus cocasses que franchement patibulaires. Cela ressemble à ***K 2000***, ***Super-Copter*** et ***Super-Moto*** (en fait, ***Tonnerre Mécanique***), mais **Cyclone** vaut surtout pour son hallucinante distribution. Outre les noms déjà cités, nous trouvons Martine Beswicke (le nouveau pseudo de Martine Beswick !), Martin Landau (qui a quitté le sien depuis longtemps), Huntz Hall (du team burlesque, les Bowery Boys), Michael Reagan (fils adoptif du Président Bush – beuh non, c'était juste pour voir si vous suiviez, en revanche c'est vraiment

celui de feu Ronald), Troy Donahue (décédé en 2001), Robert Quarry (le comte Yorga en personne !), Russ Tamblyn (non crédité), Dawn Wildsmith (explosive dans **Beverly Hills Vamps**), et même les potelées Pamela Gilbert, Ashley Ferrare et Michelle Bauer, venues spécialement prendre une douche sur le plateau ! (M67P.56, M187P.83).

THE CYCLOPS

1957. REAL. ET SCEN.: BERT I. GORDON. INT.: DEAN PARKIN, JAMES CRAIG, GLORIA TALBOTT, LON CHANEY JR., TOM DRAKE, VINCENT PADULA, MANUEL LOPEZ. PROD.: BERT I GORDON, B & H PRODUCTIONS. DISTR.: ALLIED ARTISTS. USA.

À la recherche d'uranium, une petite expédition arpente la jungle mexicaine. Sur place, la radioactivité a provoqué le gigantisme d'animaux devenus du même coup agressifs, quoique assez rigolos. Puis, survient un être étrange. Dans le genre humain. Chauve, torse nu, une vague peau de bête passée en short, le torse velu et le côté droit du visage complètement détruit, tandis qu'un œil unique apparaît, immense, fixe et exorbité. Que dire de

Cyclops. Lon Chaney Jr. face à l'atome (Lon Chaney Jr. n'a jamais su jouer sobre. Aux deux sens du terme, d'ailleurs...).

plus à son sujet ? Ah oui, il mesure une bonne dizaine de mètres ! Le script se souvient aussitôt d'Ulysse et de *L'Odyssée* : le cyclope enferme le groupe dans une caverne obstruée par un énorme rocher, puis succombe à la projection d'un pieu enflammé dans son œil. Le climax intervient lors de la lutte du cyclope contre un boa géant se promenant comme ça dans la forêt mexicaine (aucun rapport avec le boa de Boulogne, comme vous le voyez...). Si Gordon utilise souvent des effets spéciaux primaires (ses transparences transparaissent grave), par bonheur, il nous épargne les couplets moralisateurs et antinucléaires de l'époque. Juste du spectacle, et adieu Bert...

Cypher. Belle parabole sur la manipulation. La preuve : on voit encore les fils...

CYPHER

EX **COMPANY MAN**. 2001. REAL.: VINCENZO NATALI. SCEN.: BRIAN KING. INT.: JEREMY NORTHAM, LUCY LIU, DAVID HEWLETT, JOSEPH SCOREN, ANNE MARIE SCHEFFLER, NELSON TYNES. PROD.: PAUL FEDERBUSH, PANDORA. DISTR.: METROPOLITAN. USA.

Après la déferlante **Cube**, Natali poursuit dans la même veine, mais en variant les genres. Son second métrage porte un regard pessimiste sur l'avenir de la société, décrit l'instrumentalisation du citoyen, sa soumission à l'employeur, sa capacité de le trahir aussi bien, le besoin d'évasion de l'individu prisonnier du système, la perte de sa personnalité avec, peut-être, un possible retour à la conscience et à la réalité des faits. Lucy Liu est fascinante dans son rôle, ambigü, Jeremy Northam exemplaire (Prix d'interprétation à Sitges, en 2002), et la plastique du film impressionne malgré la rigueur du budget imparti. On pense à **1984**, à **Total Recall**, à **La Mort aux trousses**, à **Dark City**. En fait, **Cypher** ressemble à un « cube » dont on s'acharne à assembler les pièces sans rien perdre du suspense pour autant. Comme disait Natali : *« J'ai voulu faire un peu trop complexe, mais faut* **Cypher** *! »* (si les réalisateurs s'y mettent, où allons-nous ?). En tous cas, du côté de la lettre D, les gars, parce que ça y est, j'y arrive (ah, on ne rigole plus, les gars, dans le sommaire !!!).

D.A.R.Y.L.

1985. REAL.: SIMON WINCER. SCEN.: DAVID AMBROSE, ALLEN SCOTT, JEFFREY ELLIS. INT.: OLIVER BARRET, RON FRAZIER, STEVE RYAN, DAVID WOHL, KATHRYN WALKER, COLLEEN CAMP. PROD.: JOHN HEYMAN, COLUMBIA. DISTR.: WARNER COLUMBIA FILM. USA.

Le jeune D.A.R.Y.L. (comprenez « data analysis robot youth lifeforce ») est une sorte d'androïde supposé offensif, sorti de l'esprit fécond (en un seul mot) de scientifiques visant à fournir à l'armée une race de guerriers invincibles ignorant tout sentiment. Or, ratage complet, le garçon développe au contraire des qualités émotionnelles comme on n'en trouve plus guère que chez Disney. Adopté par un couple ignorant ses origines, pourchassé par les militaires, il échappe de peu à la mort et rejoint ses parents dans un final sirupeux à souhait, car le film n'est qu'un océan lacrymal, vraisemblablement sponsorisé en sous-main par une marque de mouchoirs jetables. Derrière la caméra embuée par tant de mélo

science-fictionnel, on distingue très bien dans la pénombre le sujet d'**E.T.** remixé façon **Terminator**. (M37P.44, M40P.10).

D-WAR

2006. REAL.: SHIM HYUNG-RAE. INT.: JASON BEHR, AMANDA BROOKS, ROBERT FORSTER, CRAIG ROBINSON, CHRIS MULKEY. PROD.: JAMES B. KANG, DENNIS JAMES LEE, YGA ENTERTAINMENT. CORÉE.

La production coréenne s'affole ces dernières années, mais cela ne vaut pas pour ce **D-War** annoncé depuis plus de cinq ans. Fort du succès mondial de son **Yonggary**, Shim Hyung-rae reprend les rennes, mais ne les reprend pas vite. Bon, si le script perd un peu ses pages dans la bagarre, en revanche les monstres assurent un maximum, plus nombreux et presque tous originaux. Dragons, ptérodactyles, serpent géant, raptors féroces, ou gigantesques tortues panzers équipées de deux canons mitrailleurs. Même si l'animation (excellente) rappelle **Jurassik Parc**, certaines séquences évoquent **La Guerre des étoiles**, et d'autres le **Godzilla** américain, le spectacle en vaut quand même la peine. À sortir incessamment (faut les comprendre, ils n'ont pas encore trouvé la fin !).

D.N.A.

1996. REAL.: WILLIAM MESA. SCEN.: NICK DAVIS. INT.: MARK DACASCOS, JURGEN PROCHNOW, ROBIN MCKEE, THOMAS TAUS JR., ROGER AARON BROWN, JOHN H. BRENNAN. PROD.: NILE NIAMI ET PATRICK CHOI, INTERLIGHT. USA.

« **A.D.N. la menace** » prévient le titre vidéo. Autrement dit, celui qui n'est pas sage devra se visionner ce rip off de Predator tourné quelque part aux Philippines. En gros, un savant ressemblant à Jürgen Prochnow (c'est lui !) reconstitue le code génétique d'une créature extraterrestre qu'il espère revendre à une quel-

conque puissance étrangère. Tandis que les natifs du coin parlent de malédiction (Mesa est à la caméra, faut dire !), le beau Dacascos va mettre les choses au clair. Deux fois, d'ailleurs, car Claire, c'est justement le nom d'une ravissante blonde travaillant pour le gouvernement américain, ce qui tombe assez bien. Quand il passe sur M6, **D.N.A.** se traduit par **Scarabée**. Cherchez pas, c'est du M6 ! (M108P55).

DA HIP HOP WITCH

2000. REAL. ET SCEN.: DALE RESTEGHINI. INT.: EMINEM, JA RULE, VANILLA ICE, MOBB DEEP, STACII JAE JOHNSON. PROD.: DALE RESTHEGHINI, VANILLA ICE. USA.

Quelqu'un (un mélomane sans doute) s'en prend à des chanteurs de rap interprétant leur propre personnage. Or, le nigaud qui retrouve le métrage de ces agressions un an plus tard le diffuse au lieu de l'enterrer le plus profond possible. Cela nous vaut tout de même une divertissante satire du **Projet Blair Witch** à l'humour aussi délirant que volontairement vulgaire. « *La sorcière a essayé de me mettre un doigt dans le derrière* » se plaint ainsi Eminem d'un ton faussement pincé ! (ceci dit, personne n'est parfait : pour ma part, je porte volontiers cette marque de slip...). Toute plaisanterie mise à part, il s'agit à l'évidence d'un fim d'horreur. La musique, déjà, et surtout cet avertissement final qui fera frémir les plus valeureux : « *à suivre* » ! Prévoir boules Quiès pour mieux déjouer l'attentat...

DA VINCI CODE

THE DA VINCI CODE. 2006. REAL.: RON HOWARD. SCEN.: AKIVA GOLDSMAN. INT.: TOM HANKS, AUDREY TAUTOU, JEAN RENO, ALFRED MOLINA. PROD.: JOHN CALLEY, BRIAN GRAZER, IMAGINE ENTERTAINMENT. DISTR.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS. USA.

« *Deux heures 30 !* » s'écrie le chroniqueur sur le point d'entrer en salle. Je me les tape, ou bien je laisse ma concierge m'en relater les meilleurs moments ? « *Toutes recherches sur la divinité de Jésus et sur la quête du Graal devraient être laissées aux Monty Python* » préconise un critique américain. Il a peut-être raison. Et Ron Howard pouvait-il décemment adapter le livre de Dan Brown ? Pas sûr. Ceci étant, loin de le reformater aux souhaits du bon public lambda pas tout à fait prêt à entendre de pareilles fariboles blasphématoires au sujet des mœurs de monsieur et madame Jésus-Christ, il ose rester fidèle au texte original. Même s'il en simplifie l'intrigue, le jeu de piste demeure, même s'il n'invente rien au niveau de l'écriture cinématographique (si, les flashs-back : terrifiants !), l'irrévérence fonctionne. Mais, comme disaient les situationnistes : « *Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image* ». Et une image primaire, de surcroît. À partir d'un roman de gare trempé à l'ésotérisme (documenté et bougrement malin il est vrai), Ron Howard livre un film de gare. Normal. Le plus drôle est que cette œuvre de pure fiction (qu'il s'agisse du film ou du roman) suscite des réactions hors de propos : grèves de la faim, affichages sauvages, manifestations diverses, crises de foi chroniques, Opus Dei en colère, ou carrément création du « Mouvement des femmes chrétiennes inquiètes » (!!!). Bel exemple de tempête dans un bénitier.

Tom Hanks et Audrey Tautou dans Da Vinci Code : aucun doute, la vérité est ailleurs !

DABIDE NO HOSHI : BISHOUJO-GARI

STAR OF DAVID : BEAUTY HUNTING. 1979. REAL.: NORIFUMI SUZUKI. SCEN.: JIKU YAMATOYA. INT.: SHUN DOMON, HIROMI NAMINO, ASAMI OGAWA, NATSUKO YAGI. PROD.: YOSHIO MURAI. JAPON.

Plutôt pour grandes personnes, car c'est du brutal. D'abord nous vivons l'enfer d'un couple détruit par le viol de l'épouse, suivi par la naissance d'un garçon, témoin durant toute son enfance des rapports sado-masos de ses parents. Du coup, parvenu à l'âge adulte, le fils montre un certain atavisme pervers dans sa salle des supplices secrètement aménagée où il séquestre des jeunes filles kidnappées et les torture à mort. Suzuki alterne avec minutie scènes intimistes et séquences effroyables. Le tortionnaire, affublé d'un masque de démon, éventre ainsi une de ses victimes pour la violer en pleine agonie. Bestialité, urologie, tortures et dépravations vont se succéder jusqu'au final délicatement cruel : une rescapée s'échappe nue dans la nuit pour tomber dans les bras du violeur initial (l'affreux Bunta Sugawara), et donc le père du sadique. La fille repart illico dans l'autre sens avec deux bourreaux pour s'occuper d'elle. Sans autre distanciation que la folie des personnages, le film dérange au plus profond.

DAD, THE ANGEL & ME

1995. RICK WALLACE. TV. SCEN.: JOSH GOLDSTEIN. INT.: JUDGE REINHOLD, STEPHI LINEBURG, ALAN KING, CAROL KANE, EVE GORDON. PROD.: GENA DESCLOS, CYRUS I. YAVNEY, FAMILY PRODUCTIONS. USA.

Croyant très fort aux anges-gardiens depuis ma rencontre avec Mimie Mathy, j'ai demandé au mien de rédiger ce texte vite fait parce qu'on m'attend pour le bouclage (1). Eh bien, vous allez rire : après une bonne nuit de sommeil, la page était vide comme un dimanche à la télé. Je vais lui parler du CPE au cher ange, tiens ! Bon, enfin, je m'y colle, mais c'est du

De droite à gauche : *Dad, the Angel and Me*. Comment ça on voit pas l'ange ? Évidemment, il est invisible !

mélo télévisuel, accrochez-vous. Judge Reinhold, jeune divorcé et brillant psychologue, accorde fort peu de temps à sa fille, Stephi Lineburg. Par bonheur, Carol Kane, dans le rôle du bon ange, veille au grain et va réussir à ressouder la famille grâce à ses excentricités et une flopée de bons sentiments. Incroyable, mais frais... Après tous ces cyber cyborgs, ça fait du bien, j'en pouvais plus !

(1) Oui, car un bon journaliste est un journaliste en retard, faut dire. On reconnaît vite fait le pigiste amateur, qui soumet ingénument son texte huit jours à l'avance et repart tout déçu avec quinze paragraphes à reprendre. Le vrai pro, lui, pratique l'irruption tardive à deux heures du bouclage devant une équipe prosternée, le comptable au garde-à-vous, chèque en main, et une maquettiste répandue en sanglots qui vous tombe dans les bras. Nous nous pencherons la prochaine fois sur le cas du folliculaire hyper-pro, de l'espèce Tarc Moulleco-phile (au fait, quand est-ce que tu me rends mes K7 ?), qui, lui, intervient toujours deux bonnes heures APRÈS le bouclage. Trop fort !

DADDY

2002. REAL. ET SCEN.: MICHAEL P. DIPAOLO. INT.: CELIA HANSEN. DAVID SHEPHERD, AARON RENNING, KATHERINE PETTY. PROD.: MICHAEL DIPAOLO. CHRISTOPHER K. PAOLO, BLACK CAT CINEMA. USA.

Celia Hansen – une nouvelle venue (aussitôt repartie, d'ailleurs) – interprète le (la ?) shérif d'une ville où se déroulent de fâcheux événements. Les morts se relèvent pour violer les vivants, figurez-vous. « *Halte à la nécrophilie* » se disent-ils sans doute, « *chacun son tour, enfin quoi !* » Des cauchemars récurrents la laissent aussitôt perplexe, prouvant l'implication des habitants dans cette affaire. Par bonheur, d'anciens événements encore dissimulés dans la mémoire collective fourniront la clé de l'énigme profondément enfouie dans le passé de la jeune femme (et aussi dans le titre du film !).

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Afin d'éviter les embouteillages, je ne me prends plus la tête : je circule uniquement dans des conduits humides ! C'est frais, je peux piquer une tête quand je veux et je croise personne sur la route ! Nom de Dieu, je suis encore plus futé qu'un bison ! »

Encore une fois, il n'y avait pas foule au niveau des réponses au titre mystérieux du mois dernier ! Ben alors, c'était pas dur pourtant ?!! Enfin, heureusement que certains ont fait fonctionner leur mémoire pour trouver le titre **Ghost Town** de Richard Governor (1988). Les heureux gagnants sont : Dume d'Ajaccio (!), Anthony Beaurain, Florent Deffilippi et Frank Talignani. Bravo les gars !

■ Vds DVD Z1 et Z2 : 8 euros et 10 euros pièce (***Babylon 5*** *Saison 4 part A*). 400 affiches ciné de 1969 à 1995 : 1500 euros le lot ou détail. Jeux de photos, revues : Mad Movies, Écran Fantastique, Impact, Spotlight, Hors Séries, Studio, Clapmag, DVD Vision, Fantastic Report, Officiel Star Wars. BD, Comics, Divers. Liste contre 4 timbres à Mr. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette (*en plastique ou en carton ? Comment ça en bois, comme cette vanne ?!*), 93000 Bobigny. Tel : 06 68 37 00 68.

■ Vds BD Strange (90 à 163), Spécial Strange (8 à 36), et Titans (10 à 50) Petits prix + Figurines **Star Wars** 1977 et nombreux blisters récents (1995-1998). Tel : 06 70 12 18 71.

■ Propose + de 700 CD de musiques de films, tous genres. Nombreux titres fantastique / SF : **King Kong, Les Survivants de l'infini, Soleil vert, Le Masque du démon, Furie, L'Âge de cristal, Cannibal Holocaust, Les Griffes de la nuit, Blade Runner, La Malédiction des pharaons, Rosemary's Baby**,... Liste détaillée sur demande : Romain Quéau, 4 chemin du Stade (*d'ailleurs ne dit-on pas tous les chemins mènent au stade ? Non ? Bon, d'accord...*), 29100 Le Juch ou ronanqueau@yahoo.fr

■ Vds Photos d'exploitation du film **Le Dernier dragon** (de Michael Schultz avec Taimak) + livre *Le Film noir* de François Guérif (ed. Henri Veyrier) + VHS avec James Coburn : **Cyclone à la Jamaïque, Looker, Les Risques de l'aventure, Payback, Proximity, USS Intrepid**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Collectionneur vend films, VHS originales, + de 10 000 titres tous genres, horreur **La Petite sœur du Diable, El Diablo**, Giallo : **Meurtres dans la piscine**, etc... films très rares années 80 **Rodox, Color Climax**, etc... + Nombreux Super 8 tous genres : **Le Bossu de la morgue**, Bruce Lee, **La Malédiction des morts-vivants**, etc... Tel : 02 47 91 06 62.

■ Rech. acteurs de tous âges pour courts-métrages. Recherche également passionnés de cinéma. Personnellement, je suis fan, entre autres, de **La Maman et la putain, Le Festin nu, Schizophrenia, Lost in Translation**... *(avec une telle liste, gare aux psychos !)* Richard au 06 62 35 07 75 ou 11 Avenue Vergniaud, 94100 St Maur des Fossés.

■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD : **Quand la Terre s'entrouvrira, Donovan's Brain, Robinson Crusoë sur Mars, Angry Red Planet, Le Danger vient de l'espace, La Planète des vampires, Les Survivants de l'infini, New York ne répond plus, De la Terre à la Lune, Danger Planète inconnue, Elvira Maîtresse des ténèbres, Les Aventures de Tom Pouce, La Guerre des cerveaux**, etc... Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin *(chaque mois c'est la même chose : mais non, c'est bon, je suis au régime !!!)*, 62730 Les Attaques.

■ Rech. anciens numéros de Mad Movies, Starfix, Strange, Titans, Spécial Strange, Pif Poche, Pif gadget et figurines de **Star Wars** (la 1ère série), *Les Maîtres de l'univers*, les vaisseaux d'Albator (l'Atlantis Magnetic), *Ulysse 31*, *Les Schtroumpfs*, *Tintin* et *Astérix* (la collection Atlas), le Muppet Show et des posters de séries télé des années 70 (***Starsky & Hutch, Kung-Fu, Cosmos 99, Goldorak, Star Trek, Amicalement vôtre, Casimir, Le Prisonnier, Maya, Magnum, San Ku Kaï***). Cherche aussi amitiés avec fans nostalgiques et cinéphiles. Tel : 01 69 43 85 33.

■ Vds Mad Movies N°152, 157, 158, 163 à 173, 178 à 185, 2 euros l'unité et 1,50 euros à partir de 5 n° + L'Écran Fantastique n°31 (Fev. 83) 4 euros. Ainsi que de nombreux DVD X à 8 euros *(tu fais un bundle Mad + un film de cul aussi ?)*. Écrire à Antoine Speisser, 40 rue du Printemps, 67150 ERSTEIN ou Tel : 03 88 98 03 96.

■ Vds K7 rares années 70 : **Le Retour des morts-vivants, La Chevauchée des morts-vivants, Les Temps sont durs pour les vampires, Meurtres sous contrôle, Phantasm, Réincarnations, Terreur extraterrestre, La Nuit des maléfices, Histoires d'outre-tombe, New York ne répond plus, Dans les griffes du loup-garou**. Prix sympa, liste contre 1 timbre à : Olivier Galanti, 60 rue Tronchet *(pour les films X c'est dans une autre annonce, je te le dis au passage...)*, 69006 Lyon. Tel : 04 78 89 67 19.

■ Rech. films suivants : **Pirates** (de Polanski), **Le Meilleur des mondes possible** (Anderson), **L'Ascenseur, Atomic Cyborg, La Guerre du soleil (Solar Crisis), Terre brûlée, Le Grand passage** (King Vidor), **La Nuit du loup-garou** (Terence Fisher), **Mister Majestyk, Nemesis, Soldat bleu, La Forêt interdite, Les Aristocrates** (Denys de la Patellière), **La Porte du Diable** (Western), **Frères de sang, Le Secret des Incas** (Jerry Hopper), **Eddie Murphy show, La Vallée des pharaons** (Cerchio), **Les Vierges de Satan**. Tel : 01 69 43 85 33.

VENEZ FÊTER 10 ANS D'ANIMATION

AU STAND DYBEX

LORS DE LA JAPAN EXPO 2006 (DU 7 AU 9 JUILLET)

www.japan-expo.com

DES DIFFUSIONS EXCLUSIVES • DES DVD EN AVANT PREMIERE • DE NOMBREUX CADEAUX A GAGNER...

www.dybex.com

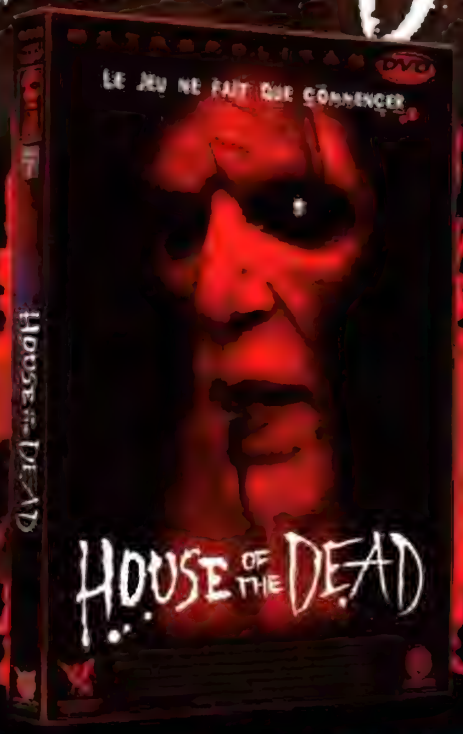
LE MEILLEUR DE L'ANIMATION JAPONAISE DEPUIS 1996

chronic'art soleil MCM CANAL+ COYOTE MadMovies SCORE
JAPAN VIDEO KOGARU ANIME LAND JAP'ANIME MANGAS TONKAM ZOO CARTOON NETWORK

© Kouta Hirano - Shonen Gaoshi Co.Ltd - Hellsing K.G. © Tsukasa Hojo / Shueisha - YTV - Sunrise © GAINAX / Project Eva • TV Tokyo. Based on the comic "Space Pirate Captain Herlock" by Leiji Matsumoto © LEIJI MATSUMOTO / Kodansha • VAP • NTV © 2002 VAP • NTV
© 1999 Nobuhiro Watsuki / Shueisha - Fuji TV - Aniplex © Hiromu Arakawa / Square Enix, MBS, ANX, BONES, dentsu 2004 © Marvelbbe / Shimoquasa Chamboos © 1998 Sunrise Inc © 1998 Triangle Staff / GENEON ENTERTAINMENT all rights reserved

L'ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE
TRÈS SAIGNANTE
DU CÉLÈBRE JEU VIDÉO

HOUSE OF THE DEAD



METROPOLITAN FILM & VIDEO

LE 10 AOÛT EN DVD

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

EVENEMENT TELE : LOST DANS LES COULISSES DE LA SAISON 2

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

NUMERO DOUBLE !
JUILLET/AOUT 132 PAGES

LE FREAKSHOW DE ROB ZOMBIE

THE DEVIL'S REJECTS + LA MAISON DES 1000 MORTS
DEUX CHEFS-D'ŒUVRE MONSTRUEUX !

LES FILMS DE L'ETE

PIRATES DES CARAIBES 2 SUPERMAN RETURNS MIAMI VICE
WOLF CREEK ILS LA JEUNE FILLE DE L'EAU TAXIDERMIE
ARRIVEDERCI AMORE, CIAO ANTIBODIES STAY ALIVE GILGAMESH

DOM : 5,50 € - BEL : 5 € - CH : 9FS - CAN : 8,5 $CAN - ESP : 5,50 € - ITA : 5,50 €
LUX : 5 € - PORT. CONT : 5,50 € - D : 6,00 € - GB : 3,50 € - MAR : 42DH

édito

Y'A DU SOLEIL ET DES CADAVRES

Ayé, c'est l'été. Il fait beau, il fait chaud, l'heure des vacances (bien méritées) a sonné.
Fini les soirées passées à bosser et les bouclages tardifs pendant quelques semaines, on va enfin pouvoir prendre un peu de bon temps. D'ailleurs, très impatient de pouvoir rentrer chez lui, Fausto finit de relire ce numéro en maillot de bain, son billet d'avion à la main, en ne cessant de répéter *« dans 6 heures je suis à Nice, dans 6 heures je suis à Nice... »*. Alors on va se magner un peu parce que si on boucle pas à l'heure, y'a des chances qu'il nous fasse une colère suivie d'une dépression. Et depuis qu'il s'est fait tatouer le bras droit, c'est un dur Fausto, faut pas le contrarier ! Mais faut dire qu'avec nos postes à responsabilités, on est un peu les derniers. Les autres ont déjà pris le large. Bustillo est rentré à Mantes-la-Jolie depuis maintenant une semaine et enquille des séries Z jour et nuit, Arnaud est parti se faire dorer la pilule en Italie et enquille quant à lui les coups de soleil, et Dahan s'est envolé pour le Japon où il espère bien retrouver son anonymat d'antan. Parce qu'ici, entre son émission télé et son rôle de flic dans **Frontières**, plus possible de passer inaperçu, dans la rue comme au Monoprix du coin. Et Dahan, comme toute bonne star qui se respecte, il a pas forcément envie de finir en couv' de Voici à la rentrée, alors il s'est exilé (surtout qu'il a déjà dégusté à Gérardmer cette année où tout le monde le confondait avec Jaume Balaguero). Sévéon, par contre, qui fait jamais rien comme tout le monde, il rentre tout juste de son pays natal, la Bretagne (bah ouais, Sévéon, il est persuadé que la Bretagne est devenue un état indépendant et son médecin nous a conseillé de ne pas lui dire la vérité pour ne pas trop le perturber). Comme il rentre au moment où tout le monde part, ça nous donne une bonne occasion de nous payer sa tête. Pour sa défense, il nous annonce qu'il n'avait pas le choix car sa femme va accoucher « sous peu » et qu'il doit de son côté accoucher du prochain numéro de Mad Asia. Ce qui rappelle à l'esprit d'Isa, notre maquettiste, qu'il est grand temps pour elle aussi de s'en aller, car elle a pas trop envie d'enchaîner un autre magazine dans la foulée. Pour faire passer la pilule, elle promet à Julien de ramener plein d'exclus dans sa valise puisqu'elle part en Thaïlande. Une mauvaise excuse qui semble être passée tout en douceur, comme une lettre à la poste. Pourtant, tout le monde sait que les interviews et les exclus, c'est pas son truc à Isa. Elle est plutôt branchée bibelots qui prennent la poussière sur les étagères. Mais ne nous égarons pas, ça serait le meilleur moyen de rester coincés ici un mois de plus. Pour l'heure, fini le boulot pendant un mois !

Fini la Coupe du monde aussi. Vous pouvez donc éteindre la télé et reprendre une activité normale. Comme aller au cinéma puisque cette période estivale vous réserve quelques très bons films. Comme le jouissif et traumatisant **The Devil's Rejects**, ou encore **Wolf Creek** et **Arrivederci Amore, Ciao**, qui marque le retour de Michele Soavi derrière la caméra. Des films qui vont faire couler beaucoup de rouge sang sur les écrans, ce qui vous changera un peu des maillots bleus. On vous laisse donc en bonne compagnie. Fausto étant dans les starting-blocks, les yeux rivés sur sa montre, j'arrête là pour éviter tout incident diplomatique. Bonnes vacances !

Damien GRANGER

Mad Movies

Mad Movies Rédaction, Administration 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** Gérard Cohen **Rédacteur en chef** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Correcteurs pour ce numéro** Sophie Virlouvet & Laurent Duroche **Rédacteurs pour ce numéro** Damien Bernat, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo,Jean-Baptiste Herment, Laurent Lefebvre, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler, Paolo Zelati **Correspondant aux Etats-Unis** Didier Allouch **Conception graphique** Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie** Mathieu Roux **Impression** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements** Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Amar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Ketty Beunel, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Michel Burstein, Sébastien Careil, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Philippe Christin, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Elodie Dufour, Abdelghani Essaadi, FIP (Patrick, Guillaume et Jessica), Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouadain, François Guerrar, Agnes Guery, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Cédric Landemaine, Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Manu Lanzi, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Lelong, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Aurélien Poitrimoult, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Systeme Cinema, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Chris Sivertson, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Very, Jean-Pierre Vincent.

Commission paritaire N° 0707 K 81858 ISSN : N° 0338-6791 Dépôt légal à parution **Directeur de la publication** Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 t - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **La Mort au large** en DVD au prix de 9,90 t pour le pack dont 2,50 t (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 t chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

OJD PRESSE PAYANTE 2003

Imprimé en France/Printed in France

Severance

PAINT IT RED

Ouand un séminaire d'entreprise tourne au carnage total, cela donne Severance, nouveau film du Britannique Christopher Smith, un gars que l'on respecte à Mad depuis son excellent Creep. Rien que pour vos yeux certes, mais surtout plein la gueule !

Spécialisée dans l'artillerie lourde, la multinationale Palisade Defense envoie comme chaque année ses meilleurs cadres en week-end thématique. Le paint-ball est à l'honneur cette fois-ci avec une petite virée dans les montagnes d'Europe de l'Est, virée qui se transformera rapidement en survival sans pitié quand nos tueurs du dimanche se verront confrontés à d'authentiques psychopathes belliqueux adeptes du piège à loup et de la décharge de chevrotine en plein bide. Du tout bon pour un film qui risque de s'inscrire dans la droite lignée de **Délivrance** et de **Shaun of the Dead**, puisqu'aux dernières nouvelles, le film de Christopher Smith serait aussi fendard que déviant. Dieu que c'est loin le 18 octobre.

magazine

26 FRONTIERES

Yannick Dahan grimé en flicard facho (!) et courant dans les rues de banlieue parisienne à la poursuite de jeunes fauteurs de troubles, vous en rêviez ? Le réalisateur Xavier Gens l'a fait ! Accessoirement, précisons tout de même que notre chauve toulousain maison n'est pas vraiment la star de son premier film, **Frontières**, mais seulement un simple figurant de passage sur le plateau d'un des films français les plus attendus de l'année prochaine, un survival bourrin, gore et on l'espère viscéral. Il en profite donc pour nous livrer THE preview, avant de se faire encastrer une canette de bière dans le dentier !

32 LES FILMS DE L'ETE

Stéphane Moïssakis et Cédric Delelée sont très forts pour deviner les films avant de les avoir vus. Et comme on ne nous a pas encore montré **Pirates des Caraïbes 2 : Le Secret du coffre maudit**, **Miami Vice**, **La Jeune fille de l'eau**, **Pulse** et **Des serpents dans l'avion** (!), on a bien été obligés de se référer à eux et de laisser libre cours à leur imagination débridée. Eux seuls savent donc de quoi il retourne avec les autres blockbusters de l'été !

40 DOSSIER ROB ZOMBIE

Les deux films de Rob Zombie sortent enfin en France, avec **La Maison des 1000 morts** en direct-to-DVD et **The Devil's Rejects** en salles. Forcément, impossible pour nous, qui les avons adorés, de se passer d'un dossier complet comprenant les interviews de l'équipe des deux films, une critique pour chaque métrage (à ma gauche, Alexandre Bustillo mouille sa culotte sur le Dr. Satan de **La Maison des 1000 morts** et à ma droite, le petit Cédric se scarifie - oui encore ! - pour les **Devil's Rejects** du titre, vous êtes prévenus !). C'est parti pour 14 pages !

54 SUPERMAN RETURNS

Le blockbuster à 30 milliards de trilliards de patates de Bryan Singer sort enfin sur les écrans, après avoir épuisé tout le staff de la Warner pendant environ 20 ans. Bien plus intéressé par le development hell qui a entouré le projet que par le film fadasse et à côté de la plaque du réalisateur de **Usual Suspects**, le petit Moïssakis nous concocte un récapitulatif de ce qui s'est passé, tout en nous livrant ses impressions à chaud sur **Superman Returns**.

60 WOLF CREEK

C'est la mode du survival décidément, ce qui convient très bien à Julien Sévéon tant qu'on ne parle pas de cinéma ricain. Ça tombe bien, puisque **Wolf Creek** est un film australien ! Étanchant sa soif de sadisme, il nous livre une critique tranchante mâtinée d'accent du bush (*« Quoi, cette enflure de George W. Bush ?!? »*. Mais non Julien, calme-toi...), pendant que l'actrice Cassandra Magrath nous livre ses impressions sur le tournage de ce film éprouvant.

66 ARRIVEDERCI AMORE, CIAO

« Polar ? Italien ? Michele ? Soavi ? ». Voici les dernières interrogations pleines de doutes du petit Fausto Fasulo avant qu'il ne tombe dans un coma profond quand on lui a demandé s'il voulait nous parler de **Arrivederci Amore, Ciao**, nouveau film du réalisateur de **Dellamorte Dellamore**. Un peu de bouche-à-bouche de Big Dam Granger himself (*« Laissez passer, je vais le réanimer à coups de pompes dans le cul moi ! »* a-t-il lâché en bousculant toute la rédaction), et le petit Fausto est reparti comme en 40, pour nous pondre un dithyrambe latin. Pendant ce temps, Stéphane Thiellement interviewe Soavi himself.

72 LES SERIES DE L'ETE

Bon alors si vous allumez la télé cet été, vous allez voir deux choses : les séries TV ***Rome*** (sur Canal +) et ***Lost***, pour sa deuxième saison pleine de rebondissements (*« Merde, tu m'as pris ma canette de bière que je gardais précieusement pour me fabriquer un radeau, je vais te tuer enflure ! »*, voyez le genre quoi...). Bref, la Coupe du monde est terminée, ce qui enchante grandement Marc Toullec et Alain Carrazé, au chômage technique depuis un mois (ils n'y connaissent rien en ballon rond faut dire), qui vont enfin pouvoir reparler des choses qu'ils aiment !

80 EVENEMENT DVD : GILGAMESH

L'anime de Masahiko Murata, initié notamment par Shotaro Ishinomori (le créateur de **Kamen Rider** !), sort enfin chez nous en DVD. L'occasion pour notre nouvelle plume Laurent Lefebvre de remplacer pendant un temps Julien Dupuy et de nous dire tout le bien qu'il en pense.

84 CANNES 2006

Cannes 2006, c'est terminé ? Oui, mais pas tout à fait pour nos intrépides reporters Fausto Fasulo, Christophe Lemaire, Marc Toullec et Erwan Chaffiot, tous rentrés épuisés par les chouilles tardives et les projections du matin. Alors les mecs, avant d'aller se pieuter, on veut savoir, y'avait quoi de bien à Cannes ???

92 INTERVIEW CARRIERE : ROBERT KURTZMAN

Impossible de passer à côté du palmarès impressionnant de Robert Kurtzman, l'un des fondateurs mythiques de la société KNB (le K, c'est lui quoi, suivez un peu les mecs !). Encore tout émoustillé à l'idée de s'épancher longuement avec l'une de ses idoles, le petit Julien Dupuy doute : *« Vous croyez que ça va le fâcher, si je lui parle de sa technique du Bladders compensée par un latex résistant à l'huile bouillante et à l'eau de la mer du Nord ? »*. Mais non Juju, vas-y...

DOLPH LUNDGREN

ROCKY IV, UNIVERSAL SOLDIER, BRIDGE OF DRAGONS

THE MECHANIK

MAFIA RUSSE, EX-MEMBRE DES FORCES SPÉCIALES,
HÉROS SOLITAIRE : IL DOIT AFFRONTER DES ENNEMIS REDOUTABLES...

ACTION
LA CHAÎNE 100% ADRÉNALINE

LE 19 JUILLET EN DVD

OPENING

rubriques

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX

Christopher Smith nous avait impressionnés l'an passé avec **Creep**, et il est normal que l'on attende avec impatience son prochain film, **Severance**, déjà précédé d'une réputation flatteuse. Avant de pouvoir le voir, on se régale donc les yeux avec un arrêt sur image du film page 4, et que ça saute !

12 NOTULES LUNAIRES

Le mystère s'épaissit autour de San Helving. Qui est-il ? D'où vient-il ? Comment trempe-t-il ses tartines beurrées dans son café ? Alors que toute la rédaction part à sa recherche pour lui casser la tronche sur une table en marbre, le voilà qui revient se foutre de la gueule de tout le monde dans les Notules lunaires (accessoirement, il parle de films, mais ce n'est pas vraiment sa passion !). Un jour, on va l'attraper et lui faire la bite au cirage, je vous jure. Au passage, Alexandre Bustillo en profite pour lui voler un peu de place et parler de ce qu'il aime, à savoir les projets fantastiques un peu bis (**666 The Child**, **Snoop Dogg's Hood of Horror**), les grosses productions Dark Castle (**The Reaping**) et les suites qu'on attendait plus (**Creepshow 3**).

18 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

Mais c'est que ça se bouscule dans les salles, et en plus des gros événements, on est en droit d'attendre des plus petits films qui ne dépareillent pas pour autant. Avec plus ou moins de fortune, vous aurez donc le droit de voir **Stay Alive** (un jeu vidéo devient ouf malade !), **Ils** (un film d'horreur français, réalisé par un ancien voisin de Mad Movies, si si !), **Antibodies** (un **Memories of Murder** version allemande !), **Taxidermie** (le petit choc de Cannes) et encore bien d'autres gâteries qui collent aux dents !

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
22 Avis chiffrés
25 Abonnement
100 Anciens numéros
130 Petites annonces

103 MAD'GAZINE

Une poignée de pages multimédias pour tout savoir sur l'actualité périphérique au cinéma, de l'univers de la bande originale à la télé d'hier et d'aujourd'hui, en passant par l'animé japonais, la littérature, les jeux vidéo ou les figurines de vos persos préférés. Tout ça, c'est dans le Mad'Gazine, alors laissez faire nos spécialistes.

104 RUBRIQUE DVD

Cet été, si vous vous appelez Damien C. Granger de la rue Rodier, vous allez vraiment vous faire mal au portefeuille. En effet, en vrac, vous allez devoir cracher toute votre paye dans **Canicule** (le survival paysan d'Yves Boisset), **House of the Dead** (le Z totalement dégénéré d'Uwe « Je te casse la gueule sur un ring » Boll), **Basket Case** (le film séminal de Frank Henenlotter) ou encore **The Blade**, **King Kong** et d'autres hostilités bien salées !

125 FANTASTIC GUIDE

C'est une chose à savoir, JPP ne prend jamais de vacances ! Pendant que vous vous dorez la pilule sur les plages de Ploubelec comme Julien Sévéon ou que vous arpentez les Pyrénées (ou plutôt le café des Pyrénées) comme Arnaud Bordas, JPP lui, il enquille de la pelloche pour votre plus grand plaisir. Son but ? A-TO-MI-SER la lettre C de la rubrique du Fantastic Guide, la réduire en bouillie qu'il donnera à manger à ses deux chiens (leurs noms ? Boris et Karloff, eh ouais, on se refait pas !), pour ne plus jamais en entendre parler. Et le premier réalisateur, producteur, scénariste qui s'avise de faire un film dont le titre commence par C se verra poursuivi, lui, sa famille et sa virilité, vigilante style. C'est compris ?

DÉCOUVREZ WONG FEI-HUNG : LE HÉROS LÉGENDAIRE DU CINÉMA D'ARTS MARTIAUX !

2 FILMS INCONTOURNABLES

Par le réalisateur de *La 36ème Chambre de Shaolin*
avec GORDON LIU (*Kill Bill*).

Inspirés de la vie de WONG FEI-HUNG,
grand maître du Kung-fu, héros ultra-populaire
de TSUI HARK dans *Il était une fois en Chine*.

POUR LA 1ÈRE FOIS EN COFFRET 3 DVD

Versions restaurées
4 documentaires inédits (92 mn.), galerie photos...

ÉGALEMENT DISPONIBLES EN DVD

5 MAÎTRES DE SHAOLIN
SHAOLIN CONTRE NINJA
LE POIGNARD VOLANT

CELESTIAL PICTURES

SB

PREMIERE
LE PREMIER MAGAZINE CINEMA

les inrockuptibles

Comme au Cinema.com

WILD SIDE VIDEO

Courrier des lecteurs

LA SEULE ET UNIQUE LETTRE DU MOIS DERNIER A CARRÉMENT MIS LE FEU DANS VOS CHAUMIÈRES APPAREMMENT ! LA PREUVE : ON VOUS AVAIT PROMIS DE REVENIR SUR SILENT HILL MAIS VU LA QUANTITÉ DE RÉPONSES AU COURRIER D'ALAIN FOUQUEREAU, NOUS AVONS PRÉFÉRÉ LAISSER LA PAROLE À UNE PETITE DÉCLARATION SINCÈRE ET TOUCHANTE, AFIN DE PARTIR EN VACANCES AVEC LA BANANE ! ALLEZ, PROFITEZ BIEN, ET BONNE LECTURE !

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

REACTION !

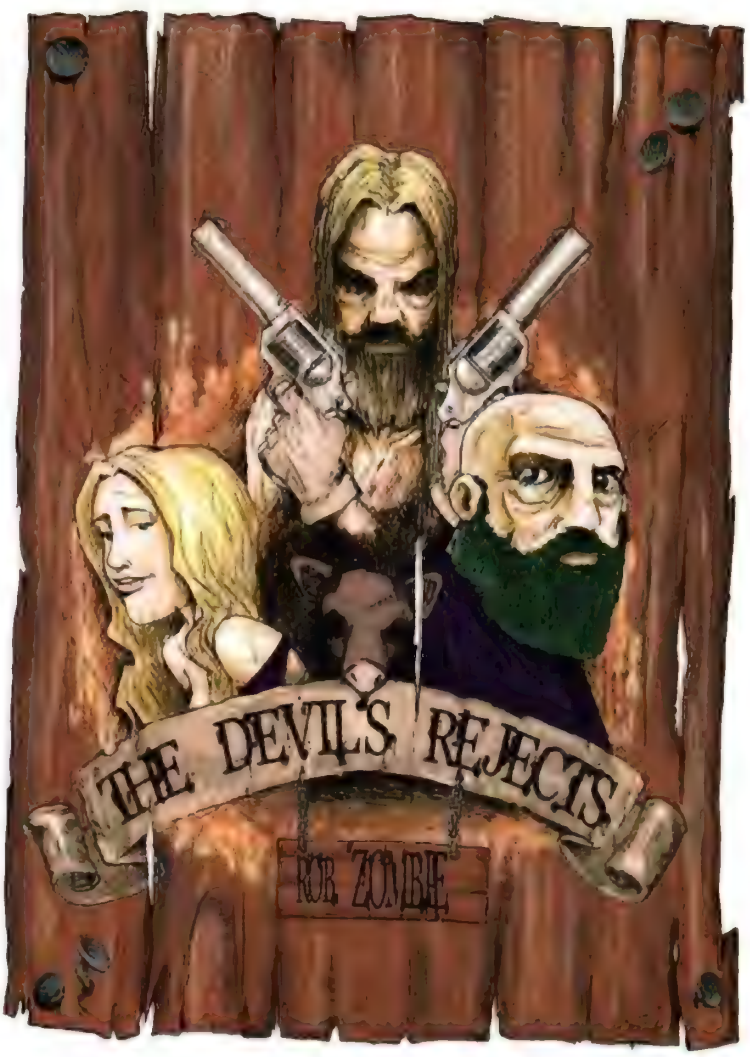
Je voudrais réagir au Courrier des lecteurs du mois de juin. Fidèle lecteur de Mad Movies depuis plus de quinze ans, j'ai vécu l'évolution du magazine, et je constate avec joie que les films événements comme **La Colline a des yeux, Reeker, Fragile** ou **Horribilis** font de plus en plus l'objet de dossiers passionnants. Des films irrévérencieux, novateurs, touchants, passionnants, des films de genre, des films Mad quoi !!!
C'est pour cela que j'aime Mad Movies. Un magazine qui a toujours su garder sa liberté de ton et son intégrité. Un magazine qui a toujours su me surprendre et me faire découvrir un paquet de films, la plupart traités comme pas grand-chose dans d'autres journaux.
Et même si je ne suis pas toujours d'accord avec vos critiques et avis sur certains films, j'ai toujours cette impression de partage et de respect que vous manifestez vis-à-vis de votre lectorat. Un Mad, c'est comme un bon pote avec qui on discute du cinoche qu'on adore, que l'on soit d'accord ou pas.
Un magazine « *vide et devenu sans intérêt* » ? Je dirai pour ma part un magazine entier, libre, qui hurle son amour pour le cinéma, le vrai, et qui fait preuve d'assez d'intelligence pour se remettre en question en permanence et laisser la parole à chacun.
Continuez à nous parler de films tels que **The Lost, Eyes of Crystal** ou **La Colline a des yeux**. C'est pour ces choix que j'aime Mad et que je l'aimerai toujours.
Bonne continuation et merci pour ce merveilleux travail.

Mikaël GUILLAUME

Que dire si ce n'est que nous avons reçu un bon paquet de lettres en réponse au courrier incendiaire du mois précédent. Certaines d'entre elles étaient d'ailleurs si virulentes contre ce pauvre lecteur que nous avons préféré passer la plus « sympathique ». Enfin, nous te remercions énormément pour tes remarques, et nous saluons aussi tous nos lecteurs assidus, qui nous soutiennent, nous défendent dans cette jungle qu'est la presse cinéma. C'est grâce à vous que Mad est ce qu'il est à l'heure actuelle, et pour ça on ne saurait jamais trop vous remercier. Bon, maintenant on arrête les compliments, JPP a déjà les larmes aux yeux !

VULGOS ?

Cher Mad,
Je vous écris au sujet de la rubrique du Courrier des lecteurs car cette fois, vous m'avez « gonflé » ! Certaines lettres que vous publiez n'ont aucun intérêt pour les lecteurs de Mad. De plus, votre humour est de plus en plus navrant. Dans le Mad 186, vous intitulez la première lettre « Brad Pitt ou Prad Bitt ». Quel humour ! Ouarf, Ouarf !! Pourquoi pas petite bite ou gros zob, tant que vous y êtes ? Mais c'est le genre de blague qu'on



entend dans les écoles primaires ! La lectrice demandait à quoi ressemblait San Helving. Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Pourquoi publier ça ? Pour flatter votre ego ? Les seules questions intéressantes que posent la lettre (que signifient « geek », « buddy movie », « sidekick » ?), vous n'y répondez même pas. Par contre, vous répondez que San Helving a eu une « *érection turgescente et arrogante* » en lisant cette lettre ! Vos blagues autrefois si drôles sont devenues répétitives et nombrilistes. C'est du style : « *À la rédaction de Mad, untel a dit ceci, untel a fait cela* ». Un peu plus d'humilité et un peu moins d'égocentrisme, SVP. Ce magazine est censé parler de cinéma et non de vous (et encore moins de la bite à machin). Ce n'est plus la grosse tête, c'est une montgolfière de taille XXL que vous avez. Reprenez-vous !

Paul NGO-DINH

Apparemment nos dérapages linguistiques ne sont pas très tolérés de ton côté ! Alors oui, c'est pas bien, c'est sale, on parle mal et San Helving est vraiment un pourri. En revanche, si à chaque fois qu'une vanne est faite sur un membre de notre équipe tu prends ça pour de l'égocentrisme, eh bien dans ce cas-là, Mad doit être pour toi le canard le plus prétentieux et nombriliste de la Terre ! Sache en tout cas que cet humour régressif digne des hommes des cavernes ou des cours de récrés mal famées fait, de temps à autre, mouche sur certains de nos lecteurs, qui ne s'en plaignent pas plus que ça. As-tu déjà lu les Notules lunaires ? Parce que vu ta susceptibilité et ta bien-pensance, je te conseille de zapper purement et simplement cette rubrique si décadente et indigne de figurer dans un magazine de cinéma. Après, si tu cherches un discours propret, lisse, avec pas un pet de travers ici et là, ben qui sait, tu t'es peut-être planté de revue ? Allez, fais pas ton âme sensible et trinque à la gloire de San Helving, c'est lui qui régale !

KING AJA

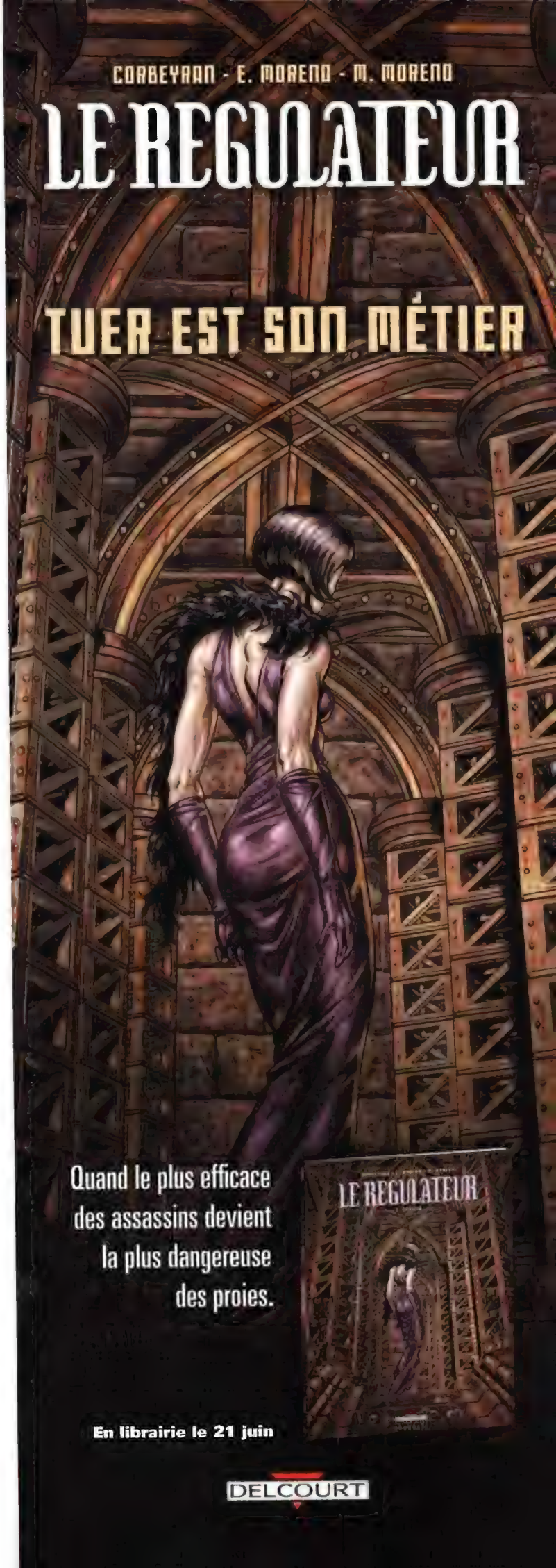
Salut Tonton Mad, ça filoche ? En fait, ma lettre s'adresse directement à Alexandre Aja ! Merci Alex ! Je t'écris amicalement par le biais de Mad car je sais que tu es un lecteur assidu. J'ai le même âge que toi et je pense avoir une culture cinématographique assez importante pour me permettre d'affirmer que **Haute tension** et **La Colline a des yeux** resteront pendant très longtemps, et à juste titre, des références en termes de terreur comme **La Dernière maison sur la gauche** et **Massacre à la tronçonneuse** ont pu l'être jusqu'à ton arrivée sur le « marché ». Ta **Colline** à toi surpasse largement l'original qui reste tout de même pour moi un très grand « petit » film. Respecter le matériau de base tout en le recadrant à notre époque me paraissait un sacré défi… Mais au vu de ton métrage, ta passion et ton estime pour « l'horreur » transpirent à chaque plan ! Merci. Arriver à transcender un sous-genre ultra codifié relève du génie. Je trouve également fabuleux le fait que tu t'exportes sans aucun scrupule pour « profiter » d'un budget important qui t'a permis, au nom de l'amour que tu portes au genre et à son public (toi, en l'occurrence) de réaliser LE remake que nous attendions tous ! Merci. Voilà, je pourrais en écrire des pages mais l'essentiel est là. Chaque décennie accouche d'un génie : 60's Romero, 70's Carpenter, 80's Sam Raimi, 90's Peter Jackson, 2000's Alexandre Aja. Merci encore !

Aurélien MAZUIR (Clermont-Ferrand)

Ta lettre ira droit au cœur d'Alexandre, fidèle lecteur de Mad depuis des années, qui peut-être répondra à ta déclaration en septembre si le temps et l'envie le lui permettent. En attendant, tu n'es pas le seul à avoir déliré sur cette bonne grosse bombe de film, et à la rédac comme ailleurs, le métrage semble plus que jamais très apprécié. Un constat triste s'impose aussi : quand va-t-on enfin prendre le genre au sérieux en France afin d'éviter la fuite de nos talents à l'étranger ?

DARIO ARGENTO EN DEDICACE AU MK2 BIBLIOTHEQUE !

Le maestro Dario Argento sera en dédicace le vendredi 7 juillet à la boutique MK2 Bibliothèque de 15 h à 15 h 30. Faites chauffer les DVD, les photos d'exploitation et les posters, car Catriona MacColl sera aussi de la fête mais cette fois le dimanche 9 de 18 h à 19 h.



NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique

■ Boudiou, 'tain c'qu'elle est belle l'affiche de **Live Feed** !! On dirait du Eli Roth avec des burnes !!! Waaahh, j'rigole madame, on le kiffe le père Eli, mais force est de constater que ce **Live Feed** semble bien plus craspec que son délire snuff dans les pays de l'Est. Écrit et réalisé par les frangins Roy et Ryan Nicholson (des maquilleurs œuvrant majoritairement à la téloche), **Live Feed** pompe **Hostel**, mais a au moins la délicatesse de délocaliser l'action en Asie. L'histoire est donc connue de tous (des touristes benêts tombent dans les filets d'un réseau de mecs chelous friands de sévices odieux, genre brûlure indienne, coco, béquille, pichenette & co, et seule la surenchère permettra de faire la différence ! Messieurs, à vos litrons de rouge !

■ Nouvelle distribution estampillée Hollywood Wizard, **Big Foot** ne devrait pas détonner dans la filmo de cette sympathique boîte de zédards purs et durs. **Horrors of War, Cheerleader Ninjas, Alien Species**... Hollywood Wizard n'a peur de rien, encore moins d'un gros singe poilu du cul parti faire la nique à la sempiternelle bande de campeurs teubés. C'est John Poague (**The Wickeds**) qui réalise ce monster-movie où nous retrouvons également Justin Alvarez (**Silver Scream**, c'est comme **Scream** mais en silver... Ami lecteur, j'ai déjà fait cette vanne à la lettre près dans les Notules, retrouve dans quel numéro et je viendrai chez toi te faire l'amour), Eric Boring (un mec très chiant déjà vu dans **Bloodscent**), ainsi que Chris Darder, pote fidèle de John Poague depuis **The Wickeds**. Petit plus offert par le patron, il n'y aurait pas un mais deux yétis au programme de ce petit budget de 200 000 dollars. Pas une thune mais généreux, c'est beau...

trente balais, Gabriele Albanesi pourrait bien devenir le nouveau Ruggero Deodato avec **The Last House in the Woods**, évidente démarcation de **La Dernière maison sur la gauche** et de **La Maison au fond du parc**. Le scénario s'axe autour d'un schéma classique de rape n' revenge avec ce couple d'amoureux partis batifoler en forêt avant qu'une bande de petites frappes ne viennent les faire chier. Albanesi ne modifie en rien la recette sur le papier, mais compte bien la customiser au gros gore sur grand écran. Logique donc de retrouver le grand Sergio Stivaletti aux commandes des SFX d'un film déjà décrit comme furieusement sanglant. Eh non, pas de vanne foireuse dans cette notule. On reste sérieux quand il s'agit du retour aux affaires des Ritals.

■ Après **Eyes of Crystal** le mois dernier, voici une nouvelle preuve qu'il se passe toujours quelque chose de l'autre côté des Alpes. À peine âgé de

■ Ben alors, qu'est-ce qui t'arrive Totophe ? T'as l'air bien énervé sur l'affiche de Metamorphosis... hein ? Tu trouves que t'as une gueule de cul avec ton dentier en plastoc ? Oooh pitchoun, nan sérieux, tu fais flipper... presque autant que dans **Vercingétorix**, warf, warf !!! Dernier film en date de Jenō Hodi (**American Kickboxer 2**, quand même...), **Metamorphosis** nous entraîne dans les montagnes des Carpates où une bande de jeunes (dont Corey **Sœurs de glace** Sevier et Irena *Les Experts : Miami* Hoffman) se retrouve confrontée à la malédiction de la terrible comtesse Bathory. Toujours prêts à tout pour nous refourguer leur tambouille, les producteurs nous promettent un climax musclé dans la lignée des meilleurs films de fight de Hong Kong. On y croit pas des masses, même si ça permettrait à Totophe de s'entraîner avant **Mortal Kombat : Devastation** prévu pour l'année prochaine. Lord Raiden et sa perruque disco sont de retour, et ça, ça va vraiment faire mal !

SNOOP DOGG'S HOOD OF HORROR SMOKE N' DIE !

Tandis que chez nous, Doc Gynéco sort un boulard pour routiers avec Marc Dorcel, Snoop Dogg continue d'infiltrer tranquillement Hollywood. Après quelques apparitions remarquées dans des « gros » films (**Training Day**, **Bones**, **Starsky & Hutch**) et une flopée de direct-to-DVD bien nazes tournés à la va comme j'te pousse avec ses potes gangstas, Snoop s'octroie aujourd'hui le haut de l'affiche de **Hood of Horror**, anthologie réalisée par Stacy Title (**L'Ultime souper**, qui s'en souvient ?) s'inscrivant dans la droite lignée de **Creepshow** et du toujours (et honteusement) inédit **Tales from the Hood**, petit bijou que nous vous conseillons d'acquérir toutes affaires cessantes en import. Grand maître de cérémonie, l'homme à tête de clébard se fera donc un plaisir de nous conter trois histoires abominables (écrites majoritairement par Tim Sullivan et Chris Kobin, le duo gagnant de **2001 Maniacs**) où s'entrecroiseront quelques belles gueules comme Ernie Hudson (*Oz*, **SOS Fantômes**) et Danny Trejo, décidément increvable puisqu'il a déjà emballé pas moins de 20 films depuis celui-ci !!! Quant à Snoopy, on le retrouvera très prochainement au casting vocal d'**Arthur et les Minimoys**, le nouveau Besson... Sa « street credibility » risque de morfler sévère.

Alexandre BUSTILLO

Remontons encore plus le temps pour venir atterrir dans les notules 164. Toujours aussi marrant San Helving (comment ? Mais naaaan, c'est pas moi, je m'en souviendrais quand même !) y chroniquait un certain **Guardian of the Realm**, baptisé désormais **Virage : Reign of Evil**. L'histoire et l'équipe technique ne changent pas d'un iota. Constat identique pour **Chain Reaction** que le définitivement génial San Helving (z'êtes sûrs ?) nous présentait dans le Mad 186. Le nouveau délire gore d'Olaf Ittenbach se nomme aujourd'hui **House of Blood**. Allez hop, on vous passe les nouveaux visuels rien que pour le plaisir des yeuzes. Et bonnes vacances à tous mes loulous, à la revoyure...

666 THE CHILD UN SUPPÔT ET AU LIT !

Fallait s'y attendre. Alors que ce petit con mal élevé de Damien (pas le boss, hein ?!?) vient de faire son come-back dans nos salles dans le remake gentiment plan-plan de John Moore, les hordes de copieurs se jettent à l'assaut des vidéoclubs et des chaînes payantes. Le plus décomplexé de tous est sans conteste **666 The Child**, nouveau méfait de The Asylum, boîte de production certes opportuniste (on ne va pas vous refaire leur palmarès) mais accouchant généralement de films plutôt soignés. Le rejeton de Satan est donc de nouveau au centre de ce thriller apocalyptique réalisé par le débutant Jake Jackson. Et c'est le bien nommé Boo Boo Stewart (déjà dans *Skeleton Man*) qui se charge de nous faire flipper en faisant les gros yeux et la moue boudeuse légendaire de l'Antéchrist. Boo Boo Stewart... Putain, quel nom. À sa majorité, on lui conseille de monter une agence avec Rocqueford Allen, toujours premier dans le classement des acteurs ayant un patronyme... euh... embarrassant. « *Vous cherchez un comédien avec un nom de merde ? Chez Boo Boo & Rocqueford, nous l'avons !* » Tout un programme donc...

Alexandre BUSTILLO

■ À l'instar de **Savage Planet**, The Last Sentinel nous prédit un avenir des plus noirs. La Terre ne serait plus qu'un vaste champ de bataille (c'est déjà le cas, me direz-vous), et le seul espoir de l'espèce humaine serait donc cette dernière sentinelle, plus connue sous le nom de Don « The Dragon » Wilson, combattant émérite qu'on ne présente plus, surtout au p'tit Fasulo qui ne s'est jamais vraiment remis de sa rencontre avec la star dans les dédales du Marché du Film du dernier Festival de Cannes. Fort d'un budget de 3,2 millions de

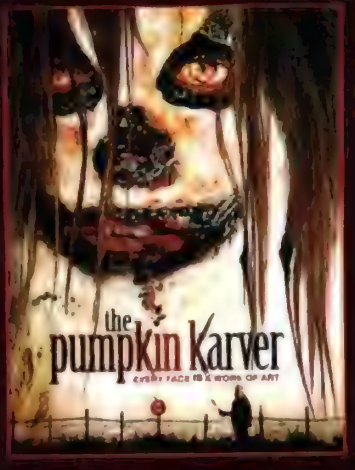
dollars, le réal Jesse Johnson (**Pit Fighter**) devrait logiquement s'en tirer, épaulé de plus par un casting à la courgette, ce qui change des petits oignons : aux côtés du Dragon, nous retrouvons donc la blondasse Katee Sackhoff (**Halloween Résurrection**, **La Voix des morts 2**, on l'attend de pied ferme celui-là), Bokeem Woodbine (l'adepte de la branlette de **The Big Hit**) et l'excellent Keith David, second couteau réputé depuis son interprétation sans faille de Childs dans **The Thing**. Du tout bon !

■ L'ombre de Big John semble tranquillement planer sur The Last Winter, nouveau méfait du tout fou Larry Fessenden, sosie frappant de Jack Nicholson jeune, déjà derrière le sympathiquement chiant **Wendigo**. Perdue en plein Alaska, la base scientifique d'une équipe de recherches à la solde d'un groupe pétrolier devient la cible d'un mal étrange dont on ignore tout aujourd'hui (ça se trouve, ils ont juste la chiasse). Un esprit quelconque, sûrement fâché de voir débouler sur son territoire le toujours aussi charismatique Ron Perlman, le old-timer James LeGros (**Phantasm II**, **Aux frontières de l'aube**) et la toute mimi Connie Britton (**Friday Night Lights**). On est au moins sûr d'une chose à la vue de l'affiche : qu'il y aura une boîte dans le film. De là à ce que déboule Arthur…

■ Vous aimez les films de cult ? Ça tombe bien, je vous présente Cult. C'est dingue comment je suis drôle non ? J'ai tout appris à Collaro et à Michel Leeb moi mômsieur. « *Ce ne sont pas mes lunettes, ce sont mes nalines* », c'est de moi vous savez.

Bref, **Cult** s'inspire d'une ancienne légende chinoise impliquant le fantôme d'une jeune femme enceinte éventrée par son daron, fantôme avec lequel vont se fritter des kids fripés un peu trop férus d'histoires flippantes (c'est fripé, c'est féru, ça flippe, je comprends plus rien moi). Vous vous en foutez comme du premier stérilet de votre grand-mère ? Attendez seulement de voir qui se cache dans le générique avant de faire la fine bouche. Déjà, c'est le coolos Joe Knee (**Ghost Game**) qui réalise. Ensuite, les kids fripés sont interprétés par plein de jeunes sympas comme Taryn Manning (**The Breed**), Joel Michaely (**Kiss Kiss Bang Bang**), et Rachel Miner (**The Black Dahlia**). Et quand on voit les photos de cette dernière, on a qu'un seul désir : qu'elle devienne vite Majer ! Ouais, j'ai aussi coaché les Chevaliers du Fiel…

■ Jouer dans un Lelouch mène à tout ! En regarder un seulement peut conduire au meurtre en série me direz-vous. Bref, l'acteur Sheldon Silverstein est la preuve vivante qu'on peut avoir joué dans **Édith et Marcel** (bientôt le « remake » par Olivier Dahan, ça va être bon les



THE REAPING CRISE DE FOI

La foi, la sœur Hilary Swank (**Million Dollar Baby**) l'a perdue depuis la mort tragique de toute sa famille. Désormais, elle officie en tant qu'experte en phénomènes inexpliqués. Enquêtant dans une petite ville de Louisiane, elle ne tardera pas à constater que cette dernière est frappée par les plaies bibliques, et que seule sa foi oubliée serait en mesure de sauver la population des forces des ténèbres. Voici pour l'essentiel de l'histoire de **The Reaping**, nouvelle production Dark Castle (**La Maison de l'horreur**, **Gothika**) sortie tout droit d'un « development hell » comme on les aime. Écrit par les frères jumeaux Carey et Chad Hayes (**La Maison de cire**, et bientôt le remake du **Blob** !), le script passe tout d'abord dans les mains du très doué Jacob Estes. Le réalisateur du magnifique **Mean Creek** se lance alors dans de multiples réécritures en compagnie de Chris Markus et Stephen McFeely (scénaristes des **Chroniques de Narnia**), avant de passer la main à son confrère James Cox (**Wonderland**). Ce dernier ne fera pas de vieux os sur le projet qui échouera finalement dans l'escarcelle de Stephen Hopkins (**Predator 2**), de nouveau en odeur de sainteté à Hollywood depuis le triomphe de 24. Cerise sur le gâteau, l'apparition surprise du cyclone Katrina sur le set. Pour un film sur l'Apocalypse, c'est plutôt bon signe.

Alexandre BUSTILLO

enfants !!!) et s'en être sorti sans trop de trauma, au point de se retrouver aujourd'hui au générique de **The Pumpkin Karver**, petit slasher dans la grande tradition réalisé par Robert Mann (**Trapped**). Un an après le meurtre sauvage et inexpliqué d'un jeune garçon, sept étudiants deviennent la cible d'un bien mystérieux tueur prenant un malin plaisir à les défigurer. Forcément un admirateur du grand Claude le gars. Je mate **Il y a des jours... et des lunes** et hop, je prends un gros caillou pour faire sortir la purée de la tête à mes enfants...

■ La notule du mois dédicacée au boss. **Azira : Blood from the Sand** devrait logiquement foutre une trique d'enfer au père Granger. Si le pitch l'amuse mais sans plus (un groupe de rock part tourner une vidéo dans un désert hanté par le fantôme d'une prêtresse inca bien gaulée... du lourd donc), le casting lui donne envie de traverser toute la rédac en moonwalk ! Julie Strain (**Delta Delta Die !**, **Planet of the Erotic Ape**), sa demi-sœur Lizzy (**Bleed**, **Tales from the Crapper**), ou encore Victoria DeMare (**Dino-Croc**, vous n'avez aucune excuse si vous ne l'avez pas vu celui-là !), que de la belle gonzesse comme les affectionne Big Dam. C'est le « Z addict » Vinnie Bilancio (acteur à ses heures dans des trucs fauchés comme **Blood Gnome** ou **Tales from the Grave**) et son pote Scott Evangelista qui se chargent de mettre tout ce beau monde en boîte. So long Boss, c'était cool...

■ Réalisateur quelque peu oublié des très sympathiques **Humongous** et **Le Bal de l'horreur**, Paul Lynch (reconverti depuis dans la série télé) tente le come-back avec **Savage Planet**. Notre mère la Terre

n'étant plus qu'une décharge à ciel ouvert, les humains cherchent une nouvelle planète à polluer. Des scientifiques adeptes de la téléportation en dégottent une et y envoient une poignée de has-been chargés de l'explorer (dont le définitivement out Sean Patrick Flanery), has-been qui s'apercevront très rapidement que le lieu est tout sauf accueillant. Mouais, bon ben moi, je vais me refaire **Humongous**...

■ Après **Doom**, **Doomed** ! Ce titre de flemmard est d'ailleurs le seul point commun avec le nanar fun et pétaradant de The Rock. Non, le réalisateur Michael Su (**My Demon Within**) semble plus s'inspirer de **Battle Royale**, concept primaire de survival qu'il mixe aux dérives de la Real TV. Cinq équipes se retrouvent sur une île hostile pleine de monstres et de zombies pour trois jours, avec comme unique objectif de rester en vie. 50 millions de dollars (soit la somme que j'offre à celui qui me retrouvera ma petite chatte Minouche, 1 m 70, 95 D, pelage blond, tatouée, perdue au club échangiste le 2 + 2 en juin dernier) sont prévus pour l'équipe gagnante ! Au tableau de chasse, Drew Russell (qui jouait le rôle de... Brad Pitt dans le nanar **Serial Killer Scavenger Hunt** !), Kara Schaaf (**The Frightening**) et la moche Sarah Diaz qui, si elle gagne, pourra toujours s'acheter une nouvelle tronche !

■ Reporter pour un canard « trash people », une belle gonzesse est persuadée de faire le coup du siècle en partant interviewer dans sa prison le gourou d'une secte de mabouls. Hélas pour elle, les murs de sa geôle sont en polystyrène. Le résultat ne se fait pas attendre et le grand manitou se fait la malle, rejoint ses adeptes et se met en tête

de faire la misère à notre héroïne qui n'en demandait pas tant. Film russe de son état réalisé par un certain Denis Neimand (auteur d'un obscur **Zhest**), **Junk** pourrait le faire si son tueur est aussi méchant que moche ! Avec une gueule pareille, on espère que le gars ne se satisfait pas d'étranglements glamour à la cordelette ou de noyades dans un jacuzzi. Nous, c'est simple : WE WANT BLOOD !!!

San HELVING

CREEPSHOW 3 REQUIEM POUR UNE PASSIONNEE

À l'heure de rédiger ces quelques lignes, c'est avec tristesse que nous apprenons le décès d'Ana Clavell. **Creepshow 3** restera donc comme le dernier film de cette Cubaine scénariste, productrice et réalisatrice. À son actif, une majorité de séries B brinquebalantes (**Horror 101** et sa suite **Zombie Attack : Museum of the Dead**, **Day of the Dead 2 : Contagium**...) mais toujours sincères, véritablement portées par l'amour indéfectible qu'avait Ana Clavell pour le cinéma de genre. Son comparse de toujours, le désormais orphelin James Glenn Dudelson, est maintenant seul à défendre **Creepshow 3**, que la majorité des fans des opus originaux attendent avec la plus grande méfiance. Pas moins de cinq histoires sont au programme de cette nouvelle fournée, assez riche thématiquement, du moins en apparence : on s'intéressera donc à la réalité virtuelle (**Alice**), aux EVP (**The Radio**), aux vampires (**Call Girl**), à un savant fou (**The Professor's Wife**), ainsi qu'à un étrange cas de possession (**Haunted Dog**). Même s'il ne risque pas d'égaler le Romero, on souhaite le meilleur à **Creepshow 3**, juste histoire qu'un maximum de spectateurs rendent un dernier hommage à une femme vraiment chouette.

Alexandre BUSTILLO

SILENT SCREAM
THE INCREDIBLE TORTURE SHOW

Saw, dont le troisième opus ne devrait plus tarder à nous tomber sur le coin de la gueule, continue à faire des émules. Dernier en date, **Silent Scream** (anciennement **The Retreat**), thriller horrifique réalisé par deux inconnus (Matt Cantu & Lance Kawas), et distribué par-delà les vallées par les joyeux loustics déjà derrière quelques bons Z (**Bloody Murder** et sa suite) et la bombe **Kolobos**. Un week-end studieux à la neige ne va pas tarder à se transformer en stage de survie pour une poignée d'étudiants et leur professeur. Apparemment, un tueur très inspiré des exploits de Jigsaw se serait mis en tête de les dessouder de la plus atroce des manières... Mouais, en tout cas, l'affiche est splendide. C'est déjà ça de pris.

Alexandre BUSTILLO

ANTIBODIES A L'EST, DU NOUVEAU ?

Voilà un film à projeter d'urgence aux tenants du proverbial mais toujours virtuel « cinéma de genre à la française » et, surtout, aux « décideurs » ayant la haute main sur les subventions, avances et autres aides à la production. On imagine bien des aspirants scénaristes leur remettre, le cœur battant, le fruit de leurs cogitations fiévreuses, et s'entendre invariablement répondre : « *Écoute coco, c'est bien gentil, mais un serial killer sur un bord de route dans la campagne française, c'est pas très crédible.* ». Or, le long-métrage du jeune Christian Alvart démontre le contraire, à moins de considérer que l'âme germanique engendre davantage de psychopathes que l'esprit gaulois.

La raison de la réussite est simple : au lieu de pasticher les modèles américains, l'auteur s'est à l'évidence appuyé sur sa compréhension intime de l'Allemagne, pays décentralisé toujours traversé par une opposition souterraine entre le Nord protestant et le Sud catholique. Le récit se partage ainsi entre d'une part, « la ville » (jamais nommée dans un souci d'abstraction), lieu de relâchement où les flics prennent sans problème des pots dans des bordels proprets, Coupe du monde ou pas ; et d'autre part, un milieu rural (probablement bavarois) encore enraciné dans la religion. C'est là que s'est déroulé le meurtre d'une adolescente, bientôt imputé à un tueur en série récemment arrêté ; mais l'inspecteur local reste persuadé que le coupable est un habitant du cru, et part interroger l'ogre. Les antagonismes sociaux et le décor pedzouille font bien sûr penser à **Memories of Murder**, sentiment renforcé par le sujet profond qu'**Antibodies** partage avec son cousin coréen : celui de la vanité. Vanité du serial killer, comme il se doit psychotique, pervers et manipulateur, mais aussi du policier campagnard. Flicaillon à mi-temps (il est fermier à ses heures perdues !), il ne rêve que d'obtenir la reconnaissance de ses collègues urbains. Son aveuglement et son orgueil, son rigorisme moral et son sens de la culpabilité seront autant d'obstacles que l'enquête devra négocier, avant d'aboutir à une vérité qui sera, pour lui, aussi cruelle qu'inattendue.

Alors oui, bien que bénéficiant de jolis cadrages en Scope, la mise en scène demeure un brin mastoc, le rythme est assez lent, et les références bibliques (le sacrifice abrahamique en tête) pèsent souvent des tonnes. Il n'empêche que, « genre » ou pas « genre », cette œuvre solidement interprétée associe étude de mœurs et drame criminel de façon très convaincante. En dehors des pop-corn movies saisonniers, c'est sûrement un des films à voir cet été, et sait-on jamais, il inaugurera peut-être une nouvelle forme de thriller autochtone de ce côté-ci de la planète. La réactivation du couple franco-allemand : un nouveau moteur pour la politique culturelle de l'Europe ?

Gilles ESPOSITO

ANTIKORPER. ALLEMAGNE. 2005. REAL. ET SCEN.: CHRISTIAN ALVART. DIR. PHOT.: HAGEN BOGDANSKI. MUS.: MICHL BRITSCH. PROD.: BORIS SCHONFELDER POUR MEDIENKONTOR MOVIE ET RAINER KOLMEL POUR KINOWELT FILMPRODUKTION. INT.: WOTAN WILKE MOHRING, HEINZ HOENIG, ANDRE HENNICKE, ULRIKE KRUMBIEGEL, NINA PROLL... DUR.: 2H07. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS. SORTIE LE 26 JUILLET 2006.

TAKESHIS' PSY SHOW

Oubliez l'humanisme contemplatif et la fantaisie lunaire des précédents efforts de Takeshi Kitano. Avec **Takeshis'**, l'acteur/auteur/réalisateur livre un pétage de plombs carabiné qui en dit long sur son état d'esprit. La schizophrénie latente qui caractérise depuis longtemps sa carrière (amuseur public télévisuel au Japon vs. réalisateur révéré en Occident) explose dans cette histoire labyrinthique où l'acteur Beat Takeshi rencontre son sosie, le blond Kitano, un comédien raté qui va peu à peu sombrer dans un délire cauchemardesque caviardé de gunfights absurdes, de digressions philosophiques et d'humour à froid. Takeshi Kitano casse ses jouets, se parodie avec cruauté et dérision, et, avouons-le, se regarde un peu le nombril... Mais combien de cinéastes aussi « prestigieux » ont eu un jour les « cojones » de détruire leur monde, trop statique et prévisible, pour tenter d'en construire un nouveau ? Pas beaucoup. Reste à savoir si ce geste rageur et cathartique donnera naissance à un Kitano ressourcé, ou signera au contraire l'arrêt de mort cinématographique d'un artiste incapable de renouveler son style, ses thèmes, son univers. Seul son métrage suivant nous le dira, ce qui fait de ce **Takeshis'** un passionnant film de transition, en même temps qu'un OVNI bien barré. (NB : Pour plus d'infos, reportez-vous au Mad Asia #4)

Laurent DUROCHE

JAPON. 2005. REAL. ET SCEN.: TAKESHI KITANO. DIR. PHOT.: KATSUMI YANAGISHIMA. MUS.: NAGI. PROD.: MASAYUKI MORI ET TAKIO YOSHIDA POUR BANDAI VISUAL CO. LTD., OFFICE KITANO, TOKYO FM BROADCASTING CO. LTD., DENTSU MUSIC AND ENTERTAINMENT INC. ET TV ASAHI. INT.: TAKESHI KITANO, REN OSUGI, KAYOKO KISHIMOTO, SUSUMU TERAJIMA, TETSU WATANABE... DUR.: 1H47. DIST.: BAC FILMS. SORTI LE 5 JUILLET 2006.

RAPIDO

FAST AND FURIOUS : TOKYO DRIFT

Jerry Bruckheimer de la génération Playstation, Neil Moritz nous livre aujourd'hui le troisième volet de sa saga fétiche. On ne change pas une recette qui marche, on retrouve donc ici tous les ingrédients des opus précédents, tout juste a-t-on pris le temps de déplacer l'aventure à Tokyo pour le dépaysement, un Tokyo factice qui permet d'empiler les clichés occidentaux les plus hallucinants ! Notre héros va donc se fritter avec le caïd local, lui piquer sa copine, et comme la vie c'est pas compliqué, finira par régler tous ses problèmes avec une course de voitures ! Mais si l'ensemble est ahurissant de connerie et que le script ne cesse jamais de brosser le mâle dans le sens du poil, il faut reconnaître à ce **Fast and Furious : Tokyo Drift** un certain sens de l'efficacité, le tout étant finalement plus fun et rythmé que ses prédécesseurs. Une certaine idée du divertissement. Damien BERNAT

USA 2006. DE JUSTIN LIN. AVEC LUCAS BLACK, BOW WOW... DUR. 1H44. DIST. UIP. SORTIE LE 19 JUILLET 2006.

SLEVIN

Slevin remplit une tâche utile : condenser ce qu'il y a de pire dans le cinéma américain actuel. 1° Des personnages de malfieux tellement caricaturaux que leurs affrontements sont réduits à un jeu de rôle complètement désincarné, en dépit des efforts des auteurs pour ancrer l'histoire dans la réalité new-yorkaise. 2° Un script qui n'existe que par une avalanche d'astuces de scénario, retournements téléphonés et autres twists à quadruple détente. Ceci dit, il y a Lucy Liu. Abandonnant sa tenue de dominatrix, elle démontre une nouvelle fois ses talents d'actrice, dans un contre-emploi total d'adorable girl next door. Lucy, ô toi, tes yeux en amande, ton sourire malicieux, tes minijupes affriolantes... Tu réussis même à rendre émouvant un horrible dialogue référentiel sur la série 007. Quel beau film ! Gilles ESPOSITO

USA 2006. DE PAUL MCGUIGAN. AVEC JOSH HARTNETT, MORGAN FREEMAN, SIR BEN KINGSLEY... DUR. 1H48. DIST. METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTI LE 28 JUIN 2006.

STAY

Quoi qu'on pense de **L'Echelle de Jacob**, on conviendra que ce type d'intrigue alambiquée est ce qu'il y a de plus périlleux à porter à l'écran. Il faudra donc être vraiment accro à Adrian Lyne pour ne pas bâiller aux cornelles devant ce nouveau salmigondis où se mêlent inextricablement rêve et réalité, passé, présent et futur... et Dieu dans tout ça, etc. Au milieu d'un fatras d'effets de montage et de chichis de mise en scène, les acteurs restent néanmoins dignes, surtout la toujours impeccable Naomi Watts. Une curiosité, cela dit : la chute finale est exactement la même que celle qui concluait un film ayant fait la couverture de Mad cette année. Si vous avez trouvé, pas la peine de nous écrire. Il n'y a rien à gagner avec **Stay**. Gilles ESPOSITO

USA 2005. DE MARC FORSTER. AVEC EWAN MCGREGOR, NAOMI WATTS, RYAN GOSLING... DUR. 1H40. DIST. TWENTIETH CENTURY FOX. SORTIE LE 26 JUILLET 2006.

TAXIDERMIE LES GRANDES BOUCHES

« C'est vraiment dégueulasse ! » Voilà ce qu'on pouvait entendre à la sortie de la projection du film **Taxidermie** lors de sa présentation à Cannes. Alors oui, il est recommandé d'éviter de grignoter en visionnant le long-métrage de György Pálfi et le sac à vomi étiqueté « HG Lewis approved » peut être fort recommandé. Mais en dépit de ce caractère répulsif totalement assumé par le réalisateur, **Taxidermie** est un grand et beau film sur la famille, une sorte d'ode à l'humanité répugnante et fascinante. On pense parfois à une version d'**Amélie Poulain** revue par Marco Ferreri, ou encore à une copie « nouvelle génération » du **Salo** de Pasolini. Une odeur de soufre émane sans conteste de cette bande, et les amateurs de ciné trash et déviant y trouveront sûrement leur compte. Cependant, s'arrêter à l'imagerie provoc du film serait passer à côté de ses points forts : sa narration épique totalement limpide et sa mise en scène d'une inventivité confondante. Donnant une ampleur insoupçonnée à des scènes intimistes par l'intermédiaire d'un Scope de toute beauté, György Pálfi capte avec justesse et émotion les pérégrinations d'une famille hongroise lubrique, boulimique et morbide. 30 ans de vie mouvementée qui se terminent par le portrait du dernier rejeton en date : un taxidermiste mercenaire et perfectionniste, obsédé par son art et tourmenté par un père obèse et des chats géants (!). Dans ce fatras organique et obscène, György Pálfi mène son affaire de main de maître. Ses personnages sont à la fois dégoûtants et attachants, et son style visuel embrasse cette folie avec une imagination débordante (la scène la plus éloquente à ce titre est celle de la baignoire multifonction). Peinture obsessionnelle et habitée des pulsions qui régissent cette petite famille, **Taxidermie** est glauque à souhait mais aussi hautement drolatique. On y croise pêle-mêle un adepte du wood-fucking (gare aux échardes si vous essayez chez vous !), un nouveau-né doté d'une queue de cochon (pas de jeu de mots ici !), des « sportifs » vomissant trois fois leur poids après des compétitions alimentaires que John Waters n'aurait pas reniées, et ce fameux taxidermiste, qui cumule les râteaux et nourrit les chats pantagruéliques de son père jabbahuttesque. Et quand tout ce beau monde s'anime devant la caméra de György Pálfi, le spectateur, lui, ne reste pas de marbre : **Taxidermie** est un film entier, qui divisera, dégouttera et vous prendra aux tripes si vous daignez tenter l'expérience. Au pire, à part quelques petits haut-le-cœur, que risquez-vous ? Fausto FASULO

TAXIDERMIA. HONGRIE/AUTRICHE/FRANCE. 2006. REAL. ET SCEN.: GYORGY PALFI D'APRES LES NOUVELLES DE LAJOS PARTI NAGY. DIR. PHOT.: GERGELY POHARNOK. MUS.: AMON TOBIN. PROD.: ALEXANDER DUMREICHER-IVANCEANU, EMILIE GEORGES, GABRIELE KRANZELBINDER ET ALEXANDRE MALLET-GUY POUR AMOUR FOU FILMPRODUKTION, EUROFILM STUDIO, LA CINEFACTURE ET MEMENTO FILMS PRODUCTION. INT.: CSABA CZENE, GERGELY TROCSANYI, PIROSKA MOLNAR, ADEL STANCZEL... DUR.: 1H31. DIST.: MEMENTO FILMS. SORTIE LE 23 AOUT 2006.

RESSORTIES EXPRESS

Avant que les majors n'aient l'idée saugrenue de balancer leurs blockbusters en plein cagnard, l'été était par essence la saison des reprises. Mais il y a de beaux restes, et Mad Movies s'associe à la ressortie de **La Nuit des morts-vivants** (26/7), qui n'est autre que la pré-pré-préquelle de **Land of the Dead**, déjà signée d'un certain George A. Romero. Également au programme : **Bullitt** et son Steve McQueen énervé (5/7), **L'Homme sans frontière**, western rarissime de et avec Peter Fonda (12/7), les maritimes **Les Vikings**, aventure épique de Richard Fleischer, et **Lifeboat**, huis clos hitchcockien (19/7), le noir et vigoureux **Une femme dangereuse** du grand Raoul Walsh (30/8). Pour l'érogène **Vie secrète de Mme Yoshino** (26/7), consulter Mad Asia. Mais l'événement est peut-être **Baby Boy Frankie (aka Blast of Silence**, 5/7), plongée dans l'esprit désabusé d'un tueur à gages qui bat le pavé humide de New York. *« Un de mes films favoris sur la Grosse Pomme ! »* nous fait savoir Martin Scorsese. À noter aussi, la sortie repoussée et très attendue (?!) de **Bleu d'enfer** (9/8), que Marty apprécie peut-être, qui sait ? Gilles ESPOSITO

STAY ALIVE JE TE SURVIVRAI

Il est très difficile de juger objectivement des qualités et des défauts d'un film quand celui-ci débarque en salles dans une version mutilée par son distributeur. **Stay Alive** s'est ainsi vu amputé d'un bon quart d'heure par Hollywood Pictures (la branche « adulte » de Disney) qui, soucieux de proposer un film PG-13 et ne dépassant pas les 90 minutes, en a zappé toutes les scènes dites psychologiques et les passages les plus sanglants, rendant pour le coup le film on ne peut plus bancal (quand on sait en plus que Hollywood Pictures a utilisé des photos des scènes gore précitées pour la promotion du film, on se dit que le cynisme n'a pas de limites). Le premier long de William Brent Bell se traîne depuis la réputation d'être une daube finie et a même figuré, l'espace de quelques semaines, dans le bottom 250 d'IMDb, aux côtés de machins aussi réussis que **Gigli** et **2001 A Space Travesty** ! Bref, tout le monde semble d'accord : le film est une merde. « *Alors* », me demandez-vous la bave aux lèvres, « *il est aussi pourri que ça ce* **Stay Alive** *à la réputation désastreuse ?* » Eh bien la réponse est non et on ira même jusqu'à affirmer que le résultat est plutôt sympa. Pas un grand film, c'est sûr, mais un petit slasher à la sauce Playstation pas désagréable, surfant sur la vague cyber avec un peu plus de conviction qu'un **Brainscan**. À partir d'un concept aussi simple qu'efficace – tu meurs dans le jeu, tu meurs pour de vrai – **Stay Alive** confronte pendant 85 minutes une bande de gamers branchés et une comtesse homicide, tout droit sortie d'un jeu à mi-chemin entre **Project Zero** et **Resident Evil**. Si le film pâtit logiquement des nombreuses coupes effectuées par le studio (bonjour les ellipses foireuses, adieu les effets gore), il possède heureusement assez de qualités intrinsèques pour ne pas chavirer complètement et donner envie de jeter un œil à sa future version unrated. Boosté par l'atmosphère unique de la Nouvelle-Orléans, **Stay Alive** a pour lui un parfum très européen qui le différencie agréablement du tout-venant. L'utilisation de l'architecture unique de la ville, en opposition à la modernité des jeux vidéo, donne au film un cachet indéniable et nous change agréablement des pavillons de banlieue typiques de ce genre de petit budget. William Brent Bell se permet quelques trouvailles réjouissantes (les vibrations du joypad avant chaque meurtre, le final au cours duquel Swink guide Hutch par PC interposé) et, malgré un recours trop systématique aux effets cut, emballe son film avec une indéniable efficacité. Ajoutez-y une facture technique soignée (Scope de rigueur, direction artistique inspirée) et un casting plutôt solide (Frankie Muniz de la série *Malcolm* en tête) et vous obtenez un résultat qui a tout de même plus de gueule que n'importe quel **Ghost in the Machine** et consorts. Alors si, à l'image de l'auteur de ces lignes, vous êtes un « *sucker for slasher* » et que vous vous sentez d'humeur charitable (oui ça fait déjà beaucoup !), vous y trouverez sûrement votre compte, surtout en cette période estivale. Maintenant, vu le prix des places de ciné de nos jours, on vous conseillera plutôt d'aller à la plage et d'attendre patiemment le director's cut annoncé en DVD pour septembre, qui contiendra tout ce qui manque au montage ici chroniqué et distribué en France. À suivre, donc…

Jean-Baptiste HERMENT

USA. 2006. REAL.: WILLIAM BRENT BELL. SCEN.: WILLIAM BRENT BELL ET MATTHEW PETERMAN. DIR. PHOT.: ALEJANDRO MARTINEZ. MUS.: JOHN FRIZZELL. PROD.: GARY BARBER, ROGER BIRNBAUM, PETER SCHLESSEL ET JAMES D. STERN POUR SPYGLASS ENTERTAINMENT ET ENDGAME ENTERTAINMENT. INT.: JON FOSTER, SAMAIRE ARMSTRONG, FRANKIE MUNIZ, SOPHIA BUSH, JIMMI SIMPSON... DUR.: 1H25. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 12 JUILLET 2006.

ORIGINE + NAUSICAA, LA VALLEE DU VENT
DU NEUF AVEC DU VIEUX, DU VIEUX AVEC DU NEUF

Deux contes écologiques post-apocalyptiques pour deux coups d'essai : une confrontation perdue d'avance, avec un échec à l'aune duquel il est cruellement aisé de mesurer l'étendue du génie d'Hayao Miyazaki.

L'échec en question est celui d'**Origine**, premier long-métrage cinéma de Keiichi Sugiyama et du studio Gonzo (cf. Anime Nation in Mad Movies 185). En dehors de son scénario bancal gérant très mal les nombreuses composantes d'un univers trop foisonnant, on regrettera surtout une pléthore de références très mal digérées. D'où un certain embarras devant des emprunts grossiers à des titres aussi populaires qu'**Akira**, **Laputa** ou encore **Nausicaä**. Et comme on pouvait le craindre, les défauts usuels de Gonzo, et notamment sa direction artistique souvent douteuse et son utilisation bourrine d'une CGI assez laide plombent un peu plus **Origine**. Tout n'est pas à jeter cependant, et comme d'habitude le studio de Maeda nous livre quelques superbes méchas, ainsi qu'une première bobine intrigante, voire parfois franchement belle (le générique d'ouverture est très prometteur).

Quelques semaines plus tard, **Nausicaä** sort enfin en version intégrale sur nos écrans. Souvent considéré à tort dans les faits, mais pas forcément d'un point de vue artistique,

RAPIDO

THE SENTINEL

Beau sujet que celui des agents de sécurité qui s'attachent au pas du couple présidentiel, aux États-Unis. Mais, à défaut d'immersion dans le quotidien de ces hommes de l'ombre, **The Sentinel** déroule une histoire mille fois vue. Accusé à tort d'un complot, un garde du corps s'échappe pour prouver sa bonne foi, tout en étant poursuivi par un fin limier qu'il a lui-même formé, et avec qui il s'était brouillé pour une sombre histoire de coucherie. Sur cette trame vaguement hitchcockienne (*Vieux et Innocent* ?), aucune surprise ne vient se greffer. Michael Douglas est aussi mauvais qu'à l'accoutumée, Kiefer Sutherland reprend sans forcer son personnage de ***24 heures chrono***, et Eva Longoria provoque des décrochements de mâchoire chez tous les mâles qu'elle croise. On les comprend, mais c'est bien peu.

Gilles ESPOSITO

USA. 2005. DE CLARK JOHNSON. AVEC MICHAEL DOUGLAS, KIEFER SUTHERLAND, EVA LONGORIA. DUR. 1H48. DIST. : TWENTIETH CENTURY FOX. SORTIE LE 30 AOUT 2006.

VOL 93

Dès les premières images, où l'on voit prier les terroristes avant qu'ils ne rejoignent l'aeroport d'où va décoller l'avion qu'ils vont détourner, **Vol 93** dégage une tension physiquement épuisante qui va crescendo jusqu'à l'assaut final, d'une violence barbare. La mise en scène de Greengrass, calquée sur celle de son magistral **Bloody Sunday**, établit un parallèle entre les opérations au sol (où règne la confusion la plus totale) et le drame vécu par les passagers et l'équipage (aucun effet, juste un montage ahurissant et des acteurs plus que crédibles). Et, jusqu'au dernier instant, on espère qu'ils vont s'en sortir... Cet hommage à leur sacrifice héroïque est une œuvre aussi traumatisante qu'essentielle.

Cédric DELELÉE

USA. 2006. DE PAUL GREENGRASS. AVEC CHRISTIAN CLEMENSON, TRISH GATES, CHEYENNE JACKSON. DUR. 1H45. DIST. : MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 12 JUILLET 2006.

ILS ... SONT REVENUS

Richard Grandpierre, responsable de la société Eskwad, est l'un des rares producteurs français à s'intéresser sincèrement au genre. Il fouine aussi du côté des jeunes réalisateurs et c'est ainsi qu'il a décidé de faire confiance à David Moreau et Xavier Palud. Les deux garçons disposent enfin d'un petit budget pour mettre en chantier un premier film de survival urbain. En route alors vers Bucarest pour filmer **Ils**, dans lequel un couple de Français (Olivia Bonamy et Michaël Cohen) est malmené pendant toute une nuit par un (ou plutôt « des » parce que « **Ils** ») tueur sanguinaire. Sur ce scénario super bateau, les deux réals ajoutent un bel effet de surprise quant à la nature (du) des tueurs. Malheureusement, le film s'éternise dans un jeu de chat et de souris assez routinier (je ferme la porte à clef, je cours dans les couloirs, je tombe, je regarde par la serrure...) qui finit par agacer/lasser. Paradoxalement, le troisième acte, avec sa révélation dans un décor original (les égouts de Bucarest), passe à la vitesse lumière. Une erreur de choix qui nous laisse frustrés. Autre problème : la réalisation. Les deux partenaires souhaitaient (comme ils l'ont eux-mêmes indiqué) faire un film tourné dans une dynamique réaliste pseudo-documentaire. Pourquoi pas ? Mais ce que semblent avoir oublié David Moreau et Xavier Palud, c'est qu'image réaliste ne rime pas avec improvisation. Bien au contraire ! Le réalisme au cinéma, et spécialement dans le film de genre, nécessite une rigueur de tous les instants et une grande maîtrise. Regardez **Vol 93** et vous verrez la différence ! Ils échouent donc sur les handicaps habituels du cinéma de genre français : le rythme, la fraîcheur des idées, la réalisation trop imprécise. Ça ne fait pas plaisir d'écrire ça, croyez-moi, car néanmoins le duo de metteurs en scène a de bons goûts, une capacité évidente à créer une ambiance et à tenir son film de manière visuellement homogène. Quant aux deux comédiens du film, leur investissement et leur foi dans le projet leur ont permis de s'en sortir très convenablement malgré le peu de matière mis à leur disposition. **Ils** n'est donc pas réussi, c'est sûr, mais David Moreau et Xavier Palud méritent une deuxième chance. On espère juste que le film marchera suffisamment pour permettre à ces deux jeunes réalisateurs de faire vraiment leurs preuves dans un deuxième long-métrage plus mûrement pensé.

R-One CHAFFIOT

FRANCE. 2006. REAL. ET SCEN. : DAVID MOREAU ET XAVIER PALUD. DIR. PHOT. : AXEL COSNEFROY. PROD. : RICHARD GRANDPIERRE POUR ESKWAD. INT. : OLIVIA BONAMY, MICHAEL COHEN... DUR. : 1H18. DIST. : MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 19 JUILLET 2006.

comme le premier vrai long-métrage cinéma de Miyazaki, **Nausicaä** est peut-être aussi son film le plus daté, notamment parce qu'on y sent très fortement l'influence qu'ont exercée sur lui certains dessinateurs occidentaux, Corben et Moebius y étant cités à tour de bras. Reste que la tenue hallucinante de l'ensemble, notamment technique (l'animation des Oomus) et plastique (moi aussi je veux une aile volante !), et surtout son aspect jusqu'au-boutiste (le final est d'une cruauté éprouvante) ne peuvent que faire céder le spectateur le plus revêche face à cet univers où il n'est pas forcément évident de pénétrer. Il suffit d'ailleurs de constater à quel point il est encore difficile aujourd'hui pour un jeune réalisateur d'anime comme Keiichi Sugiyama de s'affranchir de l'influence de ce chef-d'œuvre plus de vingt ans après sa sortie nippone, pour prendre conscience de la puissance du cinéma de Miyazaki.

Julien DUPUY

GIN-IRO NO KAMI NO AGITO. JAPON. 2006. REAL. : KEIICHI SUGIYAMA. SCEN. : NANA SHIINA, NAOKO KAKIMOTO. DIR. ART. : HAJIME SATOU, MASANORI KIKUCHI, REI NAKAHARA. MUS. : TAKU IWASAKI. PROD. : GDH - GONZO DIGIMATION HOLDING K.K. VOIX : RYO KATSUJI, AOI MIYAZAKI, KENICHI ENDO, TOSHIKAZU FUKAWA, MASARU HAMAGUCHI, YUKO KOTEGAWA, REN OSUGI... DUR. : 1H35. DIST. : EUROZOOM/KAZE. SORTI LE 28 JUIN 2006.

KAZE NO TANI NO NAUSHIKA. JAPON. 1984. REAL. : HAYAO MIYAZAKI. SCEN. : HAYAO MIYAZAKI D'APRES SON ŒUVRE ORIGINALE. DIR. ART. : MITSUYOSHI NAKAMURA. MUS. : JOE HISAISHI. PROD. : TOHRU HARA, MICHIO KONDO, ISAO TAKAHATA ET YASUYOSHI TOKUMA POUR STUDIO GHIBLI, HAKUHODO INC. ET TOKUMA SHOTEN. VOIX : SUMI SHIMAMOTO, MAHITO TSUJIMURA, HISAKO KYODA, GORO NAYA, ICHIRO NAGAI, KOHEI MIYAUCHI... DUR. : 1H56. DIST. : BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 23 AOUT 2006.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	David Doukhan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
ARRIVEDERCI AMORE, CIAO	5 Soavi signe son grand retour avec ce flamboyant portrait d'un magnifique salopard.						6 Le meilleur polar européen de ces dix dernières années, tout simplement.		
A BITTER-SWEET LIFE	4 Un film de gangsters un peu trop « à la mode » mais tout à fait regardable.		5 Un polar roublard mais hargneux, radical et vraiment hard-core !		4 Un thriller hargneux mais légèrement trop long. À voir ne serait-ce que pour le gunfight final totalement opératique.	2 Ji-woon Kim est manifestement un metteur en scène très capable. Question script, c'est une autre histoire...		5 Le nouveau polar choc made in Corée à ranger aux côtés de **Mr Vengeance** et **Memories of Murder**.	
LA COLLINE A DES YEUX	6 Un putain de survival horrifique qui explose carrément la concurrence dans une ultime demi-heure de fou furieux.	6 Après **Haute tension**, le nouveau coup d'éclat d'un jeune mec désormais incontournable. MONSTRUEUX !	4 Le film peine à démarrer mais s'avère hargneux et jouissif au final.	6 Aja remake Craven et livre un hommage démentiel à Sergio Leone, d'une violence à la fois immorale et exaltante. God bless America !	5 **Les Chiens de paille** à la sauce *Twilight Zone* filmé par Aja avec une rage sans nom ! L'original est instantanément désintégré.	6 **Le Seigneur des anneaux** du survival horror !	5 Radical, hystérique, sans concessions, à se demander si Papy Craven n'a pas fait un arrêt cardiaque en découvrant le film !	6 Du pur divertissement intelligent et ambidextre. Maintenant c'est clair : Alexandre Aja et Grégory Levasseur ont tout compris au cinéma de genre.	5 Un vrai film d'horreur viscéral, bien pensé et brillamment exécuté : exactement ce dont le genre a besoin en ce moment !
THE DEVIL'S REJECTS	5 Du très bon film d'horreur post-moderne, doublé d'une superbe galerie de tarés irrécupérables.	6 Affreux, sale, méchant et désormais culte, Rob Zombie tutoie les plus grands. Putain, et ce mec va refaire **Halloween**...	6 Le film badass par excellence, où l'on compatit pour les pires racleurs de l'univers. Un coup de maître !	6 Peckinpah s'est réincarné en Rob Zombie dans cette **Horde sauvage** gore. Un chef-d'œuvre jouissif au point d'en rêver la nuit.	6 Transgressif, viscéral et vraiment mélancolique. Carton plein pour Big Rob.	5 Une déclaration d'amour rageuse aux freaks, qui a autant de tripes que de cœur.	6 Plus qu'un film, une véritable décharge électrique qui laisse des séquelles. Rob Zombie investit le culte traumatisant.	6 Rob Zombie n'a déjà plus rien à prouver. Et ce n'est que son deuxième film ! Vivement le suivant...	6 Des trognes, des flingues, de la poussière, du sang et une galerie de tarés psychopathes qui s'en donnent à cœur joie. Le pasard total !
FRAGILE	4 Le meilleur et le plus personnel des films de Balaguerò.	6 Balaguerò confirme qu'il est bien un génie avec ce film autant émouvant que flippant. Tout simplement magnifique.	6 Un pur chef-d'œuvre, à la fois psychologique et viscéral, d'une beauté rare !		6 Dérangeant et beau à en chialer. **Fragile** a marqué son nomme. Mais alors pour de bon...	4 Le meilleur film de Balaguerò porté par un monstre efravant mais plombé par un scénario déficient et une grosse erreur de casting.	4 Archétypal au possible, mais d'une beauté formelle et dramatique incontestable. On attend tout de même un Balaguerò un peu moins retenu...	6 Un thriller éreintant et stressant à souhait sans aucun artifice de mise en scène. Balaguerò signe ici son meilleur film, et de très très loin. C'est dire...	4 Plusieurs séquences magnifiques cimentent un ensemble de belle tenue, juste un poil avare en matière horrifique.
ISOLATION	3 Entre film d'auteur et Z paysan, du cinema courageux mais pas assez inventif.	2 Si réinventer le genre consiste à frster des vaches, alors oui, c'est réussi.	4 Un survival dans la cambrousse avec des vaches mutantes, ça ne se refuse pas !			5 Un film de monstres vraiment dérangeant, franchement dégueulasse et terriblement prometteur.			4 Un premier long-métrage très intrigant, qui donne envie de suivre la future carrière de son réalisateur.
LA MAISON DES 1000 MORTS		5 Aussi bordélique et barioté que l'était la musique de White Zombie ! Metal Up Your Ass !	4 Une mise en bouche déjantée qui prépare au choc **Devil's Rejects**.	4 Naissance d'un croquste capital, point barre.	4 Un premier film fun qui se situe dans le sillage de tout ce qu'affectionne Rob Zombie. Mais le meilleur restait encore à venir...	4 Un joyeux bordel, souvent pour le meilleur, rarement pour le pire.	4 Du bon B-movie carburant à l'humour noir et aux personnages tôlés. Un coup d'essai déjà prometteur !	5 Une pure série B de fanboy qui laissait augurer la naissance d'un nouveau maître de l'horreur.	4 Rob Zombie a encore trop la tête dans ses clips, mais le meilleur du film l'emporte souvent sur le pire.
REEKER		5 Après **Horrible** le mois dernier, une nouvelle preuve de l'étonnante vitalité de la série B ricaine !					4 Heureusement que la série B américaine est là pour nous sortir un peu de notre torpeur !	5 David Payne a beaucoup de talent et ça se sent...	
SILENT HILL	1 Du cinéma désincarné et intello qui sacrifie constamment ses personnages sur l'autel de la belle image.	2 Fidèle au jeu ? Ben pourquoi ça fait pas peur alors ?	2 Jamais viscéral, sans affects, pompeux et chiant comme la mort ! Beau production design...		5 Vivement la suite.	2 Aussi couillon qu'un défire de geek, aussi plombé qu'un pensum de critique.	4 Plastiquement subli me et parfois carrément oppressant, **Silent Hill** aurait pu faire carton plein s'il ne péchait pas par un script trop démonstratif.	2 Moi avoir jamais joué au jeu alors moi pas avoir compris le film. Est-ce bien normal docteur ?	1 Un film de beau parleur. Une adaptation de mauvais joueur.
SUPERMAN RETURNS	2 C'est pas un oiseau, c'est pas un avion, mais c'est pas vraiment Superman non plus...		1 Je préfère encore **Superman 4** ! Non je déconne... Euh, en fait non !	3 Iconique à mort, parfois beau et lyrique, mais Singer n'a rien compris au personnage. *Smallville*, c'est nettement mieux !	5 Singer régénère le mythe et donne une suite digne de ce nom au chef-d'œuvre de Richard Donner. Et on peut encore remercier Alex Ross !	2 Une boursouflure de faux fan, sans vrai sujet et aux ambitions déplacées.	2 Chiant et pas spectaculaire pour un sou. Un film anesthésié signé par un réalisateur dépassé. Vivement **Spider-Man 3** !		2 Brandon Routh imite bien Christopher Reeve, John Ottman imite bien John Williams, et Bryan Singer imite bien Richard... Lester !
V POUR VENDETTA	5 Pas totalement abouti mais le propos est tenu de bout en bout. Il fallait le faire !	2 P comme prétentieux, L comme longueur. Tiens ? Comme **Matrix**. C'est marrant ça.	3 Thématique radicale mais naïve, scénario ciselé mais chiant, et surtout une mise en scène plate, démonstrative et sans idées...		5 Les frangins adaptent brillamment Moore et contrarient en même temps d'explorer certaines interrogations fascinantes soulevées dans **Matrix**.	5 Une envergure de téléfilm, mais un discours d'une radicalité jouissive.	2 L'esprit subversif made in Wachowski, des idées vaves, prétentieuses, artificielles mais tellement « géniales » pour leurs fans les plus dévoués.		5 Un véritable problème d'ampleur et de mise en scène, mais l'essentiel est là.
WOLF CREEK	3 Un survival assez honnête mais un peu trop décevant dans sa seconde partie.	6 Un survival aussi beau que malsain, trouvant son apothéose dans un dernier acte sans concession. Un exemple à suivre !	4 Un survival « auteuriste » qui prend tout son sens au final. Mais faut se taper l'heure qui précède...	5 Radical et crédible à mort. 2006 sera l'année du survival et celui-ci s'impose comme un petit classique.	5 Un peu long à démarrer, **Wolf Creek** se rattrape largement dans sa seconde partie traumatisante et très amorale.	4 Un survival beau, touchant et gentiment flippant.	6 Remballez tous les survivals de l'année, le seul, le vrai, l'unique chef-d'œuvre s'appelle **Wolf Creek**, et il fait mal, très mal...	5 Vous allez déguster, dans tous les sens du terme !	3 Tout à fait recommandable, si on taille dans la très longue heure d'exposition...
X-MEN 3 L'AFFRONTEMENT FINAL	1 Une certaine idée de l'anti-spectacle.	2 Hé les gars, et si vous preniez Jean-Marie Poiré pour le quatrième ?	0 107 millions le premier week-end aux USA. Ça veut dire encore 10 ans de Brett Ratner. No comment.		3 Sans être la débâcle totale redoutée, X3 n'est jamais non plus à la hauteur de ce mouvement du comics que représente l'avènement du Phénix noir...	0 Et une franchise torpillée ! Une !			1 Jamais deux sans toi, Brett !

"A MI-CHEMIN ENTRE STAR WARS ET MATRIX"

Animeland

CASSHERN

L'ULTIME MANGA-LIVE

EN COLLECTOR 2 DVD LE 10 JUILLET

dvdrama
Le premier quotidien du DVD

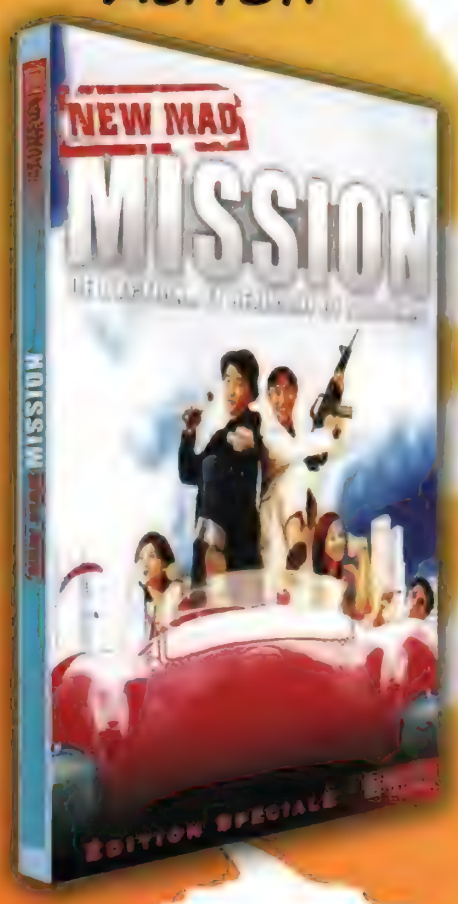
mcm

STUDIO CANAL

© 2004 CASSHERN FILM PARTNERS. Tous droits réservés. Conception graphique : Rob Studio

LA FOLIE ASIATIQUE CONTINUE LE 23 AOÛT AVEC ENCORE PLUS DE...

ACTION



DE L'ACTION...
ET BEAUCOUP DE BOISSONS !

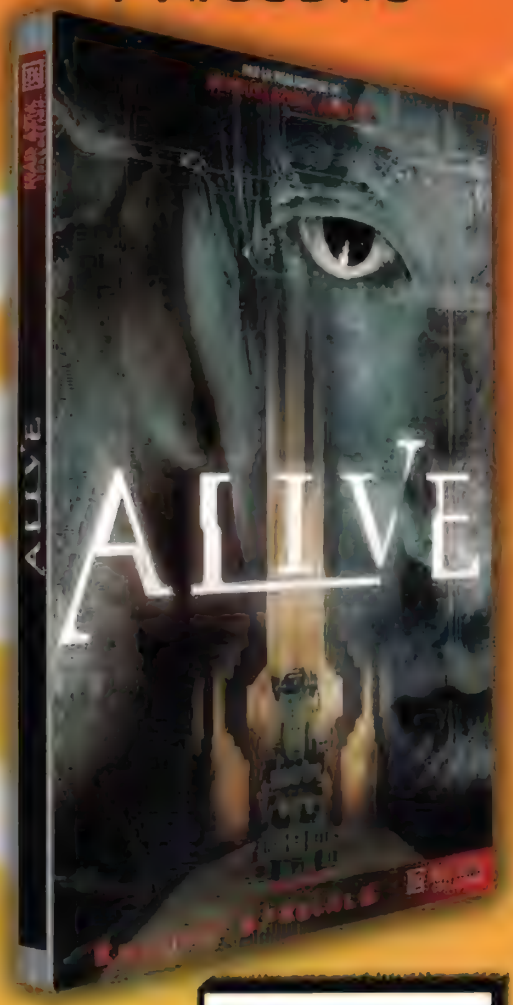
INTERVIEW DE TSUI HARK
"MAD MISSION"
COURT MÉTRAGE
BANDES ANNONCES

FOLIE

CALAMAR GÉANT
VS GROS POULPE !
DES COMBATS DE CATCH
DÉJANTÉS

MAKING OF
DOC "LE CATCH AU JAPON"
COURT MÉTRAGE – CLIP VIDÉO
BANDES ANNONCES
PUB TV

FRISSONS



ACTION ET FANTASTIQUE
POUR
LE NOUVEAU KITAMURA

INCLUS LE FILM INÉDIT
"THE MESSENGER"
MAKING OF – COMMENTAIRES AUDIO
VERSION COURTE DU FILM
DOC "ALIVE, DU MANGA AU FILM"
INTERVIEW DE L'ÉQUIPE
BANDES ANNONCES

DES EDITIONS DVD DE PRESTIGE EN BOITIER METAL AVEC DES TONNES DE BONUS !

MadMovies · 13ème Rue · dvdrama · WE · 6 play

狂 MAD ASIA COLLECTION

Offre Découverte Spécial Eté*

Dévorez vos 6 premiers numéros de Mad Movies à -50% !

* Offre réservée aux nouveaux abonnés jusqu'au 30 septembre 2006 et à la France métropolitaine exclusivement

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS
28 % D'ECONOMIE Soit 35 € au lieu de 49,50 €**
** Tarif Hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° (participation aux frais de port incluse)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*
9 € PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

MM 888

☐ **OUI,** je souscris un abonnement Découverte pour 6 numéros de Mad Movies avec 50 % de réduction sur le prix de vente au numéro. Je règle mon abonnement en une seule fois, soit 13,50 € TTC.
J'indique mes noms et adresse ci-contre ainsi que mon mode de paiement au bas de ce coupon.

☐ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros et je choisis l'offre spéciale d'abonnement avec 30 % de réduction pour 11 numéros

☐ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropoliataine uniquement

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

ORGANISME CRÉANCIER ***CPF/MAD MOVIES***
6 rue Rodier - 751009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établ s. | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

Date :

Votre signature obligatoire :

autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

☐ **Je préfère règler mon abonnement en une seule fois**
☐ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
☐ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

formément à la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ☐

FRACTURE SOCIALE !

FRONTIERES DE XAVIER GENS

C'est à l'occasion de notre dossier sur la série *Sable noir* que le jeune Xavier Gens, auteur du meilleur segment de cette anthologie, nous annonçait la mise en chantier de son nouveau projet : un survival hardcore dans la veine de **Massacre à la tronçonneuse** ! Un projet intitulé **FRONTIÈRES**, forcément alléchant pour tous les lecteurs de Mad, mais qui ne s'est pas développé sans heurts. Véritable coup de boule asséné à la gueule d'un cinéma français condescendant et timoré, **FRONTIÈRES** témoigne, s'il est besoin de le préciser, de l'ostracisme hallucinant dont est encore victime le cinéma de genre dans l'Hexagone ! Un cinéma décomplexé, viscéral, et teigneux, que Xavier Gens défend bec et ongles. Humble et d'une générosité sans faille, ce dernier nous a donc invité à moult reprises sur le tournage de son premier film, histoire de nous prouver qu'il ne réalisait pas un épisode de *Julie Lescaut* ! *« Pour toi, le tournage, c'est open bar »* qu'il disait. Autant vous assurer qu'on en a profité et qu'on s'est bien bourré la gueule !

Double d'ouverture : David Sarracino se fait joyeusement exploser la main. Le début du calvaire et le premier effet bien crade du film !

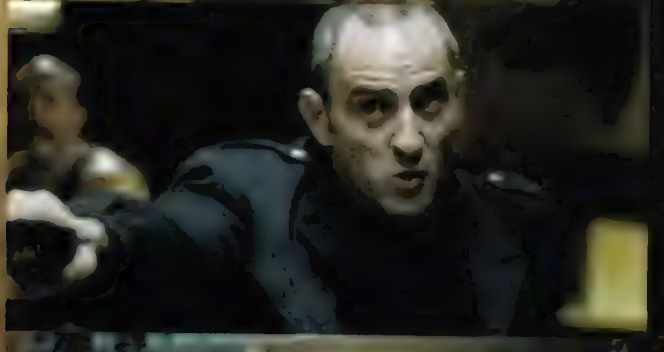
« Au début, le film s'appelait **Terre minière**. *Je voulais réaliser un film de genre hardcore en trois fois parce que le financement était dur à trouver. Un jour où j'allais à un festival de clips, je croise le producteur Laurent Tolleron (CartelProd). Je lui glisse alors l'idée de mon film, une sorte de* **Délivrance** *à la française, que je voulais tourner en trois sessions de 15 jours sur une année. Une logique indépendante à la manière de* **Bad Taste**, *des films faits à l'arrache avec une bande de potes en tournant le week-end. C'était la seule solution que je voyais à l'époque pour produire le film. Tolleron s'est dit intéressé, même s'il trouvait le scénario trop trash, mais il préféra s'atteler d'abord à* ***Sable noir****. Je lui ai aussi proposé de produire un court appelé* **Au petit matin**, *mais ça ne l'intéressait pas. Du coup je l'ai réalisé avec la société qui avait produit mes clips. Ce court a eu un bon accueil, jusqu'à gagner le prix du court-métrage à Cognac cette année. De là, j'ai enchaîné sur* ***Sable noir*** *en remplaçant Fabrice Du Welz. Entre-temps,* **Au petit matin** *a touché pas mal de monde, y compris des chaînes de télé. Dès lors,* **Terre minière** *est devenu* **Frontières**, *un long-métrage à part entière, parce que Canal + a décidé de le soutenir en l'envisageant pour sa case French Frayeurs. D'un film de potes, c'est devenu un petit budget façon Bee-movie, en espérant quand même que ça soit plus réussi… »*

Si la mise en chantier de **Frontières** a semblé couler de source pour Xavier Gens, c'est avant tout parce que le bonhomme est un vrai bosseur, qui vit pour sa passion, avec l'idée militante de compter parmi ceux qui veulent changer la donne du cinéma français. Malgré une trentaine de clips, des propositions allechantes de gros studios, et un statut de challenger avoué, il a préféré que son premier long-métrage corresponde à ses envies intimes comme à son engagement, quitte pour cela à tourner sous la pression et dans des conditions précaires : *« C'est extrêmement difficile de monter ce genre de projet en France. Parce que ceux qui acceptent ne l'assument pas totalement. Or ce genre de film ne souffre pas de demi-mesure. Si on veut en faire un, avec la volonté de jeter un gros pavé dans la mare d'un cinéma français consensuel et chiant, on ne doit pas freiner des deux pieds. Aja et Valette avaient brillamment ouvert la brèche avec* **Haute tension** *et* **Maléfique**. *Mais rien n'avait été fait depuis. Il était temps de voir débarquer un film qui fasse l'effet d'un uppercut. Un film où l'on en prend plein la gueule pendant 1 h 30, avant de se dire : « Ah ouais, on sait faire ça en France ! ». C'est sûr, on a un tout petit budget, mais l'équipe était motivée à l'idée de faire un pur film de genre. Les 40 personnes qui sont sur le plateau se sont données à fond parce qu'elles aiment ce type de film, mais aussi parce que c'était une opportunité trop rare. Et quand on a vu les premiers rushes, sincèrement, on était tous sur le cul, parce qu'on comprenait qu'il était finalement possible de réaliser des films comme ça en France ! »*

AMORCER LA BOMBE

Quand on lit le script, qu'on assiste au tournage et qu'on voit les rushes, comme l'auteur de ces lignes a eu la chance de le faire, on peut affirmer sans détour que **Frontières** va faire l'effet d'une bombe dans le paysage cinématographique français. Une sorte de fantasme enfin réalisé pour tous les cinéphiles en quête d'un cinéma sans compromis, frontal, hargneux et subversif. À lui seul, le pitch dévoile les intentions radicales de Xavier Gens, qui mêle harmonieusement sa nostalgie du cinéma et ses obsessions personnelles avec une candeur et une férocité étonnantes.

Ci-dessous : Aurélien Wiik (qui jouait déjà dans le court de Xavier Gens, Au petit matin) s'apprête à en baver dans l'enclos aux cochons !



Ci-contre :
La bande de néo-nazis dégénérés quasiment au grand complet. Estelle Lefébure, Samuel Le Bihan, Maud Forget, Joel Lefrançois, Patrick Ligardes et Amélie Daure, tout droit sortis d'un fantasme hardcore à la Rob Zombie !

Situé lors des présidentielles de 2007, qui opposent la droite et l'extrême droite, le film raconte l'histoire d'une bande de petites frappes qui profitent d'émeutes en banlieue pour orchestrer un casse. Leur objectif est de réunir suffisamment d'argent pour partir à l'étranger et payer l'avortement de l'une des leurs. Mais le casse se déroule mal et le groupe se sépare. Poursuivis par la police, certains d'entre eux vont se réfugier près de la frontière dans une sorte d'auberge miteuse, détenue par des rednecks dégénérés. Ce qu'ils ne savent pas bien sûr, c'est que leurs hôtes bouseux sont en réalité des néo-nazis cannibales, avides d'un nouvel ordre mondial, et prêts à tout pour donner du sang neuf à leur délire facho ! Commence alors un long calvaire pour les jeunes protagonistes du film, qui de mutilations en tortures diverses, vont comprendre, littéralement, comme au figuré, le sens du mot « fracture » ! Bref, une œuvre ultra référentielle comme on peut voir, qui respecte les codes des meilleurs survivals, **Massacre à la tronçonneuse** en tête, pour mieux donner un écho sur le monde qui nous entoure. « *J'ai été bercé par le cinéma de genre des années 80. **Conan le barbare**, les **Mad Max**, Raimi, Jackson. C'est avec eux que j'ai grandi. Forcément, j'avais envie de retrouver ce cinéma viscéral qui m'avait marqué. Et si je devais faire un premier film, je voulais que ce soit une déclaration d'amour aux films de genre que j'avais admirés. **Frontières**, ce n'est que ça. Si je n'en avais pas fait mon premier film, je n'aurais pas été honnête avec moi-même. Pour pouvoir tourner des films plus personnels après, celui-ci était pour moi indispensable, d'autant plus que j'y mets beaucoup de choses intimes. Sous couvert d'un film de genre, je véhicule certaines de mes opinions, à la façon d'un Romero sur **La Nuit des morts-vivants**. J'avais envie d'une toile de fond politique qui inscrive le film dans son époque, mais qui reste juste une toile de fond. Quant à la forme, je me suis inspiré des réalisateurs qui sont dans mon petit panthéon : Verhoeven, Raimi, Spielberg, Scorsese. C'est cette frange de real qui m'a inspiré visuellement.* »
Des références prestigieuses que Xavier Gens interpellait déjà, au détour d'un mouvement de caméra, dans ses premiers courts. Ce qui ne l'empêche pas, comme de nombreux cinéphiles qui ne veulent pas hiérarchiser le 7ème art, de convoquer aussi le meilleur du cinéma trash. **Frontières** s'annonce ainsi comme une œuvre hommage, qui déclare autant son amour à McTiernan et Jackson qu'à Tobe Hooper et Rob Zombie. Il faut voir la tronche de Samuel Le Bihan en bourrin rasé amateur de sulfateuses, et celle d'Estelle Lefébure en Shen Moon néo-nazie pour mesurer à quel point Xavier Gens cherche avant tout à se faire plaisir. « *J'ai tellement bouffé les codes du genre pendant ma jeunesse que je pense qu'ils sont intégrés génétiquement dans le script. Ma seule règle imposée, c'est de structurer une montée en crescendo qui aboutisse à un climax qui pète, sans jamais débander. Le but de ce film, c'est de vous prendre les couilles au début puis de les lâcher à la fin en les ayant bien écrasées !* »

FIGHTING SPIRIT

De tous ces réalisateurs fondamentaux qu'il ne cesse de convoquer, Gens a retiré bien sûr l'engagement formel et le souci du découpage, mais peut-être avant tout l'état d'esprit : la déter-

Ci-contre :
Un Samuel Le Bihan sur le retour joue Hans, le plus gros bourrin de la bande ! Fini les comédies franchouillardes qui ont plombé sa carrière, et place à une renaissance de feu !!!

mination, la combativité, la hargne. Sous ses airs de nounours affable, le bonhomme sait motiver une équipe dévouée et la pousser dans ses ultimes retranchements. Sur le plateau, Xavier Gens court du chef-op aux acteurs et prend le temps de discuter avec tout le monde, de bavarder avec nous à propos de Rob Zombie entre deux prises, comme de prendre dans ses bras une actrice qui s'est trop donnée. Mais quand les plans s'enchaînent à un rythme soutenu, Gens devient implacable. L'œil rivé à l'objectif, il est probablement le seul à comprendre la dynamique qu'il veut insuffler au film. *« Plus vite », « plus bourrin », « plus de sang »*, ne cesse-t-il de demander aux cascadeurs, figurants et maquilleurs épuisés, mais heureux de voir que le réal sait mettre en valeur chacun de ses départements artistiques. Sans ego, Gens n'est d'ailleurs pas avare de louanges sur son équipe : *« Je lui dois tout. Elle a fait un boulot énorme. Elle ne compte pas les heures sup', elle est payée au lance-pierres, et pourtant elle s'est donnée corps et âme, malgré le manque de moyens. Franchement, grâce à elle, on sait tous qu'à l'image, le film vaudra le double de ce qu'il a coûté. »*.

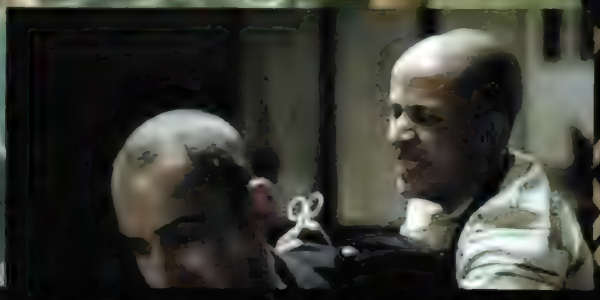
Le meilleur exemple de la capacité qu'a le bonhomme à fédérer les talents reste le cas des maquilleurs, dont certains avaient déjà bossé sur **Maléfique** : Olivier Alfonso, Frédéric Lainé, Guillaume Castagne, Nicolas Herlin et Laetitia Hillion. Un groupe évoluant à la fois sur le plateau et dans leur Atelier 69 basé à Montreuil, qui, pour trois fois rien, a dû créer un maximum d'effets incluant têtes explosées, corps mutilés, doigts arrachés et même un torse découpé à la scie à métaux ! *« Si on n'avait pas été aidés par d'autres maquilleurs qui ont pu nous prêter quelques cadavres pour le film,* nous explique Guillaume Castagne, *le budget alloué n'aurait pas suffi. Mais bon, le film nous passionnait et on avait envie de travailler avec Xavier. Même si on s'était longuement concertés avec lui avant le tournage, en élaborant ensemble le plan de travail sur les effets, on a dû bosser dans l'urgence, en utilisant le système D, en résolvant des problèmes techniques au dernier moment. On part toujours en pensant à l'économie mais comme on aime le travail bien fait, on ne pouvait pas s'empêcher de peaufiner chacun des moules et des maquillages. On n'a pas compté les heures sup', mais au final, on est fiers de ce qu'on a réalisé ! »*

Il faut voir le corps décharné de l'acteur David Sarracino, plus vrai que nature, ou la gorge arrachée d'une actrice en mauvaise posture, pour comprendre à quel point les maquilleurs se sont investis dans le film !

LA LOI DE L'EMBUCHE

Mais tout ce beau monde, aussi motivé soit-il, a dû faire face à des obstacles et des incompréhensions majeures. Xavier Gens fait partie de cette génération de cinéphiles pour qui le découpage, la cohérence visuelle et la recherche de la suspension d'incrédulité sont aussi importants que le scénario ou le casting, ce qui reste une exception hallucinante en France. *« Les producteurs ne comprennent pas qu'à partir du moment où tu réalises un film de genre, il y a une écriture cinématographique spécifique plus importante que dans un film d'auteur, où les intentions de mise en scène passent souvent par les comédiens. Un film de genre se raconte avec des images. Il nécessite donc un minimum de moyens. On doit aussi laisser au réalisateur la liberté d'exprimer sa grammaire visuelle. Le problème, c'est qu'on vous traite de bourgeois dès que vous demandez une grue ou un travelling ! Aujourd'hui, vu qu'on est dans une telle rétention économique, les producteurs ne comprennent pas que pour faire correspondre l'image à tes intentions, il y a tout un cheminement nécessaire. Une intention de mise en scène ne passe pas que par un cadre, mais aussi par des choix de colorimétrie, d'étalonnage, etc. Or ces mêmes producteurs te jugent sur les rushes sortis du plateau, en te reprochant certains plans sans comprendre qu'ils font partie d'un découpage pensé en amont ! C'est ahurissant ! »*

Un parti pris qui semble évident. Et pourtant, l'industrie française pâtit encore de sa réelle incompréhension de l'image comme productrice de sens. *« En France, il y a une domination hallucinante de l'auteur. Il n'y a pas d'esprit collectif dans*



un film. Quand on a commencé **Frontières**, *moi je voulais qu'un maximum de personnes participe à la création. C'est mon premier film mais c'est avant tout celui d'une équipe. Un exemple aberrant : quand je demandais aux producteurs un directeur artistique, ils n'en voyaient pas l'utilité. Pourtant, aux USA, un DA supervise les décors, les maquillages, les costumes. C'est une tête pensante qui permet de donner une unité de ton au film, et de soulager le réalisateur afin que ce dernier se concentre sur son découpage et ses comédiens. Vu les délais très courts sur le film, je savais que ça me permettrait d'avancer plus rapidement. Donc Olivier Alfonso est devenu mon DA, mais statutairement, il n'est pas considéré comme tel ! En France, on ne reconnaît pas les DA ! Pourtant, que serait* **Le Seigneur des anneaux** *sans un Richard Taylor ? Mais bon, on a au moins eu les moyens de tourner en 35 mm avec deux caméras sur tout le film, même s'il a fallu lutter pour ça ! »*

Une situation ubuesque au possible, que toute l'équipe a dû gérer au quotidien pour réussir à accoucher du film tel que Xavier Gens l'imaginait. Mais croyez-moi, ça en valait la chandelle ! Les premiers teasers réalisés le week-end par le monteur et le chef-op filent la bave aux lèvres. Quant aux rushes que nous avons pu voir, certains sont tout simplement inédits en France ! Des premières images chiadées se dégage un cinéma de l'émotion pure, où la violence et la hargne des situations font écho au monde d'aujourd'hui, où l'image devient un réel vecteur de sens, où la douleur de survivants déracinés et meurtris s'annonce bouleversante. Hormis Le Bihan et Estelle Lefébure dans des contre-emplois hardcore, on saluera donc bien bas tous les jeunes comédiens du film, proprement stupéfiants : David Saracino, Aurélien Wiik, Chems Dahmani (qui en a bavé le pauvre !), Karina Testa et l'incroyable Maud Forget, pour qui je ne cache pas une admiration particulière...

SHOOTEE A L'ENTHOUSIASME

Prévu pour une sortie en 2007, **Frontières** s'annonce avant tout comme l'aventure d'une équipe soudée. Une équipe qui s'est donné les moyens et qui milite pour une plus grande reconnaissance du cinéma de genre en France : *« À partir du moment où vous financez un film de genre, forcément vous n'avez pas beaucoup de moyens. Les guichets où vous tapez pour trouver de l'argent vous disent : « On veut bien y aller mais pas trop. ». Ces financiers disent ça à la production, qui le répercute à la mise en scène. Or s'ils savent lire un script, ils doivent aussi savoir l'assumer. Le film qu'ils signent va faire partie de leur vie, comme un enfant. Alors il ne faut pas le laisser mort-né en cours de route ! Leur seul argument est de dire qu'en étant plus soft, on touchera un plus large public. Mais c'est une énorme connerie ! À partir du moment où on atténue la violence, on fait un film édulcoré, et les gens qui attendent ce genre de cinéma n'iront pas le voir. Mais si le film est assumé, comme pouvait l'être* **The Descent**, *il trouve son public !* **The Descent** *n'a pas de star, c'est un film ultra violent qui se revendique comme tel, et il fait plus de 400 000 entrées !! C'est comme en cuisine, si vous n'y mettez pas votre âme, c'est fade et les gens n'en redemandent pas. Si, en revanche, vous y mettez un minimum de cholestérol, les gens vont y retourner ! L'industrie du cinéma français ? Il lui manque des couilles, c'est tout ! »*

Après Aja, Valette et Siri, enfin un petit nouveau qui a tout compris. Ça fait plaisir !

Yannick DAHAN (Un gros motherfuckin' big up à toute l'équipe du film !)

Ci-dessus :
Après avoir vanté les mérites de la binouze, votre serviteur s'est pris une bonne grosse canette de Kro en pleine gueule ! C'est décidé, demain j'arrête !!!

Ci-contre :
Les trois fondements du genre : la survie (Karina Testa en fuite), la vengeance (l'excellentissime Chems Dahmani se rebiffe) et la sauvagerie (Maud Forget, impériale !).

Comme chaque année, nous ne pouvons voir tous les films prévus au planning estival. Conséquence directe : un bon petit dossier concocté sans clim' et avec les mains moites. Eh oui, c'est comme ça à Mad, on trime pour vous et en plus ça nous fait perdre du poids ! Dire que certains membres de la rédac soignent leur look afin de ressembler à Sonny Crockett de Miami Vice, le soleil a dû leur taper sur la cabochie un peu trop fort !

SUMMER TIME !

PIRATES DES CARAÏBES 2 : LE SECRET DU COFFRE MAUDIT

Swashbuckler pas mort !

Lorsque Jerry Bruckheimer lance la production de Pirates des Caraïbes en 2003, il prend un risque carrément flippant. D'une part parce qu'il s'attaque à un genre synonyme de naufrages financiers : rappelons que L'Île aux pirates a valu à Carolco de déposer les armes. D'autre part parce qu'il choisit comme têtes d'affiche le turbulent Johnny Depp et deux jeunes acteurs inconnus, Orlando Bloom et Keira Knightley.

Le résultat, on le connaît : Depp parvient à imposer un personnage tellement excentrique qu'il fait trembler les exécutifs de Disney (pour qui Bruckheimer produit la chose). Orlando et Keira deviennent des stars, la critique est enthousiaste, et le film rapporte plus de 600 millions de dollars dans le monde. Du coup, Depp devient un acteur bankable (mais refuse tous les blockbusters qu'on lui offre par la suite), Bruckheimer iconise Knightley dans **Le Roi Arthur**, ce qui lui vaut d'être choisie par Tony Scott pour **Domino**, tandis que son frère Ridley parachute Bloom sur le film le plus ambitieux de sa carrière, **Kingdom of Heaven**. Quant à Bruckheimer, galvanisé par ce succès d'anthologie, il pète les plombs. Entre **Bad Boys II**, hystérique, **Le Roi Arthur**, sombre et agressif, et **Benjamin Gates**, qui tente de récupérer avant tout le monde le *Da Vinci Code* pour ressusciter Indiana Jones avant Spielberg, Brucky donne dans le suicidaire. Quoi qu'il en soit, emporté par son élan, le vieux mercenaire cumule les flops et les succès d'estime. Ce qui, à Hollywood, fait de n'importe qui un pestiféré.

Donner une suite à **Pirates des Caraïbes** était donc vital, quitte à y injecter 200 millions de dollars (l'original en avait coûté 125). Créer l'attente n'étant pas le souci majeur dans le cas présent, Bruckheimer décide de mettre le paquet et de lancer deux suites tournées dans la foulée (et si possible en même temps, processus que le réalisateur Gore Verbinski a qualifié de « *cauchemardesque* »). Rien d'étonnant jusqu'ici, sauf que pour une fois, il n'est pas question de donner dans la surenchère. Cette séquelle est donc envisagée dans la droite lignée du premier volet, Bruckheimer allant jusqu'à parler de « *trilogie conçue comme un seul et même film* ». Si on est bien conscients que celle de Peter Jackson n'est pas pour rien dans cette soudaine décision, force est de reconnaître que l'ambition est louable et validée par un script qui restaure des éléments à première vue anodins du premier film pour les développer dans celui-ci (on y verra notamment le père de Will Turner, joué par Stellan Skarsgard). Pour les sceptiques, ajoutons que la référence avouée n'est autre que **L'Empire contre-attaque**, puisque les héros, brutalement séparés dès l'ouverture, vivent des aventures chacun de leur côté avant d'être réunis.

Sans trop en dire sur l'histoire (Jack Sparrow doit payer une lourde dette au capitaine d'un vaisseau-fantôme s'il ne veut pas devenir l'un des spectres de son équipage, mission qu'il ne peut accomplir sans l'aide de Will Turner et de sa promise Elizabeth Swann), on peut d'ores et déjà affirmer que l'aventure sera furieusement épique. Ainsi, Davey Jones (Bill Nighy), l'adversaire de Sparrow (qui, une fois encore, nous réserve une apparition mémorable) est une sorte de poulpe humanoïde. Un aspect abject, à l'image de celui de ses matelots, morts noyés et devenus des monstres dont la chair s'est mélangée à des éléments issus de leurs navires ou de l'océan qui les a engloutis (Clive Barker aurait apprécié), défi visuel remporté haut la main grâce à la combinaison acteurs/maquillage/CGI. En guise d'attractions, on a droit à de féroces cannibales gloutons (Bruckheimer serait-il un fan de bis italien ?), à la fougue hargneuse d'une Keira Knightley qui devra affronter deux adversaires sabre au poing dans un duel paraît-il anthologique (va falloir égaler celui du dernier **Bond** !), et à l'arme fatale de Davey Jones, le Kraken, créature de cauchemar à la fois inspirée de la mythologie (remember **Le Choc des Titans** !) et des ouvrages lovecraftiens de William Hope Hodgson.

En attendant courant 2007 un ultime volet intitulé **At World's End** avec Chow Yun-Fat en pirate sanguinaire, **Le Secret du coffre maudit** (rien que le titre donne envie !) pourrait donc bien être le blockbuster le plus jouissif de l'été, apte à satisfaire les adorateurs de swashbuckler et les fans de films d'épouvante. Si c'est le cas, Jerry Bruckheimer pourra non seulement se vanter d'avoir redonné toute sa vigueur à un genre, mais aussi de l'avoir totalement renouvelé. On a le droit de trouver ça plus fun que **Le Seigneur des anneaux** ? (SORTIE LE 2 AOUT)

Cédric DELELÉE

LA JEUNE FILLE DE L'EAU
Twist no more

Cinéaste du renouveau, M. Night Shyamalan était parvenu à décevoir avec son précédent film Le Village, dont l'intrigue stagnait dans une formule incapable d'impliquer le spectateur, notamment à cause d'un twist final dont le sens prenait le pas sur le genre dans lequel le film s'inscrivait. Raison de plus pour attendre alors de pied ferme le nouveau projet du cinéaste, La Jeune fille de l'eau, sorte d'adaptation d'un conte qu'il a écrit afin de le raconter à ses propres enfants avant de les coucher.

L'approche est audacieuse et inattendue, ce qui conforte les fans de la première heure. Pour Shyamalan, il s'agit en tout cas d'une progression naturelle : « **La Jeune fille de l'eau** *est un film très indépendant dans l'esprit. On dirait presque une œuvre des frères Coen parfois, dans son humour décalé et dans sa sensibilité. Il devient peut-être plus grand public au final, mais son langage est définitivement ancré dans le cinéma indépendant. Je pense que cette approche me pendait au nez, surtout depuis* **Le Village**. *C'est précisément le genre de films que je ferais si je travaillais dans le cinéma d'art et essai, car même s'il possède des atours de cinéma grand public, il trouve son intérêt dans ce qui définit le cinéma indépendant.* ». On ne s'étonnera donc pas de retrouver un Paul Giamatti (**Sideways**), plutôt qu'un Bruce Willis, un Mel Gibson ou même un Joaquin Phoenix, dans le rôle principal. Giamatti incarne Cleveland Heep, un gardien d'immeuble qui sauve une jeune fille de la noyade, pour se rendre compte qu'il s'agit d'un personnage issu d'un conte de fée cherchant à rejoindre son propre monde. Très vite, Cleveland et les locataires du building réalisent qu'ils font également partie du conte, mais le temps presse, car d'étranges créatures sont aux trousses de la jeune fille de l'eau.

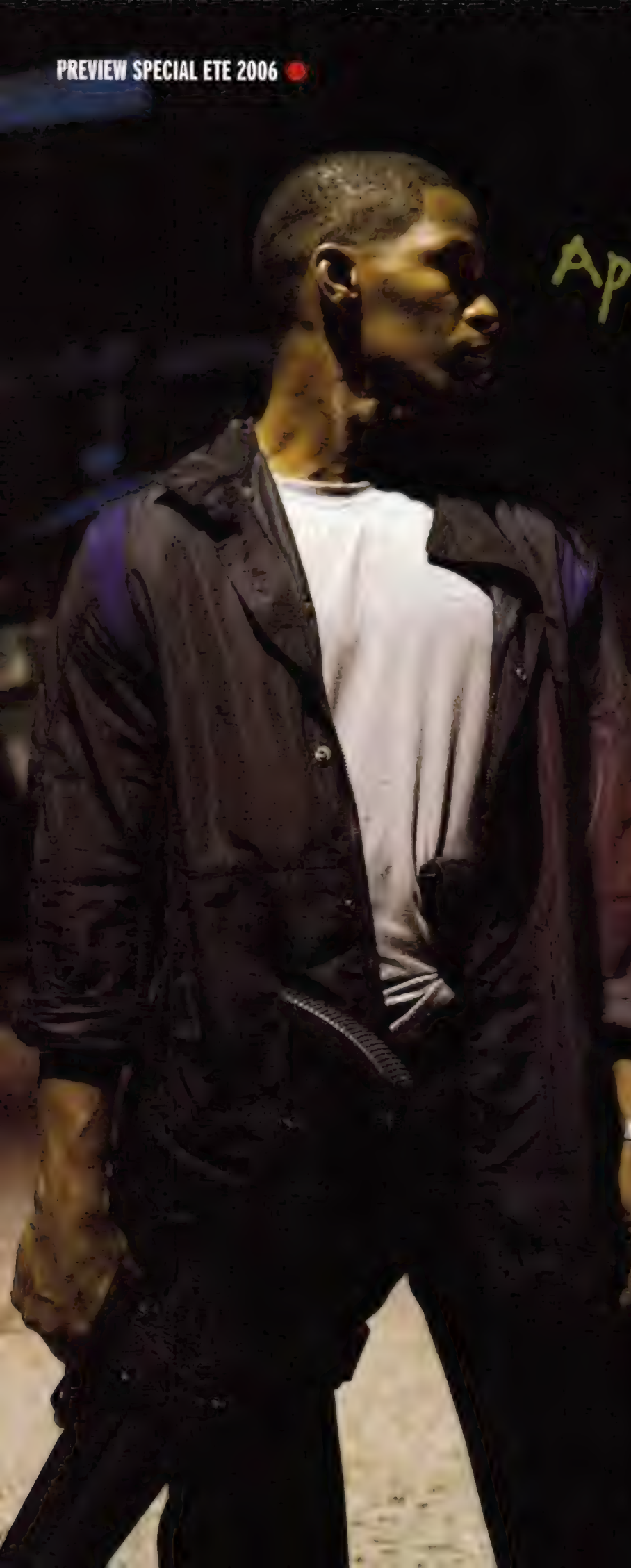
Comme toujours, Shyamalan garde le mystère de son nouveau film entier, ce qui s'explique cette fois par sa volonté de faire un film radicalement différent de ses précédents. Un virage qui l'oblige d'ailleurs à quitter le giron Disney, trop conservateur, pour aller proposer le film à la Warner : « *Je pense qu'il y a un temps et un lieu pour le changement, et je souhaitais faire de* **La Jeune fille de l'eau** *un film véritablement audacieux. Je voulais donc pouvoir le créer dans un endroit où cela ne pose pas de problème d'être un peu moins conservateur dans son approche du cinema. La beauté d'un film comme ça, c'est qu'il se révèle de manière inattendue au fur et à mesure de sa progression, et s'il est bien conçu, il devrait rester totalement cohérent au final, malgré l'agencement particulier des séquences. C'est le genre de film dont on pourrait presque se moquer avant que tous les éléments se mettent en place et prennent tout leur sens. L'idée ici est d'avoir foi en une histoire totalement absurde, et c'est certainement comme ça que j'appréhende le film. C'est un risque à prendre, et comme Disney ne me suivait pas à 100 %, je savais que je ne pourrais pas me concentrer et faire le meilleur travail possible. Il est vraiment question de travailler sans filet sur un film comme ça, car je cherche véritablement à briser les règles établies. Je pense que le public en a marre de voir sans cesse les mêmes types de films au cinéma, et je voudrais qu'il sorte de* **La Jeune fille de l'eau** *en se disant qu'il relève de l'inédit. Pour ça, il faut vraiment prendre des risques, et si cela rend mes financiers nerveux, ça me rend forcément nerveux. Comme je ne voulais pas être inquiet sur un film pareil, j'ai présenté le projet à la Warner, et son patron Alan Horn a adoré le script. Je l'ai vu dans ses yeux, et cela m'a suffi pour comprendre que je pourrais faire le film avec eux.* ». Malgré la volonté de changement, Bryce Dallas Howard assure la liaison avec **Le Village**, avouée par Shyamalan lui-même, et incarne ici le rôle-titre. Reste à savoir ce qu'il faut vraiment attendre de **La Jeune fille de l'eau** : une œuvre dont les twists impliquent cette fois directement les différentes atmosphères recherchées par le cinéaste ? Un jeu de miroir constant entre la fiction et la réalité ? Une nouvelle vision de la fantasy au cinéma ? En ce qui concerne l'écrin visuel, Shyamalan délaisse les chefs-opérateurs Tak Fujimoto et Roger Deakins (habitué des frères Coen pourtant) pour l'Anglais Christopher Doyle et s'en explique ainsi : « **La Jeune fille de l'eau** *est une œuvre empreinte de poésie, et Chris Doyle a joué un rôle vraiment important dans la retranscription visuelle de ce lyrisme.* ». Espérons cette fois-ci que la magie opérera vraiment... (SORTIE LE 23 AOUT)

Stéphane MOÏSSAKIS

PULSE
Le pouls aux œufs d'or

Projet retardataire que devait réaliser Wes Craven en 2002, **Pulse** n'est autre que le remake de l'excellent **Kairo** de Kiyoshi Kurosawa, dans lequel une porte vers l'Au-delà était ouverte via nos outils technologiques de communication. À l'origine développé par Dimension comme un véhicule horrifique pour Kirsten Dunst, le film a été annulé par un Bob Weinstein jugeant le projet trop proche du film **Le Cercle**. Mais les scrupules n'ont qu'un temps, et Dimension retrouve sa véritable nature quand la vague de « kwaidan eiga » américanisés cumule les cartons au box-office. L'équipe initiale jette l'éponge, mais peu importe, **Pulse** sera confié à un réalisateur inconnu, Jim Sonzero (l'énigmatique **War of the Angels**), et interprété par la starlette Kristen Bell. Des noms qui ne rameutent pas les foules certes, mais on s'en fout, c'est les petites filles aux cheveux sales qui rapportent la caillasse à la maison. Reste évidemment que le film original de Kurosawa, plutôt radical dans son approche apocalyptique du sujet, ne représente pas l'idéal du produit estampillé Weinstein Bros, donc on peut se demander quels seront les éventuels aménagements faux cul apportés à cette transposition patiemment attendue. Pour donner une vague idée du projet, précisons qu'une première bande-annonce mensongère laissait croire à un très fidèle remake, en n'utilisant ni plus ni moins que des plans reconnaissables (le crash de l'avion notamment) directement issus de la bobine finale de **Kairo**. On part peut-être méfiants, mais il faut reconnaître que ces méthodes de marlous ne mettent pas vraiment en confiance… (SORTIE LE 23 AOUT)

Stéphane MOISSAKIS



MIAMI VICE
Apocalypse now !

En lançant l'adaptation cinéma de la série télé qui fit sa gloire, Michael Mann ne se doutait pas qu'il allait vivre le tournage le plus cauchemardesque de toute sa carrière. Ou comment un blockbuster assuré est devenu un film maudit avant même sa sortie...

De tous les réalisateurs américains en activité, Michael Mann est sans doute le plus passionnant et le plus imprévisible. Un homme capable d'enchaîner suspense politique (**Révélations**), biopic (**Ali**) et thriller urbain (**Collateral**) avec une égale maîtrise, autant de terrains propices pour faire évoluer le style d'une mise en scène avant-gardiste, voire expérimentale, mais qui prend bien soin de ne jamais s'aliéner le spectateur (au contraire de Tony Scott sur **Domino**). 22 ans après avoir revolutionné le petit écran avec la série ***Miami Vice***, Mann décide de l'adapter au cinéma. On se réjouit donc d'avance de retrouver ses couleurs pastel, sa musique pop, Sonny Crockett et ses mocassins portés sans chaussettes avec veste Armani sur t-shirt rose... Sauf que non. Le film ne se passe pas dans les années 80, mais aujourd'hui. Il se déroule presque entièrement de nuit, l'occasion pour Mann de filmer une grande partie du métrage en HD à l'aide de la caméra Viper utilisée sur **Collateral**, laquelle permet de capter des images nocturnes avec une précision inouïe. Enfin, la référence avouée du script n'est autre que **French Connection**. Pas question, en outre, d'exhumer le casting original : Colin Farrell succède donc à Don Johnson en Crockett et Jamie Foxx endosse le costard de Ricardo Tubbs. **Miami Vice**, le film, n'est donc pas un remake de la série. Mann se la réapproprie pour la réinventer à une plus grande échelle, à tel point que le plateau se déplace de la Floride au Brésil en passant par la Colombie, le Paraguay, Haïti, Cuba et la République Dominicaine.

Doté d'un budget de 125 millions de dollars, le tournage démarre mal : seul à avoir été contacté pour reprendre le rôle qu'il tenait dans la série (celui du Lieutenant Castillo), Edward James Olmos refuse tout net à la lecture du script, qui selon lui véhicule une image négative de la communauté latino (dont il est le porte-parole à Hollywood). C'est le début d'une succession de problèmes. Trois ouragans retardent les prises de vues (dont le fameux Katrina). Un agent de sécurité du plateau ouvre le feu sur un agresseur qui échoue à l'hôpital avec une balle dans le buffet. Colin Farrell, accro à la coke et au whisky, fait une overdose et se retrouve en cure de désintox. Plus de 120 membres de l'équipe démissionnent, épuisés par les exigences obsessionnelles de Michael Mann et des contraintes horaires inhumaines. Jamie Foxx joue les divas et se met tout le monde à dos. La costumière de Farrell est gravement blessée à la mâchoire lors d'une scène filmée sur un hors-bord. Le budget explose et avoisine les 200 millions, tandis que les exécutifs d'Universal visionnent les rushes et prédisent un effondrement immédiat au box-office si Mann ne sauve pas les meubles au montage. Celui-ci s'y attaque donc comme un forcené et le studio enchaîne les screen-tests. Trois versions sont présentées, allant de 2 h 15 à 3 h. Les résultats sont un désastre : le film serait redondant et trop lent, le script affligeant. Mann parvient finalement à boucler un montage de 2 h 25. Jan Hammer, compositeur de la série, refuse de rempiler. Mann engage alors John Murphy (**Basic Instinct 2**) et Klaus Badelt (**Poséidon**) pour assurer la partie score du soundtrack, le reste étant composé de chansons de Moby, RZA et Limp Bizkit...

Malgré tout, **Miami Vice** n'est pas le premier film maudit de Mann (cf. **La Forteresse noire**), et ce tournage épique n'entame en rien l'envie qu'il provoque. Il est vrai que le scénario semble basique, mais il s'inscrit dans la droite lignée de la série : Crockett et Tubbs se font passer pour des transporteurs de drogue exerçant la profession de pilotes de hors-bord, infiltrent un cartel et mettent en péril leurs proches, tandis que Crockett tombe amoureux de la compagne du trafiquant qu'il est censé neutraliser. Mais quand on sait que le film offre des poursuites en bateaux, en hélicos et en voitures de sport, un gunfight supérieur en puissance de feu à celui de **Heat**, que Farrell compose un Crockett sombre et torturé détestant son travail mais entraîné comme un Navy Seal, et que Mann aurait poussé à son paroxysme le style documentaire à l'arraché inauguré sur **Collateral** en citant comme exemple **La Cité de Dieu** pour les scènes tournées en Amérique du Sud, on se dit que **Miami Vice** pourrait bien être LE polar des années 2000. Reste plus qu'à prier jusqu'au 16 août pour que ce soit effectivement le cas et que **Police Fédérale Los Angeles** ait enfin trouvé son digne rival. (SORTIE LE 16 AOUT)

Cédric DELELÉE

DES SERPENTS DANS L'AVION

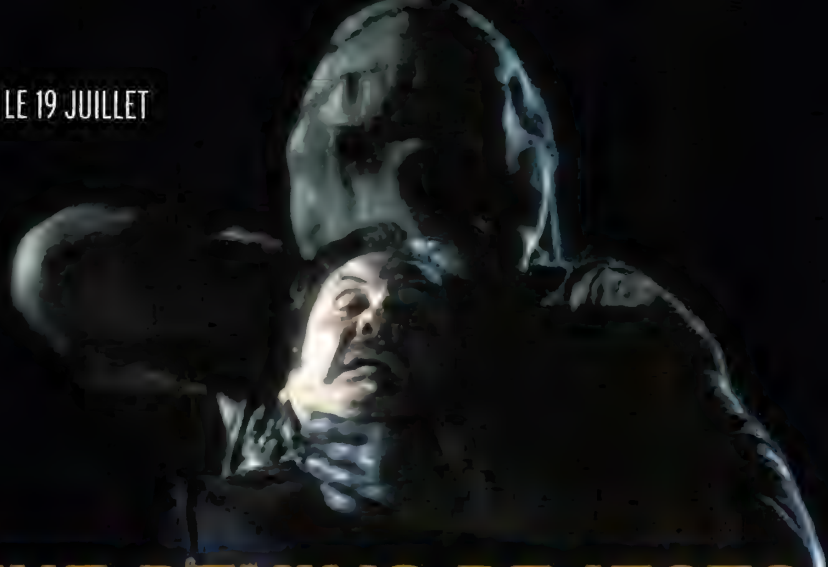
Tout dans le titre

« *La seule raison pour laquelle j'ai accepté ce film... c'est son titre !* » Samuel L. Jackson est donc très clair au sujet de **Snakes on a Plane** (titré finement chez nous **Des serpents dans l'avion** !!!). Fini les cocktails cannois et les manivaudages avec Wong Kar Wai, c'est l'heure de dégommer tous les crotales malfaisants qui ont envahi le vol Pacific Air 121 ! On tape ici dans le gros concept de série B (Z ? Bon OK, Bzz si vous préférez) que n'aurait pas renié le père Roger Corman, même si c'est en fait David R. Ellis que l'on retrouve aux commandes du projet. Le yes-man attitré de New Line pourrait bien faire des merveilles s'il parvient à réitérer l'exploit de son très fun **Destination finale 2**, d'autant que le studio lui octroie quelques jours de tournage supplémentaires pour transformer le film, à l'origine un PG-13 bien consensuel, en R-Rated sanguinolent et injureux. Au programme de ces changements de dernière minute favorisés par la bonne réception du projet au sein de la communauté geek, des morsures venimeuses un peu mieux mises en valeur et des dialogues savoureusement cons qui font toute la différence quand ils sortent de la bouche de Sam Jackson himself : « *Je veux virer ces putains de serpents de ce putain d'avion !* ». Certes, ce n'est pas encore du Baudelaire, mais on s'en approche ! Prévu à l'origine pour Ronny Yu, qui a préféré se pencher sur **Fearless** avec Jet Li, **Des serpents dans l'avion** est produit par un certain Don Granger. Non ? Vous croyez quand même pas que...? Attendez, je vais vérifier. Damien, t'aimes bien les serpents non ? Viens voir, j'ai quelque chose à te demander ! (SORTIE LE 30 AOUT)

Stéphane MOÏSSAKIS

Une famille dégénérée, des victimes massacrées, une odyssée rouge sang suintant la poussière, le bitume et la chair putréfiée : bienvenue dans le plus grand cirque du monde, celui de Rob Zombie, Mr. Loyal d'un diptyque infernal ravivant la flamme des vieux démons de l'Amérique.

L'HORREUR EST HUMAINE



THE DEVIL'S REJECTS DE ROB ZOMBIE

Trente jours de tournage en Super 16 : c'est tout ce qu'il aura fallu à Rob Zombie pour donner une suite directe à La Maison des 1000 morts et accoucher d'un road movie westernien épique et sanglant digne de Sam Peckinpah... et d'une date dans l'histoire du cinéma américain. Showtime !

SALUT LES PO

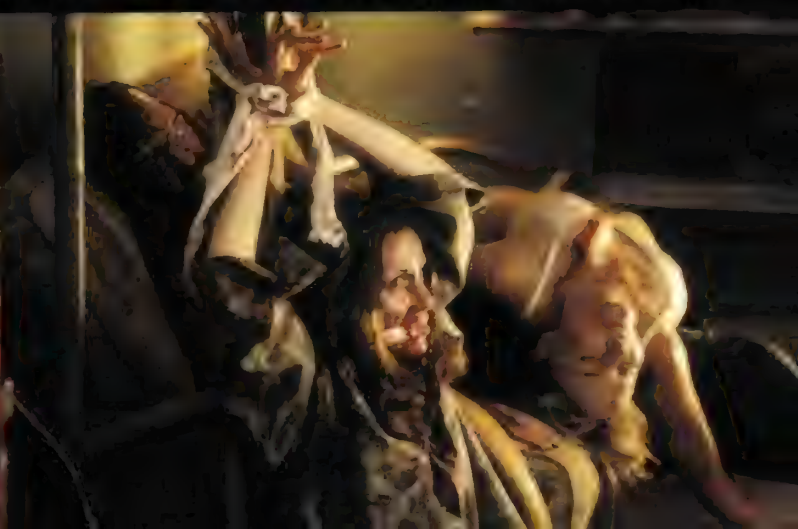
Freak show jouissif et dérangeant, **La Maison des 1000 morts** (cf. l'article de Maestro Bustillo à ce sujet) laissait déjà entrevoir en Rob Zombie un réalisateur à l'univers passionnant, une sorte d'anti-Tim Burton partisan d'un cinéma radical. Suite directe de son premier opus, **The Devil's Rejects** appartient à un tout autre genre : plus question de grand guignol (exit Dr. Satan, donc), puisqu'on baigne ici dans une ambiance crade, sadique et malsaine, nourrie par tout un pan du cinéma américain des années 70, de **Bonnie and Clyde** à **La Horde sauvage** en passant par **Massacre à la tronçonneuse**.

BORN TO BE WILD

« Time to teach the newcomers », en dressant la généalogie forcément consanguine de la famille Firefly, ce clan dégénéré de tueurs en série qui faisait subir les pires outrages aux touristes de **La Maison des 1000 morts**. En tête de liste, les parents : James Cutter (Sid Haig), alias Captain Spaulding, gérant d'un snack routier cradingue spécialisé dans le poulet frit, maquillé en clown et marié à une grosse truie à la chatte béante. Il laisse le soin à sa tendre et chère, une blondasse nympho plantureuse et hystérique (Leslie Easterbrook, la dominatrice en uniforme de **Police Academy**, remplace Karen Black), de s'occuper de leurs rejetons dans une bicoque paumée en pleine cambrousse, lieu idéal pour se livrer aux actes les plus dépravés en toute impunité. Suivent donc les adorables petits : Otis (Bill Moseley), le plus dangereux de la bande, un malade mental féru de littérature au physique de Viking bouffé par l'alcool, la dope et les décharges de foutre, sa sœur Baby (Sheri Moon Zombie), une bimbo exhib' fan des actrices hollywoodiennes d'antan qui mouille comme une folle dès que son frangin charcute ses victimes, et enfin Tiny (Matthew McGrory), muet, infirme et grand brûlé.

Les hostilités sont déclarées dès le prologue. Alors que la famille jouit d'un repos bien mérité au milieu de ses victimes dépecées, les forces de l'ordre débarquent en force. À leur tête, le shérif John Quincy Wydell (William Forsythe), venu venger la mort de son frère, abattu comme un chien par Mother Firefly à la fin du film précédent. Celle-ci est capturée lors de l'assaut (les fans d'**Aux frontières de l'aube** apprécieront), tandis qu'Otis et Baby parviennent à s'échapper. S'ensuit un générique ponctué d'images figées au son du génial Midnight Rider des Allman Brothers, où les deux fuyards trucident une mémé pour lui piquer sa voiture... and the hunt is on !

Dès lors, le film est face à un problème : comment faire pour



URRIS

que le spectateur s'attache à de tels personnages ? La solution est toute trouvée, et elle a pour nom William Forsythe. Dès son apparition, qui fait référence à celle de Nick Nolte dans **Extrême préjudice** (ce n'est pas innocent : Forsythe y jouait déjà un sacré fils de pute), Wydell fait peur. Ange exterminateur convaincu d'être l'instrument de la vengeance divine, le gars est un psychopathe qui profite de la loi pour assouvir ses déviances : plus le film avance, plus le personnage devient un monstre à l'image de ceux qu'il traque, allant presque jusqu'à les faire passer pour des amateurs en pratiquant tortures et meurtres à l'arme blanche. Wydell est un chasseur professionnel, un prédateur assoiffé de sang, un apôtre du carnage. Dans la peau de ce bad guy terrifiant qui se prend pour Wyatt Earp, Forsythe est démentiel.

THE VICE OF KILLING

Mais qu'on se rassure, Rob Zombie ne commet pas pour autant l'erreur de transformer ses proies en agneaux craintifs, comme en témoignent les scènes où Otis et Baby prennent en otage deux braves ploucs et leurs épouses dont le destin est scellé d'avance. Là, le film s'aventure sur des territoires interdits où règne le Mal à l'état brut, nous montrant des actes d'une violence extrêmement choquante par leur crudité (« *Je sens encore l'odeur de la chatte de ta femme sur mon flingue* » déclare Otis au pauvre Geoffrey Lewis en reniflant le canon de son arme). Sans être excessivement gore, le film est pourtant d'une brutalité inouïe, mais jamais gratuite, puisqu'il expose la violence de façon réaliste. Tuer quelqu'un, c'est long, c'est bruyant, c'est fastidieux et ça fout la gerbe (mais ça fait bander Otis). Mourir, ça fait atrocement mal, on est paralysé par une trouille digne des pires cauchemars, et on se fait dessus en beuglant comme une vache à l'abattoir. Rob Zombie filme le tout comme un reporter de guerre, sans le moindre voyeurisme, avec à la clé un résultat dégueulasse et traumatisant. Tarantino a dû s'en cramer la glotte en avalant de travers, malgré l'admiration flagrante que Zombie voue à **Une nuit en Enfer**.

Mais au-delà de ce premier degré assez réjouissant (Rob Zombie ne juge ni ses personnages, ni leurs actes), **The Devil's Rejects** tire surtout sa force de ses personnages : aussi bestiaux soient-ils, Wydell et les membres de la famille Firefly restent des êtres humains. Complètement dérangés, certes, mais capables de sentiments... à condition que ces derniers soient motivés par les liens du sang (même si l'on devine chez les Firefly une pratique quotidienne et décomplexée de l'inceste). Ainsi, les retrouvailles entre Otis, Baby et leur géniteur sont presque touchantes, et l'un des membres du clan n'hésite pas à se sacrifier pour sauver les seules personnes qui lui aient jamais témoigné une sincère affection. Une affection à l'image de celle que Rob Zombie éprouve pour les marginaux, les pauvres et les exclus, dont il dresse un portrait pittoresque, emblématique de l'Amérique redneck. Sous le soleil écrasant du Texas, on croise donc, entre autres, un mac fauché inspiré du Lando Calrissian de **L'Empire contre-attaque**, qui se fait reprendre par son larbin quand il se réfère à **La Guerre des étoiles** en parlant de robots (« *On dit « droïdes », pas « robots »* » lui rétorque-t-il), de vieilles putes ménopausées (« *Tous ces péquenots veulent baiser la princesse Leia* » déclare l'une d'entre elles), un fermier qui sodomise ses volailles en les décapitant (« *Ça s'agite dans tous les sens avec ta bite dedans, et tu décharges à mort !* »), deux bounty hunters à la tronche bectée par la vérole... Autant de personnages pittoresques campés par un cast jouissif pour tout fan de films de genre qui se respecte. Mais **The Devil's Rejects** va au-delà de cet aspect référentiel, et ne se borne pas à ressusciter le cinoche ricain des seventies. Il y souffle un incroyable vent de liberté, et voir ce film risque bien de changer votre vie. On n'y croyait plus, et pourtant, c'est arrivé : Bloody Sam a enfin trouvé son digne héritier !

Cédric DELELÉE

USA/ALLEMAGNE. 2005. RÉAL. ET SCÉN. : ROB ZOMBIE. DIR. PHOT. : PHIL PARMET. MUS. : TYLER BATES. PROD. : MIKE ELLIOTT, ANDY GOULD, MARCO MEHLITZ, MICHAEL OHOVEN ET ROB ZOMBIE POUR LIONS GATE FILMS, ENTACHE ENTERTAINMENT, CINERENTA MEDIENBETEILIGUNGS KG, CREEP ENTERTAINMENT INTERNATIONAL, DEVIL'S REJECTS INC. ET FIRM FILMS. INT. : SID HAIG, BILL MOSELEY, SHERI MOON ZOMBIE, WILLIAM FORSYTHE... DUR. : 1H41. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 19 JUILLET 2006.

Double d'ouverture : Le regard du Mal absolu incarné par le Captain Spaulding (Sid Haig).

Ci-dessus : La famille Firefly presque au grand complet : Captain Spaulding, Otis (Bill Moseley) et Baby (Sheri Moon Zombie) dans une séquence éprouvante de sadisme menée par un Wydell (William Forsythe) cinglé.

Page de gauche : Otis aime les femmes, de préférence mortes et avec des gros seins !

Une chambre de motel qui se transforme en véritable chambre des tortures ! Enjoy or die !

LE CIRQUE

LA MAISON DES 1000 MORTS DE ROB ZOMBIE

Enfin ! Il était temps que le premier film de Rob Zombie voie le jour chez nous. Une sortie tardive motivée par celle de The Devil's Rejects sur grand écran. Une pièce de plus à ajouter au dossier d'un film qui faillit ne jamais sortir. Rapide rappel des faits pour ceux qui ont loupé quelques épisodes.

Sur ces deux pages : Un rituel « Made in Firefly family » tout droit sorti de l'imaginaire déviant de Rob Zombie !

Après s'être fait jeter du tournage de **The Crow 3**, Zombie se voit courtisé par la Universal qui voudrait créer une attraction à son effigie pour l'un de ses parcs d'attractions. Voyant là l'occasion idéale de lancer sa carrière de réalisateur, le rocker en profite pour soumettre le scénario qu'il vient de finir, intitulé **House of 1000 Corpses** (baptisé aujourd'hui **La Maison des 1000 morts**), qu'il se propose de mettre en images pour un budget des plus modestes. Convaincue, la Universal lui octroie 7 millions de dollars. Ce n'est qu'au beau milieu du tournage, quand tomberont les premières images, que les cols blancs de la multinationale s'apercevront vraiment de ce qu'ils viennent de faire : confier un film d'horreur à un homme ne faisant aucun compromis. Panique à bord ! Craignant déjà la réaction de la toute-puissante MPAA, Universal se désolidarise rapidement de **La Maison des 1000 morts** et n'hésite pas à perturber le bon déroulement du tournage (le principal décor est régulièrement visité par des touristes avec la bénédiction des producteurs, entraînant de nombreuses interruptions dans les prises de vues), avant de déclarer officiellement que le film de Rob Zombie ne rentre pas dans la ligne éditoriale du studio. Seul un remontage intégral du film peut encore sortir les deux camps du statu quo. Remontage rimant souvent avec censure, Rob Zombie s'y oppose farouchement et préfère claquer la porte à la face de ses producteurs, emmenant son bébé sous le bras. Distribué depuis par Lions Gate, **La Maison des 1000 morts** prend aujourd'hui sa revanche (en DVD certes, mais l'essentiel est là, le film est visible !), tandis que son auteur devient la nouvelle coqueluche de toute la « planète horreur » avec **The Devil's Rejects**. Ses désormais légendaires rejetons du Diable, Rob Zombie nous convie à les découvrir dans **La Maison des 1000 morts**. Otis Driftwood (Bill Moseley, possédé et terrifiant comme jamais !), Baby Firefly (la vénéneuse Sheri Moon Zombie), le Captain Spaulding (Sid Haig, ou quand la cool attitude se fait malsaine) et leur clan de dégénérés règnent en maîtres sur les routes les plus paumées du Texas. Partis à la recherche d'une légende locale répondant au doux nom de Dr. Satan, quelques touristes ne tarderont pas à s'égarer dans leur musée des horreurs, avant de faire connaissance avec l'équarrisseur en chef de la famille ! Un pitch basique de série Z me direz-vous. J'ai bien envie de vous répondre que oui, mais là où Rob fait la

LA MAISON DES 1000 MORTS : LE DVD

Si la grande majorité des collectionneurs ont déjà acquis l'édition américaine depuis belle lurette, les autres ont bien fait d'attendre puisque l'éditeur n'hésite pas à nous proposer ici quelques bonus inédits. Cette valeur ajoutée n'est pas non plus des plus mirobolantes (on assiste au maquillage de Sid Haig), mais force est de constater qu'un réel effort a été fait sur cette galette, plaisante à bien des égards. Si, comme moi, vous ne captez que dalle à l'argot ricain, sachez que l'intégralité des suppléments bénéficie de sous-titres. Utile pour enfin comprendre ce que nous débiatère le père Zombie dans son commentaire audio, ou tout simplement capter la subtilité des dialogues du film. L'excellence de la copie restitue à merveille le travail des chefs-op Tom Richmond et Alex Poppas, tandis qu'un making-of dévoile un Rob Zombie extrêmement concentré dans son travail, d'une sobriété à mille lieues de son image de rocker endiablé. En bonus caché, les essais entre Sheri Moon, Bill Moseley et Sid Haig, petits extraits hilarants prouvant déjà à quel point l'alchimie s'opérait entre ces trois acteurs d'exception. Alchimie qui connaît aujourd'hui la consécration en salles. Allez hop, on repose son Mad, on tire la chasse et on file acheter le DVD le plus hot du moment ! A.B.

INFERNAL

différence, c'est dans cette démesure directement héritée de son passif de rocker. Hystérique, coloré, bruyant, généreux, gore, drôle, poétique, ultra référentiel… **La Maison des 1000 morts** est une juste transposition cinématographique de l'œuvre musicale de son premier groupe White Zombie, gros bamum dans la lignée de Kiss qui connut son heure de gloire durant les années 90. En résulte le « hard rock movie » par excellence. Un tribut au métal que Rob Zombie vient de payer afin de désormais s'en éloigner. Lorsque l'on compare **La Maison des 1000 morts** et **The Devil's Rejects**, il est clair que Rob Zombie a changé son fusil d'épaule en cours de route. Sa musique dérivant progressivement vers le blues rugueux et le sans fard (Zombie ne se maquille plus et ne s'attife plus comme un épouvantail sur scène), son cinéma en fait de même. Alors que **La Maison des 1000 morts** baignait dans une atmosphère nocturne à la frontière du fantastique, **The Devil's Rejects** s'inscrit dans une réalité beaucoup plus palpable, à l'image de son trio de choc, lui aussi démaquillé et totalement dépouillé de ses oripeaux de rock star. L'homme derrière la caméra est désormais libre et parfaitement maître de sa destinée. Sa nouvelle version d'**Halloween** risque d'être ultime, et de l'asseoir définitivement au Walhalla des plus grands metteurs en scène de films d'horreur.

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2 INEDIT. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, DOCUMENTAIRES, BANDES-ANNONCES, TRAILERS, PHOTOS.

interview

ROB ZOMBIE REALISATEUR ET SCENARISTE

LE REALISATEUR EST VIVANT !

VOUS CONNAISSEZ LE MUSICIEN. VOUS CONNAISSEZ MÊME LE RÉALISATEUR DE CLIPS, LA PLUPART DU TEMPS CEUX QUI ILLUSTRENT LES CHANSONS DE SON GROUPE WHITE ZOMBIE. MAIS CE MOIS-CI, VOUS ALLEZ DÉCOUVRIR LE RÉALISATEUR DE CINÉMA AVEC UN DOUBLE PROGRAMME ALLÉCHANT : **LA MAISON DES 1000 MORTS** ET **THE DEVIL'S REJECTS**, DEUX FILMS DIFFÉRENTS, SITUÉS DANS LE MÊME UNIVERS, QUI SORTENT ENFIN CHEZ NOUS, APRÈS DES ANNÉES D'ATTENTE ! ENFIN ROB ZOMBIE TROUVE UNE PLACE DE CHOIX DANS MAD MOVIES, ET CE N'EST QU'AMPLEMENT MÉRITÉ VU SON TALENT IMMENSE !

À propos de ses vidéo-clips

Les vidéo-clips que j'ai réalisés m'ont permis de comprendre comment fonctionne un plateau et comment on gère une équipe, mais tourner un film est quand même différent. Les clips sont censés être des images très visuelles qui doivent coller à la musique, alors qu'un film doit raconter une histoire qui tient debout. Ça m'a aidé autant que possible, mais pour apprendre à faire des films, il faut se lancer, parce que c'est un processus dingue. Vous pouvez lire n'importe quel bouquin de cinéma et vous rendre sur un plateau ensuite, il va forcément vous arriver un truc que vous n'aviez pas pu prévoir.

À propos de La Maison des 1000 morts

On m'a souvent dit que **La Maison des 1000 morts** débutait comme un film d'horreur et se terminait en film « arty ». Moi je le vois plus comme une œuvre surréaliste. Ce que je voulais faire avec ce film, c'est dépasser le cadre du film d'horreur actuel, trop balisé à mon goût. Du moment où le Captain Spaulding parle du gamin attardé qui se prend une poupée de

interview

SHERI MOON ZOMBIE ACTRICE GUEULE D'ANGE

FEMME DE ROB ZOMBIE À LA VILLE, SHERI MOON ZOMBIE ÉCLABOUSSE **LA MAISON DES 1000 MORTS** ET SURTOUT **THE DEVIL'S REJECTS** DE SON CHARISME, SA BEAUTÉ DANGEREUSE ET SON JEU INTENSE. À N'EN PAS DOUTER, UNE NOUVELLE SCREAM-QUEEN DU CINÉMA FANTASTIQUE EST NÉE, MAIS CETTE FOIS, C'EST ELLE QUI FAIT HURLER LES BAD GUYS !

À propos de ses cascades

J'essaye de faire le plus de cascades possible, mais c'est un métier. À un moment donné, il faut céder sa place à des professionnels, surtout pour les actions les plus intenses. J'ai pu tourner quelques scènes moi-même, mais j'ai récolté beaucoup de bleus sur le tournage. Mon cou était ankylosé pendant une semaine, et je souffrais le martyre à chaque fois qu'on tournait. Heureusement, j'avais une excellente cascadeuse, Leslie, qui a pris ma place pour les scènes les plus risquées.

À propos de Mother Firefly

Je me suis très bien entendue avec Karen Black et Leslie Easterbrook pendant les tournages de **La Maison des 1000 morts** et de **The Devil's Rejects**. Je reste en contact avec Karen encore aujourd'hui, on s'appelle de temps en temps et on traîne ensemble. C'était très important pour moi d'avoir le même lien avec elle dans le film et en dehors du plateau, car cela s'en ressentait forcément pendant les prises. Avec Leslie, c'est pareil, c'est vraiment quelqu'un d'adorable. Elle m'a beaucoup aidée sur le set, notamment quand mon cou a débloqué. Elle a appelé son chiropracteur, qui est venu me soigner sur le tournage.

À propos du tournage de la scène finale

Je n'avais jamais tiré avec une arme à feu, que ce soit sur un tournage ou dans la vie de tous les jours. Les armuriers nous ont tendu les flingues juste avant la séquence, mais j'ai demandé à m'entraîner avant et tout s'est bien passé. Pendant le tournage de la séquence, Sid Haig était assis à côté de moi dans la voiture, le fusil à pompe à la main. Quand il a tiré un coup de feu, le bruit a fait éclater mon tympan. Je ne pouvais plus rien entendre, et j'ai vraiment eu peur de devenir totalement sourde. Heureusement, j'ai retrouvé l'usage de l'ouïe deux jours plus tard, mais j'ai eu comme un bourdonnement dans la tête pendant tout le reste du tournage. C'était très déconcertant.

À propos de son jean taille basse

Mon jean ne tenait pas très bien, je peux vous dire ! Notamment durant la scène où nous devions nous échapper en passant par les marécages, qui devait être une scène à part entière avant qu'elle ne soit intégrée dans le générique d'ouverture du film. Quant à savoir pourquoi on voit autant mes fesses dans le film, je peux vous répondre que Rob est un grand manipulateur quand il dirige ses acteurs. Il vous laisse croire que vous allez faire ce dont vous avez envie, mais il obtient néanmoins ce qu'il veut de vous !

À propos de Rob Zombie

Je vois Rob au travail depuis le début du processus, quand il commence l'écriture. Je suis donc là pendant tout le développement, mais il n'y a que lui qui parvient à savoir comment sera le film une fois terminé, car c'est avant tout sa vision. Aussi, ce n'est pas parce que je suis sa femme que j'ai le droit à un traitement de faveur. Il traite chaque acteur de la même façon, mais de manière individuelle, car chacun possède sa propre personnalité.

Propos mis en forme par Stephane Montabert

« JE N'AI EU AUCUN TRAITEMENT DE FAVEUR, ROB TRAITE CHAQUE ACTEUR DE LA MÊME FAÇON. »

La Planète des singes dans le cul, jusqu'à la scène où le Dr. Satan dissèque le cerveau d'une victime, je voulais qu'il n'y ait aucun lien apparent, mais que le film suive son propre chemin, en commençant comme une comédie bizarre, pour devenir plus glauque au milieu et finir de façon surréaliste, comme si les spectateurs ne savaient pas si ce qui est en train de se dérouler est réel ou si les personnages du film ont juste perdu la boule.

À propos d'Universal

C'est Universal qui a financé **La Maison des 1000 morts** avant de s'en débarrasser. Quand c'est arrivé, j'étais déçu, car pour moi, tous les grands films d'horreur se sont faits chez Universal. D'ailleurs, je n'aurais jamais pu utiliser le poster de **L'Étrange créature du lac noir** ou une scène de la série ***The Munsters*** si je n'avais pas fait le film chez eux. Mais bien évidemment, je me suis vite rendu compte que ce n'était pas le fond du problème. Pour eux, ces films ne sont que des vieilleries qui font partie de leur catalogue. L'esprit de l'époque n'est plus là, et il est évident qu'ils ont plus de respect pour **Waterworld** que pour **La Fiancée de Frankenstein**.

À propos de Lions Gate

Les gens de Lions Gate ont été géniaux dès le début. J'étais tellement fatigué de tous les problèmes que nous avions eus avec la distribution du film que je leur ai dit qu'il était hors de question de changer quoi que ce soit au film. Et ils m'ont suivi sans rien modifier. Il m'a fallu trois ans pour lancer ce film, mais avec eux, c'est allé vite : dès que **La Maison des 1000 morts** est sorti, ils m'ont demandé une suite, et j'ai écrit et réalisé **The Devil's Rejects** quasiment dans la foulée. Et même là, ils ne m'ont demandé aucun changement. Ils ont lu le script, l'ont approuvé directement, et sont venus sur le plateau du film de temps en temps, pour voir les rushes, dont ils étaient très satisfaits. Lions Gate est certainement le studio le plus proche des artistes que je connaisse.

À propos de la MPAA

La MPAA fait très attention à la façon dont la violence est montrée, et leurs standards diffèrent entre le gore « responsable » d'un film comme **Il faut sauver le soldat Ryan** et le gore « irresponsable » comme celui de **La Maison des 1000 morts**. Un mec peut se

« LIONS GATE EST CERTAINEMENT LE STUDIO LE PLUS PROCHE DES ARTISTES QUE JE CONNAISSE. »

« MON PERSONNAGE RESSEMBLE À CHARLIE MANSON, MAIS IL SE RAPPROCHE ÉGALEMENT DE JESUS DANS LA PASSION DU CHRIST ! »

interview

BILL MOSELEY ACTEUR MANSON ? JE LE DEFONCE !

ACTEUR PAR DÉFAUT, BILL MOSELEY EST SURTOUT CONNU POUR AVOIR INCARNÉ LE CHOP TOP DE **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 2**. QUASI-FIGURANT DANS PLUSIEURS FILMS CÉLÈBRES (**EVIL DEAD III : L'ARMÉE DES TÉNÈBRES**, **LE BLOB**), IL OPÈRE UN RETOUR MAGISTRAL SOUS LA HOULETTE DE ROB ZOMBIE, QUI FAIT EXPLOSER SON TALENT EN LE FILMANT DANS LA PEAU D'OTIS, UN PSYCHOPATHE AUSSI ATTACHANT QUE FOU À LIER.

D'après vous,* The Devil's Rejects *traite-t-il du phénomène culturel qu'est la famille Manson ?

Je pense que le film traite autant de la famille « Tronçonneuse » que de la famille Manson. Rob Zombie est très attiré par les familles de tarés. Mais la famille Manson est plus sexy que celle de **Massacre à la tronçonneuse**, et c'est peut-être de là que vient le sex-appeal du film. On peut dire que mon personnage ressemble à Charlie, mais il se rapproche également de Jésus dans **La Passion du Christ** ! Rob se préoccupe avant tout des dynamiques qu'il met en place. **The Devil's Rejects** traite beaucoup des liens étroits entre les personnages. Le film est empreint d'amour familial, et c'est ce qui intéresse le public au final. Pendant le tournage de la dernière séquence, Sid, Sheri et moi étions assis dans la voiture, et nous pouvions sentir l'émotion qui nous liait. Les 28 jours de tournage ont été très difficiles, émotionnellement et physiquement, et à la fin, dans cette voiture, c'était comme si la personne à côté de nous était la plus importante au monde. Je ne suis même pas sûr d'avoir ressenti des émotions aussi fortes pour ma propre famille ! (rires).

La séquence finale est remarquable, car elle pousse le public à s'identifier aux « méchants ». Quelles ont été les indications de Rob Zombie à ce propos ?

Il ne s'est jamais vraiment assis avec nous pour nous donner des indications, mais en gros, notre travail était de nous concentrer sur les rôles des autres. Otis est un personnage remarquable, mais si vous le jouez comme un méchant conscient d'être méchant, il ne sera pas crédible. Donc, avec Sid et Sheri, nous prenions en compte nos sentiments communs, et la réalité que nous incarnions. Le reste était secondaire : « bien » ou « mal », ces termes n'avaient plus aucun sens pour nous. Prenez le shérif. Il représente la loi, mais l'applique de façon totalement abstraite, et prouve à quel point il est dérangé. Dans une des scènes coupées du film, mon personnage dit : « Vous savez, même les poulets sont des êtres humains ! », et le shérif, complètement saoul, éclate de rire avec nous. J'aime beaucoup cette scène parce qu'elle montre qu'il n'y a pas vraiment de frontière entre nos personnages.

Quelles sont les différences entre les deux films de Rob Zombie et* Massacre à la tronçonneuse 2 *?

Il y a plus de sexe dans les films de Rob. Beaucoup de films d'horreur, surtout aux États-Unis, sont des contes moraux : les drogués et les fornicateurs y passent, la vierge studieuse survit. Ce que j'ai adoré dans **La Maison des 1000 morts**, c'est la présence de nombreuses séquences sexuellement chargées, mais ce n'est rien à côté de **The Devil's Rejects**. Et c'est d'ailleurs ce qui a posé problème à la MPAA : le fait de montrer des seins et des fesses, et non celui de faire exploser la tronche de quelqu'un.

Pouvez-vous nous parler du personnage de Chop Top dans* Massacre à la tronçonneuse 2 *?

Chop Top a été inspiré à 99 % par Ed Neil et le personnage d'auto-stoppeur qu'il incarnait dans le premier **Massacre à la tronçonneuse**. J'ai vu le film en 1974, et il m'a profondément marqué, car je viens d'une province fermière proche de Chicago, et je connais les gens dont parle le film. Je n'ai jamais rencontré de cannibales bien sûr, mais je connais ce type de mentalité provinciale américaine. J'étais à ce point obsédé par le film que j'ai réalisé un court-métrage intitulé **Manucure à la tronçonneuse**, dans lequel une femme va se faire manucurer et tombe sur Leatherface, qui commence à travailler sur ses ongles avec sa tronçonneuse. La femme hurle et s'évanouit, et quand elle reprend conscience, elle se rend compte qu'elle a des ongles magnifiques ! (rires) Quand je me suis rendu à Los Angeles, un ami scénariste, dont le bureau était proche de celui de Tobe Hooper, lui a montré ce court. Il a adoré, notamment pour mon apparition dans le rôle de l'auto-stoppeur. Nous étions en 1984, et deux ans après, il m'engageait pour travailler sur **Massacre à la tronçonneuse 2**. Je n'ai pas auditionné, j'ai obtenu le rôle uniquement grâce à mon court, ce qui est marrant car je n'avais quasiment aucune expérience en tant qu'acteur à l'époque. Mais peut-être que les autres comédiens, comme Ed Neil, voulaient un cachet plus élevé, ce que la production ne pouvait se permettre !

Propos recueillis par Paolo ZELATI et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

faire éclater la tête ou marcher avec son bras déchiqueté dans **Le soldat Ryan** et ça passera, parce que c'est du réalisme. Ils ont été plus durs avec nous, et le film que vous connaissez est aussi gore que possible pour un classé R. Mais ils nous ont également délivré un message spécial, qui explique que le métrage a été classé R en raison d'une *« violence extrêmement sadique »*. Ils ont eu un vrai problème avec **La Maison des 1000 morts**, mais va savoir lequel. Sur **The Devil's Rejects** aussi, j'ai dû faire des coupes franches, notamment dans la scène du motel, entre Bill Moseley et Priscilla Barnes. Nous avons coupé deux minutes, mais c'était dur, car ils continuaient de me répéter que c'était encore trop dérangeant et sombre. Comme si je faisais une comédie et qu'on me reprochait d'être trop drôle !

À propos de The Devil's Rejects

Pour moi, **La Maison des 1000 morts** et **The Devil's Rejects** sont deux films différents. Je n'ai pas cherché à préserver une quelconque continuité, parce que je voyais vraiment les choses différemment. Je n'ai pas gardé la même maison que dans le premier film, elle était vraiment trop biscornue pour pouvoir tourner dedans de façon libre. De plus, j'essaye toujours de faire les choix les plus judicieux par rapport au film. Otis est probablement le personnage qui a le plus évolué entre les deux. Étant donné le style plus réaliste que je voulais donner au deuxième, si je n'avais pas changé le personnage, il serait trop ridicule. C'est un nouvel univers que l'on découvre dans **The Devil's Rejects**, et il devait pouvoir s'y accommoder. En fait, je dois avouer que j'ai du mal avec les suites en général. Tout le monde me cite **Le Parrain 2** en exemple, et c'est un excellent film. **La Fiancée de Frankenstein** et **L'Empire contre-attaque** aussi, mais vous pouvez citer à peu près cinq grandes suites, et le reste va à la poubelle. Ce sont les mêmes ficelles, qui sont réutilisées pour gagner du pognon. J'aime les personnages que j'ai créés, je voulais les revoir, mais pour moi, **The Devil's Rejects** n'est pas vraiment une suite. Je n'ai jamais cherché à refaire les mêmes scènes que dans **La Maison des 1000 morts**. J'ai étendu ce qui fonctionnait dans le premier film, et laissé ce qui ne fonctionnait pas de côté. Cela étant dit, certains changements ne sont pas de mon ressort. Par exemple, Karen Black ne revient pas dans le rôle de Mother Firefly, car elle avait un problème que nous avons essayé de régler sans y parvenir. Elle était parfaite pour le premier film, mais je dois avouer que Leslie Easterbrook, qui la remplace, représente l'esprit même du film. Et je n'avais jamais vu un seul épisode de la série des **Police Academy**, dans laquelle elle tient un rôle récurrent !

À propos de la radicalité de ses films

Je pense que je suis pessimiste, mais je ne l'avais jamais vraiment remarqué avant que ma mère ne m'envoie des vieux films en Super-8 où j'étais vraiment gamin. Je les ai regardés, et je me suis rendu compte qu'à l'époque je souriais tout le temps, que j'étais plein d'optimisme, parce que je pensais que le monde entier était génial. Je ne sais pas ce qui

« POUR MOI, THE DEVIL'S REJECTS EST LE EASY RIDER DE NOTRE DÉCENNIE »

interview KEN FOREE ACTEUR

LA GUEULE DU CONTRE-EMPLOI

MALGRÉ SON STATUT D'ICÔNE DU CINÉMA D'HORREUR POUR SES RÔLES DANS **ZOMBIE** ET **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 3**, KEN FOREE EST AUSSI DRÔLE QUE SON PHYSIQUE NE LE SUGGÈRE PAS ! ROB ZOMBIE L'A TRÈS BIEN COMPRIS, ET A DÉCIDÉ D'EXPLOITER DANS **THE DEVIL'S REJECTS** CETTE FACETTE ÉTONNANTE DU COMÉDIEN. RÉSULTAT : LE POTENTIEL COMIQUE DU FILM REPOSE EN PARTIE SUR KEN FOREE, QUI SEMBLE S'ÉCLATER COMME UN PETIT FOU !

Pensez-vous que Rob Zombie vous ait choisi à cause de votre physique particulier ?

Vous êtes en train de me dire que je suis moche et que c'est la raison pour laquelle il m'a engagé sur **The Devil's Rejects** ? (rires)

Vous êtes surtout très baraqué ! Je n'aimerais pas vous croiser dans une ruelle à trois heures du matin !

Surtout si je suis énervé et complètement bourré ! Plus sérieusement, on peut dire que le film rassemble un casting d'acteurs parmi les plus intéressants, visuellement parlant. Je pense à Michael Berryman, Danny Trejo, Sid Haig, E.G. Daily et bien d'autres encore. Chacun a sa propre personnalité, et c'est certainement l'un des charmes du film. En tout cas, je suis content d'en faire partie, même si je ne sais pas si je le dois à ma carrure, à mon visage, ou tout simplement au fait que Rob Zombie est un fan du **Zombie** de George Romero.

Êtes-vous frustré d'être uniquement reconnu comme une icône du cinéma d'horreur ?

Ce n'est pas systématiquement le cas, ça dépend des personnes qui me reconnaissent. J'ai fait beaucoup de choses différentes dans ma carrière, de la comédie, du théâtre, des films d'horreur, des séries télé, et quand les gens me reconnaissent dans la rue, ils me disent : « Vous êtes cet acteur, là... », sans pouvoir mettre un nom sur mon visage. Alors je les aiguille : « Aimez-vous les films d'horreur ? ». S'ils me répondent non, je parle alors des séries télé dans lesquelles j'ai tourné. Tout dépend des gens que j'ai en face de moi, même s'il est vrai que j'ai une certaine reconnaissance dans le milieu du cinéma d'horreur. C'est d'ailleurs l'un de mes arguments de vente. Je suis mon propre produit. Tous les acteurs sont des produits en fait, une petite société en soi. Un acteur, son apparence, sa façon de se présenter ou de communiquer, sa façon de se tenir ou ses idées politiques, tout cela forme le produit, qu'il faut être capable de vendre. Je suis une vraie putain, en somme ! (rires)

Pensez-vous que votre physique vous a permis de trouver du travail ?

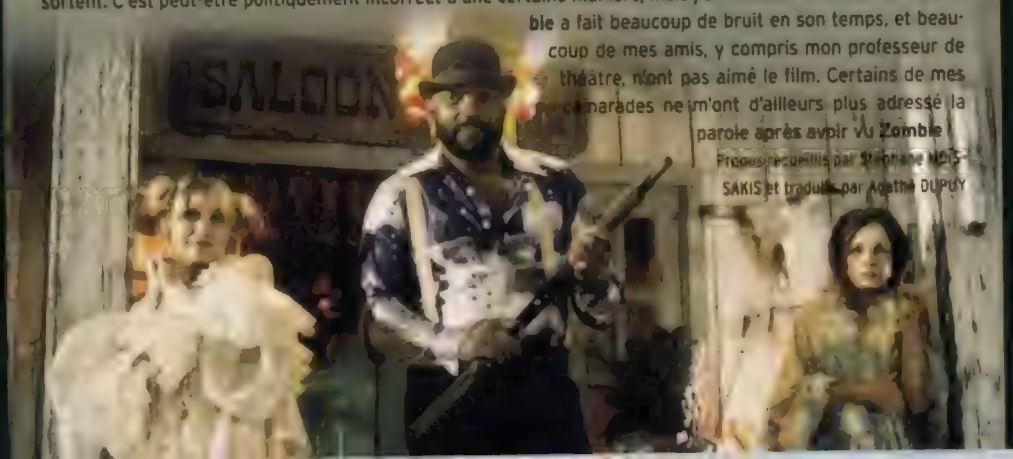
Je ne sais pas si ça m'a fait travailler, mais c'est vrai qu'aux yeux de beaucoup de réalisateurs et de producteurs, je suis un personnage inhabituel, qu'il peut être risqué d'employer. Ils se posent des questions. Je me soucie peu de ce que les gens pensent de moi en général. Chacun a son propre rythme, et tout le monde a des doutes sur ce que sont les autres, sur qui ils sont. C'est quelque chose qu'il faut accepter. Les gens doutent... Maintenant, j'ai toujours dit que si le monde entier portait des cravates bleues, j'en porterais une de couleur rouge. C'est peut-être bien pour ça que je suis attiré par des cinéastes anticonformistes comme George Romero ou Rob Zombie...

***Vous évoquiez la comédie tout à l'heure. Cette facette de votre talent est mise en avant dans* The Devil's Rejects...**

Oui, notamment dans mes scènes avec Michael Berryman. Nous nous sommes beaucoup soutenus, Michael et moi, nous avons partagé la caméra pour jouer notre numéro, et tout s'est fait très facilement. Nous avions plus de scènes dans le film, mais elles ont été coupées au montage. Certaines étaient vraiment très drôles, mais Rob avait tourné tellement de séquences qu'il lui a fallu en supprimer plusieurs pour privilégier le rythme du film. C'est dommage, mais c'est comme ça. J'ai déjà du bol d'apparaître dans **The Devil's Rejects**, et j'en suis très reconnaissant à Rob : c'est un fan et un excellent ami.

***Comment définiriez-vous* The Devil's Rejects ?**

Pour moi, c'est le **Easy Rider** de notre décennie. **Easy Rider** parlait d'un nouveau phénomène culturel aux États-Unis : les hippies, les drogues, le laisser-aller, la vie en communauté, jusqu'au moment où les deux personnages principaux se font tirer dessus sur leur moto. Le film annonçait le changement de son époque. **The Devil's Rejects** traite des meurtres de masse, qui sont d'actualité avec le terrorisme. Je pense que le film effleure le sujet d'une certaine manière. Il ne le glorifie pas, mais on a quand même envie que ces types s'en sortent. C'est peut-être politiquement incorrect d'une certaine manière, mais j'ai l'habitude : la sortie de **Zombie** a fait beaucoup de bruit en son temps, et beaucoup de mes amis, y compris mon professeur de théâtre, n'ont pas aimé le film. Certains de mes camarades ne m'ont d'ailleurs plus adressé la parole après avoir vu **Zombie** !



Propos recueillis par Stéphane NOTIS-SAKIS et traduits par Agathe DUPUY

j'ai arrêté de penser de cette façon. Je ne souriais plus sur les photos de famille ou dans les films. C'est très étrange, je ne sais plus ce qui s'est passé exactement, mais c'était pendant mon adolescence. À partir de ce moment-là, je suis devenu pessimiste, et je pense que cela ressort dans ma musique ou dans mes films. Ils sont tout simplement le reflet de ma vision de ce monde, et c'est peut-être pour cela qu'ils sont aussi radicaux.

À propos de sa version d'Halloween

Dimension Films m'a contacté pour reprendre en main la série **Halloween**. Le principe m'intéresse, si je peux totalement m'écarter de ce qui a été fait précédemment. Le look et l'ambiance vont être complètement différents du film de John Carpenter et de ses suites. **Halloween** part d'un concept flippant, et le premier film fait vraiment peur, mais au fil des années, Michael Myers n'est devenu qu'un aimable masque que l'on porte la nuit d'Halloween justement. On peut même acheter une figurine qui joue le thème du film si on lui appuie sur le ventre, ce qui veut bien dire que le personnage ne fait plus vraiment peur. Mais je pense que le contexte est terrifiant, et qu'il suffit de l'aborder d'une façon différente pour rendre le personnage de nouveau effrayant. C'est un challenge, et pour cela, je vais scrupuleusement éviter de me référer aux films de la série, même si Michael Myers portera toujours le masque, car c'est une image iconique dont on ne saurait se passer.

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS

« THE DEVIL'S REJECTS N'EST PAS VRAIMENT UNE SUITE. J'AI SEULEMENT ETENDU CE QUI FONCTIONNAIT DANS LE PREMIER FILM »

interview

SID HAIG ACTEUR UN CLOWN PAS TRISTE !

FIGURE EMBLÉMATIQUE DE LA SÉRIE B AMÉRICAINE ET ÉTERNEL « COURTISAN » VIOLENT DE PAM GRIER (**COFFY, FOXY BROWN, BLACK MAMA, WHITE MAMA**), SID HAIG TRIMBALLE SA TRONCHE BURINÉE DANS LE CINÉMA D'EXPLOITATION AMÉRICAIN DEPUIS MAINTENANT PLUS DE 40 ANS. EN BON FAN, ROB ZOMBIE LE REPÊCHE DU PURGATOIRE DES TROGNES ET LUI OFFRE UN RÔLE EN OR, CELUI DU PATRIARCHE DE LA FAMILLE FIREFLY !

Quelle a été la source d'inspiration pour votre personnage ?
Aucune. Le Captain Spaulding ne s'inspire d'aucun autre acteur ou personnage fictif. Tout provient de ma propre folie, à laquelle j'ai laissé libre cours pour m'amuser un peu.

Et quelles ont été les directives de Rob Zombie ?
Rob et moi n'avons pas vraiment parlé du personnage avant le début du tournage. Il avait confiance en moi et voulait que je donne corps au Captain Spaulding, et c'est ce que j'ai fait ! À chaque fois que je travaille avec un nouveau réalisateur, je cherche à savoir jusqu'où je peux aller. La première scène que nous avons tournée ensemble est celle du braquage au début de **La Maison des 1000 morts**, et quand le braqueur m'ordonne de lever les mains en l'air, je lui ai fait un doigt d'honneur. Rob a éclaté de rire au point de tomber de sa chaise et de ruiner la prise, que nous avons dû refaire. Dès lors, j'ai su que je pouvais au moins aller jusque-là !

Comment définiriez-vous le Captain Spaulding ?
Comme un Captain America complètement fêlé ! C'est vrai, quand on y pense, il n'agit pas vraiment mal. Quand on le braque, il protège son magasin. Quand les jeunes lui demandent de leur raconter des histoires qui font peur, il s'exécute. Et quand ils veulent voir l'arbre au pendu, il tente de les en dissuader avant de leur montrer le chemin devant leur insistance. À la fin du film, quand la jeune fille lui demande de l'emmener chez le docteur, il le fait aussi. Bref, ce n'est pas un mauvais bougre... (rires)

La fin de The Devil's Rejects est particulièrement bien pensée, car il est impossible pour le public d'apprécier la famille Firefly, même s'ils restent des assassins. Pourquoi cela fonctionne-t-il, selon vous ?
Parce que les flics du film sont encore plus pourris qu'eux ! Aux USA, il existe un t-shirt qui dit « Quand les flics enfreignent la loi, c'est qu'il n'y a plus de loi ! ». (rires) Donc, quand les flics pètent les plombs dans le film et deviennent encore plus dingues que nous, le public doit bien se ranger du côté de quelqu'un. Et il se range donc de notre côté !

Pouvez-vous nous parler des problèmes de distribution qu'a connus La Maison des 1000 morts ?
Vous avez assez de bande dans votre enregistreur ? (rires) En fait, personne n'aurait pu imaginer ce qui allait arriver. Universal a financé le film. Tous les jours, il y avait des producteurs exécutifs sur le plateau, et ceux-ci regardaient tous les rushes avant de donner leur aval. Puis Rob a fait son premier montage, et a organisé quelques projections. Stacey Snider, la patronne d'Universal, a assisté à l'une d'elles. Quand la projection s'est terminée, elle a été retrouvée dans le couloir, en train de pleurer et de trembler sans pouvoir s'arrêter. Le lendemain matin, elle a annoncé qu'Universal ne pouvait pas sortir ce film, car il était trop sombre, trop violent et trop effrayant. C'est alors MGM qui a récupéré les droits, dans l'idée de le diffuser en salles. Mais un jour, Rob participait à un show sur MTV, dans lequel des célébrités s'entretiennent avec d'autres célébrités, et il faisait une interview avec Ben Affleck à propos du film **Daredevil**. Ben lui a alors demandé ce qu'il en était de **La Maison des 1000 morts**, et Rob lui a répondu en plaisantant : « Le studio Universal ne veut pas distribuer le film, car il considère qu'il ne contient aucune valeur morale. C'est la MGM qui va le distribuer, donc j'imagine qu'ils n'ont aucune valeur morale ! ». Après ça, la MGM a refusé de communiquer sur le film, même pour dire qu'ils envisageaient effectivement de le sortir en salles ! La réputation aidant, Lions Gate a demandé à voir le film, et le reste appartient à l'histoire.

Quelle est la différence principale entre La Maison des 1000 morts et The Devil's Rejects ?
Le premier film possède un esprit très cartoon, très bariolé en termes visuels, alors que le second est plus ancré dans la réalité. Tout y est logique cette fois, car nous avons tenté de retranscrire ce qui se passerait réellement si de telles situations avaient lieu. La violence est plus présente et plus graphique, ce qui est nécessaire je pense, dans le cadre d'un film racontant la survie de trois personnages qui commettent des actes violents. Forcément, si vous vous mettez en travers de leur chemin, ça va saigner !

Propos recueillis par Paolo ZELATI et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

SUPERMAN RETURNS DE BRYAN SINGER

C'est un remake ? Une suite ? Un hommage ? Le départ d'une nouvelle franchise peut-être ? Non, c'est SUPERMAN RETURNS, le nouveau long-métrage de Bryan Singer et probablement le film le moins risqué de l'été. Du fait de son sujet ? Non, du fait de son traitement, qui marche sur les plates-bandes du classique de Richard Donner. Croyez-le ou non, mais SUPERMAN RETURNS est un film que vous avez déjà vu, et en mieux !

LE DERNIER

Il aura donc suffi à Bryan Singer de dévoiler ses intentions concernant **Superman Returns** pour que la communauté geek se range de son côté, attendant son adaptation du mythe comme d'autres le messie. Le principe de Singer est simple : le film original de Richard Donner est un classique, un chef-d'œuvre intemporel auquel il décide de rendre hommage en utilisant à son compte la musique composée par John Williams (et reprise par John Ottman), l'image de Marlon Brando (l'acteur décédé reprend le rôle de Jor-El par les bonnes grâces de scènes coupées et numensées) et même une partie du production design (pour la Forteresse de la Solitude notamment). L'intrigue quant à elle reprend là où Donner l'avait laissée avant de se faire virer du tournage de **Superman II** et amorce le retour de Supes (Brandon Routh, une imitation light du regretté Christopher Reeve) à Metropolis après un long exil. C'est le moment que Lex Luthor (Kevin Spacey, horripilant comme tous les vilains du film) choisit également pour faire son come-back et menacer une nouvelle fois la Terre avec un plan diabolique.

Superman Returns est donc une suite, mais reprend malgré tout l'enchaînement scénique du film de Richard Donner. Le script se permet pourtant de jouer avec l'enchaînement des séquences citées, à en déplacer les enjeux, donc à en modifier le propos, quand il ne s'agit pas d'éluder des éléments primordiaux là où d'autres, plus anodins mais néanmoins liés, sont exploités. L'idée est-elle de brouiller les pistes ? Peut-être, mais si on peut d'ores et déjà tirer un trait sur un quelconque semblant de continuité avec la franchise originale, il faut surtout admettre que **Superman Returns** apparaît très vite comme un projet vain et mal fichu. Au jeu de la comparaison, le film de Bryan Singer est donné perdant puisqu'il troque le classicisme iconique de Donner pour une mise en images en mode automatique, qui se repose soit sur le chef-opérateur, soit sur les gars des SFX. Oubliez le sauvetage, à se lever de son siège, de Lois Lane, ses sublimes envolées avec Superman, le plan du sigle révélé dans l'action, ou encore la magie du générique d'ouverture. Oui, tous ces passages, et bien d'autres encore, sont repris ici, par

SAMARITAIN

fois tels quels, et aucun ne parvient à retrouver la force d'évocation du film de 1977. Mais le pire n'est pas là. Bryan Singer est peut-être un grand fan du film de Richard Donner (on se demande alors quel est l'intérêt pour lui de refaire l'œuvre qui a bercé son enfance), mais qu'en est-il de Superman lui-même ? Présenté d'entrée, et par deux fois, en état de faiblesse (!!!), Superman n'existe finalement qu'à travers son image (le costume bien sûr) et celle qu'il renvoie au public (l'une des rares bonnes idées du film est d'ailleurs de présenter son retour lors d'un match de base-ball), car lorsqu'il revient confronter sa propre personnalité, par jalousie comme par envie (il utilise sa super-vue pour espionner Lois Lane !). La notion même d'héroïsme désintéressé en prend un coup (même le double climax sans saveur ne parvient pas à rehausser le niveau), d'autant plus que son absence résume les tentatives d'iconisation à des vignettes dénuées de sens et que la dualité Clark Kent/Superman est réduite à peau de chagrin (des interminables scènes de marivaudages au Daily Planet). Alors certes, la dernière (et longue) heure du film apporte quelques innovations (traitement de l'homologue de fils de Lois), mais à l'heure où des cinéastes tels que M. Night Shyamalan (avec **Incassable**) et Brad Bird (dans **Le Géant de fer** ou **Les Indestructibles**) rendent un hommage aussi émouvant qu'original au dernier fils de Krypton, Bryan Singer achève non seulement regardés en arrière, au risque de régresser son entreprise, mais se permet en plus de proposer une relecture partielle du mythe. Il y a vraiment certains univers qu'on [illegible] qu'on [illegible] d'oublier.

Stéphane MOISSARD

LE FILM DE BRYAN SINGER SERA DISPONIBLE EN VOD LE 10 JUILLET POUR LOCATION ET ACHAT. AVEC BRANDON ROUTH, KATE BOSWORTH, KEVIN SPACEY, JAMES MARSDEN, FRANK LANGELLA, KAL PENN, JOSEPH GORDON-LEVITT, SAM HUNTINGTON, EVA MARIE SAINT, MARY [illegible]. DIST. : WARNER. SORTIE LE 12 JUILLET 2006.

Making-of

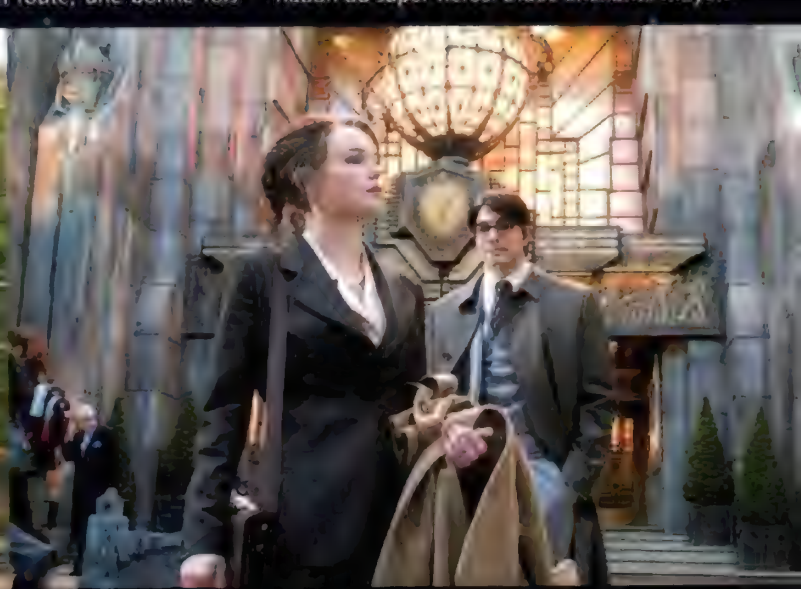
DEVELOPMENT ANGEL

18 ans de development hell, un casting technique et artistique à faire pâlir le plus grand des producteurs hollywoodiens, dix versions différentes du film recensées, des coups fourrés, des on-dit, des choix saugrenus, des rumeurs complètement dingues et des passations de pouvoirs difficiles : bienvenue dans les coulisses du retour tant attendu de « Supermec » - comme le surnommait Richard Pryor - sur les écrans du monde entier.

Lorsque Menahem Golan et Yoram Globus, éminents patrons de la non moins éminente Cannon, réalisent qu'il leur reste environ quarante minutes de scènes coupées sur **Superman IV**, leurs yeux affichent de bons gros dollars bien verts : pourquoi ne pas les intégrer dans une suite tournée au rabais, et profiter pépère des recettes au box-office ? Dans un premier temps, Christopher Reeve est partant pour écrire et réaliser cette suite, tout en laissant sa place devant la caméra à un nouveau venu susceptible d'incarner le « Man of Steel » ; mais on parle également d'Albert Pyun, qui à l'époque doit emballer une version - avortée - de **Spider-Man** pour la Cannon. Les recettes catastrophiques du quatrième **Superman** auront heureusement raison de cette vilaine entreprise, et la franchise arrêtera ici sa course à la médiocrité. Mais si Mémé et Yoyo ont bel et bien été les fossoyeurs du personnage sur grand écran, ils sont également les premiers à avoir tenté de relancer la carrière cinématographique du dernier fils de Krypton. Cinq années plus tard, en 1992, les producteurs Ilya & Alexander Salkind, déjà responsables des trois premiers films, cherchent à réactiver eux-mêmes la franchise. Forts du succès de la série ***Superboy*** (***Smallville*** avant l'heure), ils montent le projet d'un spin-off sobrement intitulé **Superman – The New Movie**, qui sera annulé quand les droits du personnage reviendront à DC Comics, donc Warner Bros, en 1993. Au passage, Warner en profite pour faire annuler ***Superboy*** dans le seul but de laisser le champ libre à sa propre série, ***Lois & Clark***. Au même moment, le mythe Superman subit un lifting inattendu. Paniquée par les ventes mitigées du comics, la DC autorise une storyline intitulée *The Death of Superman*, publiée en janvier 1993. Le titre parle pour lui-même, puisque le super-héros messianique y trouve la mort dans un combat contre Doomsday, pour mieux renaître de ses cendres dans la saga *Reign of the Supermen*. Le succès est immédiat, et l'intérêt des lecteurs est relancé. Dans l'ombre, la Warner se frotte les mains à l'idée de remettre en route, une bonne fois pour toutes, le projet d'une nouvelle adaptation cinéma, en prenant pour base cette intrigue populaire. Manque de bol, Terry Semel et Robert Daly, grands manitous du studio, vont engager LA personne qui plongera ce nouveau **Superman** cinématographique dans les limbes du « development hell ».

SUPERMAN RENAIT DE SES CENDRES

C'est donc au producteur Jon Peters (**Rain Man**, **Batman**) que la Warner confie ce nouveau projet. Petit problème : Peters se fout royalement du super-héros, qu'il considère comme totalement démodé. Son idée est de faire de Superman un personnage « rock'n'roll », ce qui, bien sûr, ne veut pas dire grand-chose. Le scénariste Jonathan Lemkin (**L'Arme fatale 4**) est engagé pour pondre un premier jet, intitulé **Superman Reborn**, dans lequel l'âme de Superman trouve refuge dans le corps de Lois Lane, qui tombe alors enceinte et enfante une nouvelle incarnation du super-héros. L'idée enchante moyen-



nement les gros pontes, d'autant que le script carbure au second degré bien prononcé. Gregory Poirier (**Tomcats**) est alors engagé pour revoir la copie de Lemkin, qui défend encore aujourd'hui son approche : « *Je pense que le public aurait apprécié le ton « campy » et décalé du projet. Regardez* **Batman Forever**, *par exemple : Batman a bien des tétons et une coque en dessous de la ceinture, non ?* ». Si l'évocation d'une super-coque dans une histoire d'immaculée conception peut laisser perplexe, il est une interrogation plus urgente : depuis quand les films de Joel Schumacher sont des exemples à suivre ? Reste que le travail de réécriture de Poirier, qui change quelque peu la donne en intégrant Brainiac dans l'intrigue, n'est pas reçu de meilleure façon. Nous sommes en 1995, et **Superman Reborn** stagne sur les étagères de la Warner, jusqu'à l'arrivée fracassante de Kevin Smith sur le projet, au début de l'année 1997.

Sur ces deux pages : Superman (Brandon Routh) doit faire face à l'amour impossible avec Lois (Kate Bosworth) et à l'adversité brutale avec Lex Luthor (Kevin Spacey).

LES TROIS REGLES DE JON PETERS

Grand fan de comics devant l'éternel, Kevin Smith vient tout juste de terminer **Chasing Amy** (**Méprise multiple** chez nous) quand son agent lui annonce que la Warner souhaiterait avoir son opinion sur une série de projets, parmi lesquels une suite de **Beetlejuice** et l'adaptation d'un épisode de l'anthologie ***Au-delà du réel***. C'est cependant **Superman Reborn** qui attire son attention. Smith trouve le script abominable, et ne se gêne pas pour le dire aux exécutifs de la Warner qui, après une série d'entretiens, lui confient la réécriture du projet. Jon Peters approuve la décision, mais impose trois conditions inexplicables : Superman ne doit pas porter le costume classique (« *trop pédé* » selon ses propres termes !), ne doit pas pouvoir voler, et doit, enfin, se battre contre une araignée géante à la fin du troisième acte. Bien que dépité, Smith accepte la commande et parvient à livrer un traitement dialogué de 80 pages qui contourne les obligations complètement débiles de Peters. Par exemple, quand il se déplace dans les airs, Supes crée une sorte de boom supersonique qui le propulse d'un point à un autre. La Warner est satisfaite de ce traitement, qui sera cependant constamment réécrit par Smith, du fait de l'ignorance crasse de Jon Peters (le producteur ne sait même pas qui est ce « Kal-El » dont tout le monde parle). Ce nouveau script, intitulé *Superman Lives*, s'avère tout de même être un véritable aimant à talents, puisqu'il permet à la Warner de s'assurer les services de Nicolas Cage dans le rôle-titre et de Tim Burton derrière la caméra, quand bien même Kevin Smith aurait soufflé le nom de son copain Robert Rodriguez pour la réalisation. Le studio, qui vient de se payer une veste monumentale avec le gouffre à pognon **Batman & Robin**, commence à souffler, d'autant que le tournage est avancé à octobre 1997, pour une sortie fixée à la date symbolique du 4 juillet 1998. Une date qui coïncide

d'ailleurs avec les 60 ans du personnage. Malheureusement pour les exécutifs, Burton n'est pas satisfait du traitement de Kevin Smith, et demande à ce que le film soit réécrit par Wesley Strick (**Les Nerfs à vif**). Ce dernier sera le premier d'une longue liste de scénaristes (Akiva **Batman & Robin** Goldsman, *Ron* **Rain Man** *Bass* et Dan **Freejack** Gilroy) engagés pour revoir le travail fourni par Kevin Smith. Fatalement, le film se voit repoussé à l'été 1999, puis à l'été 2000, sans jamais entrer dans sa phase de tournage.

LES ETRANGES IDEES DE MR. BURTON

Tout comme Jon Peters, Tim Burton n'a que faire du personnage de Superman. On murmure même que sa principale motivation est de se refaire une santé après le bide de **Mars Attacks !**. Mais la situation n'est pas aussi simple. Officiellement satisfait par le casting de Nicolas Cage, le cinéaste doit livrer une bataille interne contre la star, qui désire avant tout préserver l'essence de son personnage. Il faut dire qu'avec Burton, Superman n'est plus du tout Superman, le réalisateur cherchant à en faire un freak socialement inadapté à l'espèce humaine du fait de ses superpouvoirs. Exit le coté boy-scout assumé du personnage, et à la longue liste d'idioties exigées par Jon Peters (Brainiac doit se battre contre des ours polaires, et posséder un petit animal dont le doublage serait assuré par un gay !) s'ajoutent les idées farfelues du réalisateur, parmi lesquelles un costume translucide montrant les organes de Supes, une machine de téléportation lui permettant de se déplacer sans voler, et la création d'un nouvel ennemi, Lexiac (ou Luthiac selon les versions du script), sorte de croisement organique entre Lex Luthor et Brainiac ! Si la production avance coûte que coûte, Burton ayant déjà mis en place son casting (Sandra Bullock en Lois Lane, Kevin Spacey en Lex Luthor, Chris Rock en Jimmy Olsen) et choisi la ville de Pittsburgh pour figurer Metropolis, le studio se chope des sueurs froides à la lecture d'un scénario aussi zarbi et, à six semaines du tournage, coupe les vivres au réalisateur. Lassé par les obligations politiques (il aura cependant cherché à remplacer Cage par Ralph Fiennes), Tim Burton quitte le projet, non sans amertume : « *S'ils nous avaient laissés faire le film, je pense que nous aurions pu réaliser quelque chose de très intéressant. J'ai travaillé plus d'un an sur ce projet, sans que rien ne se fasse. Pour moi, le film est fait. On a juste oublié de le tourner.* ». Plus ironique, Kevin Smith, qui s'est fait virer par Burton, résume la vision du réalisateur en une pirouette caractéristique de son humour référentiel : « *Tim Burton voulait faire sa propre version de* **Superman**. *Sûrement qu'il lui aurait mis des ciseaux à la place des mains !* ». Il sera par ailleurs moins tendre avec Jon Peters, qu'il traite « *d'imbécile illettré* ». Ouch !

SUPERFAN

Nous sommes en 1999, et le projet entier doit reprendre à zéro. C'est alors qu'un scénario impressionnant de fidélité atterrit sur les bureaux de Terry Semel et Robert Daly : *Superman : The Man of Steel*. Son auteur, un jeune inconnu du nom d'Alex Ford, prévoit 7 films retraçant les grandes lignes de la mythologie de Superman, les deux derniers opus se concentrant sur la mort et la résurrection du super-héros. Au même moment, **Matrix** sort en salles et provoque le big-bang que l'on connaît. Pris au dépourvu par un film qu'ils ont pourtant financé, les dirigeants de la Warner commandent un **Superman** « *à la* **Matrix** » au scénariste William Wisher (**Le 13ème guerrier**), délaissant du même coup l'ambitieux projet d'Alex Ford.

qui résume la situation en ces termes laconiques : « *Je peux vous dire que les dirigeants du projet ne connaissent pas grand-chose au comics. Leur cible, ce sont les parents qui sortent leur portefeuille pour offrir le merchandising du film à leurs enfants. Entre 150 millions de dollars de recette au box-office et 600 millions de dollars de bénéfice en merchandising, le choix est vite fait.* ». Au passage, Nicolas Cage en profite pour prendre la tangente, lui aussi lassé par les hésitations du studio. En 2001, un autre script, mystérieusement intitulé *Superman : Destruction*, est commandé à Paul Attanasio (**Donnie Brasco**) et proposé à Oliver Stone, sans suites.

Ci-dessus, de gauche à droite : Lex Luthor tente de mettre la main sur l'héritage paternel de Supes.

Supes en grande forme : pas une balle ne passe ! Costaud, le bougre !

CROSS-OVER OU RELECTURE ?

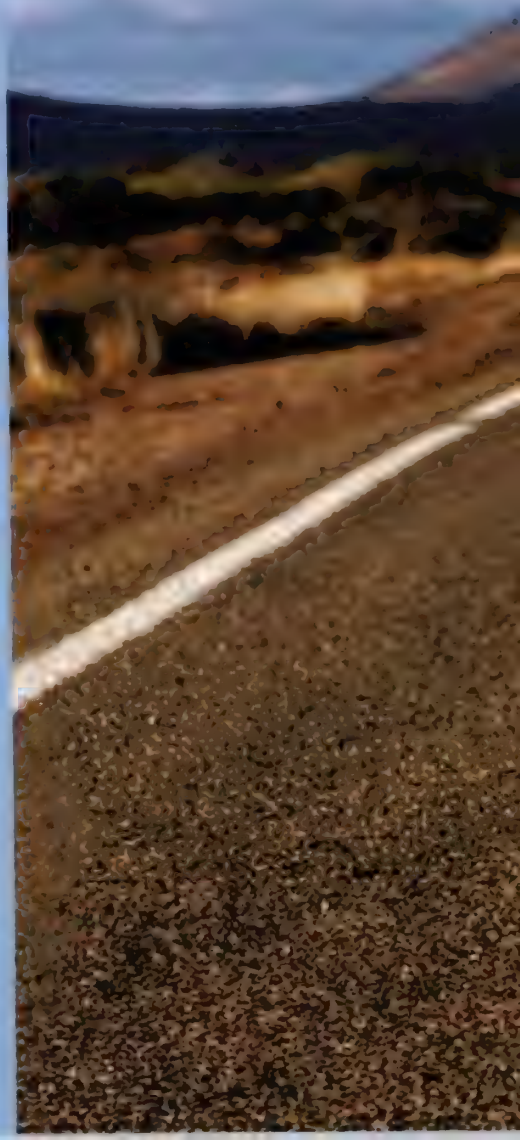
Automne 2002 : deux projets sont annoncés parallèlement. D'un côté, une nouvelle mouture sobrement intitulée *Superman* et écrite par J.J. Abrams (**M : i : III**) pour McG (**Charlie et ses drôles de dames**) ; de l'autre, un cross-over du nom de *World's Finest* écrit par Andrew Kevin Walker (**Seven**) pour Wolfgang Petersen (**Troie**), dans lequel Batman et Superman se tirent la bourre avant d'allier leurs forces : « *Ce sera un véritable clash de titans, car Superman et Batman incarnent deux philosophies différentes* » raconte à l'époque Petersen. « *Le premier représente nos idéaux et nos espoirs, tandis que le second dévoile la nature sombre et vengeresse de l'âme humaine. Notre script les montre à couteaux tirés, du fait de leurs méthodes différentes, même s'ils se retrouvent côte à côte à la fin pour combattre le crime.* » Mais *World's Finest* avorte au profit de la relecture de McG (il est même question d'annuler la série ***Smallville*** pour ne pas faire d'ombre au film), qui quittera cependant le projet à l'annonce d'un tournage en Australie, sa peur panique de l'avion ayant ironiquement pris le dessus sur sa volonté de faire le film ! La Warner doit, une fois encore, chercher un nouveau réalisateur. Dans le même temps, on raconte que certains grands noms, comme M. Night Shyamalan, Richard Donner (qui avait déjà tenté le coup avec Tim Burton) et Joel Silver, ont essayé d'évincer le tout-puissant Jon Peters afin de livrer une version fidèle du mythe. Sans succès, Peters étant appuyé par Alan Horn, remplaçant de Semel et Daly à la tête de la Warner. La débâcle continue avec l'arrivée de Brett Ratner (évinçant au passage Michael Bay et Rob Bowman) et d'Anthony Hopkins (dans le rôle de Jor-El) sur le projet, tandis que le script de J.J. Abrams est victime d'une fuite et se voit décortiqué sur plusieurs sites Internet, dont Ain't It Cool News, qui le déchire copieusement. Les fans s'enflamment à propos des libertés prises par Abrams (Lex Luthor est un alien, Krypton n'explose pas), et ce dernier tente de calmer le jeu en expliquant que son traitement est le premier volet d'une trilogie écrite en quatre semaines pour coiffer la concurrence (*World's Finest*) au poteau. Le projet est maintenu, mais dans l'ombre, Brett Ratner en vient carrément aux mains avec Jon Peters, ce dernier l'accusant de faire flamber le budget (qui atteint les 220 millions de dollars) et d'être incapable d'attirer des grands noms comme Ashton Kutcher (I), Justin Timberlake (II) ou Will Smith (III) pour incarner Superman. Peters obtient une nouvelle fois gain de cause auprès de la Warner, et Ratner se retire du projet durant l'été 2003. Un temps considéré pour reprendre les rênes de ce Superman écrit par J.J. Abrams, Bryan Singer refuse la proposition, car « *il ne s'agissait pas de l'histoire que je voulais raconter* ». C'est lorsqu'il expose sa propre vision du film, principalement mise en place avec ses acolytes Michael Dougherty et Dan Harris entre deux vols pour Hawaï, que la Warner lui donne le feu vert, séduite par sa rapidité d'exécution. En mars 2005, le tournage de **Superman Returns** débute à Sydney, en Australie. Il aura fallu 9 réalisateurs, 13 scénaristes, 18 ans de développement et officiellement 50 millions de dollars (un chiffre erroné si l'on compte les salaires - payés - de Nicolas Cage et Tim Burton, soit un total de 30 millions de dollars) dépensés en préproduction pour concrétiser le retour de « l'homme d'acier » sur grand écran. Qui a dit que seule la Kryptonite pouvait venir à bout de Superman ?

Stephane MOÏSSAKIS

WOLF CREEK DE GREG MCLEAN

LA TANIERE

Après un passage choc au Festival de Cannes 2005, WOLF CREEK débarque enfin sur les écrans français. Pour ceux qui pensaient que la sélection cannoise n'était pas capable de sortir des sentiers pépères de la programmation consensuelle, ce fut une très douloureuse révélation. Le vrai cinéma de terreur est de retour et la secousse est très, très violente !

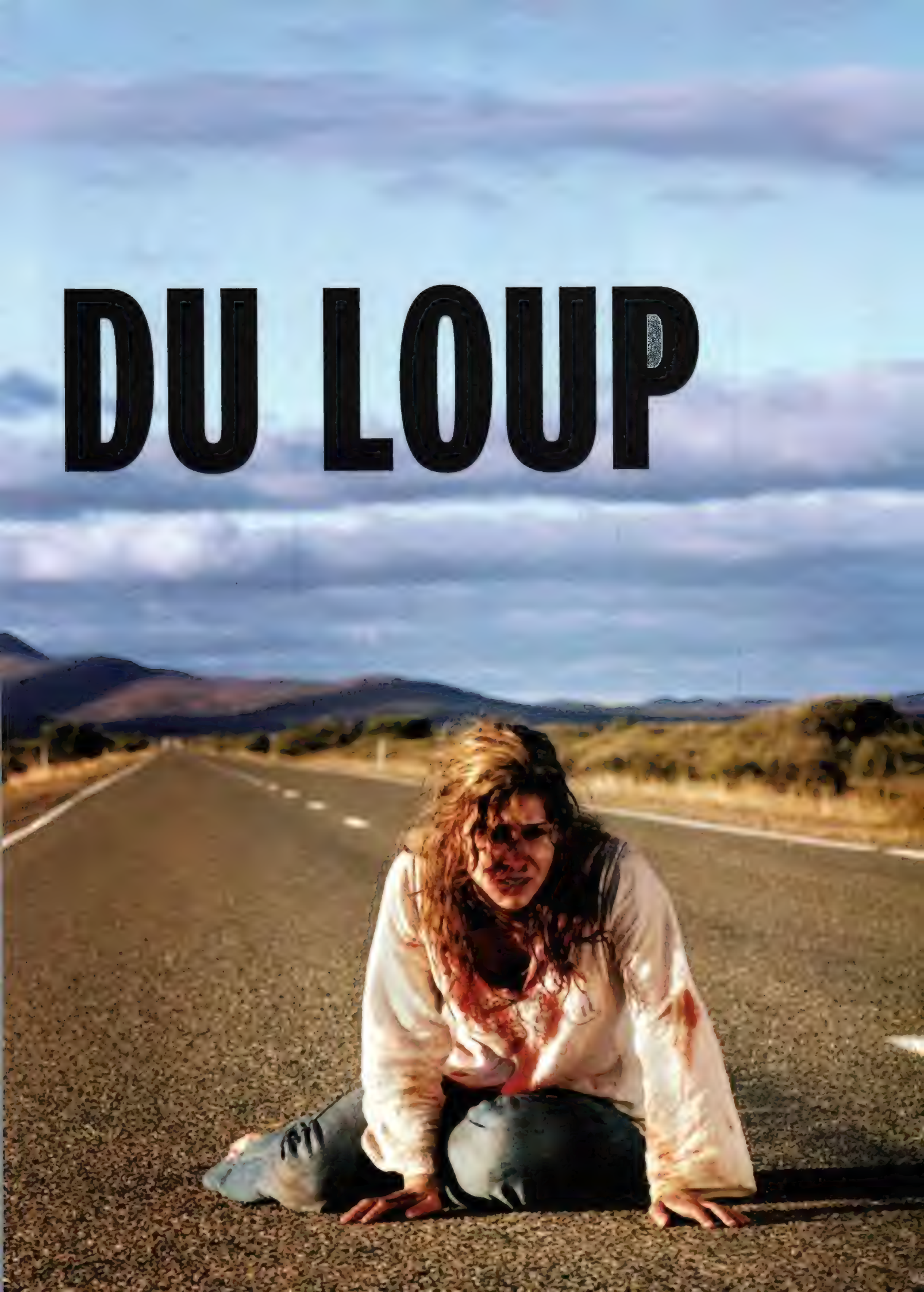


Un vent nouveau souffle sur le cinéma horrifique depuis le début du millénaire. Alors que la fin des années 80 et les années 90 ont vu la montée en puissance d'une horreur aseptisée, peuplée de gags, de private jokes et de clins d'œil (il suffit de revoir la série des **Freddy**, de 1984 à 1994, pour comprendre cette évolution), nombre de productions de ces dernières années préfèrent tirer un trait sur près de deux décennies de ciné frisson, pour retourner à l'ambiance des bonnes vieilles années 70 et début 80. Une époque qui a vu naître une génération de réalisateurs (entre autres Tobe Hooper, John Carpenter, Don Coscarelli, Wes Craven pour les States, Tsui Hark, Ann Hui, Ronny Yu pour HK, George Miller, Peter Weir pour l'Australie, etc.), certes issus de pays, de cultures et de milieux différents, mais partageant tous une certaine désillusion commune par rapport à la société dans laquelle ils vivaient. Les swinging 60's étaient finies, les fleurs du Peace and Love s'étaient desséchées et l'engagement massif des USA dans la guerre du Vietnam n'avait pas grandement encouragé les rêves de lendemains meilleurs... Avec le récent remake de **La Colline a des yeux**, des films comme **The Devil's Rejects**, **Calvaire**, **Creep** ou encore **The Descent**, une nouvelle génération de réalisateurs horrifiques – là aussi issus de pays, cultures et backgrounds différents – est propulsée sur le devant de la scène. Point commun à tous ces jeunes créateurs : une volonté claire de renouer avec le travail de leurs collègues des 70's et d'offrir des films d'horreur sans compromis ni faux-semblants, des films coup de poing que l'on ne visionne pas sans y laisser quelques plumes. Si leur travail ne semble pas dans un premier temps particulièrement lié à leur époque (encore que...), il faut se rappeler que c'est aussi la perception que l'on avait eue de films comme **La Nuit des morts-vivants** ou **Massacre à la tronçonneuse** lors de leur sortie initiale. Ce n'est qu'avec le temps qu'ils ont finalement été pleinement appréciés et analysés comme des œuvres politiques en parfaite adéquation avec leur période de création. D'ici quelques années, on se penchera peut-être sur **Calvaire** et **The Descent** en les regardant du point de vue de la chute des idéologies, de la guerre d'Irak ou du 11 septembre...

DIRECTION L'AUSTRALIE

À la petite liste suscitée, il faut désormais ajouter un nouveau venu, Greg McLean. **Wolf Creek**, son premier long-métrage après un court remarqué (**ICQ** en 2001), apparaît comme l'un des derniers rejetons de cette nouvelle

DU LOUP



vague d'horreur totalement et ténébreusement sérieuse. Il faut dire que si cette production renoue pleinement avec le cinéma horrifique des 70's (**Massacre à la tronçonneuse** et **La Colline a des yeux** en tête), elle s'inspire aussi et surtout de plusieurs histoires vraies qui ont ensanglanté son pays natal. Depuis les années 60, l'Australie a dû faire face à plusieurs affaires de tueurs en série. Comme les meurtres de Snowtown, en 1999, où l'on a découvert huit corps démembrés dans des fûts en plastique, puis, à proximité, deux autres enterrés (d'autres corps trouvés ultérieurement ont été rattachés à la même affaire). Ou encore les meurtres des backpackers : sept touristes (et peut-être, là encore, plus) furent massacrés entre 1991 et 1994 avant que le meurtrier ne soit arrêté. Sans parler du meurtre d'un jeune touriste anglais et de la tentative de meurtre sur sa petite amie par un homme les ayant arrêtés dans la cambrousse en 2001. C'est tout particulièrement de ces trois cas que McLean s'est inspiré pour créer son film – bien que, selon les interviews, il a réfuté tour à tour l'une ou l'autre de ces influences. La dernière en particulier, **Wolf Creek** étant sorti en plein jugement du meurtrier, et ayant d'ailleurs été interdit de projection dans tous les territoires du Nord afin d'éviter d'influencer le jury... La simple lecture du résumé suffit en tout cas à lier très clairement le film aux deux dernières affaires. Liz (Cassandra Magrath), Kristy (Kestie Morassi) et Ben (Nathan Phillips), trois étudiants bien décidés à profiter au maximum de leurs vacances, vadrouillent dans la campagne australienne. Leurs pérégrinations les emmènent à Wolf Creek, un cratère isolé au milieu de nulle part. Manque de chance, c'est précisément à ce moment que leur voiture décide de rendre l'âme. Les trois jeunes croisent les doigts pour que quelqu'un vienne les aider et en pleine nuit, une voiture s'arrête près d'eux. D'abord inquiets, Liz, Kristy et Ben finissent par accepter l'aide que leur offre un routier nommé Mick (John Jarratt). Ce dernier les remorque jusqu'à sa maison, perdue au milieu du désert, où il leur propose de passer la nuit en attendant de les aider à effectuer les réparations. Le lendemain matin, Liz se réveille toute seule, dans une mauvaise position...

Wolf Creek puise donc largement dans différents aspects de ces sinistres affaires criminelles pour bâtir son histoire. Les touristes kidnappés, torturés et tués se rapportent bien évidemment aux « backpackers murders », le fait que les corps de deux des « héros » (comme nous le stipule l'épilogue) ne furent jamais retrouvés rappelle lourdement l'incapacité de la police à mettre la main sur le corps du jeune anglais malgré la mise en place d'un énorme dispositif... Ce mélange (indigeste pour certains) entre crimes réels et fiction, souffrances authentiques et tortures cinématographiques, pose un problème particulièrement saillant dans **Wolf Creek**. Car si la retranscription d'affaires criminelles n'a absolument rien de neuf au cinéma (ou en littérature, voir notamment la macabre affaire de L'Auberge rouge de Peyrebeille qui fut adaptée au début du siècle dernier en 239 fascicules !), elle prend une tournure tellement déstabilisante ici qu'il est impossible de ne pas se poser quelques questions sur l'éthique de la pratique.

ROMANCE ET EMOTIONS

La première partie du film nous place face à Liz, Kristy et Ben, trois post-ados, qui vivent là – on le ressent physiquement – des vacances loin d'être anecdotiques dans leur jeune vie. Tout en retenue, douceur et émotions, McLean dépeint un trio touchant et authentique, à des années-lumière des teenagers qui se font joyeusement dessouder dans **Scream** et consorts. Impossible, à un moment ou un autre, de ne pas se projeter dans les images qui défilent et retrouver, alors que les différents personnages les vivent, certaines expériences personnelles ou émotions fugaces qui sont autant de marques de fabrique de la jeunesse. Début de sentiments amoureux, déclaration camouflée, premier baiser échangé dans des décors naturels splendides, McLean nous fait vivre au rythme des sensations qui bercent l'odyssée routière de ses trois héros. C'est bien simple, si l'on a du mal à se souvenir d'un autre métrage maniant avec une telle finesse un panel d'émotions aussi vaste, on peut facilement affirmer que l'on n'a jamais vu un film d'horreur nous livrer un aussi touchant portrait humain. Et pourtant, on le sait, Liz, Kristy et Ben vont finir entre les mains d'un maniaque. Plus McLean s'attarde sur ses personnages, moins on a envie de voir un vrai film d'horreur. Bon Dieu, le jeune réalisateur a réussi à nous les faire aimer ! « *Tout cela est là pour désarmer le spectateur, lui faire oublier qu'il est en face d'un film d'horreur. Et dès*

qu'il l'a oublié, il est prêt à être cueilli. » dixit le cinéaste qui a sérieusement potassé la construction de son film et la montée en puissance de la tension. À partir du moment où le routier dégénéré sépare le groupe et se met à torturer l'un ou l'autre des jeunes, le spectateur se retrouve dans une position de pur stress. « *Lorsque le film devient l'histoire de Liz, vous vous retrouvez en elle, et vous voyez tout ce qui se passe littéralement via ses propres yeux. Si elle ne s'échappe pas, vous ne vous échappez pas.* » On s'est tellement identifié aux personnages que leur survie devient quasiment une question personnelle. L'expérience n'est pas agréable – doux euphémisme – et McLean nous assène dans la seconde partie une véritable descente aux enfers nous faisant (presque) regretter d'avoir entrepris ce trip.

AU-DELA DES LIMITES

Soyons clairs, on parle souvent de films extrêmes, de scènes insoutenables dans les pages de Mad. **Wolf Creek** se situe encore à un autre niveau. Vous ne verrez pas dans ce film d'énormes passages gore gerbeux, ni de surenchère de sang, de vomi et de chair. Cela ne l'empêche pourtant pas de réduire nos nerfs à l'état de concentré de soupe. **Wolf Creek** est un film que l'on visionne avec ses tripes, une œuvre que l'on vit totalement. Et de fait, il n'est pas à conseiller à tout le monde. On a beau être habitué à Fulci et compagnie, le « spectacle » (si l'on peut le qualifier ainsi) offert par le réalisateur australien franchit allégrement les limites que l'on pensait avoir atteintes après des décennies de visionnage de films d'horreur. Car, comme évoqué plus haut, **Wolf Creek** retranscrit une réalité bien concrète (même si elle a été mixée à plusieurs sauces) qui n'a rien d'anodin ou de trivial – la campagne publicitaire le clame suffisamment haut et fort. Alors que les victimes de serial killers au cinéma ne sont généralement qu'une abstraction parce qu'elles n'ont pas de consistance (**Vendredi 13**, **Scream**...) ou tout simplement parce que le réalisateur a préféré montrer ce qui se passait via les yeux du psychopathe lui-même (**Henry**, **Gacy**...), elles prennent ici une dimension inédite tant l'empathie que l'on ressent pour elles est puissante. Le calvaire de Liz, Kristy et Ben est impossible à gérer pour les spectateurs-voyeurs que nous sommes, car il nous ramène à la fois à la souffrance bien réelle d'individus ayant péri dans des conditions ignobles et à des peurs profondément ancrées en chacun de nous. Et comme McLean est un jusqu'au-boutiste, il travaille bien évidemment en DV afin d'accentuer l'impression d'assister à un bout de vie authentique (soulignons au passage le superbe travail cinématographique) (1). Malaise, vous avez dit malaise ? « **Wolf Creek** *n'est pas un documentaire. Sommes-nous, en tant que cinéastes, responsables de ce genre d'événements ? Non. Exploitons-nous les souffrances et les douleurs d'individus ? Pas vraiment. Est-ce qu'il y a des informations là-dedans pour faire un grand film ? Oui.* » Notons tout de même le « *pas vraiment* » que le cinéaste livre au passage, peut-être bien conscient au final de manipuler un matériau dangereux qui ne devrait pas être utilisé n'importe comment...

Impossible de dire de **Wolf Creek** qu'il s'agit d'un film « sympa », ou d'un « agréable » représentant du nouveau cinéma horrifique. L'expérience est trop extrême pour pouvoir être appréciée, vécue et discutée comme n'importe quel autre film d'horreur. Un fait que McLean reconnaît d'ailleurs aisément : « **Wolf Creek** *n'est pas un film plaisant. On ne sort pas de la projection en pensant : « Wow, c'était super ! ». Si je fais un film violent, je ne veux pas que tout le monde aille le voir.* ». On suivra donc le réalisateur dans son avertissement en ajoutant au passage qu'il a signé là l'un des films les plus destructeurs et manipulateurs (dans le bon ou le mauvais sens du terme ? La question reste ouverte) de ces dernières années. Certains ne s'en sont en tout cas pas remis depuis sa découverte à Cannes. Et si **Wolf Creek**, comme ses grands frères des 70's, illustre notre monde actuel, tout ce que l'on peut dire, c'est que nous vivons vraiment une époque de merde...

Julien SÉVÉON

AUSTRALIE. 2005. REAL. ET SCEN.: GREG MCLEAN. DIR. PHOT.: WILL GIBSON. MUS.: FRANK TETAZ. PROD.: GREG MCLEAN ET DAVID LIGHTFOOT POUR TRUE CRIME CHANNEL. INT.: JOHN JARRATT, CASSANDRA MAGRATH, KESTIE MORASSI, NATHAN PHILLIPS, PETER ALCHIN... DUR.: 1H39. DIST.: TFM. SORTIE LE 9 AOUT 2006.

(1) : Même si le choix de ce format est aussi dû à des raisons financières, il ne pouvait mieux convenir pour ce film.

Ci-dessus : Le calvaire absolu enduré par les jeunes victimes du « Loup ». Même blessé, ce dernier reste presque « invincible » et poursuit sa quête de torture. Quelles seront ses limites ?

interview

CASSANDRA MAGRATH ACTRICE BELLE PROIE

TRAVAILLEUSE ACHARNÉE AYANT FAIT SES CLASSES À LA TÉLÉVISION AUSTRALIENNE, CASSANDRA MAGRATH NE DEVRAIT PLUS RESTER ANONYME TRÈS LONGTEMPS. FACE AU GRAND MÉCHANT LOUP DE **WOLF CREEK** ET SON COUTEAU RUTILANT, L'ACTRICE DÉPLOIE UNE FÉMINITÉ, UNE FRAGILITÉ ET UNE DÉTERMINATION QUI NE SONT PAS SANS RAPPELER LA SIGOURNEY WEAVER DE 1979...

***Vous avez fait beaucoup de télévision avant de décrocher le rôle principal de* Wolf Creek...**
Oui, j'ai commencé assez jeune, vers mes onze ans. J'ai tourné dans quantité d'émissions enfantines avant d'apparaître dans une série pour adultes qui a rencontré un grand succès pendant ses années de diffusion. J'ai ensuite joué dans plusieurs téléfilms assez anecdotiques, qui m'ont tout de même permis de travailler jusqu'à **Wolf Creek**.

Qu'avez-vous pensé du script de* Wolf Creek *la première fois que vous l'avez lu ?
Je l'ai trouvé brillant, vraiment. Ça allait donner un film culte en Australie, sans le moindre doute : l'histoire était excitante et promettait une expérience intense, comme on n'en avait pas vécu depuis longtemps. J'ai tout de suite voulu faire partie du projet.

Étiez-vous déjà familière avec le genre du survival ?
Oui et non. Je ne regarde pas beaucoup de films d'horreur, parce qu'avoir peur n'est pas vraiment mon émotion favorite ; tout ça n'est pas très rassurant. Occasionnellement, je tente le coup, mais j'abandonne la plupart du temps au bout de vingt minutes, juste avant de pleurer ou de vomir. Vraiment pas ma tasse de thé.

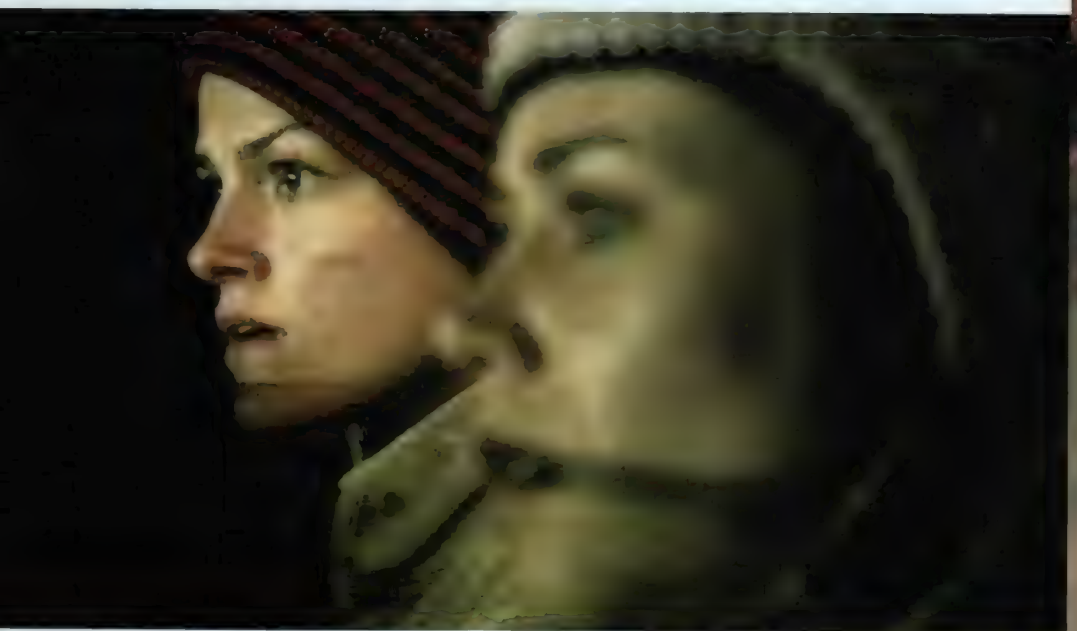
Qu'avez-vous alors ressenti en regardant* Wolf Creek *?
À peu près la même chose ! (rires) J'ai tremblé, j'ai hurlé, je me suis sentie mal... C'était quand même un peu différent, du fait que j'évaluais pendant toute la projection ma propre performance. Je voyais ce que j'aurais pu faire, ce dont je n'étais pas satisfaite, je trépignais pour qu'on passe vite à la scène suivante... Compte tenu de tout ce qui se passe dans le film, c'était une expérience assez étrange.

Comment travaillez-vous en tant qu'actrice ? Êtes-vous du genre ultra préparée, ou plutôt à essayer spontanément des choses sur le tournage ? Du genre à simuler vos émotions, ou à vivre votre personnage jusqu'à ce que tout soit en boîte ?
Ça dépend en fait de la nature du rôle, de ce qu'on attend de moi. Je n'ai pas encore une grande expérience dans le domaine de la composition, puisque mes rôles n'ont jamais été très éloignés de ma vraie personnalité. Je n'ai pas eu à faire de recherches approfondies, ou à me remettre en question par rapport à mes principes de vie. La base de mon travail réside en fait dans le script, que je lis trois ou quatre fois, dont je relis en détail certains passages la veille du tournage... J'ai besoin d'être en confiance sur un film.

Avez-vous répété avec les autres acteurs sur* Wolf Creek *?
Oui, pendant deux semaines entières. Nous n'avons pas vraiment joué à pleine voix, afin de préserver la spontanéité du tournage, mais nous avons appris à nous connaître, nous sommes sortis ensemble... La réalité était aussi lumineuse pour nous que le film était sombre : nous allions faire du cinéma, pour de vrai !

Quelle était l'ambiance du tournage ?
Il a duré vingt-cinq jours, nous étions perpétuellement dehors, nous n'avions pas de studio, pas de cabine maquillage, rien pour nous reposer ou soigner nos bleus... Est-ce que c'était agréable ? Pas vraiment. Le temps était soit brûlant, soit glacial, le réalisateur hurlait : « *Plus de sang, plus de sang partout !* »... C'était assez marrant finalement, et je me suis même prise au jeu. Une fois qu'on a goûté aux effets spéciaux, on en veut toujours plus.

Justement, travailler avec les effets de maquillage a-t-il été difficile ?
Non, pas vraiment, en tout cas pas les faux corps ou les trucs comme ça. Pour une scène du film, on a mis un cochon mort dans mon t-shirt, et on l'a poi-



« WOLF CREEK COMPLEXE QUE CE HABITUELLEMENT

gnardé. La façon dont le couteau s'enfonçait était terriblement réaliste, et c'est là que j'ai commencé à me demander : « *Mais qu'est-ce qu'on est en train de faire ?* ». Poignarder un porc, c'est quand même un peu bizarre.

Comment était Greg McLean sur le tournage ? Ouvert aux idées des acteurs ou attaché à sa vision initiale ?
Très ouvert. Il a du talent et de la personnalité, et l'un ne devrait pas aller sans l'autre. Il est intelligent, il a beaucoup d'idées, mais ça ne veut pas dire qu'il va snober celles de ses collaborateurs. Tout ce qui lui importait était que l'énergie de chaque département soit dépensée à 200 % en vue du résultat à l'écran. Il a instauré une atmosphère d'émulation, et nous voulions tous réaliser le meilleur film possible ensemble. La manière dont il dirige est assez explicite : il parle fort, blague beaucoup, bouge tout le temps, se montre chaleureux.

Vous jouez un rôle de repère vis-à-vis du public dans le film, notamment lorsque votre personnage est le témoin d'une scène de torture. Quelles directions avez-vous reçues pour cette séquence ?
Greg m'a dit très exactement : « *Regarde par la fenêtre et imprègne-toi de l'ambiance.* ». Et il n'a rien dit d'autre ! (rires)

Wolf Creek iconise clairement son croquemitaine, qui devient progressivement le seul véritable héros de l'histoire. Le film adopte ainsi le point de vue du tueur, transformant la descente aux enfers des trois victimes en véritable fantasme de serial killer. Ce n'est plus un film de survie, mais d'extermination. Que pensez-vous de ce parti pris ?
Je pense que c'est justement le principal argument de **Wolf Creek**, sa raison d'être première. Je suis d'accord avec vous, le film prend le point de vue du tueur. Il est tout excité, il passe un super moment et en temps normal, on renverserait la tendance en dernier acte. Au contraire, il est ici filmé comme un héros au volant de sa voiture. Ça rend le film unique. Dans la réalité, si on devait faire face à un tel énergumène, c'est exactement comme ça qu'il se comporterait. On se sentirait tout petit face à lui, on deviendrait un insecte inutile. C'est sûr qu'un film comme **The Grudge** ne présente pas la même ambiguïté : le réalisateur veut terrifier son public, un point c'est tout. **Wolf Creek** est sur ce point beaucoup plus complexe que ce qu'on voit habituellement dans le genre.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET

EST BEAUCOUP PLUS QUE L'ON VOIT DANS LE GENRE. »

Absent pendant près de douze années des salles de cinéma, Michele Soavi, l'ex-enfant prodigue chapeauté par Argento, marque son retour au grand écran de la plus belle façon qui soit avec ARRIVEDERCI AMORE, CIAO, un thriller d'un éclat arrogant qui revigore plus que jamais la carrière de son géniteur.

L'HOMME A LA PEAU DE SERPENT

ARRIVEDERCI AMORE, CIAO DE MICHELE SOAVI

Une décennie, c'est long. Surtout quand on a porté sur ses épaules les ambitions d'un grand cinéma populaire jamais retrouvé en Italie depuis les années 70. Étouffé par un Argento pas toujours très protecteur, et devenu selon certains un mercenaire à la solde de la télévision, Michele Soavi aurait pu se perdre dans les méandres de la production télévisuelle si son amour pour le 7ème art ne l'avait pas poussé à reprendre les manettes pour une œuvre coup de poing aussi flamboyante que violente. Racontant le parcours jonché de cadavres d'un ancien militant d'extrême gauche repenti (Giorgio/Alessio Boni, un « Italian Psycho » qui ferait trembler Patrick Bateman), **Arrivederci Amore, Ciao** flirte avec la politique-fiction, le polar musclé, le thriller, le film noir et même le fantastique onirique. Cette richesse, thématique et visuelle, transparaît dans chacun des cadres de Soavi : Scope majestueux, plans subjectifs vertigineux, caméra ultra mobile, photo évoluant selon le parcours de l'anti-héros (et citant sans détour les mentors du passé, Argento et Bava père), utilisation de la musique comme véritable ressort dramatique, bref, une mise en scène pensée, millimétrée, à mille lieues des canons esthétiques de la petite lucarne. En somme, une revanche, et une belle s'il vous plaît ! Pour couronner le tout, Soavi offre même à Michele Placido – décidément partout cette année – un rôle de flic ripou aux méthodes barbares digne des pires crapules léoniennes ou des plus infâmes bougres des polizieschi de la grande époque. Avec une telle galerie de portraits dégueulasses et plus suffisants les uns que les autres, difficile de rendre attachant un personnage rongé par un traumis guimer ressurgissant d'un passé douloureux tel un cauchemar éveillé (à cet égard, Soavi cale brillamment une référence au personnage de Martin Sheen dans **Apocalypse Now**). Véritable pourriture ambulante avide de pouvoir, Giorgio est surtout un mystère impénétrable, un monstre au visage de bellâtre et à la carrure de centurion, un diable jouisseur, railleur et puant, mais pourtant complètement touchant dans sa démarche rédemptrice. Et c'est ici que réside la grande force du film : faire de son protagoniste glacial une figure expiatoire complexe qui piégera le spectateur avec une ironie non dissimulée et ravageuse (le plan final vous scotchera assurément à votre siège !). Un carton plein donc pour le réalisateur de **Dellamorte Dellamore** (auquel citation est faite dans la continuité thématique de l'amour impossible), qui a su prendre à bras le corps un matériau de base explosif (le roman *Arrivederci Amore* de Massimo Carlotto, un ancien baroudeur du « milieu » devenu un auteur culte en Italie) pour en extirper une moelle substantifique s'inscrivant dans la lignée de ses travaux précédents. Car si **Arrivederci Amore, Ciao** sonne comme un retour en fanfare sur le devant de la scène, cette dernière ne fut jamais désertée par Soavi. Ainsi, à l'instar de Michael Mann qui signait avec ***L.A. Takedown*** (1) un brouillon télévisé à son **Heat**, Michele Soavi a lui aussi rodé ses focales sur d'excellentes productions TV constituant le lien direct avec son dernier opus cinéma. Le cas ***Uno Bianca*** (2) se pose alors comme une évidence. Ce téléfilm policier en deux parties très ambitieux dans lequel un inspecteur enquête sur un gang de braqueurs sanguinaires contient des esquisses de personnages et même des séquences entières de **Arrivederci Amore, Ciao**. Bien que plus sage formellement, ***Uno Bianca*** témoignait déjà, et ce en 2001, d'une envie d'explorer un genre foisonnant, permettant à la fois l'étude de caractère et la représentation cinégénique des pires exactions. Enfin, si les intarissables fans de fantastique attendent un hypothétique come-back de Soavi dans le registre horrifique, les amateurs de polars radicaux et de thrillers tortueux seront dans l'immédiat aux anges avec ce détonant **Arrivederci Amore, Ciao**, qui fut, il est bon de le rappeler, injustement oublié au dernier Festival du Film Policier de Cognac. Réparez donc l'injustice en fonçant dans les salles !

Fausto FASULO

ITALIE. 2006. RÉAL. : MICHELE SOAVI. SCÉN. : MARCO COLLI, FRANCO FERRINI, HEIDRUN SCHLEEF, MICHELE SOAVI ET GINO VENTRIGLIA D'APRÈS LE ROMAN DE MASSIMO CARLOTTO. DIR. PHOT. : GIANNI MAMMOLOTTI. MUS. : ANDREA GUERRA. PROD. : CONCHITA AIROLDI ET DINO DI DIONISIO POUR STUDIOURANIA, RAI CINEMA ET WILD BUNCH. INT. : ALESSIO BONI, MICHELE PLACIDO, CARLO CECCHI, ALINA NEDELEA, ISABELLA FERRARI... DUR. : 1H50. DIST. : PAN-EUROPEENNE EDITION. SORTIE LE 2 AOUT 2006.

(1) - Disponible en DVD Zone 2 anglais chez MIA Video (copie non sous-titrée).
(2) - Disponible en DVD All Zone chez NoShame Video (copie sous-titrée en anglais uniquement)

interview

MICHELE SOAVI REALISATEUR SOUVIENS-TOI DE MOI

IL EST REVENU. SI LE CINÉMA FANTASTIQUE ITALIEN S'EST PROGRESSIVEMENT APPAUVRI, IL FUT UN TEMPS OÙ L'ON PENSAIT LA RELÈVE ASSURÉE, GRÂCE À DES ŒUVRES TELLES QUE **BLOODY BIRD**, **THE CHURCH** ET SURTOUT **DELLAMORTE DELLAMORE**, TOUTES SIGNÉES MICHELE SOAVI, ANCIEN ACTEUR AYANT FAIT SES ARMES EN TANT QU'ASSISTANT DE DARIO ARGENTO. IL A DÉSERTÉ LE GRAND ÉCRAN DEPUIS DOUZE ANS. MAIS IL GUETTAIT DANS L'OMBRE, ATTENDANT LE MOMENT PROPICE POUR RÉAPPARAÎTRE, CE QU'IL FAIT AUJOURD'HUI AVEC UN BRILLANT POLAR NOIR, **ARRIVEDERCI AMORE, CIAO**. RENCONTRE AVEC UN REVENANT TRÈS LOQUACE.

Ma première question est simple : pourquoi autant de temps entre vos deux derniers films ? Que s'est-il passé ? On a tout lu ou entendu : vous en aviez assez du cinéma, vous étiez malade, vous aviez d'énormes soucis personnels, etc.

Oh, rien que ça ! (rires) Non, je vais vous donner une réponse toute prête, parce qu'on me pose souvent cette question. Je vais simplement reprendre la réponse de Robert De Niro dans ce chef-d'œuvre qu'est **Il était une fois en Amérique**, quand on lui demande où il était passé pendant toutes ces années - il était en réalité en prison : « *Je me suis couché tôt hier soir !* ». Bon, je n'étais pas en prison, mais pour faire du cinéma, j'ai toujours eu besoin d'un scénario qui me passionne dès la première lecture, et me donne immédiatement envie de faire le film. Après **Dellamorte Dellamore**, le fantastique n'avait plus le même charme, l'inspiration se tarissait. J'ai pourtant reçu énormément de scénarios, surtout des USA, et j'ai même failli partir là-bas à plusieurs reprises. Mais rien ne me touchait dans ce que je lisais. Ça ressemblait trop à ce que j'avais déjà fait avant, à **Bloody Bird** ou **The Church**. J'ai attendu de tomber sur une histoire qui m'inspire. Alors, j'ai refusé, refusé... Mais à force de dire non, vous sortez peu à peu du milieu cinématographique. Je n'ai pourtant jamais abandonné ma passion pour le 7ème art, j'attendais juste la bonne idée, celle qui me ferait réagir. Et puis, j'ai eu un enfant. J'avais d'autres préoccupations. Et puis un jour, une chaîne de télé m'a proposé de mettre en scène l'histoire vraie d'un chef carabinier qui réussit l'arrestation d'un mafioso local. Le traitement du sujet était différent de ce qu'on pouvait lire d'habitude, les personnages étaient plus complexes, plus tordus. J'ai donc accepté, et cela a été un immense succès en Italie. Du coup, on m'a proposé d'autres sujets, avec plein d'avantages du fait des budgets alloués : j'ai pu visiter des prisons, interviewer de vrais criminels, des témoins de l'époque, etc. J'ai donc œuvré pas mal d'années pour le petit écran, avec entre autres un téléfilm sur le serial killer Donato Bilancia, qui terrorisa pendant 4 ans l'Italie en tuant une quinzaine de personnes, hommes et femmes. J'ai aussi repris le personnage du chef carabinier. J'ai également traité d'un célèbre fait divers sur l'histoire du gang «Uno Bianca », surnommé ainsi parce qu'ils utilisaient une Fiat blanche pour leurs braquages. Cet aspect lié à la réalité me passionnait, c'était un angle nouveau pour mon travail. Même si je ne vois pas trop de différences dans ma manière de réaliser, j'avais simplement un matériau ancré dans la réalité. En revanche, on travaille beaucoup plus vite à la télévision une fois le projet lancé. En plus, le cinéma ne me proposait rien d'aussi neuf ou passionnant. Et le temps a passé. Jusqu'à il y a trois ans, quand Conchita Airoldi, que j'avais rencontrée sur **Dellamorte Dellamore**, est venue me voir. Nous nous étions promis de retravailler ensemble, nous avions des idées, des points de vue similaires. Nous avions tous deux adoré l'univers si spécial de **Dellamorte Dellamore**, et étions attirés par ce genre d'histoire si peu orthodoxe dans le paysage cinématographique. Elle m'a donc donné un scénario en me disant : « *Tiens, lis ça, c'est très fort.* ». Je l'ai lu en deux heures, je l'ai rappelée immédiatement, et je lui ai dit : « *OK, il faut le faire, c'est excellent !* ». Il a fallu retoucher un peu le scénario, surtout en ce qui concerne le passé de Giorgio. Mais j'étais surtout fasciné par ces deux étonnants personnages centraux. D'abord un flic vraiment ripou, ce qui me changeait de la télévision, où pendant six, sept ans, j'ai bossé sur des histoires où le bon flic gagnait toujours. J'étais attiré par la figure inverse, la corruption policière relançait mon intérêt pour le genre. Ensuite, il y a le criminel, Giorgio, qui m'attirait comme on peut être attiré par « la face cachée de la Lune ». Il a fallu chercher le financement. On a commencé par la France, car quelques producteurs étaient intéressés pour mettre de l'argent dans mon nouveau film. Les producteurs italiens ont été effrayés par la noirceur de l'histoire. Pendant ce temps-là, je continuais à bosser pour la télévision. Parfois, nous pensions que le projet allait enfin se lancer, et pour X raisons, cela ne se faisait pas. Le casting a quand même débloqué un peu la situation, et enfin, un jour, Conchita a réussi à trouver l'intégralité du budget, et on a pu tourner. Mais vous voyez le temps que ça a pris ! Bref, tout ça pour expliquer mes douze années d'absence au cinéma. Ça me manquait, c'est certain. La télévision m'a apporté une seconde carrière, j'y ai découvert des choses passionnantes, mais ce rapport avec le temps, ce montage hyper découpé, rapide, tout cela est fatigant. Mais je ne pouvais pas retourner au cinéma sans un projet qui me prenne aux tripes. Je me souviens, quand j'ai lu la fin d'**Arrivederci Amore, Ciao**, j'étais abasourdi : quelle histoire, quelle force ! J'avais enfin trouvé le scénario qu'il me fallait pour revenir au cinéma.

Le film est déconcertant, car on ne peut jamais prévoir où il va nous emmener. Au final, il s'agit plus du portrait d'un homme attiré par le pouvoir que d'un simple polar noir qui dévierait de sa route de temps en temps...

Je ne sais pas... Comme vous dites, le film peut appartenir à plusieurs genres. Mais pour moi, ce serait plutôt l'histoire d'un homme qui veut juste redevenir normal. Il ne veut pas être riche ou puissant, il veut retrouver une respectabilité, son âme. C'est une sorte de rédemption. Mais pour cela, il doit tuer. C'est un équilibre quelque peu pervers : pour être bon, il faut être aussi mauvais.

Je pense qu'il veut simplement être tranquille, et vivre sans être menacé ou inquiété. À un moment, sa copine lui dit : « Je ne connais pas tes amis ! ». Mais c'est normal, personne n'aimerait avoir quelqu'un comme lui dans son dos. Il est impénétrable, ne pense qu'à lui, et devient froid et égoïste dès qu'il s'agit de protéger sa nouvelle vie....

Oui, mais la vie ne se déroule pas toujours, et même rarement, comme on l'a prévue. Pendant les années de plomb, Giorgio était adolescent. Il rejoint les militants, il s'extirpe du cocon familial, il croit exister et vit selon son idéal. Alors qu'en fin de compte, il n'a aucune idéologie. Il y a un aspect politique dans cette histoire policière. L'ascension de Giorgio, les crimes commis, ses « amis » véreux... Tout ceci est un miroir de l'Italie d'aujourd'hui. Quand on lui demande s'il veut se lancer dans la politique, on sait que cela finira par arriver. D'un autre côté, il y avait dans le roman des éléments autobiographiques. Ce n'était pas un premier livre parfaitement maîtrisé dont on pouvait immédiatement tirer une excellente adaptation cinématographique. J'ai respecté le matériau de base, mais en même temps, je devais approfondir certains points pour trouver la forme adéquate, et en faire une métaphore sur Giorgio, qui pense devenir de plus en plus honnête et respectable alors qu'en fin de compte, ce serait plutôt *« plus on se lave, plus on devient sale ! »*. C'est pour cette raison que la pluie est très présente dans le film, lors de chaque délit, mais elle ne lave rien, ne rachète rien. **Arrivederci Amore, Ciao** est un polar qui, peu à peu, brosse le portrait d'un homme qui ne se connaît pas lui-même. Jusqu'au moment où il retrouve la respectabilité et la quiétude de sa vie d'antan, ce qui dévoilera sa vraie nature. Tout ce qui touche au Giorgio du passé est donc faux. Ce n'est pas un vrai terroriste, ni un vrai gangster. De plus, Giorgio

ne sait pas ce qu'est l'amour. C'est évident à la lumière de sa relation avec Flora, faite de chantage et de sentiments profonds. Et puis, ceux qui l'entourent se révèlent parfois pires que lui. Excepté cette pauvre Roberta, sa future femme, qui est la plus pure.

Cette pureté peut d'ailleurs être assimilée à de la niaiserie, voire de la stupidité.

Non, je ne trouve pas. Elle est amoureuse, c'est tout. Elle a toujours vécu dans un environnement préservé de toute perversion. Vous savez, les gens du Nord de l'Italie vivent encore dans le respect de la famille et des autres. Roberta est innocente. Elle n'est pas complètement stupide, elle voit bien que Giorgio n'est pas franc avec elle. Mais elle l'adore, son côté obscur la fascine. Et j'aime manipuler le public avec ça, faire croire que Giorgio peut changer et tomber amoureux d'une telle fille. Elle est si innocente qu'on comprend à quel point Giorgio a besoin d'elle. Elle peut faciliter son retour à la normalité. Mais son passé le rattrape. Au tout début, lors de l'attentat, Giorgio avait deux chemins devant lui. Il a pris le mauvais, et en subira les conséquences toute sa vie.

Un autre aspect surprenant d'Arrivederci Amore, Ciao, qui est donc à la base un polar noir, tient à votre mise en scène sophistiquée. Certains éclairages, cadrages ou plans rappellent vos précédents films, plus fantastiques que policiers. Vous renouvelez en quelque sorte les codes du genre.

Je ne sais pas... Mon ADN est plus fort que moi. C'est peut-être ce qui a fait le succès de mes téléfilms. Les critiques ont écrit : « *Soavi apporte son amour du cinéma à la télévision !* ». Mais je suis un esthète. J'ai toujours voulu créer ces images qui, dans un sens, me stimulent. Vous savez, le public n'est jamais content, il veut une idée pour chaque image, et le challenge avec **Arrivederci Amore, Ciao** était justement d'apporter des idées à tous les niveaux du film. Par exemple, j'ai inventé pour le personnage d'Anedda, le ripou qu'incarne Michele Placido, un passé en Sardaigne, en lui conférant ce petit accent très prononcé. J'adore ce genre de détail, c'est ce qui dirige ma vie. Je ne peux pas traiter un sujet sans manipuler ces détails, du plus infime au plus flagrant. Et cela se retrouve aussi dans ma manière de filmer. Ces procédés rendent un film plus vivant, et permettent de trouver des métaphores. Je pense que le cinéma est fait pour les gens qui aiment rêver. C'est mon point de vue, et mon but est de matérialiser ce rêve, mais d'une façon différente. Encore un exemple : j'utilise beaucoup l'eau, cet élément permet de nombreuses métaphores : il affine les formes, les polit... Au cinéma, l'eau attire fortement le public, elle l'amène au cœur de l'histoire que vous racontez. Dans mon cas, l'eau est essentielle, car elle lave les personnages des saletés physiques mais aussi spirituelles, et en même temps, elle pourrit tout.

Michele Placido est méconnaissable...

Mais c'est ce que je voulais ! En Italie, il est devenu une icône grâce à ses nombreux rôles de flic intègre luttant contre la Mafia. C'était un défi intéressant de le rendre ainsi méconnaissable. D'un point de vue esthétique, je me suis inspiré du personnage de Tuco, qu'incarne Eli Wallach dans **Le Bon, la brute et le truand**. Ensuite, je voulais casser le look habituel de Placido, ses cheveux gris-blancs, ses lèvres pincées. Nous l'avons teint en brun très foncé, voire noir, et nous avons fait en sorte qu'il montre souvent ses dents, ce qu'il n'a jamais fait auparavant. Je voulais des tics propres au personnage, dans son allure, son faciès, son accent... Tout ce qui pouvait faire oublier l'image trop sage de Placido.

Sur l'ensemble des pages : Drogue, corruption, sexe et ultraviolence sont le lot quotidien de Giorgio (Alessio Boni) et d'Anedda (Michele Placido, pompe à la main sur la droite).

La scène où Roberta meurt en se traînant jusqu'à la porte pour récupérer sa croix m'a rappelé certains plans que vous avez tournés avec Dario Argento. Était-ce volontaire, ou teniez-vous surtout à montrer la force de sa croyance religieuse ?

Non, non, je voulais simplement accentuer sa croyance catholique. Comme c'est la personne la plus pure et innocente du film, il fallait que le public s'en sente proche, et donc qu'il souffre avec elle. Quant à la croix, la tenir représente pour elle le moyen de passer de « l'autre côté ». Je filme au microscope les derniers moments d'une pauvre jeune fille amoureuse. Dans le livre, tout ce qui a trait à la religion n'existe pas. Et quand à la fin, dans le cimetière, on voit tous ces parapluies ouverts autour de Giorgio immobile au bord de la tombe de Roberta, et que lui aussi ouvre enfin son parapluie, voilà, ça y est : il est devenu comme tout le monde.

« JE N'AI JAMAIS ABANDONNÉ MA PASSION J'ATTENDAIS JUSTE LA BONNE IDÉE, CELLE

Comment avez-vous équilibré toutes les facettes de la personnalité de Giorgio ?

C'était l'un des points les plus compliqués du film. Il fallait le rendre repoussant sans le rendre haïssable. Je ne voulais pas que le public trouve le personnage trop horrible et délaisse l'intrigue au bout de vingt minutes. Il y a de l'immoralité en lui, mais en même temps, comme vous le disiez tout à l'heure, il est peut-être à la recherche de tout un pan de sa vie, ce qui le rend soudainement très enfantin. Il a besoin d'être ce qu'il est pour devenir ce qu'il veut être, et pourtant, il peut aussi serrer son oreiller contre lui comme un enfant malheureux. Quand il tue, on ne le hait pas, car il arbore une certaine impassibilité, comme Rupert Everett dans **Dellamorte Dellamore**. Giorgio pourrait devenir un jour comme Francesco Dellamorte : il a franchi une ligne rouge, il tue sans ressentir quoi que ce soit pour qui que ce soit. Tout comme un enfant, il sait que c'est mal, mais il le fait quand même. Car ce sont ses propres contradictions qui nourrissent cette quête rédemptrice.

Arrivederci Amore, Ciao est un film noir bien plus riche que la moyenne du genre...

Oh, c'est un très beau compliment. J'ai vu certains films noirs vraiment excellents, et le mien me paraît bien inférieur en comparaison. Pour moi, rien n'est assez riche pour le public, il ne faut pas fonctionner à l'économie. Je suis content que le film plaise. Et je promets que je ne me coucherai pas de bonne heure la prochaine fois ! (rires) Je reviendrai bien plus tôt. J'ai actuellement un nouveau projet, proche de mon ADN.

Quel ADN ? Celui à l'origine de vos précédents films, ou celui qui a nourri Arrivederci Amore, Ciao ?

Je vais vous dire : j'adore le fantastique et l'horreur, ce sont mes genres préférés. Mais pour y revenir, je veux

une bonne histoire, à la fois italienne et universelle. C'est une nécessité pour moi. Je ne veux pas renouer avec les inspirations d'antan, j'ai besoin de sang neuf. Et je promets de ne pas attendre trop longtemps avant de m'y remettre.

En parlant de fantastique, Dario Argento a été l'un de vos mentors. Cette question risque de ne pas vous plaire, et vous n'êtes pas obligé d'y répondre, mais que pensez-vous de ses derniers films ?

Oh... Eh bien... Ce n'est pas que je n'aime pas la question, mais je n'aime pas parler du travail de mes collègues. Je dirai juste que le cinéma de Dario Argento devient stérile, dans un sens. C'est ce qui arrive aux réalisateurs qui ne se remettent jamais en question. Prenez Fellini : il a signé une dizaine de films, mais c'était toujours la même histoire. Et Dario est devenu ainsi. Il a été l'un des plus grands, mais il a oublié que le public change. Un de mes autres mentors est Terry Gilliam, qui est capable de faire preuve de beaucoup d'humour noir, chose que j'adore. Les gens sont fatigués de voir les mêmes ingrédients. Personnellement, j'ai toujours trouvé mon inspiration dans les livres, parce que je ne suis pas un écrivain. Et j'aurais trop peur de devenir moi aussi stérile en écrivant mes propres histoires. Hitchcock disait qu'on ne peut pas surpasser un chef-d'œuvre littéraire

POUR LE 7EME ART, QUI ME FERAIT REAGIR.»

en l'adaptant au cinéma, mais qu'on peut tirer un excellent film d'un roman mineur. J'adhère complètement à cette théorie. L'écrivain est obligé de respecter une date de publication, et il s'en fout de savoir s'il sera adapté ou non. Tout ce qui compte pour lui, c'est qu'on retrouve l'essentiel de ce qu'il voulait retranscrire dans son texte. Le cinéaste, lui, a toujours plus de temps, il retravaille souvent le scénario, au point de le changer par rapport au roman, de l'améliorer parfois. Alors que moi, je n'ai pas de message à faire passer dans mes films, je ne fais que mettre en images mon univers en me basant sur les inspirations littéraires des autres... (rires) Je ne suis pas un auteur.

Propos recueillis et traduits par Stéphane THIELLEMENT
au Festival de Cognac 2006

Que se passe-t-il dans la deuxième saison de *LOST* ? Les survivants au crash déterrent-ils la clef de l'énigme sous la trappe et endiguent-ils la menace représentée par les Autres et par d'effrayants phénomènes ? Non, il est encore trop tôt. Si J.J. Abrams et ses complices lèvent un peu le voile, ils se gardent bien de précipiter le mouvement, aussi curieux d'explorer leurs personnages que les recoins de l'île.

LA VERITE

Les derniers épisodes de la première saison de ***Lost*** soulèvent davantage de questions qu'ils n'éclaircissent le mystère. A bord d'un radeau de fortune et au terme d'un séjour d'une quarantaine de jours sur l'île, Sawyer, Jin, Michael et son fils Walt ne prennent pas comme prévu le large. Ils sont interceptés par les Autres qui enlèvent le gamin. Quant à Jack et Locke, ils parviennent à faire sauter la trappe du cylindre au terme d'une lutte contre la créature de vapeur noire... Fin de la première saison. Début de la suivante. « *La première saison dit simplement : « Nous sommes bel et bien là »*, explique le scénariste/producteur Damon Lindelof. « *La deuxième va davantage en profondeur : « Quelle est la réalité ? », « Sommes-nous vraiment là ? » et « Sommes-nous seulement sur terre ? » en constituent les questions les plus fréquentes.* » De quoi alimenter les plus délirantes supputations, les hypothèses les plus farfelues. Et pourquoi pas la théorie dite du **Truman Show** ?

LES BONS NUMEROS

A l'image du film ultra paranoïaque de Peter Weir, qui présente une version individualiste de Big Brother, les rescapés de ***Lost*** se débattent-ils dans un vaste jeu de télé réalité sous l'objectif de milliers de caméras ? Démenti catégorique des trois principaux auteurs de la série, J.J. Abrams, Damon Lindelof et Carlton Cuse, comperes bien trop malins pour s'adonner à cet exercice ou à quelque chose qui y ressemble, à l'instar du **Village** vermoulu de M. Night Shyamalan. Autre solution possible : les rescapés de ***Lost*** végètent au Purgatoire, tous tués dans le crash du vol 815. « *Beaucoup de gens croient en la thèse du Purgatoire* » corrobore Damon Lindelof. « *En réalité, les survivants seraient morts et, sur l'île, devraient résoudre les conflits de leur passé. Mais la mort, c'est quoi au juste ? Quelle différence y a-t-il avec la vie ? Aucune, hein ? Les rescapés sont sur un bout de terre et, s'ils le quittent, la série est terminée. Donc, d'un point de vue pratique, oui, ils sont*

EST AILLEURS

morts. » Fumeux quoique, dans la saison 2, les références théologiques pullulent. Le berceau du bébé Aaron emporté par les flots tel Moïse sur le Nil, les statues de la vierge Marie, une image pieuse avec auréole fantasmée par Charlie… C'est toutefois le personnage de Mr Eko (Adewale Akinnuoye-Agbaje), un nouveau à bord, qui abonde le plus dans ce sens : il dit pratiquement la messe.

Flash-back. Enrôlé de force à l'adolescence dans une milice africaine, Eko devient un caïd, trafiquant impitoyable néanmoins proche de son frère prêtre dont il finit par adopter l'identité pour marcher sur ses traces. Rédemption pour un authentique Barabbas des temps modernes. Investi par sa mission, Mr Eko donne même le baptême au bébé de Claire. « *L'idée que tout se déroule dans la tête du chien est certainement la théorie la plus folle que j'aie jamais entendu concernant* ***Lost*** » rigole encore Damon Lindelof en contrepoint au sérieux de l'interprétation biblique. Et la thèse selon laquelle une certaine combinaison de chiffres (4, 8, 15, 16, 23, 42) indiquerait des versets de la *Bible* ou de l'*Ancien testament* ? Formule magique et maudite des 157 millions de dollars gagnés au loto par Hurley, elle figure également sur la trappe découverte dans la jungle. « *Je ne dirais pas que les nombres font référence à des versets de la Bible, mais je ne prétendrais pas pour autant le contraire. À propos de cette combinaison, on m'a aussi parlé de numéros que portaient des joueurs à la retraite de l'équipe de baseball de New-York. Ce qui est véridique ! Oui, ces nombres jouent un rôle essentiel dans la révélation de la clef de l'énigme ; leur choix n'a rien d'arbitraire. Mais je n'en dirai pas plus !* ». Même réponse de Normand de la bouche de J.J. Abrams lorsqu'il aborde le dénouement. « *Trois options sont possibles. Soit les survivants parviennent à s'échapper, soit ils meurent, soit ils acceptent la situation. Les trois possibilités peuvent donner autant de conclusions satisfaisantes.* »

Ci-dessus : Ana-Lucia Cortez (Michelle Rodriguez) face à Sawyer (Josh Holloway).

Jack Shephard (Matthew Fox) s'engage dans le bunker sous la trappe. Un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour la découverte de la vérité sur l'île mystérieuse.

LES AUTRES ET NOUS

Théologique ou pas, la vérité dans ***Lost*** répond à la boutade de Coluche concernant Dieu : *« C'est comme le sucre dans le café, plus on le cherche moins on le trouve »*. J.J. Abrams et Damon Lindelof baignent-ils justement dans la mélasse d'une totale confusion ? *« Affirmatif ! »* prétend David Fury qui, à la fin de la première saison, quitte avec fracas le pool des scénaristes, justifiant son départ par le fait que les principaux responsables de ***Lost*** marchent dans le brouillard, qu'ils imaginent la série au fur et à mesure de son déroulement, ne sachant pas trop où ils vont. *« Si nous avançons dans le brouillard, nous savons néanmoins quelle direction nous prenons, sur quelle route nous sommes »* oppose J.J. Abrams.
De son côté, le scénariste Carlton Cuse ne contredit pas tout à fait le démissionnaire. *« **Lost** fait partie de ces séries où vous devez avant tout apprécier le voyage et ne pas trop vous soucier de la ligne d'arrivée. Nous ne la contrôlons d'ailleurs pas. »* Effectivement troublant, mais, en exemplaire gardien du temple, Damon Lindelof remet vite les pendules à l'heure. *« Nous n'apprécions pas trop le principe narratif d'avancer à tâtons »* souligne-t-il. *« On nous l'a parfois reproché et cela signifierait aussi que nos choix créatifs sont arbitraires. Pas question que l'on donne l'impression d'improviser, de se poser chaque semaine la question : « Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir inventer maintenant ? ». Nous avons très tôt décidé de ce qu'on savait et de ce qu'on ne savait pas. Aucun détail n'est là par hasard, mais on peut écarter quelque chose qui ne fonctionne pas au profit d'un indice plus efficace. »*
De manière plus générale, lorsqu'on lui demande d'avouer quel est le thème central de ***Lost***, Damon Lindelof répond par une pirouette. La rédemption, parcours pourtant commun à tous les protagonistes de la série ? Négatif. *« L'antagonisme. **Lost**, c'est « nous » contre « les autres ». Mais qui se cache derrière « nous », qui se cache derrière « les autres » ? »* Allons donc... Quoique les Autres, dans la saison 2, montrent un peu plus le bout de leur nez, hostiles et farouchement acharnés à ce que les survivants du vol 815 demeurent dans une certaine partie de l'île. Partie où se trouve d'ailleurs la fameuse trappe qui, selon J.J. Abrams, *« répond à certaines questions et en soulève d'autres »*.

SOUS LA TRAPPE

C'est justement à J.J. Abrams que revient le mérite de la trouvaille de la trappe au centre d'un cylindre de béton armé. *« Lorsque je lui ai demandé ce qu'elle contenait, il m'a rétorqué qu'il n'en savait rien »* confesse Damon Lindelof. *« On*

CAP SUR L'INCONNU LES ORIGINES DE LA SERIE

UNIQUE, ***LOST*** NE L'EST PAS SEULEMENT POUR L'ENTÊTANT PARFUM DE MYSTÈRE QUE SON SCÉNARIO DISSIPE, SES PROTAGONISTES QUI NE RÉPONDENT QU'À TRÈS PEU DE CLICHÉS OU ENCORE L'EFFICACITÉ DE SA RÉALISATION COLLÉGIALE. LA SÉRIE L'EST ÉGALEMENT PAR LA MANIÈRE DONT ELLE A VU LE JOUR, EN TOTALE VIOLATION DES PROCÉDURES DE LA TÉLÉVISION ET À PARTIR D'UNE IDÉE JETÉE EN L'AIR...

Lost revient de loin. D'une sorte de séminaire auquel participent tous les producteurs exécutifs de la chaîne ABC durant l'été 1983. But de l'opération : lancer des séries. *« Nous avions tous la possibilité de convaincre l'auditoire de l'intérêt de la série de notre choix en trois idées »* se souvient, presque hilare, Lloyd Braun, responsable des divertissements de la chaîne. *« J'ai présenté la mienne, une sorte de version télé de* **Seul au monde**. *Pas un mot. »* Les réactions sont glaciales. Si Lloyd Braun ne s'était pas montré plus pugnace, ***Lost***, qui s'appelait encore ***Nowhere***, en serait resté là, au cimetière des concepts aussitôt présentés aussitôt jetés. Pourtant, Braun s'accroche. Selon lui, le script peut et doit être amélioré, de façon à en faire autre chose qu'une version collective de *Robinson Crusoé*. À Tom Sherman, président de la société Bad Robot qui lui a communiqué le projet, il demande une réécriture du pilote. *« La deuxième version était pire encore. Un vrai désastre »* commente-t-il.

COQUILLAGES ET CRUSTACES

En fait, à ce stade, ***Lost*** tient davantage du seul **Survivor** que d'un *« croisement entre* **Survivor** *et* ***La Quatrième dimension*** *»* comme le définira le cascadeur Michael Vendrell quelques mois plus tard. **Survivor** parce que les rescapés du crash prennent vite goût à la plongée sous-marine pour se ravitailler en poisson. Parce que les mêmes construisent des cabanes en bois dans les arbres et jouent avec des noix de coco... Des rescapés à une catastrophe aérienne ? Plutôt des pionniers du Club Med ! Et, banalité affligeante, le script prenait soin de présenter les passagers avant que l'avion pique du nez, sur le modèle des films catastrophe des années 70 comme un vulgaire **Airport**. Dans les années 60, cette robinsonnade-là aurait certainement

Ci-dessus : Le mystique Mr Eko (Adewale Akinnuoye-Agbaje), ex-caïd et nouveau prêtre de l'île.

trouvera plus tard » m'a-t-il répondu. « *Pendant les semaines qui ont suivi l'écriture du pilote et le recrutement des comédiens, nous n'avons pas arrêté de parler du contenu de cette trappe. Les choses se sont précisées autour de l'épisode 4, avec l'arrivée de Carlton Cuse. D'un commun accord, nous avons pris la décision que les survivants ne la découvriraient pas avant que nous-même sachions ce qu'il y avait à l'intérieur. C'est pourquoi la trappe n'intervient qu'à l'épisode 11. Nous avons également décidé de n'y faire descendre personne avant la fin de la première saison et de ne pas révéler son contenu avant le tout début de la suivante.* » Et que contient donc cette trappe ? Elle donne accès à un bunker relativement confortable. Armurerie, cambuse pleine de vivres, pick-up et vinyles en pagaille… Rien ne manque. Surtout pas un locataire qui n'est pas tout à fait inconnu à Jack. Il l'a en effet rencontré quelques mois plus tôt, alors qu'il s'entraînait comme lui dans les gradins vides d'un stade. Que fait l'homme dans le bunker ? Toutes les cent quarante-huit minutes, il introduit un code – toujours le même – dans un ordinateur antédiluvien. À ses visiteurs de le remplacer en cas d'absence… Quel est la nature exacte du compte à rebours renouvelable à l'infini ? Que se produirait-il en cas de manquement à la procédure ? Une énigme supplémentaire, liée à la Fondation Hanso et à son financier, Dharma Initiative, association trouble au centre d'une expérience scientifique non moins opaque.

Ne planerait-il pas sur l'île de ***Lost*** comme un parfum de conspiration à la ***X-Files*** ? La question plaît à Damon Lindelof, mais pas forcément pour des questions de contenu. Plutôt de forme. « *Il n'est pas question d'étendre **Lost** à l'infini, de pousser jusqu'à dix saisons ! D'ailleurs, Chris Carter voulait arrêter **X-Files** au terme de la quatrième saison. Il avait pratiquement tout dit à ce stade. La chaîne, ABC, ne commettra pas la même erreur avec **Lost**. J.J. Abrams, Carlton Cuse et moi avons une idée très précise de la fin de l'aventure et du moment où elle devra s'arrêter.* » Probablement à la troisième saison… Et, quand dans les interviews, Damon Lindelof évoque la possibilité d'une déclinaison sous forme de série d'animation, ***Locke and the Monsters***, il plaisante, évidemment. À froid.

FLASH-BACK

Quel rôle jouent les flashs-back dans la révélation de la vérité ? Ont-ils seulement un rôle à jouer sinon celui de fournir à chaque personnage un CV, un passé plus ou moins lourd ? Dans la saison 2, ils s'attardent sur les relations houleuses entre Charlie Pace et son frère junkie, la séparation de Jack et

généré une série familiale bien conventionnelle. Quarante ans plus tard, la télévision américaine a considérablement évolué et le niveau d'exigence grimpé en flèche. Conscient qu'il tourne en rond et en bourrique sur son île au bout du monde, Tom Sherman se pose la question fatidique : « *Que ferait J.J. Abrams dans pareille circonstance ?* » Pourquoi ne justement pas demander à J.J. Abrams comment il sortirait de cette impasse ? Et voilà Bad Robot et ABC sollicitant l'aide du créateur d'***Alias***, justement patron de Bad Robot. « *J'étais en plein milieu de la nouvelle saison d'**Alias** et à quelques jours de la livraison du pilote de **The Catch*** » précise la recrue de **Mission : Impossible 3**.

S.O.S. J.J.

J.J. Abrams ne se passionne pas pour le scénario de ***Lost*** tel qu'il se présente. Pourtant, piqué au vif, il active ses neurones. « *Je me suis interrogé sur ce qui m'intéresserait dans une histoire de crash sur une île. Je me suis dit : « Et si l'île n'était pas simplement une île ? Et si les survivants découvraient une petite trappe ? »* Trappe qu'il faut plusieurs semaines pour ouvrir, faute d'outils. Pourquoi ne pas y installer un prédateur ? Un gros sanglier ? Un reptile ? Un rhinocéros ? Non, un ours polaire, espèce qui n'a rien à faire dans le secteur. Ce qui n'était au départ qu'une boutade de la productrice Sarah Caplan lors des repérages est pris au sérieux par J.J. Abrams.

Les réponses à ses propres questions, J.J. Abrams ne les connaît pas encore, mais, pour lui, ***Lost*** est déjà lancé. « *J.J. nous a appelés pour nous annoncer : « Malheureusement, j'ai quelques idées »* se souvient Tom Sherman. « *Selon lui, le scénario classique de rescapés se battant pour leur survie dans un cadre conventionnel ne valait pas la peine qu'on s'y attarde. Par contre, dès que l'île devenait un personnage à part entière, un personnage riche en secrets, les choses prenaient une tournure nettement plus passionnante. Nous étions ravis.* » Aussi intéressé soit-il par le potentiel encore balbutiant de ***Lost***, J.J. Abrams ne peut s'y consacrer à plein temps. Si ***Alias***, mécanique de production parfaitement huilée, roule tout seul, ***The Catch***, tableau du petit monde des chasseurs de primes, requiert toute son attention à quelques semaines du tournage alors planifié. « *J'ai répondu à Bad Robot et ABC : « D'accord, je m'engage sur le projet, mais à condition qu'un scénariste y travaille avec moi. » Je n'avais vraiment pas le temps d'en assumer seul la responsabilité.* »

SUR LA MEME LONGUEUR D'ONDE

À ABC, la pression monte brutalement d'un cran. J.J. Abrams ayant fixé ses conditions de partici-

De haut en bas : Ana-Lucia Cortez (Michelle Rodriguez) : une dure à cuire de la police qui, à la tête du groupe B des survivants, impose immédiatement son autorité.

Dans la jungle, près de la carcasse d'un petit avion, la découverte du cadavre d'un prêtre. Mais l'habit ne fait pas le moine.

Page de droite, de gauche à droite : Jack Shephard, un docteur hanté par le passé, Kate Austen (Evangeline Lilly), une fugitive qui recouvre une forme de liberté sur l'île, Sawyer, un bad guy pas aussi bad qu'il en a l'air, et Charlie Pace (Dominic Monaghan), star déchue du rock et ex-junkie : lequel percera les mystères de l'île ?

de celle qui fut sa patiente et sa femme au terme d'une intervention chirurgicale suivie de près par une belle Italienne. Ils relatent aussi la tentative de Jin d'échapper à sa condition sociale de fils de pêcheur en tant que portier d'un palace, la déception amoureuse de Sun quand son fiancé en puissance lui annonce qu'il va se marier prochainement. Et encore la réaction désespérée de Locke à la greffe d'un de ses reins, le rappel que Sawyer s'appelle en réalité James Ford et les relations difficiles entre Shannon et une belle-mère qui lui coupe les vivres… Des histoires personnelles imbriquées dans l'histoire collective, sur l'île. « *Ce sont les flashs-back et la mythologie qui font de* ***Lost*** *une série TV à part entière* » définit Stephen McPherson d'ABC. « *L'accident, le budget investi, les acteurs et l'histoire sur l'île tiennent plutôt du film de deux heures, du cinéma.* »

MERCI ROD

Dans leur conception de ***Lost***, J.J. Abrams et Damon Lindelof se réfèrent justement à une série TV mythique, ***La Quatrième dimension***, dont ils vénèrent le créateur, Rod Serling. « ***La Quatrième dimension*** *n'a jamais été aussi bonne que lorsque chaque épisode durait vingt-six minutes. Elle est ensuite passée à une heure, mais ça ne fonctionnait pas. C'était trop long pour ce type de récit* » explique J.J. Abrams. « *Nous avons retenu la leçon pour* ***Lost****, tant et si bien que, dans un scénario digne de* ***La Quatrième dimension****, nous avons glissé les parcours de chaque rescapé. Ce qui permet également aux spectateurs d'en savoir davantage sur les personnages que les autres protagonistes.* » Et, surtout, de mieux comprendre les réactions de chacun en fonction de son vécu. Le procédé aurait pu plomber la section dite « mythologique » de la série. Au contraire, elle agit comme un contrepoint réaliste, en prise avec le monde tangible « d'avant ». Une barrière également contre la propension des scénaristes à meubler les récits par des rebondissements pas forcément très utiles. « *Nous avons, dans la première saison, épuisé les ressources des fausses morts terrifiantes* » reconnaît Damon Lindelof. « *Soit la pendaison de Charlie, ressuscité par Jack, ou encore la vision de Boone dans laquelle on croit Shannon massacrée par le monstre de l'île. À abuser de tels artifices, on risquait de perdre la confiance des téléspectateurs !* »

pation à ***Lost*** un vendredi, les cadres de la chaîne se donnent le week-end pour débusquer le scénariste demandé. Qui donc ? « *J'avais à l'esprit Damon Lindelof* » poursuit Tom Sherman. « *Bien que la série sur laquelle nous étions en train de travailler avec lui n'avançait guère, ses aptitudes de scénariste semblaient correspondre avec la personne que recherchait J.J. Nous ne nous sommes pas trompés.* »

Transfuge du ***Nash Bridges*** de Don Johnson, Damon Lindelof fait surtout ses preuves sur deux autres séries : ***Crossing Jordan*** (les enquêtes d'une femme médecin légiste) et le ***Wasteland*** de Kevin Williamson (les déboires amoureux de six jeunes New-yorkais). Passionné de bandes dessinées (il écrit en 2006 le comics ***Ultimate Wolverine versus Hulk***), il repond présent à l'offre, impatient de rencontrer J.J. Abrams. Rêve exaucé dès le lundi matin. Entre J.J. Abrams et Damon Lindelof, le courant passe si bien que le premier dira plus tard : « *J'ai aussitôt détesté le fait de n'avoir jamais travaillé avec lui.* » Effectivement, pendant les quelques jours de réflexion qui les séparent de leur première entrevue, J.J. Abrams et Damon Lindelof développent les mêmes idées à partir du concept encore très vague d'une île mystérieuse. Sans même se parler. « *Au rendez-vous du lundi, l'un aurait pu commencer une phrase, le second l'achever sans concertation au préalable. Magique !* » juge Tom Sherman. En pleine effervescence, Damon Lindelof propose de totalement chambouler l'ouverture de ***Lost***, de commencer par le réveil de Jack sur une plage paradisiaque où son costume Armani paraît incongru… J.J. Abrams réagit favorablement. « *J'ai cependant préféré que Jack vienne de la jungle vers la plage où s'est écrasé l'avion. Une carcasse sur le sable est plus parlante, plus impressionnante que les débris éparpillés dans une végétation dense.* » Des échanges fructueux et une émulation réciproque qui s'épanouit notamment dans des références littéraires jamais gratuites. Ainsi, Jack arrive à la plage en suivant un labrador blanc, réplique du lapin blanc que suit la gosse d'*Alice au pays des merveilles*. Et, en matière d'allusions à Lewis Carroll, *Lost* ne s'arrête pas là, de même que le scénario cite nommément deux philosophes aux theses opposées. D'un côté, John Locke et son homonyme dans la série, prônant comme lui l'intégration de l'homme dans la nature ainsi que le libre-arbitre, l'écologie, l'égalité. De l'autre, Jean-Jacques Rousseau dont la Française Danielle Rousseau véhicule les idées sur l'île, à savoir la soumission de l'individu aux intérêts de la communauté. Les germes du totalitarisme dit-on…

CINQ JOURS PLUS TARD

La collaboration de J.J. Abrams et de Damon Lindelof s'avère si productive que ***Lost*** obtient à une rapidité supersonique tous les feux verts necessaires à sa réalisation. « *J.J. Abrams et moi venions à peine de nous rencontrer qu'ABC*

QUESTION D'EQUILIBRE

Damon Lindelof est habile à équilibrer l'action sur l'île et les flashs-back. Adroit également à gérer le groupe des protagonistes les plus exposés. « *Le nombre des personnages principaux n'est pas figé, bien que nous ne cherchions pas à les multiplier. Certains disparaissent, d'autres apparaissent, à l'instar d'Ana-Lucia et de Mr Eko, passagers de la queue de l'avion, qui sont les principaux membres du second groupe de survivants. Quant à Libby et Bernard, du même groupe et secondaires à première vue, ils finissent par remplacer Boone et Shannon.* » La blonde Libby qui s'entiche de Hurley, Bernard qui retrouve sa femme Rose, rescapée du groupe 1… « *Mais Boone pourrait revenir. Dans un flash-back !* » nous apprend Damon Lindelof. Peut-être pour en dire un tout petit peu plus sur sa demi-sœur, Shannon ? Une question parmi tant d'autres encore. Quelles sont les circonstances exactes de la guérison de Locke ? Que fait un antique galion à sec, à trois kilomètres de la côte ? Walt, le fils de Michael, possède-t-il des pouvoirs particuliers qui expliqueraient son kidnapping par les Autres ? Des questions, mais toujours pas de solutions. À moins que celles-ci crèvent tellement les yeux que personne n'y songe. « ***Lost*** *est une métaphore* » explique vaguement le réalisateur Jack Bender. « *Dans leur vie antérieure, les survivants étaient plus perdus qu'ils ne le sont sur l'île.* » « *Le but est de découvrir la nature humaine révélée par les personnages, leurs expériences* » poursuit J.J. Abrams. « *Ils ne font qu'un et se posent la question ultime : « où sommes-nous ? »*. Sur une île ? « *Bonne question !* » reprend, ironique, Damon Lindelof dont la réponse signifie aussi que rien n'est moins sûr…

Marc TOULLEC

envisageait déjà le tournage du pilote dans un délai de quatre à cinq semaines » témoigne Damon Lindelof. « *Et, pour la fin de la semaine, la chaîne voulait une première ébauche du scénario.* » Impossible ? Les deux hommes relèvent cependant le défi. Le traitement demandé, Lloyd Braun le trouve sur son bureau dans les délais impartis. « *Un tour de force* » reconnaît-il. « *Incroyable qu'ils aient pu écrire ça en seulement cinq jours.* »

Alors qu'aucun scénario viable n'existe encore, que la procédure de mise en chantier d'une série demande généralement de six à huit mois, ***Lost*** grille les étapes avec d'autant plus d'insolence que le projet prend vite des proportions assez gigantesques.

SUR LE SABLE, ABANDONNES…

Tandis que le recrutement des comédiens bat son plein et que Damon Lindelof termine l'écriture du scénario, la production monte une équipe technique et sélectionne une plage d'Hawaï pour y installer le plateau principal où doit prendre place l'épave de l'avion. « *Je souhaitais un Boeing 747* » regrette J.J. Abrams qui doit, vu des délais extrêmement serrés, se contenter de la carcasse éventrée du gros porteur Lockheed L-1011. Déniché dans un cimetière d'avions du désert de Mojave, le Lockheed est débité en tranches puis transporté sur place en camions dans des conteneurs spéciaux, y compris les ailes en pièces détachées. « *Nous étions pratiquement à la minute près dans l'acheminement* » continue la productrice Sarah Caplan. « *Nous n'étions pas sûrs que l'appareil arrive à Hawaï en temps et en heure. Un seul jour de retard aurait tout fichu par terre.* » Coût du transport : 250 000 $!

Arrivés à bon port et répartis sur le site attribué, les morceaux du Lockheed ne laissent personne indifférent. À peine les a-t-on installés que court brièvement à Hawaï la rumeur d'un accident aéronautique. Arrivés les yeux bandés sur le plateau, les comédiens ne feignent pas la stupeur en découvrant pour la première fois l'imposante carcasse si réaliste ; la contemplation de l'épave les secoue vraiment.

À tous les postes de ***Lost***, une véritable course contre la montre s'engage. En charge des effets spéciaux du crash, Kevin Blank doit, par exemple, livrer deux cents plans ! Même s'il vient de retarder le tournage de ***The Catch*** à plus tard, J.J. Abrams ne chôme pas. Pour une préproduction amorcée le 26 janvier 2004, des scènes d'intérieur de l'avion tournées à Los Angeles à partir du 9 mars, un tournage à Hawaï débuté le 17 mars et bouclé au 1er mai, avant que n'intervienne tout le travail de postproduction (musique, montage, effets spéciaux), le premier épisode de ***Lost*** est diffusée sur ABC le 22 septembre 2004. Un peu plus de 18 millions de téléspectateurs répondent à l'appel. Ils seront 21 millions pour l'épisode 12, ***L'Objet de tous les désirs***.

M.T.

DU SEXE ET

On attendait plus HBO, la chaîne de toutes les audaces, permises par son statut très spécial de télé payante, sur le terrain de la chronique contemporaine, où elle excelle depuis déjà quelques années : ***Les Sopranos***, ***6 Feet Under*** ou ***The Wire***... Alors pourquoi donc remonter le temps et s'intéresser à la Rome antique ? Ne valait-t-il pas mieux laisser les toges et les combats de gladiateurs à Steve Reeves ou à Ridley Scott ? À y regarder de plus près, il faut constater que HBO a considérablement élargi sa palette, avec plus ou moins de succès : le très (trop...) métaphysique ***Carnivàle*** se déroulait durant la grande dépression, l'introspectif ***Deadwood*** se la jouait faux western... Ces chemins-là menaient donc à ***Rome***, tel que John Milius l'a initié auprès de la chaîne. Les demandes de HBO sont toujours les mêmes : un réalisme qui brise les tabous, une vision d'auteur neuve et intrigante, et surtout pas de concessions. La filiation avec ***Moi Claude, Empereur*** était visiblement inévitable et HBO coproduit la série avec la très respectable BBC.

Rome ne fut pas une partie de plaisir à produire. Tournée à Cinnecitta, la série nécessita la construction de décors imposants, puis fut frappée par des intempéries qui en détruisirent une partie et interrompirent le tournage pendant plusieurs mois. Au final, HBO transforma ce qui devait être une mini-série en série à part entière, et le budget atteignit la somme de 100 000 dollars pour la première saison.

Tout ça pour une série qui commence comme un ***Dallas*** de l'Antiquité, tant les conflits, jalousies, tromperies et coucheries forment le cœur de l'histoire. Mais très vite, c'est surtout le regard des deux légionnaires, Vorenus et Pullo, qui s'impose : incroyablement chanceux, ils traversent les événements et prennent part au retour de César, à la traque de Pompée, à l'avènement d'une nouvelle république menée par un tyran... Sous leur regard, Cléopâtre nous apparaît comme une très jeune nymphomane, Brutus est sous l'emprise de sa mère et les jeux du cirque se terminent en carnage. L'autre aspect sulfureux de ***Rome***, c'est sa sexualité préchrétienne : les maîtres couchent avec leurs esclaves devant tous leurs serviteurs, le lesbianisme est une attitude comme les autres, l'inceste est envisageable... Au final, la réussite est totale tant l'œuvre est passionnante et parvient à nous faire pénétrer là où nul autre péplum n'était allé. Canal + diffuse la saga durant tout l'été – une alternative à la saison 2 de ***Lost*** – avec un succès qui dépasse les espérances les plus folles (une audience de 18,5 pour la première semaine) et la saison 1 sera éditée en DVD dès la rentrée, sans perdre de temps. La saison 2 est, elle, toujours en tournage à Rome et Bruno Heller, le producteur, ne nous l'annonce pas meilleur marché que la première !

Alain CARRAZE

DU SANG !

KEVIN MCKIDD (LUCIUS VORENUS) & RAY STEVENSON (TITUS PULLONUS)

Comment est née votre complicité ?

Ray Stevenson : On se connaissait avant de travailler sur cette série. On savait donc ce que ça allait donner. Mais ce n'était pas un « buddy-buddy movie », il y avait d'autres éléments. Sinon, Vorenus, avec toutes ses convictions et sa morale, n'allait pas perdre son temps avec ce sale type. On a été capables de créer cette complicité sans même beaucoup s'en parler.

Kevin McKidd : Exactement comme les deux personnages. Ils ne parlent pas de leur amitié ou de leur lien. C'est même la dernière chose qu'ils s'avoueraient, à moins d'être dans une situation de vie ou de mort. Mais ils ne peuvent fonctionner l'un sans l'autre. Vorenus a besoin d'être en contact instinctif avec la réalité des choses.

Vous vous êtes physiquement préparés au rôle ?

Ray Stevenson : Nous, non, mais, après avoir tourné quelques scènes, il était clair que les figurants n'étaient pas au niveau. Il ne suffisait pas de leur donner un costume et un casque pour que ça fonctionne. Alors il y a eu une session où on leur a appris les rudiments du soldat, ils ont bossé très fort... et on a même fait venir des soldats pour les arrière-plans. Ça a tout changé. On tourne en 35, à plusieurs caméras et la profondeur de champ ne pardonne rien.

Bruno Heller vous a demandé de voir des films qui l'ont inspiré ?

Kevin McKidd : J'ai l'impression que Bruno ne tire pas son inspiration d'histoires de la Rome antique car, par exemple, il m'a confié qu'un des épisodes de la saison 2, que nous tournons actuellement, lui a été soufflé par le film de John Ford **The Searchers** avec John Wayne. On est donc pas dans le docu rébarbatif mais dans les dessous de l'Histoire, les thèmes éternels qui peuvent se dérouler à n'importe quelle époque. Il y a tellement de films d'époque qui sont trop sérieux et vénèrent le passé... ***Rome*** part dans tous les sens : les personnages se saoulent la gueule, ils déconnent, et les rites montrés sont extrêmement humains. Je suis honoré de faire partie du projet. C'est vraiment le meilleur job du moment

Et votre séquence à la* Gladiator *?

Ray Stevenson : Elle a demandé 3 jours et demi de tournage et un mois de préparation. Pendant que nous tournions d'autres scènes, les cascadeurs étaient tous en train de répéter la séquence ! Mais surtout, ce n'est pas gratuit : à ce moment de l'histoire, Vorenus et Pullo sont divisés, Vorenus est présent pour être certain que la justice sera rendue et Pullo est carrément mis à mort. Vorenus finira par ressentir toute l'injustice de la situation, alors qu'on envoie de plus en plus de gladiateurs contre Pullo. Et pendant le combat ressort la seule chose qui, au bout du compte, a une importance pour les deux hommes : leur 13e légion. Le rapprochement avec un conflit contemporain est évident. C'est un vrai coup de génie, le meilleur moyen de réunir à nouveau les deux personnages. C'est Michael Salomon qui a réalisé l'épisode et je n'avais jamais vu personne jeter littéralement la caméra dans l'action comme il l'a fait.

Propos recueillis par Alain CARRAZÉ

BRUNO HELLER CREATEUR-PRODUCTEUR EXECUTIF

Pourquoi* Rome *?

La période de l'Empire romain est comme un test de Rorschach : on se retrouve toujours reflété dans cette époque. Il est fascinant de constater que notre société occidentale est une forme de réponse à la question que pose la société romaine : notre moralité est une réaction à la leur. Leur étique est, en quelque sorte, la version libérée de notre moralité chrétienne. C'est séduisant et intéressant pour une large audience, un peu comme l'est le western.

Ce fut un projet de longue haleine...

Ça m'a pris 5 ans, d'après mes souvenirs. Je suis arrivé sur le projet alors que John Milius et Bill McDonald avaient amené à HBO le squelette de la série. J'ai donc écrit deux ou trois épisodes, puis il y a eu une longue période où nous avons tous essayé de voir si la série était faisable, où et comment elle pouvait l'être. Après cela, j'en ai écrit quelques autres. Ça a donc été très long mais il n'y a pas eu cinq années de production comme j'ai pu le lire. La production en tant que telle a duré un an et demi.

Avez-vous dû simplifier des choses ?

Nous avons surtout compressé le temps. Il y a aussi beaucoup de personnages qui furent abandonnés ou fondus en un seul. Caton, par exemple, représente plusieurs personnes. L'avantage avec l'histoire ancienne, c'est qu'il y a des détails dont on ne sait rien. Par exemple, quand Pompée quitte Rome, pourquoi laisse-t-il derrière lui tout ce trésor d'or ? Nous ne le savons pas, et nous avons donc pu inventer une histoire à ce sujet. Il y a aussi le mystère de Marc-Antoine, qui quitte Rome alors que César traverse le Rubicon. Là encore, nous avons imaginé une histoire plausible et intéressante. Vous avez le privilège de l'Histoire et vous pouvez tout bâtir autour de cela.

D'abord mini-série,* Rome *est devenue une série.

Avec une mini-série, vous devez avoir une fin définitive. C'est un peu comme un film extra long, et vous savez exactement où vos personnages vont aller. Avec une série, vous êtes plus ouvert aux accidents de la distribution, aux personnages et aux rôles. Acteurs et personnages vont s'imposer d'eux-mêmes, et vous développez des lignes narratives pour les personnages initialement prévus en second plan. Quelquefois c'est l'inverse. Enfin, vous gardez en tête l'idée d'une prochaine saison et vous mettez des choses de côté, pour que vos personnages ne se tarissent pas et ne deviennent pas des caricatures.

L'histoire des deux légionnaires s'est-elle immédiatement imposée ?

Dés le début, nous voulions traiter ce sujet assez connu sous un angle différent. Quand on a eu cette idée, cela a ouvert de nombreuses portes : en commençant avec ces deux soldats, on pouvait étudier leurs familles et leurs origines. Vous pouvez repenser César, mais vous créez de toutes pièces des gens plus ordinaires.

Propos recueillis par Alain CARRAZÉ

Près de deux décennies après l'illustre Akira, GILGAMESH s'affirme comme l'une des meilleures variations sur un thème imposé, devenu un genre majeur de la japanime : l'apocalypse des temps modernes. À partir d'un pitch rabâché à base de guerre entre adolescents mutants, la série surprend par sa dimension tragique et un suspense savamment dosé. Un titre resté inédit en France depuis sa diffusion au Japon en 2003, et collecté par l'éditeur Kaze, qui égrènera les 26 épisodes en DVD Zone 2 dès le mois d'août. L'occasion de se pencher sur un anime bien perturbant, comme on les affectionne.

LA FIN DE L'

Bâti sur un territoire volcanique hostile et traumatisé par les bombes tombées sur Hiroshima et Nagasaki, le Japon a fait des récits de fin du monde une obsession culturelle pathologique. Plus que tout autre médium, la japanime s'est fait l'écho de ces inquiétudes profondément enracinées dans la mémoire et l'imaginaire collectif nippons. Depuis les années 80, les séries et films d'animation peignant une toile de fond apocalyptique sont légion. Sans s'inscrire au panthéon du genre, ***Gilgamesh*** fait partie de ces spectacles qui bénéficient de l'incomparable savoir-faire japonais en matière de thriller futuriste glauque. De quoi compenser un budget étroit et le manque d'expérience du studio Group TAC, plus habitué à débiter des travaux de commande à la chaîne sur des shows sans grande envergure. Si l'on est loin d'une débauche d'effets visuels, *Gilgamesh* s'inscrit dans le registre du thriller SF par le biais d'une mécanique scénaristique à toute épreuve. Tout comme le cinéma hollywoodien, l'art japanime s'est forgé outils et méthodes pour nous scotcher devant le tube cathodique. Si le réalisateur Masahiko Murata est un pur yes-man, le scénariste Sadayuki Murai est un homme aux talents multiples, capable de survivre au « development hell » de **Steamboy** (il officiera, entre autres, en tant que script-doctor sur le film de Katsuhiro Otomo) comme d'accoucher d'une série ultra dépressive devenue culte (***Boogiepop Phantom***, disponible en DVD chez Dybex). Murai est LE gage de qualité d'une série qui tire son nom (et s'inspire mollement) de la légende de Gilgamesh, Dieu-Roi mésopotamien en quête d'immortalité. Une mythologie avec laquelle l'anime n'entretient qu'une relation distante et vulgaire, n'y puisant que l'exotisme nécessaire à capter l'attention des lycéens japonais. Pour autant, cette forme d'imposture culturelle, assez courante dans la japanime, ne plombe pas une série aux idées noires, dont l'intérêt réside loin de ce décor de carton-pâte...

LA FIN DES TEMPS

Tout démarre une quinzaine d'années avant le premier épisode. Une élite scientifique fouille un site archéologique, le tombeau de Gilgamesh, mais interrompt brutalement ses recherches face à l'ampleur des découvertes. Le site est fermé dans la précipitation, mais l'un des chercheurs, Enkidu, achève le programme à sa manière, puisqu'il utilise les pouvoirs enfouis au fond du tombeau pour déclencher une attaque terroriste. Une attaque à coups d'ondes électromagnétiques, qui grille tous les circuits informatiques, et transforme le ciel en un miroir reflétant les sociétés humaines à l'agonie. Quinze ans et un générique d'ouverture plus tard, des adolescents nés après le jour fatidique développent des pouvoirs psychiques (téléportation, ondes de choc, télékinésie...). Tatsuya et sa sœur aînée Kiyoko, la progéniture du terroriste Enkidu, sont de ceux-là. Les orphelins, vagabonds, sont recueillis (de force) par la

INNOCENCE

Comtesse, femme de fer à la tête de la faction Orga, qui recueille des mutants au sein d'une sorte d'Institut Xavier. En face, Enkidu a rassemblé d'autres ados mutants sous le nom de Gilgamesh, et prépare une seconde attaque terroriste, alors que les motivations de chaque clan restent troubles...
C'est sur ce pitch rebattu que ***Gilgamesh*** s'empresse de prendre son public à revers dès les premiers épisodes. Alors que l'équation basique « ados perturbés + pouvoirs psychiques » ouvrait la voie à un jeu de massacre et à une accumulation de bastons, le scénario livré par Murai préfère décrire la psyché troublée des protagonistes. L'anime carbure aux névroses et quêtes identitaires, et entretient de lourds secrets quant aux motivations réelles des personnages. Avec un budget bien plus limité, ***Gilgamesh*** s'avère aussi addictif qu'***Ergo Proxy***, la dernière bombe du studio Manglobe (***Samurai Champloo***), déjà une référence en matière de thriller psychologique appliqué à la SF. Et si la cohérence du script souffre d'assembler trop d'éléments hétéroclites (croiser mythe sumérien, anticipation et look gothique, il fallait oser), Murai surpasse son cahier des charges en élevant le script au rang de véritable tragédie dépressive.

OPERA TRAGIQUE

Il est toujours ahurissant de voir un produit japanime, a priori destiné aux ados (les génériques d'ouverture et de fin témoignent des ambitions des producteurs), injecter à son récit une flopée de tabous sexuels et de sévères doses de violence symbolique, et ce avec le plus grand naturel. À l'image d'animes encore inédits ici, tels que ***Fantastic Children*** (une odyssée temporelle tragique avec des enfants borderline) ou ***Blood+*** (où l'héroïne doit par exemple tuer son papounet adoré dès le 4ème épisode), ***Gilgamesh*** est une série peu sécurisante, n'épargnant rien à ses jeunes héros, à qui tout peut arriver, surtout le pire. À ce titre, la Comtesse, sorte de mère incestueuse, fait partie de ces personnages que seuls les Japonais peuvent se permettre en prime time. Par la manipulation et le chantage affectif, elle tente de recréer une cellule familiale avec les adolescents recueillis, et dévoile vite un désir peu convenable envers certains, dont Tatsuya. Un désir qui réveille un complexe d'Œdipe inversé et de violentes pulsions chez Kiyoko, elle-même liée à son frangin par une surdose d'amour ambigu. Entre leurs blessures passées (tous débarquent sous le toit de la Comtesse avec des traumas d'enfance logés sous le crâne) et les pulsions déviantes de leur nouvelle matriarche, le passage à l'âge adulte sera franchement hardcore pour ces ados. Le genre de spectacle que vous ne trouverez que sur les réseaux TV nippons. Bref, de quoi se réjouir, tant l'anime s'érige en spectacle pour adultes plutôt avertis.

SUR UN AIR FUNEBRE

Véritable premier prix de « sombre attitude », ***Gilgamesh*** décline sa SF sur le mode gothique. En plus d'un mass appeal évident auprès des nénettes de quinze ans (un public redoutable à ne jamais négliger, qui fait et défait le succès des trois-quarts des séries japanime), les habits de deuil classieux dont se pare ***Gilgamesh*** ajoutent du clinquant à l'écran, et ce à moindres frais. La palette de couleurs se limite au bleu, gris et marron, et la monotonie viendrait assoupir nos rétines si ces dernières n'étaient pas perpétuellement agressées par un character design des plus étranges. Des traits disgracieux, des lèvres boudeuses et un regard exagérément allongé confèrent à la plupart des personnages une allure dérangeante. Après une première impression plutôt mauvaise, le trait foncièrement inhabituel de Saki Okuse (le character designer) renforce le look mortifère de l'ensemble. Ce qui n'est malheureusement pas le cas du design des monstres, bien craignos, notamment lorsque les membres de la secte Gilgamesh se métamorphosent en créatures encore plus Z que celles d'un tokusatsu au rabais.

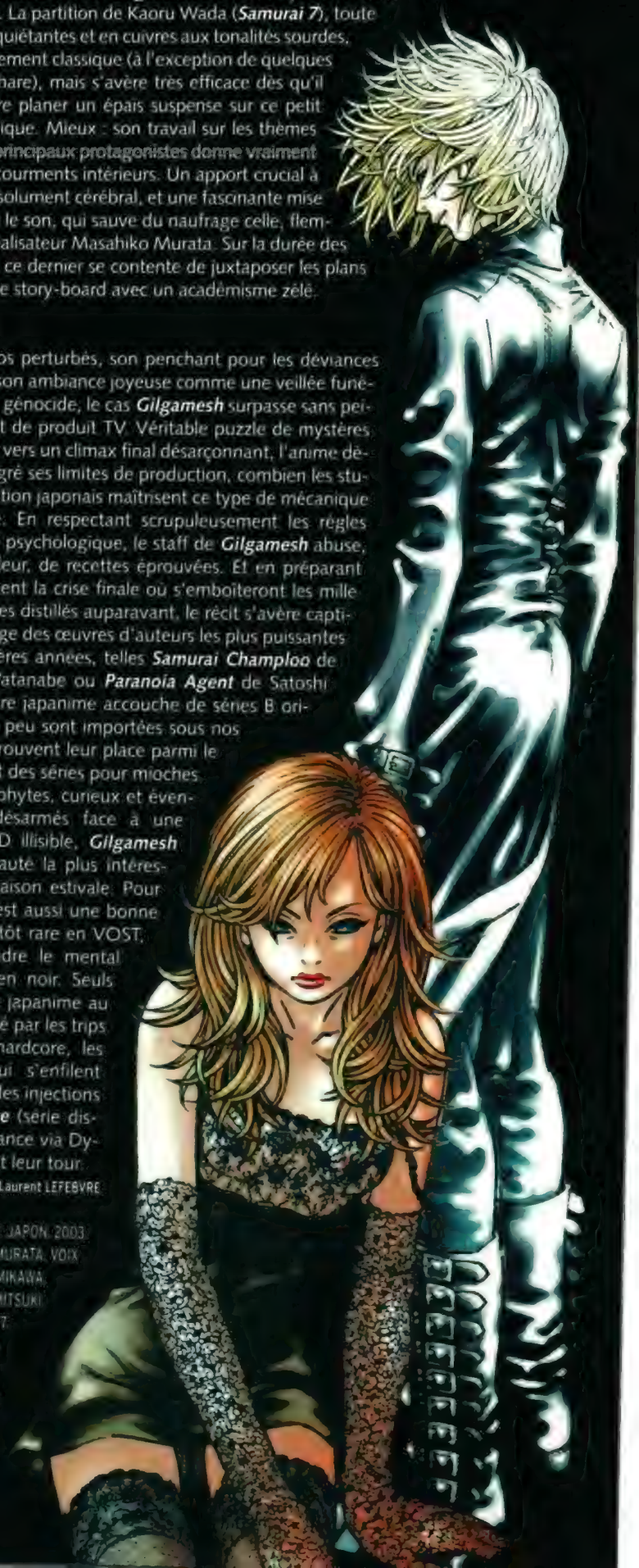
Si la direction artistique souffre d'un certain minimalisme (dont des décors que l'on qualifiera poliment de « dépouillés à l'extrême »), la bande-son de ***Gilgamesh*** est le clou qui tient toute la charpente. La partition de Kaoru Wada (***Samurai 7***), toute en cordes inquiétantes et en cuivres aux tonalités sourdes, reste foncièrement classique (à l'exception de quelques lignes de cithare), mais s'avère très efficace dès qu'il s'agit de faire planer un épais suspense sur ce petit théâtre gothique. Mieux : son travail sur les thèmes alloués aux principaux protagonistes donne vraiment voix à leurs tourments intérieurs. Un apport crucial à cet anime résolument cérébral, et une fascinante mise en scène par le son, qui sauve du naufrage celle, flemmarde, du réalisateur Masahiko Murata. Sur la durée des 26 épisodes, ce dernier se contente de juxtaposer les plans puisés dans le story-board avec un académisme zélé.

IN FINE

Avec ses ados perturbés, son penchant pour les déviances sexuelles et son ambiance joyeuse comme une veillée funèbre après un génocide, le cas ***Gilgamesh*** surpasse sans peine son statut de produit TV. Véritable puzzle de mystères convergeant vers un climax final désarçonnant, l'anime démontre, malgré ses limites de production, combien les studios d'animation japonais maîtrisent ce type de mécanique scénaristique. En respectant scrupuleusement les règles du thriller SF psychologique, le staff de ***Gilgamesh*** abuse, pour le meilleur, de recettes éprouvées. Et en préparant minutieusement la crise finale où s'emboîteront les mille et un mystères distillés auparavant, le récit s'avère captivant. En marge des œuvres d'auteurs les plus puissantes de ces dernières années, telles ***Samurai Champloo*** de Shinichiro Watanabe ou ***Paranoia Agent*** de Satoshi Kon, la culture japanime accouche de séries B originales. Trop peu sont importées sous nos latitudes et trouvent leur place parmi le flot grouillant des séries pour mioches. Pour les néophytes, curieux et éventuellement désarmés face à une actualité DVD illisible, ***Gilgamesh*** est la nouveauté la plus intéressante de la saison estivale. Pour les autres, c'est aussi une bonne occasion, plutôt rare en VOST, de se repeindre le mental et le moral en noir. Seuls les fondus de japanime au cerveau irradié par les trips SF les plus hardcore, les intoxiqués qui s'enfilent toute la nuit des injections de ***Texhnolyze*** (série disponible en France via Dybex) passeront leur tour.

Laurent LEFEBVRE

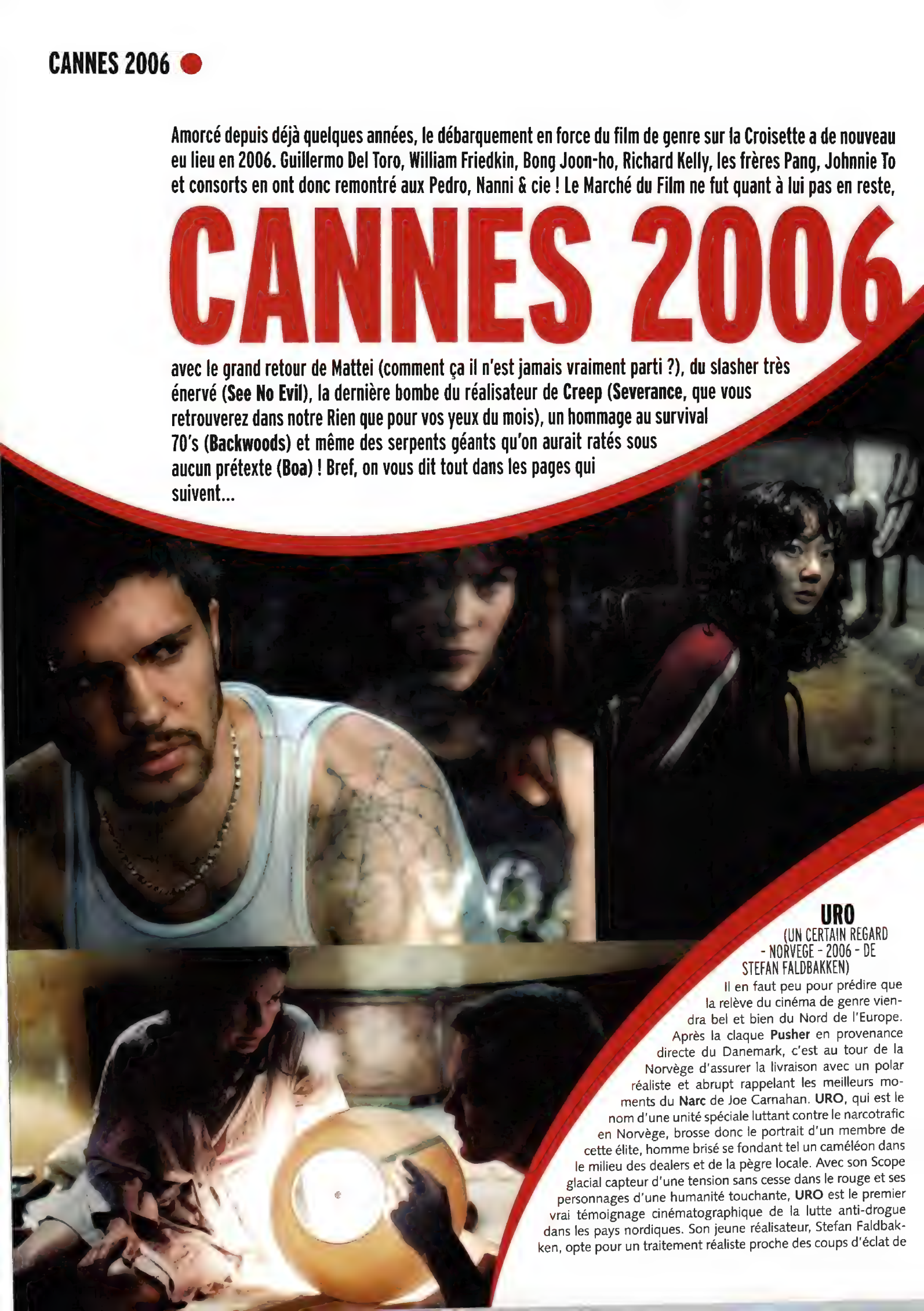
DVD ZONE 2 INEDIT. JAPON. 2003. REAL. : MASAHIKO MURATA. VOIX (VO) : DAISUKE NAMIKAWA, CHIE NAKAMURA, MITSUKI SAIGA... FORMAT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPP. : GALERIE D'IMAGES, GENERIQUE, BANDES-ANNONCES. DIST. : KAZE.



Amorcé depuis déjà quelques années, le débarquement en force du film de genre sur la Croisette a de nouveau eu lieu en 2006. Guillermo Del Toro, William Friedkin, Bong Joon-ho, Richard Kelly, les frères Pang, Johnnie To et consorts en ont donc remontré aux Pedro, Nanni & cie ! Le Marché du Film ne fut quant à lui pas en reste,

CANNES 2006

avec le grand retour de Mattei (comment ça il n'est jamais vraiment parti ?), du slasher très énervé (See No Evil), la dernière bombe du réalisateur de Creep (Severance, que vous retrouverez dans notre Rien que pour vos yeux du mois), un hommage au survival 70's (Backwoods) et même des serpents géants qu'on aurait ratés sous aucun prétexte (Boa) ! Bref, on vous dit tout dans les pages qui suivent...



URO

(UN CERTAIN REGARD - NORVEGE - 2006 - DE STEFAN FALDBAKKEN)

Il en faut peu pour prédire que la relève du cinéma de genre viendra bel et bien du Nord de l'Europe. Après la claque **Pusher** en provenance directe du Danemark, c'est au tour de la Norvège d'assurer la livraison avec un polar réaliste et abrupt rappelant les meilleurs moments du **Narc** de Joe Carnahan. **URO**, qui est le nom d'une unité spéciale luttant contre le narcotrafic en Norvège, brosse donc le portrait d'un membre de cette élite, homme brisé se fondant tel un caméléon dans le milieu des dealers et de la pègre locale. Avec son Scope glacial capteur d'une tension sans cesse dans le rouge et ses personnages d'une humanité touchante, **URO** est le premier vrai témoignage cinématographique de la lutte anti-drogue dans les pays nordiques. Son jeune réalisateur, Stefan Faldbakken, opte pour un traitement réaliste proche des coups d'éclat de

William Friedkin ou encore de Sidney Lumet, tout en défendant farouchement une identité singulière qui ne faillit jamais. Maintenant, on attend impatiemment une sortie salles sur notre territoire... Fausto FASULO

THE HOST (QUINZAINE DES REALISATEURS - COREE DU SUD - 2006 - DE BONG JOON-HO)

Cette année, le cinéma de genre avait très largement infiltré la sélection officielle. Son plus digne représentant fut sans conteste la bestiole aquatique de **The Host**, véritable bouffée d'air frais à faire oublier une journée de projections nanardeuses ou soporifiques ! À la fois drame familial intimiste, film d'action épique et charge politique digne d'un Verhoeven survolté, **The Host** s'impose comme une réponse furieuse à **La Guerre des mondes** de Steven Spielberg, rien que ça ! Généreux à en chialer et beau à s'en décrocher la mâchoire, le film de Bong Joon-ho est un gigantesque feu d'artifice émotionnel, qui culmine lors d'un final apocalyptique balayant d'un revers de main bien senti tous les films de monstres réalisés depuis au moins trente bonnes années. LE chef-d'œuvre du Festival ? Peut-être bien... (NB : Pour plus d'infos, reportez-vous à l'article très complet publié dans Mad Asia #4) Fausto FASULO

BUG (QUINZAINE DES REALISATEURS - USA - 2006 - DE WILLIAM FRIEDKIN)

Projet mystérieux et aguicheur attendu au tournant par tous les grands supporters de Hurricane Billy, **Bug** a surpris son monde et a surtout prouvé la formidable capacité de son auteur à se réinventer à chaque film. Huis clos asphyxiant, violent et sexuel, le dernier film de Friedkin est un concentré de schizophrénie pure porté par des interprètes touchés par la grâce. Ashley Judd campe une redneck toxico bouleversée par la visite d'un mystérieux vétéran de guerre parano et autodestructeur (Michael Shannon) dans sa chambre miteuse d'un motel désertique. Ajoutez à cela le retour au bercail d'un mari violent tout juste sorti de taule (Harry Connick Jr.), et vous aurez le tableau complètement diabolique et pervers d'une situation toujours au bord de l'implosion. Kafkaïen et complètement en phase avec les grands thèmes friedkiniens (la perte de l'identité, la contamination du Mal, l'ambiguïté psychologique), **Bug** est une décharge électrique héritière de la folie d'un Giulio Questi et de la puissance esthétique d'un **Police Fédérale Los Angeles**. Pas une claque, un véritable uppercut ! Fausto FASULO

LE LABYRINTHE DE PAN (EN COMPETITION - ESPAGNE - 2006 - DE GUILLERMO DEL TORO)

L'annonce de la sélection en Compétition Officielle du dernier film de Guillermo Del Toro avait créé un effet de surprise grisant. Sa projection, elle, a définitivement laissé sur les rotules les spectateurs complètement retournés par ce crève-cœur magique, mature, et surtout profondément désespéré. D'une beauté plastique de chaque instant (Del Toro emprunte à la féerie d'un **Legend** pour ses scènes fantastiques, et à la hargne guerrière d'un Milius ou d'un Leone pour ses scènes d'affrontements), **Le Labyrinthe de Pan** impressionne surtout par sa maîtrise narrative. Passant sans fioriture d'un univers fantasmagorique terrifiant à celui, tout aussi cruel, d'une réalité à la barbarie suffocante, Del Toro parvient à livrer les figures maléfiques les plus impressionnantes de toute sa carrière : exit Kroenen et ses sbires, le Capitaine Vidal interprété par Sergi Lopez (et il est où le Prix d'interprétation nom de Dieu !) incarne une monstruosité brute telle qu'on n'en a jamais vue sur un écran de cinéma. Et avec tout ça le brave Guillermo repart bredouille... Wong Kar Wai, au bûcher !!! Fausto FASULO

THE WITCHES HAMMER (MARCHE DU FILM - GRANDE-BRETAGNE - 2006 - DE JAMES EAVES)

Désormais réalisateur solo, James Eaves s'engage avec **The Witches Hammer** dans le sillage des **Blade** et autres **Underworld**. Entre Wesley Snipes pour l'usage des sabres et Kate Beckinsale pour le combat fratricide, le film prend pour héroïne Rebecca (Claudia Coulter), simple mortelle qu'une agence secrète transforme non seulement en vampire, mais aussi en tueuse de vampires. Désormais livrée à elle-même, flanquée d'un partenaire qui ressemble étrangement à George Eastman, elle affronte les suppôts d'Hugo Renoir, maître vampire qui envisage de noyer le monde dans les ténèbres... Les effets spéciaux digitaux permettant la réduction instantanée des vampires à l'état de squelettes puis de particules lumineuses et Claudia Coulter démontrant une belle souplesse dans les duels, **The Witches Hammer** marque à la culotte des productions bien plus cossues. Si James Eaves assure au spectacle une certaine tenue, il lui apporte également de l'humour en la personne d'un nain formant avec une obèse un tandem de vampires aux limites du burlesque. Cinéphile, le réalisateur offre à Stephanie Beacham (Jessica Van Helsing dans **Dracula 73**) un rôle de sorcière pour lequel elle s'est fait la tête de Charlotte Rampling. Marc TOULLEC

PRINCESS AURORA (MARCHE DU FILM - COREE DU SUD - 2006 - DE PANG EUN-JIN)

Sur le thème éculé de la vengeance, **Princess Aurora** réussit le prodige de faire avancer le schmilblick. Victime : une petite fille. Justicier : sa mère. Et qui élimine-t-elle méthodiquement ? Non pas l'assassin, du moins pas tout de suite, mais tous ceux qui, à des degrés divers, ont provoqué les circonstances du meurtre. Sur chaque cadavre, elle laisse l'autocollant de la Princesse Aurora, l'héroïne de sa gamine. Premier long-métrage réalisé par la comédienne Pang Eun-jin, **Princess Aurora** est l'un des meilleurs thrillers produits par la Corée du Sud. Exceptionnel parce que le scénario ménage jusqu'au bout l'ambiguïté concernant la santé mentale de l'exterminatrice. Exceptionnel parce qu'il élève le suspense à la hauteur émotionnelle d'un mélodrame à vif. Exceptionnel aussi par une mise en scène si maîtrisée que certaines scènes (en particulier les meurtres) en remontrent aux spécialistes américains du genre. Un excellent film. Marc TOULLEC

SOUTHLAND TALES (EN COMPETITION - USA - 2006 - DE RICHARD KELLY)

Un beau pétard mouillé, à Cannes, ça ne se refuse pas ! Et dans le genre, le film de Richard Kelly ne fait pas dans la finesse : insupportable de bout en bout (imaginez les défauts scénaristiques de **Domino** multipliés par 10 000 et vous obtiendrez le résultat avec ce film), faussement subversive et surtout complètement chiante, cette histoire de SF utopique impliquant une actrice X niaise (Gellar, pas exceptionnelle pour un sou), une star de ciné amnésique (The Rock, qui heureusement a un

bon jeu de sourcils), un flic naïf (Seann William Scott, essayant d'être dramatique, le pauvre...) et une brouettée de personnages aux rôles aussi dispensables qu'incompréhensibles (on sauvera notre Lambert national, juste parce que ça fait plaisir de le voir) reste la grosse indigence de ce Festival. Enfin, y'en aura toujours pour crier au chef-d'œuvre incompris... **Fausto FASULO**

ELECTION 2 (HORS COMPETITION - HK - 2006 - DE JOHNNIE TO)

Ce vieux filou de Johnnie To avait juré qu'**Election 1** n'appelait pas de suite. Pourtant, la fin du film laissait, de toute évidence, présager le contraire. Mais franchement, quand on voit le résultat, on ne lui en veut pas au ToTo de nous avoir menti. **Election 2** reprend la structure du premier épisode : la succession au titre de parrain de Hong Kong. Encore une histoire de triade ! On va finir par croire que la presqu'île est l'endroit le plus dangereux de la planète ! Blague à part, Johnnie To relève le niveau de **Breaking News**, qui valait surtout pour son plan-séquence d'ouverture magistral (le reste est un peu « con con » quand même), et nous offre un polar stylé à la **PTU**, du gore à gogo (un sbire se fait littéralement transformer en pâtée pour chiens) et un souci du réalisme accru (pratiquement que des armes blanches parce que « *les gangsters chinois ne sont pas assez bêtes pour se faire pincer par les flics avec un flingue dans la poche* » dixit le réalisateur). C'est à la fois classe et sauvage. Du très bon boulot en définitive. **R-One CHAFFIOT**

SILK (HORS COMPETITION - TAIWAN - 2006 - DE CHAO-BIN SU)

Silk, ça veut dire « soie » (c'est d'ailleurs le titre français) et ça nous parle de fantômes. Aïe ! Depuis quelques années, les films asiatiques de revenants saturent le marché et il faut bien le dire : ça commence à gonfler. La surprise fut donc totale de découvrir un long-métrage prenant, techniquement étonnant, formellement ultra rigoureux et scénaristiquement très carré. Un vrai blockbuster taïwanais pensé et conçu pour le marché international. Un petit miracle signé par le réalisateur Chao-Bin Su qui s'assure, avec ce deuxième film, une très bonne option pour une carrière prometteuse. Comme dans tout bon film de fantômes qui se respecte, **Soie** nous plonge dans un mystère surnaturel avec indices insolites, scènes d'effroi et grand malheur à la clé. Jusqu'ici rien d'exceptionnel si ce n'est que le réalisateur opte pour l'angle, trop peu exploité, de la science pure et dure, à l'image de **Prince des ténèbres** de Carpenter. Preuve de sa qualité : aucun ronflement dans la salle alors qu'il s'agissait d'une séance cannoise de minuit !

R-One CHAFFIOT

PERVERT ! (MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE JONATHAN YUDIS)

Venu de la production (il est assistant sur **Les Orphelins Baudelaire**) et de l'animation (il travaille sur **Pocahontas II** et sur la série *Ren & Stimpy*), Jonathan Yudis vénère visiblement feu Russ Meyer. Dans son film, toutes les femmes présentent des formes généreuses, surtout dans le remplissage des bonnets d'un soutien-gorge. Et, en bonnes prédatrices sexuelles calquées sur les Vixens du plus illustre des cinéastes mammaires, toutes se jettent sur les mâles. En l'occurrence, un veuf et son fils. Le premier, exploitant d'une parcelle de désert. Le second, étudiant en visite chez papa pendant les vacances. Pendant que l'un et l'autre culbutent à tour de rôle les bimbos, un monstre rôde dans les parages, bite sanguinaire évadée d'un slip et en quête de chair fraîche... Le braquemart assassin étant le fruit des effets spéciaux d'un Ray Harryhausen libidineux et farceur, les attaques de la créature féroce prennent aussitôt un tour particulièrement savoureux dans la poilade. Et le film n'a justement pas d'autre prétention que de déconner sans complexe, heureux de contempler une blonde capiteuse (quoi qu'un peu grassouillette) se pétrir les seins après les avoir aspergés de miel, ou de montrer la même (la hardeuse Mary Carey) enduisant de beurre un épi de maïs pour ensuite le déguster de la manière la plus suggestive qui soit... De grands moments d'érotisme potache pour un spectacle allumé.

Marc TOULLEC

COURTS MAIS MAD !

Durant le Festival, tout le monde n'a d'yeux que pour la Sélection Officielle et les rumeurs gravitant autour de cette dernière. Pourtant, parqué dans un coin du Marché du Film, bien au calme et au frais, le Short Film Corner déploie sa petite structure livrée à tous les réalisateurs de courts-métrages à travers le monde. Un coin de paradis pour des futurs compétiteurs qui voient leurs œuvres présentées au plus grand nombre via des projections ou des diffusions sur ordinateur. Déjà très professionnels, les jeunes cinéastes y présentent même d'alléchants flyers parfois aussi beaux que ceux trouvés au marché des « grands », quelques stands plus loin (sur lesquels notre Damien Granger jette son dévolu, quand il n'est pas dérangé en plein « flyer-jacking » par un Lemaire tout sauf discret !). Au rayon des Frenchies, saluons l'excellent **Accro** de Jérôme Mettling, qui revisite le mythe du vampire avec une touche cannibale de fort bon goût, **Jack** et **R.I.P** de Roland Collin, et une fournée de films allant du slasher pur au thriller à la **Saw** que nous ne pouvons citer tous ici faute de place ! Allez zou, l'an prochain, toi, jeune réal de courts, passe ton bac et prends ton billet pour le Short Film Corner, t'entends !?

Fausto FASULO

PRINCESS

(QUINZAINE DES REALISATEURS - DANEMARK - 2006 - D'ANDERS MORGENTHALER)

Imaginez quelques secondes le **Hardcore** de Paul Schrader revisité façon animation par un jeune artiste danois élevé aux polars noirs et vous aurez un aperçu plutôt fidèle de ce très controversé **Princess**. Mélangeant animation aux dessins minimalistes, images de synthèse et prises de vues réelles, le film de Morgenthaler est avant tout un pur récit hard-boiled héritier des grandes figures vengeresses du cinéma des années 70. Racontant la descente aux enfers d'un prêtre expert en close combat parti dézinguer du pornocrate pour laver la mémoire de sa sœur porn star décédée, **Princess** joue aussi la carte de la poésie avec un personnage enfantin rêveur souillé par la décadence sexuelle et meurtri au plus profond de sa chair. Jamais putassier, parfois réac mais toujours sincère, **Princess** choque, remue et émeut aux larmes. L'animation européenne en sort grandie, et le spectateur lessivé. Une expérience, une vraie.

Fausto FASULO

doublage anglais catastrophique, des figurants déphasés dont certains cabotinent comme des fous dans plusieurs arrière-plans, des moments cul soft proche des nudies américains de l'an de grâce 1956 et des séquences méga gore (une machette plantée dans une chatte, quand même !), Mattei arrive presque à retrouver sa propre touche. Bientôt sur Ciné FX ? A priori oui, ce serait bien la seule solution pour le voir ! Christophe LEMAIRE

RE-CYCLE
(UN CERTAIN REGARD - THAÏLANDE - 2006 - DES FRERES PANG)

Sur la Croisette, on pouvait découvrir le nouveau film des frères Pang, réalisateurs du surestimé **The Eye**. **Re-cycle** débute d'ailleurs sous les pires auspices : une jeune femme découvre des indices surnaturels dans son appartement (des cheveux de fantôme, comme c'est original...). On se dit que l'on va passer deux heures chiantissimes. Et puis, surprise ! L'héroïne tombe soudain dans un monde parallèle totalement délirant dans lequel les frères Pang explosent les conventions de la direction artistique. Une ville abandonnée très **Silent Hill** (mais en mieux réussie, désolé !) peuplée de zombies, une caverne où flottent des milliers de fœtus abandonnés, une fête foraine déglinguée et dominée par un immense manège volant type « bateau pirate ». C'est surprenant et très stimulant pour l'œil. On passera sur le message anti-avortement (involontaire selon les deux réalisateurs) un peu gênant et on préférera savourer ce fourmillement d'idées visuelles totalement barrées. Une vraie curiosité ! R-One CHAFFIOT

THE JAIL : A WOMEN'S HELL
(MARCHE DU FILM - ITALIE - 2006 ? - DE BRUNO MATTEI)

Il a 75 ans et il est toujours valide... Qui ? Eh bien le meilleur de tous pardi : Bruno Mattei ! Même muni d'une caméra DV bien pourrave, l'immortel réalisateur de **Virus cannibale** n'a pas perdu de son aura (... **de Manhattan**, son deuxième film culte), comme on a pu s'en apercevoir avec le récent **Cannibal World**, semi-remake Z de **Cannibal Holocaust** diffusé ces temps-ci sur la chaîne Ciné FX. Mais tout drôle qu'il soit, **Cannibal World** n'atteint pas le degré d'hilarité de **The Jail : a Women's Hell**, la dernière œuvre du « maître » projetée au Marché dans l'indifférence générale (à part moi, il n'y avait dans la salle qu'R-One Chaffiot et, selon ce dernier... le maquilleur rital Sergio Stivaletti qui roupillait au dernier rang). Sous son célèbre pseudo américain de Vincent Dawn, le Bruno nous refait donc du prison de femmes à l'ancienne avec gardiens sadiques (ils frappent fort, rigolent outrageusement et boivent de l'alcool cul sec), matons violeurs et prisonnières masochistes malgré elles. Et le tout tourné en quinze jours sous le soleil des Philippines. Entre un

B.T.K. KILLER (MARCHE DU FILM - CANADA - 2005 - D'ULLI LOMMEL)

Si Brigitte Bardot devait avoir un serial killer préféré, ce serait Dennis Rader. Grand défenseur de la cause animale et paroissien exemplaire, il débarque chez ses victimes – des femmes seules – armé d'une tête de veau, de rats, serpents, scorpions et lombrics qu'il les force à avaler. S'il frappe surtout dans le Kansas des années 70 et 80, il se manifeste par bravade en 2005, heureux de signer à nouveau ses missives par B.T.K. Les initiales de « *Bind them, torture them, kill them* » (« *les ligoter, les torturer, les tuer* »). Réalisateur en 1974 dans son Allemagne natale de **La Tendresse des loups**, portrait de Fritz Haarman, un boucher gay qui recyclait ses victimes sous forme de « jambon désossé », Ulli Lommel replonge trente ans plus tard dans la pathologie criminelle. Son mentor (Rainer Werner Fassbinder) ayant entre-temps disparu, emportant avec lui un talent réel, le cinéaste exilé ne peut que capitaliser sur la vague réputation dont le gratifie **Spectre** (**Boogeyman**) en 1980. **B.T.K. Killer** ne constitue donc qu'un salmigondis d'incantations ringardes sur des images complaisantes, tournées en DV, d'abattage d'animaux. Du travail d'amateur. Flairant néanmoins le filon juteux, Ulli Lommel a, dans la foulée, emballé **Green River Killer**, **Zodiac Killer** et **Killer Pickton**, autant de cas de tueurs en série qu'il illustre dans l'évidente nostalgie du temps de **La Tendresse des loups**.

Marc TOULLEC

HEARTSTOPPER
(MARCHE DU FILM - CANADA - 2006 - DE BOB KEEN)

Surtout connu pour les effets spéciaux de **Hellraiser** et de **Candyman**, Bob Keen a aussi réalisé plusieurs films. **Heartstopper** est le huitième. Entre **Terreur à l'hôpital central** et **Shocker**, il débute par l'exécution sur la chaise électrique de Chambers, serial killer démoniaque qui survit aux volts pour décimer le personnel et les patients d'un hôpital battu par un terrible orage. Modus operandi du tueur : l'arrachage de cœur à mains nues, sort auquel tentent d'échapper une adolescente suicidaire et un camarade de classe également hospitalisé... Avec surtout Robert Englund dans le rôle d'un gentil shérif, **Heartstopper** laisse proliférer les clichés. Pas un coup de tonnerre, pas un stylo dans l'œil qui ne manquent à l'appel des poncifs. Nul autre but pour Bob Keen que de livrer une solide série B gore. Objectif atteint dans les limites de petites ambitions, marquées par le renversement des valeurs lorsque Robert Englund, ex-Freddy Krueger, passe de l'autre côté des griffes d'acier. Marc TOULLEC

SEE NO EVIL
(MARCHE DU FILM - USA - 2006 - DE GREGORY DARK)

Comme les séries B d'horreur ont l'air de toujours bien se porter aux États-Unis, n'importe qui se met à en faire. Y compris Gregory Dark, ex-bon roi du bon porno américain des années 80/90 (voir sa chouette série des **New Wave Hookers** qui te ferait bander le cadavre du précédent pape), recasé en clipeur de Britney Spears puis en réalisateur de **See No Evil**. Un gore con ultra basique qui, trois ans plus tôt, aurait directos débarqué en DVD. L'histoire ? De jeunes délinquants coincés dans un hôtel en ruine se font poursuivre par un maniaque baveux de 150 kilos (joué par le catcheur Kane) qui prend son pied à leur arracher les yeux pour les mettre dans des bocaux ! Plus con que ça, tu meurs !! Reste, pour les nerds fans de sang non coagulé, quelques séquences destroy genre fille bouffée vivante par des chiens en furie, arrachages de chair fraîche à coups de croc de boucher ou – gag final après générique – clébard pissant dans l'orbite vide d'un cadavre. Je m'appelle Christophe Lemaire, j'ai 45 ans et je suis resté jusqu'au bout avec un plaisir presque masochiste. Suis-je normal docteur ?

Christophe LEMAIRE

BACKWOODS
(MARCHE DU FILM - ESPAGNE - 2006 - DE KOLDO SERRA)

Ça continue de bouger sec en Espagne ! Après Jaume Balagueró (**Fragile**) et Paco Plaza (**Les Enfants d'Abraham**), voici venir Koldo Serra qui, lui aussi, est un fervent lecteur de Mad et voue une véritable passion au cinéma de genre (un de ses films préférés : **La Résidence**). Produit par Filmax, **Backwoods** nous emmène dans l'Espagne de la fin des années 70, époque paul-naschyesque s'il en est. Deux couples de vacanciers (Gary Oldman/Aitana Sánchez-Guijón et Virginie Ledoyen/Paddy Considine, tous les quatre excellents) débarquent donc dans une forêt ibérique pour passer quelques jours de vacances et régler au passage leurs problèmes de couples. Mais leur virée va vite dégénérer et ils vont devoir faire face à une horde de villageois inquiétants après avoir découvert une petite sauvageonne de huit ans séquestrée dans une cabane. Serra connaît donc ses classiques et nous fait un mix très soigné de **Chiens de paille** (pour l'ambiance) et des westerns de Sergio Leone (pour les cadres). Si on regrette, par moments, des baisses de tension dans les rapports tendus entre les personnages, on admirera la qualité esthétique du film qui laisse beaucoup d'espoir pour le futur de ce réalisateur prometteur.

Christophe LEMAIRE

GRUESOME
(MARCHE DU FILM - USA - 2006 - DES FRERES CROOK)

Mardi 23 mai, septième jour du Marché du Film, vers midi. Coup de téléphone d'Alex Masson, collègue journaliste : « *Je suis en train de voir un film barré, rejoins-moi au palais salle J !* ». Même après avoir raté la première demi-heure de **Gruesome** réalisé par deux frangins (les mystérieux Joshua et Jeffrey Crook), on se plonge vite dans l'ambiance moite et malsaine de ce drôle de film où une collégienne, violée et tuée dès les premières minutes du film (d'après les dires d'Alex) se réveille comme si de rien n'était. Le problème, c'est que le psychopathe est toujours là pour la suivre et la harceler sans cesse... jusqu'à ce qu'elle se re-réveille. Filmée avec une photo volontairement crade proche des films d'exploitation des se-

TRAILER PARK

Le Festival de Cannes, c'est tellement top qu'on peut découvrir des bouts de films en pleine postproduction ! Les producteurs et distributeurs n'hésitent pas à montrer des bandes-annonces juteuses, des promo-real prometteurs et projettent sans vergogne des bouts de longs-métrages, histoire de créer le buzz. Cette année, on a pu apprécier les vingt premières minutes de **World Trade Center**, le nouveau Oliver Stone. Contrairement à la bande-annonce qui nous abreuve de plans et de dialogues larmoyants, les vingt premières minutes nous promettent un pur film catastrophe. Impressionnant ! Tout comme, d'ailleurs, la longue bande-annonce de **Dragon Tiger Gate**, le nouveau film de Wilson Yip (**SPL**) avec un Donnie Yen qui pète le feu. Ce film de kung-fu a pour ambition (selon la star) de mettre un coup de pied au derche de la production hongkongaise d'arts martiaux. Les 15 minutes du film projetées laissent penser qu'on est sur la bonne voie. On a pu également découvrir **A Scanner Darkly**, le film mi-live, mi-animation, adapté de l'œuvre de Philip K. Dick (on y reviendra), mais aussi la bande-annonce de **Sinking of Japan**, une méga production nippone, bourrée d'effets spéciaux et de tirades patriotiques, qui imagine l'engloutissement de l'île. Enfin, citons la présentation du premier long-métrage (un promo-real d'environ 10 minutes) de Yann Moreau, un ancien journaliste français parti tourner au Japon avec les moyens du bord. **Burial of the Rats** (tiré d'une nouvelle de Bram Stoker) devrait être prêt pour la rentrée et on l'attend de pied ferme !

R-One CHAFFIOT

ventes, cette version trash d'**Un jour sans fin** se vit comme un cauchemar éveillé. Les questions fusent (la fille est-elle morte ou vivante ? Le psychopathe existe-t-il réellement ?) et l'ambiance reste. Lent mais fascinant, totalement bizarre dans le sens psychotronique du terme, **Gruesome** est un film d'horreur à part. La preuve : il a été projeté avec succès au dernier Festival de Sundance. Mais bon, Robert Redford ne l'a probablement pas vu…

Christophe LEMAIRE

BOA (MARCHE DU FILM - THAILANDE - 2006 - DE CHANINTON MEUNGSUWAN)

Il s'appelle Chaninton Meungsuwan et il faut absolument ne pas se rappeler de son nom. Ce « réalisateur » (mouais…) thaïlandais est accusé d'avoir commis **Boa**, un Z de chez Z que l'on aurait pu croire impressionnant au vu de ses deux affiches-chocs : un boa géant en train de gober une donzelle et ce même boa en train de choper un hélicoptère en vol (comme le requin de **La Mort au large** d'Enzo Castellari. Hommage ? Probablement pas !). Le problème, c'est que le boa du titre – totalement numérique de la pointe de sa queue à la pointe de ses non-cheveux – semble avoir été fabriqué à la va-vite sur un vieil ordinateur PC conçu en 1912 par un technicien sans tête atteint d'épilepsie. Le film, si on peut appeler ça un film, est d'un ennui absolu puisque le Chaninton passe son temps à filmer (avec les pieds) les déambulations (tristounettes) d'une poignée d'acteurs (ringards) qui traversent (maladroitement) une forêt vierge (à la con). Et quand le serpent lobotomisé apparaît pour avaler la moitié du casting, les spectateurs (fatigués) ont à peine le temps de se rendre compte de la présence (peu charismatique) de cet animal (qui ferait honte à sa race). Reste la séquence de l'hélico plutôt rigolote (mais super Z) ainsi que la mort débilo-hilarante de l'animal qui se retrouve coupé en deux dans le sens de la longueur après une course-poursuite filmée comme le pire épisode du ***Commissaire Moulin***.
Quand on sait que **Boa** a battu des records de recettes dans les salles de son pays, on se dit que n'importe quel lecteur de Mad (… ou de Studio, Pif Gadget et Témoignage Chrétien) pourrait s'improviser réalisateur.

Christophe LEMAIRE

EL MUERTO (MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE BRIAN COX)

Peu connu en France, *El Muerto* est un comic-book créé par Javier Hernandez, un Californien d'origine mexicaine. C'est un peu **The Crow**, version latino : un jeune homme est sauvagement assassiné. Un Dieu aztèque le ressuscite pour lui permettre d'assouvir sa vengeance. Pour être tout à fait honnête, je me suis retrouvé dans la salle par hasard (je venais de louper une projection de presse. Pas bien !), bien planqué dans l'antre du Marché du Film. Et pour être encore plus honnête, aucun effet spécial n'était encore inclus dans le film ! Ce qui implique qu'au mieux les acteurs gesticulent dans le vide accompagnés de bruitages, et qu'au pire, l'écran devient noir pendant 10 secondes. Aussi, il faudra voir le résultat final pour se prononcer définitivement. Toujours est-il que pour ce que j'ai pu en voir, le film est plutôt chiant et très classique malgré la présence exotique du folklore sud-américain. On évite néanmoins le ridicule d'un **Spawn** mais il serait très surprenant que le film de Brian Cox (il a signé un des épisodes de la série ***Oz***) arrive à dépasser la barre du direct-to-DVD.

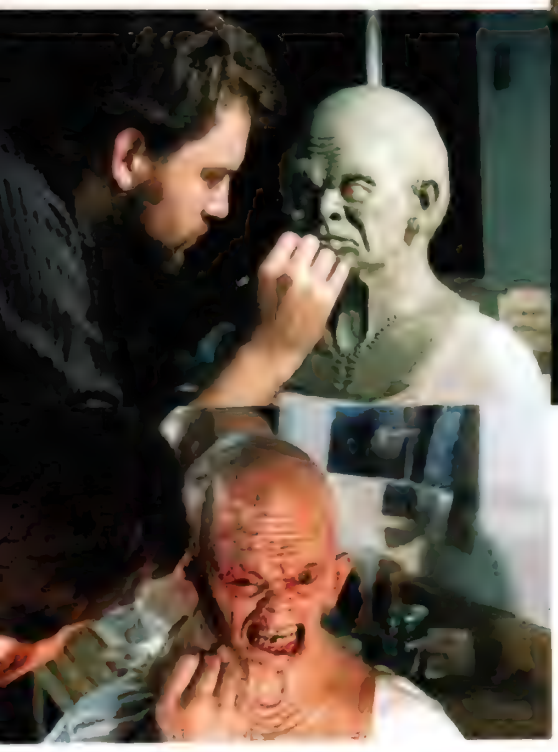
R-One CHAFFIOT

INTERVIEW CARRIERE ● ROBERT KURTZMAN

LE KKU

Fondateur de KNB, la plus grosse usine à monstres d'Hollywood depuis quinze ans, réalisateur de Wishmaster et auteur du sujet original d'Une nuit en Enfer, Bob Kurtzman est manifestement une figure qui compte dans le fantastique contemporain. Toujours en avance sur ses confrères, celui que ses amis surnomment « Mad Dog » revient pour nous sur une carrière exceptionnellement généreuse, au moment où il s'apprête à marquer à nouveau de son empreinte le monde de la série B américaine.

RTZMAN



Vous avez grandi dans l'Ohio, ce qui n'est pas vraiment l'idéal pour percer dans le cinéma.

(rires) C'est le moins que l'on puisse dire ! D'ailleurs, lorsque j'ai choisi l'orientation de mes études supérieures, je n'ai pas pensé un seul instant que je pourrais travailler à Hollywood, même si j'adorais le cinéma. Comme ma mère était peintre, je suis entré dans une école d'art.

Quel était votre style en tant qu'artiste ?

J'ai toujours été très figuratif. L'art abstrait n'était vraiment pas mon fort, et d'ailleurs, je me suis senti très mal à l'aise dans cette école, que j'ai voulu quitter au plus vite. Or, j'avais découvert dans un magazine spécialisé qu'il existait une école de maquilleurs à Hollywood, celle de Joe Blasco, et j'ai donc décidé de tenter ma chance là-bas. Mon genre de prédilection a toujours été le fantastique, et le maquillage d'effets spéciaux me semblait être un moyen fiable pour travailler dans ce type de cinéma. Mais les cours de Blasco étaient très limités, surtout en ce qui concernait les effets spéciaux : j'en avais appris plus en lisant des livres et des magazines. Néanmoins, j'avais un petit pied dans la place, et de là, il m'a été assez facile de rentrer chez John Carl Buechler, à l'époque où il travaillait sur des productions Empire comme **Troll** ou **Re-Animator**.

Cela a dû être une violente entrée en matière, non ?

C'était dur, mais en même temps, ce fut l'une des meilleures périodes de ma vie. C'est là que j'ai rencontré Howard Berger, John Vulich et Everett Burrell, et nous avions tous le même âge. J'étais probablement le moins expérimenté, mais ils m'ont appris des tonnes de choses. Et surtout, nous avions l'opportunité de toucher à toutes les étapes de la conception d'un effet spécial, car les départements n'étaient pas aussi cloisonnés qu'aujourd'hui. De plus, John [Buechler] nous laissait travailler sur nos propres projets pendant la nuit, nous permettant ainsi d'étoffer nos portfolios. Mais le plus dément, c'était le niveau d'exigence de Charles Band, qui nous donnait pourtant très peu d'argent ! (rires) Au final, c'est l'un des rares moments dans ma carrière où j'ai eu droit à l'erreur. Et heureusement d'ailleurs, parce que ces films étaient très ambitieux comparés à leurs budgets, si bien que les bourdes étaient assez fréquentes.

Était-ce très différent de travailler sous les ordres de Mark Shostrom sur* From Beyond *(Aux portes de l'Au-delà en VF), pourtant une autre production Empire ?

Tout d'abord, j'étais une sorte de superviseur artistique sur ce film, j'avais donc beaucoup plus de responsabilités. Ensuite, Mark, comme Stuart Gordon, était beaucoup plus exigeant. Entre-temps, j'avais travaillé un peu chez Stan Winston sur **Aliens, le retour**, **L'Invasion vient de Mars** et **La Couleur pourpre**, j'avais donc acquis une certaine crédibilité. Mais là encore, même si le contexte était plus pro, on s'est bien amusé. Je me souviens de soirées passées dans la villa italienne de Stuart, à délirer en picolant du vin, c'était vraiment super. Stuart est un sacré personnage, vous savez. C'est lui qui voulait que nos créatures possèdent tous ces attributs sexuels, c'est un vrai épicurien. J'ai fait beaucoup de choses à l'époque où je travaillais chez Mark : **Phantasm II**, mais aussi **Freddy 3 : les griffes du cauchemar**. Pour ce dernier film, j'ai réalisé presque tout seul les effets de plusieurs séquences, dont une marionnette de bébé qui a finalement été coupée. Les censeurs américains n'ont jamais apprécié que l'on mélange le gore et les gamins.

J'imagine que là encore, le tournage devait être éprouvant.

Oui, même si c'était très différent des productions Empire. Il faut savoir que sur la plupart des films de la saga Freddy, il y avait cinq équipes de tournage qui travaillaient simultanément. C'était énorme. Et comme la production scindait les effets spéciaux entre plusieurs compagnies, il y avait une compétition féroce entre chaque atelier pour s'approprier les scènes les plus gratifiantes. C'était nettement plus plaisant de travailler sur **Evil Dead II**. Nous étions en totale autarcie, avec toute une équipe de fous furieux, guidée par ce gamin hyperactif qu'est Sam Raimi. Je ne crois pas avoir vécu un tournage aussi enthousiasmant. Sam débordait d'idées. Si bien que dès le début, il nous avait demandé de construire tous nos effets spéciaux, pour que leur utilisation soit la plus souple possible.

Est-ce suite à cette expérience que vous avez décidé de vous unir avec Nicotero et Berger pour fonder KNB ?

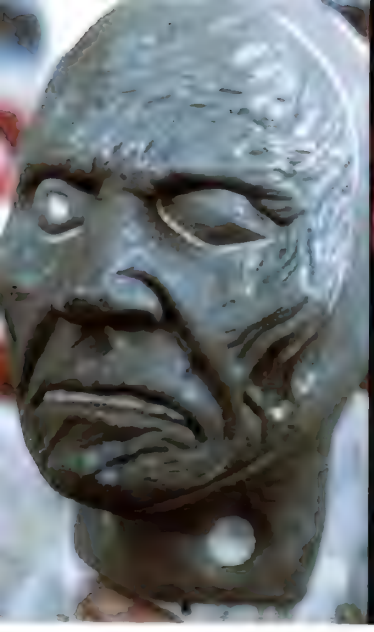
C'est venu plus progressivement, en fait. Howard et Greg s'étaient rencontrés sur le plateau du **Jour des morts-vivants**, et quand Greg a quitté Pittsburgh pour venir à Los Angeles, il a rejoint naturellement notre groupe. Nous avions loué une maison tous les trois à Los Angeles, avec un petit atelier, et il était évident qu'il nous était facile de travailler ensemble. Howard et moi, nous nous occupions plutôt de l'aspect artistique, tandis que Greg se chargeait de l'organisation et des tâches administratives. Après avoir terminé **M.A.L. : Mutant Aquatique en Liberté** avec Mark Shostrom, les producteurs du film nous ont demandé si nous accepterions de travailler tous les trois sur **House III**. J'avais déjà emprunté des fonds pour créer mon propre atelier, où je me chargeais de travaux de sous-traitance pour de plus grosses sociétés, comme Stan Winston Studio. Nous avions fait des mannequins pour les cascades d'**Action Jackson**, des masques pour la promotion de **Monster Squad**, etc. Mais avec cette nouvelle proposition, puis le film **Intruder**, il m'a semblé nécessaire de trouver d'autres associés. J'ai donc proposé à Howard et Greg de me rejoindre, et c'est ainsi que KNB est né.

Comment avez-vous trouvé ce nom ?

Ça semblait mieux couler, tout simplement. On a essayé NBK, ou encore BNK, mais ça n'était pas aussi percutant.

KNB s'est singularisé pour trois choses : son attachement au cinéma de genre, sa capacité à absorber une énorme quantité de travail, et enfin ses tarifs très compétitifs.

En ce qui concerne le premier point, ça n'a jamais été un choix calculé de notre part, même s'il est toujours



Ci-contre, de gauche à droite : Kurtzman sculpte, peint puis pause sur le plateau avec l'un des nains à la solde du « Tall Man » pour Phantasm II.

Sculpture et maquillage prosthétique du gluant Dr. Pretorius pour Aux Portes de l'Au-delà.

plus cool de travailler sur le découpage en deux d'une fille à poil dans **Jason va en Enfer** que sur un vieillissement. Concernant les deux autres points, nous avons été victimes de l'évolution de ce business. Pour rester rentables, nous avions besoin de baisser nos coûts, et pour baisser nos coûts, il fallait que nous puissions absorber une large quantité de travail. Il n'y a jamais eu plus de deux ou trois gros projets de maquillage par an, et ils allaient toujours chez Stan Winston, Rick Baker ou Rob Bottin. Eux pouvaient se permettre de passer un an sur le même film, grâce à des budgets qui pouvaient grimper jusqu'à cinq millions de dollars - ce qui était délirant à l'époque - et des délais très larges, comme sur **Legend** par exemple. Nous, au contraire, nous devions turbiner pour faire tourner la boutique. Croyez-moi, j'aurais aimé avoir le luxe de refuser des films. Mais vous savez, désormais, même un gars comme Stan [Winston] doit accepter des projets peu rentables pour faire survivre sa société. Et je ne vous parle pas des frais engendrés à perte. Parce que pour pouvoir remporter les contrats, tous les studios d'effets spéciaux dépensent beaucoup d'argent dans des designs gratuits, qui sont spontanément soumis à la production.

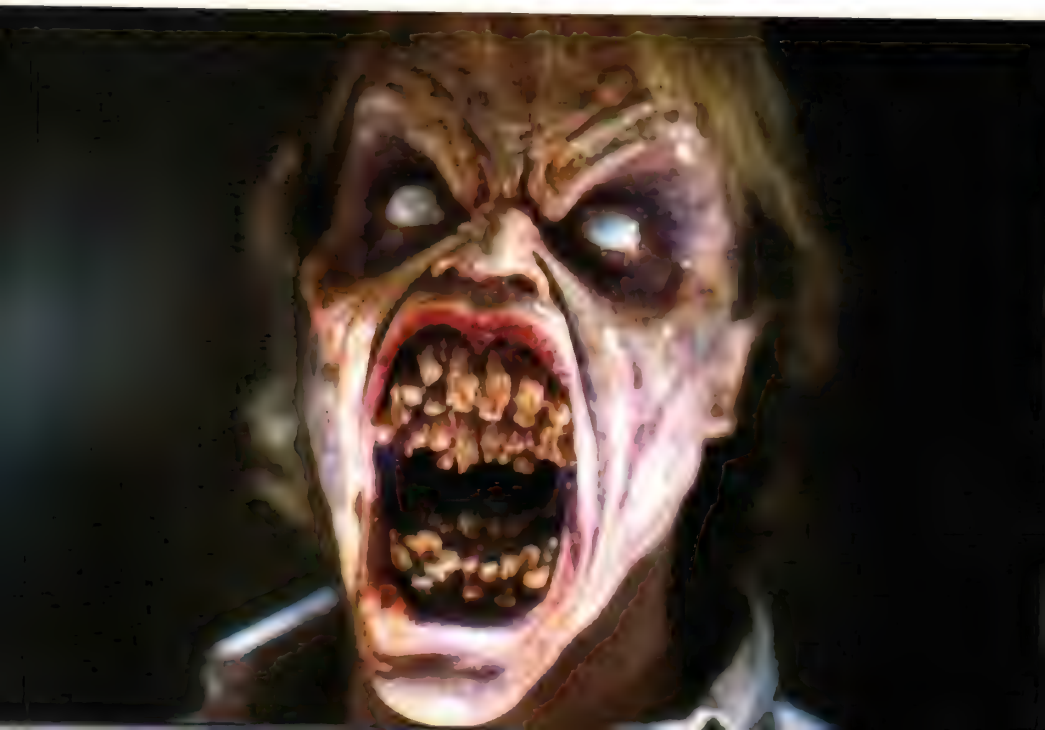
Y a-t-il un avantage à travailler simultanément sur une grande quantité de projets ?
Pas sur le recyclage des effets spéciaux qui, excepté quelques petites choses très génériques comme des membres sectionnés par exemple, ne peuvent être utilisés qu'une seule fois. En revanche, en ce qui concerne les recherches, oui. Par exemple, nous avions participé à un film Disney intitulé **Gross Anatomy**, pour lequel nous devions réaliser quantité de faux cadavres. Pour que notre travail soit le plus réaliste possible, nous avions visité des écoles de médecine et assisté à des dissections. Nous avions pu observer comment vieillissent et sèchent les nerfs et les muscles quand ils sont exposés à l'air libre. Toutes ces recherches ont été précieuses quand nous avons travaillé sur **Re-Animator II**, qui fut probablement l'une des expériences les plus éprouvantes de ma carrière.

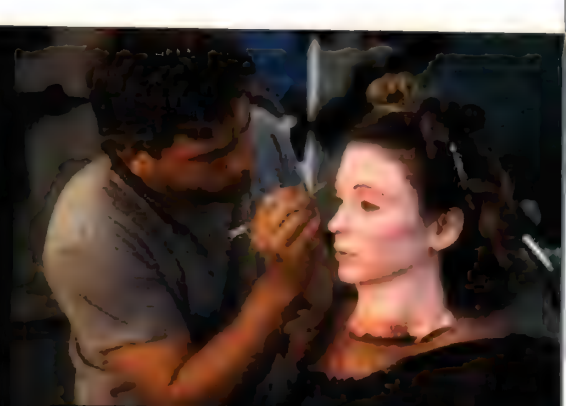
C'est aussi l'un de vos meilleurs travaux...
Peut-être, je ne sais pas... Mais ce film nous a vraiment fait passer un mauvais moment. Notre principal souci, c'est que Brian Yuzna était à la fois réalisateur et producteur. De fait, nous n'avions plus personne vers qui nous tourner lorsqu'il nous demandait des choses a priori impossibles à accomplir. Nous nous sommes retrouvés à travailler dans des conditions épouvantables. Par exemple, le casting pour la fiancée a été décidé si tardivement qu'Howard et moi n'avions plus qu'une seule journée pour sculpter tout le costume, puisque moins de deux semaines plus tard, nous devions être prêts à le filmer ! Et sur le tournage, qui n'a pas duré plus de 24 jours, la seconde équipe travaillait juste après la première. Mais comme nous n'avions pas les moyens d'employer des assistants, et comme la fiancée devait apparaître dans presque toutes les scènes, nous avons dû être présents 24 heures sur 24 sur le plateau. De plus, Yuzna nous rajoutait des jours de tournage, alors que nous n'avions plus de prothèses de prêtes. Bref, c'était l'enfer...

Comment faisiez-vous pour vous reposer ?
Nous avions emporté notre oreiller, et quand Howard était sur le plateau, j'allais dormir une ou deux heures sur le sol d'une des salles d'entrepôt, et nous alternions. Et c'était tout aussi terrible pour nos confrères. Je ne pourrais plus faire ça aujourd'hui.

Quel a été exactement le travail de Dick Smith sur* Darkside, les contes de la nuit noire *?
Il était surtout là en guest-star, parce qu'il était déjà crédité sur la série télé originale. Initialement, son but était de déléguer les effets spéciaux des trois sketches à trois sociétés différentes. Mais nous avons réussi à lui prouver que nous pouvions tout assumer. Personnellement, je me suis chargé de la séquence de la transformation. J'ai fait tout le découpage avec un story-boardeur new-yorkais, puis je l'ai soumis au réalisateur. Mon objectif était de faire quelque chose de vraiment dégueulasse, à l'opposé de tous les effets de bladders auxquels le public était habitué. Pas de tête mécanique donc, plutôt des choses qui jaillissaient du corps de Rae Dawn Chong avec des matières gluantes et filandreuses.

Avec* Danse avec les loups *puis* Misery, *vous avez commencé à sortir du ghetto des films de genre...
C'est un pur coup de chance, puisque nous avons décroché le contrat de **Danse avec les loups** totalement par hasard. Au début, ils voulaient Stan Winston, mais leur budget était trop bas. Or, l'assistante de Kevin Costner était une amie d'enfance de ma femme. J'ai donc appris ses soucis de budget par son intermédiaire, lors d'une soirée, et le lendemain j'ai contacté Costner en lui montrant nos cadavres de **Gross Anatomy**. C'est ainsi que nous avons emporté le contrat. Grâce à notre travail sur **Danse avec les loups**, nous avons ensuite fait beaucoup de faux animaux pour des films comme **La Vie, l'amour, les vaches**, **Chasse à l'homme** ou **Kingpin**, et avons eu accès à de plus gros budgets comme **Misery**, qui demandait des trucages plus discrets. Rob Reiner a d'ailleurs décidé de retirer au dernier moment des tas d'effets gore que nous devions poser sur Kathy Bates pour le final du film.





Ci-dessus :
Dessin de Kurtzman pour la gargouille de Darkside.
Ci-contre :
Sculpture du crâne mécanique de la gargouille et résultat final à l'écran.

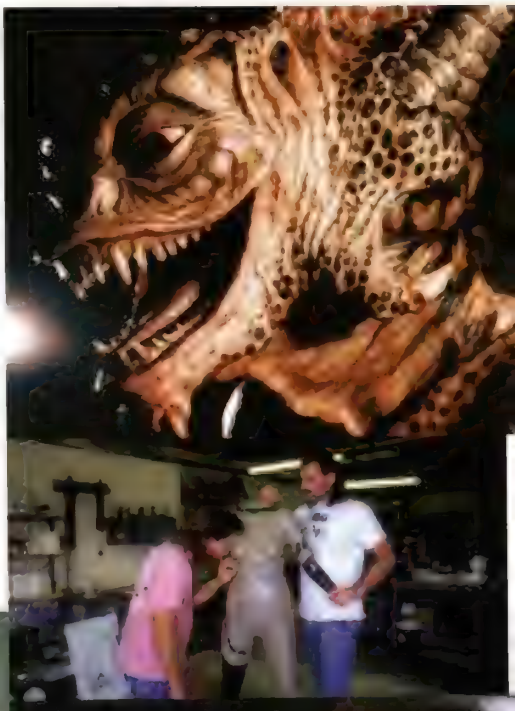
Berger et Kurtzman sculptent la fiancée de Re-Animator 2.

L'ultime transformation de Sex Machine dans Une nuit en Enfer telle que dessinée par Kurtzman lorsqu'il devait réaliser le film.

Les différentes étapes du maquillage de la sorcière de L'Armée des ténèbres.

C'est à cette même période que vous avez développé une relation exclusive avec des réalisateurs-phares tels que John Carpenter, Wes Craven ou Sam Raimi.
Nous n'avons pas vraiment de mérite. Déjà, nous partageons les mêmes goûts, et ensuite, ce sont des gens fidèles, qui aiment travailler avec la même famille de techniciens d'un projet à l'autre. J'adore Carpenter, sa façon d'être toujours calme et posée sur son plateau. Mais celui dont je me sens le plus proche, c'est vraiment Sam Raimi. J'ai énormément appris en travaillant à ses côtés, notamment en observant sa façon de couvrir une scène afin d'être sûr d'avoir assez de plans pour monter correctement la séquence. Quand je travaillais avec lui, ma soif d'apprendre était telle que sur le tournage d'**Evil Dead III : l'armée des ténèbres**, il m'avait surnommé « mon petit réalisateur apprenti ». (rires) Je ne dirigeais pas d'équipe dans les faits, mais avant chaque tournage, Sam venait me voir et me demandait ce que je pouvais lui proposer comme idée avec l'armée des Deadites. Ensuite, c'était à moi de me débrouiller, d'organiser les plans pour lui fournir le meilleur matériel possible. Quelle éclate, ce tournage ! On était dans le désert avec tous nos squelettes, des épées, des mecs à cheval, on avait même notre château. C'était le meilleur terrain de jeu imaginable.

***C'est à cette époque que vous travailliez sur ce qui allait devenir* Une nuit en Enfer...**
Oui, j'avais écrit un traitement qui contenait tout le futur scénario, ou presque. Il n'y avait pas encore la scène de l'hôtel, ni les références aux Incas, mais tout le reste était là. Ce séquencier restait néanmoins très rustique, et il me fallait trouver un scénariste pour mettre en forme mes idées. Un ami à moi, Dave Goodman, que j'ai connu grâce à Sam [Raimi], m'a parlé de cet employé de vidéoclub qui cherchait à vendre ses scripts. J'ai lu son travail, puis je lui ai donné 1500 dollars pour écrire mon scénario. Ce salaire l'a poussé à démissionner du vidéoclub pour se lancer pour de bon dans une carrière de scénariste. Et c'est ainsi que j'ai donné son premier travail rémunéré à Quentin Tarantino. Vers la fin du tournage d'**Evil Dead III**, j'ai décidé de réaliser un teaser pour trouver le financement d'**Une nuit en Enfer**. J'ai mis en scène la séquence où les personnages préparent leurs armes pour aller combattre les vampires. Robert Tapert m'a prêté une dolly louée pour **Evil Dead III**, le décor avait été installé dans les locaux de KNB, et les gens de Panavision m'ont prêté gratuitement la caméra, à la seule condition que je paie l'assurance.



Comment expliquez-vous que vous ne soyez pas parvenu à monter le financement avec tous ces atouts en main ?

Premièrement, le scénario était très extrême, très ordurier et très gore. À l'époque, c'était beaucoup trop violent pour les investisseurs. Ensuite, le fait que le film soit scindé en deux parties distinctes déplaisait énormément aux producteurs. Et puis, je n'avais aucune crédibilité en tant que réalisateur.

Était-ce difficile pour vous de laisser votre place à Robert Rodriguez ?

Oui et non. Pour vous dire toute la vérité, à cette époque-là, j'en avais ras-le-bol d'Une nuit en Enfer. J'avais énormément préparé ce film, notamment avec un story-board très détaillé, et j'avais l'impression de l'avoir déjà mis en scène. D'ailleurs, Robert a suivi à la lettre la plupart de mes story-boards, je ne pouvais donc pas éprouver de véritable frustration. À ce moment-là, ma seule envie était que le film voie le jour. Et puis, c'est suite à ce tournage qu'on m'a proposé **The Demolitionist**, qui devait être, à l'origine, un film de vengeance rurale. Mais le producteur Don Borchers pensait qu'il serait plus facile d'obtenir un budget pour un film de SF. La suite a prouvé qu'il avait malheureusement raison, même si j'ai dû me contenter d'un budget misérable de moins d'un million de dollars et de vingt petits jours de tournage pour tenter de créer un univers d'anticipation. Et le pire, c'est que je n'ai eu que six semaines pour me préparer ! Heureusement, grâce à KNB, je pouvais fournir beaucoup de matérie gratuitement. Par exemple, l'un de nos employés avait travaillé dans l'industrie automobile, et il s'était spécialisé dans les calandres de voitures. Je l'ai donc chargé de concevoir la moto du personnage principal. Mon seul regret sur ce point, c'est de ne pas avoir eu le temps de construire l'intégralité de la combinaison de Nicole Eggert en mousse de latex.

« RE-ANIMATOR FUT PROBABLEMENT L'UNE DES EXPERIENCES LES PLUS EPROUVANTES DE MA CARRIERE. »

À l'époque, il était assez étonnant de voir un Américain citer aussi ouvertement des influences issues du cinéma asiatique, mais aussi du comic-book.

Oui, c'était clairement deux de mes principales sources d'inspiration. Et le film devait comporter beaucoup plus d'éléments sous influence. J'avais notamment story-boardé tout un duel au sabre que Nicole Eggert devait tourner avec Tom Savini, mais nous n'avons jamais trouvé le temps de filmer la scène.

Avez-vous été attaché à d'autres projets avant de revenir au poste de metteur en scène avec* Wishmaster *?

Oui, j'ai travaillé sur un film de loups-garous, **The Legacy**. Par la suite, j'ai aussi vendu des projets à Dimension, comme **The Self Craker** et **Junked**. Ce dernier était un film plus familial, comme **Monster House**, sur lequel j'ai travaillé très longtemps avant que Spielberg n'en confie la réalisation à Eric Brevig (1), avant de lui retirer le projet pour en faire un film d'animation coproduit par Zemeckis. Nu Image m'a aussi proposé **Spiders** et **Crocodile**, mais je ne voulais plus revenir aux productions réservées au marché de la vidéo. Ce ne sont que des boulots qui vous permettent de survivre, et moi, je veux me sentir investi dans mes projets. Dans le cas contraire, je n'aurais pas l'esprit tranquille. Et puis, enfin, des producteurs nous ont approchés pour faire les effets spéciaux de **Wishmaster**. Et comme ils n'avaient pas de réalisateur attaché au film, je me suis proposé. Ils m'ont ri au nez, et ont commencé à démarcher d'autres metteurs en scène. Mais comme personne n'acceptait le film, et que Sam Raimi m'avait recommandé auprès d'eux, j'ai obtenu le poste.

Wishmaster était-il un projet financièrement plus confortable que* The Demolitionist *?

Oui, mais ce n'était pas non plus le grand luxe. La post-production, notamment, a été très brève. De plus, c'est le dernier film que j'ai monté de façon traditionnelle, et ça prenait énormément de temps. Heureusement, Wes Craven, qui était producteur, m'a aidé en me prêtant son monteur et un AVID pendant deux ou trois jours, afin de monter certaines scènes très brèves,

comme celle à l'intérieur du monde du Djinn. Je trouve d'ailleurs que ça se ressent : le style est plus marqué, il y a beaucoup d'effets de fondu et le tempo est très différent. Cela dit, monter sur une Moviola n'était pas si mal. Aujourd'hui, il est tellement facile pour les producteurs de remonter un film avec un AVID que ces derniers testent parfois n'importe comment de nouvelles idées de montage, souvent au détriment de l'intégrité artistique de votre film.

En dehors de cette aide, quel fut l'apport de Craven au film ?

Son titre était purement honorifique, et ça lui a permis d'encaisser un bon chèque sans trop se fouler. (rires) Mais Wes m'a quand même aidé lors des projections-tests. Elles étaient très positives, mais deux analphabètes ont commencé à se plaindre qu'il n'y avait pas assez de nibards ! (rires) Heureusement, grâce à Wes, je n'ai pas eu besoin de tourner de scènes de nu pour satisfaire les producteurs, qui tenaient compte des remarques de ces abrutis.

Qui a eu l'idée de tous ces caméos ?

Ce sont les producteurs, qui se sont tardivement rendus compte que le film manquait de noms connus pour obtenir le budget de 6 millions de dollars dont nous avions besoin. Comme je connaissais tous ces gens, comme Robert Englund, Tony Todd ou Ted Raimi, ce ne fut pas un problème de les convaincre de faire une apparition.

On a souvent dit à l'époque que* Wishmaster *était un prétendant à la succession des croquemitaines des années 80, comme Freddy ou Jason, alors que ce film me fait plutôt penser à une œuvre de fantasy.

Personnellement, je pense que Freddy est encore plus fantasy que **Wishmaster**. Cela dit, c'est moi qui ai ajouté au scénario les statues qui prennent vie à la fin, c'était mon hommage aux films de la série des Daimajin. Dans le scénario, elles étaient censées être des œuvres d'art moderne, ce qui rappelait trop **Beetlejuice**. J'ai aussi décidé d'employer le numérique pour les mêmes raisons : le style de ces effets spéciaux me semblait plus merveilleux que réaliste.

Que pensez-vous des suites ?

Je les déteste. À partir du moment où votre génie commence à se battre, tout le concept est foutu en l'air. Le propre de ce personnage, c'est qu'il n'agit qu'en exauçant les vœux de ses futures victimes. Cette exploitation abusive de la franchise fut très frustrante pour moi. Ils ont piétiné un personnage que j'avais essayé de porter à bout de bras, et qui aurait pu générer des suites vraiment intéressantes et réellement lucratives.

Aviez-vous songé vous-même à une suite ?

Bien entendu, puisque juste après le succès du premier film, on m'a proposé de réaliser un second opus. Le problème, c'est qu'à la même époque, Live Entertainment s'est fait racheter par une société d'investissement appelée Bean Capitol. Et tous les exécutifs de Live Entertainment ont été licenciés. Résultat : je n'avais plus d'interlocuteur privilégié. Quand j'ai vu ce qu'ils voulaient faire, je me suis barré. J'ai découvert plus tard qu'ils se lançaient dans ces trucs destinés uniquement au marché vidéo. C'est comme les suites d'**Une nuit en Enfer** : cette recherche du bénéfice à court terme détruit tout le potentiel de ces films.

Quel fut votre dernier emploi à KNB ?

Bad Boys II, si mes souvenirs sont bons. Ce fut une sorte de bouquet final, parce qu'il n'y a pas un plateau au monde qui ressemble à ceux de Michael Bay ! Quoi que l'on puisse penser de la façon - parfois très discutable il est vrai - dont il traite son équipe, vous ne verrez jamais de techniciens s'activer aussi vite que sur l'un de ses tournages. Il est capable d'enquiller quarante axes de prises de vues par jour avec une équipe de 200 personnes. C'est complètement fou !

Et donc, alors que vous aviez été à l'origine de KNB, vous avez décidé de quitter la société pour retourner en Ohio et ouvrir une autre firme : Precinct 13. Pourquoi ?

Déjà, j'en avais ras-le-bol de Los Angeles, de la pollution, et de la superficialité de tous ces gens qui ne voient tout que par le prisme du cinéma. Mais surtout, j'en avais assez de travailler sur les films des autres : désormais, je veux me concentrer sur mes propres projets. Ça ne signifie pas pour autant que je refuse de bosser sur d'autres films, puisque Precinct 13 s'est chargé des effets spéciaux visuels de **The Devil's Rejects**, **2001 Maniacs** ou encore **Hostel**. Cela signifie simplement que je n'ai plus les mêmes objectifs. KNB ne correspondait plus à mon esprit : cette société est devenue une énorme usine, et ça a fini par me lasser. J'en avais marre d'être le gars juste bon à faire des maquillages, j'en avais marre de l'inflation de la société. J'avais l'impression de passer ma vie au téléphone, et plus sur les plateaux. C'était vraiment déplaisant. Mais ne vous méprenez pas : je ne suis absolument pas fâché avec Greg [Nicotero] et Bob [Berger]. D'ailleurs, ils devraient se charger des effets spéciaux d'un de mes prochains films.

Justement, vous êtes en train de tourner votre nouveau film.

Oui, il s'appelle **The Rage**. C'est un hybride entre **Re-Animator** et **L'Île du Dr Moreau**. On y retrouvera tout ce qu'on adore dans ce genre d'histoire : un savant fou, interprété

par Andrew Divoff, des laboratoires dégueulasses, plein d'effets gore, et bien entendu des monstres par dizaines... Nous avons tourné une première session dans les studios que je possède au sein de ma nouvelle structure, et au printemps dernier, nous avons filmé les extérieurs. J'ai décidé de tourner en haute définition, ce qui a de multiples avantages pour moi. Déjà, le coût est bien moindre comparé à la pellicule. Ensuite, je peux gérer toute la postproduction au sein de ma société, sans avoir besoin de sous-traiter. Enfin, nous pouvons nous permettre d'incorporer autant d'effets spéciaux numériques que nous voulons, puisque nous n'avons plus besoin de passer par l'étape du scannage de la pellicule. J'ai ma propre caméra, mes propres éclairages, je suis donc totalement autonome.

N'avez-vous pas peur de perdre votre projet de vue avec ce tournage morcelé ?

Au contraire, tourner en plusieurs parties est très plaisant, parce que je peux me permettre de changer mon film en cours de route. Par exemple, nous nous sommes tellement amusés avec Andrew Divoff que nous avons décidé de le garder jusqu'à la fin du film, au lieu de tuer son personnage tout de suite, comme nous l'avions initialement prévu.

D'où proviennent vos fonds ?

J'ai procédé à l'ancienne, en démarchant des investisseurs privés. Nous disposons d'un peu moins d'un million de dollars pour faire **The Rage**. C'est minuscule, mais il faut bien comprendre que tout est réalisé en interne. L'argent est donc directement visible sur l'écran. Je n'ai rien à louer, et les gens qui travaillent sur le film sont mes employés. Notre équipe ne dépasse pas la vingtaine de personnes, sur les quatre-vingt que compte Precinct 13. Là encore, c'est minuscule, mais c'était bien mieux de procéder ainsi : nous sommes parvenus à obtenir plus de plans de cette façon. C'est donc incomparable avec les budgets des autres films. Et puis, je tourne pour le moment **The Rage** sans distributeur. Je fais le film comme je le souhaite, et je me chargerai ensuite de trouver un moyen de l'exploiter. Je ne me fais pas d'illusions : je me doute que l'on devra se contenter d'une sortie en DVD, mais je ne perds pas l'espoir de pouvoir diffuser **The Rage** en salles. Pour cela, je compte sur la notoriété que pourrait nous apporter la présentation du film dans les festivals.

Être loin des deux épicentres économiques du cinéma américain, Los Angeles et New York, est-il un handicap pour vous ?

Nous sommes en effet dans l'Ohio, autrement dit au centre des États-Unis. C'est à la fois un problème et un avantage. Ce qui est handicapant, c'est que pour obtenir des nouveaux contrats, je dois compter sur mes vieilles collaborations avec mes producteurs et réalisateurs de prédilection, comme Rob Zombie ou Eli Roth. Maintenant, la distance qui nous sépare n'est pas un obstacle au quotidien : on peut échanger de nos jours d'énormes fichiers par Internet, et dans le pire des cas, on s'envole des disques durs externes par coursier.

Quels sont les autres projets sur lesquels vous travaillez ?

Nous nous occupons des maquillages et des images de synthèse d'une anthologie de quatre films, **The Horror Chronicles**. Je réalise l'un des opus, intitulé **Burried Alive**, qui est une histoire de fantômes. Enfin, il est possible que je mette en scène l'hiver prochain un autre film de monstre : **Frost Bite**. C'est d'ailleurs un peu difficile de gérer tous ces projets en ce moment !

Allez-vous produire les films d'autres réalisateurs ?

Ça ne fait pas partie de mes priorités, exception faite de quelques amis proches. Je pense en particulier à Gary Jones (2), qui travaille avec moi sur **The Rage**, où il fait à la fois office d'assistant-réalisateur et de coproducteur.

Cette nouvelle aventure semble vous avoir revigoré.

Oui, c'est vrai. J'ai l'impression de revenir à mes débuts : je retrouve un esprit familial, comme quand nous étions sur le tournage de **Re-Animator**. C'est une chose qui m'était très chère, et qui s'est perdue avec le temps, durant le développement de KNB.

Pourriez-vous enfin nous dire pourquoi on vous surnomme « Mad Dog » ?

Heu... Parce qu'il m'arrivait de m'énerver assez vite dans l'atelier. Voilà. (rires) Mais n'allez pas me faire passer pour une brute, parce qu'en vérité, je suis plutôt du genre gros nounours. (rires)

« KNB NE CORRESPONDAIT PLUS A MON ESPRIT : CETTE SOCIETE EST DEVENUE UNE ENORME USINE, ET ÇA A FINI PAR ME LASSER... »

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special Thanks to Robert and Anne Kurtzman)

(1) : Superviseur des effets spéciaux à ILM, notamment sur **The Island**, **Signes** et **Men in Black**.
(2) : Ancien superviseur d'effets spéciaux physiques, mais également talentueux réalisateur de série TV (***Hercule***) et de direct-to-DVD (**Spiders**).

Page de gauche, de haut en bas et de gauche à droite : Le très beau maquillage du Djinn de Wishmaster.

L'apparition de Kurtzman dans le même film.

Un concept de Kurtzman pour Monster House.

Andrew Divoff dans The Rage, prochaine réalisation de Kurtzman.

Ci-contre, à droite : Trois mutants de The Rage filmés lors de la première session de tournage.

LA BOUTIQUE MAD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

#2 Avoriaz 1994 · **X-Tro** · **Brainstorm** · Les Demeures du Fantastique · int. Joe Dante, Paul Naschy...

#3 **La Compagnie des Loups** · **Dune** · **Rocky Horror Picture Show** · **Greystoke** · David Lynch · les films après la bombe · les séries de Gerry Anderson...

#4 **Gremlins 2001 : L'Odyssée de l'Espace** · **Phenomena** · le psycho-killer · int. Dario Argento, Joe Dante, N.E. Lewis...

#5 **Re-Animator** · **Le Jour des Morts-vivants** · **Lifeforce** · **Planète hurlante** · le peplum fantastique · int. Bobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

#6 **Mad Max 3** · **Legend** · dossier Sang pour sang opéra · int. Ridley Scott, George Miller, Roggero Deodato...

#7 **Retour vers le Futur** · **La Chair et le Sang** · **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** · le fantastique australien · int. Rick Baker...

#8 Avoriaz 1995 · **La Revanche de Freddy** · **Re-Animator** · Roman Polanski · Richard Fleischer · le fantastique indonésien · int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

#9 **Nightmare** · **Re-Animator** · **Link** · **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** · Hitchcock · int. Christophe Lambert...

#10 **House** · Hitchcock suite · int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

#12 **From Beyond** · **L'Invasion Vient de Mars** · **Rencontres du 3ème Type** · **Poltergeist 2** · la préhistoire au cinéma · int. Brian Yuzna, Stan Winston...

#13 Dossier **Aliens** · **Critters** · **Les Aventures de Jack Burton** · Les extra-terrestres au cinéma...

#14 **Massacre à la Tronçonneuse 2** · **Le Jour des Morts-vivants** · **Evil Dead** · ***Le Prisonnier*** · Stephen King · Klaus Kinski · les films horrifiques d'animation...

#15 Avoriaz 1987 · **La Mouche** · **From Beyond** · **Jason le Mort-vivant** · int. Stuart Gordon...

#16 **King Kong 2** · **Street Trash** · **Démons 2** · **L'Exorciste** · les singes géants au cinéma...

#17 **Evil Dead 2** · **Freddy 3** · **Indiana Jones** · **Le Sixième Sens** · int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

#18 **Hellraiser** · **Les Sorcières d'Eastwick** · Superman, la légende · La série B américaine · int. Joe Dante...

#19 **RoboCop** · **Hidden** · **Les Maîtres de l'Univers** · bodies des n°13 à 49 · int. Phil Tippett...

#20 Avoriaz 1988 · **RoboCop** · **Opéra** · **Hidden** · **Hellraiser** · int. Paul Verhoeven...

#21 **Running Man** · **Hellraiser** · **Hidden** · **Princes des Ténèbres** · les films de Carpenter · int. Donald Pleasence...

#22 Fantômes Story · **Elmer** · **Aux Frontières de l'Aube** · int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

#24 **Bad Taste** · le Marché du Film 1988 · les héros du fantastique · **Vendredi 13** · l'hécatombe · int. Peter Jackson...

#25 **Chinese Ghost Story** · **Le Blob** · **Roger Rabbit** · **Bad Taste** · Freddy, le mythe · Empire : grandeur et décadence...

#26 **Freddy 4** · **Beetlejuice** · **Willow** · **Aux Frontières de l'Aube** · **Elvira** · les FX d'**Evil Dead 2**...

#27 Avoriaz 1989 · **Le Blob** · **Invasion Los Angeles** · **Faux-semblants** · **Hellraiser 2**...

#28 **Invasion Los Angeles** · **La Mouche 2** · **Munchausen** · Cronenberg : FX et dossier...

#29 **Batman** · **Hellraiser 2** · **La Mouche 2** · ***Freddy*** TV...

#30 **Freddy 5** · **Society** · **Re-Animator 2** · **Abyss** · les marchands du fantastique...

#31 **Batman** · **Indiana Jones et la Dernière Croisade** · **Abyss** · Le tour du monde des super-héros...

#32 ILM : La grande illusion · **Batman** · **Re-Animator 2** · **RoboForce**...

#33 Avoriaz 1990 · **Simetierre** · **Leviathan** · **Society** · **Re-Animator 2** · **Halloween 4**...

#34 Dossier Frankenstein · **Cabal** · ***Freddy*** TV · **Basket Case 2** · **Frankenhooker**...

#35 **Total Recall** · **Akira** · **Tremors** · **Halloween 4** · Lamberto Bava...

#36 **RoboCop 2** · **Freddy 5** · **Nightmare 2** · **Maniac Cop 2** · **Star Trek 5**...

#37 **Total Recall** · **RoboCop 2** · **Dick Tracy** · **Sailor et Lula** · Int. Verhoeven, Irwin Kershner...

#38 Georges Lucas · **Les Tortues Ninja** · **Darkman** · int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

#39 Avoriaz 1990 · **Cabal** · **Henry** · **Nightmare 2** · **Les Feebles** · int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

#40 **Predator 2** · **Edward aux Mains d'Argent** · **Massacre à la Tronçonneuse 3** · **Akira** · **Tetsuo Punks**...

#41 **Terminator 2** · **Akira** · **Hardware** · **Cp** · **La Nuit des Morts-Vivants**...

#42 **Les Feebles** · **Freddy 6** · **RoboCop 3** · dossier **La Malédiction** · int. Peter Jackson...

#43 Spécial **Terminator 2** · **Rabid Grannies** · **Fisher King** · int. Terry Gilliam...

#44 **Evil Dead 3** · **Freddy 6** · **Rocketeer** · **Hellraiser 3** · **T2**...

#45 Avoriaz 1992 · **Tetsuo 1 & 2** · **Freddy 6** · **Le Sous-sol de la Peur**...

#46 **Le Festin Nu** · **Houk** · **Brain Dead** · **La Famille Addams** · int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

#47 **Alien 3** · **Batman le Défi** · **Universal Soldier** · **Indiana Jones TV** · **Twin Peaks** · **Le Cobaye**...

#48 Dossiers **Batman** · **le Défi** · **Alien 3** · **Les Aventures d'un Homme Invisible** · **Star Trek 6**...

#49 Dossier **Vampires** · les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

#51 Avoriaz 1993 · **Dracula** · **Brain Dead** · **Candyman** · **Hellraiser 3** · **Evil Dead 3**...

#52 **Fortress** · **Trauma** · ***Les Contes de la Crypte*** · carrière de Joe Dante

#53 **Last Action Hero** · **Necronomicon** · **Body Snatchers** · **Phantasm 3**...

#54 **Jurassic Park** · carrière de George Romero et Dick Smith · ***Wild Palms***...

#55 Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à Jurassic Park · int. Harryhausen, Phil Tippett...

#56 **Demolition Man** · **Mask** · **L'Etrange Noël de Mr Jack** · **Acción Mutante**...

#57 **Génération 1994** · **Evil Dead 3** · **L'Antre de la Folie** · **Brain Yuzna**...

#58 Dossier **Loup-Garou** · **Wolf** · tous les Hollywoodiens · **Body Melt**...

#59 Dossier TV : **Batman**, **Robocop**, **Superman**... · **Body Bags** · **The Crow** · la saga des **Baby Cart**...

#60 **The Crow** · ***X-Files*** · ***Highlander*** et ***Batman Erzserfhead***...

#61 Dossier **Maniac** · **Wolf** · **Tetsuo** · **Mask** · **Ed Wood**...

#62 **L'Etrange Noël de Mr Jack** · Entretien avec un Vampire · **Freddy 7**...

#63 **Men in Black** · **Scream** · **Batman & Robin** · rétro **Godzilla** · int. Wes Craven...

#64 **Volte/Face** · **Le Monde Perdu** · **Contact** · **Mimic** · **Vampires** · **Millennium**...

#65 **Alien la Résurrection** · **Starship Troopers** · **X-Files le Film** · **Spawn**...

#66 Génération 1998 · **Starship Troopers** · **Postman** · **Souviens-toi... l'Eté dernier**...

#67 **Vampires** · **Gattaca** · **Le Loup-garou de Paris** · **Dark City** · **Halloween 6**...

#68 **Godzilla** · **Dark City** · **Un Cri dans l'Océan** · **Wishmaster** · **Blade**...

#69 **Scream 2** · **Armageddon** · **X-Files** · **Millennium** · **Las Vegas Parano** · **La Mutante 2**...

#70 **Godzilla** · **X-Files le film** · **Truman Show** · **Small Soldiers** · Rétro gore...

#71 **Blade** · **Halloween : 20 ans après** · ***Buffy*** · dossier séries TV...

#72 Génération 1999 · **Star Wars Episode 1** · **Psycho Virus** · **1001 Pattes**...

#73 **Matrix** · **La Fiancée de Chucky** · **Cube** · **eXistenZ** · **Urban Legend** · dossier Slasher...

#74 **Matrix** · **Wild Wild West** · **The Faculty** · **Mon Ami Joe** · la série Z à la française...

#75 **La Momie** · **Wild Wild West** · **Le 13ème Guerrier** · **Blair Witch** · **Vorace**...

#76 **Star Wars Episode 1** · **Mantisse** · **Jin-Roh** · **Perfect Blue** · **Princesse Mononoke**...

#77 **Sixième Sens** · **La Fin des Temps** · **Les 25 meilleurs films du fantastique**...

#78 Génération 2000 · **Sleepy Hollow** · **Pour Bleue** · **Princesse Mononoke**...

#79 **Scream 3** · **Mission to Mars** · **Faust** · **Inspector Resident Evil 3**...

#80 **Le Seigneur des Anneaux** · **Mission to Mars** · dossier **Killers Superstars** · rétro **Blair Witch**...

#81 **X-Men** · **Le Pacte des Loups** · **Pitch Black** · **Destination Finale**...

#82 **L'Homme sans Ombre** · dossier L'homme invisible · **The Cell** · **Scary Movie** · **Gemini** · rétro **Hellraiser**...

#83 **Blair Witch 2** · **Donjons et Dragons** · **Planète Rouge** · **Sur Ko Kaï** · hommage à la Hammer...

#84 **Spiderman** · **Le Pacte des Loups** · **Rollerball** · **Tomb Raider** · dossier Trash...

#85 **Le Seigneur des Anneaux** · **Le Couvent** · **Intuitions** · dossier Trash...

#86 **Le Retour de la Momie** · **Ghosts of Mars** · **Legend of Zu** · dossier mummies · **Pearl Harbour**

#87 **Le Seigneur des Anneaux** · **Tomb Raider** · les bombes sexuelles du fantastique · dossier Jet Li

#88 **Final Fantasy** · **Jurassic Park 3** · **A.I.** · **La Planète des Singes** · poster **Final Fantasy**...

#89 **La Planète des Singes** · **Vidocq** · **Avalon** · **Samouraïs** · dossier Terry Gilliam

#90 **A.I.** · **From Hell** · **The One** · dossier FX, les rookies au cinéma · Rio Diesel

#91 Dossier **Ghosts of Mars** · **Battle Royale** · **Le Voyage de Chihiro** · **Harry Potter** · **Chevalier**

#92 **Rollerball** · **Monstres et Cie** · **The One** · Peter Jackson : de Z à A

#93 **Dossier Le Seigneur des Anneaux** · **Les Autres** · **13 Fantômes** · Génération 2002

#94 Dossier **From Hell** · **Spiderman** · **Versus** · **Donnie Darko** · les visages de Jack l'éventreur · Tokyo Underground

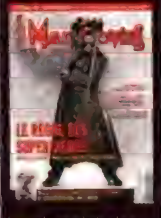
#95 Dossier **Avalon** · **Rollerball** · **Monstres & Cie** · int. Dario Argento · Takashi Miike · 30 chefs d'œuvre oubliés

#96 Dossier **Resident Evil** · **Le Voyage de Chihiro** · **Spiderman** · **Panic Room** · 30 scènes inoubliables

#97 **SPECIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE**

Star Wars Episode II · int. Sidney Magoire, Kirsten Dunst · **L'Echine du dragon** · **Femme Fatale**...

#98 **SPECIAL SUPER-HÉROS & COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2**. Dossiers **Spiderman i Blade 2** · **Minority Report** · **Darkness** · **Metropolis** (report) · comic-book en 3D films



#99 **Men in Black 2** · **Le Règne du feu** · **Jeepers Creepers** · **Jason X** · **Arac Attack** · **Brocéliande** · **Mes chers voisins** · **Requiem** · Bios 30 Maîtres d'ombres

#100 Dossier **Minority Report** · **Windtalkers** · **StarOne** · **Signes** · **Blood Feast 2** · carrière Ray Harryhausen

#101 Dossier **Signes** · **Halloween resurrection** · **XXx** · **Terminator 3** · **Kill Bill** · **Jeepers Creepers 2** · **The Ring** · **Sanjuro Suzuki** · carrière Jack Hill

#102 Dossier **Meurs un autre jour** · **Daredevil** · **X-Men 2** · **Hulk** · **Harry Potter et la chambre des secrets** · **Spider** · **Osama Tezuka** · carrière Herschell Gordon Lewis

#103 Dossier **Les Deux tours** · **Re-Animator 3** · **Spy Kids 2** · **Cradle of Fear** · **Resurrection of the Little Match Girl** · **Les Larmes du Tigre noir** · le cinéma Thaïlandais · carrière Sergio Salima

#104 Génération 2003 · **The Matrix Reloaded** · **Brocéliande** · **Le Cercle** · **Gangs of New York** · **Le Château dans le ciel** · carrière José Mojica Marins

#105 Dossier **Dark Water** · **X-Men 2** · **Hulk** · **The League of Extraordinary Gentlemen** · **Solaris** · **Cabin Fever** · **Leeches** · **Speed Demon** · **Darkness Falls** · **Scarecrow** · les fantômes japonais · carrière Larry Cohen

#106 Dossier **Daredevil** · **Terminator 3** · **Black Mask 2** · **Willard** · **Cypher** · **Traqué** · **Star Trek Nemesis** · les films comic-books ratés · carrière Shunya Itsukaimito

#107 Dossiers **Evil Dead** & **Maléfique** · **X-men 2** · **House of the Dead** · **Animatrix** · **Dreamcatcher** · **Destination finale 2** · génération **Evil Dead** · le fantastique à l'écoute · AFM 2003

#108 Les événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... · **Matrix Reloaded** · **Animatrix** · **Basic** · **X-Men 2** · **28 Jours plus tard**

#109 Dossier **Hulk** · **Haute Tension** · **Darkness** · **Nuits de Terreur** · **Animatrix** · **Ong Bak** · carrière Steve Wang

#110 Dossier **Terminator 3** · **Abîmes** · les FX de **Matrix Reloaded** · **Nuit** · **Les Enfants d'Abraham** · **Charlie's Angels 2** · **Détour Mortel** · **The Eye** · **Pirates des Caraïbes** · **Tomb Raider 2** · carrière Sergio Martino

#111 Dossier **Underworld** · **Matrix Revolutions** ·

LE MEILLEUR DES B MOVIES

1 Patrick

2 Le survivant d'un...

3 Le Corps et le Fouet

4 Creature

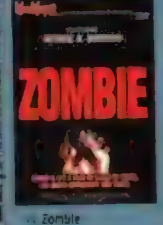
5 L'Ile de l'épouvante

6 Le Cirque des vampires

7 Le Club des monstres

8 The Stuff

9 La Fille de Jack ...



10 Zombie

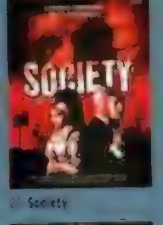
11 Rawhead Rex

12 Death Race 2000

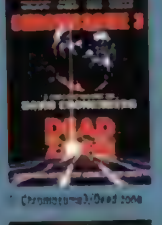
13 Transmutations

14 Soif de sang

15 Harlequin



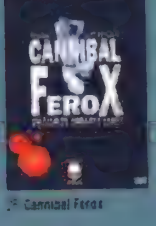
16 Society



17 Chromosome 3/Dead zone

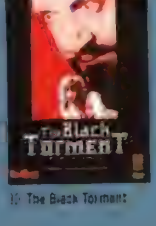
18 L'Horreur de Dracula

19 La Montagne du Dieu...

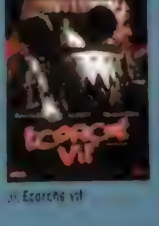


20 Cannibal Feros

21 Le Moulin des...



22 The Black Torment

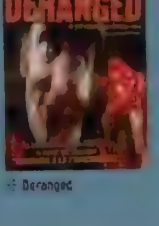


23 Ecorces vif

24 2000 Maniacs

25 Blood Feast

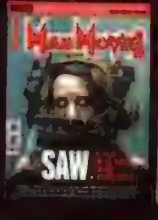
26 Les Traques de l'an...



27 Deranged

Hero · Identity · Les Fils de La Ligue des gentlemen extraordinaires · Skinned Deep · Monster Man · Willard · Cowboy Bebop · 157 Dossier Freddy contre Jason · The Texas Chainsaw Massacre · May · Infernal Affairs · Mystic River · Bad Boys 2 · hommage Charles Bronson · carrière John Phillip Law · 158 Dossiers Hellboy & Kill Bill · Matrix Revolutions · Gothika · Zatoichi · Le Monde de Nemo · S.W.A.T. · Alien · Flesh for the Beast · Slashers · carrière John Phillip Law (2ème partie) · 159 Dossier Le Retour du Roi · Mindhunters · Les Rivières Pourpres 2 · Battle Royale 2 · The Card Player · Bloodgnome · carrière Enzo G. Castellari

160 Dossier Massacre à la tronçonneuse · Générique 2004 · Spider-Man 2 · Gothika · Dead or Alive 1, 2, 3 · Jeepers Creepers 2 · carrière Enzo G. Castellari (2ème partie) · 161 Dossiers Van Helsing & Blueberry · Manson Family · Big Fish · Paycheck · Open Range · L'Hirondelle d'or · Cheng Pin Pei · Cannibal Holocaust · carrière Ruggero Deodato · 162 Dossier May · Harry Potter 3 · Immortel · Agents Secrets · Kiki, la petite sorcière · Alive · Aragami · Screaming Dead · Romasanta · Azumi · The Unliving · carrière Ruggero · 163 Dossier Ong Bak · 800 Balles · L'Armée des morts · The Machinist · Le Convoyeur · Séance · La Passion du Christ · Fenêtre secrète · AFM 2004 · carrière Eloy de La Iglesia · 164 Dossiers Kill Bill volume 2 & Van Helsing · Alien Vs Predator · Atomik Circus · Le Jour d'après · Undead · La Caravane de l'étrange · carrière James Ellroy · 165 Dossier L'Armée des morts · Memories of Murder · Saint-Ange · Casshern · Deux Sœurs · The Punisher · le comic-book · Wonderful Days · carrière James Ellroy (2ème partie) · 166 Dossiers Spider-Man 2 & Hellboy · Les Chroniques de Riddick · Le Village · Atomik Circus · I, Robot · Ghost in the Shell · Innocence · The Storyteller · Cannes 2004 · carrière Ronny Yu · 167 Special Previews · Batman Begins · Sin City · Blade : Trinity · Resident Evil : Apocalypse · Sky Captain · Steamboy · Old Boy · Collatéral · Infernal Affairs · Les FX de Spiderman 2 · carrière Ronny Yu (2ème partie) · 168 Special Halloween · Seed of Chucky · Rottweiller · I Tre Volti Del Terrore · Dinocroc · Shaun of the Dead · Bite Me ! · Alien Vs Predator · Man on Fire · dossier 20 films d'horreur incontournables · carrière Paul Naschy · 169 The Grudge · Le Pôle Express · Deviman · Izo · The Batman · la série animée · Team America · Innocence : Ghost in the Shell 2 · L'Exorciste au commencement · 36, Quai des Orfèvres · Les Indestructibles · Le Secret des poignards volants · carrière Jess Franco · 170 Saw · Ginger Snaps 2



& 3 · Decoys · The Eye 2 · Blade : Trinity · Ghost in the Shell Stand Alone Complex · The Grudge · dossier cinéma bis italien · AFM 2004 · carrière Lamberto Bava · 171 Special zombies · Return of the Living Dead 4 & 5 · Day of the Dead 2 · Choking Hazard · Bloody Bill · The Machinist · L'Empreinte de la mort · La Rage du tigre · dossier Fantôme de l'opéra · Le Château ambulant · Alexandre · G.O.R.A · carrière Paul Schrader · 172 Dossier Godzilla : Godzilla Final Wars · Le Fils de Chucky · Constantine · Assaut sur le central 13 · Dummy · the Dog · carrière Paul Schrader (2ème partie) · 173 Dossiers Saw & Calvaire · Capitaine Sky et le monde de demain · Dossier Serials · Team America · Le Cercle · The Ring 2 · Oss 117 · Générdimer 2005 · carrière Christian Duguay · 174 Dossier Star Wars Episode 3 · génération Star Wars · Otage · Creep · 3 Extremes · Kingdom Hospital · Breaking News · The Hitchiker's Guide to the Galaxy · Death Tunnel · Satan's Little Helper · carrière David Schmoeller · 175 Dossier Sin City · Le Crime Farpait · Amityville · Frères de sang · Kingdom

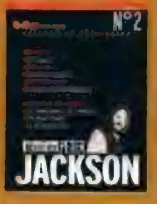
of Heaven · The Nun · La Maison de cire · Dead Meat · carrière Claudio Fragasso · 176 Dossier Batman Begins · Crazy Kung-Fu · Land of the Dead · Cursed · dossier Dimension Films · Cabinet 2005 · Les Tueurs de la lune de miel · 177 Dossier Land of the Dead · King Kong · Masters of Horror · Les 4 Fantastiques · Shaun of the Dead · Godzilla Final Wars · H2G2 · Appleseed · La Guerre des mondes · Born to Fight · La Main de fer · carrière Renny Harlin · 178 Dossier femmes fatales : Underworld 2 · Aeon Flux · Bloodrayne · Domino · The Descent · Lady Vengeance · Doom · Evil Aliens · L'Exorcisme d'Emily Rose · Kiss Kiss, Bang Bang · Les Frères Grimm · Night Watch · PTU · 179 The Descent · Dossier Survival · Fragile · Serenity · A History of Violence · The Dark · Hamster

films en DVD · Samurai Champloo · carrière Stuart Gordon · 180 Doom · Hostel · Seven Swords · The Roost · Harry Potter 4 · Lady Vengeance · Domino · L'exorcisme d'Emily Rose · 181 King Kong · Silent Hill · Masters of Horror · Slither · Saw 2 · Scènes 2005 · carrière Walter Hill · 182 Masters of Horror · Générdimer 2006 · Shaitan · Munich · Bruce Campbell · Le Labyrinthe de Pan · Les 4400 · carrière Walter Hill (2ème partie) · 183 Le Labyrinthe de Pan · Bubba Ho-Tep · Hostel · Masters of Horror · La Peur au ventre · Heilbent · Génération Mutants · AFM 2005 · carrière Aldo Lado · 184 Dossier Underworld 2 : Evolution · La Colline a des Yeux · X-Men 3 · Destination Finale 3 · Renaissance · Masters of Horror · Sale noir · Générdimer 2006 · carrière Mike Mignola · 185 Mortuary · Fragile · V pour Vendetta · Silent Hill · Horribilis · Masters of Horror · Rudy Ray Moore · carrière Monte Hellman

LES HORS-SERIES

1 JOHN CARPENTER

2 PETER JACKSON



3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS

5 SPECIAL ITALIE

6 EFFETS SPECIAUX

7 LES SERIES CULTES

MAD MOVIES CULTE

1 GEORGE ROMERO

2 Special KING KONG

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19 (tél. : 01 44 84 85 04)

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

☐ 29 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44
☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56 ☐ 57
☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 63 ☐ 64 ☐ 65 ☐ 66 ☐ 67 ☐ 68 ☐ 69
☐ 70 ☐ 71 ☐ 72 ☐ 73 ☐ 74 ☐ 75 ☐ 76 ☐ 77 ☐ 78 ☐ 79 ☐ 81 ☐ 82
☐ 83 ☐ 84 ☐ 85 ☐ 86 ☐ 87 ☐ 88 ☐ 89 ☐ 90 ☐ 91 ☐ 92 ☐ 93 ☐ 94
☐ 95 ☐ 96 ☐ 97 ☐ 98 ☐ 99 ☐ 100 ☐ 101 ☐ 102 ☐ 103 ☐ 104 ☐ 105 ☐ 106
☐ 107 ☐ 108 ☐ 109 ☐ 110 ☐ 111 ☐ 112 ☐ 113 ☐ 114 ☐ 115 ☐ 116 ☐ 117 ☐ 118
☐ 119 ☐ 120 ☐ 121 ☐ 122 ☐ 123 ☐ 124 ☐ 125 ☐ 126 ☐ 127 ☐ 128 ☐ 129 ☐ 130
☐ 131 ☐ 132 ☐ 133 ☐ 134 ☐ 135 ☐ 136 ☐ 137 ☐ 138 ☐ 139 ☐ 140 ☐ 141 ☐ 142
☐ 143 ☐ 143 ☐ 144 ☐ 145 ☐ 146 ☐ 147 ☐ 148 ☐ 149 ☐ 150 ☐ 151
☐ 152 ☐ 153 ☐ 154 ☐ 155 ☐ 156 ☐ 157 ☐ 158 ☐ 159 ☐ 160 ☐ 161 ☐ 162 ☐ 163
☐ 164 ☐ 165 ☐ 166 ☐ 167 ☐ 168 ☐ 169 ☐ 170 ☐ 171 ☐ 172 ☐ 173 ☐ 174 ☐ 175
☐ 176 ☐ 177 ☐ 178 ☐ 179 ☐ 180 ☐ 181 ☐ 182 ☐ 183 ☐ 184 ☐ 185

HORS SERIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
☐ N°2 PETER JACKSON : 8 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
☐ N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°6 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°7 SERIES TELE : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
☐ N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES B'MOVIES (frais de ports compris). Prix unitaire 6€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stock disponibles pour chaque DVD.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12
☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22 ☐ 23 ☐ 24
☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36
☐ 37 ☐ 38 ☐ 39

MAD ASIA (frais de ports compris). Prix unitaire 5,90 €. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____ PAYS _____

Date d'expiration _____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ci-contre.

1 Mutations

1 La Vierge de Nuremberg

12 Le retour de la créature

10 Shock Waves

2 Le Sadique Baron ...

3 Les Maîtresses ...

20 Opération peur

Gorgo

1 Pharmacopées

1 Virus Cannibale

10 The Black Cat

Zombi 3

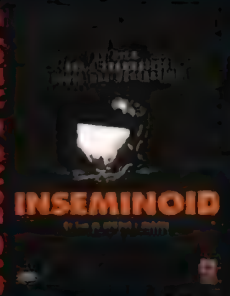
MAD ASIA

1 Dossier Seven Swords · Casshern · Lady Vengeance · Vital & Haze · Ultraman · Golden Bat · Yokai Monsters · Fighter in the Wind · [illegible] · Fata Morgana · [illegible] · [illegible] · [illegible]

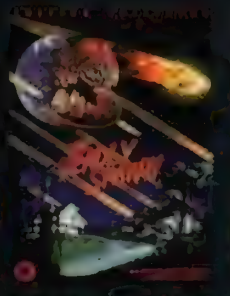
MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD ZONE 2 NEUFS



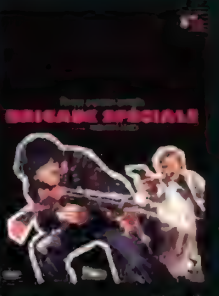
Inseminoid 12 €


The Deadly Spawn 15 €

Doom 15 €

Rue de la violence 15 €

La Rançon de la peur 15 €



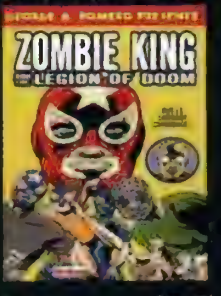
Brigade spéciale 15 €

Red Eye 15 €

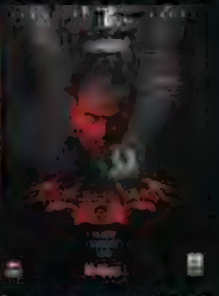
Decadence 15 €

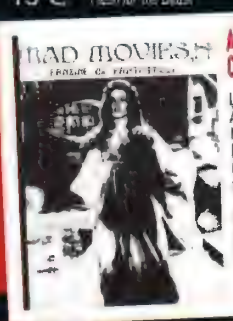
La Forêt des démons 12 €

Zombie Honeymoon 20 €



Zombie King 15 €


Flesh for the Beast 15 €

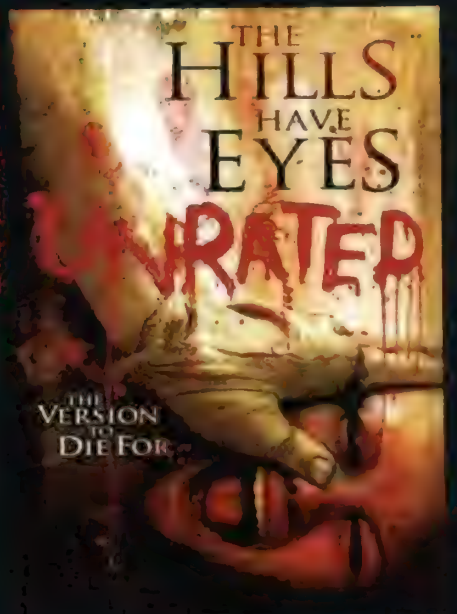


AVIS AUX COLLECTIONNEURS !

LES NUMEROS 1 À 21 DE MAD MOVIES (EXEMPLAIRES ORIGINAUX) SONT À VENDRE

APPELEZ LE MAGASIN POUR LES TARIFS !

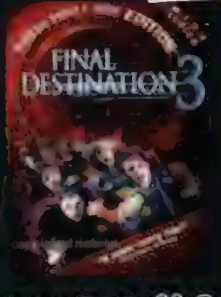
DVD ZONE 1 NEUFS



La Colline a des yeux - Director's Cut 33 €

Silent Hill (Août) 33 €

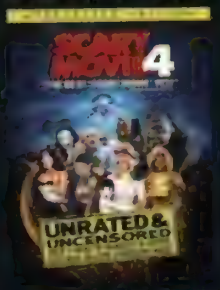
The Devil's Rejects 30 €



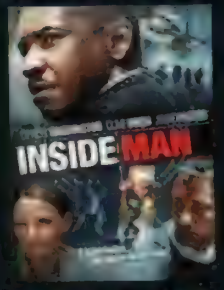
Destination Finale 3 33 €

V pour Vendetta 33 €

Basic Instinct 2 Uncut 33 €



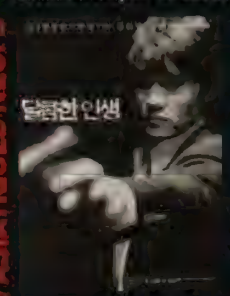
Scary Movies 4 (Août) 33 €



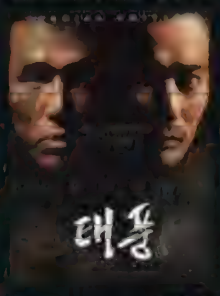
Inside Man (Août) 33 €

Poseidon (Août) 33 €

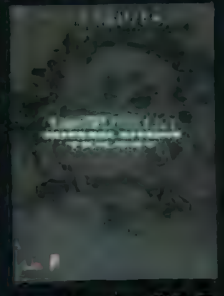
DVD ASIATIQUES NEUFS


A Bittersweet Life 39 €

Fearless (Jet Li) 25 €


Typhoon 39 €

Election 2 27 €


Infernal Affairs trilogie 89 €

PROCHAINEMENT : THE HOST

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

62, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20 WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDEO • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Back in Beez-ness

sommaire

#104 DVD
Des oldies cultes chez Bac, Bach, Metro, Wild Side et HK, du John Milius testostéroné et plein d'autres réjouissances viriles à vous mettre sous la dent cet été !

#118 TELE MANIAC
Cold Case vu par le spécialiste Martin Winckler : préparez-vous à une autopsie en règle d'une série précieuse !

#120 ANIME NATION
Julien Dupuy s'attaque à la deuxième saison de ***Ghost in the Shell : SAC*** pour le plus grand bonheur des amateurs de méchas et d'enquêtes destructrices. Un incontournable, un vrai.

#121 PLAYMAD
Parti en vacances au Japon, Sensei Dahan nous parle des futures bombes que l'on verra sur les consoles next-gen. Alléchant, forcément !

#122 MELOMAD
Les super-héros musclés squattent principalement la rubrique B.O. du mois avec les scores de **X-Men : l'affrontement final, Superman Returns, Les Travaux d'Hercule** et bien d'autres gâteries musicales à écouter sans modération...
Et le musclé Doukhan, quand est-ce qu'il se met à la musique ?

MAD DVD

Dracula au Pakistan
DE KHWAJA SARFRAZ

Après le mexicain **Les Proies du vampire**, Bach Films nous offre une nouvelle adaptation exotique de l'œuvre de Bram Stoker. Las, alors que son homologue latino-américain était un authentique chef-d'œuvre, ce **Dracula au Pakistan** (aka **Zinda Laash**, 1967) donne au mythe une de ses pires illustrations cinématographiques. Incroyablement bavarde, atrocement interprétée, cette bande n'est même pas sauvée par ses numéros musicaux, qui font pâle figure face à leurs rivaux indiens. Prétendre le contraire serait céder aux facilités du kitsch, ou faire insulte aux cinémas du Tiers-monde, porteurs de tant de merveilles. Tout au plus peut-on noter l'accent mis sur l'appétit des suceurs de sang pour de très jeunes enfants, présent dans le roman mais rarement exploité à l'écran. Pour le reste, le film ne s'élève jamais au-dessus de la simple curiosité, et est réservé aux complétistes vampiriques les plus endurcis. Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 (4/3). 1.0 (VOSTF). SUPP : FEATURETTE, BANDE-ANNONCE.

Casshern
DE KAZUAKI KIRIYA

Si les louanges dithyrambiques de Sévéon, le déménageur breton, ne vous ont pas convaincu d'aller voir **Casshern** en salles, voici l'occasion de réaliser chez vous que le bougre avait bel et bien raison ! Malgré la simplicité (voire la naïveté) de ses thématiques, le film de Kazuaki Kiriya enrobe son humanisme d'élans tragiques diablement shakespeariens qui, alliés à une recherche visuelle de tous les instants (quelque part entre les cinématiques à la Square Enix, **Avalon** et le **Cutie Honey** d'Hideaki Anno), aboutissent à un spectacle total, aussi poétique dans ses passages contemplatifs que bourrin dans ses scènes d'action. Mine de rien, des films comme celui-ci ou le **Capitaine Sky** de Kerry Conran sont tout doucement en train d'ouvrir une nouvelle voie dans l'expression cinématographique... Si ce Zone 2 offre une belle technique, difficile de se contenter des quelques bonus quand on connaît l'existence du splendide coffret japonais 3 DVD. Laurent DUROCHE

ZONE 2. STUDIOCANAL. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPP : SCÈNES COUPÉES COMMENTÉES, INÉDITS VIDÉO, COURT-MÉTRAGE COMMENTÉ.

Oldies but goodies
(BLUE SUNSHINE + BASKET CASE)

BAC VIDÉO LANCE SA « COLLECTION SECRÈTE » AVEC DEUX CHEFS-D'ŒUVRE DE L'EXPLOITATION RICAINE, QUI NOUS RAMÈNENT DANS LE SANCTUAIRE DU CINÉMA BIS, LA FAMEUSE 42E RUE DE NEW YORK.

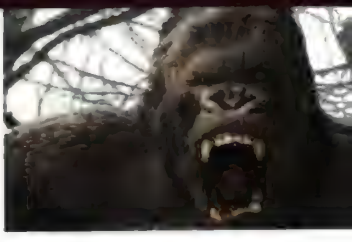
Avec sa toute nouvelle « Collection secrète », le très sérieux distributeur Bac Films se lance à son tour dans l'exhumation des plus belles pépites du cinéma « Mad Approved ». Déjà surmenés, les gratte-papiers que nous sommes n'ont plus qu'à se verser une double aspirine, d'autant que la quasi-homonymie de certaines sociétés multiplie quiproquos et malentendus à la rédaction. Mais que les éditeurs se tirent gentiment la bourre en matière de bizarrerie peliculée nous comble surtout d'aise, puisque cela permet à des titres incontournables d'être diffusés dans l'Hexagone. Ladite « Collection secrète » s'ouvre en effet avec deux classiques du cinéma d'exploitation américain – **Blue Sunshine** (aka **Le Rayon bleu**, 1977) de Jeff Lieberman, et **Basket Case** (aka **Frères de sang**, 1981) de Frank Henenlotter – où un traitement original des thèmes fantastiques le dispute à un discours iconoclaste. Cerise sur le gâteau, les galettes françaises sont de tout premier ordre, reprenant fidèlement les Zone 1 américains édités respectivement par Synapse et Something Weird.

Ainsi, l'hilarant commentaire audio de **Basket Case** nous en apprend de belles sur la vocation du réalisateur Frank Henenlotter. Né en pleine 42e Rue à New York, il a fait toute son éducation artistique dans cette mythique artère, où se succédaient les salles à double ou triple programme projetant les bandes les plus improbables, et il y a naturellement situé l'action de son premier long-métrage. Certains travellings sont ainsi d'authentiques documents, montrant dealers et tapineuses arpentant le trottoir sous les façades tapageuses de ces temples craspecs du cinéma bis, avec lesquels seul peut rivaliser notre cher Brady parisien. Les habitués de ce dernier goûteront d'ailleurs d'édifiantes anecdotes d'Henenlotter sur les spectateurs mabouls et les rats courant entre les fauteuils.

Or, s'il est un film calibré pour la 42e Rue, c'est bien **Blue Sunshine** qui, malgré un excellent accueil critique, fut sorti à la sauvette aux USA, comme nous l'apprend l'interview de Lieberman. Il est vrai que l'histoire a de quoi dérouter : des quidams sont pris d'une folie meurtrière, après avoir subitement perdu leurs cheveux ! Seul point commun, ils ont fait dix ans auparavant leurs études dans une certaine université « Liebo » n'esquive en rien l'outrance du sujet, et multiplie arrachages de perruques et cris furieux, auxquels répond le jeu étrange du jeune premier (le futur cinéaste obsédé Zalman King) qui, en fait de beau ténébreux, compose une figure étonnante de dandy fébrile. Du grotesque, on passe carrément à la farce horrifique avec **Basket Case**, un des emblèmes de la série Z, dont le postulat pulvérise tous les records d'extravagance : un jeune homme trimbale dans un panier son frère siamois monstrueux, et s'en va occire les chirurgiens sans scrupules qui les ont « séparés ». Encore aujourd'hui, on est frappé par la volonté jusqu'au-boutiste de l'équipe d'accomplir son projet, en dépit de SFX bricolés et d'un budget d'une misère évangélique (33 000 $? non, il ne manque pas un zéro ou deux). Dans des décors exigus s'agite une foule d'acteurs branques, dont on a du mal à croire que ce sont de véritables comédiens et non des marginaux racolés sur la 42e. Plus méritoire encore, le désir affiché par Henenlotter d'échapper au ghetto des « midnight shows », et sa revendication de **Basket Case** comme un pur produit d'exploitation.

King Kong – édition collector
DE PETER JACKSON

Peter Jackson est la générosité même. Combien de réalisateurs peuvent sortir d'un tournage aussi extraordinairement éreintant que celui du **Seigneur des anneaux** pour enchaîner immédiatement sur un chef-d'œuvre absolu de l'envergure de **King Kong** ?! Festival de sensations, film d'aventures ultime, son remake émerveillera plusieurs générations de spectateurs, ce qui est assurément le plus beau cadeau qu'il pouvait faire à son film de chevet. Bénéficiant d'une direction artistique hallucinante (de Skull Island à la reconstitution du New York des années 30, tout paraît réel !), **King Kong** utilise en outre le format Scope avec une virtuosité relevant de l'inédit. On se rappellera longtemps du sauvetage d'Ann Darrow lors de la baston monstrueuse opposant Kong aux V-Rex, Jackson utilisant toute la diagonale de son cadre, conférant aux images une tension corporelle similaire à celle que



peuvent éprouver les gamers sur les jeux vidéo les plus immersifs. Mais en plus de cette approche frontale immédiatement jouissive, Jackson signe un film d'amour fou bouleversant, amour que la Bête porte à la Belle, mais aussi celui d'un cinéaste pour sa créature. Dans l'original, Cooper et Schoedsack jouaient les pilotes

Pour autant, la tripaille n'exclut pas le cervelet, et ce coup d'essai demeure un des plus beaux films sur la génération. Le thème est décliné de façon à la fois intelligente et rigolote, tandis que s'instaure une relation troublante entre un post-ado dégingandé et un paquet de chair informe et assassin. De la même manière, **Blue Sunshine** marque une date historique, en ce qu'il s'agit d'une des premières œuvres faisant la satire des anciens hippies, rentrés dans le rang quand ils ne s'emparent pas hypocritement du pouvoir. Le DVD propose d'ailleurs en bonus le premier court de Lieberman, **The Ringer** (1971), un incroyable film de propagande anti-drogue sponsorisé par... Pepsi. Tout **Blue Sunshine** y est déjà : l'aura équivoque attachée à la dope, et la récupération de la contre-culture par les marchands de soupe. Ajoutons des documents rares en pagaille (la musique originale du Lieberman !) et nous aurons là des éditions tout à fait complètes et cohérentes. C'est beau comme un papier gras abandonné dans le caniveau de la 42e Rue.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BAC VIDEO. 1.77 (16/9) ET 1.33 (4/3). 5.1 ET 1.0 (SUR **BLUE SUNSHINE**). 2.0 (SUR **BASKET CASE**) (VOSTF). SUPP : COM AUDIO, COURT-METRAGE, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES (SUR TOUS), ENTRETIEN, MAKING-OF RESTAURATION, MUSIQUE ORIGINALE (SUR **BLUE SUNSHINE**), SCENES COUPEES, SPOTS ET EMISSIONS TV ET RADIO (SUR **BASKET CASE**).

Canicule D'YVES BOISSET

J'ai personnellement une affection toute particulière pour ce film, que j'ai découvert en salles lors de sa sortie, alors âgé de 9 ans. Je peux vous assurer que se prendre un film comme **Canicule** dans la tronche à cet âge-là, surtout quand votre culture ciné se limite alors à des Disney et des **James Bond**, ça ne s'oublie pas. Ça ne s'oublie JAMAIS même. Pour faire court : sans **Canicule**, je ne serais très certainement pas là où je suis aujourd'hui ! Polar rural complètement décalé et barré, ouvertement déviant et violent, **Canicule** fut injustement méprisé, parce qu'incompris, lors de son exploitation au cinéma. Lee Marvin incarne Jimmy Cobb, un gangster américain qui se réfugie en plein cœur de la Beauce après un casse qui a mal tourné. Pas de bol pour lui, la ferme qu'il a choisie pour se remettre de ses blessures et dissimuler son butin est « hantée » par une famille de dégénérés de premier choix (composée de Victor Lanoux, Miou-Miou, Jean Carmet, Bernadette Lafont, David Bennent, Grace De Capitani et Jean-Pierre Kalfon, quand même !). Bien entendu, tout ce beau monde s'intéresse de très près aux dollars de Cobb... Présenté dans son format Cinémascope respecté et agrémenté d'une interview récente d'Yves Boisset ainsi que d'un making-of d'époque assez long, aussi intéressant (l'attaque du fourgon blindé au bazooka) que drôle (les longues discussions absurdes entre un Lee Marvin qui ne parle pas un mot de français et un Jean Carmet qui ne capte pas un mot d'anglais), **Canicule** a enfin droit à une édition DVD qui lui rend justice. Mr. Boisset, je n'ai qu'un mot à vous dire : MERCI !

Damien GRANGER

ZONE 2. STUDIOCANAL. 2.35 (16/9). 1.0 (VF). SUPP : INTERVIEW, MAKING-OF, BANDE-ANNONCE.

qui exécutaient impitoyablement Kong. Apparaissant dans un caméo similaire, Jackson retient quant à lui son tir, bouleversé que Kong veuille protéger sa petite princesse de la folie des hommes au péril de sa vie. En ce qui concerne le DVD, l'image et le son sont irréprochables et on retiendra en bonus l'excellent documenteur sur Skull Island. En attendant la version longue...

David DOUKHAN

ZONE 2. UNIVERSAL. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, DOCUMENTEUR, FEATURETTE.

House of the Dead D'UWE BOLL

Après **La Maison des 1000 morts**, une autre arlésienne légendaire se décide à pointer enfin le bout de son nez dans nos contrées : **House of the Dead**. Sans conteste meilleur film à ce jour du bourrin teuton Uwe Boll (**Alone in the Dark**, **BloodRayne**), cette adaptation du jeu culte de Sega est tout sauf un gros navet purulent, en dépit du fait que les trois quarts de ceux qui l'ont vue lui chient gentiment à la gueule. Non, en aucun cas **House of the Dead** ne mérite autant de mépris car, n'en déplaise à certains, il s'avère être à l'arrivée beaucoup plus fidèle à son matériau d'origine que la plupart des adaptations ciné de jeux vidéo. Qu'attendre de celle d'un soft aussi simpliste où le joueur est tranquillement téléguidé par la console, et seulement sollicité pour dézinguer un maximum de zombies en tapotant comme un damné sur un seul et unique bouton ? Du démastiquage pur et dur ! Et ça, le père Boll sait faire. Baignant dans une lumière magnifique signée Mathias Neumann (grand chef-op largement sous-estimé), **House of the Dead** honore donc largement son contrat en nous offrant plus de 50 minutes de gunfights ininterrompus.

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES, TRAILERS.

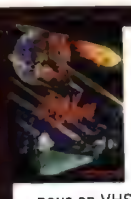
Kurosawa et la condition humaine

(LE CHATEAU DE L'ARAIGNEE + LA FORTERESSE CACHEE + LES SALAUDS DORMENT EN PAIX + DODES' KADEN)

Grosse actu Akira Kurosawa pour Wild Side, qui s'apprête à éditer pas moins de dix œuvres du maître d'ici à la fin 2006. Ressortis parallèlement en salles (dans les cinémas Action à Paris), les quatre titres de cette première livraison illustrent à merveille l'éclectisme du réalisateur nippon. **Le Château de l'araignée** (1957) et **La Forteresse cachée** (1958) traitent, chacun à sa manière, des conflits claniques qui ravageaient le Japon féodal. Le premier est une transposition très sombre de *Macbeth* dans l'univers du jidaï-geki, tandis que le second, parfois considéré comme la matrice de **Star Wars**, annonce davantage le western italien par son ambiance picaresque et son goût des masques et de la dissimulation. **Les Salauds dorment en paix** (1960), quant à lui, est un drame criminel très noir, tournant autour de la corruption endémique au Pays du soleil levant. Enfin, **Dodes'Kaden** (1970) dresse la chronique douce-amère d'un bidonville bariolé, peuplé de personnages tous plus ou moins azimutés. Par ailleurs, les secondes galettes recèlent des bonus fournis, qui se répartissent en deux catégories. D'une part, la série japonaise **The Masterworks**, qui envisage chaque film selon un angle précis (dans l'ordre : le théâtre nô, le Scope, le scénario et les acteurs, la couleur) ; d'autre part, les suppléments made in Wild Side, qui recueillent les témoignages précieux d'anciens collaborateurs de Kurosawa.
Or ce dernier est présenté dans tous les dictionnaires comme *« le cinéaste de l'humanisme »* et les quatre DVD sont avant tout l'occasion de vérifier que cette notion imprègne profondément toute son œuvre, et de découvrir comment elle est modulée à chaque opus. **Les Salauds...** s'attache bien sûr à démontrer l'inanité de la vengeance obsessionnelle. Quant au **Château...**, le matériau d'origine y subit un changement subtil mais essentiel : alors que la tragédie de Shakespeare reposait sur un destin inflexible, l'adaptation laisse en théorie l'option aux personnages d'accomplir, ou non, la prophétie de la sorcière. Doute et choix individuel s'insinuent pareillement dans le petit groupe de hasard réuni par **La Forteresse...** ; si le samouraï incarné par Toshirô Mifune reste fidèle aux règles féodales, celles-ci sont allègrement bafouées par deux paysans cupides et bien peu chevaleresques, et surtout par la crypto-Princesse Leia qui prend conscience de la misère de son peuple en traversant un pays déchiré par la guerre. Son monologue final restera ainsi un des sommets de la filmo de Kurosawa : *« La bonté des Hommes, la lâcheté des Hommes... j'ai vu tout cela, etc. »* Telle pourrait être l'exergue du magnifique **Dodes'Kaden**. Plus que jamais sous influence fordienne, le cinéaste y multiplie en virtuose personnages et digressions, et juxtapose brutalement fantaisie burlesque et épisodes désespérés. Le résultat est une peinture toute en compassion de l'humanité souffrante, qui échappe par miracle à la mièvrerie ou au sordide. Mélange inédit d'outrance et de sérénité, c'est un des chefs-d'œuvre d'Akira Kurosawa.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. WILD SIDE. 1.33 (4/3) ET 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VOSTF). SUPP : DOCUMENTAIRES, ENTRETIENS, GALERIES PHOTOS, FILMOGRAPHIES, BANDES-ANNONCES.



The Deadly Spawn DE DOUGLAS MCKEOWN

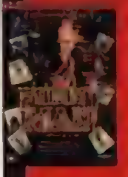
Quand on évoque **The Deadly Spawn** (sorti chez nous en VHS dans les années 80 sous le titre **La Chose**), on parle plus volontiers de son producteur, Ted A. Bohus, que de son réalisateur, dont ce sera l'unique film. Véritable petit génie adepte du système D et roi de la démerde, Ted A. Bohus fait ses armes sur deux films de Don Dohler (**Fiend** et **Nightbeast**) avant d'investir ses propres ronds dans cette série B eighties des plus fun. Une série B tellement culte qu'il lui offrira une suite (**Metamorphosis : The Alien Factor**, tournée 8 ans plus tard) avant de passer lui-même à la réalisation pour les besoins de **Regenerated Man** et de **Vampire Vixens from Venus.** Des films toujours aussi jouissifs et généreux, mais dont le meilleur ambassadeur restera néanmoins **The Deadly Spawn.** Si l'histoire est toute simple (des jeunes sont confrontés à une bestiole extraterrestre qui se trouvait au sein d'une météorite venant de s'écraser sur notre planète), c'est l'enthousiasme général pour le genre qui séduit aussitôt à la vision de **The Deadly Spawn.** Teenagers idiots, érotisme gratuit, monstres en caoutchouc, modèles réduits et effets gore en latex... Bref, tout ce qui faisait le charme des monster-movies de cette époque se retrouve dans cette petite perle. Proposé dans une copie très décente augmentée de nombreux bonus aussi amusants qu'informatifs, autant dire que l'achat de ce DVD s'impose, d'autant plus pour soutenir l'heureuse initiative de ce nouvel éditeur.

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDIT. LE CHAT QUI FUME. 1.33 (4/3). 2.0 (VF ET VO). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF SFX, CASTING DES ACTEURS, LES COLLECTORS **THE DEADLY SPAWN**, **THE DEADLY SPAWN** AU JOURNAL TELEVISE AMERICAIN, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES, BANDE-ANNONCE ALTERNATIVE, SEQUENCE D'OUVERTURE ALTERNATIVE.

MAD DVD

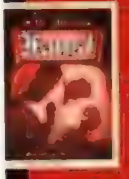
Funny Man - special edition (MK2 IMPORT) DE SIMON SPRACKLING



Ça ne casse pas trois pattes à un canard, Funny Man reste encore aujourd'hui le slasher mignon et sympathique qu'il était à sa sortie, il y a plus de 10 ans déjà. Sorti de Freddy Krueger brillait, le Funny Man aligne les victimes les plus sanglantes, certes, mais déçoit son casting (dont Christopher Lee, en guest de luxe) avec assez d'humour pour amuser la galerie. L'édition DVD, à la qualité technique tout à fait correcte, est remplie de suppléments qui prolongent agréablement le film. Les bonus sont d'ailleurs tellement variés (clips, d'anecdotes et d'images de tournage qu'ils sont, au final, presque plus intéressants que le film lui-même. **Jean-Baptiste HERMENT**

ZONE 2. SURROUND. 1.77 (16/9). 2.0 (VO). SOUS-COM AUDIO, MAKING-OF, ENTRETIEN, CLIP, COURT METRAGE, BANDE-ANNONCE.

Faust DE F. W. MURNAU



Un avertissement, d'abord : le DVD affiche dix minutes de moins que l'édition américaine de Kino Video ; mais l'écart est peut-être simplement dû à la vitesse différente, variable au temps du muet. Ce qui est sûr en revanche, c'est que la Zone 2 présente une image de bien meilleure qualité. Plus encore que d'habitude, c'est capital, l'œuvre orchestrant ce duel entre ombre et lumière qui fonde l'art expressionniste et, partant, tout le cinéma fantastique. Bénéficiant de moyens considérables, l'auteur tire de cette opposition tous ses prolongements esthétiques, moraux et métaphysiques, pour son dernier film allemand (1926) avant son départ pour Hollywood. Aucun doute, ce qui n'a guère d'importance, puisque le spectateur démêle entre deux battements d'yeux l'influence d'Eric Rohmer et l'Organisation de l'espace dans le **Faust** de Murnau, un des textes fondateurs de la critique cinématographique moderne. Tous en bibliothèque !

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. FILMS SANS FRONTIERES. 1.33 (4/3). 2.0 (FILM MUET AVEC ACCOMPAGNEMENT MUSICAL).

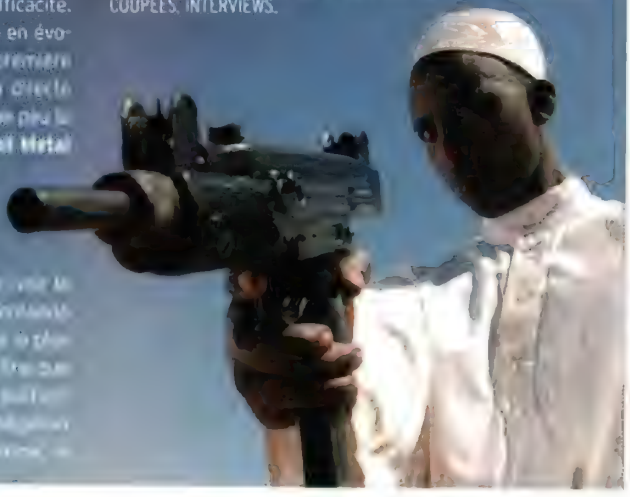
Polémique fiction

(JARHEAD + LORD OF WAR + THE CONSTANT GARDENER)

La crise morale que traversent les États-Unis, une fois de plus confrontés à leur propre sauvagerie (politique, militaire et sociale), rendait inévitable la résurgence d'un cinoche politiquement offensif. Mais ici, point de filmage rêche et âpre comme les années 70 en ont tant livré en réaction au Vietnam, mais des allégories cyniques ou romantiques qui touchent leur cible avec plus ou moins d'efficacité. Sam Mendes s'attaque à son sujet par la bande en évoquant l'endoctrinement des GI's (on en a parlé à propos de Gitai), avant une confrontation directe avec l'actuel conflit irakien. Ce qui n'était guère plus à portée de vue dans **Jarhead**, même si le moment **Full Metal Jacket/Les Rois du désert** [illegible]. Tout le contraire d'Andrew Niccol qui, [illegible] la thématique – le trafic d'armes – d'un point de vue politique, [illegible] **Lord of War** une farce politique rare, voire [illegible]. Mais c'est bel et bien [illegible] **The Constant Gardener**, [illegible]. Le [illegible] quelque chose [illegible] et [illegible] compassion... Un constat pessimiste mais essentiel, qui fait du métrage de Meirelles l'un des plus beaux films politiques mainstream de ces dernières années.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. UNIVERSAL. M6 VOOD ET STUDIO CANAL. 2,35 (16/9) ET 1,85 (16/9). SI (VO ET VF) ET DTS (VO ET VF SUR **LORD OF WAR**). SUPP : COM AUDIO MAKING OF, SCÈNES COUPÉES, INTERVIEWS.



DVD*rapido*

JOE'S APARTMENT
DE JOHN PAYSON

Ça fait bien zizir de voir débouler en Zone 2 cet excellent métrage où des cafards déconneurs font la nique à des promoteurs peu scrupuleux. Si **Joe's Apartment,** premier long-métrage produit par la chaîne MTV, a surtout marqué les esprits de l'époque (1996) pour son habile utilisation des CGI, sa mise en scène constamment inventive et son humour gentiment trash font de lui un peu plus qu'un film gadget. En revanche, ce DVD la joue profil bas avec son master 4/3 et ses bonus en berne... (Warner)

LA CRYPTE DE BRUCE HUNT

« Ah non ! Il est hors de question que je regarde **The Descent** *!!! Ça fait trop flipper ton truc là !! - Bon, ben t'as qu'à te mater* **La Crypte** *alors, c'est tout pareil que dans le film de Neil Marshall sauf que c'est pourri. Ça raconte la même chose, sauf que les bonasses de service sont remplacées ici par des camionneurs se prenant pour des Prix Nobel. Et les monstres, t'inquiète, on les voit jamais et ils n'aiment pas le gore ! Ouais, même mémé peut le regarder avec nous, je te promets qu'on n'aura pas à changer sa couche en cours de route, c'est ouf non ? - Ah ? C'est con, on aurait pu avoir le film en odorama... »* (GCTHV)

24,99€ 24,99€ 24,99€ 19,99€ 24,99€ 19,99€ 19,99€ 14,99€ 19,99€

24,99€ 14,99€ 14,99€ 14,99€ 24,99€ 24,99€ 9,99€ 24,99€ 9,99€ 14,99€

9,99€ 9,99€ 10€ 12€ 10€ 10€ 12€ 12€ 10€ 10€

Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port (Colissimo Expert)* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de _____ €

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

www.uncutmovies.fr

Règlement par carte bancaire possible sur notre site internet.

m _____ Prénom _____

resse _____

de Postal _____ Ville _____

E-mail _____

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- Le lot de **5 VHS** (titres au choix) : **40 € !**
- Le lot de **7 VHS** (titres au choix) : **50 € !**

ansexuelle. (1) Aux moins de 16 ans. (2) Aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur

Les films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger mandat international ou CB uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

MAD DVD

Inseminoid
DE NORMAN J. WARREN

Deux ans après **Alien**, Norman J. Warren (**L'Esclave de Satan** - **Le Zombie venu d'ailleurs**) offrit aux spectateurs médusés cette relecture toute personnelle du classique de Ridley Scott. Travaillant dans un labo perdu sur une planète lointaine, un groupe de scientifiques est attaqué par une entité extraterrestre. Férue d'insémination (oui, c'est un hobby comme un autre), la grosse pelette visqueuse s'introduit dans le conduit de la belle Sandy qui se met alors en tête de démastiquer tous ses compagnons d'infortune, avant d'accoucher sur le plancher d'une progéniture particulièrement dequeu. Jusqu'ici disponible par chez nous uniquement en VHS dans la collection René Chateau (numéro 9 pour les intimes), **Inseminoid** est une série B eighties comme on les aime, dont les nombreuses tares se bonifient avec le temps. Musique mi-ringarde, mi-synthétique, effets latex crados, interprétations approximatives ou surjouées, le cahier des charges est parfaitement rempli. Constat identique pour le DVD, irréprochable comme à l'accoutumée chez Neo Publishing.

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : BANDE-ANNONCE, FILMOGRAPHIE, GALERIE PHOTO.

Demon Terror
D'ANDREAS BETHMANN

Après **Angel of Death** et **Rossa Venezia**, les maboules d'Uncut Movies remettent le couvert avec **Demon Terror**, la nouvelle boucherie d'Andreas Bethmann. Comme d'habitude chez le bon homme, l'histoire n'est qu'un vague prétexte (après un casse, des jeunes se cavalent sur une île où des démons veulent les fourrer pour se reproduire) à une succession quasi ininterrompue de scènes cul et gore. Les bisseux déviants aimant avoir la gaule en même temps que la nausée devraient donc être aux anges avec cette pelletée de donzelles plus ou moins fraîches se déhanchant à poil avant de se faire au choix, dépuceler par un gros vers poisseux, ou vider comme de vulgaires truites. Bref, comme d'habitude chez Andreas, il y a à boire et à manger pour tout le monde !

Alexandre BUSTILLO

ZONE 2 INEDIT. UNCUT MOVIES. 2.35 (16/9). 2.0 (VO).

Bachsploitation
(TERREUR À TINY TOWN + J'ENTERRE LES VIVANTS + SATAN'S SADISTS + L'INVASION DES FEMMES ABEILLES)

Ces quatre titres récemment sortis chez Bach nous permettent de retracer 40 ans de série B américaine, pendant lesquels des personnalités d'exception se sont croisées sur des bandes souvent délectables, et parfois ahurissantes.
L'adjectif s'applique surtout à **The Terror of Tiny Town** (1938), un western exclusivement interprété par des nains ! Comme si cette unique tentative de cinéma lilliputien devait résumer à elle seule le 7ème art, le scénario enchaîne les séquences d'action, mais aussi les scènes comiques, sentimentales, musicales, mélodramatiques, qui donnent à l'ensemble un tempo étonnamment dynamique, aidées il est vrai par une durée de tout juste une heure. Voir les acteurs chevaucher vaillamment des poneys et évoluer dans des décors disproportionnés fait pourtant sourdre un certain malaise, peut-être plus poignant que dans **Les Nains aussi ont commencé petits** de Werner Herzog, qui reprendra le même procédé. Mais tout est permis quand le réalisateur se nomme Sam Newfield, l'homme aux 250 films, dont Jean-Marie Sabatier se demandait comment il avait réussi à trouver employeur sans discontinuer durant 30 ans. La réponse est simple : de son vrai nom Samuel Neufeld, il n'était autre que le frère de Sigmund Neufeld, le patron de la légendaire firme fauchée PRC.
Autre dynastie, celle des Band. Charles, le fils, créa Full Moon, la boîte favorite de Granger et Bustillo. Le père, Albert Band, apparaît dès 1958 où il réalise **I Bury the Living**, dont le postulat fleure bon la *Twilight Zone* : l'intendant d'un cimetière semble provoquer à distance des décès, par une simple opération administrative. Pâtissant justement d'une mise en scène télévisuelle, le film parvient néanmoins à peindre l'obsession morbide du personnage principal, au fil d'un récit qui flirte avec l'univers d'un Shyamalan. Plus rude est le monde d'Al Adamson, qui incarnerait à lui seul le concept d'« **exploitation** ». Avec **Satan's Sadists** (1969), il s'attaque aux bikers ivres de violence, qui feraient passer les Hell's Angels des productions Corman pour des enfants de chœur. Une grandiose scène de trip constitue notamment un témoignage édifiant sur les méfaits de la drogue, devant et derrière la caméra. Le style aride d'Adamson fera cependant école, puisqu'on reconnaît parmi les motards les futurs cinéastes Z John « Bud » Cardos et Greydon Clark.
Bien différente est la filmo de Denis Sanders : lauréat de l'Oscar du court-métrage, il coécrit **Les Nus et les morts** de Raoul Walsh, avant de se spécialiser dans le documentaire musical. Lors d'une fin de carrière difficile, il mêle avec **Invasion of the Bee Girls** (1973) action (cette vieille trogne de William Smith fait le coup de poing), érotisme (les bourdonneuses fatales tuent leurs amants en plein coït !) et anticipation. Or, mine de rien, le scénario aborde des thèmes alors novateurs dans la SF, comme le contrôle de la recherche scientifique. Rien d'étonnant : c'est un des premiers travaux du spécialiste Nicholas Meyer (***Le Jour d'après***, **Star Trek 2** & **6**). Damned, nous voilà revenus dans le **mainstream** !

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 ET 1.77 (4/3). 1.0 (VOSTF). SUPP : FEATURETTES (SUR **TERREUR À TINY TOWN** ET **SATAN'S SADISTS**), FILMOGRAPHIES (SUR **J'ENTERRE LES VIVANTS**), BANDES-ANNONCES.

Domino DE TONY SCOTT

« My name is Domino Harvey... I'm a bounty hunter »... Cette phrase, lâchée par la voix terriblement sexy de Keira Knightley dans un teaser atomique, avait eu le don d'embraser la libido et de booster l'adrénaline de tout amateur de cinoche carburant à la pétoire fumante. Déboule alors le film, expérience hallucinatoire et hystérique au traitement inédit (Tony Scott y pousse à l'extrême son goût pour la manipulation de l'image et les rafales d'informations visuelles crachées à un rythme foudroyant), mais plombé par un script d'une nullité effroyable : le personnage de Domino est carrément édulcoré (plus de drogue si ce n'est un joint, plus de filles si ce n'est un look férocement lesbien), l'intrigue est inexistante, les personnages secondaires soit énervants, soit sous-employés (les has-been de la série *Beverly Hills*, tous deux excellents)... Bref, **Domino** n'est pas à proprement parler très réussi mais, paradoxalement, est carrément bandant à regarder ! Gunfights sortis tout droit d'un film de guerre, digressions dignes d'un trip sous acide, montage d'une audace inouïe, Scott se fait plaisir et, pour peu qu'on accepte de monter à bord, procure des sensations inédites, à mi-chemin entre l'hypnose et l'euphorie, sacralisant au passage un trio d'acteurs mémorable. Le DVD, exemplaire et pourvu de bonus passionnants (dont une scène d'amour nettement plus hot), est à la hauteur de ce film d'auteur « autre » et furieusement culte.

Cédric DELELÉE

ZONE 2. METROPOLITAN. 2.40 (16/9). 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, FEATURETTES, SCENES COUPEES, INTERVIEWS, BANDES-ANNONCES.

Seven 7 poursuit sa série consacrée au western italien avec trois films de qualité assez variable, mais toujours toute très correcte. Mario Lanfranchi signe avec **Sentenza de mort** un western bavard et plein de scènes de dialogues. En résumé, un film qui tourne [illegible] un peu long mais [illegible] Giuliano Gemma en fugueur [illegible] et d'une partie très sympa. Un cran au-dessus, **Texas Adios** propose un duel et son héros à l'assassin [illegible]

Tout dans les muscles

(TODAY YOU DIE : DOUBLE RIPOSTE + THE MECHANIK)

Il ne se passe désormais plus un mois sans qu'un nouveau Steven Seagal déboule en DVD. Dans cette production Nu Image que réalise le chef-op Don E. Fauntleroy, Steven Seagal se retrouve à nouveau affublé d'un rappeur/sidekick. Après DMX et Ja Rule, c'est donc Treach, le leader de Naughty by Nature, qui s'y colle. Un petit voyou qui va prêter main-forte à Steven Seagal, voleur de son état, pour le venger de ses anciens patrons, qui l'ont envoyé en prison. Avec un titre aussi explicite que **Today You Die**, on était en droit de s'attendre à un enchaînement de bras cassés et de mâchoires démastiquées mais force est de constater que l'ancien garde du corps y va désormais pépère, à la cool. S'il enchaîne les tournages à un rythme frénétique (environ 6 films par an), ses prestations sont quant à elles de moins en moins musclées.

De son côté, Dolph Lundgren semble reprendre du poil de la bête, surtout quand il se trouve derrière la caméra. Après le déjà très honorable **The Defender**, où il avait largement prouvé son habileté niveau mise en scène, le voilà qui récidive avec **The Mechanik**, un polar à l'ancienne qui dérive progressivement vers le western italien jusqu'à un final dantesque où la sauvagerie et la barbarie semblent ne plus avoir de limites. Un final où les méchants russes kidnappeurs d'enfants se font exploser les rotules et le crâne à coups de pompe à bout portant. Vous connaissez le refrain : plus ça éclabousse, plus on kiffe ! **Damien GRANGER**

ZONE 2 INEDITS. SEVEN 7 ET GCTHV. 1.85 (16/9). 5.1 (VF ET VO). SUPP : MAKING-OF, BANDES-ANNONCES (SUR **TODAY YOU DIE**).

Italian Wild West

(TEXAS ADIOS + MANNAJA, L'HOMME A LA HACHE + SENTENCE DE MORT)

ins. Dynamisé et porté par la jeunesse d'Alain Delon, **Texas Adios** n'est certes nullement le plus sérieux et crédible métrage qui soit mais il est diablement efficace (rapide, pratique. Et puis Franco Nero et ses potes vous disent, ça ne se refuse pas ! Meilleur film du lot, **Mannaja, l'homme à la hache** (vaguement inspiré à la fois du célèbre **Keoma**, notamment au niveau des scènes des rues avec la femme Marcelo Mark, Sergio Martino crée une ambiance sonique très efficace (le duel final et ensuite le bad guy qui tire la gueule). Malheureusement, le manque de charisme de ce héros (comme de Mark Roberts) plombe quelque peu le film, il faut dire le ridicule de la qualité technique du DVD est moins prononcé que sur les précédents (ce

vre et il est diablement que le meilleur film du lot se voit attribuer une cape (copie en 4/3 et en VF uniquement ! Rien très à dire regrettons que Seven 7 ait décidé de rééditer les premiers volets de **Sentence de mort**... Très heureusement, les bonus, bien faits et ludiques, atténuent notre déception.

Jean-Baptiste MORAIN

ZONE 2. SEVEN 7 2.35 (16/9). VO SUR **MANNAJA**. 16/9 ET VO ET UNIQUEMENT SUR **MANNAJA**. SUPP : PRÉSENTATION DES FILMS, ENTRETIENS, GALERIE PHOTOS, BANDES ANNONCES.

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À :
MAD MOVIES JEU GRATUIT FRAGILE - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

TÉL. ____

1. QUEL ÉTAIT LE PRÉCÉDENT FILM DE JAUME BALAGUERO ?
- ☐ INCASSABLE
- ☐ LE CRIME FARPAIT
- ☐ DARKNESS

2. DE QUELLE SÉRIE TÉLÉ CALISTA FLOCKHART ÉTAIT-ELLE LA STAR ?
- ☐ BUFFY
- ☐ ALLY MCBEAL
- ☐ SEX AND THE CITY

3. DANS FRAGILE, CALISTA FLOCKHART TENTE DE SAUVER...
- ☐ DES ENFANTS
- ☐ DES HANDICAPÉS
- ☐ DES PERSONNES AGÉES

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat du [illegible] au 28/08/2006 ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille, ainsi que toutes personnes ayant participé de quelque manière que ce soit à la réalisation de ce jeu. Les participants doivent renvoyer ce bulletin complet ou sa copie manuscrite sur papier libre avec toutes les informations demandées, soit par courrier postal à l'adresse suivante : Mad Movies - CPF 6 rue Rodier 75009 Paris [illegible] Les gagnants seront prévenus personnellement par téléphone. Il n'est pas prévu d'indemniser ni de compenser [illegible] Les cadeaux ne sont pas échangeables ni remboursables. [illegible]

Shaw sauvage

(SHAOLIN CONTRE NINJA + LE POIGNARD VOLANT + 5 MAITRES DE SHAOLIN + COFFRET WONG FEI-HUNG)

Wild Side continue son bénéfique travail de distribution des classiques martiaux de la Shaw dans l'Hexagone. Commençons donc cette nouvelle tournée par ce petit bijou qu'est **Shaolin contre Ninja** (plus connu des amateurs sous le nom de **Heroes of the East**). Film ying-yang par excellence (l'homme contre la femme, la Chine contre le Japon, le kung-fu contre le karaté...), ce classique de Liu Chia-Liang a le mérite de sortir des sempiternelles histoires de vengeance pour nous offrir une romance pas tout à fait comme les autres, sur fond de combats (of course) interethniques. Intelligent et réjouissant ! **Le Poignard volant** (**The Sentimental Swordsman** en VO) est l'une des nombreuses adaptations de l'écrivain Gu Long par Chu Yuan. Comme sur leurs autres « collaborations », ce film transcrit avec bonheur l'univers pop de Gu Long, tout en essayant de condenser au maximum autant d'éléments possibles de l'œuvre originale (personnages, émotions...). Une très belle réussite là aussi, qui prouve bien que Chu Yuan est assurément le meilleur cinéaste martial de la compagnie. Bien connu du public français (merci la VHS Fil à Film), **5 maitres de Shaolin** nous revient dans une copie évidemment superbe et, surtout, uncut. Histoire classique de combats entre survivants du temple de Shaolin et méchants Mandchous, ce film vaut surtout le détour pour son casting dominé par un David Chiang toujours aussi charismatique. Enfin, le coffret Wong Fei-Hung présente deux films de Liu Chia-Liang autour du mythe du célèbre kung-fuka cantonnais. **Le Combat des maitres** (autre très bon souvenir en VHS) nous présente un jeune et indiscipliné Wong qui va faire ses classes chez un maitre plutôt sévère. Film novateur à l'époque par son approche avant tout éducative, **Challenge of the Masters** (en VO) reste l'un des grands moments de la carrière de Liu - ainsi que son second film en tant que cinéaste. Le deuxième film du coffret, réalisé en 1981, nous montre encore un jeune Wong passant son temps à se chamailler et finissant par créer une guerre des clans. Bien que convenu dans son intrigue, ce film à l'humour léger est un divertissement plaisant qui réserve quelques jolies scènes d'action (en particulier un duel final dans une étroite ruelle). Du côté des suppléments, on retiendra en particulier un documentaire sur le cinéma kung-fu à Hong Kong (riche en interviews et n'hésitant pas à se faire démystificateur - même, si, inévitablement, on revient sur certains points bien connus) et la série d'entretiens autour de Wong Fei-Hung sur le troisième disque du coffret (principalement de critiques renommés), ainsi que l'interview du Japonais Kurata sur **Shaolin contre Ninja** qui nous parle de son parcours et de son passage à la Shaw. Bref, du beau travail, comme d'habitude.

Julien SÉVÉON

ZONE 2 WILD SIDE. 2.35 (16/9). 1.0 (VF ET VOSTF). SUPP : INTERVIEWS, DOCUMENTAIRES.

Hooligans DE PHILIP DAVIS

On le sait, le hooliganisme est un puits à faits-divers intarissable pour les médias désireux de livrer à leur audience toujours plus de sensationnel. Pur rejeton pathologique made in Britain, le hool fascine le grand public : il dégoûte les pacifistes, effraie les familles, attire les ados et défraie perpétuellement la chronique. Mais le hool est aussi un baromètre social éloquent dont le cinéma s'est emparé à plusieurs reprises. **The Firm**, **The Football Factory**, **Ultrà**, **Green Street** (sorti en salles chez nous il y a peu sous le titre **Hooligans** justement) et cet **I.D.** (titré aussi **Hooligans**, vous suivez ?) constituent les témoignages cinématographiques les plus fameux. Polar d'infiltration dans lequel un flic participe au démantèlement d'une « firm » (le terme désignant l'organisation d'un groupe de hools) avec trois de ses collègues, **Hooligans** est autant une véritable étude sociologique pertinente - et surtout non diabolisante - qu'une histoire de perte d'identité choquante de réalisme. Philip Davis ne verse jamais dans la caricature débilitante du gros décérébré fascisant incapable d'aligner trois mots sans beugler et nous dépeint cette « famille » avec une rare justesse de ton. Il montre surtout quelle est la véritable motivation de ces nouveaux guerriers : le défoulement via l'ultraviolence en réponse à un climat social sans échappatoire où tout comportement hors norme est sévèrement sanctionné avant même d'être compris. Toujours dans cette optique, l'excellent documentaire ***Putain de hooligans*** accompagnant le film est un parfait complément d'enquête au métrage de Philip Davis. Un DVD pensé intelligemment donc, pour une œuvre à ranger aux côtés des essais filmiques enragés du regretté Alan Clarke.

Fausto FASULO

ZONE 2 INEDIT. FREE DOLPHIN. 1.66 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : DOCUMENTAIRE, BANDE-ANNONCE.

MAD DVD

All Ladies Do It DE TINTO BRASS

Pour les fans de cinéma trash, Tinto Brass reste l'auteur de deux œuvres monstres, **Salon Kitty** et **Caligula**, mariant violence et érotisme sous les ors du 3e Reich ou de la Rome décadente. **All Ladies Do It** (**Così fan tutte**,1992) vient mettre en lumière un autre pan de sa filmographie, son versant solaire, libertin et libertaire, voire carrément paillard. Une histoire prétexte et dédramatisée au possible (une jeune femme persuade un mari jaloux que sa totale liberté sexuelle va revitaliser leur vie de couple !) permet une nouvelle fois au vieux maître de déployer son sens unique du montage, qui finit toujours par transformer un décor raffiné en scène de théâtre, ou plutôt en peep-show ou en alcôve de bordel. Mais une question angoissante demeure. Où Brass va-t-il chercher ses égéries, des Italiennes inconnues et affolantes qui semblent toutes issues du même moule : visage de madone, longs cheveux noirs ondulés, courbes généreuses et... aisselles velues ? Cette fois, l'étoile filante s'appelait Claudia Koll.

Gilles ESPOSITO

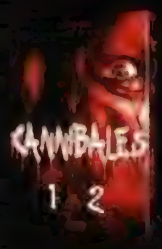
ZONE 2 GRENADINE. 1.77 (16/9). 1.0 (VF ET VOSTF). SUPP : BIOFILMOGRAPHIE.

Johnny belle gueule DE WALTER HILL

Revoir **Johnny belle gueule** à la lumière de la récente filmographie de Mickey Rourke a quelque chose de fascinant. Dans le rôle d'un gangster au faciès monstrueux qui, après une intervention chirurgicale, se venge des meurtriers de son meilleur ami, le comédien prophétisait le futur de sa carrière, mais à l'envers ! En effet, c'est après être passé du statut de beau gosse à celui de « freaks » que Rourke a retrouvé les faveurs d'Hollywood, à coups d'apparitions et de seconds rôles marquants. La cerise sur le gâteau : son interprétation de Marv dans **Sin City**, où l'on retrouve forcément des échos du personnage de **Johnny belle gueule**. Le film de Hill est donc précieux pour tous les admirateurs de l'acteur/boxeur, même si quelques faiblesses scénaristiques l'empêchent d'atteindre le statut de putain de film noir hard-boiled auquel il aurait pu prétendre.

Laurent DUROCHE

ZONE 2 GCTHV. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF).



Mattei Full Force !!!

(HORROR CANNIBAL 1 + 2)

Si bon nombre de réalisateurs italiens galèrent grave pour monter de nouveaux projets et semblent même portés disparus (à l'exception de Michele Soavi et Lamberto Bava, sur le retour), Bruno Mattei, quant à lui, continue son bonhomme de chemin et nous revient en grande forme avec pas moins de 7 films tournés ces deux dernières années. Et force est de constater, fort heureusement, qu'il n'a rien perdu de sa nullité légendaire d'antan, celle qui faisait tout le charme de ses **Virus cannibale** et autre **Rats de Manhattan**. Soi-disant tournés en Amérique du Sud (rien n'est moins sûr) en DV (ça, par contre, c'est une certitude), **Horror Cannibal 1** et **2**, respectivement **Land of Death** et **Cannibal World**, donnent l'impression d'avoir été emballés en moins de temps qu'il n'en faut pour les regarder. Sujets similaires (des militaires ou une équipe de télé en expédition dans la forêt amazonienne tombent nez à nez avec une tribu de sauvageons qui vont les grignoter), acteurs tous plus nullissimes les uns que les autres, dialogues hilarants, post-synchro pourrave, situations absurdes et effets gore des plus kitsch sont au programme de ces deux perlouzes déjà cultes à se tordre de rire. Vu au Mifed avec le homeboy Bustillo en présence des trois acteurs principaux. Garder son sérieux fut une rude épreuve ! Damien GRANGER

ZONE 2 INEDITS. GRENADINE. 1.77 (16/9). 2.0 (VF).

Anémie créative

(ONE TAKE ONLY + THE EYE 3 : L'AU-DELA)

Après un début de carrière prometteur, les frères Pang ne font plus bander personne à force de films concepts bâclés fleurant bon la roublardise marketing. Une disgrâce bien mise en valeur par l'actu DVD, puisque sortent ce mois-ci deux de leurs films, aussi éloignés dans le temps que dans leur approche cinématographique. À ma droite, **One Take Only**, projet perso d'Oxide Pang tourné en 2001. À ma gauche, **The Eye 3 : l'Au-delà**, réalisé en 2005 par les deux frérots. Le premier est un drame social mâtiné de polar réaliste qui, via de jolis personnages, jette un œil désabusé sur la Thaïlande d'aujourd'hui. Le second est un énième film de fantôme qui parodie le genre de façon goguenarde, avec à la clé quelques séquences nawakesques : un fantôme se fait pisser sur la tronche, une séance de possession se transforme en battle de danse hip-hop, et une incursion dans l'Au-delà se termine en concours de pets et d'haleine de chacal. Une approche cynique – et parfois bien fendarde, il faut l'avouer – qui montre tout ce que le cinéma des frères Pang a perdu en sincérité et en courage depuis le succès international de **The Eye**. Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDITS. FPE ET WILD SIDE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF SUR **THE EYE 3**). SUPP : MAKING-OF (**THE EYE 3**), INTERVIEW (**ONE TAKE ONLY**).

LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA

www.lapetiteboutiqueducinema.com
Recherche et commande dans le monde entier

The Official Erwin Dietrich Collection :

She-Devils of the SS (Eine Armee Gretchen) (VF) : 35.50 € zone 0 PAL (1)

Rolls Royce Baby (VF) : 34.00 € zone 0 PAL (1)

Ich, Ein Groupie (Das Mädchen mit dem Einwegticket) (VF) : 26.50 € zone 0 PAL

Self-Service Girls (Mädchen, die sich Selbst Bedienen) (VF) : 35.50 € zone 0 PAL (1)

The Official Jess Franco Collection :

Blue Rita (Le Cabaret des Filles Perverses) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC

Ilsa the Wicked Warden (Greta - Haus ohne Männer) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC

Love Camp (Frauen im Liebeslager) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC

Doriana Grey (Die Marquise von Sade) (VF) : 36.50 € zone 0 NTSC (1)

Nous contacter pour les autres titres disponibles des Official Collection de Jess Franco & de Erwin C. Dietrich
tel : 03 81 61 78 72 - mail : boutiquecinema@wanadoo.fr

COMMANDE sur papier libre indiquer les titres choisis, le total de la commande AVEC LES FRAIS DE PORT (1 à 2 DVD = 5 euros / 3 à 4 DVD = 10 euros / 5 à 6 DVD = 15 euros, etc.) et votre adresse complète, joignez votre règlement et envoyer le tout à : La Petite Boutique du Cinéma, 5 rue Luc breton, 25000 Besançon. Paiement à libeller à l'ordre de : La petite Boutique du Cinéma

Apprenez un vrai

métier créatif !

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

- Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques
- Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à : ITM* 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____

Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage

MAD706

Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

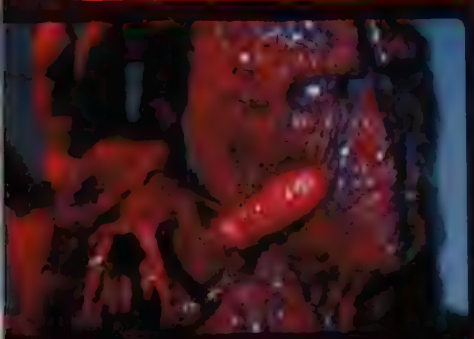
MAD DVD

Le Sang du châtiment
DE FABRICE LAMBOT

Depuis notre chronique dans le Mad in France du n° 181 (juillet 04, pour les causes presses), **Le Sang du châtiment**, court-métrage de Fabrice Lambot, pourtant allégrement sa tâche (sanglante...). Après un passage remarqué au festival Fantasia de Montréal l'année dernière, en présence du réalisateur (Fabrice, terrassé par l'émotion, devait ressortir en Lambot...), voici que sort déjà le DVD. Un tel objet comprenant également le premier court du cinéaste, **Insanity**, un shocker sanglant, grossier et pervers, dans la veine des délires de Nacho Cerdà, présenté dans une quinzaine de festivals, dont celui de Bruxelles, en 2003, avec en bonus deux vidéo-clips furieusement inutiles : **Sin Ley**, du groupe de métal argentin A.N.I.M.A.L., et **Insanity** du groupe français Spherical United Providers. Le tout s'obtient auprès de Metaluna Productions, 5, rue Paul Gauguin, 60150 Thourotte (13 euros, frais de port compris, par chèque ou mandat postal). Quant à Fabrice Lambot, il continue sur sa lancée, et à l'heure même où nous écrivons ces lignes, il nous annonce le projet de son premier long-métrage (à l'état encore incertain et au script en cours d'écriture un volet de l'info, pour ?), mais ça devrait saigner dans les chaumières et fraîcher ailleurs dans le vendée. Bon, OK, le premier qui a des nouvelles prévient l'autre...

Jean-Pierre PUTTERS

ZONE 2 INCONNUE. 1.33 (4/3), 2.0 (MONO) ET VOSTA. SUPP : MAKING OF, COURT-METRAGE, CLIPS VIDEO.



Western revisité
(TROIS ENTERREMENTS + A HISTORY OF VIOLENCE)

Alors que beaucoup aimeraient enterrer définitivement le western, il est des hommes qui prouvent régulièrement que le genre est immortel. Logique : une mythologie ne s'éteint jamais, elle nourrit la culture de ses descendants. Que Tommy Lee Jones, ce gars bourru propriétaire d'un ranch au Texas, ayant joué dans la série ***Lonesome Dove***, œuvre pour la cause n'a rien d'étonnant : son téléfilm ***The Good Old Boys***, réalisé il y a dix ans, traitait déjà du Far West. Produit par des Français (c'est dire la politique des studios US) et filmé comme du Anthony Mann, ce western moderne d'une rare puissance émotionnelle, où il se met en scène dans le rôle d'un cow-boy attaché aux vieilles valeurs de l'Ouest, est un véritable choc qui le place d'emblée comme l'égal d'un Sean Penn. Une magnifique histoire d'honneur et de vengeance, sur fond de grands espaces fantomatiques, où il ne cesse de stigmatiser les excroissances d'une civilisation corruptrice.

L'autre résurrection du genre, chose nettement plus surprenante, vient de David Cronenberg. Et il ne fait pas dans la demi-mesure puisque le schéma de son film s'inscrit à 200 % dans le western, avec ce père de famille tranquille (Viggo Mortensen, génial) qui, voyant sa vie bouleversée par l'irruption d'un passé qu'il croyait avoir enterré, prend les armes pour défendre un bonheur récemment acquis. Le film est troublant, puisqu'il montre comment un brave type peut se muer en l'espace d'une seconde en un tueur sans pitié dès lors qu'il s'agit de protéger son territoire et ceux qu'il aime. Il y en aura encore pour trouver ça réac (la légitime défense est ici acte de rédemption), toujours est-il que ça aura donné l'occasion à Cronenberg de signer son meilleur film depuis **Faux semblants** (et qu'il eut la riche idée de couper une scène gore « à la **Videodrome** » carrément hors sujet, présente dans les bonus de cette belle édition).

Cédric DELELÉE

ZONE 2. FPE ET METROPOLITAN. 2.35 (16/9) ET 1.85 (16/9). 5.1 ET DTS (VF ET VO SUR **TROIS ENTERREMENTS**). SUPP : FEATURETTES, SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES, INTERVIEWS, COM AUDIO, MAKING-OF (SUR **HISTORY...**).

Hail to Milius ! (MK2 IMPORT)
(ROUGH RIDERS + FAREWELL TO THE KING)

Qu'il œuvre en tant que scénariste (**Jeremiah Johnson**, **Magnum Force**, **Apocalypse Now**, **Extrême Préjudice**), script-doctor (**Les Dents de la mer**, **Octobre Rouge**, **Tombstone**) ou producteur (**Retour vers l'Enfer**, la série ***Rome***), John Milius a fait de son style un sceau qui marque au fer rouge tout ce qu'il touche, nourri d'influences littéraires (Conrad, Kipling) et cinématographiques (Ford, Kurosawa) qui lui ont souvent valu d'être considéré comme un extrémiste belliqueux par les chochottes de la presse de gauche (rendez-vous compte, Milius admire Patton, collectionne les armes à feu et pratique la chasse en rêvant que Michael Moore est un gros sanglier !). Réalisateur de quelques films inoubliables (**Le Lion et le vent**, **Conan**, **L'Aube rouge**), l'homme a pourtant abandonné la mise en scène faute de trouver des financiers ayant assez de « cojones » pour valider ses projets (son dernier film, **Flight of the Intruder**, sorti en pleine guerre du Golfe, ayant par ailleurs essuyé un échec cuisant). ***Rough Riders***, tourné il y a dix ans pour le câble, retrace en trois heures les exploits de Theodore Roosevelt, menant des troupes de volontaires à Cuba pour prêter main-forte aux rebelles affrontant l'invasion espagnole. Un western guerrier donc, doté d'un casting jouissif (Tom Berenger, Gary Busey, Brad Johnson, Sam Elliott, R. Lee Ermey, Dale Dye), qui peine à démarrer mais offre dans sa seconde partie une longue bataille furieusement héroïque, faisant de ce téléfilm à la Huston un must du genre aux personnages hauts en couleur.

Lady Vengeance
édition collector
DE PARK CHAN-WOOK

Pas besoin de revenir en détail sur cet excellent film légèrement inspiré de la série des **Femme Scorpion** qui vient conclure la trilogie de Park Chan-wook entamée avec **Sympathy for Mr Vengeance** et **Oldboy**, et dont nous vous avons déjà dit le plus grand bien. Concentrons-nous plutôt sur cette édition riche en bonus qui fait honneur au film. En plus de la copie sortie au cinéma, HK Vidéo nous propose une version alternative, celle du réalisateur, dont la différence se manifeste vers la fin du métrage, lorsque celui-ci passe progressivement de la couleur au noir et blanc, au fur et à mesure que l'héroïne expie ses péchés. Si le film reste le même dans sa construction, cette version représente néanmoins la vision d'origine de Park Chan-wook, qui souhaitait souligner avec insistance la rédemption de son personnage principal. Un troisième disque blindé de bonus vient compléter cette édition sans reproche. Des bonus tantôt ludiques (la superbe galerie d'affiches, le comparatif des bandes-annonces), tantôt passionnants (les deux commentaires audio) et dont on retiendra surtout le long making-of très détaillé et fragmenté en thématiques : la direction artistique, les effets spéciaux, etc. Et comme HK Vidéo aime et sait bien faire les choses, notez que pour les moins feignants (comprendre ceux qui aiment lire, ce qui devrait être votre cas si vous tenez actuellement ce magazine entre les mains, sinon je me demande bien pourquoi je m'emmerde à écrire ce texte), cette édition est accompagnée d'un petit booklet très informatif.

Damien GRANGER

ZONE 2. HK VIDEO. 2.35 (16/9). 5.1 (VF ET VO). SUPP : VERSION ALTERNATIVE. COM AUDIO. ENTRETIENS. MAKING-OF. BANDES-ANNONCES. GALERIE AFFICHES ET PHOTOS. LIVRET.

Ted Bundy
DE MATTHEW BRIGHT

Les tueurs en série connaissent un engouement (excusez le terme) grandissant en France, et plus largement un peu partout en Occident. Logiquement, le 7ème art a aussi accentué son intérêt pour le phénomène depuis au moins deux décennies... Pour le meilleur et pour le pire. **Ted Bundy** se situe dans le haut du panier. Pas de place ici pour des effets cinématographiques, pas de lumière ni d'ambiance ténébreuse cherchant à donner une dimension diabolique et surréelle au criminel tristement célèbre, Matthew Bright livre une version très terre-à-terre de la vie et des crimes de Bundy. L'horrible banalité quotidienne d'un Américain presque comme les autres : un homme en apparence capable d'amour et d'empathie, cachant un dégénéré meurtrier et nécrophile. Comme pour le **Gacy** de Clive Saunders, le réalisateur évite le glauque facile et cherche, à sa manière, à percer la réalité de cet homme que tout le monde imagine bien sous tout rapport. Avant de conclure - d'une manière peut-être un peu aisée - que Ted Bundy est un être comme vous et moi (surtout vous quand même). En complément, Stéphane Bourgoin, le bien connu spécialiste du sujet, nous parle de Bundy et nous offre au passage un extrait de l'interview d'un de ses voisins de cellule, un serial killer qui fait froid dans le dos. On vit vraiment dans un monde de barges...

Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDIT. METROPOLITAN. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : INTERVIEWS.

L'Adieu au roi conte les aventures d'un officier anglais se ralliant à la cause d'un déserteur de l'armée américaine devenu roi d'une tribu sur l'île de Bornéo au crépuscule de la Seconde Guerre mondiale. Porté par un Nick Nolte absolument génial en souverain chevaleresque et l'une des plus belles musiques de Basil Poledouris, le film, digne de David Lean malgré son petit budget, est une magnifique histoire d'amitié qui exalte et bouleverse jusqu'à une ultime scène qu'il n'est pas interdit de considérer comme le sommet de l'œuvre de Milius. Ces deux éditions tardives et inespérées sont donc essentielles à tout amateur de cinéma épique qui se respecte.

Cédric DELELÉE

ZONE 1. WARNER ET MGM. 1.33 ET 1.85 (16/9). 2.0 (VOSTF). SUPP : COM AUDIO (SUR **ROUGH RIDERS**).

COREE DU SUD HONG KONG INDE
INDONESIE JAPON PHILIPPINES
SINGAPOUR THAILANDE

MAD ASIA
LE MAGAZINE DES CINEMAS D'ASIE

N°4 EN KIOSQUE

MAD DVD

Godzilla Final Wars
DE RYUHEI KITAMURA

On la guettait à l'horizon, et la voilà enfin, cette édition Zone 2 du **Godzilla Final Wars** de Kitamura. Après visionnage, on reste partagé entre satisfaction et déception. Satisfaction car ce double DVD ne fait pas l'impasse sur les bonus. On oublie l'interview bancale du réal pour se concentrer sur le making-of montrant le tournage de quelques séquences et surtout sur le documentaire d'une heure intitulé ***Godzilla & moi***, revenant en compagnie de prestigieux intervenants sur la saga du lézard atomique. En revanche, la présence de ces bonus sur un second disque rend inexplicables les flagrants défauts de compression dont souffre le master. Une tare qui gâche légèrement la fête, mais ne nous empêchera pas de prendre à nouveau notre pied devant ce festival de gloumoutes se toutant sur la tronche avec une ardeur réjouissante, dans la lignée du **Destroy All Monsters** d'Ishiro Honda.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. I.C.I. EDITIONS. 2.35 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, INTERVIEW, DOCU MENTAIRE.

Population 436
DE MICHELLE MAXWELL MACLAREN

Un agent du recensement se rend dans la petite ville de Rockwell Falls, où il est accueilli à bras ouverts par la population. Mais quelque chose cloche : le nombre d'habitants n'a pas changé depuis plus de 100 ans, et reste invariablement bloqué à 436 âmes... Un pitch aguicheur pour un petit inédit plutôt surprenant **Population 436**, signé par une réalisatrice habituée aux séries télé (***X-Files***, ***John Doe***...), lorgne du côté de **The Wicker Man** et décrit une petite communauté apparemment idéale mais rendue dangereuse par sa ferveur religieuse. Si le film n'atteint jamais l'intensité ni la démence du chef-d'œuvre de Robin Hardy, son script implacable et sa fin pessimiste (un happy end - présent sur le DVD - a été fort heureusement écarté) font de **Population 436** une péloche fort fréquentable.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. OCTANE. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : FIN ALTERNATIVE, BANDE-ANNONCE.

Terminal Velocity
(THE BLADE + SEVEN SWORDS - EDITIONS COLLECTOR)

Expérimentateur de génie, Tsui Hark est un de ces rares réalisateurs qui fait avancer son médium quitte à prendre des risques formels inouïs. Véritable choc esthétique, **The Blade** est une œuvre virale. Une fois inoculé, ce wu xia pian aussi définitif que révolutionnaire nous suivra pendant toute une vie. Et après quatre ans d'attente, le vœu des fans a enfin été exaucé. Les suppléments proposés sont en effet à la hauteur de l'événement avec un documentaire faisant intervenir Tsui Hark, son scénariste Koan Hui et l'extraterrestre martial Hung Yan Yan. Hark revient longuement sur son projet démentiel de mise en scène qui puise avec une maestria égale dans le reportage de guerre (caméra à l'épaule, recadrages violents, mise au point effectuée à l'arraché...) et l'anime (gros plans sur des visages convulsés, chorégraphie surréaliste, hyper montage). Cet aboutissement visuel total, illustrant un script conçu à l'origine sans aucun dialogue, est constamment valorisé par les formidables aptitudes physiques des comédiens principaux Chiu Man Cheuk et Hung Yan Yan, jamais autant à l'aise que lorsqu'il s'agit d'exprimer des émotions puissantes par l'intermédiaire des combats. Accompagné d'un livret faisant la part belle à une analyse (pertinente) du film, **The Blade** collector est un DVD à acquérir toutes affaires cessantes ! Avis aux retardataires.

Autre perle issue de l'effervescence créatrice du maître, malheureusement mutilée au montage, **Seven Swords** n'en demeure pas moins un sommet du wu xia pian, imposant un Donnie Yen impérial qui bouffe littéralement l'écran dans le rôle de l'épéiste Chu Zhao Nan. On en pleurerait presque en pensant que les six autres volets de cette saga immense ne verront probablement jamais le jour...

David DOUKHAN

ZONE 2. HK VIDEO ET FPE. 1.85 ET 2.35 (16/9). 2.0 (VO) ET 5.1 (VF ET VO SUR **SEVEN SWORDS**). SUPP : ENTRETIENS, BANDES-ANNONCES, JEU DE PHOTOS ET LIVRET COLLECTOR (SUR **THE BLADE**), MAKING-OF, SCÈNE INÉDITE (SUR **SEVEN SWORDS**).

HK à cœur et à sang
(YESTERDAY ONCE MORE + DIVERGENCE + UNE NUIT A MONGKOK)

Depuis la rétrocession et le départ à l'Ouest des stars du cinéma de l'ex-colonie, les péloches estampillées HK n'ont plus le même attrait aux yeux des aficionados. Pourtant, l'industrie hongkongaise continue à nous livrer ses blockbusters formatés, ses films moyens et ses bombes. On trouve des trois dans la nouvelle fournée Asian Star, avec un Johnnie To mineur, représentant le versant « fait rentrer la thune » de la carrière du cinéaste. Comédie romantique tartinée de caper movie et de mélo, **Yesterday Once More** se suit sans déplaisir grâce au glamour du couple Andy Lau/Sammi Cheng et de la mise en scène classe du sieur To. Déjà plus ambitieux, **Divergence** étonne de la part du faiseur Benny Chan, qui injecte ici un peu d'existentialisme à son style carré mais inodore. Malgré quelques longueurs, ce polar narrant les destinées inextricablement liées

Le coin des séries

Battlestar Galactica - Saison 1
DE RONALD D. MOORE & DAVID EICK

La saison 1 de ***Battlestar Galactica*** confirme ce que la mini-série/pilote (qui n'est pas incluse dans ce coffret) nous avait déjà asséné : bien loin du remake bâclé d'une série kitsch, il s'agit là d'une réinvention complète du space opera, histoire de lui donner plus la gueule de ***NYPD Blue*** (voire même, par moments, de ***The Shield***) que de ***Star Trek*** (no offense aux trekkers...). Des personnages tragiques et complexes évoluent dans un environnement dur et sans concessions où vont s'entasser pêle-mêle au fil des épisodes des conflits politiques, des révoltes sociales, des angoisses paranoïaques et autres questionnements religieux. Comme si le fond n'était pas déjà assez ambitieux, la forme suit le même chemin et refuse tous les clichés habituels : pas d'uniformes colorés, d'extraterrestres tentaculaires, de vaisseaux qui font « vzouchhh ». Au final, cette première saison de 13 épisodes est une grande baffe à tous les ***Stargate*** du moment tant elle vous prend aux tripes, d'épisode en épisode. Quête pour survivre, révélation publique que des clones humanoïdes cylons sont infiltrés parmi les Humains et angoisse de Boomer qui pense en être une, et, en fil rouge, les déambulations sur une Caprica envahie par l'ennemi de Halo et de... Boomer clone II ! La saison se termine sur un cliffhanger mortel et sur la révélation du master-plan des Cylons. Futés, les producteurs de la série ont confié à Richard Hatch, acteur de la version des 80's qui tenta avec véhémence de lancer son propre remake, un rôle semi récurrent. Edward James Olmos passe même derrière la caméra pour réaliser un épisode. Côté DVD, les making-of de la version Zone 1 ont disparu, édition européenne oblige.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : SCÈNES COUPÉES.

de trois personnages autour d'une histoire d'enlèvement ménage quelques moments forts. Des moments forts, il n'y a que ça dans le superbe **Une nuit à Mongkok** de Derek Yee, qui nous rappelle qu'à trop regarder les stars s'exiler à Hollywood, on a parfois oublié le talent de ceux qui sont restés sur place. HK's not dead !

Laurent DUROCHE

ZONE 2. FPE. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, INTERVIEWS, SCENES COUPEES, AVANT-PREMIERE.

Code Quantum
Saison 1
DE DONALD P. BELLISARIO

Ce n'est pas parce que, en son temps, ***Code Quantum*** a été pressé comme un citron par M6 qui le rediffusa jusqu'à l'overdose que vous devez vous détourner de cette sortie DVD. Le temps a passé et il n'est pas superflu de se replonger dans les aventures de Sam Beckett, sautant d'époque en époque, s'incarnant à chaque fois dans le corps d'une nouvelle personne. Si le côté gentiment moralisateur de l'histoire vous irrite un peu, reportez-vous sur le dynamisme de Scott Bakula, à qui ce rôle va comme un gant, et surtout sur Dean Stockwell, qui campe là un hologramme à l'humour ravageur. Cette toute petite saison initiale (7 épisodes + le téléfilm pilote) n'est qu'une mise en bouche en attendant plus consistant : une saison 2 où Sam devient femme, retardé mental, médium et trapéziste, des sauts autrement plus excitants que le joueur de base-ball de ses débuts. Donald Bellisario, le créateur/producteur, s'est depuis investi dans ***JAG*** et ***NCIS*** : c'est vous dire qu'il faut considérer cette comédie fantastique comme son état de grâce ! A la réalisation, on retrouve Aaron Lipstadt et David Hemmings pour le téléfilm. Hormis un petit coucou de Bakula, il n'y a pas de réel bonus. La série accuse aussi un peu son âge (17 ans déjà !), surtout dans sa mise en scène. N'empêche que la VO est présente - ne riez pas, c'est de moins en moins le cas avec les séries éditées en DVD par Universal.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2 UNIVERSAL. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF)

COMIC BOX #7

NOUVEAUX VENGEURS
WOLVERINE & SPIDER-MAN Y ONT-ILS LEUR PLACE ?

ET AUSSI...

→ Les révélations de la convention de San Diego !

→ X-Men : hécatombe chez les mutants.

→ David Hine, scénariste de Spawn et des X-Men crache le morceau !

ET TOUJOURS : Interwiews, Planches Contact et 20 pages de BD !

COUVERTURE EXCLUSIVE NEW AVENGERS PAR JIM CHEUNG !

EN AOÛT CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

MAD DVD

Collection
MAD MOVIES DVD
LE MEILLEUR DES B MOVIES

LA MORT AU LARGE

D'ENZO G. CASTELLARI

PRODUITE POUR PRÉCÉDER DE QUELQUES NAUTIQUES LES DENTS DE LA MER 3, LA MORT AU LARGE EST UNE SÉRIE B ITALIENNE QUI NE S'EMBARRASSE GUÈRE DE SCRUPULES À PILLER STEVEN SPIELBERG. COMME UN RAPPEL DU TEMPS OÙ L'EXERCICE PLAGIAIRE TENAIT, À CINECITTÀ, DE LA PRATIQUE LA PLUS ÉLÉMENTAIRE...

Au début des années 80, Hollywood en étant encore à produire d'inutiles mais rentables suites aux **Dents de la mer**, ce ne sont pas les producteurs de Cinecittà qui vont d'eux-mêmes cesser de ronger la viande qui tient encore autour de cet os-là. Certains y croient même si fort, au potentiel de **La Mort au large**, qu'ils engagent de grosses sommes dans sa promotion. Comme son distributeur américain et coproducteur, Film Ventures, qui investit pas moins de quatre millions de dollars en affichage, spots TV et radio. Un budget publicité supérieur à celui du film ! Mais, détenteur de la licence **Les Dents de la mer**, Universal prend mal que **Great White** (**La Mort au large** aux USA) s'étale insolemment partout et en toute impunité. Résultat : un procès pour plagiat en bonne et due forme. Que le studio gagne. Comme il déboutera également un diffuseur espagnol culotté au point de baptiser la contrefaçon **Jaws 3**, autrement dit **Les Dents de la mer 3** !

Déjà producteur de **L'Enfer des zombies** dans l'immédiate écume du **Zombie** de George A. Romero, Ugo Tucci s'associe avec l'Américain Edward Montoro pour les besoins de **La Mort au large**, aussi modestes soient-ils. D'ailleurs, de quoi un tel projet a-t-il besoin dans le seul but de coiffer au poteau **Les Dents de la mer 3** ? D'abord d'un scénario. Écrit à la va-vite par Marc Princi, officieusement secondé d'un Ramon Bravo auparavant coupable du script de **Tintorera - du sang dans la mer** (un ersatz mexicain de **Jaws** déjà) et de Vincenzo Mannino (**L'Éventreur de New York**, **L'Antéchrist**), **La Mort au large** verse, à ce titre, dans le minimum syndical. Un grand requin blanc frappe sur les côtes de South Bay, paisible station balnéaire dont le maire, en pleine campagne électorale pour le siège de gouverneur, organise une compétition de planche à voile. Malgré barrière et filet de protection, le squale perturbe la manifestation et bouffe un arbitre. La suite est à l'avenant, principalement animée par le romancier Peter Benton (un clin d'œil à Peter Benchley, auteur du best-seller à l'origine de **Jaws** ?) et Rod, un vieux loup de mer en lieu et place du Quint (Robert Shaw) de Steven Spielberg... Rien de nouveau dans les eaux du plagiat donc, sinon que les scénaristes colmatent par la surenchère les brèches béantes du script. Le requin ne croque-t-il pas, outre une demi-douzaine de personnes, une planche à voile, trois bateaux, un ponton et un hélicoptère ? Un solide appétit pour un monstre que les effets spéciaux n'avantagent guère. Effets spéciaux tout relatifs puisque la plupart des apparitions du broyeur à nageoire proviennent de stock-shots achetés à bon prix. Qu'importe après tout que les requins qui s'y agitent ne soient pas raccord entre eux et avec les rares plans de maquette ! D'ailleurs, ce n'est pas un cador des trucages cinématographiques qui « signe » la bête, mais un certain Giorgio Ferrari connu, non pas pour avoir imaginé des voitures de sport, mais pour la construction de décors et accessoires destinés à Jeux sans frontières. Avec quelques vachettes buvant la tasse, **La Mort au large** n'aurait-il pas ressemblé à un tournoi estival entre villes rivales ? Presque tant Enzo G. Castellari, dans la première moitié du moins, caviarde le déroulement de l'action de futiles scènes d'estivants sur le sable et de véliplanchistes préparant leur matériel. Du remplissage indigne du réalisateur d'un western aussi flamboyant que **Keoma** et de bien d'autres épatantes séries B... De la série B italienne, **La Mort au large** ne présente d'ailleurs que très peu des plus alléchantes caractéristiques. Du gore ? Que nenni ! Des filles à poil ? Bernique. **La Mort au large** est un film sans gros bouillon de sang, sans nénés et dont les deux vedettes, les défunts James Franciscus et Vic Morrow, se donnent la réplique dans le but évident de faciliter son accès au marché américain. Un vieux truc des productions italiennes, comme de tourner un maximum de séquences sur place, histoire de faire plus américain encore, même si cela coûte nettement plus cher que les rives de la Méditerranée. Pas brillant tout ça, mais, tout de même, qu'est-ce qu'on les regrette ces séries B depuis qu'elles ont pratiquement disparu, au début des années 90. Parfois terribles dans l'art d'accommoder les restes, parfois partisanes de l'eau tiède, mais toujours attachantes à faire du cinéma populaire, aussi servile puisse-t-il se montrer.

Marc TOULLEC

DVD INEDIT L'ULTIMO SQUALO ITALIE. 1981. RÉAL. : ENZO G. CASTELLARI. INT. : JAMES FRANCISCUS, VIC MORROW, MICAELA PIGNATELLI, JOSHUA SINCLAIR... FORMAT : 1.85 (4/3). SON : 1.0 (VF).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

SAISON 2
攻殻機動隊
S.A.C. 2nd GIG
GHOST IN THE SHELL
"STAND ALONE COMPLEX"
Une nouvelle menace, une nouvelle enquête... La section 9 est de retour
01
Également disponible en DVD Collector
CD audio inclus
Bientôt sur
EUROPE 2 TV
1er VOLUME DISPONIBLE LE 5 JUILLET
beez
www.beez-ent.com

La Crime explore le temps

LES SÉRIES POLICIÈRES BRUCKHEIMER ABONDENT, MAIS NE SE RESSEMBLENT PAS. SUR LA MÊME CHAÎNE AMÉRICAINE (CBS, ACTUELLEMENT LEADER AUX USA), ON A D'UN CÔTÉ LES « FORENSICS PROCEDURALS », CENTRÉES SUR LES INDICES (*LES EXPERTS/CSI : CRIME SCENE INVESTIGATION*, ET SES DÉCLINAISONS *LES EXPERTS : MIAMI/CSI : MIAMI* ET *LES EXPERTS : MANHATTAN/CSI : NY*), DE L'AUTRE DEUX SÉRIES QUI S'ATTACHENT À DÉCRIRE DES ENQUÊTES PLUTÔT CENTRÉES SUR LES PERSONNES : *FBI : PORTÉS DISPARUS* (*WITHOUT A TRACE*) ET *COLD CASE*.

Créée par la scénariste Meredith Stiehm, cette belle série utilise un dispositif simple, mais extrêmement efficace. À Philadelphie (l'une des plus vieilles villes des États-Unis, choix qui n'est pas sans signification symbolique), Lilly Rush, jeune inspectrice de la brigade criminelle, enquête à la demande d'une femme atteinte de cancer, sur un crime datant d'une vingtaine d'années. Ce « cold case » (affaire non résolue) la pousse à prendre en charge d'autres enquêtes en sommeil, vieilles d'un an ou de soixante-quinze – la plus ancienne à ce jour date de... 1929. Sur ce schéma simple et en apparence répétitif, Meredith Stiehm a élaboré une œuvre unique dans la production télévisuelle actuelle.

Au fil des histoires individuelles, Lilly Rush et ses collègues enquêtent sur le passé mouvementé de l'Amérique : violence raciale ou homophobe, violences d'État (orphelins cobayes à l'époque de la Guerre froide, maccarthysme), violences institutionnelles exercées dans les écoles militaires ou les hôpitaux psychiatriques, violence familiale, violence conjugale... Chaque crime est en effet le symptôme d'une époque, des conflits politiques ou sociaux qui s'y sont déroulés, des ruptures symboliques qui se sont opérées dans l'esprit des individus. Et les milieux explorés sont aussi divers que les époques. Ainsi, au cours des trois saisons déjà produites, les enquêteurs du Cold Case Squad nous transportent d'un club de disco à un cabaret de la prohibition, du milieu du base-ball à celui du tennis amateur, du krach boursier des années 80 à celui de 1929, d'une prison contemporaine à une usine de bombardiers de la Seconde Guerre mondiale, de l'appartement d'un vétéran du Vietnam au ring d'un combat de boxe, des quartiers les plus huppés aux bas-fonds de la ville... Et lorsque l'enquête n'a pas ses origines dans un passé lointain, elle explore les lieux qui tissent la vie de chacun : l'école, l'église, les petits boulots...

Plus qu'une sorte de « La criminelle explore le temps », ***Cold Case*** est aussi une série engagée, car dans la plupart des cas, les crimes réexaminés concernent les femmes. Alors que la vision « officielle » consiste à dire que l'Histoire a été faite par les hommes, Meredith Stiehm et ses coscénaristes (soyez vigilants quand vous verrez le nom de Veena Sud apparaître au générique, en particulier) semblent nous dire que l'histoire de l'Amérique est indissociable de celle des femmes, blanches, noires ou immigrées de fraîche date, riches ou pauvres, jeunes ou âgées, éduquées ou aliénées. À cet égard, ***Cold Case*** opère une véritable « rupture épistémologique ». La troisième saison (encore inédite en France) apparaît plutôt comme un martyrologe : comme le remarque l'historienne Marjolaine Boutet dans un texte à paraître, les personnages assassinés sont autant de « Mozart » potentiels, fauché(e)s avant d'avoir pu s'épanouir.

La grande beauté de ***Cold Case*** et l'émotion que la série suscite chez le spectateur naissent bien sûr de scénarios extrêmement bien écrits. Chacun des personnages principaux (Lilly Rush, ses trois collègues et leur supérieur hiérarchique – tous des hommes) a, tour à tour, l'occasion d'être touché par les destins sur lesquels ils enquêtent. Le casting, remarquable, donne aux protagonistes de chaque « affaire froide » deux visages – celui d'hier et celui d'aujourd'hui, en choisissant des comédiens étonnants de ressemblance. Qui plus est, la série fait preuve d'un sens assez stupéfiant de la reconstitution historique et de la bande musicale – toutes les chansons citées sont bien sûr des « hits » de l'année du crime. Pour couronner le tout, les citations cinématographiques sont évidemment nombreuses, de **La Fièvre du samedi soir** au **Rocky Horror Picture Show**, en passant évidemment par le film noir, auquel la série rend hommage dans l'ultime épisode de la troisième saison, remake assumé d'un grand classique hollywoodien.

On ne saurait trop vous recommander de regarder ***Cold Case*** lorsqu'elle est diffusée sur France 2 (pendant l'été) puis sur Canal + (à l'automne) car cette série rare risque de le rester : la difficulté de négocier les droits musicaux compromet en effet beaucoup la sortie en DVD. La plus belle des productions Bruckheimer pourrait bien aussi rester la plus difficile à revoir...

Martin WINCKLER

PARTEZ EN VACANCES AVANT...

LE VOLET LE PLUS TERRIFIANT DE LA TRILOGIE !

LE 2 AOÛT EN EXCLUSIVITÉ DVD

dvdrama.com
Le premier Quotidien du DVD

JOUE ET GAGNE DES CADEAUX SUR :
WWW.THEEYE3-DVD.COM

Ciné Live

EUROPE 2

WILD SIDE VIDEO

En crescendo

PLUS FORTE, PLUS BELLE, PLUS COMPLEXE ET PLUS LYRIQUE : LA SECTION 09 EST DE RETOUR POUR UNE SECONDE SAISON DE *GHOST IN THE SHELL* : SAC QUI SURPASSE EN TOUS POINTS UNE PREMIÈRE SALVE D'ÉPISODES DÉJÀ MÉMORABLES.

Il est étonnant de voir à quel point la franchise de Masamune Shirow aura été un tremplin optimisant les talents des auteurs à s'être risqués dans cet univers. Après Mamoru Oshii, celui qui apparaît comme étant son digne apprenti, Kenji Kamiyama, est en train de se hisser à la hauteur des plus passionnants réalisateurs de japanimation grâce à ***Stand Alone Complex***. Si l'on pouvait déjà sentir son impressionnante réappropriation des thématiques du titre au cours de la première saison, dont la qualité allait croissante jusqu'à un dénouement culotté, son retour au poste de réalisateur sur la suite disponible chez Beez concrétise tous les espoirs que l'on plaçait en lui.

Après avoir résolu l'affaire du Rieur, avec les dramatiques conséquences que l'on sait, la Section 09 n'est plus que l'ombre d'elle-même. Démantelée, privée de ses moyens et du soutien de l'État, elle semble destinée à un prompt oubli. Mais la situation politique explosive du Japon, cumulée avec la gestion spécialement retorse des réfugiés parqués dans des quartiers pourrissants, pousse le nouveau gouvernement à reformer la Section 09 avec, toujours à sa tête, l'inflexible Daisuke Aramaki assisté de la belle Motoko Kusanagi. Ensemble, ils vont affronter de nouvelles menaces et en particulier un groupe de terroristes se faisant appeler les « Onze individuels ».

Ce qui frappe en premier lieu dans ***SAC 2nd GIG***, c'est l'amélioration exponentielle des canons de production. Alors que, sur la première saison, l'image de synthèse était parfois grossière, que certains décors étaient trop épurés et que les personnages pouvaient pâtir de soucis de perspective, l'équipe s'est cette fois surpassée pour atteindre une tenue visuelle de haute volée. On saluera en particulier l'utilisation d'une 3D magnifique sur certains décors, pour un rendu presque digne d'un long-métrage. Pour autant, la série ne sacrifie pas son univers hyper réaliste à une direction artistique baroque forcément déplacée. Bien au contraire : ***SAC 2nd GIG*** semble se complaire dans le naturalisme le plus cru, qu'il s'agisse du bordel chic de l'épisode ***Cash Eye*** ou du quartier des réfugiés de ***Natural Enemy***.

Le réalisme : voilà l'une des qualités centrales de cette seconde saison. Tandis que les précédentes adaptations animées de *Ghost in the Shell* tenaient clairement de la science-fiction, ces 26 nouveaux épisodes tendent nettement plus vers la politique-fiction. Si cette perspective est déjà en soi enthousiasmante, elle devient carrément jouissive lorsque l'on constate que Kamiyama, ne faisant pas les choses à moitié, aborde des thèmes si profonds et contemporains que ses scénarios frôlent en permanence le brûlot politique. Difficile en effet de ne pas tiquer en découvrant que le problème de l'immigration, et donc de la mondialisation et des inégalités sociales, est un des facteurs majeurs de conflit dans les épisodes. Impossible non plus de ne pas esquisser un sourire en décodant la signification et les mobiles des terroristes individuels, dans une société où l'esprit communautaire est érigé au-dessus de tout, ou lorsque Kamiyama joue avec les entraves qu'impose à la Section 09 la constitution japonaise de 1947. Bref, on peut légitimement assurer que ***SAC 2nd GIG*** contient des bribes du cinéma engagé des seventies, une référence qui semble d'ailleurs totalement revendiquée dès le second épisode, ***Night Cruise***, démarquage évident de **Taxi Driver**, en nettement plus mélancolique et pudique.

Jamais plombée par ce discours extrêmement complexe (et savamment développé par Kamiyama dans l'un des excellents bonus du DVD), la série conserve également cet équilibre délicat entre rythme contemplatif, propice à l'introspection, et des scènes d'action furieuses où éclatent toutes les aptitudes cybernétiques de l'élite de la Section 09. À ce propos, nous nous devons de saluer l'arrivée d'un nouveau personnage très ambigu, l'inquiétant Kazundo Gôda, et le retour des Tachikomas, déchaînés dans les petites postfaces humoristiques traditionnelles, qui se concluent fréquemment avec le plan d'une commande permettant de « redémarrer le monde ». Si ça, c'est pas du message radical alors !

Julien DUPUY

Maintenant, c'est la guerre !

EN ATTENDANT UNE RENTRÉE QUI S'ANNONCE HAUTEMENT CONCURRENTIELLE POUR LES ACTEURS DU JEU VIDÉO, L'ÉTÉ FAIT TOUJOURS FIGURE DE DÉSERT LUDIQUE. QUELQUES JEUX MAD VONT BIEN SÛR DÉBARQUER EN JUILLET/AOÛT, COMME LES DENTS DE LA MER, LIBERTY CITY **SUR PS2,** TITAN QUEST **OU MOULT ADAPTATIONS PAS TRÈS RASSURANTES (**MIAMI VICE **OU** PIRATES DES CARAÏBES 2**), MAIS RIEN DE BIEN TRANSCENDANT. DU COUP, AUTANT JETER UN COUP D'ŒIL SUR LES FUTURES BOMBES NEXT-GEN, PRÉVUES À L'ARRIVÉE DES NOUVELLES CONSOLES. LEUR MAÎTRE MOT : LA GUERRE !!**

Sauvage !
(Gears of War sur X-Box 360)

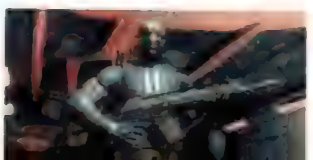
Incontestablement le jeu le plus attendu sur la console de Microsoft, **Gears of War** est un FPS hardcore qui se déroule lors d'une guerre apocalyptique opposant des humains shootés aux hormones à des aliens sanguinaires. Particulièrement bourrin mais plus stratégique qu'il en a l'air, **Gears of War** repousse surtout les limites du FPS à l'aune du sentiment d'immersion qu'il procure. Encore plus intense, sauvage et spectaculaire que **Black**, il mise à fond les bananes sur les possibilités de mise en scène inédites offertes par le jeu vidéo. Comme si les développeurs comprenaient enfin qu'un mouvement de caméra bien placé ou un impact sur le cadre pouvait bien plus dynamiser une scène qu'une énième rafale de sulfateuse assenée par l'ennemi. Et dans **Gears of War**, tous les artifices sont utilisés à bon escient : camera décadrée à l'impact, mini-montage en temps réel, effets de particules dans tous les sens, positionnement dynamique des persos dans le cadre (les corps s'explosent sur la caméra), etc. Et comme tous ces effets servent des scènes barbares (vos guns ont une tronçonneuse au bout du canon !!) qui nous immergent comme jamais dans un FPS, on bave d'impatience !

Magistral !
(Zelda : Twilight Princess sur Gamecube et Wii)

Malgré de nombreux retards, dus à la décision prise par Nintendo de sortir le jeu sur Gamecube et Wii, ce nouveau **Zelda** reste probablement l'un des titres les plus alléchants de la fin d'année. Un titre que nous avons eu la chance de tester en partie il y a quelques mois et qui met littéralement une claque. Moins en raison de son gameplay, dans la continuité des opus précédents, que de la beauté du jeu et de certaines idées de mise en scène. Quand on voit Link à cheval affronter une armada d'ennemis sur une plaine sans fin, avant de se battre en duel contre un chevalier dantesque devant un château en ruine, on a l'impression de vivre en live **Le Seigneur des anneaux**. C'est sûr, la version Wii ne va pas révolutionner les fondements du gameplay, avant tout pensé pour la Gamecube, mais elle vous permettra d'exploiter parfois les possibilités de la nouvelle manette : pêcher en mimant le lancer de ligne ou encore effectuer la célèbre attaque circulaire en faisant tournoyer la manette dans les airs. Bref, un pur chef-d'œuvre en devenir !

Somptueux !
(Crysis sur X-Box 360)

Tous ceux qui prophétisaient le plantage de la X-Box 360 à l'arrivée de ses deux rivales vont mordre la poussière. Car non content d'annoncer de nombreux titres, la console de Microsoft a présenté les plus beaux jeux de l'E3 (oui, des jeux, pas des cinématiques, comme 80 % des annonces PS3). Jumeau de **Gears of War** en termes d'avancée technologique (toutes les innovations précitées sur la mise en scène se retrouvent ici) et de scénario (vous fightez des aliens en pleine invasion), **Crysis** est le nouvel opus des développeurs de **FarCry**. Un FPS qui, sans changer fondamentalement les règles du genre, apporte quelques nouveautés intéressantes comme la possibilité de customiser ses armes ou d'utiliser de nombreux éléments de décor pour piéger ses ennemis. Encore une fois situé dans une jungle dense et réaliste, **Crysis** pousse l'immersion dans ses ultimes retranchements, et s'est posé incontestablement comme l'un des plus beaux jeux du salon !



Épique !
(God of War 2 sur PS2)

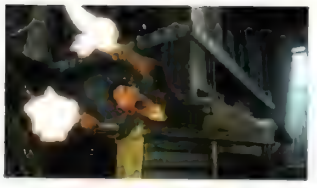
Le seul jeu PS2 de cette mini-sélection non exhaustive est aussi celui que nombre de gamers attendent avec le plus d'impatience. Suite inévitable du titre le plus dément de l'année dernière, **God of War 2** s'annonce tout aussi brutal et épique que son modèle. Sorte de Conan le Barbare de la Grèce antique, Kratos revient mais sans améliorations notables (juste un grappin en plus et des ailes d'Icare pour planer). Davantage un add-on graphiquement amélioré qu'une suite à part entière, **God of War 2** s'inscrit dans la continuité. Mais au vu de la qualité et du fun ahurissants du premier opus, on sait d'avance que les nouveaux combats de Kratos contre les Dieux vont être grandioses et dynamiques. Bref, encore un fantasme réalisé pour les fans purs et durs de dark sword and sorcery !

Hérétique !
(Assassin's Creed sur PS3)

Sorte d'**Hitman** situé pendant la Troisième croisade, **Assassin's Creed** est une petite bombe concoctée par Ubisoft. S'inspirant à la fois de leurs fleurons que sont **Prince of Persia** et **Splinter Cell**, le jeu vous propose d'incarner un tueur mercenaire sans appartenance religieuse, qui accomplit moult missions d'infiltration pour remplir ses contrats. Axant donc son gameplay sur la furtivité et l'acrobatie, **Assassin's Creed** compile le meilleur des deux jeux précités en poussant encore plus loin les animations du perso et l'IA des ennemis. Et comme le jeu est d'une beauté à couper le souffle (faut voir évoluer votre avatar dans des rues antiques bondées !), il se pose sans ambages comme le genre de titre susceptible de faire vendre une console !

Hard-Boiled !
(Stranglehold sur PS3/PC/ X-Box 360)

Vous en rêviez ! John Woo l'a fait ! Mais en pixels et sur une console next-gen ! Eh oui, **Stranglehold** n'est autre que la suite de **Hard-Boiled**, concoctée en partie sous la supervision du grand master de la fusillade hardcore, et toujours avec Chow Yun-Fat dans le rôle-titre ! Modélisé à la perfection, Tequila va de nouveau se retrouver dans des buildings high-tech et des restaurants peuplés pour exécuter à outrance ses flingages acrobatiques. Jeu d'action pur et dur, **Stranglehold** ne vous propose cependant pas d'orchestrer vous-mêmes les ralentis et autres effets de style à la sauce **Max Payne**. Ici, les roulades, envols et autres glissades deux guns aux mains se calculent automatiquement en temps réel dès que vous approchez un obstacle. Mais avec la possibilité de péter absolument tout, de posséder une tonne d'armes monstrueuses, et d'incarner l'un des héros les plus charismatiques du cinoche d'action, **Stranglehold** fait clairement saliver. D'autant que John Woo s'est lui-même assuré que le jeu reproduise autant la mise en scène de son film que la dimension cataclysmique de ses gunfights ! Yannick DAHAN



Amazing Stories vol. 1

INTRADA

Il peut sembler incroyable qu'un « petit » label tel qu'Intrada, aussi prestigieux soit-il, édite l'intégrale des musiques écrites pour la fameuse série produite par Spielberg, tant elle regorge de signatures haut de gamme. Et pourtant, en voici le premier volume, un double CD qui sera suivi de deux autres. La mise en bouche est fastueuse, puisque due à James Horner (le très recherché *Alamo Jobe*, qui fait regretter l'absence d'édition officielle pour **Natty Gann**), Bruce Broughton, Georges Delerue, Danny Elfman, Lennie Niehaus, David Shire, Billy Goldenberg et bien sûr John Williams (l'épisode *Ghost Train*, le thème de la série et le logo Amblin), en attendant Jerry Goldsmith, Alan Silvestri, Michael Kamen, David et Thomas Newman, Leonard Rosenman, Craig Safan, Fred Steiner et encore Williams (entre autres). Il serait vain de prétendre que tout est génial : disons plutôt qu'il s'agit de versions « light » de scores plus connus des pointures susnommées, le tout adhérant à un style orchestral à la fois lyrique et inventif, mais forcément très ancré dans les années 80. Cela dit, il y a ici plus de chair et d'audace que dans nombre de scores actuels... C.D.

Les Travaux d'Hercule & Hercule et la reine de Lydie

ENZO MASETTI - DIGITMOVIES

On fera court mais évocateur : si vous n'aimez pas la musique de film italienne, il faut impérativement vous plonger dans ce double CD apte à coller une gaule d'enfer à tout amateur de scores symphoniques épiques : cuivres nobles et altiers, mélodies romanesques en diable, accès de mickey-mousing à la Rózsa dotés d'envolées héroïques décomplexées, c'est un ardent festival où le péplum se pare avec faste d'atours qui évoquent furieusement le Basil Poledouris de **Conan** et du **Lagon bleu**. Ce n'est que le premier volume d'une série consacrée au genre. Souhaitons que la suite soit à la hauteur de cette (re)découverte à tomber par terre. C.D.

X-Men 3 - The Last Stand

JOHN POWELL - VARESE

Pour faire suite au très bon score de Michael Kamen, John Ottman avait sorti l'artillerie lourde sur **X2** en imposant un thème puissant et fédérateur. Poursuivant dans la même direction, John Powell délaisse en partie les synthétiseurs utilisés sur ses compositions récentes (**La Mort dans la peau**, **Vol 93**) et opte pour une approche symphonique à l'orchestration imposante en ajoutant pour l'occasion des chœurs fracassants. Étrangement, cette ampleur musicale transcende les images du film, leur donnant parfois un caractère bien dérisoire, notamment lors des scènes d'action (*Dark Phoenix Tragedy* et *Phoenix Rises*, pièces maîtresses galvanisantes de l'album). Cette impression disparaît bien entendu à l'écoute du CD, où la richesse du score apparaît dans toute sa démesure, culminant avec l'excellente piste *The Last Stand*, qui laisse augurer du meilleur pour le **Watchmen** de Zack Snyder (voir news). (61 min.) D.D.

Pirates des Caraïbes : Le Secret du coffre maudit

HANS ZIMMER - DISNEY

Après avoir produit d'un œil aussi bienveillant que désinvolte le score anachronique et limite audible de **Pirates des Caraïbes**, Zimmer reprend le gouvernail pour en assurer la séquelle (assisté tout de même par six compositeurs additionnels et cinq orchestrateurs). Évidemment, il maintient le cap avec nettement plus d'autorité que son prédécesseur Klaus Badelt, et cette fois c'est toutes voiles dehors qu'il assure la traversée, galvanisé par l'aspect épique du film. Sans réellement abandonner un côté heavy metal qui fait souvent ressembler la musique à du Iron Maiden symphonique (même si l'orchestre règne ici en maître absolu, dans un « swashbuckler style » flamboyant), il offre ici une relecture radicale du premier volet, alternant reprises de l'original (en mieux !) et thèmes inédits (lesquels piochent allègrement dans la trilogie des **Dollars** de Morricone et Leone via l'usage d'un orgue et d'une boîte à musique). Qui plus est, Zimmer y réinjecte le meilleur de ses travaux les plus louables : on retrouve donc les chœurs outretombesques de **The Peacemaker**, les montées rythmiques belliqueuses de **Crimson Tide**, les orchestrations viscérales de **Gladiator**, la grandeur mythologique de **King Arthur**, les riffs agressifs de **Black Hawk Down** et les crescendos lyriques de **Da Vinci Code**. C'est dire à quel point cet album annihile l'existence d'un premier opus désormais obsolète. C.D

Superman Returns

JOHN OTTMAN & JOHN WILLIAMS - WARNER

Succéder à l'une des partitions les plus mythiques de John Williams avait de quoi paralyser n'importe qui. Pas John Ottman. Attendu au virage par l'ensemble de la communauté scorophile, généralement peu encline à l'indulgence, il rend ici un brillant hommage à son illustre aîné, à tel point que sa musique constitue le meilleur élément du film. Le score ne se contente pas de reprendre (et de manipuler) les thèmes de Williams avec une passion jouissive : il les intègre à de nouvelles créations. La première illustre la solitude de Kal-El, traduite par la douceur du piano et des violons. La seconde, associée à Lex Luthor, use d'une flopée de percussions et de cuivres carnassiers. L'exaltation est donc totale, d'autant qu'en plus d'offrir une complexité orchestrale rare dans la musique de film actuelle (gros travail thématique et textures ultra fouillées), Ottman recycle avec une justesse imparable de glorieuses influences : on retrouve le Horner de **Legends of the Fall** et de **Braveheart** dans les rafales de tambours et le Goldsmith de **The Shadow** dans le traitement du thème de Luthor, le tout enveloppé avec faste par les chœurs aériens testés dans **Fantastic Four**. Le seul regret à formuler se rapporte à la durée du CD (il manque plus d'une heure de musique, dont l'ouverture avec le thème de Krypton, qui n'est que brièvement repris par la suite), mais **Superman Returns** reste un album magnifique, riche en flambées d'action exaltantes (*Rough Flight* égale le *Cadillac Freefall* de **Terminal Velocity**), qui parvient ponctuellement à atteindre des sommets d'émotion jouant autant sur la nostalgie que sur la perfection de l'écriture (*Memories*). À signaler en outre une interprétation exceptionnelle du Hollywood Symphony (pas facile, pourtant, d'écraser le LSO), et l'ajout de vidéos très sympas (sessions, interviews, etc). Bref, cet album fait honneur à l'original de Williams avec une puissance carrément bouleversante.

C.D.

News

• Dario Marianelli a terminé la musique de **The Return**, thriller fantastique d'Asif Kapadia (**The Warrior**) avec Sarah Michelle Gellar et Sam Shepard.

• John Powell devrait rejoindre Zack Snyder sur **Watchmen**, l'adaptation ciné du chef-d'œuvre absolu d'Alan Moore et Dave Gibbons.

• Le jeune compositeur anglais Christian Henson officie sur deux projets très attendus chez nous : **Severance**, le nouveau survival de Christopher Smith et **Scorpion** de Julien Seri.

• C'est LA bonne nouvelle du mois. Alan Silvestri s'active bel et bien sur **Beowulf** de Robert Zemeckis ! Avis aux fans de l'immense B.O. de **Predator**, c'est-à-dire à peu près tout le monde.

WWW.TOYSTAR.FR - 01 43 72 06 66

DESIGNATION	P.U.	QTE	TOTAL

JOINDRE VOTRE REGLEMENT ET RENVOYER CE COUPON SOUS ENVELOPPE AFFRANCHIE AU TARIF EN VIGUEUR A :

TOYSTAR 1 rue de Reuilly 75012 PARIS

Toystar vous livre en colissimo suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande
Offre valable en France métropolitaine et dans la limite des stocks disponibles.

SOUS-TOTAL
FRAIS DE PORT
TOTAL A PAYER

NOM
PRENOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE
TELEPHONE
MODE DE PAIEMENT ☐ CHEQUE ☐ MANDAT ☐ CARTE BLEUE
NUMERO DE CB
DATE DE VALIDITE

FRAIS DE PORT 5€
OFFERTS POUR TOUTE COMMANDE SUPERIEURE A 50€

ACTION

La chaîne sous haute surveillance

ACTION

LA CHAÎNE 100% ADRÉNALINE

Sueur, sang, explosions et combats en tout genre : tous les grands films d'action sont sur Action ! Retrouvez les chefs d'œuvres inédits de films de genre et des séries incontournables !

ACTION freebox TV TELE2

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 76

CYBERNATOR

1991. REAL.: ROBERT RUNDLE. SCEN.: ROBERT RUNDLE, EDWARD SANCHEZ. INT.: LONNIE SHULER, EDWARD SANCHEZ, MICHAEL FOLEY, WILLIAM SMITH, JAY RICHARDSON, CHRISTINA PERALTA. PROD.: EDWARD SANCHEZ, VISA STREET. USA.

Le genre de titre plutôt pour les mecs ! Pas comme le suivant (**Cybertech PD**, vous imaginez... On devrait interdire des trucs pareils !). Lonnie Schuler y incarne le super-flic arpentant un Los Angeles sauvage et futuriste. Lors d'une patrouille, son partenaire est abattu. Moche ! D'autant que l'enquête sur cette mort l'amène à démasquer une vaste conspiration impliquant des personnalités à la tête d'une escouade de cyborgs experts en tous genres de combats. Rundle libère toute la puissance de son amateurisme tranquille dans ce ratage exemplaire où parlottes et scènes d'action se succèdent sans grande conviction, entrecoupées de séquences érotiques pour faire joli.

Après **Divine Enforcer** et **Vampire Hunter**, Rundle devait s'orienter vers le court-métrage (**Run Like Hell**, **The Vessel**). D'ailleurs, il ne reviendra que quand il aura fini **The Vessel**...

CYBERTECH PD

OU **TERMINAL JUSTICE**. 1995. REAL.: RICK KING. SCEN.: WYNNE MCLAUGHLIN, FREDERICK BAILEY. INT.: LORENZO LAMAS, PETER COYOTE, BARRY FLATMAN, TOD THAWLEY, CHRIS SARANDON, KARI SALIN. PROD.: STEVE BESWICK. USA/CANADA.

Nous sommes en 2010 (puisqu'on vous le dit !). L'informatique envahit peu à peu les principaux secteurs d'activités, au point de menacer toute civilisation possible. Lorenzo Lamas, flic PD comme l'annonce le titre (Police Department, en fait...), possède des yeux bioniques reliés à un computer qui lui sert de GPS à l'occasion. Sa mission : démanteler un réseau de maniaques, concepteurs de jeux virtuels meurtriers et pourvoyeurs de clones féminins destinés au commerce érotique. Encore un bel exemple de JAO (justice assistée par ordinateur), mais attention aux cyber-bogues.... (M102P.85)

CYBERZONE

OU **DROID GUNNER**. 1995. REAL.: FRED OLEN RAY. SCEN.: WILLIAM C. MARTELL. INT.: MARK SINGER, MATHIAS HUES, BRINKE STEVENS, ROCHELLE SWANSON, ROBERT QUARRY, ROSS HAGEN, LORISSA MCCOMAS. PROD.: FRED OLEN RAY, COSMIC, NEW HORIZONS. USA.

Dans un futur cyber-mécanisé, rempli de cyber trucs, la pénurie de femmes se fait cruellement sentir. Nos descendants en sont ré-

Dans Cyberzone, y'a plus de nénettes. Juste Brinke Stevens en femme-chat extraterrestre (à poils, évidemment. Ben oui : un chat !)...

Cyborg. Van Damme pas content : le public lui reproche de jouer comme un cake ! Dur, mais au moins, avec lui, on s'en tape toujours une tranche...

VAN DAMME était le premier héros du XXI° siècle. ELIAS KOTEAS est son successeur.

duits à les concevoir eux-mêmes, plus objets sexuels que ménagères de plus de cinquante ans. Le chasseur de droïdes Marc Singer court après quatre fugitives, sortes de poupées gonflables robotisées incapables de garder leurs vêtements plus de dix minutes. Avec quelques pointures féminines (au moins du 95, bonnet B !), et deux numéros de strip-tease exécutés par Brinke Stevens dans le rôle d'une femme-chat extraterrestre. « *Roger Corman me confia deux cents dollars pour m'occuper moi-même de mon costume* » se souvient l'actrice. Comme quoi, quand Roger paye, tout le monde s'en rappelle (quand il ne donne rien aussi, remarquez...).

CYBORG

1988. REAL.: ALBERT PYUN. SCEN.: KITTY CHALMERS. INT.: JEAN-CLAUDE VAN DAMME, DEBORAH RICHTER, DAYLE HADDON, ALEX DANIELS, BLAISE LOONG, ROLF MULLER. PROD.: CANNON, MENAHEM GOLAN, YORAM GLOBUS. DISTR.: CANNON FRANCE. USA.

« *Je rêvais d'un western futuriste à la Sergio Leone* » reconnaît Albert Pyun, avant de citer tour à tour Kubrick et Coppola. Un peu gonflé quand même, le Bébert, qui se contente de puiser à la source féconde des sous-**Mad Max** italiens : poor lonesome avenger contre super-méchants baraqués. Le contenu d'une dizaine de décharges publiques tient lieu de décor à ce script simpliste où Van Damme tatane à mort sans jouer pour autant comme un pied, contrairement à ses habitudes. Le genre « *je viens juste régler quelques fractures en souffrance et je repars* »... Son jeu rentré convient même assez bien à cette quête douloureuse tenant parfois du masochisme, jusqu'à la scène de crucifixion où plane à l'évidence l'ombre de **Conan**. À ses côtés, Dayle Haddon interprète le cyborg annoncé, mais en phase

terminatrice, si l'on se rappelle ses prestations dans **Spermula** ou **Madame Claude**. « *Ça m'étonne Dayle* », disait-on chez Disney quand, après avoir fondé de grands espoirs sur son ingénu minois, toute l'équipe, effarée, la surprit posant nue dans les pages de Playboy... (M56P.30, M59P.44).

CYBORG 2 : GLASS SHADOW

1993. REAL.: MICHAEL SCHROEDER. SCEN.: RON YANOVER, MARK GELDMAN, MICHAEL SCHROEDER. INT.: ELIAS KOTEAS, ANGELINA JOLIE, BILLY DRAGO, JACK PALANCE, KAREN SHEPERD. PROD.: RAJU PATEL, ALAIN SILVER, ANGLO AMERICAN FILMS INTERNATIONAL PRODUCTION. USA.

Du beau monde à l'affiche de cette suite désertée pourtant par le tenant du titre qui déclare forfait devant tant d'opportunisme. Pas grave, Van Damme réapparaîtra qand même sous forme de flashs-back bien évidemment repiqués au premier volet. Angelina Jolie anticipe son personnage de **Tomb Raider**, Elias Koteas joue les aventuriers, Billy Drago les méchants congénitaux, Karen Sheperd les guerrières, Allen Gardfield les Dr. Goldfoot. Quant aux scénaristes, ils ne jouent à rien, mais pensent très fort à **Blade Runner** et à **Terminator**, ce qui ne peut pas faire de mal. (M90P.50).

CYBORG 3 THE RECYCLER

1994. REAL.: MICHAEL SCHROEDER. SCEN.: BARRY VICTOR, TROY BOLOTNICK. INT.: RICHARD LYNCH, ANDREW BRYNIARSKI, KHRYSTYNE HAJE, MARGARET AVERY, ZACH GALLIGAN, MALCOLM MCDOWELL, REBECCA FERRATTI. PROD.: ALAN MEHREZ, WARNERVISION. USA.

Michael Schroeder recycle. L'héroïne du précédent volet change de visage pour adopter les traits de Khrystyne Haje, une cyborg tellement humaine qu'elle en devient enceinte (et les enfants s'appelleront sans doute Cyborg 4, 5 et 6). À ses côtés, Elexia, la belle Rebecca Ferratti, modèle chez Playboy, ainsi qu'une poignée de revenants jouant les faire-valoir.

CYBORG 2087

OU **MAN FROM TOMORROW**. 1966. REAL.: FRANKLIN ADREON. SCEN.: ARTHUR C. PIERCE. INT.: MICHAEL RENNIE, EDUARD FRANZ, WENDELL COREY, WARREN STEVENS, HARRY CAREY JR. PROD.: EARLE LYNN, FEATURE FILM CORP. USA.

Un peu de silence dans le fond. Je raconte, et le premier qui trouve à quoi ressemble le pic gagne à être connu. Le professeur Sigmund Marx (!!!) découvre un moyen de contrôler l'esprit humain par radio-télépathie. Mais, comme cent ans plus tard des perfides détournent son invention pour instaurer une dictature cybernétique, deux savants expédient dans le passé le cyborg Michael Rennie (1) afin de persuader Marx de détruire son invention, et ainsi changer l'avenir. Sous des dehors divertissants, et même parfois comiques, cette série Z reprend le discours propagandiste de l'anti-communisme primaire très répandu dans le cinéma de SF des années cinquante. Une autre

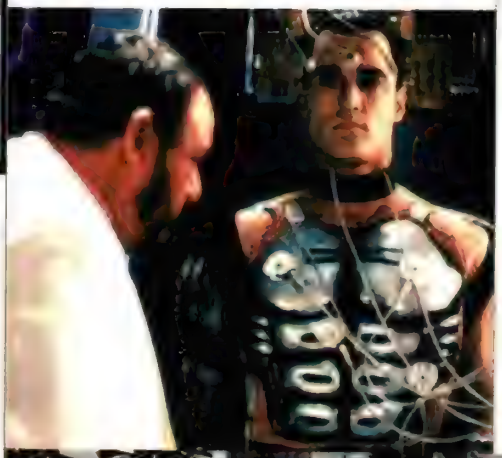
façon de remonter le temps....

(1) Déjà débarqué chez nous en soucoupe dans **Le Jour où la Terre s'arrêta** et dans **Dracula contre Frankenstein**. C'est pas possible, ce gars-là doit voyager à demi-tarif (*« une carte vermeille au pays des merveilles »* ?).

CYBORG COP

1992. REAL.: SAM FIRSTENBERG. SCEN.: GREGG LATTER. INT.: DAVID BRADLEY, ALONNA SHAW, JOHN RHYS-DAVIES, TODD JENSEN, RUFUS SWART. PROD.: DANNY LERNER, TRIMARK/NU IMAGE. USA.

Le frère du héros massacré par les comparses d'un magnat de la drogue se retrouve cyborg aux ordres de son nouveau maître. David Bradley fera le ménage, il en a l'habitude. Après le succès des deux **American Ninja** et sa rafale de **Ninja** (**1**, **2** et **3**), Sam Firstenberg pensait appeler son film **Cyborg Ninja**, comme le confirme un ancien flyer. Et puis vinrent **Cyborg 2**, **Robocop 2**, **Terminator 2**, ce qui nous valut ce nouveau titre de **Cyborg Cop** rempli de gunfights, d'explosions, de mégalos pervers (John Rhys-Davies se régale...), de décors immédiatement identifiables (la jungle de **Predator**) et de références faciles (l'explosion de la main du flic, futur cyborg, les griffes de Freddy, etc...). Bref du déjà vu, s'il n'était les gros seins d'Alonna Shaw (elle joue dans **Double Impact**, on comprend pourquoi...) complaisamment dévoilés au spectateur sachant compter (ils sont bien deux !). À propos de deux, une séquelle sortit l'année suivante avec la même équipe, puis un logique **Cyborg Cop 3** joué cette fois par le puissant Frank Zagarino. (M92P.52).



Cyborg Cop et la pharmacopée : *« Holà, mon jeune ami, ça me paraît grave ! Vous fumez depuis longtemps ? »*

Le Cyborg ou le voyage vertical. Après un voyage vertical, vous regardez en l'air, c'est prouvé ! À droite, Depardieu dans son premier vrai rôle.

LE CYBORG OU LE VOYAGE VERTICAL

1970. REAL.: JACQUES PIERRE. SCEN.: YVES JAMIAQUE. INT.: ROGER PIGAUT, MARC MICHEL, ARMAND MESTRAL, ANNE VERNON, CLOTILDE JOANO, GERARD DEPARDIEU. PROD.: ANTENNE 2. FRANCE.

En mars 2004, la défunte chaîne Festival diffusait cette curiosité produite il y a trente-six ans pour Antenne 2. Sept personnes suivent un test d'accoutumance à la vie en profondeur. Après une descente de douze kilomètres, le petit groupe découvre un site enchanteur et apprend par la bouche de leur hôte la présence parmi eux d'un androïde, réplique parfaite de l'être humain. *« Être ou ne pas être ce robot »* devient la question générale, tandis que la suspicion pourrit l'ambiance au point de compromettre le test en cours. Outre les bien connus (à l'époque !) Roger Pigaut, Marc Michel, Anne Vernon et Armand Mestral, le casting nous réserve la surprise d'un Depardieu baba cool alors à ses débuts. Trois ans plus tôt, il incarnait un personnage similaire dans le court-métrage de Roger Leenhardt, **Le Beatnik et le minet** !

CYCLONE

REAL.: FRED OLEN RAY. SCEN.: PAUL GARSON, T.L. LANKFORD. INT.: JEFFREY COMBS, HEATHER THOMAS, DAR ROBINSON, TIM CONWAY. PROD.: PAUL HERTZBERG, CINETEL. USA.

Action non-stop pour récupérer le prototype d'une moto futuriste à la puissance phénoménale, possédant son ordinateur interne, et convoitée par une armada de gens plus cocasses que franchement patibulaires. Cela ressemble à ***K 2000***, ***Super-Copter*** et ***Super-Moto*** (en fait, ***Tonnerre Mécanique***), mais **Cyclone** vaut surtout pour son hallucinante distribution. Outre les noms déjà cités, nous trouvons Martine Beswicke (le nouveau pseudo de Martine Beswick !), Martin Landau (qui a quitté le sien depuis longtemps), Huntz Hall (du team burlesque, les Bowery Boys), Michael Reagan (fils adoptif du Président Bush – beuh non, c'était juste pour voir si vous suiviez, en revanche c'est vraiment

celui de feu Ronald), Troy Donahue (décédé en 2001), Robert Quarry (le comte Yorga en personne !), Russ Tamblyn (non crédité), Dawn Wildsmith (explosive dans **Beverly Hills Vamps**), et même les potelées Pamela Gilbert, Ashley Ferrare et Michelle Bauer, venues spécialement prendre une douche sur le plateau ! (M67P.56, M187P.83).

THE CYCLOPS

1957. REAL. ET SCEN.: BERT I. GORDON. INT.: DEAN PARKIN, JAMES CRAIG, GLORIA TALBOTT, LON CHANEY JR., TOM DRAKE, VINCENT PADULA, MANUEL LOPEZ. PROD.: BERT I GORDON, B & H PRODUCTIONS. DISTR.: ALLIED ARTISTS. USA.

À la recherche d'uranium, une petite expédition arpente la jungle mexicaine. Sur place, la radioactivité a provoqué le gigantisme d'animaux devenus du même coup agressifs, quoique assez rigolos. Puis, survient un être étrange. Dans le genre humain. Chauve, torse nu, une vague peau de bête passée en short, le torse velu et le côté droit du visage complètement détruit, tandis qu'un œil unique apparaît, immense, fixe et exorbité. Que dire de

Cyclops. Lon Chaney Jr. face à l'atome (Lon Chaney Jr. n'a jamais su jouer sobre. Aux deux sens du terme, d'ailleurs...).

plus à son sujet ? Ah oui, il mesure une bonne dizaine de mètres ! Le script se souvient aussitôt d'Ulysse et de *L'Odyssée* : le cyclope enferme le groupe dans une caverne obstruée par un énorme rocher, puis succombe à la projection d'un pieu enflammé dans son œil. Le climax intervient lors de la lutte du cyclope contre un boa géant se promenant comme ça dans la forêt mexicaine (aucun rapport avec le boa de Boulogne, comme vous le voyez...). Si Gordon utilise souvent des effets spéciaux primaires (ses transparences transparaissent grave), par bonheur, il nous épargne les couplets moralisateurs et antinucléaires de l'époque. Juste du spectacle, et adieu Bert...

Cypher. Belle parabole sur la manipulation. La preuve : on voit encore les fils...

CYPHER

EX **COMPANY MAN**. 2001. REAL.: VINCENZO NATALI. SCEN.: BRIAN KING. INT.: JEREMY NORTHAM, LUCY LIU, DAVID HEWLETT, JOSEPH SCOREN, ANNE MARIE SCHEFFLER, NELSON TYNES. PROD.: PAUL FEDERBUSH, PANDORA. DISTR.: METROPOLITAN. USA.

Après la déferlante **Cube**, Natali poursuit dans la même veine, mais en variant les genres. Son second métrage porte un regard pessimiste sur l'avenir de la société, décrit l'instrumentalisation du citoyen, sa soumission à l'employeur, sa capacité de le trahir aussi bien, le besoin d'évasion de l'individu prisonnier du système, la perte de sa personnalité avec, peut-être, un possible retour à la conscience et à la réalité des faits. Lucy Liu est fascinante dans son rôle, ambigü, Jeremy Northam exemplaire (Prix d'interprétation à Sitges, en 2002), et la plastique du film impressionne malgré la rigueur du budget imparti. On pense à **1984**, à **Total Recall**, à **La Mort aux trousses**, à **Dark City**. En fait, **Cypher** ressemble à un « cube » dont on s'acharne à assembler les pièces sans rien perdre du suspense pour autant. Comme disait Natali : *« J'ai voulu faire un peu trop complexe, mais faut* **Cypher** *! »* (si les réalisateurs s'y mettent, où allons-nous ?). En tous cas, du côté de la lettre D, les gars, parce que ça y est, j'y arrive (ah, on ne rigole plus, les gars, dans le sommaire !!!).

D.A.R.Y.L.

1985. REAL.: SIMON WINCER. SCEN.: DAVID AMBROSE, ALLEN SCOTT, JEFFREY ELLIS. INT.: OLIVER BARRET, RON FRAZIER, STEVE RYAN, DAVID WOHL, KATHRYN WALKER, COLLEEN CAMP. PROD.: JOHN HEYMAN, COLUMBIA. DISTR.: WARNER COLUMBIA FILM. USA.

Le jeune D.A.R.Y.L. (comprenez « data analysis robot youth lifeforce ») est une sorte d'androïde supposé offensif, sorti de l'esprit fécond (en un seul mot) de scientifiques visant à fournir à l'armée une race de guerriers invincibles ignorant tout sentiment. Or, ratage complet, le garçon développe au contraire des qualités émotionnelles comme on n'en trouve plus guère que chez Disney. Adopté par un couple ignorant ses origines, pourchassé par les militaires, il échappe de peu à la mort et rejoint ses parents dans un final sirupeux à souhait, car le film n'est qu'un océan lacrymal, vraisemblablement sponsorisé en sous-main par une marque de mouchoirs jetables. Derrière la caméra embuée par tant de mélo

science-fictionnel, on distingue très bien dans la pénombre le sujet d'**E.T.** remixé façon **Terminator**. (M37P.44, M40P.10).

D-WAR

2006. REAL.: SHIM HYUNG-RAE. INT.: JASON BEHR, AMANDA BROOKS, ROBERT FORSTER, CRAIG ROBINSON, CHRIS MULKEY. PROD.: JAMES B. KANG, DENNIS JAMES LEE, YGA ENTERTAINMENT. CORÉE.

La production coréenne s'affole ces dernières années, mais cela ne vaut pas pour ce **D-War** annoncé depuis plus de cinq ans. Fort du succès mondial de son **Yonggary**, Shim Hyung-rae reprend les rennes, mais ne les reprend pas vite. Bon, si le script perd un peu ses pages dans la bagarre, en revanche les monstres assurent un maximum, plus nombreux et presque tous originaux. Dragons, ptérodactyles, serpent géant, raptors féroces, ou gigantesques tortues panzers équipées de deux canons mitrailleurs. Même si l'animation (excellente) rappelle **Jurassik Parc**, certaines séquences évoquent **La Guerre des étoiles**, et d'autres le **Godzilla** américain, le spectacle en vaut quand même la peine. À sortir incessamment (faut les comprendre, ils n'ont pas encore trouvé la fin !).

D.N.A.

1996. REAL.: WILLIAM MESA. SCEN.: NICK DAVIS. INT.: MARK DACASCOS, JURGEN PROCHNOW, ROBIN MCKEE, THOMAS TAUS JR., ROGER AARON BROWN, JOHN H. BRENNAN. PROD.: NILE NIAMI ET PATRICK CHOI, INTERLIGHT. USA.

« **A.D.N. la menace** » prévient le titre vidéo. Autrement dit, celui qui n'est pas sage devra se visionner ce rip off de Predator tourné quelque part aux Philippines. En gros, un savant ressemblant à Jürgen Prochnow (c'est lui !) reconstitue le code génétique d'une créature extraterrestre qu'il espère revendre à une quel-

conque puissance étrangère. Tandis que les natifs du coin parlent de malédiction (Mesa est à la caméra, faut dire !), le beau Dacascos va mettre les choses au clair. Deux fois, d'ailleurs, car Claire, c'est justement le nom d'une ravissante blonde travaillant pour le gouvernement américain, ce qui tombe assez bien. Quand il passe sur M6, **D.N.A.** se traduit par **Scarabée**. Cherchez pas, c'est du M6 ! (M108P55).

DA HIP HOP WITCH

2000. REAL. ET SCEN.: DALE RESTEGHINI. INT.: EMINEM, JA RULE, VANILLA ICE, MOBB DEEP, STACII JAE JOHNSON. PROD.: DALE RESTHEGHINI, VANILLA ICE. USA.

Quelqu'un (un mélomane sans doute) s'en prend à des chanteurs de rap interprétant leur propre personnage. Or, le nigaud qui retrouve le métrage de ces agressions un an plus tard le diffuse au lieu de l'enterrer le plus profond possible. Cela nous vaut tout de même une divertissante satire du **Projet Blair Witch** à l'humour aussi délirant que volontairement vulgaire. « *La sorcière a essayé de me mettre un doigt dans le derrière* » se plaint ainsi Eminem d'un ton faussement pincé ! (ceci dit, personne n'est parfait : pour ma part, je porte volontiers cette marque de slip...). Toute plaisanterie mise à part, il s'agit à l'évidence d'un fim d'horreur. La musique, déjà, et surtout cet avertissement final qui fera frémir les plus valeureux : « *à suivre* » ! Prévoir boules Quiès pour mieux déjouer l'attentat...

DA VINCI CODE

THE DA VINCI CODE. 2006. REAL.: RON HOWARD. SCEN.: AKIVA GOLDSMAN. INT.: TOM HANKS, AUDREY TAUTOU, JEAN RENO, ALFRED MOLINA. PROD.: JOHN CALLEY, BRIAN GRAZER, IMAGINE ENTERTAINMENT. DISTR.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS. USA.

« *Deux heures 30 !* » s'écrie le chroniqueur sur le point d'entrer en salle. Je me les tape, ou bien je laisse ma concierge m'en relater les meilleurs moments ? « *Toutes recherches sur la divinité de Jésus et sur la quête du Graal devraient être laissées aux Monty Python* » préconise un critique américain. Il a peut-être raison. Et Ron Howard pouvait-il décemment adapter le livre de Dan Brown ? Pas sûr. Ceci étant, loin de le reformater aux souhaits du bon public lambda pas tout à fait prêt à entendre de pareilles fariboles blasphématoires au sujet des mœurs de monsieur et madame Jésus-Christ, il ose rester fidèle au texte original. Même s'il en simplifie l'intrigue, le jeu de piste demeure, même s'il n'invente rien au niveau de l'écriture cinématographique (si, les flashs-back : terrifiants !), l'irrévérence fonctionne. Mais, comme disaient les situationnistes : « *Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image* ». Et une image primaire, de surcroît. À partir d'un roman de gare trempé à l'ésotérisme (documenté et bougrement malin il est vrai), Ron Howard livre un film de gare. Normal. Le plus drôle est que cette œuvre de pure fiction (qu'il s'agisse du film ou du roman) suscite des réactions hors de propos : grèves de la faim, affichages sauvages, manifestations diverses, crises de foi chroniques, Opus Dei en colère, ou carrément création du « Mouvement des femmes chrétiennes inquiètes » (!!!). Bel exemple de tempête dans un bénitier.

Tom Hanks et Audrey Tautou dans Da Vinci Code : aucun doute, la vérité est ailleurs !

DABIDE NO HOSHI : BISHOUJO-GARI

STAR OF DAVID : BEAUTY HUNTING. 1979. REAL.: NORIFUMI SUZUKI. SCEN.: JIKU YAMATOYA. INT.: SHUN DOMON, HIROMI NAMINO, ASAMI OGAWA, NATSUKO YAGI. PROD.: YOSHIO MURAI. JAPON.

Plutôt pour grandes personnes, car c'est du brutal. D'abord nous vivons l'enfer d'un couple détruit par le viol de l'épouse, suivi par la naissance d'un garçon, témoin durant toute son enfance des rapports sado-masos de ses parents. Du coup, parvenu à l'âge adulte, le fils montre un certain atavisme pervers dans sa salle des supplices secrètement aménagée où il séquestre des jeunes filles kidnappées et les torture à mort. Suzuki alterne avec minutie scènes intimistes et séquences effroyables. Le tortionnaire, affublé d'un masque de démon, éventre ainsi une de ses victimes pour la violer en pleine agonie. Bestialité, urologie, tortures et dépravations vont se succéder jusqu'au final délicatement cruel : une rescapée s'échappe nue dans la nuit pour tomber dans les bras du violeur initial (l'affreux Bunta Sugawara), et donc le père du sadique. La fille repart illico dans l'autre sens avec deux bourreaux pour s'occuper d'elle. Sans autre distanciation que la folie des personnages, le film dérange au plus profond.

DAD, THE ANGEL & ME

1995. RICK WALLACE. TV. SCEN.: JOSH GOLDSTEIN. INT.: JUDGE REINHOLD, STEPHI LINEBURG, ALAN KING, CAROL KANE, EVE GORDON. PROD.: GENA DESCLOS, CYRUS I. YAVNEY, FAMILY PRODUCTIONS. USA.

Croyant très fort aux anges-gardiens depuis ma rencontre avec Mimie Mathy, j'ai demandé au mien de rédiger ce texte vite fait parce qu'on m'attend pour le bouclage (1). Eh bien, vous allez rire : après une bonne nuit de sommeil, la page était vide comme un dimanche à la télé. Je vais lui parler du CPE au cher ange, tiens ! Bon, enfin, je m'y colle, mais c'est du mélo télévisuel, accrochez-vous. Judge Reinhold, jeune divorcé et brillant psychologue, accorde fort peu de temps à sa fille, Stephi Lineburg. Par bonheur, Carol Kane, dans le rôle du bon ange, veille au grain et va réussir à ressouder la famille grâce à ses excentricités et une flopée de bons sentiments. Incroyable, mais frais... Après tous ces cyber cyborgs, ça fait du bien, j'en pouvais plus !

De droite à gauche : *Dad, the Angel and Me*. Comment ça on voit pas l'ange ? Évidemment, il est invisible !

(1) Oui, car un bon journaliste est un journaliste en retard, faut dire. On reconnaît vite fait le pigiste amateur, qui soumet ingénument son texte huit jours à l'avance et repart tout déçu avec quinze paragraphes à reprendre. Le vrai pro, lui, pratique l'irruption tardive à deux heures du bouclage devant une équipe prosternée, le comptable au garde-à-vous, chèque en main, et une maquettiste répandue en sanglots qui vous tombe dans les bras. Nous nous pencherons la prochaine fois sur le cas du folliculaire hyper-pro, de l'espèce Tarc Moulleco-phile (au fait, quand est-ce que tu me rends mes K7 ?), qui, lui, intervient toujours deux bonnes heures APRÈS le bouclage. Trop fort !

DADDY

2002. REAL. ET SCEN.: MICHAEL P. DIPAOLO. INT.: CELIA HANSEN, DAVID SHEPHERD, AARON RENNING, KATHERINE PETTY. PROD.: MICHAEL DIPAOLO, CHRISTOPHER K. PAOLO, BLACK CAT CINEMA. USA.

Celia Hansen – une nouvelle venue (aussitôt repartie, d'ailleurs) – interprète le (la ?) shérif d'une ville où se déroulent de fâcheux événements. Les morts se relèvent pour violer les vivants, figurez-vous. « *Halte à la nécrophilie* » se disent-ils sans doute, « *chacun son tour, enfin quoi !* » Des cauchemars récurrents la laissent aussitôt perplexe, prouvant l'implication des habitants dans cette affaire. Par bonheur, d'anciens événements encore dissimulés dans la mémoire collective fourniront la clé de l'énigme profondément enfouie dans le passé de la jeune femme (et aussi dans le titre du film !).

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTERIEUX

- « Afin d'éviter les embouteillages, je ne me prends plus la tête : je circule uniquement dans des conduits humides ! C'est frais, je peux piquer une tête quand je veux et je croise personne sur la route ! Nom de Dieu, je suis encore plus futé qu'un bison ! »

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Encore une fois, il n'y avait pas foule au niveau des réponses au titre mystérieux du mois dernier ! Ben alors, c'était pas dur pourtant ?!! Enfin, heureusement que certains ont fait fonctionner leur mémoire pour trouver le titre **Ghost Town** de Richard Governor (1988). Les heureux gagnants sont : Dume d'Ajaccio (!), Anthony Beaurain, Florent Deffilippi et Frank Talignani. Bravo les gars !

■ Vds DVD Z1 et Z2 : 8 euros et 10 euros pièce (***Babylon 5*** *Saison 4 part A*). 400 affiches ciné de 1969 à 1995 : 1500 euros le lot ou détail. Jeux de photos, revues : Mad Movies, Écran Fantastique, Impact, Spotlight, Hors Séries, Studio, Clapmag, DVD Vision, Fantastic Report, Officiel Star Wars. BD, Comics, Divers. Liste contre 4 timbres à Mr. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette (*en plastique ou en carton ? Comment ça en bois, comme cette vanne ?!*), 93000 Bobigny. Tel : 06 68 37 00 68.

■ Vds BD Strange (90 à 163), Spécial Strange (8 à 36), et Titans (10 à 50) Petits prix + Figurines **Star Wars** 1977 et nombreux blisters récents (1995-1998). Tel : 06 70 12 18 71.

■ Propose + de 700 CD de musiques de films, tous genres. Nombreux titres fantastique / SF : **King Kong, Les Survivants de l'infini, Soleil vert, Le Masque du démon, Furie, L'Âge de cristal, Cannibal Holocaust, Les Griffes de la nuit, Blade Runner, La Malédiction des pharaons, Rosemary's Baby**,... Liste détaillée sur demande : Romain Quéau, 4 chemin du Stade (*d'ailleurs ne dit-on pas tous les chemins mènent au stade ? Non ? Bon, d'accord...*), 29100 Le Juch ou ronanqueau@yahoo.fr

■ Vds Photos d'exploitation du film **Le Dernier dragon** (de Michael Schultz avec Taimak) + livre *Le Film noir* de François Guérif (ed. Henri Veyrier) + VHS avec James Coburn : **Cyclone à la Jamaïque, Looker, Les Risques de l'aventure, Payback, Proximity, USS Intrepid**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Collectionneur vend films, VHS originales, + de 10 000 titres tous genres, horreur **La Petite sœur du Diable, El Diablo**, Giallo : **Meurtres dans la piscine**, etc... films très rares années 80 **Rodox, Color Climax**, etc... + Nombreux Super 8 tous genres : **Le Bossu de la morgue**, Bruce Lee, **La Malédiction des morts-vivants**, etc... Tel : 02 47 91 06 62.

■ Rech. acteurs de tous âges pour courts-métrages. Recherche également passionnés de cinéma. Personnellement, je suis fan, entre autres, de **La Maman et la putain, Le Festin nu, Schizophrenia, Lost in Translation**... *(avec une telle liste, gare aux psychos !)* Richard au 06 62 35 07 75 ou 11 Avenue Vergniaud, 94100 St Maur des Fossés.

■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD : **Quand la Terre s'entrouvrira, Donovan's Brain, Robinson Crusoë sur Mars, Angry Red Planet, Le Danger vient de l'espace, La Planète des vampires, Les Survivants de l'infini, New York ne répond plus, De la Terre à la Lune, Danger Planète inconnue, Elvira Maîtresse des ténèbres, Les Aventures de Tom Pouce, La Guerre des cerveaux**, etc... Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin *(chaque mois c'est la même chose : mais non, c'est bon, je suis au régime !!!)*, 62730 Les Attaques.

■ Rech. anciens numéros de Mad Movies, Starfix, Strange, Titans, Spécial Strange, Pif Poche, Pif gadget et figurines de **Star Wars** (la 1ère série), *Les Maîtres de l'univers*, les vaisseaux d'Albator (l'Atlantis Magnetic), *Ulysse 31*, *Les Schtroumpfs*, *Tintin* et *Astérix* (la collection Atlas), le Muppet Show et des posters de séries télé des années 70 (***Starsky & Hutch, Kung-Fu, Cosmos 99, Goldorak, Star Trek, Amicalement vôtre, Casimir, Le Prisonnier, Maya, Magnum, San Ku Kaï***). Cherche aussi amitiés avec fans nostalgiques et cinéphiles. Tel : 01 69 43 85 33.

■ Vds Mad Movies N°152, 157, 158, 163 à 173, 178 à 185, 2 euros l'unité et 1,50 euros à partir de 5 n° + L'Écran Fantastique n°31 (Fev. 83) 4 euros. Ainsi que de nombreux DVD X à 8 euros *(tu fais un bundle Mad + un film de cul aussi ?)*. Écrire à Antoine Speisser, 40 rue du Printemps, 67150 ERSTEIN ou Tel : 03 88 98 03 96.

■ Vds K7 rares années 70 : **Le Retour des morts-vivants, La Chevauchée des morts-vivants, Les Temps sont durs pour les vampires, Meurtres sous contrôle, Phantasm, Réincarnations, Terreur extraterrestre, La Nuit des maléfices, Histoires d'outre-tombe, New York ne répond plus, Dans les griffes du loup-garou**. Prix sympa, liste contre 1 timbre à : Olivier Galanti, 60 rue Tronchet *(pour les films X c'est dans une autre annonce, je te le dis au passage...)*, 69006 Lyon. Tel : 04 78 89 67 19.

■ Rech. films suivants : **Pirates** (de Polanski), **Le Meilleur des mondes possible** (Anderson), **L'Ascenseur, Atomic Cyborg, La Guerre du soleil (Solar Crisis), Terre brûlée, Le Grand passage** (King Vidor), **La Nuit du loup-garou** (Terence Fisher), **Mister Majestyk, Nemesis, Soldat bleu, La Forêt interdite, Les Aristocrates** (Denys de la Patellière), **La Porte du Diable** (Western), **Frères de sang, Le Secret des Incas** (Jerry Hopper), **Eddie Murphy show, La Vallée des pharaons** (Cerchio), **Les Vierges de Satan**. Tel : 01 69 43 85 33.

1996 2006

10 years

VENEZ FÊTER 10 ANS D'ANIMATION AU STAND DYBEX

LORS DE LA JAPAN EXPO 2006 (DU 7 AU 9 JUILLET)

www.japan-expo.com

DES DIFFUSIONS EXCLUSIVES • DES DVD EN AVANT PREMIERE • DE NOMBREUX CADEAUX A GAGNER...

www.dybex.com

LE MEILLEUR DE L'ANIMATION JAPONAISE DEPUIS 1996

chronic'art · soleil · mcm · CANAL+ · COYOTE · MadMovies · SCORE · JAPAN VIBES · KOGARU · ANIMEMAG LAND · JAP'ANIME · MANGAS · TONKAM · ZOO · CARTOON NETWORK

© Kouta Hirano - Shonen Gaoshi Co.Ltd - Hellsing K.G. © Tsukasa Hojo / Shueisha - YTV - Sunrise © GAINAX / Project Eva • TV Tokyo. Based on the comic "Space Pirate Captain Herlock" by Leiji Matsumoto © LEIJI MATSUMOTO / Kobunsha • VAP • NTV © 2002 VAP • NTV

© 1999 Nobuhiro Watsuki / Shueisha - Fuji TV - Aniplex. © Hiromu Arakawa / Square Enix. MBS, ANX, BONES. dentsu 2004. © Mangadobe / Shimoosa Chamotoos. © 1998 Sunrise Inc. © 1998 Triangle Staff / GENEON ENTERTAINMENT all rights reserved

L'ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE
TRÈS SAIGNANTE
DU CÉLÈBRE JEU VIDÉO

HOUSE OF THE DEAD

METROPOLITAN
FILM & VIDEO

LE 10 AOÛT EN DVD

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE